MÉDECINS VOYAGEURS

Théorie et pratique du voyage médical au début du XIX^{e} siècle

Daniela VAJ

MÉDECINS VOYAGEURS

Théorie et pratique du voyage médical
au début du XIX[e] siècle,
d'après deux textes genevois inédits:
les *Mémoires sur les voyages médicaux (1806-1810)*
de Louis Odier
et les *Carnets du voyage médical en Europe (1817-1820)*
de Louis-André Gosse
Avant-propos de Vincent Barras

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
ET DE LA SANTÉ

georg ÉDITEUR

Remerciements:

Cet ouvrage a pu voir le jour grâce à l'aide généreuse:
- du Fonds Rapin (République et Canton de Genève)
- du Fonds Robert Harvey (Université de Genève)
- du Département des affaires culturelles de la Ville de Genève
- de la doctoresse Jacqueline Demolo-Veillon
- de la Banque Lombard & Odier.

Nous leur exprimons notre vive gratitude.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DE LA SANTÉ

Comité de rédaction:
Vincent Barras (responsable du présent volume), Andrea Carlino, Jacques Gasser

Conseillers éditoriaux:
Bertrand Kiefer, Henri Weissenbach

Rédaction:
Institut universitaire romand d'histoire de la médecine et de la santé, CP, CMU, CH-1211 Genève 4

La Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé bénéficie du soutien des Hospices Cantonaux (Etat de Vaud) et de la Fondation Louis-Jeantet de médecine.

Illustration de couverture: croquis de Louis-André Gosse (mss.fr. 2673-2679, BPU)

Graphisme de couverture: François Meyer, Gordon Zola, Grafix Fonderie, Carouge

Mise en pages: Compotronic SA, Boudry (NE)

© 2002 Copyright by
Georg Editeur, Editions Médecine et Hygiène département livre,
46, ch. de la Mousse, 1225 CH-Chêne-Bourg/Genève

Tous droits de reproduction, y compris par photocopie,
traduction et adaptation réservés pour tous les pays.

ISBN 2-8257-0780-5
ISSN 1424-5388

Remerciements

Mes remerciements vont avant tout au professeur Vincent Barras, sous la direction duquel j'ai effectué le mémoire de diplôme qui est à l'origine de cet ouvrage. Sans sa compétence, son enthousiasme et son soutien, ce travail n'aurait jamais vu le jour.

Je tiens également à remercier René Sigrist pour la relecture des extraits du manuscrit de Louis-André Gosse et pour son aide dans la traduction de textes allemands.

Ma gratitude va aussi à Caroline Christiansen, Jacques Davier, Anita Frei et Véronique Palfi qui se sont chargés de relire certains chapitres pour en améliorer le français et surtout à Éliane Lehmann (Institut universitaire romand d'histoire de la médecine et de la santé) qui a effectué la lecture finale du manuscrit et la transcription du mémoire de Louis Odier.

Merci également à Jean-Marc Meylan (Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève), auteur des photographies des dessins qui illustrent mon ouvrage, à Renée Loche et au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, pour avoir mis à ma disposition la reproduction du portrait de Louis-André Gosse qui se trouve dans une collection privée, et enfin à la Société des Arts de Genève, qui nous a fourni l'image du portrait de Louis Odier qui appartient à sa collection et qui est reproduit ici pour la première fois.

Je n'oublierai pas non plus Brigitte Clerc de la bibliothèque de l'Institut universitaire romand d'histoire de la médecine et de la santé et tout le personnel de la Bibliothèque Publique et Universitaire et des

Archives d'État de Genève, qui m'ont toujours réservé un accueil chaleureux et fourni tous les documents dont j'avais besoin.

De nombreuses autres personnes travaillant dans les bibliothèques et archives européennes ont eu l'amabilité de répondre à mes questions et de me donner accès aux documents non disponibles en Suisse: Susan Corrigall et D. M. Abbott (National Archives of Scotland), Jean Crombie, O. M. Geddes et Sally Harrowerv (National Library of Scotland), Margaret Pringle (Royal College of Physicians of Edinburgh), Murray Simpson (Edimburg University Library), Alessandra Bracci (Biblioteca Universitaria di Pavia), Aldo Coletto (Biblioteca Nazionale Braidense di Milano), Françoise de Sainte-Marie et A. S. Guenoun (Bibliothèque de l'Académie Nationale de Médecine de Paris), Claudine Pouret (Archives de l'Académie des Sciences de Paris).

Enfin, j'adresse un remerciement particulier à Florence Greffe, conservatrice du Patrimoine historique de l'Académie des Sciences de Paris ainsi qu'à Alain Jacquesson, directeur de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève qui ont permis que des documents inédits faisant partie de leurs fonds soient publiés dans cet ouvrage.

Pour Anna, Ermanno, Mamo et Rosanna

« La science ressemble dans ce cas, à un voyageur curieux qui, sur sa route recueillant tout ce qui l'intéresse, voit se grossir à chaque instant son bagage, et se trouve fréquemment forcé d'en faire l'examen, soit pour se débarrasser des objets inutiles, ou qui font un double emploi, soit pour disposer dans un meilleur ordre d'arrangement ceux dont il ne peut se détacher, afin qu'ils occupent moins d'espace, et que leur transport, ou leur emploi devienne plus facile et commode. »

Cabanis, *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, Paris, 1804

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS XV

INTRODUCTION 1
Le thème 1
Les sources 4

Chapitre premier :
Voyages, sciences et médecine au tournant des Lumières 17

1 Les voyages scientifiques 17
2 Les médecins se font enquêteurs 23
3 Voyages et médecine 29

PREMIÈRE PARTIE
LA THÉORIE
VOYAGES MÉDICAUX ET MÉDECINS VOYAGEURS

Chapitre deuxième :
Le contexte genevois 47

1 La place des voyages dans l'activité des savants genevois 47
2 Louis Odier, le médecin 52
3 Le contexte médical genevois 60

Chapitre troisième :
À l'origine du mémoire de Louis Odier sur les voyages médicaux 65

1 L'exemple anglais : l'Institution de Radcliffe 65
2 Un otage anglais dans la Genève française à l'origine du mémoire 68

Chapitre quatrième:
Le mémoire d'Odier sur les voyages médicaux 75

1 La version de 1806 75
2 Le mémoire de 1810 82

PORTRAITS ET CARTES

Portrait de Louis-André Gosse
Portrait de Louis Odier
Itinéraire complet du voyage de Louis-André Gosse en Europe
Itinéraire du voyage de Louis-André Gosse en Italie
Itinéraire du voyage de Louis-André Gosse en Autriche
Itinéraire du voyage de Louis-André Gosse en Allemagne
Itinéraire du voyage de Louis-André Gosse en Hollande
Itinéraire du voyage de Louis-André Gosse au Royaume-Uni

SECONDE PARTIE

LA PRATIQUE

LE VOYAGE MÉDICAL DE LOUIS-ANDRÉ GOSSE EN EUROPE

Chapitre cinquième: Organisation du voyage 95

1 Louis-André Gosse, le médecin 95
2 Les préparatifs pour le voyage 102

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse 107

Chapitre sixième: Le voyage médical 115

1 L'itinéraire 115
2 Le voyage au quotidien 122
3 Voyage et séjours d'études 146

Chapitre septième: Les observations médicales 173

1 La visite des établissements médicaux et de secours pour les indigènes 173

2 Contacts dans les milieux scientifiques 194
3 Étude de cas et des maladies 210
4 Étude des moyens de guérison 216
5 L'hygiène 226
6 La formation dans les hôpitaux, les écoles et les universités .. 235
7 Autres lieux scientifiques 243
8 Acquisition et diffusion des connaissances 248
9 Entre théorie et pratique, la richesse d'une expérience humaine 254

UN PREMIER BILAN 261

Chapitre huitième: L'influence du mémoire d'Odier sur la théorie du voyage médical dans la première moitié du XIX[e] siècle 261

1 Les Médecins voyageurs 261
2 Les retentissements du mémoire de Louis Odier dans le monde francophone 265
2.1 Les retentissements du mémoire de Louis Odier sous l'Empire 265
2.2 Le Dictionnaire des sciences médicales 266
2.3 Le témoignage d'un voyageur: le docteur Louis Valentin 269
3 Les retentissements du mémoire de Louis Odier: quelques échos d'Italie 270
3.1 Gli *Annali Universali di Medicina* 270
3.2 Il *Giornale di Scienze mediche* de Turin 272

CONCLUSION 277

ANNEXES 283

Louis Odier, *Mémoire sur les voyages médicaux qu'on retirerait en France d'une fondation analogue à celle du Dr Ratcliff pour l'entretien de deux médecins voyageurs* 283
Lettre de Louis Valentin à Louis Odier, Marseille, 29 janvier 1809 297
Lettre de Henriette Rath à Louis-André Gosse, Genève, le 10 janvier 1820 300

BIBLIOGRAPHIE 303

SOURCES 303

manuscrites 303
principales 303
complémentaires 304
imprimées 306
principales 306
complémentaires et ouvrages de référence 308
études citées 316

INDEX 329

des noms propres 329
des illustrations 337

AVANT-PROPOS

Comment aborder des documents aussi étranges, et aussi étrangement négligés jusqu'ici par l'histoire, que les carnets du voyage européen effectué à la fin des années 1810 par le tout jeune Louis-André Gosse, fraîchement émoulu de la Faculté de médecine de Paris, et que le *Mémoire* sur l'utilité des voyages médicaux de son mentor Louis Odier, médecin d'expérience, où se révèle une théorie sophistiquée de ces *Bildungsreisen* particulières, tenant à la fois de la réflexion morale et pédagogique et de la philosophie médicale la plus élaborée ?

Révélés et analysés pour la première fois dans toute leur richesse par Daniela Vaj, ces documents ne sont pas produits à un moment indifférent de l'histoire de la médecine, et plus largement de la culture scientifique et littéraire en Occident. Le pamphlet médico-philosophique de Cabanis, *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine,* dont, significativement, un extrait est placé en exergue du présent ouvrage, paraît très révélateur à cet égard. La simple considération de son titre suffit déjà à indiquer comment, pour les acteurs médicaux en vue au tournant du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, l'époque qu'ils vivent est celle d'un changement pressenti, ou espéré, comme radical. La médecine subit, nous dit-on, une réforme capitale – pour le meilleur ou pour le pire, selon les opinions des divers protagonistes –, à l'image peut-être des impulsions révolutionnaires éprouvées alors sur d'autres terrains de l'expérience humaine. La question de savoir si un tel sentiment est effectivement le reflet exact de la réalité historique n'est pas si facilement résolue. Il n'en demeure pas moins que l'historiographie a généralement retenu la période dans laquelle se place l'épisode singulier des voyages du jeune praticien Gosse comme celle d'un tournant, sinon, d'une révolution de la science médicale. Un modèle particulier de connaissance et de pratique médicale – le paradigme anatomo-clinique – s'impose peu à peu, ouvrant une brèche dans la très ancienne hégémonie hippocratico-galénique. Le moment de son émergence constitue à cet égard une sorte de basculement dans la modernité, celle du moins qui configure aujourd'hui encore la pensée médicale. Nous continuons en effet de nous sentir les héritiers d'une médecine fondée, dans ses principes, sur une méthode de recueil

rigoureux des signes et des symptômes observés par le médecin et rapportés par le malade, et de corrélation de ces données cliniques avec les observations répertoriées sur et dans le corps, par le moyen de l'autopsie pratiquée dès lors de façon systématique. Que l'origine d'une telle méthode soit liée à un type d'institutions hospitalières et à une philosophie médicale spécifiquement parisienne au tournant du siècle, comme le veut la vulgate, ou de façon plus disséminée et plus précoce dans de multiples autres centres médicaux européens, comme le suggèrent de nouvelles recherches, est l'objet d'une autre histoire[1]. Il est toutefois certain qu'est en jeu un processus de transformation profonde et durable, qui débouche sur un nouveau style de pratique, un nouveau regard médical, une manière de concevoir la maladie, son déroulement, son issue. De même, à terme – sans doute encore distant – vont se jouer de nouvelles modalités d'envisager la thérapeutique. Cette médecine, supposée s'appliquer systématiquement au lit du malade, et révolutionner de la sorte la pratique médicale au XIX^e^ siècle, se double d'une révolution sur le plan institutionnel également, mais dont le dévoilement n'est sans doute pas toujours et partout immédiat[2]. L'organisation même de l'hôpital, son architecture, ses fonctionnalités multiples, son rôle social et culturel vont eux aussi subir de profondes mutations: l'hôpital asile, ou hospice, est peu à peu entraîné dans une dynamique visant à l'établissement d'institutions vouées de plus en plus exclusivement aux soins, à la spécialisation (comme les cliniques médicales, les maternités, les asiles d'aliénés, ...). Là encore, ce qui semble en être l'issue inéluctable, l'hôpital médicalisé actuel, mettra un temps très long à s'imposer, de même que, à la faveur de mouvements complexes, l'émergence de la faculté de médecine moderne, visant à l'unification professionnelle et à la systématisation de l'enseignement médical.

Si l'époque à laquelle se déroulent les voyages médicaux de Gosse n'est pas indifférente, le lieu où germe l'idée de l'entreprise, où en sont discutés les tenants et aboutissants théoriques par Odier et ses confrères, mérite à son tour une attention particulière. Stendhal, dans ses *Voyages en France* publiés en 1837, évoque en des termes pour le moins flatteurs la réputation médicale de Genève au début du XIX^e^ siècle : «Je dois dire que les

1 Voir, pour une lecture critique systématique du modèle «parisien» de la révolution anatomo-pathologique imposé en particulier par Erwin Ackerknecht et Michel Foucault, les différents travaux d'Othmar Keel, dont on peut lire une synthèse aboutie dans KEEL 2001.

2 Témoigne de cet écart entre grandes périodes historiques reconstruites et pratiques effectives «sur le terrain» l'étude approfondie consacrée par Micheline Louis-Courvoisier à l'Hôpital genevois au tournant du siècle. Voir LOUIS-COURVOISIER 2000.

médecins de Genève sont admirables. 1° ils daignent interroger leurs malades; 2° ils étudient leurs maladies; 3° il ne font pas d'esprit en leur parlant ; 4° ils ne mettent pas leur amour-propre à la promptitude des décisions. [...] Je ne crois pas qu'aucun pays en Europe ait des noms supérieurs à ceux de MM. Prévost, Butini, Maunoir, etc.; on sait de quelle renommée M. Jurine jouissait en Europe.» Quelque partial que soit le rapport du grand écrivain français (on suppose volontiers que plusieurs des médecins qu'il cite durent être aux petits soins avec lui-même ou l'un ou l'autre de ses proches), on ne peut guère douter que l'activité médicale dut être extrêmement active à Genève au début du XIX[e] siècle. À la faveur d'un ensemble complexe de raisons, liées notamment à la situation politique en Europe occidentale, Genève fait alors office de plaque tournante, de lieu d'échanges en tout genre, et tout particulièrement sur le plan intellectuel et scientifique[3]. Il n'est guère besoin d'évoquer l'importance de la *Bibliothèque Britannique*, entreprise scientifique et littéraire de tout premier plan, et dont Odier, précisément, fut l'un des promoteurs les plus ardents. Sur le plan qui nous intéresse plus particulièrement, Genève peut sans doute s'enorgueillir d'avoir été, dès le début du XIX[e] siècle et pendant plusieurs décennies, l'un des lieux marquants de la médecine, où doctrines et théories connurent un moment d'intense brassage et d'innovations. Il suffit là encore de penser au rôle crucial dans la diffusion de la nouvelle méthode jennerienne de vaccination joué par Louis Odier et Jean de Carro, à l'introduction de l'iode dans le traitement du goitre par Jean-François Coindet, aux travaux de Jean-Louis Prévost ou de Jean-Baptiste Dumas sur la génération ou l'électricité musculaire, aux statistiques médicales de Marc D'Espine. Telles sont en effet quelques-unes des manifestations de «cet admirable milieu médical genevois»[4], sur lesquelles l'historiographie de la médecine s'est penchée avec prédilection.

Mais peut-on réduire l'activité médicale et scientifique genevoise aux «découvertes», «progrès», et autres fruits, fussent-ils particulièrement spectaculaires, de l'intuition et du génie d'une poignée d'individus en vue? De fait, si l'on accepte d'élargir la perspective, en prenant notamment en compte des sources jusqu'ici passées inaperçues, se dévoile alors toute une profondeur sociale, culturelle et intellectuelle de cette «révolution de la médecine» et des sciences à l'échelon global, non moins que de son ancrage local au sein de cet «admirable milieu genevois» constitué de «médecins à la réputation européenne». C'est précisément à ce renouvel-

[3] Voir en particulier, pour un panorama détaillé de la vie scientifique genevoise à l'époque qui nous intéresse, SIGRIST 1990.

[4] L'expression est de l'historien de la médecine Erwin Ackerknecht. Cf. ACKERKNECHT 1966.

lement des points de vue que nous incite le travail de Daniela Vaj. Soit le *Mémoire* d'Odier sur les voyages médicaux, dont on trouvera pour la première fois dans cet ouvrage une retranscription complète. Voilà une simple communication qui suscite, à notre étonnement premier, un débat débordant largement les murs de la société médicale locale. C'est qu'elle tombe pour ainsi dire à point nommé : à travers la question en apparence mineure de l'utilité des voyages médicaux, c'est toute une série de questions cruciales pour une médecine qui se veut ou se croit « en révolution » qui est en jeu : la formation des médecins, la planification rationnelle de l'acquisition des connaissances, l'élaboration d'un corps de doctrine à valeur universelle et indépendante des modes locales, et tout ensemble l'adaptation de ce savoir aux conditions particulières, la diffusion et l'application des pratiques médicales rationnelles à l'ensemble de la société. Mais en filigrane se joue aussi, sur le plan de la construction professionnelle, toute une sociabilité nouvelle, la compétition entre différents centres médicaux, la constitution – ou la consolidation – d'une élite médicale écartelée entre tradition et modernité.

On comprend dès lors mieux le retentissement considérable de ce mémoire aux allures inoffensives, ses élaborations successives, sa circulation dans les divers cercles du savoir (et du pouvoir) médical francophone, sa diffusion ultérieure en Europe. On comprend mieux aussi le contexte de production des carnets de voyage du très polyvalent Louis-André Gosse. La représentation que le jeune médecin peut se faire du voyage médical diffère passablement, on s'en doute, des considérations théoriques de l'homme d'expérience et de prestige qu'est Odier, dont la carrière et l'envergure sociale ne sont plus à asseoir. Le regard que pose sur le monde un Gosse plein d'enthousiasme – incarnation exemplaire de la volonté médicale réformiste sur laquelle dissertent ses aînés – est certes largement déterminé par une tradition à la fois intellectuelle et sociale. Mais les notes, récits, croquis et dessins dont il remplit ses carnets ne constituent pas les purs dépôts d'une mise en pratique du voyage de formation. Car le « terrain », les anthropologues d'aujourd'hui le savent bien, est plus que le lieu simple d'une récolte objective de données. C'est bien d'un terrain d'échanges qu'il s'agit, échange d'expériences, entre un jeune médecin et ses « informateurs », jusque dans les dures et concrètes réalités matérielles (les douleurs éprouvées par Gosse le randonneur, ses chaussures usées sur les chemins de l'Europe, répondent à cet égard aux pathologies parfois impressionnantes qui s'exhibèrent le long du parcours). Gosse est médecin, et, certes, tout ce qui relève de la médecine au sens strict, fort logiquement l'intéresse : maladies, hôpitaux, dispensaires, instruments médicaux... Mais son regard déborde à tout moment : récit des mœurs des populations rencontrées, croquis de scènes de la vie quoti-

dienne, esquisses de costumes croisés dans les campagnes, habitations populaires..., la très grande diversité des observations qui sourdent de sa plume ou de son crayon, à chaque tournant du chemin, nous montre à l'évidence que son attention est constamment happée par bien d'autres sujets ! Sans doute cette curiosité ethnographique relève-t-elle d'une vertu idiosyncrasique, et constitue la marque d'un esprit individuel particulièrement ouvert : Gosse, par goût et aptitude, est géographe, ethnographe, botaniste, économiste, en plus de sa formation et de ses aptitudes professionnelles (la suite de sa carrière, qui le mènera à s'intéresser à des sujets aussi variés que l'administration pénitentiaire, la construction des habitations rurales, l'enseignement de l'agriculture ou la domestication de l'autruche en Algérie confirme cette polyvalence). Mais on pourrait tout aussi bien y voir l'indice particulier, au plan d'un acteur singulier, d'un mouvement plus général d'élargissement des compétences (ou d'une volonté de compétences) d'une science qui prétendra, tout au long du XIX^{e} siècle et au-delà, couvrir le tout de l'humain.

Ainsi, les sources, inédites et exceptionnelles, qui ont donné à Daniela Vaj l'opportunité de cet ouvrage, nous invitent, du fait de leur originalité, à déplacer notre point de vue. Elles nous imposent de nuancer, de complexifier une histoire qui pourrait courir, sinon, le risque de la trop grande simplification. À l'aube du XIX^{e} siècle, les théories du voyage médical sont multiples ; elles tiennent à la fois d'une tradition hippocratique millénaire, d'un courant du voyage scientifique propre à la science moderne, de préoccupations pédagogiques et socioprofessionnelles émergentes. Mais plus encore, elles se relient effectivement à une pratique bien réelle, dont témoigne la plume efficace d'un néophyte certes bien guidé. C'est un monde extraordinairement vivant qui s'ouvre à nous, constitué de personnages très différenciés : « grands » médecins, mais aussi bien humbles praticiens, rencontrés à chaque étape du voyage de Gosse, « consommateurs » de santé (comme on tend désormais à concevoir l'ensemble des individus), malades, infirmes, bien-portants. Les récits de Gosse, médecin et tout à la fois artiste et écrivain, sous la houlette de son mentor Odier, offrent aux lecteurs d'aujourd'hui le moyen de saisir les motifs complexes d'une histoire des voyages, de l'ethnographie, de la médecine, tissant une modernité en train d'émerger.

Vincent Barras

INTRODUCTION

LE THÈME

Les voyages scientifiques au XVIII[e] siècle ont fait l'objet de nombreuses études. La remarquable contribution des médecins à ce mouvement de découverte, d'étude ou de formation a été relevée par la plupart des auteurs, mais la catégorie de médecins voyageurs a souvent été assimilée – parfois, mais pas toujours avec raison – à l'ensemble des savants naturalistes. Cela est dû au fait que de nombreux naturalistes ont, à cette époque, une formation médicale et que l'intérêt des chercheurs s'est surtout porté sur les grandes explorations, au cours desquelles prédomine une orientation interdisciplinaire de la recherche où les observations médicales n'occupent qu'une place mineure[1]. Pourtant, la pratique du voyage médical, en particulier en ce qui concerne l'Europe, connaît au tournant des Lumières un élan important, bien que moins éclatant que les grands voyages d'exploration. Ce fait est lié d'une part à la tendance à la spécialisation qui caractérise les voyages scientifiques au cours du dernier quart du XVIII[e] siècle (voyages agronomiques, géologiques, botaniques, etc.). D'autre part, il s'explique également par les importants changements en cours dans le secteur médical. La médecine connaît dans ces années, on le sait, des bouleversements majeurs, notamment du rôle réservé au corps médical et aux hôpitaux. La rencontre avec les collègues et la visite aux différents lieux de soin et aux institutions d'enseignement médical européens est, à l'époque, l'une des raisons principales qui poussent de nombreux médecins à entreprendre des voyages à l'étranger.

Dans cette étude, nous allons nous intéresser à la théorie et la pratique du voyage médical, en entendant par là les voyages entrepris dans le but de perfectionner une formation médicale ou de collecter des observations

[1] Sur les voyages des naturalistes voir surtout BOURGUET 1997b., BOURGUET 1998, LAISSUS 1981 et LAISSUS 1995.

afin de contribuer à l'avancement de la médecine, en concentrant notre attention sur l'espace géographique européen.

Bien que très fructueux tant du point de vue de l'histoire de la médecine que de celui de l'histoire sociale en général, ce regain d'intérêt pour le voyage médical n'a encore fait, à notre connaissance, l'objet d'aucun travail d'ensemble. Ainsi, cet ouvrage, fruit d'un travail de diplôme effectué sous la direction de Vincent Barras, vise à apporter une première contribution à l'étude des aspects proprement médicaux des voyages scientifiques dans la période qui va de la fin des Lumières à l'époque romantique, et qui voit la naissance de la médecine clinique. Il vise en outre à faire connaître le rôle joué par le milieu genevois dans l'élaboration d'une théorie du voyage médical et à en montrer l'influence sur le développement ultérieur de cette pratique pendant la première moitié du XIX[e] siècle.

Notre réflexion part de la théorie du voyage médical telle qu'elle ressort d'un mémoire du début du XIX[e] siècle pour se poursuivre ensuite sur l'étude d'un cas: le voyage d'un jeune médecin en Europe en 1817-1820.

La naissance de la théorie sur l'art de voyager coïncide avec le souci des humanistes de planifier rationnellement la quête des connaissances. Leur systématisation passe à la fois par la publication des collections de voyages et par la publication d'instructions pour les voyageurs. Conçues sous forme orale et privée au Moyen Âge, ces instructions deviennent publiques et écrites à la Renaissance. Le mouvement s'intensifie à partir de la seconde moitié du XVI[e] siècle, quand naît une nouvelle méthodologie du voyage qui subsistera jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, l'*ars apodemica*[2]. Cet art est étroitement lié aux voyages vers les prestigieuses universités de Padoue, alors centre de l'enseignement médical, de Bâle et de Paris. Il s'agit bien sûr d'un phénomène à l'échelle européenne. La théorisation du voyage prône l'auto-contrôle du voyageur et permet de neutraliser les critiques à son égard: manque de rigueur et de fiabilité, etc. Elle affirme l'utilité du voyage à des fins éducatives et scientifiques.

L'*ars apodemica* tel qu'il se constitue à la Renaissance présente deux aspects, l'un de type pratique, qui s'est perpétué dans les guides de voyage jusqu'à nos jours, et l'autre méthodologique, concentré sur les buts moraux et intellectuels du voyage. Les écrits sur l'art de voyager contiennent en effet, à côté de conseils pratiques, des instructions très précises pour bien diriger l'attention sur les objets dignes d'étude. Ces instructions concernent soit la prise de notes et la récolte d'objets, soit les procédures permettant d'organiser ses observations en fonction de l'importance du sujet et des *loci communes*, sortes de rubriques thématiques.

[2] Sur ce sujet voir STAGL 1995.

Les deux principales formes de la littérature de voyage sont la forme narrative, sur le modèle du journal, et la forme descriptive organisée selon un schéma qui permet de structurer l'observation et la description. L'un des modèles descriptifs de l'*ars apodemica* dérive de la littérature scientifique et médicale qui tend à associer les lieux, les habitants et le climat. En effet, le *corpus hippocratique* qui est à la base de la théorie du climat est réédité dans la deuxième moitié du XVI[e] siècle par l'humaniste et médecin bâlois Theodor Zwinger (1533-1588), l'un des fondateurs de l'*ars apodemica*[3]. Les médecins ont en effet joué un grand rôle dans la théorie de l'art de voyager, soit parce que le voyage était depuis longtemps une pratique essentielle à leur profession, soit parce qu'ils sont à l'origine du genre médiéval des *regimina* consistant en une série de conseils hygiéniques permettant aux voyageurs de préserver leur santé. Les instructions pour les voyages de formation des médecins sont ainsi parmi les premières à voir le jour[4].

L'*ars apodemica* devient à la fin du XVII[e] siècle un genre reconnu dans la littérature pédagogique et va s'adresser surtout aux jeunes protagonistes du Grand Tour, phénomène culturel qui s'achève vers la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Les voyages d'instruction continuent toutefois à être sollicités pour certaines professions comme les médecins; et en même temps, l'art de voyager s'intéresse à des secteurs plus spécifiques et à des destinations plus lointaines. À partir du début du XVIII[e] siècle, les académies se mettent à envoyer des savants et des explorateurs dans des régions lointaines, munis d'instructions détaillées. À la collecte de singularités se substitue une approche plus globale visant à lier les phénomènes pour en déduire l'ordre du monde. L'équilibre entre formation et acquisition des connaissances, qui était une des caractéristiques de l'*ars apodemica*, tend à diminuer en faveur de l'acquisition de connaissances. Le voyage qui naît de cette tendance, comme l'a justement relevé Justin Stagl, représente une transition vers la méthodologie des explorations. Cette transition est caractérisée par une croissance des instructions pour la collecte d'objets littéraires et scientifiques et la multiplication de questionnaires pour diriger l'observation des voyageurs. Les missions savantes se multiplient. L'« Art du voyage » devient « Science du voyage » et le vieux style encyclopédique du voyage est remplacé par les explorations scientifiques d'un côté et par le tourisme naissant de l'autre.

Quant à l'impact de ces instructions sur les voyageurs mêmes, il est difficile aujourd'hui d'en évaluer la portée, faute d'études spécifiques sur le sujet. Toutefois, la fortune de ce genre de traités méthodologiques est

[3] ZWINGER 1577.

[4] GRYLLUS 1566.

difficilement explicable sans admettre un intérêt direct des voyageurs. C'est une des questions que ce travail soulève et c'est l'un des intérêts des sources que nous avons utilisées. Leur mise en parallèle permet en effet de procéder à une première évaluation de l'impact de la théorie sur la pratique du voyage dans un cas concret et à un moment donné.

Basée sur l'analyse d'un corpus de sources inédites, notre étude va mettre en évidence deux aspects fondamentaux de l'*ars apodemica* qui se retrouvent dans les voyages médicaux de la période que nous avons étudiée: l'un de type éducatif, l'autre de type cognitif.

Le premier continue en quelque sorte l'ancienne tradition de la *peregrinatione medica*, voyage de formation indispensable aux jeunes médecins, qui maintient son importance tout au long de la mode du Grand Tour pédagogique européen, réactualisée par les Lumières. Le second, plus novateur et plus proche du contexte de l'époque, s'encadre dans une perspective heuristique visant à donner aux médecins un rôle actif dans la construction d'une société plus soucieuse du bien-être de l'humanité et à la médecine une place de premier plan parmi les autres sciences et une fonction dynamique dans le processus de connaissance du réel.

Cette étude s'ouvre par un chapitre de synthèse consacré à la question des voyages scientifiques et en particulier des voyages médicaux, elle se partage par la suite en deux parties.

Dans la première, consacrée aux aspects théoriques, nous présentons brièvement le contexte genevois et européen et reconstituons les différentes phases qui ont porté à la rédaction d'un mémoire inédit consacré aux voyages médicaux, écrit par Louis Odier, le plus célèbre médecin genevois de l'époque napoléonienne. Ce texte est par la suite analysé dans le détail.

La seconde partie se propose d'illustrer la mise en pratique de ces principes théoriques grâce à l'analyse d'un journal de voyage, également inédit, rédigé par un autre médecin genevois de l'époque, Louis-André Gosse.

Un chapitre conclusif présente enfin l'influence exercée par le mémoire d'Odier dans le milieu médical européen, pendant la première moitié du XIX[e] siècle, en se concentrant en particulier sur le retentissement de sa théorie dans la presse française et italienne.

Les sources

Ce travail se fonde principalement sur l'analyse de sources manuscrites provenant d'archives d'institutions scientifiques et d'archives de famille.

La première partie de notre étude est basée sur le mémoire inédit rédigé par Louis Odier. De ce mémoire, nous avons retrouvé une première version, incomplète, datée de 1806 et intitulée «Mémoire sur les voyages médicaux, lu le 3 may 1806». Elle est conservée au *Musée d'histoire des*

sciences de Genève[5]. Ce document, écrit de la main de Louis Odier, est constitué par la partie centrale du mémoire, composé de 12 folios numérotés. Il n'a pas été possible de retrouver dans les fonds des différentes archives genevoises les deux autres parties de ce mémoire, lu à la *Société médico-chirurgicale du samedi* de Genève, lors de trois séances différentes le 11 janvier, le 3 mai et le 28 juin 1806.

Une seconde version, cette fois complète, envoyée au mois de juin 1810 à l'*Institut National* de France, est conservée aujourd'hui aux Archives de l'*Académie des Sciences* de Paris, dans les « Dossiers des séances »[6]. Elle porte le titre « Mémoire sur les avantages qu'on retireroit en France d'une fondation analogue à celle du Dr Radcliffe pour l'entretien de deux médecins voyageurs, et sur les meilleurs moyens d'organiser cet établissement. Présenté à la classe des Sciences Physiques et Mathématiques de l'Institut National, par Louis Odier, Docteur en Médecine, Professeur de l'Académie Impériale de Genève, Correspondant de l'Institut, et membre de plusieurs sociétés savantes » et est composée de 26 folios non numérotés. Cette seconde version a été transcrite et figure en annexe de l'ouvrage[7]. S'agissant d'une source complète et inédite, nous avons décidé de respecter l'orthographe originale, afin de lui conserver son authenticité.

Dans ce mémoire, Odier présente l'institution créée par la donation du médecin anglais John Radcliffe (1650-1714) pour permettre à de jeunes médecins d'effectuer des voyages d'étude et de formation à l'étranger. En se basant sur le modèle des *Radcliffe travelling fellows*, Odier propose au gouvernement français (dont Genève dépendait alors) la création d'une institution similaire, mais quelque peu améliorée. Pour défendre son projet, Odier s'efforce de prouver l'importance de la pratique du voyage médical tant pour la formation des médecins que pour l'avancement de la science médicale. Il développe ainsi dans le détail une vraie théorie sur les voyages médicaux qui apparaît comme une première synthèse des pratiques et des réflexions en cours à ce moment dans d'autres pays européens.

La seconde partie de notre étude est basée sur les 54 Carnets du voyage effectué en Europe entre 1817 et 1820 par le médecin Louis-André Gosse, fraîchement diplômé de Paris. Ces carnets sont conservés dans le fonds Gosse de la *Bibliothèque publique et universitaire* de Genève sous le titre « Carnets du voyage en Europe (1817-1820) »[8].

---

5 Musée d'histoire des sciences (MHS) 292.

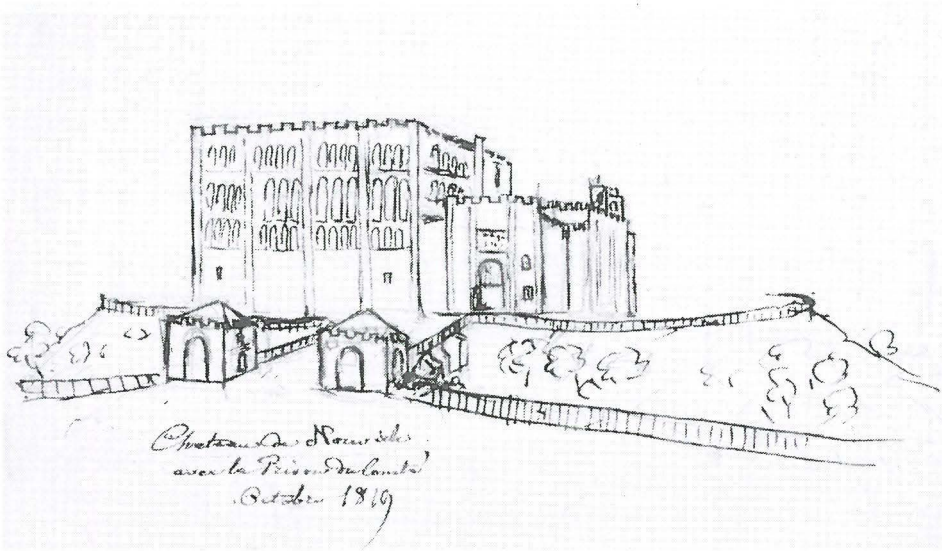
6 Archives de l'Académie des Sciences (AAS), Dossiers des séances, séance du 18 février 1811.

7 Voir annexe N° 1.

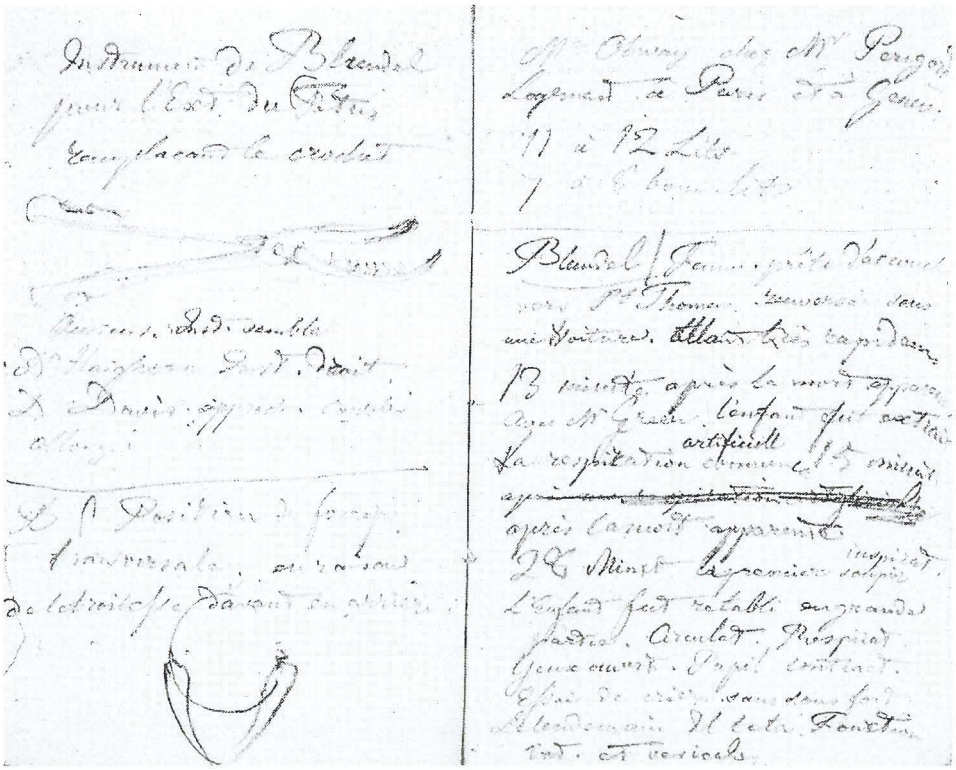
8 Bibliothèque publique et universitaire (BPU), mss. fr. 2673-2677 et ms. fr. 2679.

Il s'agit d'un exemple remarquable de cahier de route, dans lequel le jeune médecin relate au jour le jour, avec une grande abondance de détails et de nombreux dessins, son voyage médical effectué en bonne partie à pied. Ce texte représente une source importante pour reconstituer le contexte médical européen de l'époque. Dans le cadre du présent ouvrage, ces carnets sont surtout analysés du point de vue de la mise en pratique des théories sur le voyage médical, afin de montrer le lien étroit entre cette expérience et la théorie développée par Odier.

Ces carnets, au format 12 x 19 cm, rassemblent 2071 folios recto/verso, pour un total de 4142 pages écrites. Ils ne sont pas reliés, mais la plupart ont été cousus, bien qu'ils contiennent parfois des feuilles volantes qui, en général, ont été utilisées pour des dessins. Ils ont été regroupés dans 7 dossiers (mss. fr. 2673-2679). Une partie du ms. fr. 2674 (f°° 413-448) et le dernier dossier, classé sous la côte ms. fr. 2679, sont toutefois composés par un ensemble de feuilles non cousues, qui complètent les carnets relatifs au voyage d'Italie (notamment la partie du séjour à Pavie, Florence, Rome, Naples, le voyage de Naples à Trieste) et à une partie du voyage au Royaume-Uni. Ils contiennent également des feuilles isolées de formats différents sur lesquelles Gosse a dessiné des sujets variés (hôpitaux, établissements de secours, paysages, etc.), trois petits carnets, dont un livre de compte concernant la première partie du voyage en Italie, et deux carnets de poche avec des notes médicales écrites souvent au crayon. La numérotation de ces folios épars, établie sûrement a posteriori, n'a pas toujours respecté la suite chronologique de la narration, de



1. *Château de Norwich avec la prison du comté, octobre 1819.*



2. *Page du carnet de notes avec instruments, s.d.*

sorte que la lecture et la reconstitution de cette partie comportent un travail assez ingrat, d'autant plus qu'il s'agit de notes prises sur le tas, parfois au crayon, parfois abîmées par des taches d'encre, et incomplètes. Ce dossier est toutefois précieux parce qu'il nous apporte des clarifications sur la façon dont les carnets ont été rédigés. En effet, par la présence de nombreuses corrections, par la ponctuation très sommaire, par l'orthographe peu soignée – surtout en ce qui concerne les noms de personnes et de lieux –, les carnets se présentent comme une première rédaction. Toutefois, l'observation des feuilles éparses nous montre que, souvent, cette première rédaction, que Gosse effectuait en général le soir ou tôt le matin, se faisait sur la base des notes très rapides prises sur le lieu d'observation. D'ailleurs, Gosse avait appris cette méthode grâce aux conseils de son père, comme l'indique une lettre que ce dernier lui avait envoyée pendant ses études à Paris:

> Quant aux observations à faire sur les objets ou les choses dites dans les sociétés savantes qui se présenteront à toi, tu peux les faire aussi aisément en te munissant toujours d'un petit livre et d'un crayon et à mesure que tu vois les objets

> ou entends les choses, tu les notes, tu les dessines et à ton retour tu les couches dans ton journal principal en y ajoutant tes propres réflexions. Tu seras étonné combien de choses intéressantes tu pourras noter par jour.[9]

Cette façon de faire, adoptée pendant toutes ses études à Paris et prônée par la meilleure littérature sur l'art de voyager[10] est sans doute à l'origine des carnets que nous allons étudier. D'ailleurs, elle attire l'attention des autres médecins, comme le note Gosse à Édimbourg dans son journal:

> M. Duncan aime ma méthode de mettre de suite par écrit tout ce que je vois ou entends[11].

Quelques feuilles éparses nous permettent de suivre ses notes médicales, comme celles concernant le grand hôpital de Milan où, après avoir donné la liste complète des chirurgiens et des médecins en service, il note:

> L'hôpital peut contenir 2200 [malades]. On ne donne point d'habillement. Point de police dans l'hôpital. Les malades peuvent sortir, les malades mangent ce qui leur plaît, entrée de la nourriture. Pharmacie, malades extérieurs. Pharmacopée de l'hôpital limitée. Recettes séparées. Maladies d'artreux: arséniate de potasse. Fièvres intermittentes: Lorigalle [mot illisible] Purgatif sel amer. On emploie beaucoup la Decoue de Tamarin. Stibiées. Caldani Pellagre. Les bains tièdes sont très avantageux.[12]

Encore plus intéressants nous paraissent les deux cahiers de poche, en particulier celui rédigé en Italie, dans lequel Gosse note au crayon des recettes, des références bibliographiques et surtout des observations de divers médecins sur plusieurs maladies et sur leurs remèdes:

> Goitre (Sementini). Il emploie le [muriate] de Chaux à l'intérieur et à l'extérieur. À l'intérieur, il place chaque jour sous la langue une petite quantité de ce sel afin de le laisser fondre lentement. À l'extérieur, frictions, pommade au [muriate] de Chaux 3 J et [Axonge] 3 J.[13]

Un autre petit cahier contient quelques observations faites à Londres lors de son voyage de retour. Ce petit document est important parce qu'il nous donne des éléments utiles pour reconstituer la dernière partie de son itinéraire, par exemple le passage à Oxford. En effet, le dernier carnet du voyage au Royaume-Uni, bien que préparé pour la transcription, est resté en grande partie en blanc et seules quelques pages nous renseignent sur son séjour à Dublin. Ainsi, le récit de voyage reste inachevé pour les deux der-

---

9 Plan 1909, pp. 448-449.

10 Voir Berchtold 1785, en particulier «On committing Observations to Paper», pp. 43-46.

11 BPU, ms. fr. 2677, f° 240v.

12 BPU, ms. fr. 2679, f° 85v-86.

13 BPU, ms. fr. 2679, f° 98.

3. *Richmond Lunatic Asylum, Dublin, mars 1820.*

niers mois. Notre source demeure toutefois considérable, puisque Gosse avait poursuivi la rédaction journalière de ses carnets de route pendant presque 30 mois. Cette constance soulève tout naturellement une question: avait-il l'intention de publier un récit de son voyage? Nous l'ignorons. Il est certain qu'il y attachait beaucoup d'importance, puisqu'une de ses préoccupations majeures était celle d'envoyer régulièrement, et par les moyens les plus sûrs, ses carnets achevés à Genève, où sa mère était chargée de les conserver précieusement. La chose ne fut pas toujours facile, comme le prouve une lettre de Matheis, son banquier de Livourne:

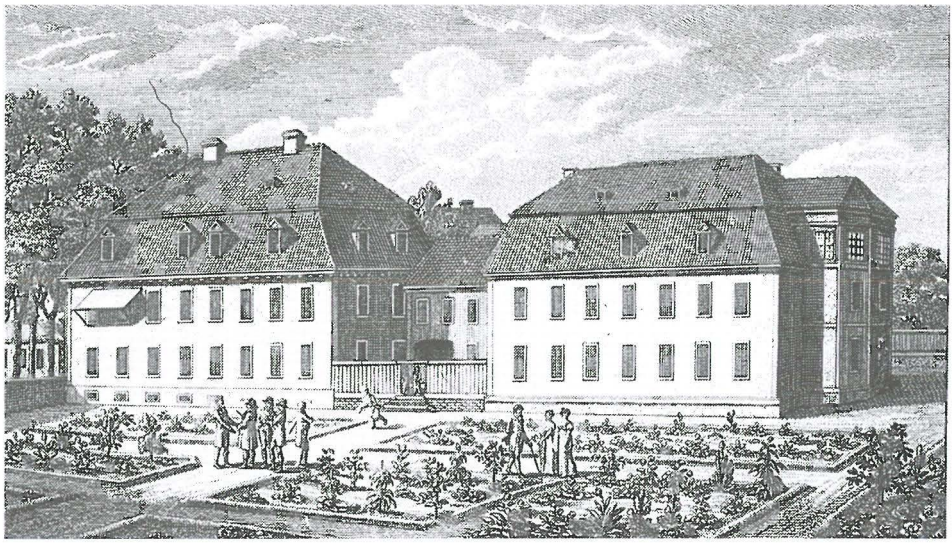
> Viollier est parti pour Genève avec Sordet qui n'a pas pu se charger de tes deux paquets ainsi que je l'avais espéré. La voiture était petite et s'y opposait.[14]

Il a plus de chance en Hollande puisque c'est son ami Georges Mahler qui se préoccupe des envois:

> J'avais fait un ballot de marchandise de fiacre pour la maison à mon départ de [...] dans lequel j'ai inséré tes journaux entourés de papier et bien cachetés à fin qu'ils ne fussent pas lus; j'y ai mis tout ce que tu m'as laissé et je t'annonce que je viens de recevoir une lettre de M. Allez du 8 et qui me prévient que tout est bien arrivé. C'est donc au pouvoir de ta mère. [Et quelques jours plus tard il le rassure à nouveau]: tes journaux ont été remis cachetés à ta mère et n'ont pas été lus par personne. Le paquet que tu as laissé ici lui sera livré par moi-même.[15]

[14] BPU, ms. fr. 2666, lettre de Matheis de Livourne s.d.

[15] BPU, ms. fr. 2666, f° 264 et 265 lettres de Mahler. Amsterdam 19 et 21 mai 1819.



4. *Chirurgischon Hospital zu Gottingen, gravure, s.d.*

Toutefois, aucune transcription, même partielle, de son récit de voyage n'a été retrouvée dans ses papiers, et l'on peut penser que d'autres engagements professionnels l'ont occupé en priorité dès son retour à Genève.

Quant à l'intérêt suscité par ces carnets ultérieurement, il reste étrangement très limité. Seulement Jean Olivier leur a consacré un bref article dans la revue *Musées de Genève*[16]. Nous allons donc tenter de montrer la richesse de cette source, d'autant plus précieuse qu'aucune intervention ultérieure n'en a modifié le contenu. Elle nous permet ainsi de reconstituer le voyage de Gosse et de mieux comprendre l'importance du voyage médical dans une époque charnière pour l'histoire de la médecine occidentale.

À côté de quelques petites gravures de certains hôpitaux, de portraits de contemporains achetés au cours du voyage et de quelques beaux dessins effectués par Gosse hors texte, les carnets contiennent environ 350 esquisses qui, au même titre que les notes, ont pour fonction de fixer les observations effectuées. Nous avons décidé d'illustrer le présent ouvrage par une large sélection de ces dessins et esquisses. Leur choix a été déterminé par l'articulation thématique et par leur intérêt documentaire, en particulier pour ce qui concerne les aspects plus proprement médicaux. La taille de différentes images ne respecte pas celle des dessins originaux. Certains, en particulier ceux représentant des détails médicaux, ont été agrandis. D'autres, en particulier ceux représentant des paysages, sont reproduits ici dans un format

16 OLIVIER 1953 a.

5. *Vue de Falorac, 2.10.1819, cm 32 x 9,5.*

6. *Vue d'Hampnal, 16.10.1819.*

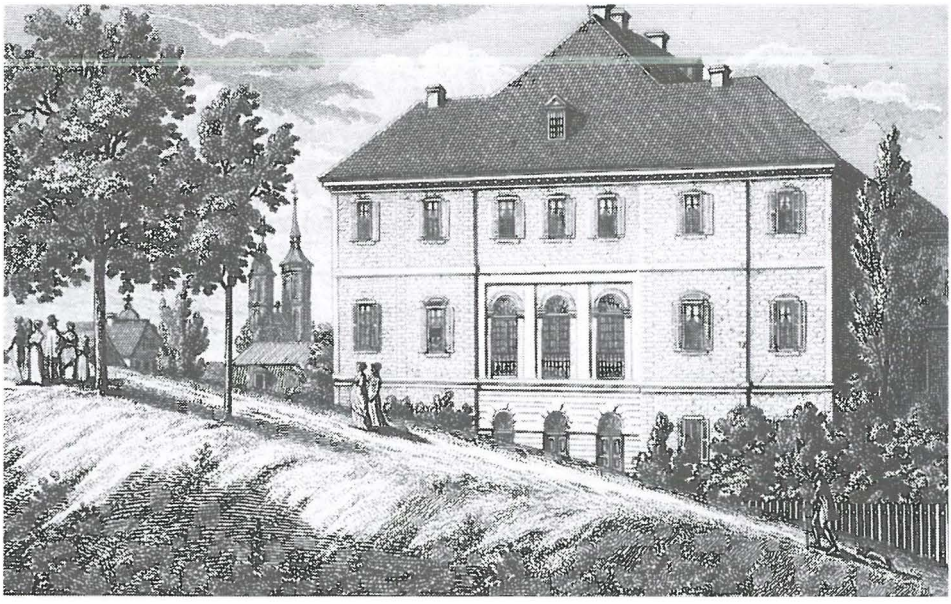
réduit. Nous avons décidé de fournir dans les légendes seulement la taille originale des images dessinées sur des feuilles séparées dont le format dépasse celui des cahiers (19 x 12 cm). Certains de ces dessins ne manquent pas d'intérêt artistique. D'ailleurs, Gosse aimait beaucoup dessiner et avait même suivi une formation[17].

S'agissant des notes de terrain, pour faciliter la lecture des extraits que nous présentons, nous avons décidé d'intervenir sur le texte en modernisant l'orthographe et en rétablissant la ponctuation quand cela était nécessaire à la compréhension du sens. Les mots soulignés dans le manuscrit ont été

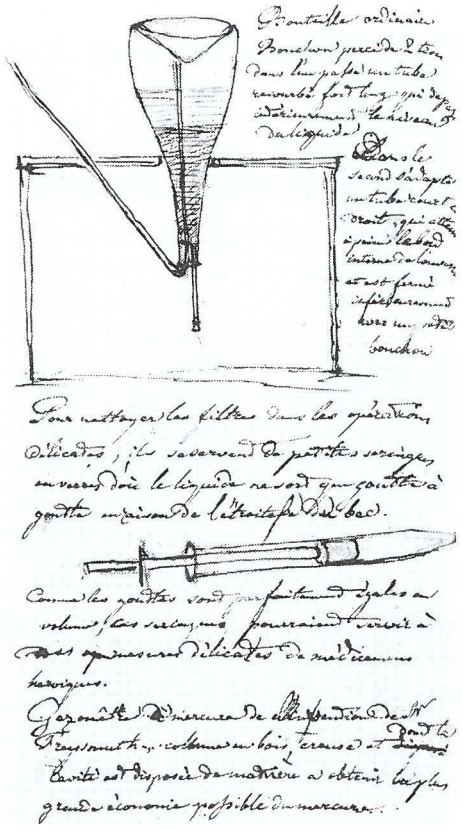
[17] Voir l'article biographique sur Louis-André Gosse in BRUN 1905, t. I, p. 602.

naturellement conservés, mais l'usage très fréquent des majuscules au milieu des phrases a été supprimé. Enfin nous avons conservé les formes et les expressions originales de l'auteur et de l'époque pour laisser au témoignage le charme de son authenticité. De manière générale, nous avons opté pour cette solution pour toutes les citations tirées de sources manuscrites dans le corps de l'ouvrage, tandis que nous avons conservé l'orthographe originale pour les documents publiés en annexe. Il s'agit en particulier de la version complète du mémoire de Louis Odier et de deux lettres, l'une de l'artiste Henriette Rath et l'autre du docteur Louis Valentin, dont le contenu nous a paru digne de figurer en entier dans ce travail.

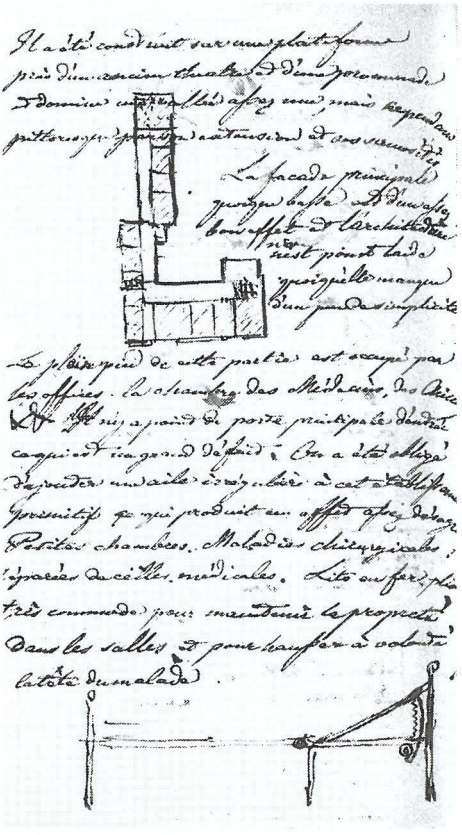
Enfin, pour ce qui concerne les noms des personnes citées, quand cela a été possible, ceux-ci ont été retranscrits sur la base des formes adoptées par les dictionnaires biblio-biographiques. Dans les rares cas où l'identification de la personne nous a paru incertaine, voire impossible, nous avons laissé l'orthographe originale en la faisant suivre par un [sic].



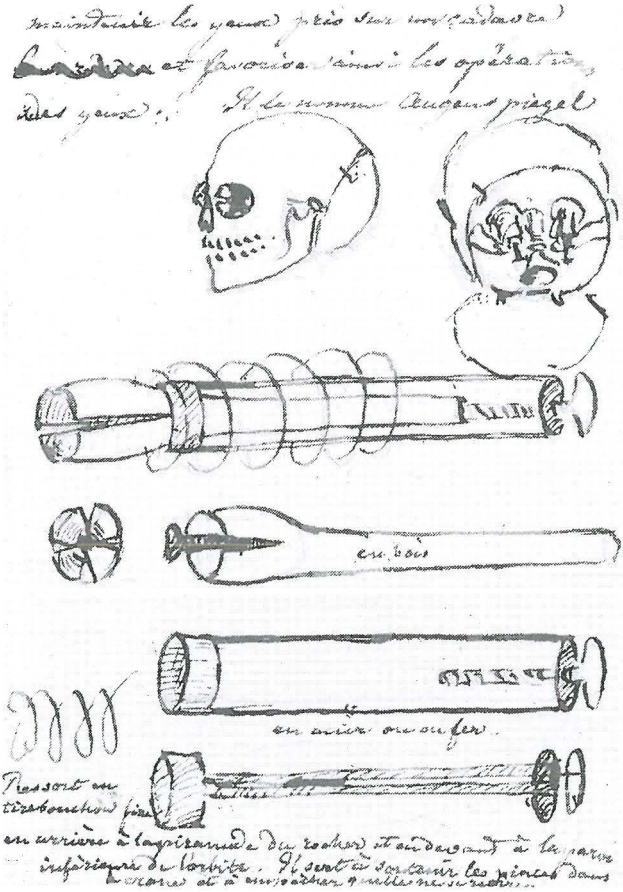
7. Entbindungs Haus zu Gottingen, dirigé par Osiander, 1819, gravure.



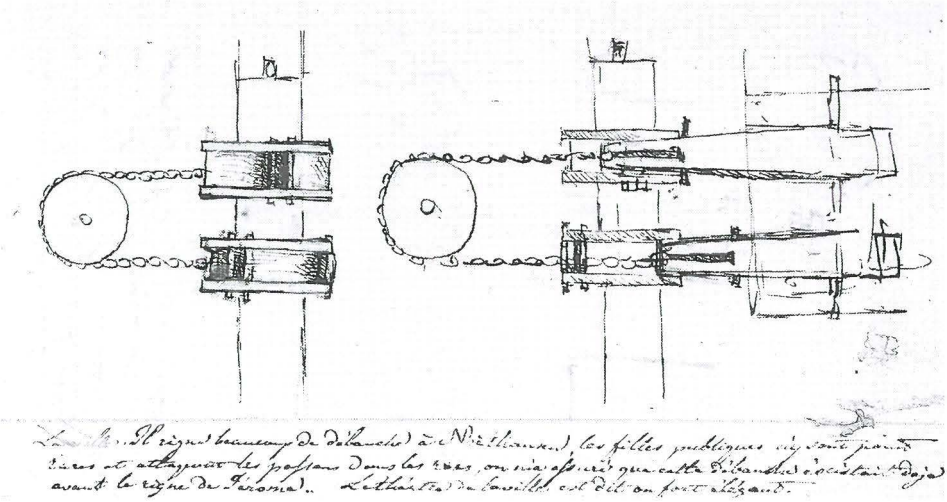
8. *Instruments du laboratoire du Professeur Freysmuth de Prague, 23.11.1818.*



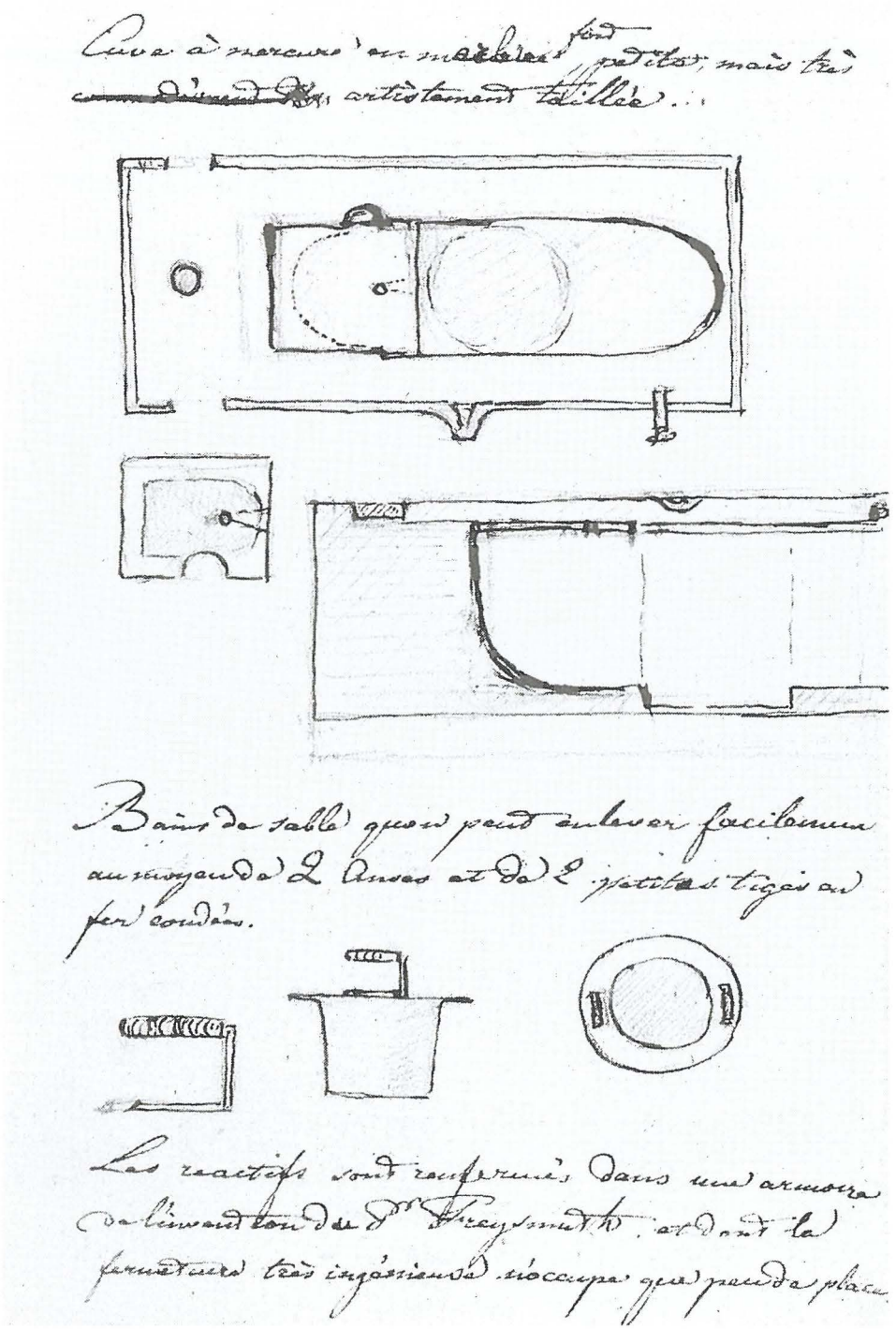
9. *Lit pliant de l'Hôpital de Newcastle, 1.11.1819.*



10. *Instruments de Baer pour les opérations des yeux et du crâne, Vienne, 24.8.1818.*



11. *Machine hydraulique qui fournit l'esau à la ville haute de Nordhausen, 27.3.1819.*



12. *Détails du laboratoire du Professeur Freysmuth de Prague, 23.11.1818.*

CHAPITRE PREMIER

VOYAGES, SCIENCES ET MÉDECINE AU TOURNANT DES LUMIÈRES

1 Les voyages scientifiques

La culture cosmopolite des Lumières a accordé une grande place au voyage comme moyen de connaissance savante[18]. Cela se lie tout naturellement à l'ampleur de ses intérêts géographiques, historiques, philosophiques, ethno-anthropologiques et à l'importance attribuée à l'interaction homme-milieu chère à Montesquieu et à Diderot. Ainsi, un véritable engouement pour le voyage s'empare de l'élite européenne durant le XVIII[e] siècle, la littérature de voyage connaît alors un succès sans précédent: «jamais il n'a paru tant des *Voyages*, et jamais, ils n'ont été si recherchés» écrivait l'un des spécialistes de cette littérature au début du siècle suivant[19]. L'utilité des voyages est désormais reconnue par l'élite européenne, surtout pour leur aspect pédagogique. Jaucourt dans l'article «Voyages» de l'*Encyclopédie*[20] affirme même que le voyage en Europe représente l'une des parties les plus importantes d'une bonne éducation. Les *Lettres philosophiques* de Voltaire se construisent sur un voyage. Rousseau achèvera l'éducation d'*Émile* par un Grand Tour en Europe.

---

18 Voir BOURGUET 1997 a.

19 RICHARDERIE 1806.

20 JAUCOURT 1751-1765. La littérature de voyage redouble sa production par rapport au siècle précèdent et atteint environ 3600 titres.

21 Voir par exemple PRÉVOST A. F. 1746-1789 ou l'ouvrage anonyme intitulé *Collection de tous les livres de voyage faits autour du monde sur les différentes nations de l'Europe*, Paris 1795, 9 vols.

Les collections de livres de voyage se multiplient[21]. Parallèlement, le public devient plus exigeant et n'épargne pas ses critiques quant à la fiabilité des informations fournies dans les récits. L'article «Voyageur» de l'*Encyclopédie* met même l'accent sur ce point en donnant une liste de voyageurs dignes de foi[22]. À côté des relations du Grand Tour européen, les voyages d'exploration connaissent aussi un succès qui va croissant dans la seconde moitié du siècle en se situant dans la catégorie plus générale des voyages scientifiques qui dominent indéniablement la littérature de voyage la plus prestigieuse du siècle[23]. Dans la quête de connaissances «positives» qui caractérise la fin des Lumières, l'apport des voyageurs se révèle encore plus important, tant pour la science que pour les gouvernements, à condition toutefois que leur regard se conforme aux règles de l'observation analytique. Comme l'a justement relevé Marie-Noëlle Bourguet, le voyage fait alors «figure de forme supérieure de connaissance»[24]. Une nouvelle écriture s'impose dont la préoccupation dominante est d'ordre scientifique. Le succès par exemple d'un récit comme le *Voyage en Égypte et Syrie* de Volney (1757-1820)[25], auteur fort peu disposé à se plier à l'esthétisme et à l'exotisme si cher à une certaine littérature de voyage, nous confirme l'existence d'un public exigeant du point de vue scientifique.

En effet, il ne suffit pas de recueillir des données, il faut que celles-ci soient ordonnées, structurées, analysées pour être vraiment utiles. La rigueur méthodologique devient un critère indispensable surtout pour les voyageurs savants. Ainsi, au XVIII[e] siècle se multiplient les instructions à l'adresse des voyageurs, d'abord sur le modèle du questionnaire savant publié déjà en 1666 par Robert Boyle[26], et ensuite sur celui plus articulé publié en 1759 par Erik Nordblad[27], *Instructio peregrinatoris*, constitué par une série de questions pour la collecte d'informations scientifiques divisées en grandes catégories thématiques. Parmi ces instructions, un petit groupe concerne les questions médicales et met l'accent sur les maladies endémiques et les remèdes locaux[28], mais ces questions restent liées à une approche globale de l'espace et visent à recomposer dans un système structuré les différents aspects de la réalité.

---

22 JAUCOURT 1751-1765, p. 477.

23 Voir FAIVRE 1966 et DUCHET 1966.

24 BOURGUET 1998, p. 45.

25 VOLNEY 1787.

26 BOYLE 1666.

27 NORDBLAD 1759. Ces instructions ont été souvent rééditées sous le nom de Carl von Linné, alors qu'il ne fait que superviser l'ouvrage.

28 *Ibidem*, pp. 13-14.

Plusieurs questionnaires sont ainsi établis afin de discipliner les voyageurs et d'uniformiser les pratiques du voyage[29]. Dans ces instructions aux conseils pratiques, s'ajoute une réflexion théorique et méthodologique destinée à assurer la qualité des observations et permettre l'utilisation des informations transmises. Exemplaires pour leur aspect systématique et leur cohérence scientifique sont les instructions de l'orientaliste allemand Johann David Michaëlis (1717-1791) rédigées pour l'expédition en Arabie d'un groupe de savants danois[30]. L'ouvrage comporte plusieurs rubriques dont une concerne la médecine. Ce travail est en effet le fruit d'une collaboration à l'échelle internationale puisqu'en réponse à l'annonce publiée dans plusieurs journaux européens par Michaëlis, de nombreux savants ont envoyé leurs conseils et font part de leurs interrogations. Ces *Instructions* comprennent ainsi un millier de questions qui doivent guider les voyageurs dans leurs observations.

Dans la vaste production de textes de voyage, l'enquête scientifique va prendre une place de plus en plus grande, grâce à l'apport de plusieurs savants qui, ensemble (comme c'est le cas des voyages d'exploration) ou séparément (dans des enquêtes entreprises par des particuliers, par exemple les voyages d'Alexandre de Humboldt (1769-1859)[31], poursuivent le même but: contribuer à l'avancement des connaissances dans une perspective qui se caractérise de plus en plus par une conception dialectique de la relation homme-milieu naturel[32]. Dans une vision unitaire et avec un souci universaliste, chaque quête d'observations doit pouvoir être utile à tous les savants, même si naturellement la diversité des contributions reflète la spécificité individuelle liée au degré de compétences et à l'engagement personnel. Pour y parvenir, il est en tout cas fondamental de partager une méthodologie scientifique similaire qui sera l'une des préoccupations des savants de l'époque et en particulier du groupe des *idéologues*. Ces héritiers des *philosophes* jouent un rôle clé au tournant du siècle, en particulier dans la réforme de l'enseignement mais aussi dans le domaine de la culture et des sciences en général[33]. Leur méthodologie de la connaissance se fonde sur une approche positive basée sur l'observation des faits; leur étude et leur recomposition se situent dans un système qui apparaît comme l'enchaînement logique des notions tirées de l'analyse. Caractérisée par une double tendance, leur épistémologie met parfois l'ac-

29 KURY 1998, BOURGUET 1997, COLLINI e VANNONI 1997.

30 MICHAËLIS 1763.

31 HUMBOLDT 1807-1825.

32 Voir en particulier MARTIN-ALLANIC 1964; BROCH 1975; HAFID-MARTIN 1995; LAISSUS 1982.

33 Sur les Idéologues, voir MORAVIA 1974 et MORAVIA 1982; AZOUVI 1992, en particulier l'article de REY 1992; voir aussi ROUSSEL 1988.

cent sur l'analyse et la construction des systèmes, parfois sur l'observation. Le maître de l'observation est sans doute l'historien-voyageur Volney, ami de Cabanis (1757-1808) qui l'avait initié à l'étude la médecine. Sa relation du voyage au Moyen-Orient est un exemple remarquable de l'« art d'observer », de cette rigueur méthodologique liée plus à la compréhension des faits qu'aux impressions esthétiques; Volney décompose en effet chaque scène, observe toutes ses parties et recompose l'ensemble dans un enchaînement précis. Reconnaissant son apport dans ce domaine, le gouvernement français en 1795 demandera à Volney de rédiger un ensemble de questions qui serviront de guide aux fonctionnaires voyageant à des fins d'utilité publique[34].

L'observation est par ailleurs un thème central pour les médecins des Lumières. N'est-il pas médecin, l'auteur des deux importants articles de l'*Encyclopédie*: « Observateur » et « Observation »?[35] N'écrivait-il pas dans l'un « Le nom d'observateur est en Médecine un titre honorable » et dans l'autre « L'observation a été le berceau et l'école de la Médecine »?

« L'art d'observer » est aussi au centre de l'intérêt de plusieurs autres savants de l'époque. À Genève par exemple, à l'instigation de Charles Bonnet (1720-1793), Jean Senebier (1742-1809) répond à la question, posée en 1768 par la *Société d'Harlem*, sur l'art d'observer et par la suite développe ce sujet dans deux ouvrages successifs[36]. Il est vrai toutefois que ce pasteur savant reconnaît son incapacité à traiter des expériences dans le domaine de la médecine à cause de la complexité de cet art. Il avoue:

> J'aurais voulu parler ici des expériences psychologiques et de celles de la médecine pour marquer ce qu'elles ont de particulier: et donner une idée de la manière de les entreprendre et de les suivre, en cherchant ce qu'elles peuvent raisonnablement promettre; mais quoique les progrès de ces sciences dépendent uniquement de cette manière de les étudier; quoiqu'elles en offrent tous les jours les objets; j'ai trouvé que la théorie que j'ai faite pour les autres sciences de la philosophie naturelle perdait la certitude que je lui crois, lorsque j'ai voulu l'appliquer à quelques cas particuliers de la médecine et de la psychologie.[37]

Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, le voyage représente aussi un moyen de reconnaissance sociale très important:

> Lorsqu'en 1783, je partais de Marseille, c'était de plein gré, avec cette alacrité, cette confiance en autrui et en soi, qu'inspire la jeunesse: je quittais gaiement

[34] VOLNEY 1989 a.

[35] MENURET DE CHAMBAUD 1751-1765.

[36] SENEBIER 1775, et SENEBIER 1802. Sur le sujet, voir GRMEK 1991, pp. 13-26 et HUTA 1997.

[37] SENEBIER 1802, t. III, p. 127.

> un pays d'abondance et de paix, pour aller vivre dans un pays de barbarie et de misère, sans autre motif que d'employer le temps d'une jeunesse inquiète et active à me procurer des connaissances d'un genre neuf, et à embellir, par elles, le reste de ma vie, d'une auréole de considération et d'estime.[38]

Volney y parviendra tout comme François Péron (1775-1810), ce jeune élève de l'École de Médecine de Paris qui deviendra l'un des savants les plus importants de la malheureuse expédition du capitaine Baudin (1754-18039)[39].

Comme eux, nombreux sont les savants prêts à tout abandonner pour participer à des voyages scientifiques, comme le montre clairement le succès remporté auprès des jeunes savants par l'expédition organisée par Bonaparte en Égypte[40].

Le prestige que les voyageurs retireront de leurs fatigues sera pourtant étroitement lié à leur adhérence à cette rigueur méthodologique qui devient un critère de réussite. Conscient de cet enjeu, le voyageur se prépare avec acharnement, lit la littérature sur les pays qu'il doit parcourir, en étudie la géographie, les langues, l'histoire, se penche sur les différents aspects de leur civilisation. Il s'entraîne physiquement à affronter des conditions de vie souvent très difficiles. Il se procure les adresses et les lettres de recommandations nécessaires à son introduction dans les milieux locaux. Il se munit des instruments de mesure indispensables pour ses recherches[41]. Il sait qu'il devra recueillir des données fiables, constituer, le cas échéant, des collections précieuses de plantes, d'animaux, d'objets, etc. Le voyageur sait aussi que l'importance de son statut dépendra de sa capacité à transmettre les connaissances acquises lors du voyage et que la publication de ses observations déterminera son succès comme voyageur attitré. La prise de notes est donc une nécessité absolue tout comme la rédaction d'un carnet de route. Michaëlis, dans ses instructions, l'avait déjà prônée:

> Chacun des voyageurs tiendra son propre journal: il ne confiera rien à sa mémoire, il écrira avant la fin du jour, ou s'il en est empêché par des obstacles insurmontables, avant la fin de la semaine, les observations qu'il aura faites.[42]

---

38 VOLNEY 1989 b, vol. II, p. 21.

39 Ce voyage d'exploration maritime (1800-1804) est le premier de l'époque napoléonienne et se distingue par l'intérêt qu'il porte à l'aspect scientifique. L'expédition compte sur la présence de 22 savants. Expédition malheureuse à cause de la mésentente survenue à bord et à cause des graves problèmes de santé dont fut victime l'équipage et le capitaine Baudin (mort en route en 1803), elle revient toutefois avec une moisson scientifique considérable: 204 caisses contenant environs 25.500 pièces, dont 2.500 espèces nouvelles. Le journal fut publié par deux naturalistes qui avaient participé à l'expédition; voir PÉRON et FREYCINET 1807-1816.

40 PANCKOUCKE 1821-1830. Voir aussi LAURENS 1989.

41 BOURGUET et LICOPPE 1997.

42 MICHAËLIS 1763, p. 8.

Dans ces carnets, les voyageurs vont noter méticuleusement toutes leurs observations, en les complétant souvent par des croquis et des dessins plus aptes à évoquer certains détails difficiles à décrire en quelques mots. Mais la tâche de rédiger au retour un ouvrage destiné au public n'est pas des moindres. Il ne suffit pas de donner ses notes brutes ou une liste d'observations au fil du hasard ainsi que son itinéraire. Les voyageurs doivent les recomposer dans un ouvrage qui est en quelque sorte l'expression de leur propre vision du monde et de leurs principes méthodologiques, et bien souvent ceux d'une génération entière. Qu'ils choisissent de mettre en valeur la complexité et la diversité du monde ou bien son caractère fondamentalement unitaire, les voyageurs savants sont confrontés à une tâche difficile. La rédaction d'un récit de voyage destiné au public va leur prendre plusieurs mois, voire quelques années, et nombreux sont ceux qui renoncent. De là se creuse un écart entre la quantité de relations de voyage effectivement publiées et celles qui demeurent inédites. Ces dernières représentent toutefois pour les historiens d'aujourd'hui des sources d'informations tout aussi précieuses[43].

Qu'il publie ou non son récit, le voyageur savant est accueilli avec respect et intérêt à son retour; il jouit d'un certain prestige qu'il utilise souvent pour propager ses connaissances; il est conscient de son devoir envers le public. L'une des caractéristiques des voyageurs savants de l'époque est en effet une forte propension à s'engager dans le social, voire le politique, pour faire bénéficier de leur expérience une communauté entière. Il est indéniable que les voyageurs célèbres ont souvent sollicité l'intervention des gouvernements dans le développement des échanges internationaux et qu'ils ont participé activement aux travaux des différentes académies[44].

D'ailleurs, les contacts noués au cours du voyage vont être prolongés dans des relations épistolaires suivies, qui ont comme but principal la mise à jour de connaissances. Ainsi, comme le relève très justement Hafid-Martin: «sur le plan intellectuel – scientifique en particulier – les voyageurs ont fourni des efforts louables pour instaurer une coopération à l'échelon continental»[45].

L'importance accordée à la science par Bonaparte est bien connue. Les voyages et les enquêtes scientifiques connaissent à l'époque napoléonienne

---

[43] Les chercheurs s'accordent en général sur l'existence d'un écart considérable même si sa valeur est difficile à estimer avec rigueur. En nous référant en particulier aux textes concernant le voyage de Genevois en Italie au XVIII[e] siècle et dans la première moitié du XIX[e] siècle cet écart se situe autour d'un ouvrage publié sur 10 récits conservés. Il est d'autre part évident que l'écart s'amplifie de façon considérable si on essaie d'estimer le nombre de relations jamais publiées et qui se sont définitivement perdues.

[44] MCCLELLAN 1993.

[45] HAFID-MARTIN 1995, p. 96.

un développement considérable et la collaboration des savants avec le pouvoir politique, du moins jusqu'à l'Empire, sera l'un des aspects marquants de la vie intellectuelle française[46]. L'expédition en Égypte constitue de ce point de vue un laboratoire sans précédent. Mais les pays lointains ne sont pas les seuls qui attirent l'attention du pouvoir et des savants. Une infinité de fonctionnaires, souvent sortis des élites intellectuelles, sillonnent les territoires français ou annexés, pour recueillir les données nécessaires à dresser un grand inventaire descriptif de la France, indispensable instrument de gestion du pouvoir[47]. Bien sûr, la réalisation des grandes enquêtes statistiques de l'époque napoléonienne, visant à «déchiffrer la France» selon l'expression adoptée par Marie-Noëlle Bourguet[48], va être facilitée par une tradition qui semble déjà très bien implantée en France, mais ailleurs aussi, en Allemagne et en Angleterre par exemple. Cette tradition se caractérise par deux types de contributions: d'une part des enquêtes centralisées, réservées aux princes et à leurs administrateurs, d'autre part celles des élites intellectuelles composées d'historiens, de géographes, d'économistes, d'agronomes, de philosophes, de savants et d'académiciens, soucieux de mettre en valeur la richesse de leurs régions tant du point de vue historique que sur le plan humain et naturel. Les voyages qu'ils effectuent deviennent ainsi de véritables enquêtes sociales.

2 Les médecins se font enquêteurs

Au sein de ces élites intellectuelles préoccupées de dresser un inventaire descriptif de leurs régions, les médecins occupent une place centrale comme le témoigne la grande enquête lancée en 1774 par Vicq d'Azyr (1748-1794), secrétaire de la *Société royale de médecine*[49]. Le but de l'enquête qui s'adresse à tous les médecins français est ambitieux. Il s'agit de parvenir à établir un tableau topographique et médical «dans lequel le tempérament, la constitution et les maladies des habitants de chaque province, ou canton, seraient considérés relativement à la nature et à l'exploitation du sol»[50], ceci afin d'intervenir de façon plus efficace dans le traitement des maladies et surtout des épidémies. Il ne s'agit donc pas de construire de grandes théories, mais plutôt de se doter d'instruments de

[46] MORAVIA 1986 et D'HOMBRES 1989.

[47] PERROT 1977. PERROT AND WOOLF 1984. Sur la politique de Napoléon, voir WOOLF 1990 et WOOLF 1992.

[48] BOURGUET 1989.

[49] Sur cette enquête, voir MAYER 1966 et PETER 1967.

[50] *Travaux proposés aux médecins et physiciens régnicoles et étrangers par la Société royale de médecine*, Paris, Imprimerie de P. D. Pierres, 1778, citation tiré de BOURGUET 1989, p. 39.

connaissance empiriques qui rendront plus efficace l'action des médecins dans les diverses régions. Bien qu'inspirée par l'ancienne pensée aériste et climatologique d'Hippocrate, cette enquête est en revanche moderne par son caractère systématique. La quantité de réponses envoyées et centralisées à Paris témoigne de l'ampleur, de l'engagement et de l'intérêt que cette enquête a suscité chez les médecins français. Cette participation sera plus tard confirmée par la grande quantité de topographies médicales rédigées par les médecins de l'époque napoléonienne[51]:

> Comme l'exposent, à Marseille, les praticiens Vidal et Fodéré, un commun souci de l'homme et de son bien-être associe dans leurs recherches les médecins et les statisticiens, et leur fait adopter une même démarche: «Désigner avec méthode et exactitude la nature du sol, de l'eau, de l'air, des vents les plus fréquents, des plantes, des insectes et autres produits utiles aux arts et à la médecine, des maladies auxquelles les habitants sont les plus sujets, des aliments dont ils se nourrissent, des travaux auxquels ils se livrent, de l'état civil et politique duquel résultent leurs affections morales... De là le législateur, de là le médecin, de là les économistes retirent des instructions aussi utiles pour eux que pour le peuple qui en est l'objet». Décrire pour connaître et administrer: la coopération des médecins et des administrateurs va de soi.[52]

D'ailleurs, la profession médicale traverse avec la révolution française une période de changements importants. Dans le vide juridique créé par le décret du 2 mars 1791, qui supprime les congrégations enseignantes des Académies royales de chirurgie et de médecine et qui instaure la liberté d'exercice, les médecins ne restent pas inactifs. Ils proposent de nombreux projets de réforme, qui vont se concrétiser seulement à partir de la fin de 1794 (14 frimaire an III), lorsque, grâce à Fourcroy, est créée l'École de Santé de Paris – lieu de l'enseignement officiel – lequel devient, grâce à la réorganisation de l'École pratique, un vrai centre de recherche et de renouveau médical[53]. Par la suite sont créées des écoles secondaires de médecine et grâce à l'intervention du ministre de l'Intérieur, le médecin et chimiste Jean Chaptal (1766-1832), sont mises en place la réglementation et l'organisation des écoles de médecine. Enfin en 1808, l'École de Santé prend, sous le nom de École de Médecine, le rang de Faculté dans la nouvelle Université impériale. Mais le changement le plus important qui s'opère dans ces années concerne sans doute le rôle réservé aux hôpitaux. Le principe de l'assistance publique s'impose. Considérablement agran-

---

51 Voir les importantes bibliographies de sources établies par PERROT 1977 et BOURGUET 1989.

52 BOURGUET 1989, pp. 191-192.

53 IMBAULT 1975.

dis, améliorés et augmentés en nombre, les hôpitaux, désormais gérés par la municipalité, sont le centre de la médecine française. Avec l'affirmation de la médecine clinique, ils deviennent non seulement des lieux de soins, mais surtout des lieux d'enseignement dans lesquels viendront se former de jeunes médecins français, européens et américains[54].

D'autre part, le XVIII[e] siècle est le siècle dans lequel va se développer la première grande réflexion anthropologique moderne. Il est vrai que dans le débat, parfois acharné, sur les bienfaits de la civilisation et sur sa dégénérescence, le monde sauvage et ses habitants sont perçus par les philosophes des Lumières « à travers le prisme déformant de l'histoire européenne »[55]. En effet, malgré leur dénonciation des abus de la colonisation, ils n'en partagent pas moins l'idéologie, basée sur la supériorité du monde civilisé. Mais, bien que chez eux le point de vue historique l'emporte, ils ont tout de même contribué à rendre possible la naissance d'une science qui va par la suite se situer « dans un espace où nature et culture, au lieu de se succéder comme deux moments de l'histoire humaine, se trouvent en chacun de ces points confondus en une seule manière d'être homme dans une société donnée »[56].

Les enquêtes effectuées sur le terrain depuis l'Antiquité fournissent aux nouveaux anthropologues un ensemble de données indispensables, mais c'est seulement en les ordonnant selon une méthode synthétique et grâce à l'analyse comparative qu'ils peuvent jeter les bases de cette nouvelle science; l'anthropologie naîtra à la fin du siècle, de l'effort combiné de plusieurs savants parmi lesquels les médecins jouent un rôle déterminant. Il suffit par exemple de penser à l'importance de l'ouvrage *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Cabanis[57]. Ce médecin, qui est l'une des figures les plus marquantes du milieu médical de l'époque, s'efforce de diffuser dans son art une méthodologie rigoureuse basée sur l'observation et l'analyse comparative:

> Oui j'ose le prédire: avec le véritable esprit d'observation, l'esprit philosophique va renaître dans la médecine; la science va prendre une face nouvelle. On réunira ses fragments épars, pour former un système simple et fécond comme les lois de la nature. Après avoir parcouru tous les faits; après les avoir revus, vérifiés, comparés, on les enchaînera, on les rapportera tous au petit nombre de points fixes, ou peu variables. On perfectionnera l'art de les

[54] Sur la médecine française de l'époque, voir FOUCAULT 1963, ACKERKNECHT 1986, IMBAULT-HUARD 1975 et GRMEK-HUARD 1970. Pour une réévaluation critique de ce courant historiographique, voir désormais KEEL 2001. Sur l'enseignement de la médecine, voir HUARD 1986, REY 1993 et BROCKLISS 1989.

[55] DUCHET 1971, p. 16.

[56] DUCHET 1971, p. 479.

étudier, de les lier entre eux par leurs analogies, ou par leurs différences, d'en tirer des règles générales, qui ne seront que leur énoncé même, mais plus précis. On simplifiera surtout l'art le plus important et plus difficile de faire ces applications à la pratique.[58]

Dans le dernier quart du siècle, en effet, le débat sur le renouveau de la médecine, lancé par Vicq d'Azyr avec une conscience claire de ses implications théoriques et pratiques, a déclenché une vive animation dans le milieu médical. La médecine, qui apparaît à ce moment, non seulement comme un art thérapeutique, mais aussi comme un réel instrument de connaissance, va récupérer le retard accumulé par rapport aux autres sciences en se concentrant désormais sur l'étude de l'homme qui devient l'objet d'une science empirique. Ainsi, comme l'a bien relevé Sergio Moravia: «La cultura scientifica parigina degli anni 1795-1800 era in buona parte dominata dai Médecins-philosophes e, appunto da studiosi di «storia naturale dell'uomo».[59]

L'*Institut National* n'ayant pu reconstituer ni la *Société royale de médecine* ni l'*Académie royale de chirurgie*, des médecins de grande valeur, animés par une conscience accrue de leur rôle social, moral et intellectuel, participent aux travaux de plusieurs sociétés savantes. Des nombreuses sociétés médicales naissent en effet dans ces années (*Société libre de médecine de Paris, Société médicale d'émulation, Société de médecine, Société Philomatique*, etc.), et publient leurs journaux. De plus, ils sont très actifs dans d'autres sociétés savantes, en particulier à la *Société d'Arcueil* et à la *Société des Observateurs de l'homme*[60]. Celle-ci jouera, grâce au travail de Joseph Marie Degérando[61], ami de Mme de Staël, un rôle fondamental dans la constitution de la nouvelle science de l'homme, l'anthropologie.

En réalité, pendant tout le XVIII[e] siècle le mot anthropologie désigne l'étude du corps humain et appartient donc à l'anatomie[62]. Ce n'est qu'en 1788 que le théologien lausannois Chavannes publie son ouvrage *Anthropologie ou science générale de l'homme*[63] dont la subdivision (anthropologie physique, ethnologie, noologie, glossologie, étymologie, lexicologie, grammatologie, mythologie, etc.), par sa modernité, montre le chemin parcouru dans l'espace d'un demi-siècle. La diffusion des nouveaux

57 CABANIS 1956.

58 CABANIS 1803, pp. 144-45.

59 MORAVIA 1974, pp. 87-88.

60 Voir CROSLAND 1967.

61 DEGÉRANDO 1800.

62 DIDEROT 1751-1765.

63 CHAVANNES 1788.

termes liés à l'ethnographie et à l'anthropologie se fait de façon rapide dans les milieux scientifiques allemands[64] à partir du dernier quart du XVIII[e] siècle, mais sera plus lente en France, malgré la contribution de Chavannes. Elle se répandra durant l'époque napoléonienne grâce au travail des idéologues réunis dans la *Société des Observateurs de l'homme*.

Cette société, qui aura malheureusement la vie courte (1800-1805), est créée par l'idéologue Jauffret (1770-1850) dans le but d'étudier la nature humaine dans tous ses aspects grâce à la contribution des savants provenant de plusieurs disciplines: naturalistes, médecins, géographes, économistes, philosophes, historiens, archéologues, écrivains, explorateurs et voyageurs. Mais le lien étroit qui relie la science de l'homme à la médecine reste évident et il n'est pas étonnant de constater le rôle majeur joué par les médecins dans l'élaboration de cette nouvelle science, à commencer par Cabanis, Hallé (1754-1822), Pinel (1745-1820) ou Moreau de la Sarthe (1771-1826). Ce dernier, par exemple, intègre à l'intérieur de l'anthropologie physique: l'histoire naturelle de l'homme, l'anatomie, la physiologie, l'hygiène et la médecine appliquée au soulagement de l'homme malade[65].

Fidèle à la conception anthropologique de Cabanis, qui lie indissolublement l'observation de l'homme 'physique' à celle de l'homme 'moral', Jauffret confiera aux médecins et philosophes la charge d'étudier l'homme. En collaboration avec les autres savants, ils devront non seulement étudier l'influence du moral sur le physique et du physique sur le moral, mais aussi analyser les interrelations de l'homme avec son milieu naturel, à commencer par le climat, l'alimentation, les habitations, pour passer à l'étude de ses moyens d'expression, de ses productions intellectuelles, et des différentes civilisations dans le temps et dans l'espace, tâche première des historiens et des voyageurs.

Ce programme ambitieux montre bien l'ampleur et la profondeur des questionnements autour de l'homme 'physique' et 'moral' au tournant du siècle. D'ailleurs, dans ces mêmes années, l'anatomiste Xavier Bichat (1771-1802) nous rappelle que l'homme, à la différence des végétaux, est un être mobile[66]. Cabanis aussi insiste sur les modifications qui affectent l'homme avec les changements de conditions géographiques.

Particulièrement évocateur est le mémoire rédigé, en 1800, par Péron, alors étudiant en médecine. Dans ses tentatives acharnées pour se joindre à l'expédition du capitaine Baudin, il s'était adressé aux professeurs de l'École de médecine de Paris pour en obtenir le soutien:

---

64 Voir STAGL 1995, pp. 263-268.

65 *Décade Philosophique*, 20 prairial an IX, t. 29, pp. 458-59.

66 BICHAT an VIII.

> Une démarche auprès du gouvernement ou de l'Institut national ne pourrait-elle pas, citoyens professeurs, vous faire obtenir l'autorisation nécessaire pour faire recevoir à bord de la flotte un ou plusieurs jeunes étudiants en médecine, spécialement chargés de recueillir d'après et conformément aux instructions que vous leur aurez tracées, toutes les observations propres à hâter le perfectionnement des diverses branches de la médecine?[67]

Cette lettre accompagne en effet un intéressant mémoire sur les observations à faire dans le champ de l'anthropologie, mémoire qu'il avait rédigé sur le conseil de Jussieu[68] et que *l'École de Médecine* transmet à la première classe de l'*Institut* pour le recommander. Ce texte nous fournit des éléments précieux pour comprendre le lien étroit qui unit anthropologie et médecine et marque en quelque sorte une synthèse de l'état de la question en cette fin de siècle. Péron en effet proteste vivement contre le fait que parmi les sciences représentées dans le groupe des savants choisis pour l'expédition, seule la médecine paraît avoir été exclue. Et voilà donc les propositions qu'il émet:

> Déterminer la nature physique du climat, rechercher et préciser son influence sur la constitution organique des peuples qui l'habitent, ainsi que sur le développement de leurs facultés morales et intellectuelles, étudier leurs passions dominantes, en rechercher la cause, décrire leurs occupations, leurs travaux, leurs exercices, détailler enfin tout ce qui peut avoir rapport à leur hygiène; telle devrait être la première partie de ce travail intéressant.
> La seconde [...] ce serait d'observer avec soin tout ce qui concerne la médecine proprement dite, d'étudier attentivement toutes les maladies internes, soit générales soit sporadiques, et surtout endémiques; ce serait d'en décrire scrupuleusement tous les symptômes indépendamment de toute théorie, de toute hypothèse; d'en noter la marche et la terminaison; de s'appliquer surtout à distinguer les phénomènes particuliers dépendants soit du climat, soit du tempérament physique, de la chimie, de la géographie, de l'histoire naturelle, il faudra, dis-je, tâcher de remonter aux causes de ces endémies et aux moyens de les prévenir; il faudrait enfin, et ce dernier objet est de la plus haute importance, s'occuper de la connaissance de ces remèdes précieux que l'instinct et l'expérience firent connaître à ces hommes sauvages [...]. Des recherches sur les maladies chirurgicales ne seraient pas non plus sans intérêt et sans utilité [...]. En général l'une et l'autre branche de la médecine curative ne sauraient manquer de retirer le plus grand profit de la comparaison des maladies polaires avec celles équatoriales.[69]

Il est vrai que beaucoup de passages de ce mémoire relèvent encore de la grande influence exercée par les idées sur la supériorité de la force phy-

---

67 PERON 1913.

68 HARVÉ 1913.

69 HARVÉ 1913, pp. 11-12.

sique et de la santé des peuples non civilisés, héritage des séduisantes théories rousseauistes. Toutefois, et surtout grâce au travail sur le terrain et à la pratique de l'observation directe, ces idées préconçues seront démasquées par Péron lui-même qui écrira à son retour:

> Heureusement les voyageurs modernes, en nous faisant successivement connaître tant de peuples sauvages, nous ont permis d'apprécier ces vains sophismes à leur juste valeur; et notre expédition, sous ce rapport, aura pu servir utilement la vraie philosophie.[70]

Comme on le voit, les enquêtes sur le terrain deviennent donc essentielles pour la médecine. Il faut aller étudier l'homme dans toutes les parties du globe, là où il vit, pour comprendre les modifications produites par le milieu naturel. De là découle l'importance des voyages du point de vue de l'art médical.

Mais les voyages sont aussi considérés par les médecins comme un instrument de formation important, ce qu'a justement relevé Daniel Roche dans son étude sur les éloges de médecins présentés par la *Société royale de médecine* de Paris:

> En second lieu est affirmée la nécessité du voyage et de la correspondance savante, ce sont des méthodes bien au point pour une intégration des espaces et un décloisonnement des cultures. [...] Les voyages enseignent la tolérance et multiplient les connaissances, les lettres renforcent la cohésion des milieux savants et étendent aux limites de l'univers connu le regard du monde médical européen.[71]

3 Voyages et médecine

Compte tenu du caractère interdisciplinaire par excellence des textes de voyage de l'époque, on trouve à l'intérieur de la catégorie des voyages scientifiques des voyages très différents, soit par l'ampleur des itinéraires proposés, soit par la priorité qui est donnée à l'analyse de certains aspects particuliers.

Nous allons donc dans les pages suivantes nous intéresser surtout aux voyages médicaux entrepris dans le but de perfectionner une formation médicale ou de collecter des observations pour contribuer à l'avancement des connaissances dans ce domaine.

Naturellement, nous n'avons pas l'intention d'établir dans ce chapitre un inventaire des médecins qui ont voyagé au cours des siècles. Notre but

---

70 PÉRON et FREYCINET 1807-1816, vol. I, p. 446.

71 ROCHE 1977.

est simplement celui de faire resurgir, en quelques pages, la valeur d'une ancienne pratique qui, bien que sensible aux aléas de la mode, a toujours été un aspect considérable de la formation médicale et du progrès de la médecine. Or, il nous semble que les chercheurs n'ont pas donné à ce sujet toute l'attention qu'il mérite. En effet, en parcourant les différentes bibliographies d'histoire de la médecine[72], nous nous apercevons que, malgré le nombre considérable d'articles traitant de différents aspects liés aux voyages (aspects médicaux, explorations, regards de voyageurs sur des problèmes d'hygiène et de santé, relations de voyages effectués par des médecins, etc.), nous n'avons pas pu trouver d'études qui posent de façon plus spécifique le problème du rapport entre la pratique du voyage et le progrès de la médecine. Ainsi, mis à part quelques articles intéressants qui donnent des indications générales sur la fréquence de cette pratique ou sur des voyages particuliers[73] et une étude consacrée à l'*Institution de Radcliffe* sur laquelle nous nous arrêterons dans les chapitres suivants, notre recherche bibliographique ne nous a permis d'identifier que deux ouvrages entièrement consacrés aux médecins voyageurs.

Le premier est une étude très récente consacrée aux médecins français ayant voyagé en Inde au XVII[e] siècle[74]. Parmi les voyageurs présentés par Françoise de Valence, il y a des chirurgiens embarqués sur des navires, des apothicaires, des missionnaires et surtout des aventuriers qui espéraient faire fortune en se faisant passer pour des médecins. Ces derniers se formaient souvent au cours de leur voyage et, à côté de leur activité médicale, ils jouent également des rôles divers: marchands, intermédiaires, diplomates, agents, correspondants. Plusieurs d'entre eux arrivent à trouver des places auprès des seigneurs locaux, comme Antoine Destremau (1636-1715), qui exerce la médecine à la Cour de Golconde et Jacques de la Palisse (1628-1694), médecin à la Cour du Grand Mogol. En général toutefois, l'auteure reconnaît que les médecins diplômés qui s'embarquent pour l'Orient sont encore très rares. Les autres témoignages de voyageurs pris en considération pour étudier la perception de la médecine indienne (pratiques médicales, maladies et remèdes) montrent également la place limitée

---

72 *Bibliography of the History of medicine,* National Library of Medecine, Bethesda, Washington, D.C., 1965→. Nous avons effectué aussi plusieurs recherches dans les catalogues imprimés et en ligne des plus importantes bibliothèques européennes et américaines ainsi que sur MEDLINE.

73 Parmi les articles qui nous paraissent les plus intéressants: GOLDWYN 1969 qui donne un premier inventaire des médecins ayant voyagé au cours des siècles. Goldwing dirige une collection de reprint de récits de voyage de médecins, éditée par Arno Press (USA), cf. MEEHAN 1972. Quelques notes concernant aussi les médecins voyageurs se trouvent dans HUARD 1968. D'autres articles s'intéressent au voyage d'un médecin en particulier; pour ce qui concerne la période couverte par notre étude, voir DUPUY 1956; DUMAÎTRE 1985-1986; SAEZ et BOISVERT 1989; RUDOLPH 1995; STOFT 1996. D'autres articles seront cités au cours des pages suivantes.

74 VALENCE 2000.

des observations relatives à la médecine dans les récits de voyage de l'époque, surtout caractérisés par des intérêts historiques, géographiques et sociologiques au sens large. Les portraits que Françoise de Valence dresse des médecins ayant voyagé dans les Indes du XVII[e] siècle nous présentent des figures fortes différentes, dominées par un esprit d'aventure, pour lesquelles l'exercice de la médecine n'a pas été le but principal du voyage, mais plutôt le moyen de s'introduire dans la société indienne. En conclusion, ce que l'auteure nous livre est surtout une nouvelle figure de voyageur qui se situe à coté des marchands, des diplomates et des mercenaires et qu'elle définit comme «les médecins d'aventure». Pourtant, parmi les médecins qu'elle présente, certains ont publié des observations qui ont largement contribué à une meilleure connaissance de la médecine indienne de l'époque. C'est le cas par exemple de Charles Dellon (1650 – après 1711), qui part à 17 ans, engagé par la Compagnie des Indes Orientales en qualité de chirurgien. Dellon voyage plusieurs années avant de s'établir comme médecin à Daman où, tout en jouissant d'une grande réputation, il tombe dans les mailles de l'Inquisition. Rentré en France en 1677, il y exerce avec succès (devenant médecin du Prince de Conti) et publie en 1685 un important ouvrage sur les maladies indiennes[75].

C'est encore le cas de C. Biron, dont la biographie est incertaine, et qui effectue deux voyages, l'un aux Indes Occidentales (1698-1699) et l'autre aux Indes Orientales (1701-1702). Dans le second, il a pour mission d'étudier «la nature de l'Orient et considérer surtout les trois règnes dont la Médecine tire tant de secours pour la guérison des maladies»[76]. À son retour, il publie ses récits de voyage et ses observations sur les pierres et les plantes médicinales indiennes et sur leur usage[77].

Dans la seconde étude, l'auteur, John D. Spillane[78], nous présente de façon assez succincte une vingtaine de voyageurs anglophones ayant eu une formation médicale et ayant entrepris entre le XVII[e] et le XIX[e] siècle des voyages dans différentes parties du globe. L'étude nous fait découvrir ensuite une dizaine de ces périples en se basant sur les relations qui ont été publiées, choisies surtout en fonction de leur apport à la littérature de voyage. L'étude de Spillane malheureusement reste essentiellement descriptive et n'essaie pas de dégager des caractéristiques communes qui pourraient, en quelque sorte, nous permettre de reconnaître une spécifi-

75 DELLON 1699.

76 BIRON 1703, cité d'après VALENCE 2000, p. 130.

77 BIRON 1703.

78 SPILLANE 1984.

cité du voyage médical. De plus, à l'origine des voyages qu'il choisit, il y a des motivations très différentes allant des raisons de santé ou culturelles au sens large, jusqu'aux fonctions plus professionnelles, comme le fait d'être attaché à l'armée ou à des ambassades en qualité de médecin. Aucun des voyages qu'il propose ne paraît avoir été conçu dans le but précis de perfectionner la médecine ou bien une formation médicale. Force est de constater que du point de vue de l'apport strictement littéraire, leur contribution – bien qu'intéressante – reste limitée.

Ces deux études ont en tous cas le mérite d'avoir mis en évidence une catégorie de voyageurs peu connue du public et qui souvent s'est perdue dans la masse des savants naturalistes[79].

Au cours de notre recherche, nous avons élargi notre enquête au-delà des ouvrages publiés et de leur aspect strictement littéraire ou anecdotique. Ainsi, le regard des médecins voyageurs nous est apparu dans toute sa richesse et nous avons découvert que leur contribution à la littérature de voyage au sens large est importante.

La présente étude part de cette constatation et de l'idée que la pratique du voyage a représenté un aspect important de la formation des médecins et a contribué de façon considérable à l'avancement des connaissances dans le domaine médical. Ceci nous paraît confirmé d'ailleurs par la grande quantité de médecins qui ont effectué des voyages d'instruction ou de recherche, en occupant ainsi une place de premier plan dans les échanges médicaux entre pays européens[80]. Comme Malcolm Nicolson l'a justement relevé tous récemment, dans un article qui analyse la correspondance d'un médecin anglais pendant un voyage de formation en Allemagne et en Italie dans les dernières années du XVIII[e] siècle:

> The letters also effectively demonstrate the internationalist character of eighteenth-century medicine – which both encouraged the free movement of personnel and was sustained by it. They give us an indication of how travel, in the eighteenth century, was centrally constitutive of the discourse of medicine, of health and illness. Throughout the modern era, throughout Western civilisation, the discourses of disease, and of lay and professional responses to it, were characteristically the products of an essentially mobile society[81].

Ainsi nous nous proposons de faire ressortir les traits caractérisant, à l'intérieur de la catégorie bien plus vaste des voyages scientifiques, le voyage médical au tournant des Lumières et par-là de montrer l'influence

---

79 En effet, le nombre considérable de médecins parmi les naturalistes voyageurs s'explique par le fait que c'est surtout grâce aux études médicales que l'on accède à l'époque à la botanique et à la zoologie, voir LAISSUS 1981.

80 Voir par exemple les différentes contributions sur le sujet in SISM 1968, et HUARD 1968.

81 NICOLSON 2000, p. 112.

que la pensée de cette période a eue sur le développement ultérieur de la pratique de ce type de voyage dans la première moitié du XIX[e] siècle.

Certains médecins voyageurs ont publié leurs observations, souvent sous des formes variées allant du récit de voyage aux essais scientifiques. La teneur documentaire de ces récits est d'ailleurs très différente. Pour ne donner que quelques exemples, nous citerons le texte du médecin angevin François Bernier (1620-1688), élève de Pierre Gassendi (1592-1655), qui entreprend en 1656 un voyage en Égypte et par la suite s'établit pendant douze ans aux Indes comme médecin de Danwechmend-Khan, le secrétaire d'État aux affaires étrangères. À son retour, il publiera ses observations qui ne contiennent malheureusement que peu d'informations médicales[82]. Un autre texte très connu dans la littérature de voyage est celui de l'Anglais Tobias Smollet (1721-1771) qui voyage en France et en Italie en 1763-1765[83]. Smollet, bien que médecin de formation, voyageait plus pour se soigner et se distraire que pour se former ou pour l'avancement de la médecine; son récit a donc, du point de vue du voyage médical, une importance limitée. À l'opposé se situent les ouvrages de l'Italien Prospero Alpino (1533-1617) qui, de 1580 à 1583, parcourt l'Égypte et publie par la suite ses observations médicales dans un texte fondamental pour l'étude historique de la médecine arabe du XVI[e] siècle[84] et qui servira même de guide aux médecins de l'expédition napoléonienne en Égypte, eux-mêmes auteurs de deux importants ouvrages contenant leurs observations médicales dans ce pays[85]. Nous citerons encore les œuvres de l'Allemand Engelbert Kaempfer (1651-1716), qui voyage en Asie et jusqu'au Japon à la fin du XVII[e] siècle[86] et celles du Français Louis Valentin (1758-1825), qui publie deux éditions relatant ses voyages médicaux en Italie effectués en 1820 et en 1824[87]. Ces textes, parmi d'autres, représentent des sources souvent utilisées par les spécialistes d'histoire de la médecine[88]. En effet, comme le relève Otto Marx dans un article concernant le régime alimentaire des hôpitaux européens de la première moitié du XIX[e] siècle:

> Physician's travel reports occupy a special place among contemporary descriptions. Lacking the completeness of an official survey they are, nevertheless,

---

82 BERNIER 1981. Sur ces voyages, voir BACHELOT 1940.

83 SMOLLET 1766. Sur son voyage, voir SPILLANE 1984 et DUPY 1956.

84 ALPINO 1980.

85 LARREY an XI -1803 et DUFRICHE-DESGENETTES 1802.

86 KAEMPFER 1712 et KAEMPFER 1728, dont la seule version française a été publiée à La Haye par Pierre Gosse en 1729, parent de Louis-André Gosse.

87 VALENTIN 1822 et VALENTIN 1826. Valentin avait déjà publié des fragments de son voyage en Angleterre (cf. VALENTIN 1805) et trois notices concernant son voyage aux États-Unis (cf. VALENTIN 1807 et 1809). Sur un aspect du voyage de Louis Valentin en Italie, voir ALDINI, PETIO e RIZZOLI 1988.

88 Voir par exemple MARX 1968, COSMACINI 1984, SCOTTI 1984 *passim*.

astute and critical. Travelling as private individuals, often after the completion of their studies, the physicians were under no obligation to please or impress a superior or a government agency. Usually they appear unannounced and most were not considered important enough to make us suspect that special preparations had been made for their visit.[89]

Par ailleurs, la diffusion des observations des médecins voyageurs ne se faisait pas nécessairement sous la forme d'un récit de voyage, mais également à travers des contributions à des ouvrages collectifs, des articles publiés dans les revues scientifiques, ou des communications dans le cadre de rencontres de sociétés savantes, ou encore grâce à leur correspondance privée[90] ou simplement à leur récit oral. La pratique de la traduction d'ouvrages découlait aussi souvent de séjours effectués à l'étranger par les médecins voyageurs. Sans doute les médecins, comme tout savant, prenaient au cours de leurs voyages des notes, rédigeaient leur carnet de route ou leur journal ou écrivaient des lettres aux amis et correspondants lointains, mais ce matériel est souvent resté inédit. Seuls quelques-uns de ces textes nous sont aujourd'hui connus, d'autres, simplement oubliés, restent en attente d'être redécouverts dans des collections privées, ou dans des fonds manuscrits d'archives et bibliothèques publiques. C'est le cas, par exemple, des écrits que nous allons présenter dans cette étude.

Mais avant d'en dévoiler la richesse, nous commencerons par donner quelques repères concernant la pratique du voyage des médecins du point de vue de l'histoire de la médecine en particulier.

L'importance du voyage médical pour le progrès des connaissances était déjà reconnue par les anciens[91]. Hippocrate (env. 469-377 av. J.-C.) avait en effet accumulé une masse d'observations remarquables en voyageant en Macédoine, Thessalie, Thrace et Scythe. Pline (23-79) aussi nous a fourni, grâce à ses voyages, des informations d'une grande importance pour la médecine. Galien (129-env. 200) perfectionne sa formation à Smyrne, Corinthe, Rome, en Égypte, à Chypre et en Palestine. Paracelse (1493-1541), ce médecin zurichois qui fut l'un des protagonistes de la pensée de la Renaissance, fait plusieurs voyages en Europe. Un de ses disciples, le médecin bolonais Leonardo Fioravanti (1517->1583), navigue en Méditerranée, rejoint les côtes africaines comme protomédecin de la

89 MARX 1968, p. 218.

90 Voir par exemple la correspondance du médecin anglais Andrew Duncan fils (1773-1823) in NICOLSON 2000, ou celle du médecin américain James Jackson (1777-1867) pendant son séjour d'étude à Londres, in DUKE 2000.

91 De nombreux médecins voyageurs sont cités dans l'ouvrage de SPRENGEL 1815, en particulier dans le vol. VI, chapitre III, pp. 1-7.

flotte impériale de Charles V, pérégrine pendant plusieurs années dans les différents états italiens et séjourne dans la péninsule ibérique vers la fin de sa vie[92]. Garcia da Orta (c.1499-1568), médecin juif castillan, réfugié au Portugal pour fuir l'Inquisition, part pour l'Inde en 1534 et y séjournera plus de trente ans. Pendant ce temps, il exerce sa profession et étudie la médecine et la botanique indiennes. Il publie dans les dernières années de sa vie un livre fondamental pour la diffusion du savoir médical et de la pharmacopée des Indes[93]. Entre 1540 et 1545, le médecin et savant Michel de Nostredame (1503-1566), plus connu sous le nom de Nostradamus, effectue un vrai tour de France. Puis, en 1548, il part pour un voyage d'étude en Italie. D'ailleurs, on assiste vers la moitié du XVI^e siècle à un regain d'intérêt pour l'observation directe. Ainsi, le médecin danois Petrus Severinus (env. 1540-1602) écrivait en 1571:

> Vends ton terrain, tes maisons, tes habits et tes bijoux. Brûle tes livres. En revanche, achète des souliers solides, voyage dans les montagnes, explore les vallées, les déserts, les plages de la mer et les dépressions les plus profondes de la terre. Note soigneusement les différences entre les animaux, les différences entre les plantes, les minéraux, note les propriétés et les origines de toute chose qui existe. [...] C'est seulement de cette manière que tu parviendras à la connaissance des choses et de leurs propriétés.[94]

Et Prospero Alpino, dans la *Congratulatio* qui sert de préface à son livre sur la médecine des Égyptiens, nous donne un résumé haut en couleur des raisons qui poussent les médecins au voyage:

> J'ai estimé, presque depuis mon enfance, que nul ne pouvait être un parfait médecin s'il n'avait parcouru des régions et des lieux divers, observé différentes façons de vivre des hommes, (...). Les diverses régions, en effet, souffrent de maladies diverses et produisent des remèdes propres à les guérir. Il y a aussi, dans les pays divers, diverses façons de soigner. Cette manière de voir m'amena à penser (...) qu'il me fallait connaître les maladies habituelles à d'autres pays, les diverses méthodes médicales en usage. C'est pourquoi je partis en Égypte d'un cœur joyeux.[95]

À partir du XV^e siècle, le renouveau des études médicales amène aussi de nombreux médecins dans les universités européennes: Leyde, Montpellier,

---

92 CAMPORESI 1997.

93 ORTA 1563. Ce livre connaîtra plusieurs éditions révisées et traductions dans les décennies suivantes. Il sera traduit en français et publié à Lyon en 1602.

94 SEVERINUS Petrus, *Idea medicinae philosophicae, fundamenta contines totius doctrinae Paracelsiae, Hippocratiquae et Galenicae*, Bâle, 1571, cité d'après Allen G. Debus, «La médecine chimique» dans GRMEK et FANTINI 1997, p. 41.

95 Cité d'après ALPINO 1980, vol 1, «Avant-propos», pp. X-XI.

Padoue, Paris, Londres[96]. Un des exemples les plus connus est peut-être celui de l'Anglais William Harvey (1578-1657), dont les études à l'université de Padoue[97] ont sûrement joué un rôle important dans sa découverte du mécanisme de la circulation sanguine.

La littérature théorique sur le voyage, qui commence à se développer au XVI[e] siècle et qui donnera naissance à l'*ars apodemica*[98], est étroitement liée à ces voyages vers les universités européennes. En s'appuyant sur une pratique bien enracinée dans la profession, les médecins humanistes de la Renaissance ont joué un grand rôle dans ce mouvement de définition de l'art de voyager. Le premier éloge du voyage de formation médical paraît en 1566[99]. Quelques années après, le médecin et humaniste bâlois, Theodor Zwinger, l'un des fondateurs de l'*ars apodemica,* consacre dans son *Methodus Apodemica* un chapitre[100] aux préceptes pour les médecins voyageurs. Zwinger souligne l'importance du voyage de formation. Le voyage est pour le jeune médecin une occasion unique d'observation et d'expérimentation. Il permet d'étudier les maladies locales et les remèdes, de visiter les hôpitaux et les universités et d'entrer en contact avec tous les hommes de l'art, non seulement les grands professeurs, les « dogmatici », mais également les praticiens, les « empirici ».

Un siècle après, Thomas Bartholinus (1616-1680) reprend le thème de la *perigratione medica* et consacre un livre à ce sujet[101]. Son traité se divise en trois parties. Dans la première, le médecin danois fournit des indications théoriques sur les voyages médicaux; dans la seconde, afin de montrer le lien entre la théorie et la pratique, il parle de son expérience de voyage en Italie. Enfin dans la troisième partie, il donne une série de conseils, « Regimina », pour conserver la santé pendant le voyage. Pour Bartholinus, le but principal du voyage médical est bien sûr de parvenir à accroître ses connaissances afin de soigner les malades. Mais l'intérêt du voyage est double. D'une part, il permet de rencontrer les savants les plus renommés et d'observer leurs pratiques sur place, par exemple en les accompagnant dans leurs consultations. D'autre part, le voyage est une occasion d'accroître et d'asseoir ses connaissances grâce à l'observation directe. Dans une approche de type encyclopédique – qui s'accorde parfaitement avec l'esprit de l'*ars apodemica* – Bartholinus estime que l'atti-

96 UNGER 1931. Voir aussi SISM 1968; BARBILLION 1931; ASTEGIANO 1947; GUTHRIE 1959.

97 LONGLAND 1960.

98 Voir sur ce sujet STAGL 1995.

99 GRYLLUS 1566.

100 ZWINGER 1576, chapitre 15.

101 BARTHOLINUS 1674 (édition utilisée 1961).

tude du médecin voyageur doit être emprise d'ouverture et de soif de connaissance. Afin d'éviter d'être un «purus medicus....purus asinus», le médecin voyageur doit s'intéresser à tout. Bartholinus fournit également des indications concernant l'itinéraire à suivre en fonction de la spécialisation médicale de chaque pays. Il conseille ainsi d'étudier la médecine de base au Danemark et en Hollande; l'anatomie et la médecine pratique à Paris; la chimie et la pharmacie en Allemagne; la chirurgie en Italie et à Paris. A Montpellier, le voyageur doit s'intéresser surtout à la botanique, tandis qu'à Londres et à Florence, il doit observer les pratiques expérimentales. Comme le souligne Urs Boschung[102] dans son article consacré à la théorie de la *perigratione medica*, Bartholinus prône la mobilité des étudiants, il les incite à sortir des terrains battus pour se tenir au courant des développements scientifiques et combattre l'immobilisme des structures en place. L'ouvrage du médecin danois constitue un éloge remarquable du voyage de formation médicale.

Quelques autres textes sur ce thème seront publiés au siècle suivant[103]. En 1792, le célèbre Johann Peter Frank (1745-1841), successeur à Pavie de Samuel Tissot – expose à ses étudiants les bénéfices et les méfaits du voyage médical[104]. Entre l'écrit de Bartholinus et celui de Frank, plus d'un siècle s'est écoulé et de nombreux bouleversements sociaux se sont produits. La médecine est elle-même en pleine phase de mutation. L'attitude par rapport à la théorie sur le voyage médical se modifie. L'enthousiasme pour l'utilité de ce type de voyage est plus nuancé. Les frontières se sont resserrées. Dès 1749, Frédéric le Grand interdit aux étudiants de visiter les universités étrangères et Marie Thérèse, impératrice d'Autriche, refuse de reconnaître les titres des médecins provenant d'universités étrangères. En Allemagne, pays de grande tradition de l'*ars apodemica*, Johann Otto Thiess (1762-1810), professeur à l'Université de Kiel, va jusqu'à prophétiser, en 1800, la fin du voyage médical. Selon lui, mieux formés chez eux, les étudiants n'auront plus besoin de sortir de leur pays pour se perfectionner.

Le discours académique de Frank ne reflète qu'en partie ce changement par rapport au voyage médical. En s'opposant à l'attitude de fierté nationaliste qu'il considère comme une pure idiotie, il reconnaît que le voyage est une occasion d'ouverture. Après avoir esquissé l'importance donnée par les anciens maîtres de l'art à la pratique du voyage, Frank souligne que du point de vue du médecin, l'intérêt du voyage réside surtout

102 BOSCHUNG 1985.

103 CRAUSII 1704 et SANDEN 1725.

104 FRANK 1792.

dans l'observation des pratiques médicales. Il reconnaît que le voyage permet de multiplier les observations et les expériences, et ainsi d'accroître la connaissance des maladies et des remèdes par l'observation directe. La comparaison des différentes pratiques médicales et l'observation des diverses maladies dans les différents pays stimulent le sens critique et facilitent une attitude plus prudente par rapport aux théories. Le médecin allemand évoque ensuite son expérience en France et en Italie; il souligne également l'importance de tisser des relations entre les médecins et de prêter une attention particulière aux aspects concernant la santé publique. Il donne ensuite une liste importante des objets dignes de retenir l'observation du médecin:

> Ce qui se rapporte aux lieux, aux montagnes, aux vallées, aux vents, à la moyenne du chaud et de froid; la condition de l'atmosphère, des habitations, des vêtements, des aliments, des eaux, des sources, des bains; le mode de vie, l'aspect des habitants, les vertus, les vices et les superstitions contraires à la santé des citoyens, les jeux gymniques, les spectacles, les genres d'amusements publics; les méthodes d'éducation physique et morale, la nature des maladies endémiques, vulgaires et épidémiques les plus fréquentes; l'indication du mariage, de la fertilité, de l'âge moyen, de la mortalité; la constitution des lois relatives à la sécurité et à la santé publique; le système des Collèges de médecins, de chirurgiens, de pharmaciens, des Académies, des Sociétés savantes, des Musées; l'organisation des infirmeries, des hôpitaux, des orphelinats, des geôles et des prisons; et enfin, les découvertes des médecins singuliers et célèbres qui concernent l'art même, les méthodes thérapeutiques, ainsi que les remèdes empiriques populaires.[105]

Il insiste enfin sur l'importance de tenir un journal fidèle du voyage et conseille de faire signer aux amis et aux hommes célèbres rencontrés des petits libelles pour constituer ainsi une sorte de carnet d'autographes.

Le discours académique de Frank prend également en compte les risques d'un voyage qui ne serait pas préalablement bien préparé quant à l'itinéraire et à la période choisie. Il estime également que les médecins voyagent trop jeunes et, souvent, avec une attitude superficielle qui les amène à se considérer, une fois revenus, comme de grands praticiens pour le simple fait d'avoir voyagé. C'est la raison pour laquelle il conseille aux institutions en place de favoriser plutôt les voyages des médecins d'âge mûr, qui bénéficient d'une expérience et de connaissances solides.

Les gouvernements et les princes, prenant parfois conscience de l'importance des échanges de connaissances et de l'enrichissement que procurent les contacts et la formation dans d'autres pays, ont en effet parfois

[105] FRANK 1792, pp. 380-381. Pour faciliter la lecture nous avons traduit ici le texte original en latin.

subventionné des voyages d'étude à leurs jeunes médecins. Tel est le cas de Gustave I Vasa qui finance les études à l'étranger de quelques médecins suédois, comme par exemple Benedictus Olai qui part en 1552 pour un voyage d'étude dans différentes villes italiennes, ouvrant ainsi une tradition qui va se perpétuer pendant des siècles:

> Thus, during the 17th and 18th centuries such study tours abroad were a necessity for those Swedish doctors who wished to lay claim up a full scientific training. Their destinations where those customary at that time, namely, the great medical centres in Germany, Holland, France, England and Italy. Within the limit of the meagre resources, the authorities tried, by granting scholarships, to encourage such tours, which provided the experience that was to play a decisive role in the slow but sure progress of Swedish medicine.[106]

Mais la Suède n'est pas un cas isolé, et ailleurs les gouvernements soutiennent aussi les voyages de médecins affirmés, comme c'est le cas de Pietro Moscati (1739-1824) et Giacomo Locatelli (1736-1836) envoyés par le Gouvernement de Milan en France et en Angleterre. Le duc de Parme finance les voyages de quelques médecins. Il envoie, en 1783, Pietro Rubini (1760-1819) se perfectionner en France et en Angleterre où ce dernier reste jusqu'en 1792. En 1787, le même duc octroie une bourse à Giovanni Rasori (1766-1837). Rasori commence ainsi par visiter les divers États italiens; par la suite, il se rend en Angleterre et en Écosse et revient en 1795 par l'Allemagne et la Suisse[107]. Parfois, ce sont des mécènes qui lèguent une partie de leur fortune aux jeunes médecins qui veulent perfectionner leur formation à l'étranger, comme c'est le cas en Angleterre du docteur John Radcliffe[108]. Il ne faut pas oublier non plus le rôle joué par les médecins participant à des explorations scientifiques ou à des campagnes militaires, ou encore ceux qui sont en service sur des navires, dans les comptoirs commerciaux ou auprès des ambassades[109]. Les observations qu'ils ne manquent pas de recueillir contribuent sans doute à l'avancement des connaissances, tant dans le domaine des sciences en général que dans celui de la médecine en particulier. Nicole Hafid-Martin nous rappelle à juste titre:

> Au XVIIIe siècle, de nombreux voyageurs se recrutent dans le secteur médical (Jussieu, Dombey, Peyssonnel, Bonpland, etc.) mais cette formation était presque toujours associée à une fonction naturaliste.[110]

---

106 KOCK 1968.

107 SPERANZA 1833, cf. BETTICA-GIOVANNINI 1977.

108 Sur l'Institution de Radcliffe, voir les chapitres suivants.

109 PLUCHON 1985.

110 HAFID-MARTIN 1995, p. 12.

En effet, l'étude de la médecine reste étroitement liée à celle de la botanique. Nombreux étaient les pharmaciens et les médecins ayant effectué des voyages botaniques: Willem Quackelbeen († 1561), Pierre Belon (1517-1564), Luigi Squalermo, dit Anguillara (1520-1570), Giuseppe Binincasa (1535-1595), Onorio Belli (1550-1603), Johann Christiann Buxbaum (1693-1730), Joseph Pitton de Tournefort (1656-1798) et James Edward Smith (1759-1828), le premier président de la *Linnean Society of London*[111]. Ainsi, il n'est pas étonnant de voir participer aux grands voyages d'exploration un nombre considérable de médecins naturalistes.

Dans un article récent consacré en particulier au rapport entre voyage et médecine au XVIII[e] siècle[112], la même auteure esquisse une typologie des médecins voyageurs sur la base de quatre catégories que nous allons brièvement présenter. Elle regroupe ainsi:

- **Les médecins militaires** employés sur les navires, comme François Vivès (1744-1828) compagnon de Bougainville, ou dans l'armée de terre comme William Lemprière († en 1834), qui pendant cinq ans fut chirurgien de l'armée britannique en Jamaïque.
- **Les médecins de carrière administrative**, tel Alexandre Russel († en 1770), médecin anglais au comptoir d'Alep en Syrie ou l'Allemand Paul-Erdman Isert (1756-1789), médecin inspecteur des établissements danois en Afrique et aux Antilles.
- **Les médecins naturalistes** qui, à titre personnel ou mandatés par des académies ou des gouvernements, se consacrent surtout aux recherches botaniques et zoologiques. Cette catégorie, qui suscite une critique intéressante de la part de Louis Odier et sur laquelle donc nous reviendrons au cours de notre travail, compte évidemment les noms les plus illustres dont nous nous limitons à citer quelques-uns des plus connus: Joseph de Jussieu (1704-1779) qui séjourne de 1735 à 1771 en Amérique du Sud en y effectuant une collecte d'informations d'une richesse sans précédents; Samuel-Théophile Gmelin (1745-1774) envoyé de Catherine II en Astrakan où il réside de 1768 à 1774, Jean-André Peyssonnel (1694-1759) qui se rend en Amérique, en Égypte, en Barbarie avant de se fixer aux Antilles en 1727, Philibert Commerson (1727-1773) qui voyage avec Bougainville et encore Munro Park (1771-1805), qui est chargé d'explorer le cours du Niger en 1795 par une association londonienne.

111 SMITH 1793.

112 HAFID-MARTIN 1997.

- **Les voyageurs ayant reçu une formation médicale** et, de ce fait, restant très sensibles aux observations dans ce domaine mais qui ont toutefois exercé d'autres activités par la suite, tels Marc Peter Simon Pallas (1741-1811) qui voyage en Sibérie entre 1768 et 1774 ou l'idéologue Volney qui voyage au Proche-Orient et en Amérique.

L'apport de ces différents voyageurs à la science médicale pourrait être résumé ainsi: observation des maladies locales (notamment des fièvres et maladies tropicales) et étude des agents pathogènes; inventaire des maladies contractées par les Européens dans les pays lointains; problèmes d'hygiène navale et étude de la toxicologie marine, travaux d'épidémiologie (inoculation de la variole); découverte de nouvelles plantes fondamentales pour la pharmacopée (parmi lesquelles la quina et le curare restent les plus connues).

L'auteure de l'article ne manque pas de relever la présence d'informations d'ordre ethnographique qui vont avoir une importance considérable vers la fin du siècle en se reliant directement au développement des études d'hygiénistes tels que Cabanis et Pinel. Nicole Hafid-Martin conclut en mettant l'accent sur le caractère pluridisciplinaire des observations des médecins voyageurs:

> Pour être juste, il faudrait donc insister sur le caractère pluridisciplinaire des relations de voyage à cette époque. Mais si les observations de nature médicale n'en constituent de fait qu'une infime partie, leur utilité n'en fut pas moins apparente et reconnue.[113]

Sans vouloir naturellement nier l'aspect interdisciplinaire qui est même le trait distinctif des relations de voyage de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, il nous paraît que cette conclusion hâtive reste à la surface du problème dont le centre serait de déterminer les traits qui ont caractérisé la relation entre voyage et médecine au cours du XVIII[e] siècle. De plus, il nous semble que les catégories qu'elle établit ne tiennent nullement compte de deux groupes importants de médecins voyageurs. Où situer en effet tous les médecins qui voyagent pour perfectionner leur formation médicale ou ceux qui voyagent surtout pour le progrès de la médecine?

Nous sommes en réalité convaincue que l'intérêt pour la pratique du voyage du point de vue médical est loin d'être négligeable et, en s'appuyant sur une tradition ancienne, qu'il prend, au tournant des Lumières, un essor important surtout en ce qui concerne l'Europe. En effet, nombreux sont les médecins qui effectuent des voyages pour recueillir des

[113] HAFID-MARTIN 1997, p. 25.

informations sur l'état de la médecine dans d'autres pays européens, visitent les lieux de soins et nouent des relations avec leurs collègues. Tel est le cas, par exemple, de John Morgan (1735-1789) le fondateur de la première école de médecine américaine et médecin en chef de l'armée révolutionnaire, qui a achevé ses études à l'Université d'Édimbourg avant de revenir à Philadelphie, sa ville natale. Il parcourt divers pays européens en 1764 pour perfectionner sa formation, y rencontrer des savants et recueillir des informations scientifiques et médicales[114]. Et encore du médecin Matthew Baillie (1761-1823) – neveu de William Hunter (1718-1783) – qui en 1788 effectue un voyage médical en Europe[115], de Edward Rigby (1747-1821) qui assiste à Paris aux événements de 1789 lors d'un voyage qu'il a entrepris dans divers pays européens[116], d'Astley Cooper (1768-1841) qui se rend en France en 1792[117] et de Joseph Frank (1771-1842), qui visite Paris en 1803 en compagnie de Marc-Auguste Pictet et voyage également en Angleterre et en Écosse. Le journal de son voyage, publié en allemand en 1804, a amplement circulé dans le milieu médical de l'époque.[118] Deux autres médecins allemands visitent la France à l'époque napoléonienne, August Friedrich Schweigger (1783-1821) en 1806-1808[119], et Joseph August Schultes (1773-1831)[120] en 1811; l'un et l'autre s'intéressent en particulier aux institutions psychiatriques parisiennes. Nous ne pouvons évidemment tous les citer et nous nous contentons de donner quelques noms parmi les plus célèbres, en nous limitant à la période qui précède la Restauration, ce qui suffit à attester l'ampleur du phénomène. Antonio Scarpa (1752-1832) en 1791 se rend à Londres où il se lie avec le célèbre John Hunter (1728-1793)[121]. Domenico Cotugno (1736-1822)[122], célèbre praticien, effectue, en 1790, un voyage en Autriche[123]; John Moore se rend en Italie[124]; Cadet de Gassicourt (1769-

114 MORGAN 1907 et PACE 1945.

115 PLARR 1927. Sur ce voyage, voir DUPUY 1956.

116 RIGBY 1880.

117 La relation de ce voyage a été publiée par R. C. BROCK in *Annales of Royal College of Surgeons*, 1951, 1952, 1954, 1959, cf. HUARD 1968.

118 FRANK 1813. Un bref résumé de ses observations a été fait par BALLESTRASSE 1964. Sur son voyage à Paris, voir TRZEBINSKI 1924.

119 SCHWEIGGGER 1809, CAIRE 1995 et CAIRE 1999.

120 SCHULTES 1815 et SUTNER 1986.

121 POYNTER 1931.

122 Cotugno avait déjà parcouru en 1765 les différents états italiens pour se former. Le récit de son voyage a été publié par LOMBARDI 1964.

123 COTUGNO 1961.

124 MOORE 1781.

1821), à la suite de l'armée française, parcourt l'Autriche et une partie de l'Allemagne[125]; Philippe Petit-Radel (1749-1815) voyage en Italie[126]; Philibert J. Roux (1780-1854) se rend en Angleterre[127]; John Crosse (1790-1850) effectue un voyage médical en France en 1814[128] et Richard Bright voyage dans l'Empire autrichien la même année[129]. Dans cette liste simplement indicative, nous voudrions encore citer Giacomo Tommasini (1768-1846), qui nous a laissé d'intéressantes observations sur l'enseignement médical en Angleterre[130]. C'est d'ailleurs un phénomène à l'échelle européenne, comme le montre très clairement la décision de l'université portugaise de Coimbra d'envoyer des médecins dans les divers pays européens pour y étudier les progrès de la science médicale, recueillir des instruments, des publications et y établir des contacts scientifiques[131]. Ainsi, le docteur Heliodoro Jacinto de Araùjo Carneiro (1776-1849) reçoit du Trésor Royal une pension annuelle en 1802 et l'autorisation d'effectuer un voyage médical en France et Angleterre. Il part à la fin de l'année 1804 avec des instructions très détaillées concernant les observations qu'il sera tenu de faire et qu'il devra envoyer régulièrement à la faculté[132]. Comme lui, les docteurs Sebastao Navarro de Andrade et Vincente Navarro de Andrade (né en 1773) reçoivent en 1804 une pension annuelle pour se rendre à Paris et y étudier respectivement les progrès de la chimie et de la médecine. Vincente Navarro s'occupe en particulier de l'étude de l'anatomie, de l'obstétrique et de l'hygiène publique et est naturellement tenu de visiter tous les hôpitaux et de se procurer les instruments chirurgicaux et obstétriques qui manqueraient au «Teatro Anatomico» de la faculté de Coimbra ainsi que les livres et les estampes qu'il aurait estimé utiles. Il y réside en effet sept ans, avant de faire par la suite une brillante carrière comme médecin et homme de lettres et de s'établir aux États Unis, puis au Brésil. Il y a là, nous semble-t-il, tout un champ de recherche qui attend d'être exploré.

Malheureusement, nous n'avons pu évoquer que brièvement, dans le cadre de ce chapitre, le contexte médical au tournant des Lumières. Toutefois, il convient de se rappeler l'intérêt de plus en plus marqué de

125 CADET DE GASSICOURT 1818.

126 PETIT-RADEL 1815.

127 ROUX 1815.

128 CROSSE 1820.

129 BRIGHT 1818.

130 TOMMASINI 1821.

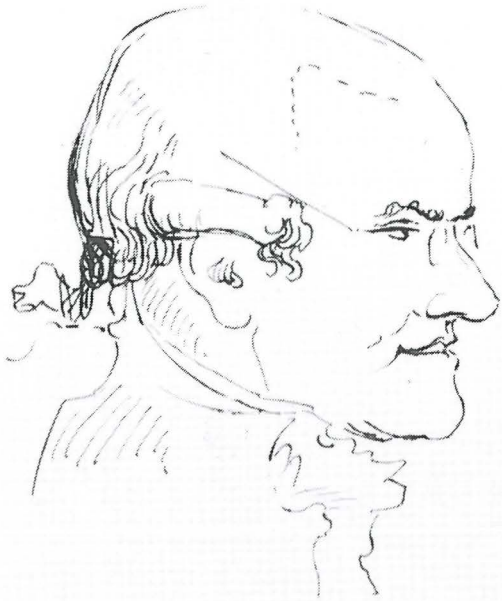
131 RODRIGUES 1986.

132 CARNEIRO 1808.

l'époque pour la science de l'homme naissante: l'anthropologie et son étroite relation avec la médecine. En effet, de nombreuses observations qui aujourd'hui nous paraîtraient appartenir à d'autres champs d'investigation et à d'autres disciplines rentraient alors pleinement dans le domaine médical. C'est évidemment le contexte de l'époque que nous allons privilégier dans notre étude.

PREMIÈRE PARTIE

La théorie
Voyages médicaux et Médecins voyageurs



13. *Louis Odier, dessin à la plume de Saint-Ours s.d.*, Centre d'Iconographie Genevoise (CIG), *Collection Rigaud, 251.*

14. Louis-André Gosse, lithographie de L.E. Rovet, d'après un tableau de D'Albert-Durade, s.d., Centre d'Iconographie Genevoise (CIG), *Collection Rigaud, 624.*

CHAPITRE DEUXIÈME

LE CONTEXTE GENEVOIS

Nous avons brièvement traité dans le chapitre précédant de l'importance du voyage scientifique pendant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. Nous avons également montré que vers le dernier quart du siècle, à l'intérieur de cette grande catégorie, il est possible de repérer un groupe particulier de voyages que nous avons définis comme voyages médicaux. Or, notre étude se propose, entre autres, de montrer le rôle joué par le milieu médical genevois dans la définition des traits permettant de caractériser les voyages médicaux. Pour ce faire, nous allons présenter dans cette première partie les deux versions du mémoire inédit sur les voyages médicaux, rédigé par Louis Odier, le plus important médecin genevois de l'époque napoléonienne. Avant de passer à l'étude de ce mémoire, il nous paraît toutefois important de situer ce travail aussi dans son contexte local. Nous allons ainsi nous arrêter brièvement sur la place que les voyages, et en particulier les voyages scientifiques, ont eue dans la cité de Calvin. Nous fournirons également une brève notice biographique sur Louis Odier et quelques indications concernant le milieu médical genevois.

1 La place des voyages dans l'activité des savants genevois

Au début du XIX[e] siècle, le voyage est une pratique déjà ancrée dans la tradition genevoise; commerçants, savants, artistes, érudits, précepteurs visitent depuis longtemps divers pays européens. Malheureusement, il manque une étude d'ensemble sur la pratique du voyage à Genève, bien

que plusieurs études aient souligné l'esprit cosmopolite de la République genevoise au XVIII[e] siècle[133].

Impossible dans ce bref espace de donner une liste exhaustive de tous les Genevois qui ont effectué des voyages au cours du XVIII[e] siècle et pendant l'époque française. Nous nous bornerons ici à citer quelques-uns parmi les voyageurs les plus connus, à commencer par les théologiens tels que Bénédicte Pictet (1655-1724) et Jean Alphonse Turrettini (1671-1737), qui voyagent en France, Hollande et Angleterre; Jacob Vernet (1698-1789), qui voyage en France, Italie, Allemagne, Hollande et Angleterre dans la première moitié du siècle; Frédéric Mestrezat (1760-1807), qui effectue un grand tour entre 1784 et 1786, parcourant l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, l'Irlande et la France; George-Constantin Naville (1755-1789), qui parcourt la France, l'Allemagne, les Pays Bas et l'Italie. Trop nombreux sont aussi les voyageurs appartenant à la catégorie des « gens de lettres » pour espérer donner ici une liste quelque peu représentative. Nous passons brièvement sur les pérégrinations du célèbre enfant de Genève, Jean-Jacques Rousseau, pour citer le juriste Étienne Dumont (1759-1829), qui séjourne en Angleterre, en France, en Russie, en Suède, en Hollande et en Allemagne; le généalogiste et historien James Augustin Galiffe (1776-1853), qui voyage entre 1796 et 1797 en Allemagne et en Angleterre et par la suite plusieurs fois en Italie; l'historien et économiste Jean Charles Léonard de Sismondi (1773-1842), qui voyage en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne; l'agronome Charles Pictet de Rochemont (1755-1824), qui se rend en Angleterre et en Italie et plus tard, comme diplomate, aux congrès de Vienne; enfin le baron Jacques-Antoine Horngacher (1751-1824), qui nous a laissé un intéressant guide manuscrit de ses voyages en Europe[134]. Nous veillons à ne pas oublier les artistes tels que Jean-Étienne Liotard (1702-1789), qui se rendit en France, en Italie, en Turquie, en Autriche, en Allemagne, en Angleterre et en Hollande; Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809) qui, à par-

[133] Voir par exemple la thèse inédite de O'MARA 1954 qui, partant de la petitesse du territoire genevois par rapport à son explosion économique, compare en quelque sorte l'esprit genevois à celui de juifs errants. Nombreuses sont les colonies genevoises établies en Europe: Angleterre, France, Italie, Allemagne, Hollande et Russie où les Genevois gèrent d'importantes affaires, voir LÜTHY 1959-1961. Ainsi, une lecture des principaux recueils biographiques de Genevois comme SENEBIER 1786; MONTET 1877-1878; STELLING-MICHAUD 1966-1980; BRIQUET 1940; TREMBLEY 1987, montre la fréquence des expériences de voyage parmi les Genevois du XVIII[e] siècle. Pour ce qui concerne l'Angleterre, on peut se référer à GIDDEY 1974; en particulier le chapitre II, pp. 23-35, ainsi qu'à CHOPARD 1940. Les relations de voyage de Genevois en Italie font l'objet d'une thèse de doctorat en cours de rédaction; un bref aperçu se trouve dans VAJ 1993. Voir aussi pour ce qui concerne les artistes NATALE 1980. D'autre part, les archives genevoises, et en particulier les fonds manuscrits de la BPU, conservent une riche collection de correspondances et de récits de voyage inédits et peu exploités, qui témoignent de l'ampleur du phénomène.

[134] BPU, ms. fr. 1625.

tir de 1780, séjourne longtemps en Italie et Pierre Louis de la Rive (1753-1817) qui voyage en Hollande, en Allemagne et en Italie entre 1785 et 1786.

Sans nous arrêter sur les hommes d'affaires genevois qui sillonnent l'Europe au cours de leurs carrières internationales[135], nous aimerions évoquer au moins le souvenir d'un commerçant, infatigable voyageur, Charles de Constant (1762-1835), qui nous a laissé, entre autres, le récit de ses voyages en Chine entre 1776 et 1793[136].

Enfin, qu'il nous soit permis de citer au moins deux voyageuses remarquables: Albertine Necker de Saussure (1766-1841), qui voyage en Angleterre, en France et en Italie à la fin du XVIII[e] siècle ainsi que sa célèbre cousine, Germaine de Staël (1766-1817), qui parcourra l'Europe napoléonienne dans son exil forcé.

Cette propension au voyage de la bourgeoisie genevoise de la seconde moitié du XVIII[e] est encore plus évidente dans les milieux scientifiques. En effet, on a beaucoup parlé de la Genève du XVIII[e] siècle, du rayonnement de sa culture et de l'extraordinaire développement des sciences qui caractérise la seconde moitié du siècle[137]. Parmi les savants genevois, nombreux sont ceux qui ont acquis une très bonne réputation internationale grâce à leurs travaux[138], mais aussi grâce au réseau des relations qu'ils ont tissé aux cours de leurs séjours et voyages à l'étranger. Nous nous bornerons ici encore à donner une brève liste, évocatrice, bien qu'elle soit fort incomplète. Commençons par citer Jean-Louis Calandrini (1703-1758), le traducteur de Newton, qui voyage pendant trois ans en France et en Angleterre; le mathématicien Gabriel Cramer (1704-1752) qui se rend en Angleterre, en France et en Hollande; le zoologiste Abraham Trembley (1710-1784), qui effectue un grand tour en Europe entre 1752 et 1756 et son neveu, l'astronome et mathématicien Jean Trembley (1749-1811), qui séjourne en Pologne et en Allemagne avant d'obtenir une chaire à l'Académie de Berlin. Nous évoquerons encore le mathématicien Simon-Antoine Hullier (1750-1840) qui réside en Pologne et en Allemagne avant d'enseigner à Genève; le géologue Jean André de Luc (1727-1817), qui fait quelques voyages scientifiques en Europe et s'établit par la suite en Angleterre; son frère Guillaume-Antoine de Luc (1729-1812), également géologue, qui voyage en Italie; les médecins Théodore Tronchin (1709-1781), qui se rend en France, en

135 Voir sur ce sujet LÜTHY 1959-1961.

136 DERMIGNY 1964.

137 Sur le milieu scientifique genevois, voir en particulier l'étude de SIGRIST 1990 et la thèse de MONTANDON 1975.

138 SIGRIST 1990 et BUSCAGLIA 1994.

Angleterre, en Hollande et en Italie, et Pierre Butini (1759-1838), qui voyage en Angleterre, en France et en Italie entre 1784 et 1786; les astronomes Jean-Louis Pictet (1739-1781) et Jacques-André Mallet (1740-1790), qui parcourent la France, l'Angleterre et la Russie.

Il nous faut aussi rappeler le physicien Jean Jalabert (1712-1768), qui fait pendant deux ans un voyage de formation en Europe avant d'enseigner à l'Académie[139]; Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), à côté de ses voyages dans les Alpes, parcourt l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Italie[140]; et son fils, Nicolas-Théodore (1767-1845), le fondateur de la chimie agricole, voyage en Angleterre, en Écosse, en France et plus tard en Italie; Marc-Auguste Pictet (1752-1825), se rend en France, en Angleterre, en Écosse, en Irlande et en Italie; Pierre Prévost (1751-1839) parcourt la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, le botaniste Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841) fait plusieurs voyages scientifiques en France, en Italie et en Angleterre.

D'autre part, Genève voit affluer dans ses murs de nombreux touristes en provenance de tous les pays d'Europe[141], attirés par sa position et sa réputation. Parmi eux, on compte plusieurs naturalistes amateurs qui, seuls ou en compagnie de savants genevois, effectuent de fréquentes excursions d'étude dans la région environnante. Mais encore plus intéressante pour notre étude est la présence dans la ville de savants de grande renommée qui ne manquent pas de participer à la vie scientifique genevoise au cours de leurs visites. Pour la seule période de la Révolution et de l'Empire, nous retrouvons en effet le médecin Louis Charles Henri Macquart (1745-1808), le physiologiste Lazzaro Spallanzani (1729-1799), les géologues Dolomieu (1750-1801), Alexandre Brongniart (1770-1847) et Leopold von Buch (1774-1853), les physiciens Alessandro Volta (1742-1827), Luigi Valentino Brugnatelli (1761-1818), André Marie Ampère (1775-1836), Jean Baptiste Biot (1774-1862) et Benjamin Thompson comte Rumford (1753-1814), le physicien et médecin Martijn Van Marum (1750-1836), le botaniste Aimé Goujaud dit Bonpland (1773-1858), qui fut le compagnon de voyage d'Humboldt, l'ingénieur Prony (1755-1839), les chimistes Richard Chenevix (1774-1830) et Claude Louis comte Berthollet (1748-1822) et enfin le naturaliste Georges Cuvier (1769-1832)[142].

---

139 Aujourd'hui Université de Genève, cette institution est fondée en 1559 par Jean Calvin et Théodore de Beze. Longtemps dominée par l'orthodoxie calviniste, elle s'ouvre au XVIII[e] siècle à l'enseignement de théories juridiques et philosophiques novatrices. Elle est érigée en Université en 1873, au moment où l'on décide de créer une faculté de médecine. Sur l'Académie de Genève, voir MARCACCI 1987.

140 SIGRIST 2001.

141 CANDAUX 1966 et CANDAUX 1975. En général sur le voyage en Suisse, voir la récente anthologie publiée par REICHLER et RUFFIEUX 1998.

142 Voir SIGRIST 1990.

L'intérêt suscité par les relations de voyage en cette période est d'ailleurs attesté par la place qu'elles occupent dans la *Bibliothèque Britannique*[143] qui leur réserve une rubrique dont l'ampleur est considérable (8.000 pages de texte – 1/4 de l'espace total – pour la partie «littérature» entre 1796 et 1815). Comme le souligne David Bickerton, la proportion est sûrement plus grande puisque d'autres relations proches des expériences de voyage sont souvent classées dans des rubriques spécifiques. Dans sa thèse, il nous décrit aussi le type de voyages relatés:

> The standard item of travel literature at the time of the *Bibliothèque Britannique* consisted of an account or journal of an official voyage or mission to distant parts; a feature of such narrative is way in which often unspecialised and even unsophisticated merchants and naval or army officers were able to produce works of genuine cartographic, botanical, and anthropological interest. The eighteenth century saw a growing importance attached to the place of rational observation in accounts of travels; science vied with commerce, colonisation, or missionary zeal as the primary motivation for exploration.[144]

Ainsi ce sont surtout les récits avec une connotation géographique qui seront classés dans cette rubrique, bien que le traitement de cette littérature «was slightly weighted in favour of human rather than the strictly geographical interest of some of the major work examined ».[145]

Une préférence pour la géographie humaine sera mise parfois au service de buts humanitaires, comme les pages tirées de «Captain Stedman's Narrative» choisies pour illustrer la perversité de l'esclavage[146]. En feuilletant les pages du périodique, on peut également constater la variété des pays décrits, de l'Europe à l'Amérique, de l'Asie à l'Afrique et à l'Australie; tous les Continents trouvent leur place dans une variété et une richesse d'observations qui confirment d'une façon évidente le caractère véritablement cosmopolite du périodique genevois[147].

---

143 Périodique mensuel fondé à Genève en 1796, auquel collaborent à coté de ses fondateurs – Marc-Auguste Pictet, Charles Pictet de Rochemont et Frédéric-Guillaume Maurice – plusieurs autres savants genevois. Cette revue, dont le prestige dépasse rapidement le cadre local, contribue largement à la diffusion en Europe des actualités littéraires, scientifiques, agronomiques et économiques et joue un important rôle d'intermédiaire culturel pendant le Blocus continental. Dès 1816, elle devient *Bibliothèque Universelle*. Sur ce périodique, voir BICKERTON 1986.

144 BICKERTON 1986.

145 BICKERTON 1986, p. 518. Bickerton a mis en valeur dans sa thèse la place consacrée aux relations de voyage dans la *Bibliothèque Britannique,* voir en particulier BICKERTON 1986, pp. 401-430 et pp. 512-531.

146 *Bibliothèque britannique*, 6, novembre 1797, p. 353.

147 Sur la place des relations de voyage dans les périodiques de l'époque, cf. BOSSI 1984.

D'ailleurs, la présence de la littérature de voyage dans l'ensemble de la *Bibliothèque Britannique* devrait être, à notre avis, réévaluée en tenant compte de la place qu'elle occupe dans les deux autres séries du périodique. Il nous suffirait ici de citer le remarquable récit du voyage agronomique en Italie de Jacob Frédéric Lullin de Chateauvieux (1772-1841), dans la série «Agriculture»[148], ou la présentation faite par Louis Odier (1748-1817) du voyage médical en Europe d'Alexandre Flajani[149], pour rendre compte de l'ampleur de l'intérêt suscité par ce type d'expérience.

2 Louis Odier, le médecin

La famille Odier est originaire de Pont-en-Royans dans le Dauphiné[150]. Protestante, après la Révocation de l'édit de Nantes (1685), elle s'était réfugiée à Genève où Antoine Odier, reçu bourgeois en 1714, fonde une maison de commerce. Louis Odier, l'un de ses fils, naît dans cette ville le 17 mars 1748[151]. Il y fait de brillantes études: s'inscrit à l'Académie où il suit, entre autres, les cours de physique d'Horace-Bénédict de Saussure et ceux de mathématiques de Louis Bertrand (1731-1812), ainsi que des cours de botanique. Destiné par son père, probablement en raison d'un léger défaut de prononciation, à devenir pasteur, il opte ensuite pour la médecine. Il quitte ainsi Genève en 1767 pour se rendre dans la prestigieuse faculté d'Édimbourg. Il loge alors chez le poète et théologien Thomas Blacklock (1721-1791), aveugle depuis l'âge de six mois – séquelle d'une petite-vérole –, auquel il dédicacera sa thèse. Il fréquente les cours de William Cullen (1712-1790)[152] et de Joseph Black (1728-1799) et est reçu docteur en médecine en 1770 avec une thèse sur les sensations musicales[153].

Fort apprécié dans la capitale écossaise, il est élu président annuel de la *Société médicale* et de la *Société physico-médicale* de cette ville. Pendant son séjour, il se lie au genevois Daniel Delaroche (1743-1813)[154] qui, après avoir été reçu docteur en médecine à Leyde, en 1766, séjourne en Écosse

148 LULLIN DE CHATEAUVIEUX 1814-1815.

149 ODIER L. 1811 a. Alessandro Flajani était l'un des fils du célèbre Giuseppe (1739-1808), chirurgien personnel du Pape Pie VI, premier chirurgien de l'hôpital de Santo Spirito à Rome et directeur du musée anatomique. Alexandre fut médecin à l'hôpital de Spoleto. Voir aussi PESCHIER 1820.

150 Sur la famille Odier, cf. VAJ 1993.

151 Pour sa biographie, voir PICTET 1817; PRÉVOST P. 1818; MORSIER 1975; MONTMOLLIN 1954.

152 Voir à ce sujet: CRAMER et MORSIER 1970.

153 ODIER L. 1770.

154 Daniel Delaroche rentre à Genève où il est admis à exercer sa profession, puis il s'établit en 1782 à Paris où il devient médecin des gardes suisses, puis médecin à l'Hôpital Necker. Il meurt du typhus en 1813.

pour se perfectionner. Cette amitié, qui va durer jusqu'à la mort de Delaroche, est à l'origine d'une correspondance suivie très intéressante[155]. Après son doctorat, Odier reste encore près de deux ans à Édimbourg pour se perfectionner en suivant des cours et surtout en visitant les hôpitaux et en commençant à pratiquer son art. Par la suite, il se rend à Londres où il séjourne pendant neuf mois pour assister aux leçons de George Fordyce (1736-1802) et de John Hunter (1728-1793), mais, selon son propre aveu, il se limite à fréquenter l'hôpital de St. Thomas. Sur la route du retour, il s'arrête quelque temps à Leyde, la Haye, Amsterdam et Utrecht. Il séjourne ensuite six mois à Paris mais, du fait des préjugés qu'il nourrit vis- à- vis du milieu médical parisien, il suit simplement quelques cours au Jardin des Plantes. Odier rentre ainsi à Genève en 1773, après six ans de séjour à l'étranger. Il se marie avec Suzanne Baux qui est déjà malade et meurt peu d'années après. En 1780, il épouse Adrienne Lecointe (1761-1830). De ce mariage naîtront plusieurs enfants. Son fils aîné, Jean Louis Gédéon (1780-1799), meurt prématurément, alors qu'il se prépare à une carrière de médecin, laissant chez Odier un regret d'autant plus fort qu'il avait mis sur ce fils toute sa fierté de père et de médecin. Une de ses filles, Amélie Odier (1786-1840), a laissé un ouvrage manuscrit de souvenirs de son père, riche de précieuses informations sur sa vie familiale et professionnelle[156]. À Genève, Odier acquiert vite une très bonne renommée comme praticien. Avec ses amis les docteurs Delaroche et Dunant, il rédige aussi une pharmacopée genevoise[157]. Parmi les propositions les plus novatrices d'Odier, nous pouvons citer l'emploi de l'huile de ricin pour l'expulsion du ver solitaire et celui de l'oxyde de bismuth dans les cas de dyspepsies et de crampes d'estomac; ce dernier remède étant très vite adopté dans d'autres pays européens comme l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. Odier s'occupe de beaucoup de maladies. Il est le premier en Europe à rédiger une monographie sur la méningite, qui sera par la suite un des thèmes favoris du milieu médical genevois[158]. Tous les témoignages sont unanimes pour décrire Odier comme un homme doué d'une capacité de travail intarissable et aux intérêts multiples. Nous aimerions ici en particulier relever son intérêt pour l'hygiène publique. Déjà en 1789, il avait soumis au gouvernement de la République de Genève un projet visant à empêcher la propagation de la rage en rendant obligatoire la muselière pour les chiens non tenus en laisse. Mais cet intérêt est surtout attesté par les textes concernant l'hygiène qu'il fit paraître sur la

155 BPU, mss. fr. 4158-4159.

156 BPU, mss. fr. 5654-5657.

157 ODIER, DELAROCHE et DUNANT 1780.

158 Cf. MÜLLENER 1965 et ACKERKNECHT 1966.

Bibliothèque Britannique, rassemblés ensuite dans un volume[159], et par la brochure – rédigée à la demande d'Ange-Marie D'Eymar, alors préfet du Département du Léman[160] – concernant les moyens de purifier l'air en cas d'épidémie[161].

Son activité ne se limite pas à l'aspect pratique de son art. Grâce à l'influence de Louis Bertrand, Odier est aussi fasciné par les mathématiques. Il dépouille ainsi les registres de décès de sa ville et établit des tables d'espérance de vie en se basant sur le calcul des probabilités. Ce type de travail, dont d'autres financiers genevois profiteront, le pousse à investir sa fortune dans l'achat de billets solidaires et de rentes viagères[162], mais suite à la banqueroute de la monarchie française, il y perd presque toute sa fortune qu'il devra désormais reconstituer par son travail de médecin. Dans le développement théorique de la médecine, son goût pour les mathématiques appliquées au calcul des probabilités lui permet d'émettre des hypothèses intéressantes sur l'influence des passions et des sentiments sur la longévité. Il prouve en outre qu'à Genève, la durée moyenne de la vie est en constante augmentation[163].

L'autre grand intérêt d'Odier est sa passion pour l'enseignement. Déjà lors de son séjour à Édimbourg, il rêvait de fonder dans sa ville une école de médecine. Il l'écrit dans une lettre de mars 1772, en présentant un magnifique projet dans lequel il se voit enseigner avec Delaroche et Gaspard Vieusseux (1746-1814) toutes les parties de son art:

> Tout nous y invite. L'aspect charmant du pays, la liberté du gouvernement et de la religion, la petitesse de la ville, sa situation avantageuse au centre de l'Europe Savante, le goût pour l'étude qui y règne, sa réputation dans la république des lettres, la bibliothèque considérable qu'on y a formé...[164]

Si Odier ne parvient pas à mettre sur pied ce projet, il donne à son retour un cours de chimie en y développant la théorie de la chaleur latente récemment exposée par son maître le professeur Black. Plus tard, en 1789, il essaie de proposer un cours de médecine élémentaire au sein de l'Académie, mais il rencontre les résistances du corps médical genevois,

---

159 ODIER L. 1810. Cet ouvrage a connu deux autres éditions en 1823 et en 1830.

160 Suite à l'annexion à la France (1798), Genève devient siège de la préfecture du nouveau Département du Léman. Ce département comprenait les territoires de l'ancienne République de Genève, le Chablais, le Faucigny, l'ancienne province de Carouge et le pays de Gex. Pour l'histoire de Genève dans la période française, voir PETER 1950 et PALLUEL-GUILLARD 1999.

161 ODIER L. an IX-1801.

162 LÜTHY 1959-1961.

163 ODIER L. 1814.

164 BPU, ms. fr. 5641, l. a. s. Édimbourg, mars 1772.

réuni au sein de la puissante «faculté», qui bien qu'externe à l'Académie, avait le privilège d'enseigner[165]. Ainsi se limitera-t-il à donner quelques cours, donnés à titre privé aux médecins de campagne et aux sages-femmes. Lors de la réunion de Genève à la France, une chaire de médecine est enfin créée et lui sera attribuée avec le titre de professeur honoraire. Les cours qu'il donne seront publiés par la suite dans un ouvrage qui connaîtra un grand succès et constituera un guide pour de nombreux médecins et pour ceux qui, vivant à la campagne, ne pouvaient pas avoir un accès aussi facile aux soins donnés dans les villes[166]. Cet ouvrage de 1803 est très bien considéré par les historiens de la médecine:

> Le meilleur livre d'Odier, son «Manuel de médecine pratique» (1803), contient entre autres la recommandation du traitement des fièvres par l'eau, des «dyspepsies» par le bismuth et l'observation des polyarthrites-cardites combinées, des troubles moteurs et sensoriels séparés. Il excelle par cet esprit d'observation clinique détaillée et de frugalité en théories qui est une vertu de toute l'école.[167]

Nous reviendrons sur l'activité pédagogique d'Odier dans le domaine médical. Pour l'heure, contentons-nous de souligner qu'il s'est beaucoup investi dans la réforme des études, non seulement dans le domaine médical, mais aussi en général, en présentant des projets sur la réforme du Collège et sur l'établissement des différentes écoles à Genève.

Odier s'intéresse également aux débats concernant l'art de la médecine et il développe d'importantes réflexions sur l'importance et le rôle de la profession médicale. Son fils Jacques-Louis (1782-1843) a présenté la vision qu'avait son père des devoirs d'un médecin:

> Chercher, par une étude suivie et régulière dans le cabinet, à se rendre familières toutes les connaissances relatives à son art, sans partialité pour aucun système et sans négliger celles d'aucun siècle ou d'aucun pays; profiter de toutes découvertes des pratiques anciennes ou nouvelles; les ranger méthodiquement, de façon à les avoir toujours sous sa main; observer attentivement toutes les variétés de la nature; à avoir sans cesse en vue le bien public présent et à venir; travailler enfin, non seulement pour sa patrie et ses contemporains, mais encore pour l'humanité en général de tous les pays et de tous les temps, de manière à se rendre utile et respectable même après sa mort; voilà les devoirs d'un médecin. Plus ils sont grands et plus ils nous seront chers![168]

---

165 GAUTIER L. 1906, p. 339.

166 ODIER L an XI-1803; ODIER L. 1811 c, ODIER L. 1821. La première édition a été traduite en italien par DOLCINI 1806.

167 ACKERKNECHT 1966.

168 PRÉVOST P. 1818.

On voit là la haute conception qu'il avait de son art. D'ailleurs, le soin qu'il réserve à ses notes médicales nous donne une preuve tangible de son engagement personnel à suivre une méthodologie rigoureuse:

> Il tenait des registres exacts de toutes les maladies qu'il suivait et, par des livres correspondants et des indices soignés, il s'assurait de n'oublier aucun des rapports intéressants que pouvaient lui fournir les faits observés. Il portait habituellement avec lui un cahier d'un très petit format, sur lequel il tenait son journal pratique, avec précision, ordre et netteté.[169]

Odier est aussi à l'origine de plusieurs sociétés médicales genevoises auxquelles il prend une part très active et sur lesquelles nous nous arrêterons dans le chapitre suivant.

Au niveau international, il acquiert une grande réputation grâce à son travail de vulgarisation scientifique, soit une soixantaine de publications sur des sujets fort variés[170]. Odier collabore à plusieurs revues médicales et écrit des articles dans le *Journal de médecine*. Dans sa ville, il est l'un des collaborateurs d'une feuille hebdomadaire, le *Journal de Genève* (première version), et poursuit son activité de divulgation en collaborant, dès sa création en 1796, à la *Bibliothèque Britannique*, l'une des plus importantes revues scientifiques de l'époque, dont il dirige la partie médicale. Ainsi, il peut faire connaître sur le Continent, souvent avec une rapidité surprenante, plusieurs ouvrages médicaux importants[171]. Qu'il nous soit permis ici simplement de rappeler que ce fut grâce à la présentation d'Odier publiée dans la *Bibliothèque Britannique,* en octobre 1798[172], que l'Europe savante découvrit l'ouvrage fondamental d'Edward Jenner, *Inquiry into the Cause and effects of the variolae vaccinae*[173], publié en juin de la même année et rapporté d'Angleterre par le physicien genevois Marc-Auguste Pictet, au retour d'un voyage qu'il fit dans ce pays[174]. C'est d'ailleurs à Odier que revient le mérite d'avoir forgé, pour désigner le *cow-pox* anglais, le nom de vaccine qui aura tant de succès par la suite. Il s'appliquera bien sûr à répandre la pratique de la vaccination dans le Département du Léman[175], mais aussi dans toute l'Europe, grâce aux contacts noués avec de nombreux médecins. Sa

---

169 PRÉVOST P. 1818.

170 Voir MAUNOIR 1823 et GAUTIER L. 1906.

171 Sur le rôle d'Odier dans la diffusion du savoir médical, voir BARBLAN 1975 et 1977.

172 ODIER L. 1798. Sur le rôle des médecins genevois dans la diffusion de la vaccine, voir D'ESPINE 1986.

173 JENNER 1798.

174 Voir ODIER L. 1804, pp. 71-72.

175 ODIER L., an XIII-1804.

réputation sur le continent est alors très grande et sa maison est un centre de rencontre, non seulement local, mais international, comme le rappelle Marc-Auguste Pictet:

> Sa porte était ouverte à toute heure, et sa maison était la seule où les étrangers, que Genève attirait en grand nombre, trouvaient une réunion à jour fixe, et l'accueil le plus hospitalier et le plus aimable, tant de sa part que de son intéressante famille; il faisait seul en quelque sorte, les honneurs de la ville.[176]

À Genève, il est aussi membre de la *Société de Physique et d'Histoire Naturelle* et vice-président de la *Société des Arts*. À l'étranger, il fait partie, entre autres, des sociétés médicales d'Édimbourg, de la *Societas Physico-medica Erlangensis*, de *l'Académie impériale* de Gênes, de la *Società Italiana di scienze, lettere ed arte*, de la *Société de médecine* de Marseille et de la *Société de médecine* de Paris. En 1810, il est reçu membre correspondant de l'*Institut de France,* honneur auquel il aspirait depuis longtemps, comme en témoignent ces quelques lignes d'une lettre à son fils, alors étudiant à Paris:

> Notre réunion, dont il faut tâcher de tirer le meilleur parti possible, m'a fait naître une idée que je veux te communiquer, en grand secret, comme à mon meilleur ami pour lequel je ne veux rien voir de caché, pas même les élans les plus ridicules de l'amour propre et de l'ambition. J'aurais celle de devenir membre de l'Institut National, à titre de médecin de Département. Dans la classe de médecine et chirurgie, il doit y avoir six médecins de Paris, et six des Départements. Or, sans vanité, soit que je considère mes six ans d'études dans l'Université la plus célèbre d'Europe, mon rang de Président de toutes les sociétés médicales d'Édimbourg, mes 25 ans de pratique, mes écrits, mes travaux, mes découvertes, etc. je crois mériter une de ces six places.[177]

D'ailleurs, sa réputation dans ces années est à son comble, et le ministre de l'Intérieur, le comte de Montalivet, le charge, en 1810, de rédiger une topographie médicale de Genève, comme le témoignent ces quelques mots d'une lettre envoyée à son ami Delaroche:

> Le ministre de l'intérieur m'a écrit en dernier lieu pour me demander une topographie médicale de Genève. Je vais aussi m'en occuper. Vous voyez que je ne suis pas oisif.[178].

De ce travail, nous n'avons toutefois pas retrouvé de trace dans une première recherche effectuée aux Archives Nationales de Paris.

Dans sa ville, il participe activement à la vie locale. Pendant presque 30 ans il est le secrétaire du Consistoire. Il siège, dès 1788, dans le Conseil

---

176 PICTET 1817.

177 BPU, ms. fr. 5641, l. a. s. à Jean Louis Gédéon Odier, Genève, juin 1798.

178 BPU, ms. fr. 4159, lettre de Louis Odier à Daniel Delaroche, de Genève, le 8 juillet 1810.

des Deux-Cents[179] puis, dès 1793, à l'Assemblée Nationale où, en 1794, il est élu membre du Conseil législatif, et chargé, avec Butini et Dentant, de la rédaction du *Projet de code pénal* de 1795[180]. Pendant la période de la réunion à la France, son attention, en tant que membre et président du Jury d'Instruction, se porte principalement sur l'enseignement.

De tendance libérale, il entre à la Restauration au Conseil Représentatif, mais sa santé est gravement atteinte par une première attaque d'angine de poitrine, maladie à laquelle il succombera le 13 avril 1817.

À côté de son activité proprement médicale et scientifique, Odier s'est intéressé à de nombreux sujets. Signalons par exemple ses livres concernant l'étude des langues[181] et une traduction, restée inédite, du célèbre récit du voyage en France et en Italie de Laurence Sterne, *Sentimental Journey*[182], qui montre bien, si besoin est, l'attirance qu'avait ce médecin pour la littérature de voyage. Dans ses *Souvenirs*, sa fille Amélie confirme cet intérêt, en détaillant les nombreux récits de voyage qu'il avait l'habitude de lire à haute voie durant les soirées passées en famille.[183] Cet intérêt est aussi confirmé par les quelques lignes d'une lettre que lui adresse depuis Marseille l'un de ses correspondants, le docteur Louis Valentin[184], d'ailleurs voyageur passionné, au sujet d'une publication qu'Odier attend avec impatience:[185]

> Le voyage des capitaines Clark et Lewis à l'Océan pacifique ne sera pas publié de sitôt. Le gouvernement a permis qu'ils vendissent le manuscrit et les dessins au libraire Conrad de Philadelphie. Les gravures s'exécutent très lentement.[186]

---

179 Dans l'ancienne République de Genève, le pouvoir était exercé de fait par deux Conseils restreints: le Petit Conseil, qui détenait avec les 4 syndics le pouvoir exécutif, et le Conseil des Deux-Cents, qui partageait avec le Petit Conseil le pouvoir législatif. Lors de la «Révolution genevoise» de 1792 est créée une Assemblée Nationale et adoptée une nouvelle constitution (1794), qui donne naissance à un Conseil exécutif et à un Conseil législatif. Cette situation sera encore modifiée avec l'annexion à la France. La République de Genève est restaurée après la chute de Napoléon, et la Constitution de 1814 institue le Conseil Représentatif (240 membres élus sur base censitaire) et le Conseil d'État (exécutif). Pour l'histoire de Genève, voir GUICHONNET 1974.

180 Voir ROTH 1992.

181 ODIER L. 1786 et ODIER L. 1817.

182 BPU, ms. suppl. 920.

183 BPU, mss. fr. 5654-5657, *passim.*

184 Voir le chap. VIII du présent ouvrage.

185 En réalité une première relation de ce voyage, rédigée par l'un des membres de l'expédition, Patrick Gass, parut en 1807 et fut traduite en français et éditée à Paris en 1810, cf. GASS 1810. La première édition du *Journal* de l'expédition, à laquelle se réfère Valentin, parut effectivement en 1814, cf. BIDDLE 1814.

186 BPU, ms. fr. 4163, l. a. s., Louis Valentin à Louis Odier, Marseille, 29 janvier 1809. Les problèmes rencontrés pour la publication de l'édition illustrée du *Journal* furent effectivement nombreux, d'une part à cause du coût élevé des gravures, d'autre part en raison de la difficulté de trouver des artistes capables d'effectuer un travail basé sur des notes, cf. EHRLICH 1990. À signaler ici que la lettre de Valentin précède la mystérieuse mort du Capitaine Lewis (octobre 1809). L'édition de 1814 fut de ce fait supervisée par Clark.

Ce voyage, devenu aujourd'hui mythique, accomplit la première traversée du continent nord-américain (1804-1806) à travers le Far-West. Partie au printemps de 1804 de l'embouchure du Missouri, l'expédition atteignit le Pacifique en 1805, après avoir traversé, entre autres, les Montagnes Rocheuses et descendu le fleuve Columbia. Voulue par le président Thomas Jefferson (1743-1826), elle fut confiée à son secrétaire particulier, le capitaine Meriwether Lewis (1770-1809), qui se fit seconder par le capitaine William Clark (1770-1838). Leur objectif principal était de trouver une route continentale menant à l'océan Pacifique et d'explorer de nouvelles terres. À côté des buts géopolitiques, leur mission, en accord avec la vague des grands voyages d'exploration, prévoyait également un ensemble d'observations scientifiques (notamment la collecte systématique de renseignements sur la flore et la faune), prévues dans les instructions fournies par Jefferson, et fruit d'un important travail collectif[187]. Du point de vue médical, ce voyage fut un succès. En effet, le groupe perdit un seul membre et connut très peu de problèmes de santé[188]. Le médecin Benjamin Rush (1743-1818), chargé de préparer des directives médicales et de fournir les instruments et les médicaments pour l'expédition, avait également prévu un ensemble de questions concernant les populations indigènes, leurs maladies, les remèdes utilisés, les attitudes morales et les pratiques religieuses[189]. Il faut aussi noter que Rush et Odier étaient des anciens condisciples à Édimbourg et qu'Odier venait de traduire un opuscule médical du confrère américain[190]. Dans la même lettre (voir annexe N° 2), Valentin donne un avis négatif sur la théorie qui prétendait que les astres avaient une influence sur la santé, en se référant expressément à ses observations faites dans les Indes Occidentales où il avait voyagé[191]. Apparemment, ce sujet intéresse tout particulièrement Odier; en effet, nous le retrouverons également cité dans son mémoire sur les voyages médicaux. Il n'est donc pas étonnant qu'Odier attende avec impatience la publication du journal de l'expédition de Lewis et Clark[192], d'autant plus que les avantages du voyage du point de vue de la pratique médicale

187 Voir TOBIN-SCHLESINGE 1990 et CUTRIGHT 1966.

188 Voir LARSELL 1955. Benjamin Rush, comme Louis Odier, achève ses études médicales à l'Université d'Édimbourg. Lors d'un voyage à Paris, il fréquente le milieu des encyclopédistes. Il retourne ensuite à Philadelphie en 1769 et est parmi les signataires de la déclaration d'Indépendance en 1776. Très lié à John Adams, Thomas Jefferson et Benjamin Franklin, il milite contre l'esclavage et la peine capitale. Sa réputation de médecin était étendue, non seulement en Amérique, mais également en Europe. Il est considéré comme le fondateur de la psychiatrie américaine et du mouvement abolitionniste.

189 Voir WILL 1959, en particulier la liste des questions pp. 275-276 et les directives pp. 277-279.

190 RUSH 1807.

191 Voir Valentin 1807 et 1809.

192 Parmi les nombreuses éditions du *Journal*, nous renvoyons à la plus récente et complète, cf. MOULTON 1983-2001.

trouvent en ces mêmes années une place non négligeable dans sa production intellectuelle. C'est ce que nous allons montrer dans les chapitres suivants.

3 Le contexte médical genevois

Léon Gautier nous a laissé une bonne histoire de la médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle[193], à laquelle nous renvoyons pour une première vue d'ensemble, en nous limitant ici à en esquisser très brièvement quelques traits. Dès le début du XIII[e] siècle, on remarque à Genève la présence de médecins issus des premières universités européennes, mais c'est surtout avec la renaissance médicale du XVI[e] siècle – contemporaine de l'instauration de la République calviniste et de la création de la célèbre Académie – que se pose le problème d'un enseignement officiel de médecine auquel s'opposent d'abord la Vénérable Compagnie des Pasteurs[194], puis la corporation des médecins réunie dans «la Faculté», qui détenait le privilège d'enseigner à titre officieux. La pratique de l'art médical ainsi que celle des apothicaires, chirurgiens et barbiers est réglementée par des ordonnances successives (1569, 1658 et 1697). Pendant le XVI[e] siècle, plusieurs médecins remarquables habitent la ville, parmi eux Franco, auteur d'un célèbre traité de chirurgie, le père de la botanique Jean Bauhin (1541-1612) et le célèbre Michel Servet, victime de l'intolérance religieuse catholique, puis calviniste. Au XVII[e] siècle, Genève profite de la révolution scientifique européenne, même si son Académie ne s'ouvre aux nouvelles théories que vers le dernier quart du XVIII[e] siècle et qu'aucun enseignement de médecine n'est donné dans son cadre. Des médecins célèbres sont toujours présents dans la cité de Calvin, tels l'anatomo-pathologiste Théophile Bonet (1620-1689) et Daniel Le Clerc (1652-1728), père de l'histoire de la médecine. La profession est représentée par la toute puissante «Faculté», totalement indépendante de l'Académie, qui regroupe trois corps distincts: les médecins et les deux professions inférieures des chirurgiens et des apothicaires, souvent en rivalité. L'agrégation des nouveaux membres se fait après un examen et, jusqu'à l'Édit de médiation de 1766, seuls les bourgeois ou citoyens de la ville y étaient admis. La vieille «Faculté» survit jusqu'à la

[193] GAUTIER L. 1906 [réimpression GAUTIER 2001]. Sur l'histoire de la médecine à Genève dans les premières années du XIX[e] siècle, voir THOMAS 1934; ACKERKNECHT 1966 et BARRAS 1994. Sur l'hôpital de Genève, voir LOUIS-COURVOISIER 2000 et LESCAZE 1985. Sur d'autres aspects de la médecine genevoise au XVIII[e] siècle, voir BARRAS 1989 a, BARRAS 1989 b, BARRAS 1990, BARRAS 1991 et BARRAS et PORRET 2000.

[194] Institué par les Ordonnances Ecclésiastiques de 1541, cet organe, composé par des pasteurs et des professeurs de l'Académie (voir note), joue un rôle très important jusqu'au XIX[e] siècle. Il était responsable du culte, de l'enseignement et de l'Hôpital général, veillait à la moralité et à la censure. Depuis 1907, il garde uniquement une fonction pastorale.

réunion de Genève à la France. Pendant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, la médecine genevoise profite de l'avancement général des sciences que connaît la ville et, avec le succès de Théodore Tronchin, le médecin de Voltaire, elle gagne en renommée, comme la médecine lausannoise avec Tissot et la médecine bernoise avec de Haller.

Sans doute la réputation de la place médicale genevoise de la seconde moitié du XVIII[e] siècle est-elle étroitement liée aux efforts déployés pour répandre en Europe la pratique de l'inoculation antivariolique d'abord et de la vaccine après[195]. Les résistances à cette pratique, interdite en France au moins jusqu'en 1763, ont donc en quelque sorte fait de Genève un lieu à l'avant-garde de la pratique médicale. La réputation européenne de Théodore Tronchin appelle de nombreux étrangers distingués à Genève, où plusieurs autres médecins de renommée pratiquent leur art; ainsi dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, un certain nombre d'étrangers viennent faire inoculer leurs enfants dans la cité de Calvin. Selon Gautier, du début du XVIII[e] jusqu'à la réunion à la France, il y eut à Genève 43 praticiens agrégés, tous – à exception d'un seul – bourgeois ou citoyens provenant de familles d'origine genevoise. Ces médecins, après avoir accompli leurs premières études au Collège et à l'Académie, sont allés achever leur formation ailleurs: Valence, Montpellier, Leyde, Édimbourg et Paris, car, comme nous l'avons vu, l'Académie de Genève n'a pas d'enseignement régulier de médecine. Pour ces savants, les séjours à l'étranger sont donc plutôt une obligation inéluctable qu'un vrai choix.

Les historiens genevois ont mis en évidence les résistances opposées à l'institution d'une chaire de médecine par le corps médical lui-même, qui craignait de voir naître dans son sein des positions de pouvoir. Les cas de Théodore Tronchin, en 1755, et de Louis Odier, en 1774, confirment cette interprétation[196].

En 1798, Genève devient ville française et, par la suite, chef-lieu du Département du Léman. C'est une époque brillante pour la médecine genevoise, comme nous le rappelle Jean Olivier dans un article consacré à la médecine genevoise pendant l'époque française:

> Cette période fut pour la Genève médicale une des plus importantes de son histoire et nous regrettons de ne pouvoir exposer l'activité de cette phalange des patriciens cultivés qui, ayant beaucoup voyagé, possédant plusieurs langues, firent partie de plusieurs sociétés savantes.[197]

---

[195] Pour une histoire complète sur le sujet, voir DARMON 1986.

[196] Les deux célèbres médecins doivent en effet renoncer à leurs projets d'enseignement de la médecine au sein de l'Académie à cause de l'opposition des autres médecins: cf. GAUTIER L. 1906, pp. 338-339 et CRAMER 1978, pp. 1-6.

[197] OLIVIER 1947.

Dans la ville, on recense 11 médecins, 7 chirurgiens et 13 pharmaciens. L'un d'eux, Henri-Albert Gosse, le père de Louis-André, adjoint au maire de Genève, propose en 1799 l'organisation d'un Bureau de Santé qui, de fait, remplace la «Faculté». Ce bureau est composé de praticiens répartis dans les trois classes: médecins, chirurgiens et pharmaciens. L'administration institue, en outre, une sorte de conseil d'instruction publique, le Jury d'Instruction – présidé par Louis Odier –, qui décide de créer un enseignement officiel de médecine au sein de l'Académie. Cet enseignement, nous l'avons déjà signalé, sera naturellement attribué à Louis Odier qui, fin 1798 déjà, avait rédigé à l'intention du Ministre de l'Intérieur un mémoire sur l'instruction publique, dans lequel il développait la nécessité de créer une école centrale de médecine à Paris et des écoles secondaires dans chaque Département français. Ainsi, l'année suivante, il peut déjà concrétiser, en partie du moins, son projet et obtenir une chaire de médecine à l'Académie, où il donne un cours fort apprécié de médecine élémentaire pour les officiers de santé, les sages-femmes et les étudiants en médecine, lesquels termineront leurs études ailleurs. Quelques années plus tard, en avril 1802, Odier présente au Conseil Général du Département du Léman un mémoire sur l'importance de la création d'une école secondaire de médecine[198] pour le Département. Ce mémoire inédit mérite une étude approfondie que nous nous réservons de faire ailleurs; il nous suffit ici de signaler l'importance qu'Odier attribue à sa mission pédagogique pour le progrès de la science médicale et pour la santé de la population du département. Cette même année, d'autres enseignements sont ouverts dans la nouvelle «École préparatoire de médecine».

Parmi les professeurs, on trouve Louis Odier pour la médecine – suppléé en 1811 par Jean Jacques Des Roches (1780-1864) –, Charles Gaspard de la Rive (1770-1834) pour la chimie pharmaceutique et Louis Jurine (1751-1819) pour l'anatomie[199], suppléé en 1809 par Jean-Pierre Maunoir (1768-1861)[200]. Mais, en 1814, ces enseignements sont rattachés à la Faculté des sciences et ce n'est qu'en 1876 que Genève inaugure enfin sa première Faculté de médecine[201] au sein de l'Université.

Étant donné l'absence d'une chaire de médecine, le besoin d'échange, de collaboration et de recherche scientifique du corps médical genevois reste pendant les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles très important. Cette exigence est

198 AAS, dossier Louis Odier n°37 et Archives d'État de Genève (AEG), ADL, Ch. II, sect. 7, n° 208 et 209. Les deux versions genevoises sont moins complètes que la version envoyée par Odier à l'Académie des Sciences.

199 Sur Louis Jurine, voir SIGRIST, BARRAS et RATCLIFF 1999.

200 BORGEAUD 1900-1934 et MARCACCI 1987.

201 CRAMER ET STAROBINSKI 1978.

à l'origine de diverses sociétés qui, comme ailleurs en Europe, apparaissent au XVIII[e] siècle[202]. Les médecins genevois créent au cours du siècle plusieurs sociétés médicales: la *Société des médecins de Genève* (1713-1716), qui malgré sa courte vie a le mérite d'être la première, la *Société de chirurgie* (1762-1826), la *Société de médecine* (1775-1882) fondée par Odier et dont il sera le secrétaire, la *Société médico-chirurgicale du mardi* (1809-1855) dans laquelle nous retrouvons encore Odier parmi les fondateurs, et la *Société médico-chirugicale du samedi* (1799?-1817?)[203]. C'est dans cette dernière qu'Odier présente, le 11 janvier 1806, la première partie d'un mémoire concernant les voyages médicaux[204]. Malheureusement, faute de documents conservés, nous connaissons peu de choses sur la vie de cette société. Sa durée, par exemple, n'a pas encore pu être déterminée avec certitude. Grâce au seul registre qui nous est parvenu et qui se réfère à la période 1806-1811, nous connaissons toutefois les noms des membres de cette petite société composée de neuf personnes, parmi lesquelles les médecins Jean François Coindet, Gaspard de la Rive, Jean-Jacques Veillard, Gaspard Vieusseux, Pierre Butini, Louis Odier et les chirurgiens Charles-Théophile Maunoir, Jean-Pierre Maunoir, Louis Jurine. Bien que petite, cette société était très active et, selon Olivier, elle était la plus scientifique des quatre sociétés médicales existant à Genève à la même époque. Dans ses réunions, en effet, les membres lisaient d'importants mémoires tandis que dans les autres ils parlaient plutôt des cas[205].

Comme on l'a vu, Odier est, à cette époque, appelé à enseigner dans un cadre officiel et se sent par conséquent très concerné par la formation des futurs médecins lorsqu'il rédige son mémoire sur les voyages. Ceci nous paraît très important, d'autant plus qu'aujourd'hui on a tendance à oublier le rôle formateur de la pratique du voyage médical à une époque où les communications deviennent de plus en plus rapides. Cette lacune est d'autant plus surprenante, lorsque l'on connaît l'importance des relations internationales et des séjours à l'étranger des savants de grande renommée pour l'histoire du développement scientifique. Il est donc essentiel de rappeler que, à côté des plus grands médecins, un nombre considérable de médecins et chirurgiens moins connus se déplacent dans ces années pour des raisons souvent liées à leur formation professionnelle.

---

202 ROCHE 1978.

203 OLIVIER 1937; NAVILLE et MAYER 1994.

204 MHS, Z 254.

205 Sur cette société, voir OLIVIER 1937, pp. 676-679.

CHAPITRE TROISIÈME

À L'ORIGINE DU MÉMOIRE DE LOUIS ODIER SUR LES VOYAGES MÉDICAUX

1 L'exemple anglais: l'Institution de Radcliffe

L'intérêt d'Odier pour les voyages n'est pas une simple curiosité parmi tant d'autres, mais s'inscrit pleinement dans un contexte d'ordre pédagogique très concret pour l'époque.

Comme on vient de le voir, l'importance du voyage, fut-il commercial, pédagogique, scientifique, érudit ou simplement de santé, est de toute évidence, bien affirmée dans la ville de Calvin. Pourtant, Odier éprouve le besoin de focaliser l'attention de ses collègues sur la contribution toute particulière du voyage pour l'avancement de la science médicale.

Le rôle du voyage – comme le rappelle Odier au début de son mémoire – avait déjà été reconnue dans le milieu britannique par l'Institution du docteur John Radcliffe[206] qui, au début du XVIII[e] siècle, avait légué une fortune considérable au bénéfice de l'Université d'Oxford pour l'avancement des études des sciences naturelles et de la médecine. Grâce à cette donation, la ville d'Oxford peut se doter d'un hôpital, d'une bibliothèque et d'un observatoire. Dans son testament, Radcliffe avait aussi établi d'une façon très précise la création d'une institution pour l'octroi de bourses d'études à des étudiants de l'Université d'Oxford, qui devaient leur permettre de voyager à l'étranger afin de perfectionner leurs

[206] L'un des plus célèbres médecins anglais de son temps; pour sa biographie, voir *Dictionary of National Biographies*, London, 1885; NIAS 1918; CAMPBELL 1950; QUINTON 1972. Sur la donation de Radcliffe, voir GUEST 1991.

études médicales. Selon J. B. Nias[207], auteur d'une étude sur l'*Institution de Radcliffe* et lui-même «Radcliffe's fellow»[208] en 1882-85, il n'y aurait pas eu à l'origine de cette donation une claire volonté de faire progresser la science médicale, mais plutôt celle de pourvoir la Faculté de médecine d'Oxford de professeurs ayant acquis une formation plus qualifiée que celle que la languissante faculté pouvait offrir à l'époque. Reste le fait que cette donation est une innovation remarquable et représente une reconnaissance officielle de la valeur formatrice du voyage médical de la part d'un des médecins les plus importants de son époque.

Les ambitions de Radcliffe devaient être considérables, puisqu'il avait préparé en détails le fonctionnement de sa fondation. Il meurt en 1714 et le premier "fellow", Noël Broxholm (1686-1748), est élu en juillet 1715. Selon le testament de Radcliffe, la fondation devait payer

> yearly six hundred [pounds] to two persons to be chosen out of the university of Oxon when they are Masters of Arts and enter'd on the physic line.

Cette somme devait servir pour

> the maintenance of the said two persons for the space of ten years and no longer, the half of which time at least, they are to travel in parts beyond sea, for their better improvement.[209]

Les «fellows» devaient passer le reste de la période couverte par la bourse en Angleterre. Il leur était accordé la somme annuelle de 300 livres, considérable pour l'époque, pour faciliter leur établissement à Oxford. Radcliffe, grâce à une autre donation supplémentaire, avait mis à disposition du Collège un fonds pour en agrandir le bâtiment et réserver à ses fellows deux appartements. Il leur offrait, en outre, le privilège d'être admis dans la société officielle d'Oxford. Malgré ces facilités toutefois, rares sont les bénéficiaires qui s'établiront par la suite à Oxford, la plupart en effet préfèrant pratiquer à Londres. De plus, si nous considérons les 31 voyageurs désignés «Radcliffe's fellows» avant 1850, nous constatons que seuls trois d'entre eux ont fait une brillante carrière, bien qu'une grande partie ait achevé ses études médicales et pratiqué par la suite. Par contre six «Radcliffe's fellows» n'ont pas achevé leurs études de médecine à leur retour. Il faut aussi noter que seuls trois médecins ont publié des ouvrages se

---

207 Cf. NIAS 1918. C'est à notre connaissance la seule étude sur la fondation du Dr Radcliffe destinée aux médecins voyageurs. En effet, le fonds destiné aux médecins voyageurs n'étant pas administré par le Radcliffe Trust, l'étude de Ivor Guest réserve à cette institution seulement une brève citation, qui d'ailleurs reprend un long passage du travail de Nias.

208 Pour des raisons de concision, nous allons utiliser le terme anglais "Radcliffe's fellow" pour indiquer les étudiants et médecins ayant bénéficié d'une bourse de l'Institution de Radcliffe.

209 «Radcliffe's Will» in NIAS 1918, pp. 101-102.

rapportant à leurs voyages[210]. Parmi ces publications, la plus importante est sans doute celle du médecin John Sibthorp (1758-1796), nommé "Radcliffe's fellow" en 1781, qui entreprend deux longs voyages au Levant pour effectuer des recherches botaniques. Les résultats de ses études et observations seront publiés dans une première édition illustrée confidentielle (25 copies en tout), obligeant les savants européens à entreprendre de longs voyages pour la consulter. Ce fut le cas par exemple du botaniste napolitain, Michele Tenore (1780-1861), qui se rend à Paris pour avoir accès à l'exemplaire de Jules Paul Benjamin Delessert (1773-1847). C'est à cet exemplaire que firent recours les botanistes genevois De Candolle[211]. D'ailleurs l'Institution de Radcliffe suscita des critiques dès les premières décennies de son existence. En témoignent les courts passages transcrits par Nias et Campbell dans leurs études, comme par exemple le passage de Pope:

> Ev'n Radcliffe Doctors travel first to France,
> Nor dare to practise till they've learn'd to dance[212]

ou celui du docteur James Johnson (1777-1845):

> It is wonderful how little good Radcliffe's travelling fellowships have done. I know nothing that has been imported by them; yet many additions to our medical knowledge might be got in foreign countries. Inoculation, for instance, has saved more lives than war destroys: and the cures performed by the Peruvian-bark are innumerable. But it is vain to send our travelling physicians to France, and Italy, and Germany for all that is known there is known here: I'd send them out of Christendom; I'd send them among barbarous nations.[213]

De telles remarques s'intègrent à la vague des critiques adressées à la mode du Grand Tour européen, très répandues dans la littérature anglaise de l'époque. Il est vrai que pour éliminer certains défauts de l'*Institution*, notamment l'élection des fellows et la durée de leurs séjours, des changements importants ont été effectués à partir de 1858. En particulier, la durée de la bourse a été réduite à trois ans et, en 1948, à deux ans. Par contre, à partir de 1975, des allocations seront octroyées aussi, signe des temps, à la femme et aux enfants du médecin voyageur. Cette institution, encore active aujourd'hui, a permis à environ 140 médecins de bénéficier d'une bourse pour effectuer des voyages d'étude. En outre, le Collège

---

210 John Sibthorp, cf. SIBTHORP 1806-1840; Harry William Carter (élu en 1812), cf. CARTER 1819; George Hall (élu en 1822), cf. HALL 1852.

211 Voir LACK et MABBERLEY 1999.

212 Pope, *Epistle to Augustus*, l.. 183, cf. NIAS 1918, p. 29.

213 CAMPBELL 1950, pp. 122-123.

Universitaire en 1907 institue un prix Radcliffe pour le perfectionnement de la médecine, puis en 1922, une bourse d'études en pharmacologie et créées en 1938, un titre honoraire de "Radcliffe Medical Fellow". D'autres bourses d'études seront par la suite créées grâce aux fonds légués par Radcliffe, notamment dans les domaines de l'astronomie, de l'histoire, de la musicologie, de la philosophie, de la théologie et des arts en général.

Malgré cet indéniable succès de la fondation de Radcliffe, il est certain que le "Radcliffe's medical Fellowship", dans le premier siècle de son existence ne donne pas les résultats espérés, et ceci à cause de certaines imperfections qu'Odier s'applique à éliminer dans le projet qu'il présente à ses collègues genevois.

Les critiques qu'Odier formule se distinguent toutefois nettement des lieux communs de l'époque et ne se fondent sûrement pas sur de simples ouï-dire. D'une part, « dans cette ville où l'on parlait trop bien l'anglais », les relations avec l'Angleterre ont toujours été privilégiées[214], d'autre part, Odier s'étant formé à Édimbourg, perfectionné à Londres pendant neuf mois et tout au long de sa carrière, il avait gardé de nombreux contacts avec ses collègues d'outre-Manche. D'ailleurs, comme il le précise lui-même, il avait eu l'occasion de connaître personnellement quelques médecins voyageurs de l'Institution de Radcliffe, notamment Francis Milman (1746-1821), élu en mai 1771,[215] et John Wickham (1772-1856), élu en décembre 1801.

2 Un otage anglais dans la Genève française à l'origine du mémoire

La rencontre avec John Wickham, médecin voyageur de l'*Institution Radcliffe*, est en partie à l'origine du mémoire d'Odier. Selon la notice biographique donnée par Nias, John Wickham, fil d'un révérend de Horsington, appartenait à une bonne famille de la noblesse provinciale et avait obtenu son "Bachelor's degree" en Médecine au New College d'Oxford en juin 1801. Élu "Radcliffe's fellow" en décembre de la même année[216], il commence son voyage d'étude en 1802.

Il nous paraît intéressant de nous arrêter quelques instants sur les circonstances particulières de la rencontre entre Odier et Wickham, qui va

214 GIDDEY 1974.

215 Après avoir voyagé pendant 5 ans, Milman fit une brillante carrière comme médecin. Ayant eu l'occasion de soigner, pendant son voyage à Rome, le Duc de Gloucester, un frère de George III, il fut en effet introduit dans la famille royale et devint le médecin du Roi. Plus tard, en 1811, il sera élu Président du Royal College of Physicians. cf. NIAS 1918, pp. 57-61 et *Dictionary of National Biography, op. cit.* vol. XXXVIII, p. 1.

216 cf. NIAS 1918, pp. 71-72.

se transformer en effet en une vraie amitié. Dans ces années, Genève, devenue malgré elle ville française en 1798, est une sorte de «prison dorée».

Revenu de sa campagne d'Égypte en octobre 1799, Napoléon, après l'instauration du Consulat, doit reconquérir les territoires perdus et stabiliser la situation sur le Continent. La victorieuse deuxième campagne d'Italie (1801) casse la coalition antifrançaise, qui est contrainte de signer le traité de Luneville (15 février 1801) par lequel la France affirme sa domination en Europe occidentale. Napoléon peut ainsi concentrer ses efforts sur l'Angleterre. Des préparatifs pour l'invasion des Îles britanniques se mettent en place, mais en même temps on pense à des négociations sur les territoires en possession des deux pays. Ces pourparlers aboutissent, le 25 mars 1802, à la signature de la paix d'Amiens qui interrompt les hostilités en reconnaissant la mainmise française sur le Continent et le contrôle britannique des mers. Mais la solution des vrais problèmes est tout simplement renvoyée en faveur de la paix que l'opinion publique réclame. Napoléon est élu par vote populaire Consul à vie quelques mois plus tard (août 1802). Il commence par s'activer sur le Continent en apportant des modifications importantes dans les territoires qu'il contrôle et continue sa politique coloniale. De plus, le traité commercial, fondamental pour l'économie anglaise qui voit un ralentissement de ses exportations, n'est pas signé, tandis que l'économie française connaît un nouvel élan. Les tensions entre les deux pays se raniment. L'Angleterre de son côté renvoie l'évacuation – prévue par la paix d'Amiens – de Malte, territoire stratégique chargé d'une forte connotation symbolique. Elle demande en échange l'évacuation de la Suisse et surtout de la Hollande. Après la signature de la paix d'Amiens, en mars 1802, et quelques mois d'accalmie, la situation entre l'Angleterre de George III et la France du Premier Consul s'envenime. Le 16 mai 1802, l'Angleterre déclare l'embargo sur les navires français. La réponse française ne se fait pas attendre: le 22 mai la France déclare son embargo sur les marchandises britanniques et ordonne l'arrestation, comme prisonniers de guerre, de tous les Anglais âgés de plus de 18 ans présents sur le territoire français. Il s'agit d'un acte grave qui va contre le droit international, d'autant plus grave qu'il touche un millier d'Anglais non combattants appartenant aux meilleures familles britanniques. Malgré les nombreuses protestations officielles, cette décision est maintenue avec toutefois quelques modifications. Ainsi, le décret ne s'applique plus qu'aux «sujets britanniques qui servaient dans les milices, ou qui avaient une commission quelconque de leur gouvernement»[217].

[217] THIERS 1845-1862; t. IV, p. 346.

La paix est rompue et Napoléon met en place son plan de conquête des Îles britanniques. Durant les années 1803-1805, les Anglais se préparent à réagir à une attaque venant de la mer[218], tandis que leurs compatriotes sont tenus en otage dans différentes villes françaises, parmi lesquelles Genève.

Comme beaucoup d'autres Anglais qui avaient profité de l'accalmie pour visiter la France, John Wickham arrive à Paris pour commencer son voyage médical après la paix d'Amiens. Dès la reprise des hostilités, il est arrêté et détenu en France, jusqu'au moment où il obtient le privilège de rejoindre

> a select number of *détenus* at Geneva where in the company of the late Earl of Beverley and his family and other Englishmen and foreigners of distinction, Mr. Wickham passed some years in the enjoyment of much personal liberty.[219]

Or, dans les difficiles années de la période française, Louis Odier, comme d'ailleurs d'autres Genevois, loge chez lui des pensionnaires étrangers séjournant dans la ville[220]. C'est ainsi qu'en août 1803, grâce à la recommandation du médecin établi à Paris Daniel Delaroche, John Wickham eut, en quelque sorte, la chance de pouvoir devenir un pensionnaire du célèbre Odier:

> Je vous remercie mon cher de la Roche, de m'avoir adressé M. Wickham, j'ai heureusement pu le recevoir chez nous, lui et son domestique et lui donner une chambre à son goût. C'est un homme très agréable et très instruit dont nous sommes très contents.[221]

Et quelques mois plus tard,

> M. Wickham est toujours ici. C'est un homme très agréable, nous en sommes excessivement contents, sous tous les rapports, et nous vous sommes fort obligés de nous l'avoir adressé.[222]

Nous retrouvons, dans les souvenirs écrits par la fille du docteur Odier quelques pages sur ce pensionnaire qui attestent l'amitié qui allait bientôt naître entre les deux hommes. En effet, parmi les nombreux pensionnaires des Odier, Amélie trace le portrait de deux d'entre eux auxquels son père s'était le plus lié: l'Allemand Charles de Breymann et l'Anglais Wickham. Après avoir décrit les traits physiques et moraux qui les distinguaient, elle continue:

---

218 TRANIÉ et CARMIGNIANI 1994.

219 NIAS 1918, p. 72.

220 VAJ 1993.

221 BPU, ms. fr. 4159, l.a.s. du 2 août 1803.

222 BPU, ms. fr. 4159, l. a. s. du 12 janvier 1804.

> Tous deux offraient de grandes ressources de conversation à mon père. M. Wickham comme médecin avait de plus des rapports d'études avec lui. Je puis bien dire études, car mon père a continué les siennes toute sa vie. Il croyait que tant qu'on conservait ses facultés, on pouvait acquérir... Monsieur Wickham était un des cinq médecins voyageurs nommés par l'Université d'Oxford. Il accompagnait mon père à la Société de Médecine, il faisait des notes, il interrogeait mon père, l'écoutait avec soin, et mettait ainsi à profit autant qu'il le pouvait le temps de sa détention. J'ai oublié de dire qu'il était du nombre de ces malheureux Anglais retenus prisonniers en France par Bonaparte. La perte de sa liberté avait jeté sur son caractère une teinte de mélancolie qui l'avait rendu plus cher encore à mes parents... Il se distinguait par un esprit fin et observateur, la nuance la plus délicate ne lui échappait jamais, il s'en faisait une jouissance. Il pouvait vivre de contemplation.[223]

Malheureusement, nous ne conservons pas de trace de la correspondance entre Odier et Delaroche pour la période de 1804-5 mais, grâce à une lettre de mai 1806, nous constatons que Wickham fait désormais partie de la famille:

> Toute ma famille au nombre de laquelle je compte encore le bon Monsieur Wickham, vous embrasse cordialement.[224]

Wickham passe ainsi trois ans chez Odier, qui naturellement cherche à obtenir sa libération. Le prisonnier profite de ce temps pour suivre sa formation. On le voit d'ailleurs fréquenter assidûment la *Société de Physique et d'Histoire naturelle* de Genève, où il figure en tant que chirurgien anglais dans la liste de ceux que Sigrist définit comme «auditeurs à répétition»[225]. On sait, toujours grâce au récit d'Amélie, que Wickham rentre en Angleterre à la fin de l'été 1806:

> Ce fut durant le cours de cet été qu'il [Odier] obtint la liberté de M. Wickham et que cet aimable ami fit subitement un grand vide dans notre intérieur, après trois ans d'intimité et sans avoir pu entrevoir le terme de sa captivité.[226]

En réalité, Wickham doit sa libération à un ensemble de circonstances favorables. D'abord l'intervention du célèbre Edward Jenner, qui adressa un mémorial en sa faveur directement à Napoléon. Cet événement, relaté par Nias, est confirmé par Odier lui-même dans une note du mémoire qu'il adressera, en 1810, à l'*Académie de sciences*, où, en parlant des mérites de son pensionnaire et de leur amitié, il ajoute:

---

223 BPU, ms. fr. 5657, cahier XIV, pp. 77-82.

224 BPU, ms. fr. 4159, l. a. s. du 13.5.1806.

225 SIGRIST 1990, p. 75.

226 BPU, ms. fr. 5657, cahier XIV, p. 109.

> Dès la première année de sa mission en 1803, il fut arrêté à Paris comme otage et retenu prisonnier. Heureusement il obtint d'être envoyé à Genève plutôt qu'à Verdun. Le Dr Jenner, qui le connaissait particulièrement, a depuis demandé et obtenu sa libération de S. M. Impériale, en considération des avantages que la France a retirés de sa découverte relative à la vaccine.[227]

En effet, selon Richard Fischer[228], Jenner s'était en 1803 déjà adressé à l'ambassadeur français à Londres et avait écrit au Comité Central de Vaccination de Paris pour obtenir la libération de Wickham et d'un autre jeune Anglais, William Thomas Williams. Son biographe Baron nous dit que Jenner prenait particulièrement à cœur le sort de ces deux détenus.

> [Wickham] was travelling in compliance with the generous purposes of the founder of his fellowship; he was pursuing those objects which in all wars have been held sacred, and on that account alone might have claimed exemption from the ruthless decree. Mr. Williams, too, was travelling for improvement, though not under the immediate sanction and the special commission of a learned body. His health had suffered materially, and it was an objet of the great consequence both to him and to Dr. Wickham, to be liberated from their harassing bondage.[229]

Le *Comité central de Vaccination* lui ayant conseillé d'écrire directement à l'Empereur, Jenner lui écrit de Berkeley en février 1805:

> Sire,
> having by blessing of Providence made a discovery of which all nations acknowledge the beneficial effect, I presume upon that plea alone, with great deference, to request a favour from Your Imperial Majesty, who early appreciated the importance of vaccination and encouraged its propagation, and who is universally admitted to be a patron of arts.
> My humble request is that Your Imperial Majesty will graciously permit two of my friend, both men of science and literature, to return to England: one, Mr. William Thomas Williams, residing at Nancy, the Other, Dr. Wickham, at present at Geneva. Should Your Imperial Majesty be pleased to listen to the prayer of my petition, you will impress my mind with sentiments of gratitude never to be effaced.
> I have the honour to be with the most profound deference and respect...[230]

Paul Saunders[231] affirme qu'à cause de la lenteur de la poste et du fait qu'il se trouvait en Italie à l'époque, Napoléon lut la lettre plusieurs mois

---

227 AAS, dossier de la séance du 18 février 1811.

228 FISCHER 1991, p. 249.

229 BARON 1827-1838, vol. 2, pp. 36-37.

230 BARON 1827-1838, vol. 2, pp. 37-38. Selon Baron, dans les papiers de Jenner sont conservés les textes anglais et français de cette lettre.

231 SAUNDERS 1982.

après son envoi et seulement lorsque Williams lui en procura une copie à l'occasion du passage de l'Empereur à Nancy. Il précise, en outre, que l'Empereur prit connaissance de l'original lorsque Corvisart le lui présenta en juin 1806. Un mois plus tard, Corvisart put communiquer à Williams que Napoléon avait accepté la demande de Jenner et qu'il permettait aux deux Anglais de regagner leur pays. Selon le récit de Baron, l'Empereur

> was about to reject the proffered petition, that Josephine uttered the name of Jenner. The Emperor pauses for an instant and exclaimed, 'Jenner, ah, we can refuse nothing to that man'.[232]

Sans vouloir mettre en cause le prestige de Jenner et le rôle qu'il a joué dans l'affaire de Wickham, ainsi que son dévouement à la cause de la libération des savants anglais détenus en France[233], il nous faut tout de même nuancer l'affirmation de Baron, reprise par la suite par d'autres biographes de Jenner au risque de reléguer dans le genre romanesque une réalité bien plus complexe. En réalité, la libération des deux voyageurs intervient à un moment particulier des relations franco-anglaises. Ceci nous permet de comprendre pourquoi Jenner, malgré sa renommée et l'estime dont il pouvait jouir auprès de Napoléon, a dû attendre 17 mois avant de recevoir une réponse à sa pétition.

La libération de Wickham intervient en effet à un moment où Napoléon était désireux de montrer sa bonne volonté vis-à-vis des Anglais, au cours des négociations délicates[234] entre les ministres français et anglais des affaires étrangères, Talleyrand et Fox (1749-1806), dont Jenner était un proche[235]. C'est ainsi que Wickham peut retourner en Angleterre sans aucun échange en juillet 1806 avant l'interruption des négociations et par la suite achever son voyage dans d'autres pays, notamment aux Indes, selon les informations fournies par Odier:

> Wickham est retourné en Angleterre en 1806: et dès lors la guerre l'éloignant de l'Europe, l'a forcé d'aller achever ses voyages dans les Indes. J'ignore s'il est de retour. Mais ce lui-là du moins fera toujours honneur à son pays.[236]

---

232 BARON 1827-1838, vol. 2, p. 38.

233 BARON 1827-1838, vol. 2, pp. 115-117. Notons en passant que parmi les prisonniers qu'il contribue à libérer, il y a aussi le fils du célèbre John Sinclair, fait prisonnier pendant qu'il voyageait en Allemagne pour ses études.

234 COQUELLE 1904.

235 SAUNDERS 1982 *passim*. En avril 1814 encore, le journal anglais *Cheltenham Chronicle* attribue à la demande de Jenner à Napoléon la libération du Capitaine Milman, fils du célèbre médecin Francis Milman, cité par Odier parmi les *Radcliffe Fellows* qu'il avait connus. Même si Saunders considère cet épisode peu probable, il révèle toutefois l'intérêt que Jenner portait à la libération des prisonniers anglais.

236 AAS, dossier de la séance du 18 février 1811.

Selon le témoignage d'Amélie,Wickham reviendra encore quelquefois à Genève et il restera en relation avec Odier:

> Nous avons aussi reçu une lettre de M. Wickham qui regretta bien le temps où il demeurait chez nous et qui, dit il, a été le plus heureux de sa vie.[237]

Pour revenir à cette époque, on sait que Wickham est encore à Genève entre janvier et juin 1806 lorsque Odier présente son mémoire sur les voyages médicaux. Il est fort probable qu'il a collaboré, du moins pour ce qui concerne les détails sur l'institution de Radcliffe, à la rédaction de ce mémoire. Il nous semble en outre assez logique que cette relation de trois ans soit en quelque sorte à l'origine de la réflexion développée par Odier.

Nous nous sommes arrêtés sur ces détails pour essayer de mieux comprendre et situer l'élaboration de ce texte et l'importance qu'il acquiert par la suite dans l'ensemble de la réflexion scientifique du médecin genevois. Il nous semble en effet que son mémoire sur les voyages médicaux est le fruit d'une mûre réflexion basée sur la connaissance de l'*Institution de Radcliffe*, dont le but principal lui paraît de la plus grande importance. D'ailleurs, les critiques qu'il adresse à cette institution visent surtout à éliminer les défauts qui nuisent à la réussite de sa remarquable mission.

[237] BPU, ms. fr. 4157, l.a.s Genève 30.9.1813.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE MÉMOIRE D'ODIER SUR LES VOYAGES MÉDICAUX

1 La version de 1806

Le mémoire d'Odier est lu à la *Société médico-chirurgicale du samedi* lors de trois séances successives. Une première partie est présentée le 11 janvier 1806, mais le texte de cette partie n'a pas été retrouvé dans les papiers de la Société. Nous en retrouvons toutefois la trace dans l'extrait qui figure à la première page du seul registre des séances conservé:

> Il serait bien à désirer qu'un médecin voyageur nous donnait de temps en temps un aperçu bien fait de l'état de la médecine dans les différentes parties de l'Europe. L'institution de Radcliffe n'a pas encore produit ce bon effet. L'utilité des voyages médicaux n'est cependant pas problématique. Car 1. Ils ne peuvent que perfectionner beaucoup la connaissance des maladies tant endémiques qu'épidemiques et contagieuses qui ont des formes très différentes suivant les climats. 2. Ils perfectionnent aussi celle des remèdes, tant en fournissant des notices plus sures sur ceux qu'on connaît déjà qu'en faisant connaître de nouveaux. Digression sur les effets diurétiques du muriate oxygéné de potasse. 3. Ils font connaître en détail les écoles de médecine, les hôpitaux, les dispensaires et les autres établissemens publics en faveur des pauvres malades. 4. Ils établissent entre les médecins de différents pays des relations d'amitié très utiles et très propres à faciliter les communications.
>
> L'Institution de Radcliffe est à plusieurs égards défectueuse. On pourrait la perfectionner. Un capital de 12000 louis suffirait. Et ce capital pourrait s'obtenir au bout de 150 ans, par un legs de 12 louis placé à 5% en accumulant

> les intérêts. Dans un second mémoire j'examinerai l'emploi qu'on peut en faire dans le but que j'ai en vue.[238]

La deuxième partie de ce mémoire est présentée quelques mois plus tard, le 3 mai 1806[239]; le texte original a cette fois été retrouvé dans les papiers de la Société. Nous allons donc essayer de suivre l'argumentation d'Odier[240].

En se référant directement à l'exemple de Radcliffe, Odier imagine une institution qui aurait comme but d'octroyer une bourse à deux médecins voyageant ensemble pour le perfectionnement de leur art.

La première question qu'Odier se pose est de déterminer l'âge que ces médecins devraient avoir pour profiter au mieux de cette expérience. Après avoir présenté les différentes possibilités et en avoir évalué les avantages, il opte pour des médecins ayant

> entre l'âge de 25 ans qui est celui où un médecin commence pour l'ordinaire sa carrière médicale, et l'âge de 55 à 65, qui est celle où elle est prête à finir, et où l'on peut encore raisonnablement se promettre quelques années de vie sans infirmités.[241]

Dans l'*Institution de Radcliffe*, le choix s'est porté sur de jeunes médecins, mais Odier estime qu'en général l'inaptitude d'un jeune médecin, et surtout son manque d'expérience, sont des limites qui pourraient l'empêcher de profiter pleinement du voyage. Sa remarque se base sur l'observation de nombreux jeunes médecins voyageurs qu'il a connus et sur sa propre expérience. En effet, après avoir achevé ses études à Édimbourg, il eut l'occasion de séjourner, comme nous l'avons vu, à Londres, Leyde, La Haye, Amsterdam, Utrecht et Paris. Mais, nous dit-il, durant ces séjours il ne retira aucun bénéfice pour sa culture médicale, tout simplement parce qu'il n'était pas assez préparé pour le faire. C'est pour cette raison qu'il croit que

> un jeune médecin tirera beaucoup moins de profit d'un voyage entrepris pour le perfectionnement de son art qu'un docteur déjà célèbre par ses ouvrages et déjà fort instruit par une longue expérience.[242]

De ce point de vue, la renommée est, en quelque sorte, une carte de visite qui ouvre beaucoup de portes. C'est donc sur un médecin ayant au moins 25 ans de pratique et une certaine célébrité que se porte le choix d'Odier; mais il ajoute:

---

238 MHS, Z 254, p. 4. Le Louis d'or correspondait à environ 24 francs français.

239 MHS, Z 254, pp. 11-12.

240 MHS 292, p. 1.

241 MHS 292, p. 1.

242 MHS 292, p. 4.

> pour suppléer à l'activité qui lui manquera peut-être pour lui donner un aide et un compagnon qui lui serait tout à la fois agréable et utile dans ses recherches, et en même temps pour mieux remplir le but de cet établissement en réunissant tous les avantages de la jeunesse à ceux de l'expérience, je lui associerai un jeune docteur qui sans avoir encore pratiqué par lui-même, ait cependant vu un grand nombre de malades dans les hôpitaux, ait fait de bonnes études, ait obtenu son grade doctoral avec applaudissement, et se soit toujours distingué par son zèle, ses talents et sa bonne conduite. Cette association d'un vieux et d'un jeune docteur me parait être le plus heureux moyen de réussite.[243]

Odier, en effet, regrette que l'habitude des médecins de l'Antiquité d'avoir toujours des élèves en formation avec eux dans leurs visites ne se soit pas conservée. Ce qu'il envisage en effet est une sorte d'apprentissage médical.

Le mémoire établit ensuite l'émolument attribué à ces médecins voyageurs, soit 400 louis pour l'expert et 200 pour le jeune, pension qui leur sera versée pour toute la durée de leur mission, fixée à 10 ans, cinq pour voyager et cinq pour rédiger leurs observations:

> car j'exigerais que pendant toute la durée de leur voyage, nos deux médecins 1° tiendront de jour à jour un registre ou journal exact de tout ce qu'ils auront vu, appris, fait ou résolu de relatif à leur mission. 2° que de trois en trois mois au moins, ils adresseront un résumé à la personne de l'art avec laquelle ils seront chargés de correspondre. 3° qu'à leur retour, ils publieront le récit de leur voyage avec toutes les observations qu'ils croiront propres à intéresser le public, et à perfectionner l'étude de leur art, qu'un exemplaire de ce voyage fut adressé par eux à toutes les bibliothèques publiques, et à toutes les Sociétés médicales et chirurgicales de l'Empire (Si tant est que l'Empire français subsiste encore lors de l'exécution de ce projet) et qu'enfin lorsqu'ils auront rempli cette formalité, ils reçussent encore un capital de 1200 louis, à partager également entre eux...[244]

Le renouvellement de ces médecins se fera tous les 12 ans et l'ouvrage qu'ils rédigeront devra naturellement être à la hauteur de leur mission et compter au moins 500 ou 600 pages. Le mémoire se poursuit en illustrant les détails de l'institution proposée, ses tâches, ses responsabilités et son administration. En particulier, il envisage la possibilité de répartir les responsabilités de sa gestion entre deux corps différents. L'un s'occuperait de la gestion du fonds, tandis que l'autre serait chargé de la sélection du médecin plus expérimenté et de la nomination de trois de ses membres

[243] MHS 292, p. 5.

[244] MHS 292, p. 8.

chargés de correspondre avec les voyageurs. Nous ne pouvons pas ici entrer dans les détails de ce mémoire très intéressant, dont la version complète de 1810 figure en annexe de notre travail. Il nous importe surtout de montrer l'importance qu'Odier attribue au voyage pour l'avancement de la médecine, clairement souligné dans la fin du mémoire:

> Tel est mon plan. Il serait susceptible d'exécution dès à présent si quelque riche capitaliste voulait bien y consacrer 120000 louis ou si par une souscription on pouvait trouver ce capital. Une pareille institution aurait je crois les plus heureux résultats, c'est ce dont j'essayerai de vous convaincre ce qui ne serait peut-être pas impossible. Il suffirait de démontrer à tous les riches propriétaires qui font des dépenses extravagantes et inutiles qu'une partie de l'argent qui prodiguent ainsi serait bien mieux employée et tournerait bien plus à leur gloire si elle était consacrée à réaliser ces vues [...] dans un autre mémoire où je me supposerai nommé le premier pour son exécution, et où je vous donnerai l'esquisse de mon voyage. Trouvez-moi seulement l'argent pour l'entreprendre et je vous réponds qu'il ne sera pas perdu.[245]

Malheureusement, bien que l'extrait annonce une troisième partie, aucune trace de la suite de ce mémoire n'a été retrouvée dans les papiers genevois, mais le registre de la *Société médico-chirurgicale*, en date du 28 juin 1806, nous donne une fois de plus le résumé de l'exposé:

> L'auteur se suppose élu médecin voyageur suivant le plan développé dans le 2e mémoire. Il élit son second – qualités qu'il lui désire. Digression sur l'étude de l'histoire naturelle en médecine. Le voyage se bornera à l'Europe et aura pour but 1. L'étude des maladies 2. Celle de remèdes 3. Celle des autres moyens de guérison 4. Les hôpitaux et autres établissements de secours publics pour les indigents malades 5. La police médicale 6. Les Écoles et autres établissements pour l'enseignement de la Médecine 7. Les Médecins, Chirurgiens et Pharmaciens les plus célèbres.
> Moyens d'arriver à ces connaissances; Recommandations. Registre mortuaires et baptistères. Promenades, Travaux cliniques. Conversations. Préparatifs du voyage départ. Nos voyageurs parcourent d'abord la Savoie où ils examinent les eaux d'Aix et de Courmayeur. Delà ils vont en Piémont et parcourent la vallée de Vaudier pour en examiner l'air et les eaux du Gesse, ensuite ils vont à Gênes, puis en Toscane où les bains de Pise et les préparations de Susiné attirent leur attention, puis à Rome, à Naples, en Sicile. Ils remontent de là la mer Adriatique, se rendent à Venise, puis dans le Royaume d'Italie, où ils visitent les universités de Pavie et de Padoue. De retour à Venise ils traversent successivement la Dalmatie, l'Albanie, la Grèce, la Turquie Européenne, à Constantinople ils étudieront la peste; puis

[245] MHS 292, p. 12.

ils vont en Crimée, et de là en Russie. Ils s'arrêtent principalement à Moscou, à Wilma et à Petersbourg. Ils y étudient les effets de la chaleur et du froid. Ils passent de là en Suède, où la [Pyrosis Succica], les différentes espèces de ténia et la furia infernalis attirent leur attention. Puis ils parcourent la Norvège, le Danemark et la Pologne, où ils étudient la nature du [Plica]. De là ils passeront en Hongrie, puis en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, en Écosse et en Irlande. Ils s'y arrêtent longtemps, s'y embarquent pour passer en Portugal et en Espagne, d'où ils reviennent en France, le seul pays du monde où l'on puisse acquérir quelques instructions.[246]

La dernière phrase peut nous frapper un peu, surtout si l'on pense à l'importance de l'Angleterre dans la formation d'Odier, mais de toute évidence la situation politique obligeait même les Genevois à ménager la susceptibilité de la nation dont ils faisaient, depuis si peu, partie. Mais ce qui nous frappe encore davantage est l'ampleur du voyage prévu. En effet, même si les médecins voyageurs avaient cinq ans à leur disposition, parcourir en étudiant dans les détails la situation médicale de tous ces pays paraît constituer un vrai tour de force.

Après le départ de Wickham, le sujet n'est naturellement pas abandonné. Ce thème est à nouveau traité dans un autre mémoire qu'Odier présente à la *Société de Physique et d'Histoire naturelle* 19 mois plus tard[247].

Le texte de ce deuxième mémoire n'a pas été conservé, mais dans les notes d'Henri-Albert Gosse, père de Louis-André et fondateur de la *Société de Physique et d'Histoire naturelle*, on en trouve le résumé:

Séance du 3 déc. 1807, Présidence Odier

Monsieur Odier lit un mémoire médical par lequel il veut prouver qu'il conviendrait pour l'avantage de l'humanité et le perfectionnement de l'art de guérir, qu'on envoie des médecins salariés parcourir les diverses parties de l'Europe et de l'Asie pour rassembler les lumières qui manquent à l'art de guérir, il voudrait qu'on fit le choix pour cet objet d'un médecin expérimenté et d'un jeune médecin, que l'ancien médecin de 30 ans d'usage eut quatre cent louis d'appointements fixes par ans et le jeune deux cent, que le voyage durerait 10 années, qu'il y eut un fond qui peut rapporter annuellement cette somme.
Il dit qu'il [pourrait] se trouver ou par une souscription volontaire ou par la générosité d'un gouvernement. Ce projet qui a été exécuté en partie en Angleterre a des bases très défectueuses et ne présente aucun avantage à l'art de guérir, le payement d'un médecin voyageur y est de 300 sterling. M. Odier

246 MHS, Z 254, pp. 17-18.

247 BPU, SP 22, Séance du 3.12.1807. Le titre du mémoire est «Sur l'utilité des voyages médicaux pour l'avancement de la science de la médecine» et voici la liste des membres présents: Colladon, De Saussure, Pictet, Tingry, Jurine, Prévost, Gosse, Messieurs De Luc fils, De Luc neveu, Coindet, Des Roches, Peschier, le préfet Barante, Pictet-Baraban, De Candolle fils, Prévost, le docteur Vieusseux, le docteur Aubert.

> parle ensuite de la manière la plus sure de placer le capital qu'il désirait être formé. Il juge qu'il n'y aurait aucune sûreté en France et que l'Angleterre seule pourrait être le dépôt du capital* Il suppose si la souscription ne peut pas avoir lieu de créer lui-même cet établissement utile en léguant 12 louis à cet effet par son testament qui placés ils rapportent l'intérêt au 5 p. pourraient au bout de 150 ans former le capital nécessaire.[248]

On peut voir par ces quelques notes qu'il s'agit du même mémoire, probablement un peu remanié.

Nous ne pouvons pas savoir exactement quelle est la place de ce projet dans l'activité professionnelle de Louis Odier; elle nous paraît toutefois assez importante, puisque trois ans plus tard, il envoie son mémoire sur *l'Institution de Radcliffe* à une prestigieuse société savante, l'*Institut de France*, dans laquelle Odier vient d'être accepté membre correspondant[249]. La nomination d'Odier à l'*Institut* avait été reçue avec beaucoup de satisfaction par le milieu genevois, comme en témoignent ces lignes de Marc-Auguste Pictet à Cuvier:

> Nous avons appris aujourd'hui que notre excellent collègue le Prof. Odier a été nommé correspondant de la 1ere classe de l'Institut, et l'a emporté à une grande majorité sur Frank et d'autres célèbre concurrentes. Voilà Senebier dignement remplacé.[250]

C'est encore Pictet qui parle à Cuvier du Mémoire sur l'utilité des voyages médicaux, en avril de la même année, avant donc qu'Odier en fasse l'envoi[251]. Ceci aura en effet lieu deux mois plus tard, comme nous confirme la lettre qu'Odier adresse à Paris à son ami Delaroche le 3 juin 1810:

> ... J'envoie aujourd'hui un mémoire à l'Institut. Il faut bien mériter son titre de correspondant. C'est plutôt au reste une proposition qu'un mémoire. J'y développe les avantages qui résulteraient pour la France d'un établissement permanent de médecins voyageurs à l'imitation de ceux de Radcliffe, mais beaucoup mieux organisé. Je fais sentir combien les nouvelles lois sur la médecine ont rendu cet établissement indispensable, et je m'offre pour commencer, moyennant 12000 francs de pension annuelle pendant 4 ans, et 6000

---

* **Il dit cela devant le préfet du département du Léman** [note de Henri-Albert Gosse]

248 BPU, ms. fr. 2653A enveloppe N° 9.

249 La candidature d'Odier avait déjà été présentée en 1808, mais à cette occasion l'Institut avait nommé Jenner. C'est donc le 22 janvier 1810 qu'Odier est reçu membre de l'Institut. Cf. INSTITUT DE FRANCE 1913, p. 77, p. 79, p. 301, p. 314. Voir aussi RITTER 1914.

250 PICTET 1996-2000, t. II, pp. 229-230, minute du 28 janvier 1810.

251 PICTET 1996-2000, t. II, p. 232, Marc-Augsute Pictet à Cuvier, 3 avril 1810. Malheureusement la lettre n'a pas été retrouvée et nous devons nous contenter du résumé du registre de la correspondance Pictet.

pour un second de mon choix car l'un des deux voyageurs doit suivant mon plan être vieux et l'autre jeune (Je compte comme vous voyez sur votre fils pour cela). Je m'engage à ce prix à parcourir toute l'Italie, et à en rapporter tout ce qu'elle offre de bon et d'utile en médecine, ce qui fera le sujet d'un très bon livre de notre façon, pour lequel nous devrons recevoir en outre un capital de 18000 fr. chacun. Il ne reste plus qu'à faire des vœux pour la réussite de mon projet, et pour qu'il n'aboutisse pas à un *sic vos, non vobis*.[252]

Cette lettre nous fournit des informations intéressantes, notamment en ce qui concerne le projet d'Odier qui paraît prendre une tournure bien plus concrète. L'Italie est maintenant au centre de son plan[253] et il envisage déjà un voyage en compagnie de François Delaroche (1775-1813)[254], jeune médecin plein de talent pour lequel Odier, depuis la mort de son fils, avait développé une grande affection et dont il suivait les progrès scientifiques. Le fils de Daniel Delaroche avait séjourné plusieurs fois chez Odier à Genève. Il avait achevé ses études de médecine à Paris en 1806 avec un mémoire sur l'effet de la chaleur sur les animaux et fait depuis partie de la *Société philomatique*[255]. En octobre 1808, François Delaroche participe à l'expédition de Biot aux Îles Baléares. À son retour, il présente un premier mémoire à l'Institut et commence une collaboration avec Augustin-Pyramus de Candolle. En 1811, il lit un autre mémoire sur la chaleur radiante et poursuit des recherches, en collaboration avec Étienne Bérard, concernant la chaleur des gaz qui leur valut, en 1812, le prix décerné par l'Institut sur le sujet. En 1812, toujours à l'*Institut de France*, il lit un dernier mémoire sur l'influence de la température de l'air dans la respiration, mémoire qui suscita l'intérêt des savants. Claude-Louis Berthollet lui propose de poursuivre à Arcueil ses expériences sur l'influence des vents dans la propagation du son, dont les résultats seront présentés à l'Institut le 15 novembre 1813, probablement après le décès soudain de ce savant plein de promesses. En effet, un destin ingrat avait fait, à peu de jours d'intervalle, succomber le père et le fils de la fièvre typhoïde.

La lettre à Daniel Delaroche met également en évidence les ambitions personnelles d'Odier, lequel voit sans doute dans ce projet la possibilité de

252 BPU, ms. fr. 4159, l.a.s du 3.6.1810.

253 Sur les liens d'Odier avec l'Italie, voir VAJ 1993.

254 CROSLAND 1967. Sur François Delaroche, voir aussi *Bibliothèque britannique*, 58, 1815, p. 160.

255 La *Société philomatique* avait été fondée en 1788 par un groupe restreint de savants dans le but de se tenir à jour avec le progrès des sciences, elle tenait des réunions toutes les semaines. La présence de médecins parmi ses membres était dominante. Ses débuts furent assez lents, malgré l'adhésion de Vauquelin et Brongniart. Un changement considérable se produisit lors de la fermeture, en 1793, de l'Académie des Sciences et de l'adhésion massive des savants académiciens à cette société: Berthollet, Lavoisier, Vicq d'Azyr, Furcroy, Lamarck, Laplace, Hallé, Daubenton, Cuvier, Piot, de Candolle, Chaptal, etc. Par la suite, elle continue son activité et apparaît comme une sorte d'antichambre pour accéder à la première classe de l'Institut de France, voir CROSLAND 1967.

couronner sa carrière professionnelle. Toutefois, la citation de Virgile[256] avec laquelle il conclut sa lettre montre que la confiance d'Odier dans le gouvernement français n'est pas totale et qu'il craint même que d'autres puissent détourner à leur profit son projet.

C'est là probablement une des raisons qui le poussent à publier, au début de 1811, dans la *Bibliothèque Britannique*[257] (dont il était le rédacteur pour la partie médicale), des extraits du voyage du médecin romain Alexandre Flajani, précédés d'une introduction qui reprend les thèmes développés dans son mémoire de 1810. Il s'y réfère explicitement en citant de longs passages et en précisant certains points, notamment la structure de l'ouvrage que les médecins voyageurs auraient à rédiger.

Odier divise son projet de livre en sept chapitres, dont les thèmes principaux sont d'un grand intérêt pour notre étude.

Le premier devrait traiter des maladies les plus répandues dans chaque pays; le deuxième des remèdes les plus utilisés; le troisième des autres types de moyens de guérison; le quatrième des établissements de soins; le cinquième de tout ce qui concerne la police médicale en place; le sixième des établissements d'enseignement et enfin le septième s'intéresserait aux « médecins, chirurgiens et les pharmaciens les plus distingués dans chaque pays ».

Le long article présente ensuite des extraits de l'intéressant ouvrage de Flajani, fruit d'un voyage médical en Europe, et qui se divise en quatre parties: Écoles de médecine, Collections scientifiques, Secours pour les pauvres malades, Secours pour les pauvres non malades[258].

2 Le mémoire de 1810

Comme nous l'avons vu, le mémoire d'Odier est envoyé à l'Institut en juin 1810, mais ne sera lu que neuf mois plus tard, précisément le 18 février 1811[259]. Nous avons retrouvé ce mémoire dans les archives de

256 « Ce que vous faîtes n'est pas pour vous », mots que, selon la tradition, Virgile aurait composés pour revendiquer la paternité d'un distique à Auguste que le poète Batillo avait fait passer pour le sien. Cette expression est communément utilisée pour indiquer la fraude de celui qui s'approprie les mérites d'autrui.

257 ODIER L. 1811 a, publié aussi séparément ODIER L. 1811 b.

258 FLAJANI 1807.

259 INSTITUT DE FRANCE 1913, Séance du lundi 18 février 181, p. 450. Voici la liste des membres présents: Lelière, Rochon, Burckhardt, Charles, Lalande Neveu, Guyton-Morveau, Tenon, Bougainville, Beauvois, Olivier, Arago, Bosc, Bossut, Berthollet, Desmarest, Cassini, Levêque, Lamarck, Parmentier, Buache, Gay-Lussac, Labillardière, Deyux, Thenard, Biot, Portal, Malus, Sabatier, Percy, Lacroix, Tessier, Monge, Huzard, Hallé, Desessartz, Sage, Vauquelin, Haüy, Silvestre, Richard, Bouvard, Carnot, Messier, Sané, Lagrange, Desfontaines, Legendre, de Jussieu, Cuvier, Pelletan, Delambre, Pinel, Laplace, Geoffry Saint Hilaire, Périer, Mirbel.

l'Académie des Sciences. Bien qu'il suive fondamentalement la trame du mémoire de 1806, la comparaison entre les deux textes nous permet d'avoir une vision plus complète du premier mémoire et de remarquer quelques différences là où nous possédons les deux textes complets.

D'abord, on remarque dans la première partie un approfondissement important de la thématique, notamment sur l'utilité des voyages médicaux.

Il est intéressant pour notre étude de suivre l'argumentation développée par Odier, qui cherche à montrer les avantages que la France retirerait d'une Institution créée pour permettre aux médecins formés exclusivement dans les universités françaises, d'après la loi de 1809, de pouvoir élargir leur savoir grâce à la connaissance

> de tout ce qui se fait de bon et d'utile à l'étranger, relativement à toutes les branches de leur art. Je m'estimerai très heureux, si, en donnant à cet égard une première impulsion au zèle de mes lecteurs, j'ai pu contribuer à faire jouir cet Art d'un avantage analogue à celui qu'on a très sagement accordé à l'astronomie, à la botanique, à l'agriculture, etc.[260]

Odier développe ensuite les avantages selon lui incontestables des voyages médicaux.

Pour ce qui concerne la connaissance des maladies, il distingue plusieurs types. Il considère tout d'abord l'étude des maladies endémiques – telles que le goitre du Valais ou la pellagre de Lombardie –, dont il pense qu'il est fondamental, pour mieux les connaître, de les observer sur place. Cette observation doit être faite par un médecin, car les autres voyageurs sont des sources souvent peu fiables dans ce domaine. L'étude des maladies propres à certains territoires permet selon Odier d'éclairer par analogie d'autres affections du corps humain:

> Dans la science médicale, plus peut-être que dans aucune autre, il n'y a point de fait de pratique tellement isolé qu'on ne puisse en tirer quelque partie à d'autres égards.[261]

Encore plus importante lui paraît l'étude des maladies épidémiques car, en parcourant les divers pays, celles-ci se transforment; en conséquence celui qui les aura observées

> en différents pays et en différents climats, sera bien mieux en état de former des indications pour leur traitement que celui qui ne connaîtra que l'apparence générale qu'elles prennent dans son village ou dans son district.[262]

---

260 AAS, Dossiers des séances, séance du 18 février 1811.

261 AAS, Dossiers des séances, séance du 18 février 1811.

262 AAS, Dossiers des séances, séance du 18 février 1811.

La possibilité de connaître et d'étudier les différents remèdes utilisés dans chaque pays est un autre avantage considérable des voyages médicaux. Il faut observer leur préparation et leur usage, surtout ceux des remèdes domestiques dont l'application est très locale. Après avoir donné d'amples détails dans ce domaine, Odier présente à titre d'exemple l'histoire d'un de ses patients qui avait réagi d'une façon très positive à la prise, en tant que diurétique, du muriate suroxygéné de Potasse:

> Si un médecin voyageur aurait passé à Genève dans ces temps là, je lui aurais raconté cette histoire en détail, j'aurais peut-être pu lui faire voir le malade, il aurait pris note de cette observation qui prouve que le Muriate suroxygéné de Potasse peut en certaines occasions être considéré comme l'un des meilleurs diurétiques connus... J'aurais bien des faits de ce genre à lui apprendre encore. Chaque médecin qu'il verrait lui en apprendrait d'autres et peu à peu son portefeuille s'enrichirait d'une multitude d'observations importantes dont il n'aurait pas entendu parler de longtemps sans son voyage, parce qu'il est rare qu'on ait la volonté, le temps ou la facilité de publier ce qu'on voit de nouveau. Et quand même on le publierait, ces sortes de faits ne font jamais la même impression quand vous les lisez dans un livre, que quand vous les tenez de la propre bouche de l'observateur. On ne lit pas d'ailleurs tout ce qui se publie, on n'ajoute pas foi à tout ce qu'on lit, on a toujours enfin quelques éclaircissements à demander que l'auteur d'un livre ne donne point, et qu'on obtient facilement de vive voix. Tout cela donne au voyageur un très grand avantage sur le simple lecteur au profit de la science.[263]

Le mémoire présente ensuite les avantages offerts par l'étude de différents établissements tels que les écoles et les hôpitaux. Dans les écoles,

> il verra des professeurs plus ou moins distingués, il entendra différentes théories, et il pourra par leurs contradictions juger de leur insuffisance. Dans les hôpitaux et les dispensaires, il verra différents genres de pratique, des méthodes de guérison presque diamétralement opposées, et cependant presque également heureuses.[264]

Face à ce type de contradictions, le médecin sera obligé de suspendre son jugement en évitant ainsi la construction trop rapide de systèmes. Il s'efforcera plutôt d'observer et de

> mettre de l'ordre dans ses observations, d'accumuler les faits particuliers, et de ne les généraliser que lorsque les exceptions sont en si petit nombre qu'elles ne puissent compter pour rien.[265]

---

263 AAS, dossiers des séances, séance du 18 février 1811.

264 AAS, *ibidem.*

265 AAS, *ibidem.*

Le médecin qui voyage pour l'avancement de la science veillera au cours des visites dans les établissements à comparer les différents enseignements et méthodes pour en faire profiter par la suite son pays. Ainsi, dans les hôpitaux, il observera attentivement

> l'administration intérieure, la police, l'économie domestique, le plus ou moins d'attention qu'on met au bien être des malades, les artifices plus ou moins ingénieux, plus ou moins efficaces, plus ou moins faciles à exécuter par lesquels on maintient la propreté, on prévient la contagion, on dissipe les mauvaises odeurs et partout il trouvera quelque chose à imiter et des défauts à fuir. Qui pourrait douter qu'il ne résulte des voyages entrepris dans un pareil but un ensemble de lumières infiniment utiles et profitables à la nation qui aurait la sagesse de créer chez elle un établissement de ce genre permanent et bien dirigé.[266]

Autre avantage: la rencontre et les liens d'amitié créés avec les autres médecins qu'il côtoiera pendant sa mission. L'importance de ces liens demeure fondamentale pour la diffusion de la connaissance, sans compter que ces relations peuvent constituer des réseaux très utiles dans beaucoup d'autres domaines tels que le commerce et la politique. Ainsi Odier rêve, dans l'esprit du siècle[267], d'un réseau international de grande envergure dans lequel les médecins voyageurs joueraient le rôle d'intermédiaires culturels:

> N'y eut-il que les relations d'amitié qu'il ferait nécessairement naître entre les voyageurs en mission, et plusieurs des différents médecins qu'ils seraient appelés à voir, ce serait une raison suffisante pour le fonder. Ces relations entre gens éclairés, comme le sont ordinairement les gens de notre profession, seraient une source de communications importantes, fourniraient des recommandations utiles aux voyageurs d'une autre catégorie, deviendraient peut-être un moyen de négociation pour le commerce, pour des traités, pour des alliances et que sais-je tous les avantages que pourrait en tirer la politique?[268]

La deuxième partie du mémoire suit le texte de 1806, en reprenant le modèle de l'*Institution de Radcliffe* et en critiquant avant tout ses carences: le choix des voyageurs, trop jeunes et sans diplôme ni expérience; l'influence du système de la recommandation dans leur sélection; et enfin le manque de contrôle sur le déroulement de leur voyage, lié au fait que les élus ne sont nullement tenus d'en rendre compte ni par des ouvrages, ni par des correspondances scientifiques. Odier émet ensuite une série de propositions qui visent à corriger ces défauts et donne plu-

---

266 AAS, *ibidem.*

267 Sur la relation entre voyageurs savants et coopération internationale, voir FAIVRE 1966.

268 AAS, *ibidem.*

sieurs détails relatifs à l'organisation d'une éventuelle institution de ce genre (gestion de fonds, émolument des médecins voyageurs, etc.).

Il propose, à nouveau, l'association d'un médecin de grande expérience et d'un jeune médecin de son choix. Il détermine ensuite la durée de leur mission qu'il réduit à quatre ans, deux pour voyager et deux pour la rédaction des observations. On peut remarquer ici qu'Odier modifie substantiellement son texte de 1806, dans lequel il suivait le modèle de Radcliffe qui prévoyait une durée totale de dix ans. Cette modification, selon lui, permettrait d'élargir le nombre des médecins qui pourraient profiter de cette expérience et réduire le risque de perdre l'un des voyageurs durant la durée de la mission. Une autre modification qu'il propose est de limiter géographiquement chaque voyage:

> L'Italie, par exemple, pourrait faire l'unique objet d'un premier de ces voyages; l'Espagne et le Portugal, la Russie, la Turquie et ainsi de suite jusqu'à qu'on eut parcouru successivement tout le globe; ce qui prendrait peut-être un siècle, au bout duquel on recommencerait pour comparer les changements qu'on aurait apportés un aussi long espace de temps dans la médecine et peut-être dans les maladies des différents pays.[269]

Odier propose ensuite que l'élection des médecins soit attribuée à l'*École de médecine* de Paris qui, pour éviter « l'influence de l'intrigue et de la cabale », ouvrirait un concours public. L'École désignerait également les correspondants qui seraient chargés de suivre le voyage et de fournir l'appui nécessaire aux voyageurs pendant leur mission.

La troisième partie du mémoire traite du texte que les médecins voyageurs devront rédiger pour faire partager les bénéfices de leur expérience, thème déjà développé dans la présentation de l'ouvrage de Flajani.

Les voyageurs seraient tenus de rédiger un carnet journalier de leur voyage et d'en envoyer, tous les trois mois, un résumé à leurs correspondants. De plus, à leur retour, ils devraient publier un ouvrage de 500 ou 600 pages avec le récit de leur voyage et toutes les observations qu'ils auront recueillies. Cet ouvrage devra être distribué « à toutes les Bibliothèques publiques, et à toutes les Sociétés médicales et chirurgicales de l'Empire ».

Odier demande enfin à l'*Institut de France* de soumettre à l'Empereur son projet et propose en outre sa candidature pour le premier voyage en assurant qu'il choisira pour compagnon un médecin dont la réputation sera irréprochable. Il fournit ensuite le plan des observations qu'il estime devoir effectuer, en mettant en évidence quatre grandes thématiques: les maladies, les remèdes, les lieux de soin et d'enseignement, les milieux professionnels. Parallèlement au journal de route, ces points constitueront les

[269] AAS, *ibidem.*

chapitres principaux de l'ouvrage qu'il envisage: comme on le voit, ils correspondent à la proposition qu'il avait publiée dans la *Bibliothèque Britannique*. Odier conclut son mémoire en rappelant le mérite qu'un pays retirerait d'une telle Institution:

> ... il me semble qu'une suite de voyages entrepris sur ce plan dans tous les pays du monde, formerait à la longue une collection infiniment utile, et que la magnificence du Monarque qui aurait fondé un pareil établissement, [...] même y consacrer annuellement une beaucoup plus forte somme que celle que je propose, serait bien amplement récompensée par les grands avantages qui en résulteraient pour ses sujets.[270]

Une première comparaison des deux versions du mémoire (même si la première est incomplète, nous pouvons en partie la reconstituer grâce aux extraits) ne paraît pas montrer de grandes différences. On peut sûrement affirmer que la première rédaction a servi de canevas au deuxième texte, même si l'on peut noter des changements intéressants, comme par exemple l'élimination des éloges réservés à la plus grande sécurité d'un placement de fonds en Angleterre. Ces modifications marginales se justifient facilement par le destinataire de la deuxième version.

Parmi les changements plus importants, il faut remarquer la réduction du temps prévu pour le voyage – de dix à quatre ans – ainsi que la délimitation géographique de l'itinéraire proposé, qui se borne désormais à un pays par voyage. Ces changements sont liés au caractère plus réaliste du deuxième projet.

On a vu, grâce à la correspondance avec Delaroche, qu'Odier avait choisi pour lui-même l'Italie, un choix qui confirme l'intérêt croissant que ce pays suscite dans le milieu scientifique genevois. Les relations que ce dernier entretient avec des savants de grande renommée tels que Spallanzani, Volta, Aldini, Vassalli sont bien connues[271]. Quant au milieu médical, la Péninsule n'est pas dépourvue de centres de premier ordre, que l'on pense à Pavie, mais aussi à Milan, Pise ou Naples où pratiquent des médecins remarquables tels que les anatomistes Antonio Scarpa (1752-1832), Giuseppe Jacobi (1779-1813) et Luigi Sacco (1769-1836), correspondant d'Odier et propagateur de la vaccine dans le nord de l'Italie. La réputation d'Odier en Italie est en outre très grande[272]. D'ailleurs, la médecine italienne est celle qui, dans ces années, paraît le plus attirer l'attention des

---

270 AAS, *ibidem.*

271 SIGRIST 1990.

272 ODIER A. 1993 *passim*. La renommée d'Odier est surtout liée à son action en faveur de la diffusion de la vaccine dont, on le rappelle, il invente le nom qui sera par la suite adopté dans le monde entier. Ceci lui valut même un poème écrit par S. Ponta sous le titre *Trionfo della Vaccina*, Parme, 1810.

médecins genevois[273]. Comme l'a très bien remarqué Sigrist, Genève, malgré son anglophilie, est de plus en plus cosmopolite:

> À partir de 1806, la Bibliothèque Britannique consacre une part plus importante aux informations en provenance d'Italie, d'Allemagne et même de France. Ces informations peuvent être groupées autour de quelques thèmes, comme l'électrochimie et la médecine galvanique pour l'Italie, ou dispersées en une multitude des recherches comme en Allemagne. La Société de Physique et la Société des Naturalistes reçoivent pour leur part la visite d'un certain nombre de savants allemands, italiens, suisses, et à l'occasion hollandais, espagnols ou même suédois.[274]

Pour conclure cette présentation, nous pourrons donc voir dans l'intérêt d'Odier pour les voyages se préciser deux critères parallèles, dont le second est de loin le plus important. D'une part, le voyage médical, s'il est bien planifié, représente une source d'instruction pour les médecins. D'autre part, c'est un incomparable moyen de faire progresser la science médicale. De ce point de vue, il est impératif que la société le prenne en charge. Ce dernier point est pour Odier fondamental: peu importe si le financement suit un modèle local de donations privées, dans un esprit fidèle à la tradition libérale teintée de paternalisme éclairé, ou le modèle basé sur l'initiative et le contrôle direct de l'État.

La première solution est proposée dans le mémoire de 1806 qui s'adresse au milieu genevois, tandis que la deuxième est au cœur du mémoire envoyé à l'*Institut,* qui n'a malheureusement plus le pouvoir de s'en faire le promoteur. Le mémoire fera l'objet d'un rapport publié par la suite dans le registre des séances de l'Académie. Ce rapport présenté par Desessartz et Hallé dans la séance du 4 mars 1811 vaut la peine d'être cité en entier:

> Le Mémoire dont vous nous avait chargés, M. Hallé et moi, de vous rendre compte, a pour but de faire connaître les avantages que l'on retirerait en France d'une fondation analogue à celle du docteur Radcliffe d'Édimbourg, pour l'entretien de deux médecins voyageurs, et les meilleurs moyens d'organiser cet établissement.
> Son auteur est M. Louis Odier, de Genève, docteur en médecine, Correspondant de l'Institut.
> Tout ce qu'une pratique constante et multipliée peut procurer de connaissances dans les différentes branches de la médecine et des parties analogues de l'histoire naturelle, joint à un amour inaltérable de son art, a fourni à

[273] À cet intérêt marqué des Genevois pour la médecine italienne de l'époque a sûrement contribué l'énorme succès connu dans ce pays par la vaccination qui est de loin le plus considérable d'Europe: 2 millions et demi d'Italiens sont vaccinés durant les deux premières années d'introduction de la méthode. Sur le sujet, voir BERCÉ 1984.

[274] SIGRIST 1990, p. 91.

M. Odier le développement des avantages réels que l'on doit attendre de l'établissement proposé, tant pour saisir le caractère des maladies endémiques que celui des épidémiques, et apercevoir les influences qu'y exercent les saisons, les sites, les productions des pays, la manière de vivre et les autres circonstances qui rendent si souvent la même maladie différente dans un endroit et dans un autre, au point même que quelquefois elle a été méconnue.

En parcourant différents pays, y fréquentant les médecins accrédités, visitant les hôpitaux, on y apprendra la manière dont s'y exerce la médecine; on s'instruira des remèdes familiers et habituels, de leur composition, de leur préparation, étude trop négligée quoiqu'elle ait déjà enrichi la matière médicale et la thérapeutique des moyens précieux de guérir ou préserver des maladies très graves. Il suffit de nommer la vaccine.

Il est incontestable qu'un médecin voyageur, qui remplira exactement et avec zèle les devoirs dont M. Odier trace le tableau, pourra répandre de grandes lumières sur la médecine pratique et contribuera singulièrement à ses progrès.

Nous devons à M. Odier d'avoir, dans le plan d'organisation qu'il offre pour cet établissement, tâché de le préserver du reproche d'inutilité fait avec justice à la fondation du médecin d'Édimbourg.

Dans la vue d'en assurer de plus en plus le succès, il cherche à déterminer quels doivent être les médecins que l'on choisira, l'Empereur ayant adopté le projet muni de l'approbation de la Classe.

Ce dernier point, la présentation à Sa Majesté que l'auteur désire obtenir de l'Institut, nous paraît difficile et même impossible.

Nous croyons devoir rappeler à la Classe que, lors de la fondation de l'Institut, le Gouvernement le chargea, par la loi du 3 Brunaire an 4, titre 5, art. 1er, de nommer tous les ans au concours vingt citoyens qui seront chargés de voyager et de faire des observations relatives à l'agriculture, tant dans les départements de la République que dans les pays étrangers.

Article 3. Ces citoyens nommés (destinés pour l'agriculture) voyageront pendant trois ans aux frais de la République et moyennant un traitement que le Corps législatif déterminera.

Article 5. L'institut National nommera tous les ans six de ses Membres pour voyager, soit ensemble, soit séparément, pour faire des recherches sur les différences des connaissances humaines autres que l'agriculture.

La loi existait alors; elle n'existe plus aujourd'hui, et le projet présenté par M. Odier ne peut avoir d'exécution qu'en vertu d'une nouvelle loi du Souverain qui l'aura agréé, et à qui, par conséquent, il doit être présenté. M. Odier désirait que ce fût par la Classe, mais nous observons que l'Institut, par la loi qui l'a créé, a été chargé de présenter à Sa Majesté les sujets qu'il jugerait capables de remplir les places vacantes dans les établissements déjà formés. Mais il n'est point de son ressort de prévenir sa bienfaisance, sa munificence, en lui proposant des établissements publics. Il doit attendre ses ordres pour faire les examens qui sont de sa compétence et dont sa sagesse législatrice croit avoir besoin.

> En conséquence, vos Commissaires pensent que la Classe doit arrêter que MM. Les Secrétaires renvoient à M. Odier son Mémoire, en lui déclarant que l'approbation qu'il demande est hors de son attribution; qu'elle n'est pas même autorisée à rien prononcer; qu'en conséquence, il doit suivre la marche ordinaire, faire parvenir son Mémoire à son Ex. Le Ministre de l'Intérieur. La classe approuve le Rapport et en adopte les conclusions.[275]

Comme on le voit, le projet d'Odier va buter contre les règles strictes du fonctionnement centralisateur napoléonien et sa structure hiérarchique qui s'adaptent mal au pragmatisme un peu naïf du Genevois. De plus, la critique adressée à la nouvelle législation concernant l'enseignement de la médecine et la référence au modèle anglais représentent sûrement des points délicats. Pourtant, son projet, tout en étant ambitieux, n'est pas irréaliste. En effet, plusieurs facteurs peuvent avoir poussé Odier à proposer au gouvernement français son plan. D'abord il faut rappeler que le botaniste genevois Augustin-Pyramus de Candolle avait proposé un projet, autorisé par le gouvernement, en vue d'effectuer entre 1806 et 1810 une série de voyages botaniques et agronomiques en France pour compléter l'étude des variétés botaniques de certains départements français[276]. Un autre Genevois et collaborateur de la *Bibliothèque Britannique*, l'agronome Jacob-Frédéric Lullin de Chateauvieux obtient en 1811 le poste d'inspecteur général des dépôts de béliers dans les territoires italiens annexés à l'Empire, où il effectuera deux voyages agronomiques en Italie en 1812 et 1813[277]. Les grandes enquêtes statistiques connaissent en effet un nouvel élan à partir de 1810, et on a vu que le ministre de l'Intérieur, le comte de Montalivet avait demandé cette même année à Odier de rédiger une topographie médicale de Genève[278]. Enfin, il ne faut pas oublier que le médecin genevois bénéficie alors d'une réputation européenne.

Après ce refus de l'*Institut*, nous ne pouvons pas exclure qu'Odier ait fait d'autres démarches pour faire accepter son plan, notamment auprès du Ministre de l'Intérieur. Toutefois nous n'en avons trouvé aucune trace, ni dans les papiers genevois d'Odier, ni au cours d'une recherche effectuée aux *Archives Nationales* de Paris. Il nous paraît en tout cas suffisant de signaler l'intérêt que la pratique du voyage médical a suscité parmi les savants de l'époque et le rôle joué en particulier par le milieu scientifique genevois.

Cet intérêt de plus en plus marqué pour les voyages d'étude dans le milieu médical est d'ailleurs une conséquence très directe des change-

---

275 INSTITUT DE FRANCE 1913, Séance du lundi 4 mars 1811, pp. 455-456.

276 CROSLAND 1967, pp. 118-119; CANDOLLE 1813.

277 VAJ 1986, VAJ 1988 et VAJ 1990.

278 BPU, ms. fr. 4159, lettre de Louis Odier à Daniel Delaroche, de Genève, le 8 juillet 1810.

ments en cours dans ce domaine et de la réflexion sur le rôle de l'art médical dans une société en pleine mutation; une société dans laquelle un nouveau pouvoir politique compte de plus en plus sur ses élites savantes pour bâtir ses fondements. Le mémoire sur les voyages médicaux s'encadre parfaitement dans ce contexte et représente une tentative intéressante pour affirmer avec force le rôle et la place du médecin dans la nouvelle société qui naît des cendres de l'Ancien Régime.

Louis Odier meurt quelques mois avant le départ pour un long tour de formation médicale d'un autre Genevois, Louis-André Gosse, lequel nous a laissé le journal complet de son voyage resté inédit jusqu'à aujourd'hui. Il est difficile d'imaginer que les idées d'Odier n'aient pas influencé le choix de ce jeune médecin.

Avant de passer à la seconde partie de cette étude, il est utile de résumer de façon schématique les aspects théoriques du voyage médical tels qu'ils ressortent du mémoire de 1810. Odier a mis en évidence quatre champs principaux d'observation: les maladies, les remèdes et les moyens de guérison, les lieux de soins et d'instruction, les milieux professionnels. Pour chaque champ d'observation, il a précisé les objets dignes d'attention.

Maladies
- Maladies endémiques
- Maladies épidémiques

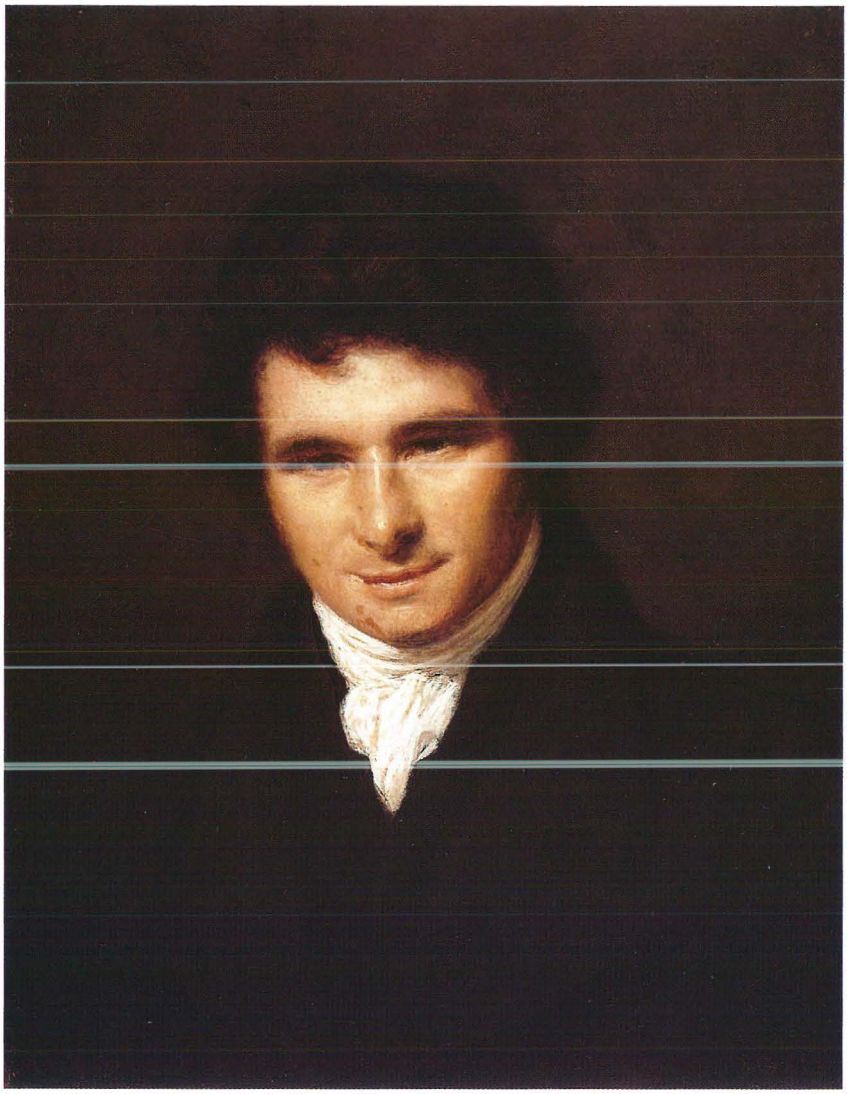
Remèdes et Moyens de guérison
- Remèdes reconnus venant de l'étranger
- Remèdes d'utilisation domestique et donc peu connus
- Moyens médicaux
- Moyens provenant d'autres sciences (physique, chimie, histoire naturelle) et utiles à la médecine

Lieux de soins et Lieux de transmission du savoir
- Hôpitaux, dispensaires, maisons de guérison
- Universités, écoles, cours privés
- Lieux de diffusion du savoir médical

Milieu professionnel
- Police médicale
- Rencontre avec les professionnels

En nous souvenant de ces grands champs thématiques, nous allons étudier, dans la seconde partie de ce travail, les carnets de route de Louis-André Gosse afin d'effectuer une analyse comparative entre ces aspects théoriques et leur mise en œuvre pratique telle qu'elle ressort de son voyage.

Portrait du docteur Louis Odier (1748-1817) par Firmin Massot (1766-1849).
Huile sur toile, 31,5 x 26,5 cm.
Collections de la Société des Arts de Genève.
Don de l'artiste. Inv. Mas(1).3.
Photo: François Martin.

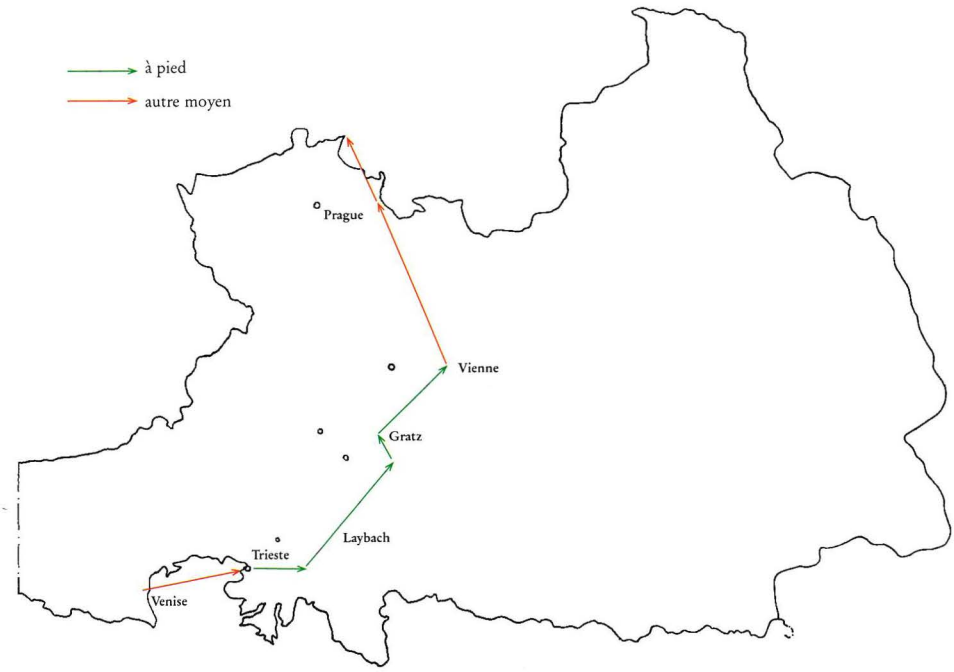


Portrait de Louis-André Gosse (1791-1872) par Jacques-Laurent Agasse (1767-1849).
Peint en 1819.
Huile sur bois, 23 x 18 cm.
Collection privée.
Inv- no HM 9146.
Photo: Musée d'Art et d'Histoire de Genève, Maurice Aeschimann.

Carte n° 1: itinéraire de L. A. Gosse en Europe (septembre 1817-mai 1820)

Carte n° 2: itinéraire de L. A. Gosse en Italie (septembre 1817-mai 1818)

Carte n° 3 : itinéraire de L. A. Gosse dans l'Empire d'Autriche (juin-décembre 1818)



Carte n° 4: itinéraire de L. A. Gosse en Allemagne (décembre 1818-mai 1819)

Carte n° 5: itinéraire de L. A. Gosse en Hollande (mai-juin 1819)

Carte n° 6: itinéraire de L. A. Gosse en Royaume-Uni (juin 1819-mai 1820)

SECONDE PARTIE

La pratique
Le voyage médical de Louis-André Gosse en Europe

CHAPITRE CINQUIÈME

ORGANISATION DU VOYAGE

1 Louis-André Gosse, le médecin

La famille Gosse, originaire de la Forêt Noire, était établie à Strasbourg, puis à Sedan et ensuite à La Haye où Pierre Gosse (1676-1755) fonde une librairie bientôt renommée[279]. Il ouvre ensuite deux succursales à Londres et à Genève. Au début du XVIII[e] siècle, il s'établit avec deux de ses fils à Genève, pour exercer son activité de libraire imprimeur. Il est reçu habitant en 1739 et c'est ainsi qu'une partie de la famille Gosse s'établit à Genève. L'un des petits-fils de Pierre Gosse, Henri-Albert (1753-1816), particulièrement doué pour les sciences, achève des études à l'École Royale de Pharmacie de Paris où il reste jusqu'en 1781. Dans la capitale française, il se lie avec les savants les plus renommés de l'époque. Impossible en quelques lignes de parcourir la vie de ce savant original qui, à côté de son activité d'apothicaire et de chimiste, est aussi inventeur et entrepreneur[280]. Henri-Albert passe la fin de sa vie à Mornex, en Savoie, où il avait construit un ermitage sur un sommet, tout près de Genève, qui dès lors porte le nom de Mont Gosse[281]. C'est dans cette retraite que se réunit pour la première fois, en octobre 1815, la *Société Helvétique des Sciences Naturelles*, dont il est le fondateur. Cette société représente une création originale, étant en effet la première du genre en Europe, basée sur l'idée de congrès scientifiques itinérants qui aura dès lors un grand

279 BPU, ms. fr. 2667 n. 7.

280 Dans les papiers de Gosse conservés à la BPU, on trouve un nombre considérable d'études sur différents projets, ms. fr. 2651 – 2659. Voir notamment SIGRIST et GRANGE 1995.

281 GUICHONNET 1965.

succès. D'ailleurs, Gosse avait déjà été le principal instigateur de la fondation à Genève, en 1790, de la *Société d'Histoire Naturelle*, devenue, en 1799, *Société de Physique et d'Histoire Naturelle*[282]. Son activité infatigable est l'une des caractéristiques de sa carrière. Déjà en 1781, il emporte au Collège de Pharmacie le prix Lenoir de botanique. Par la suite, en 1783, il obtient le prix annuel de l'*Académie Royale des Sciences* avec un mémoire sur les maladies des doreurs au feu et sur métaux. Deux années plus tard, en 1785, la même Académie lui confère un autre prix annuel pour un mémoire sur les maladies des fabricants de chapeaux et, en 1789, elle le recevra parmi ses prestigieux membres correspondants, titre qui lui sera reconnu aussi par l'Institut de France en 1804. Ses talents de chimiste et d'hygiéniste seront ainsi officiellement consacrés.

De retour à Genève, il est reçu maître en pharmacie le 16 mars 1788, seul 'natif' à avoir eu ce privilège; quelques mois après, il est reçu 'bourgeois', titre auquel il aspirait depuis longtemps[283]. En août de la même année, il épouse Louise Agasse (1757-1832), sœur de Philippe, lequel est le père du célèbre peintre animalier Jacques-Laurent Agasse (1767-1849). Le couple s'installe à la maison Prévost où Henri-Albert ouvre sa pharmacie dont la réputation dépassera très vite les frontières locales. C'est là que naît Louis-André Gosse:

> Louis-André Gosse né le 18 juin 1791, place Longemalle, maison Prevost, 9 étage. Santé délicate dans les premières années, tendance à des diarrhées qui engagea mes parents, et surtout ma bonne mère à me faire vivre à la campagne, d'abord dans la famille Agasse à Valavran, puis plus tard de me mettre en pension chez un de nos anciens domestiques à Bursinel, où je restai 6 mois, menant une vie de paysan, et où je me remis complètement.[284]

L'enfant eut une jeunesse assez heureuse en contact avec la nature. Depuis l'âge de 7 ans, son père l'emmène en voyage. Il rencontre de grands savants et se passionne pour les sciences. Il fréquente d'abord le collège, puis part à Neuwied dans le Royaume de Prusse chez les frères Moraves[285] et après trois ans d'étude, en août 1803, il revient à Genève, où il participe à divers voyages scientifiques à la mode; avec ses parents et le préfet du Département du Mont Blanc, il se rend à Chamonix et à la Mer de Glace.

---

282 SIGRIST 1990.

283 18.6.1788, Henri-Albert Gosse, maître en pharmacie, natif, gratis, cf. COVELLE 1897, p. 461. Les habitants de l'ancienne République de Genève étaient divisés en 5 classes: les citoyens, les bourgeois, les habitants, les natifs et les sujets. Le Conseil Général de la République était composé par les citoyens et les bourgeois.

284 Ainsi commence en effet son autobiographie inachevée, dictée quelques jours avant de mourir à son fils, le médecin Hyppolite Gosse, BPU, ms. fr. 2667, n. 5.

285 «Événements pendant ma vie» BPU, ms. fr. 2667, n. 5.

En 1807, il entre à l'Académie et suit, entre autres, les cours scientifiques de Louis Odier, Pierre François Tingry (1743-1821), Nicolas Théodore de Saussure (1767-1845), Jean-Pierre Vaucher (1763-1841), Louis Jurine.

Durant ces années passées dans la maison paternelle, il rencontre les naturalistes genevois; son père a créé un musée ornithologique et Louis-André, en 1809, apprend à empailler les oiseaux et à fabriquer des eaux minérales artificielles. Il prend aussi des leçons de dessin et de modelage, ses travaux sont assez bons et son premier essai est un buste de Linné qui va tout de suite orner le Temple à la Nature de l'ermitage de son père, au pied du Salève. Il réalise aussi des bustes de ses parents et de savants genevois, tels Louis Jurine, Jean François Coindet et Horace-Bénédict de Saussure. Dans ces années, il travaille comme apprenti dans la pharmacie de son père, mais cette profession ne lui plaît pas. La tradition locale veut que sa vocation pour la médecine soit étroitement liée à son activité de modelage[286]. Lui-même raconte qu'un jour de 1811, pendant qu'il était en train d'effectuer à la pharmacie un buste de sa cousine Bolomane, le docteur Mayor entre et lui fait des remarques sur son travail, en lui conseillant de mieux étudier l'anatomie. Louis-André Gosse suit immédiatement ce conseil et c'est le début d'une vraie passion qui l'amène à convaincre son père de le laisser entreprendre des études de médecine. En novembre 1811, il part pour Paris, avec une lettre de recommandation de son père pour Marc-Auguste Pictet:

> Après deux ans et demi d'apprentissage de Pharmacie mon fils s'est décidé à embrasser l'état de médecin. Ne voulant point combattre sa détermination, d'ailleurs sentant combien les connaissances en pharmacie sont importantes pour un médecin, je n'ai pas balancé de le faire partir pour Partis; dans l'espérance, Monsieur, que vous y seriez, j'ai pris la liberté de vous le présenter; veuillez lui accorder vos précieux conseils et vos excellentes recommandations comme un des vos jeunes élèves et comme un Genevois désireux de se faire un nom dans l'art important pour lequel il se destine.[287]

Les nombreux amis de son père le reçoivent aimablement[288]. Il va tous les dimanches dîner chez le fils de Louis Jurine, alors directeur des Bains de Tivoli. Il fréquente les chimistes Nocilas-Louis Vauquelin (1763-1829) au Jardin de Plantes, Antoine-François Fourcroy (1755-1809), Michel-Eugène Chevreul (1786-1889), Claude-Louis Berthollet (1748-822), les

---

286 Voir DUVAL 1873 et SAUSSURE 1874.

287 BPU, ms. ft. 2629, brouillon de lettre de Henri-Albert Gosse à Marc-Auguste Pictet du 1er novembre 1811, cité d'après PICTET 1996, t. I, p. 306.

288 Sur le milieu scientifique de Paris dans ces années, voir CROSLAND 1967. Sur les jugements portés par Gosse vis-à-vis de quelques médecins parisiens au cours de ses études, voir OLIVIER 1953 b.

naturalistes Louis Bosc d'Antic (1759-1828), Georges Cuvier (1769-1832), Antoine Augustin Parmentier (1737-1813), Bernard Germain Lacépède (1756-1825), les botanistes Antoine-Laurent Jussieu (1748-1836), André Thouin (1747-1824), Louis Claude Marie Richard (1754-1821) ainsi que les médecins Jean Noël Hallé (1754-1822), Constant Duméril (1774-1860), Joseph Claude Récamier (1774-1852). Il fait aussi la connaissance du physicien André Marie Ampère (1775-1836), et rencontre naturellement les Genevois établis à Paris, parmi lesquels Daniel Delaroche et son fils François avec qui il se lie bientôt. À la demande de son père, il se rend chaque semaine à l'Institut pour faire un compte rendu analytique des travaux qu'il lui transmet, comme d'ailleurs son journal quotidien[289], grâce auquel on peut découvrir, jour après jour, ses quatre années d'étude dans la capitale, période si importante pour sa formation. Nous pouvons voir à travers ces pages qu'il a perfectionné l'art de l'observation scientifique en respectant les indications de son père, lequel d'ailleurs suit attentivement sa formation, flatté de voir son fils dans le courant du mouvement scientifique du début du siècle. Lors de ses vacances académiques, Louis-André Gosse revient à Genève, profitant de voyager en vrai observateur, en faisant à pied une grande partie du chemin. À Genève, d'ailleurs, il participe à des excursions scientifiques en compagnie des savants locaux. Avec le fils de Louis Jurine, il accompagne, durant l'été 1812, le peintre Maurice-Abraham Alméras dans le Valais, où il doit dessiner des «crétins» à la demande du docteur Jean Louis Alibert (1766-1837). Louis-André Gosse accepte bien volontiers ce voyage puisque c'est pour lui l'occasion d'effectuer des observations médicales, qu'il relate ponctuellement dans son cahier, mélangées avec d'intéressantes descriptions du paysage valaisan[290].

De retour à Paris, il recommence à suivre régulièrement les cours de Vauquelin, Duméril, Richard, et il rend souvent visite à ses maîtres. Il a une vraie admiration pour Richard, dont la vie aventureuse et les voyages le fascinent et avec lequel il aime s'entretenir dans les soirées scientifiques. Il commence aussi à suivre les cours de Pierre-Auguste Béclard (1785-1825). Il se rend également au Collège de France pour écouter de Hallé, et fréquente la Société Philomatique, où il retrouve des savants, amis de son père[291]. À la fin de 1812, il passe ses examens et se retrouve parmi les 62 élèves admis à l'École pratique. L'année suivante il rencontre le naturaliste René Desfontaines (1751-1833), le géologue Faujas de Saint-Fond (1741-1819) et voit souvent Jean-Louis Petit, médecin à l'Hôtel-Dieu. La

289 BPU, mss. fr. 2669-2672. L'ensemble de ce journal est composé de 36 cahiers, ff. 1032.

290 BPU, ms. fr. 2669, f. 63v.

291 Henri-Albert Gosse avait aussi fait partie de cette société, mais c'est grâce à François Delaroche que Louis-André y est introduit.

fin de l'année 1813 est toutefois chargée d'événements politiques inquiétants. La France est dans le désespoir et Louis-André Gosse, ayant appris que les alliés marchent sur Genève dans les derniers jours de décembre, quitte Paris pour rejoindre sa ville natale. Il se met tout de suite à soigner les blessés et est nommé, en mars 1814, aide du docteur Jacques Charles Morin (1790-1843), chirurgien en chef de l'Hôpital militaire de la Fusterie[292] où Gosse prête son secours jusqu'à la fermeture de l'hôpital[293].

Il retourne ensuite à Paris pour terminer ses études et choisit, sur les traces de son père, de rédiger une thèse sur les maladies des artisans[294]. Il est reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris le 9 novembre 1816 et rentre à Genève pour y rester seulement quelques mois. En septembre 1817, en effet, il part pour un voyage de formation en Europe et rentrera à Genève au printemps de 1820.

À son retour, il passe les examens exigés pour pouvoir pratiquer dans sa ville et pendant six ans exerce sa profession en se faisant une bonne clientèle. Un de premiers résultats tangibles de son voyage est la création, le 14 octobre 1820, du premier dispensaire pour les malades pauvres de Genève qu'il conçut avec ses collègues Jean Louis Prévost (1790-1850) et Jean-Pierre Dupin (1791-1870), sur le modèle qu'il avait vu en Angleterre[295].

Libéral et progressiste, il participe aussi à la vie politique locale et est élu au Conseil Représentatif en 1822. Il collabore en même temps au *Journal de Genève*, fondé en 1826, pour lequel il suit, entre autres, la cause hellénique qui attirait alors la sympathie de l'Europe et dont le financier genevois Jean-Gabriel Eynard (1785-1863) s'était fait l'ardent défenseur. Gosse, qui avait hérité de son père un profond sens humanitaire et philanthropique, propose à Eynard son aide en faveur de ces populations dans la détresse. Il part ainsi en 1826 pour la Grèce, chargé d'une mission importante: il sera nommé commissaire général de la flotte et receveur des impôts de l'Archipel. Il y restera jusqu'en 1829, rendant à ce pays des services remarquables comme administrateur et comme médecin. Entre autres, il se dévouera en faveur de la population pendant l'épidémie de peste qui sévit dans ce pays en 1827-1828 et épuisé, tombera gravement malade de malaria[296].

De retour à Genève en 1829, il reprend sa clientèle mais, en 1831, est chargé par la Diète Helvétique de se rendre en Allemagne pour y étudier

---

292 «Extrait du Registre des Arrêtés de la Commission Centrale du dépt. de Léman», Genève, 22.3.1814, BPU, ms. fr. 2667, n. 10.

293 «Attestation de l'aide donnée à l'hôpital par L. A. Gosse», Genève, 23 Octobre 1814, BPU, ms. fr. 2667, n. 10.

294 GOSSE L. A. 1816.

295 GAUTIER F. 1992.

296 Sur le séjour en Grèce de Gosse, voir BOUVIER-BRON 1954 et BOUVIER-BRON 1991; ROTHPLETZ 1920.

l'épidémie de choléra qui commence à sévir en Europe. Il voyage trois mois en Silésie, en Bohème, en Autriche et au Tyrol en faisant de nombreuses observations. À son retour, il publie plusieurs travaux sur le sujet[297] et organise une association d'infirmières volontaires, en donnant également des cours pour les gardes-malades des cholériques. En même temps, il reprend son engagement politique en siégeant au Conseil Représentatif où il mène un combat, qui sera victorieux, pour l'émancipation des Juifs et pour l'abolition de la peine du carcan et de l'exposition publique. Dès lors, il commence à s'intéresser aussi au système pénitentiaire qui sera l'un de ses sujets privilégiés[298]. Il propose en effet des projets innovateurs basés sur l'idée du travail en commun des détenus jusqu'alors gardés en isolement. Le 12 juin 1833, il épouse Blanche-Victorine-Cécile Le Textier (1813-1893). De ce mariage naîtra Hyppolite Gosse (1834-1901) qui fera, lui aussi, une brillante carrière médicale[299]. En 1836, souffrant d'une grave forme d'insomnie, il décide d'effectuer un voyage de santé avec son épouse et ils partent pour la Grèce. À son retour, il publie une importante relation sur l'épidémie de peste qui avait régné dans ce pays quelques années auparavant[300].

Gosse appartient aux médecins de la première moitié du XIX[e] siècle; selon la biographie rédigée à son sujet par le docteur André Jacob Duval (1828-1887), il était

> tout imprégné des traditions de la grande école du XVIIIe siècle, soustrait, par ses voyages et ses relations avec les médecins et les professeurs de l'Europe entière, à la domination trop exclusive de l'esprit français, il vit son horizon s'élargir et put sur quelques points devancer ses collègues [...]. Il eut, d'autre part, le mérite incontestable de mettre en pratique, un des premiers, les grands principes de l'hygiène appliquée au traitement des maladies.[301]

En 1841, Gosse cesse définitivement la pratique médicale et passe de plus en plus de temps dans sa propriété sur le Mont Gosse, à l'ermitage de son père, qu'il avait depuis agrandi et embelli. Il participe aussi activement à la vie de la commune de Mornex-Monnetier où il fait également partie du Conseil Municipal. Dès lors, il recommence à voyager: en 1840, il est à Gênes et à Turin, où il fait don au roi Charles Albert de la momie

297 GOSSE L. A. 1831 et GOSSE L. A. 1833.

298 GOSSE L. A. 1837 est le premier travail qu'il publie sur le sujet. De nombreux autres suivront, parmi lesquels GOSSE L. A 1840; GOSSE L. A. 1864. Sur ce sujet, voir MONTANDON 1977.

299 Médecin à l'Hospice Général, il devient ensuite professeur de médecine légale à la faculté de droit. Il préside la Société d'Hygiène et la Société de physique. Collectionneur, il s'intéresse aussi à l'archéologie et devient conservateur du musée archéologique. Cf. STELLING-MICHAUD 1966-1980.

300 GOSSE L. A. 1838.

301 DUVAL 1873, p. 12.

de Saint Benoît que son père avait sauvée de la destruction à Paris. En 1841, il se rend de nouveau en Italie avec sa femme, pour participer au Congrès scientifique de Florence[302] et projette de descendre jusqu'à Rome, mais les événements politiques de Genève[303] le poussent à rentrer en mars 1842. En août de la même année, Gosse entre au Conseil Municipal et, en 1845, au Conseil Administratif de la Ville de Genève. Dès 1844, il fait aussi partie du Consistoire où il siège, avec quelques interruptions, jusqu'en 1863. Il continue à être très actif dans le domaine médical et scientifique en publiant une infinité d'articles et en participant à des congrès scientifiques, en Suisse et en Europe. Ses centres d'intérêts ont été très variés, allant de la botanique[304] aux différentes sciences sociales telles que la pédagogie et surtout l'anthropologie. Il fait aussi partie d'une vingtaine de sociétés savantes suisses et étrangères, parmi lesquelles la *Société de Physique et d'Histoire Naturelle* et la *Société des Arts de Genève*, la *Société Helvétique d'Histoire Naturelle*, l'*Accademia dei Georgofili* de Florence, les *Sociétés d'Anthropologie* de Paris et de Londres, et les *Sociétés de médecine* d'Athènes, Turin, Zurich, Montpellier, Bordeaux, Édimbourg, Vienne, Lisbonne et de Belgique. Le nombre considérable de publications et de mémoires manuscrits qu'il a laissés – on en compte plus d'une centaine – sont aussi un témoignage de la variété de ses intérêts, à tel point que son fils, dans la biographie de son père, a voulu signaler les trois sujets qui étaient au centre des préoccupations de Louis-André Gosse:

> ce sont les maladies contagieuses, la question pénitentiaire et l'amélioration hygiénique du sort de la classe ouvrière[305].

Pour conclure ces notes biographiques, nous aimerions encore rappeler ici une autre passion de Louis-André: celle du voyage[306]. Dans les vingt dernières années de sa vie, quand désormais les devoirs de sa profession ne le pressent plus, il fait encore une vingtaine de voyages. Il se rend entre autres à Paris, Lyon, Bruxelles, Neuchâtel, Zurich. Son dernier voyage le mène à Cannes en 1872, il a alors 81 ans.

Louis-André Gosse meurt le 24 octobre 1873. Durant les jours qui précèdent sa mort, il veut, dans son lit, dicter son autobiographie qui reste

---

302 Dans la section médicale de ce Congrès, il lit un mémoire «Sommaire des principales lois des maladies contagieuse et épidémiques», traduit par la suite en italien, cf. BPU, ms. fr. 2667 n. 9.

303 HILER et LESCAZE 1992.

304 BRIQUET 1905, pp. 240-241.

305 GOSSE H. 1874, p. 29.

306 Dans les registres des passeports conservés aux Archives d'État de Genève, on trouve les traces d'une partie des voyages effectués par Louis-André Gosse, AEG, Chancellerie Ab 25, 1832; Ab. 31 1835; Ab 37, 1838; Ab 44, 1843; Ab 49, 1846; Ab 56, 1851; Ab 58, 1852; Ab 60, 1854; Ab 71, 1860; Ab 78, 1866; Ab 80, 1869; Ab 83, 1871.

malheureusement inachevée. Les quelques pages qui sont conservées relatent surtout son voyage médical en Europe dont le souvenir apparaît d'une fraîcheur et d'une vivacité extraordinaire dans l'esprit de ce vieux médecin voyageur qui semble se plaire à le raconter à son fils, et peut-être à lui-même, pour la dernière fois.

Nous allons donc aborder le périple de ce long voyage pour en découvrir les différents aspects.

2 Les préparatifs pour le voyage

La dernière année d'étude à Paris n'a pas été des meilleures pour Louis-André Gosse. Son père tombe malade à la fin de 1815, mais il impose à son fils de ne pas quitter ses études pour le rejoindre et meurt quelques mois après, le 1er février 1816. Sa dernière lettre est pour son cher ami le professeur Marc-Auguste Pictet, auquel il recommande son fils[307]. Louis-André accélère alors ses recherches et est reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris le 9 novembre 1816, avec une thèse sur les maladies des artisans[308]. Il quitte aussitôt après la France. De retour dans sa ville natale, il est appelé à faire son service médical à l'hôpital général pour y secourir les nombreux malades du typhus, maladie amenée par l'armée autrichienne lors de sa deuxième entrée sur le territoire de la République. Entre-temps, il publie dans la *Bibliothèque Universelle* deux articles, l'un sur l'hygiène des professions insalubres et l'autre sur des plantes qui pourraient servir d'aliment dans des périodes de disette[309], thème tout à fait actuel alors qu'une grave crise frappait l'Europe.

C'est dans ces mois passés à Genève qu'il planifie l'itinéraire du voyage qu'il a, suivant les dernières volontés de son père[310], décidé d'entreprendre pour perfectionner son instruction, avant de s'installer définitivement à Genève, comme il le raconte lui-même dans son autobiographie:

> Quoique ayant fait des bonnes études à Paris, je ne crûs devoir les borner à cette faculté et je me décidai à faire un voyage en Europe, comme objet de comparaison avec les études parisiennes.[311]

Nous ignorons les circonstances exactes qui ont déterminé Gosse à prendre cette importante décision. Grâce à deux lettres, une de Rossen et

---

307 BPU, ms. fr. 2647, publiée par PICTET 1996-2000, vol I, p. 312.

308 GOSSE L. A. 1816.

309 GOSSE L. A. 1817 a et GOSSE L. A.1817 b.

310 SIGRIST 1990, p. 156.

311 «Evénements pendant ma vie», BPU, ms. fr. 2667, n. 5, f° 2.

l'autre de son ami Jean Louis Prévost[312], nous savons au moins que Gosse avait déjà décidé de faire un voyage de perfectionnement avant de terminer ses études. Quelques lettres reçues par Gosse montrent que les savants parisiens sont informés de son prochain départ et que l'itinéraire est déjà établi dans ses grandes lignes[313]. À Genève, le milieu scientifique lui apporte son soutien, à commencer naturellement par son protecteur Marc-Auguste Pictet qui lui fournit une lettre de recommandation pour les savants italiens qu'il avait lui-même eu l'occasion de connaître lors d'un voyage effectué en compagnie de Lord Carrington (1752-1838) quelques mois auparavant[314]. En même temps se multiplient également les demandes de services: achat de livres, de mémoires, de coquillages, de grains, des minéraux pour le monde scientifique local.

L'aspect le plus difficile de cette décision doit avoir été le fait d'abandonner à nouveau pour quelques années sa mère. Toutefois, la correspondance familiale montre qu'elle y consent et lui apporte son soutien tout le long du voyage, sans jamais le forcer à rentrer. De plus, en lisant ses lettres, nous constatons qu'elle suit pas à pas le voyage de son fils et lui envoie des conseils sur les informations qu'il doit recueillir. Il est en outre intéressant de constater la grande importance qu'elle donne à cette expérience du point de vue de la carrière professionnelle de son fils unique:

> [...] toi et moi nous partageons si également les grands et flatteurs avantages que tu retires pour la suite de la vie scientifique que tu es appelé à parcourir que nous bénissons en silence la possibilité de ce voyage si balancé par les fâcheuses circonstances qui nous ont travaillé douloureusement pour moi particulièrement que le passé fait frissonner et le présent console de tous les maux des hommes pieux.[315]

Pourtant, son sacrifice se révèle très grand au cours des années, comme en témoigne la longue et intéressante lettre qu'Henriette Rath[316] envoie à Louis-André Gosse au début de 1820, pour le solliciter de mettre fin à son

---

312 Les deux lettres en effet parlent déjà du voyage et des pays (Italie, Autriche et Angleterre) que Gosse va parcourir, BPU, ms. fr. 2666, l. a. s. de Rossen à L. A. Gosse, Vesoul, 29 juillet 1816 et BPU, ms. fr. 2663, f° 246-7, l. a. s. de J. L. Prévost à L. A. Gosse, Édimbourg 12 décembre 1816.

313 Voir par exemple la lettre de A. M. Ampère à L. A. Gosse, BPU, ms. fr. 2666, f° 16-7, l. a. s., [Paris] s.d. (mais probablement début 1817), et surtout celle de J. P. A. Richard, BPU, ms. fr. 2666, f° 359-60, Paris, 8 septembre 1817.

314 BPU, ms. fr. 2663, f° 213-4 l. a. s. Marc-Auguste Pictet à M. Brugnatelli le fils, Genève 19 septembre 1817. Sur le voyage de Marc-Auguste Pictet en Italie en 1817, voir BPU, Collection Edmond Pictet, ms. 110.

315 BPU, ms. fr. 2723, f° 3v Lettre de Mme Gosse à son fils, Genève, le 13 janvier 1818. Les nombreuses lettres que Madame Gosse a écrites à son fils pendant le voyage sont conservées dans le fonds Gosse de la BPU, mss. fr. 2622/3 et 2723.

316 Henriette Rath (1773-1856), peintre, offre, avec sa sœur, une partie importante de l'héritage de son frère Simon pour la construction du premier Musée des Beaux-arts de Genève, qui dès lors portera son nom.

voyage, et qui a probablement accéléré son retour[317]. L'empressement à rentrer pourrait ainsi expliquer pourquoi la rédaction des carnets de route est restée inachevée dans les deux derniers mois.

Pour revenir à son départ, nous ignorons également si le jeune médecin avait décidé d'effectuer le voyage seul où s'il était à la recherche d'un compagnon de route. En tout cas, l'occasion se présente durant l'été 1817. Son jeune ami Jean Louis Prévost, alors étudiant en médecine à Édimbourg, lui recommande, au mois de mai 1817, un savant écossais qui doit se rendre prochainement à Genève. Il s'agit d'un certain Daniel Ellis:

> C'est un homme instruit et fort aimable. Membre des sociétés royales et [wernarien] d'Édimbourg: il te recevra très cordialement quand tu viendras ici; il a fait des expériences intéressantes sur la respiration des plantes et des animaux, et sur d'autres points encore assez obscurs [...].[318]

Aucune mention n'est faite de la possibilité de voyager en sa compagnie par la suite et pourtant c'est bien avec ce savant que Gosse quittera Genève et effectuera la première partie de son voyage. En effet, nous retrouvons Daniel Ellis à Genève au courant de l'été 1817, probablement en compagnie d'un autre Anglais, un certain Pell. Ils logent à la maison Liotard à Plainpalais et le 11 juillet 1817 ils demandent deux passeports pour l'Italie[319]. Nous perdons par la suite les traces de Pell qui part probablement avant Ellis. Quant à Gosse, il demande un passeport «pour se rendre dans différentes villes d'Italie» un mois plus tard, précisément le 14 août 1817[320]. Le départ se fera le 17 septembre suivant.

Daniel Ellis (1772-1841) a 45 ans à l'époque de son voyage, et il a déjà publié deux importants travaux sur les changements induits dans l'atmosphère par la germination de grains, la végétation des plantes et la respiration des animaux[321]. Dans les papiers de la *Société de Physique et d'Histoire Naturelle* de Genève, nous trouvons également deux mémoires manuscrits d'Ellis sur la couleur des végétaux[322]. Un extrait de ce mémoire, lu à la *Société des Naturalistes* de Genève, sera d'ailleurs publié dans la *Bibliothèque Universelle*[323]. Né à Glasgow, Ellis suit des études médicales à Londres et

317 Voir annexe N°4.

318 BPU, ms. fr. 2663, f° 249-50, l. a. s. 19 mai 1817.

319 AEG, Permission de séjour, Registre des étrangers, Dd 4, 1817, p. 83, N° 2629 et N° 2630.

320 AEG, Registres des passeports, Chancellerie Ab 6, 1817.

321 ELLIS 1811.

322 BPU, Papiers SP, Annexe III 19b/3, N° 25 et N° 27. Les deux mémoires sont en anglais. Ils ne sont pas datés, mais ils ont été donnés en 1817.

323 ELLIS 1818.

s'enrôle ensuite comme médecin militaire dans le corps de Cavalerie d'Essex. En 1801, il retourne dans sa ville natale pour continuer ses études médicales et est reçu docteur en médecine en 1804. Il s'installe par la suite à Édimbourg pour y exercer sa profession. En 1806, il est élu Président de la *Royal Medical Society* d'Édimbourg et se lie à l'anatomiste John Gordon († 1815), dont il publiera plus tard une biographie[324]. Bien introduit dans le milieu savant écossais, Ellis abandonne par la suite la profession médicale pour se dédier à l'étude de l'agriculture, et en particulier à l'économie du règne végétal. Il participe activement à la création de l'*Horticultural Garden* d'Édimbourg, devient membre de la *Royal Society* d'Édimbourg, collaborateur de l'*Encyclopaedia Britannica*[325] et secrétaire de la *Caledonian Horticultural Society*[326]. À sa mort, il lègue 500 livres sterling pour la création d'un prix en physiologie réservé aux étudiants de l'Université d'Édimbourg. Libéral convaincu, Ellis paraît avoir exercé une activité philanthropique constante, militant pour l'amélioration des conditions des classes moins aisées et pour l'abolition de l'esclavage[327]. Ces quelques traits de sa vie mettent en évidence bien des affinités avec les intérêts du jeune Gosse et rendent facilement compréhensible la décision des deux médecins d'effectuer ensemble une partie de leurs voyages. Ellis et Gosse voyagent ensemble jusqu'à Florence où Ellis rejoint, le 15 février, un autre groupe de voyageurs anglais avec lesquels il continuera son itinéraire. Les deux compagnons de route se rencontrent une nouvelle fois à Rome et à Naples et effectuent ensemble plusieurs visites dans ces villes et font quelques excursions, mais leurs chemins sont désormais séparés. Ils vont se retrouver avec plaisir quelques années après, en 1819, lors du séjour de Gosse à Édimbourg. Nous avons retrouvé trois lettres d'Ellis à Gosse. Dans ces lettres, Ellis se renseigne sur le nouveau dispensaire que Gosse est en train de fonder dans sa ville et recommande des voyageurs anglais de passage à Genève dans leurs tours vers l'Italie; il prie son correspondant de leur fournir non seulement des conseils de voyage, mais surtout des lettres d'introduction pour les savants italiens. Il justifie ainsi sa demande: «I request this of you because I know your name will carry much more weight than mine.»[328] Il est vrai que malgré la différence d'âge, en lisant le carnet de Gosse, nous avons plutôt l'impression que c'est le jeune médecin genevois

---

324 ELLIS 1823.

325 Il a notamment écrit les articles «Vegetable anatomy» and «Vegetable Physiology» dans l'*Encyclopaedia Britannica*, cf. ELLIS 1815-1824.

326 ELLIS 1829.

327 Sur Daniel Ellis, voir les nécrologies publiées in *Scotsman* 27, Janvier 1841, *Garden Chronich*, 1841 p. 87 and *Garden Magazine*, XVIII, 1841, pp. 188-190. Voir aussi DESMOND 1994.

328 BPU, ms. fr. 2666, f° 146, l. a. s. Daniel Ellis à L. A. Gosse, Édimbourg, 20 juillet 1821.

qui donne le ton. Il faut dire que Gosse maîtrise bien plusieurs langues: l'allemand, l'italien et l'anglais, ce qui lui facilite énormément la communication. Il est animé de plus par un enthousiasme et une curiosité débordante, a déjà une bonne pratique des voyages et des séjours à l'étranger, a fréquenté à Paris des personnes de grande envergure dans les sociétés savantes les plus prestigieuses de l'époque et est muni de lettres de recommandation qui lui ouvrent l'accès aux milieux locaux; surtout il n'hésite pas à contacter les bonnes personnes aux bons endroits avec une naïveté irrésistible. Grâce à son jeune âge et à un entraînement constant, Louis-André montre en outre une endurance remarquable à la marche. Ceci est peut-être le point le plus délicat de la relation entre les deux hommes. En effet, Ellis n'arrive pas souvent à suivre le rythme de son compagnon qui, en vrai ethnographe, préfère de longs trajets à pied dans les lieux moins fréquentés aux voies plus confortables et directes. Les deux compagnons trouvent alors un compromis: ils se séparent sur un itinéraire, Ellis poursuit en voiture et Gosse à pied, pour se retrouver plus tard dans un lieu fixé. Mises à part ces divergences de méthode, leurs relations sont très bonnes et leur séparation déjà prévue dès le départ n'est pas due à une mésentente. Il serait donc plus correct de dire que ce sont plutôt des affinités qui leur ont permis de parcourir un bout de chemin ensemble.

De fait, le voyage de Gosse est plutôt un voyage en solitaire. Dans ce cas, les conseils d'Odier, si l'on exclut cette parenthèse de la rencontre entre Gosse et Ellis, n'ont pas été vraiment retenus, très probablement à cause de la difficulté qu'aurait comportée l'organisation d'un tel type de voyage à deux.

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse

Date d'arrivée	Date du départ	Moyen de transport	Jours de séjours	Localités de séjour	Localités visitées et excursions	Etats et localités de passage
ITALIE 1817-18						
	1817					
	17.9	char				**Genève**
						Royaume de Sardaigne
		à pied				St. Julien
17.09	18.09	à pied				Rumilly
18.09	19.09	à pied				Aix
19.07	21.09	voiture				Chambéry
21.09	22.09	à pied				Aiguebelle
		voiture				St. Jean de Maurienne
22.09	23.09	voiture				Modane
23.09	23.09	voiture				Lanslebourg
23.09	23.09	voiture				Mont Cenis
23.09	24.09	à pied				Suze
24.09		voiture				Rivoli
24.09	**28.09**	à pied	**5**	**Turin**		
27.09	27.09	à pied			Superga	
28.09	29.09	voiture				Chivasso
29.09	30.09	voiture				Novara
						Royaume Lombardo Venitien
30.09	**10.10**	bateau	**11**	**Milan**		
10.10	11.10	sediola				Pavie
11.10	11.10	à pied				Belgioioso
11.10	12.10	à pied				Casalpusterlengo
		à pied				**Duché de Parme**
12.10	13.10	à pied			Plaisance	
13.10	15.10	voiture			Parme	
15.10	16.10	à pied				Plaisance
16.10					Castel S.Giovanni	
16.10	17.10	à pied				**Royaume Lombardo Venitien**
17.10	**1.12**	à pied	**44**	**Pavie**		
20.11	21.11	à pied			Milan	

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse *(suite)*

Date d'arrivée	Date du départ	Moyen de transport	Jours de séjours	Localités de séjour	Localités visitées et excursions	Etats et localités de passage
1.12						**Royaume de Sardaigne**
1.12	1.12	sediola				Cava, Bastida, Bottarone, Voghera
1.12	2.12	à pied				Novi
2.12	3.12	à pied				Gavi, Carrosio, Voltajo, Molini, col de la Bocchetta, Pietra Lavassair
3.12		à pied				Campo Marone
3.12	**12.12**	felouque	**10**	**Gênes**		
14.12	17.12	voiture	*4*	*Livourne*		**Gr.Duché de Toscane**
17.12		cabriolet		**Pise**		
26.12	26.12	à pied			Macchia	
27.12	27.12	à pied			Bagni S.Giuliano	
28.12	28.12	à pied			Bagni S.Giuliano	
	1818					
31.12	1.01	voiture			Livourne	
8.01	8.01	à pied			Certose de Pise	
	18.01		**32**	**Pise**		
18.01	21.01	cabriolet	*4*	*Lucques*		**Duché de Lucques**
18.01		à pied				Moriano, Borgo a Mozzano
19.01	19.01	à pied			Bains de Lucques	
21.01	22.01	à pied			Pescia	**Gr.Duché de Toscane**
22.01	23.01	à pied			Montecatini,	
					Pistoia	
23.01	**17.02**	voiture	**26**	**Florence**		
8.02	8.02				Fiesole	
11.02	11.02				Broggi (Pistoia)	
17.02	17.02	à pied				San Casciano Tavanelle, Barberino

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse *(suite)*

Date d'arrivée	Date du départ	Moyen de transport	Jours de séjours	Localités de séjour	Localités visitées et excursions	Etats et localités de passage
17.02	18.02	à pied			Poggibonsi	
						Pianifini, Staggia, Monteriggioni
18.02	21.02?		*4*	*Siene*		
23.02						Badia della Spinetta, Montepulciano
23.02	25.02				Chiusi	**Etats de l'Eglise**
						Cornaiola
	26.02				Orvieto	
						Montefiascone
	27.02				Viterbo	
	28.02				Ronciglione	
	28.02					Lago di Monterosi, Monterosi
1.03	**31.03**		**31**	**Rome**		
31.03	1.04				Tivoli	
2.04						Valmontone
2.04	3.04	à pied			Frosinone	
3.04					Montecassino	**Royaume deux Siciles**
5.04	5.04	voiture			Capua	
6.04	**2.05**	à pied	**26**	**Naples**		
10.04		à pied			Vésuve	
12.04		à pied			Pozzuoli	
13.04					Posillipo	
22.04					Averse	
28.04		à pied			Baia	
2.05	3.05	à pied			Caserte	
3.05	4.05	à pied			à piedimonte	
4.05		à pied				Capriati
4.05	6.05	à pied			Isernia	
6.05					San Germano	Castel di Sangro, Roccavaloscura, Pettorano
6.05	9.05	à pied	*4*	*Sulmona*		
9.05		à pied				Popoli

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse *(suite)*

Date d'arrivée	Date du départ	Moyen de transport	Jours de séjours	Localités de séjour	Localités visitées et excursions	Etats et localités de passage
9.05	10.05	à pied			Chieti	
10.05	11.05	à pied			Pescara	
12.05	12.05	à pied			San Benedetto	**Etats de l'Eglise**
12.05	12.05	char				Torre de Palme, Portofermo
13.05	13.05	voiture			Lorette	
14.05	14.05	voiture			Ancone	
15.05	16.05	calèche				Senigallia
16.05	16.05	calèche			Fano, Pesaro	Cattolica
16.05	17.05				Rimini	
17.05	18.05	à pied			Saint Marin	**République de Saint Marin**
18.05	**29.05**	à pied	**12**	**Bologne**		**Etats de l'Eglise**
29.05	30.05	à pied			Modene	**Duché de Modene**
30.05	31.05	à pied			Carpi	
						Royaume Lomb-Veni.
31.05	31.05	à pied				Moglia di Conzalva
31.05	2.06				S.Benedetto	
2.06	3.06	à pied			Mantoue	
3.06		à pied				Villafranca
4.06	5.06	voiture			Verone	
5.06	6.06	à pied			Vicence	
6.06	6.06	bateau			Padoue	
7.06	**13.06**	bateau	**7**	**Venise**		
13.06	**19.06**	bateau	**7**	**Padoue**		
14.06	15.06	à pied			Abano	
20.06	**24.06**	bateau	*5*	*Venise*		
25.06				**Trieste**		**Empire d'Autriche**
AUTRICHE, SAXE, PRUSSE, ALLEMAGNE 1818-1819						
	1818					**Empire d'Autriche**
25.06	**30.06**	à pied	**6**	**Trieste**		(Royaume d'Illyrie)
					Idria	Wippach

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse *(suite)*

Date d'arrivée	Date du départ	Moyen de transport	Jours de séjours	Localités de séjour	Localités visitées et excursions	Etats et localités de passage
3.07	07.07	à pied	*5*	*Laybach*		
	9.07					(Duché de Styrie)
	10.07	char				Ertrohaus
10.07	14.07	à pied	*5*	*Gratz*		
	15.07					Leoben, Bruck
	16.07 17.07					(Arch. Duché d'Autriche) Neustadt
17.07	**15.11**	diligence	**28**	**Vienne**		
						(Margraviat de Moravie)
18.11	**08.12**	diligence	**20**	**Prague**		
09.12	**15.12**	diligence	**7**	**Dresde**		**Royaume de Saxe**
16.12	19.12	à pied	*4*	*Leipzig*		
						Royaume de Prusse Lützen, Weissenfels, Naumbourg
20.12	21.12	à pied			Jena	**Gr. Duché de Weimar**
22.12	23.12	à pied			Weimar	
24.14	24.12	voiture			Naumbourg	**Royaume de Prusse**
24.12	**29.12**	voiture	**6**	**Halle**		**Duchés d'Anhalt**
30.12						Dessau **Royaume de Prusse**
31.12						Postdam
	1819					
1.01	**16.03**	voiture	**75**	**Berlin**		
16.03	17.03	diligence			Postdam	
18.03	26.03	diligence	**8**	**Halle**		
26.03	27.03	cabriolet			Eisleben	
					Nordausen	
28.03	29.03	à pied			Heiligenstadt	
29.03				*Gottingen*		**Royaume de Hanovre**

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse *(suite)*

Date d'arrivée	Date du départ	Moyen de transport	Jours de séjours	Localités de séjour	Localités visitées et excursions	Etats et localités de passage
8.04				*Kassel*		**Hesse Electorale**
12.04					Marbourg	
13.04 14.04					Giessen	**Gr. Duché de Hesse** Butzbach, Frieberg
15.04	20.04	voiture	**6**	**Francfort**		**Francfort**
21.04	22.04	voiture			Darmstadt	**Gr. Duché de Hesse** Weinheim
22.04	25.04	voiture	*4*	*Heidelberg*	Mannheim	**Gr. Duché de Bade** **Gr. Duché de Hesse**
25.04						Oppenheim,
						Nierstein
26.04	26.04	bateau			Coblenz	**Royaume de Prusse**
26.04	30.04	coche	*4*	*Neuwied*		
01.05				**Bonn**		
HOLLANDE 1819						
09.05	**17.05**	bateau	**9**	**Amsterdam**		**Royaume de Pays Bas**
17.05	18.05	bateau			Harlem	
18.05	19.05				Leide	
19.05	20.05				Kouderkerk	
20.05	20.05				Delft	
20.05	23.05		*4*	*Leide*		
24.05	**10.06**		**17**	**La Haye**		
31.05	31.05				Leide	
10.06	11.06	bateau			Rotterdam	
16.06				**Londres**		**Angleterre**
ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE 1819-1820						
	1819					**Angleterre**
16.06	16.06	voiture				Woolwich, Blackwall

Schéma des étapes du voyage en Europe de Louis-André Gosse *(suite)*

Date d'arrivée	Date du départ	Moyen de transport	Jours de séjours	Localités de séjour	Localités visitées et excursions	Etats et localités de passage
16.06	**11.10**	voiture	**117**	**Londres**		
24.06	25.06	voiture			Westherham	
25.07	26.07	voiture			Greenwich	
					Woolwich	
11.10	**23.10**	voiture	**12**	**Norwich**		
14.10					Yarmouth	
18.10		voiture			Loddon	
23.10						Downham, Lynn Regis, Stamyord
23.10	24.10	voiture				Newark
24.10	25.10	voiture			Nottingham	
						Chesterfield, Wakefield
26.10	27.10	voiture			Leeds	
27.10	31.10	voiture	*4*	*York*		
31.10	3.11	voiture			Newcastle	
3.11		à pied				**Écosse** Cornhill
	1820					
3.11	**16.02**		**105**	**Édimbourg**		
1.01		à pied			Leith	
2.01		voiture			Arthurseat	
11.1.1820	13.01	voiture			Laswade	
	16.02	bateau				Newheaven
17.2				**Glasgow**		
29.2	**début avril**		**30**	**Dublin**		**Irlande**
avant 7.5				**Paris**		**France**
avant 18.5				**Genève**		

CHAPITRE SIXIÈME

LE VOYAGE MÉDICAL

1 L'itinéraire

Nous allons maintenant présenter brièvement l'itinéraire de ce voyage, dont un schéma détaillé figure aux pages précédentes.

Gosse, pendant presque trois ans, de septembre 1817 jusqu'en mai 1820[329], visite successivement les différents États italiens (Royaume de Sardaigne, Duché de Parme, Grand-Duché de Toscane, Duché de Lucques, États de l'Église, Royaume des Deux-Siciles, République de Saint Marin, Duché de Modène, Royaume Lombardo-Vénitien, ce dernier sous domination autrichienne, une partie de l'Empire d'Autriche (Royaume d'Illyrie, Duché de Styrie, Archiduché d'Autriche, Margraviat de Moravie), le Royaume de Prusse et plusieurs autres États faisant partie de la Confédération germanique (le Royaume de Saxe, le Grand-Duché de Weimar, le Duché d'Anhalt, le Royaume de Hanovre, l'Électorat d'Hesse, le Grand-Duché de Hesse, le Grand-Duché de Bade et la ville libre de Francfort), la Hollande (faisant partie du Royaume des Pays-Bas), l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande et le Pays de Galles. Il revient ensuite à Genève par la France. En tout il aura parcouru, avec des moyens de transport variés, plus de 8000 km dont plus de 2500 à pied (*cf.* carte n° 1).

Dans cet important itinéraire, nous pouvons distinguer deux phases distinctes, séparées par un intervalle constitué par le bref séjour en Hollande.

La première phase est constituée par l'itinéraire sud et oriental qui touche les pays italiens, autrichiens et allemands.

---

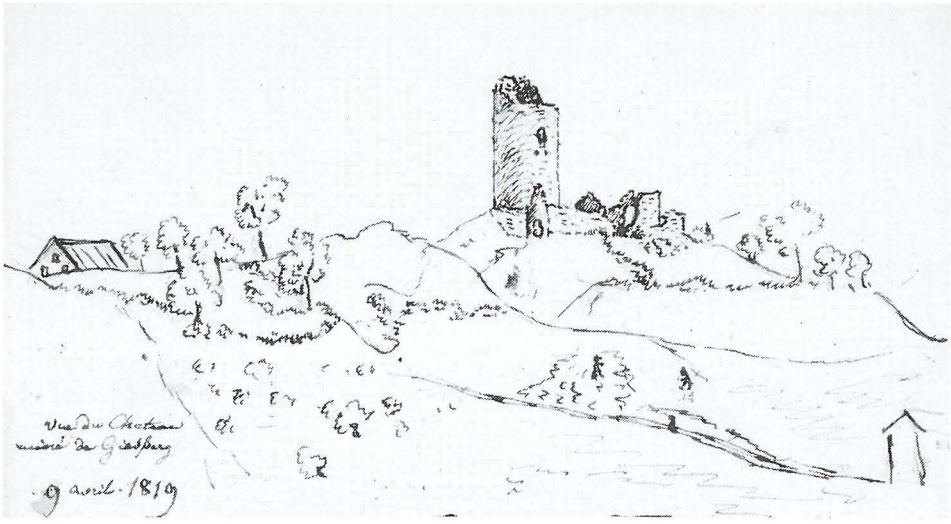
[329] En juin Gosse était déjà à Genève, voir la lettre de Marc-Auguste Pictet à David Brewster du 10 juin 1820 dans PICTET 1996-2000, t. III, pp. 126-128.

15. *Château de Seabury, 26.4.1819, cm 20 x 17.*

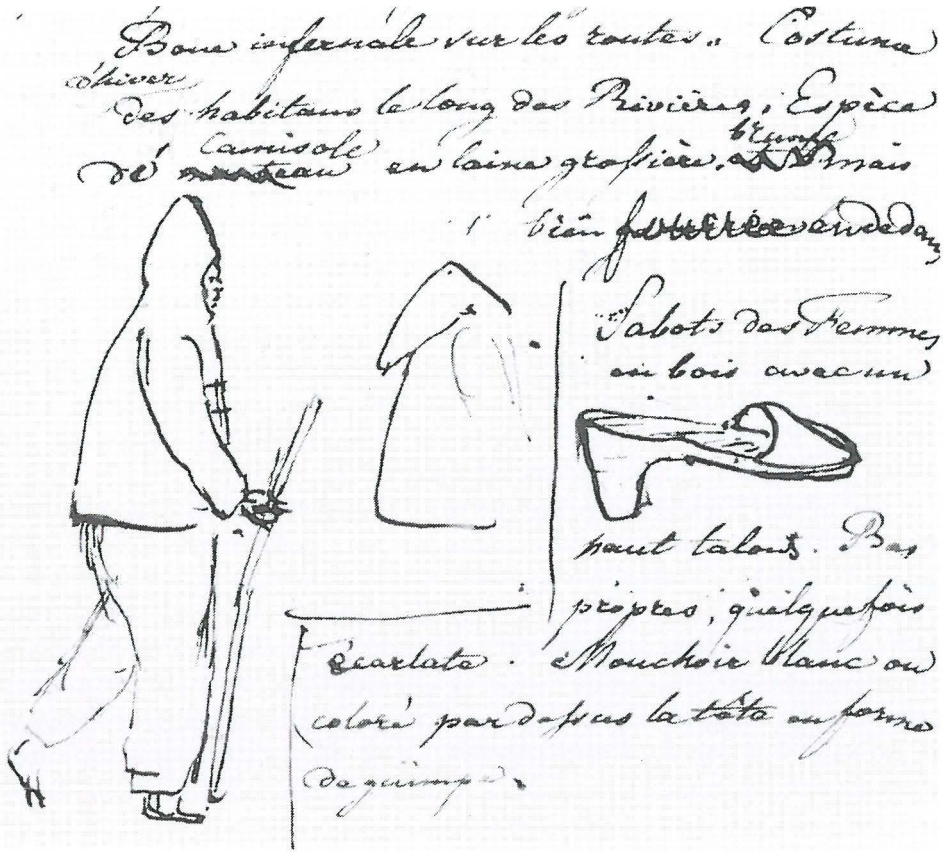
16. *Vue de l'église cathédrale de Cassel depuis l'auberge de la cour de Berlin, 8.4.1819.*

Du fait de leur morcellement en États plus au moins petits et ayant des institutions fort différentes, ces pays constituent une espèce de laboratoire de recherche pour le jeune médecin. Plusieurs villes importantes sont des sièges d'écoles médicales différentes, avec leurs méthodes, leurs théories dominantes, leurs médecins connus, leurs lieux de soins et leurs administrations plus ou moins efficaces en fonction du pouvoir politique en place. En dépit de leur faible poids politique, dans cette Europe conservatrice dominée par quelques grandes puissances, ces territoires conservent toutefois de nombreux centres universitaires de réputation internationale et attirent dans leur sein des savants prestigieux. Il faut donc organiser l'itinéraire en plusieurs étapes et répartir le temps de séjour en fonction de l'importance médicale du lieu. Par exemple Pavie, Pise, Florence, Rome et Naples méritent un séjour prolongé davantage que Milan, Bologne et même Padoue (*cf.* carte n° 2).

Par ailleurs Vienne, Prague (*cf.* carte n° 3) et surtout Berlin sont les lieux qui méritent le plus d'attention dans les pays germanophones (*cf.* carte n° 4). Toutefois, l'itinéraire le montre très clairement, d'autres lieux secondaires sont dignes d'un séjour pouvant aller jusqu'à deux semaines et plus. Mais ce qui nous permet de séparer l'itinéraire de Gosse en deux phases distinctes est surtout l'intérêt qu'il réserve à l'étude du milieu dans les premiers parcours. En effet, les déplacements en Italie, en Autriche et en Allemagne se caractérisent par des étapes régulières avec des arrêts parfois prolongés dans des centres mineurs, voire hors des sentiers battus. Les chemins choisis ne sont pas forcément les plus rapides ou les plus courts. L'observation des

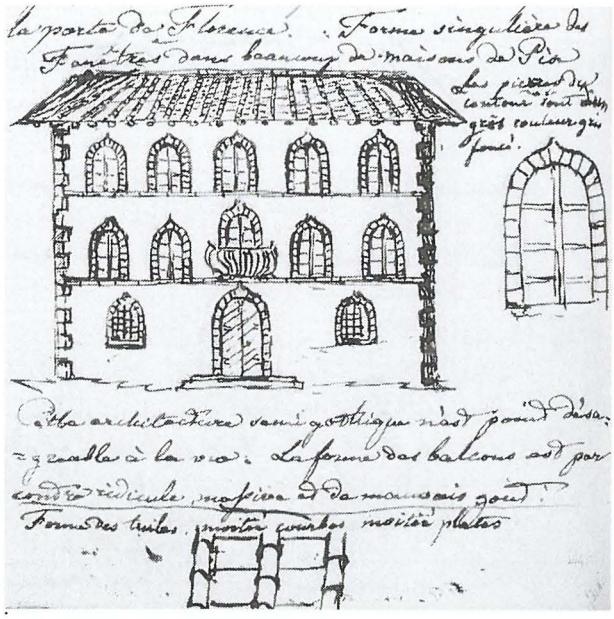


17. *Vue du château ruiné de Giesberg, 9 avril 1819.*

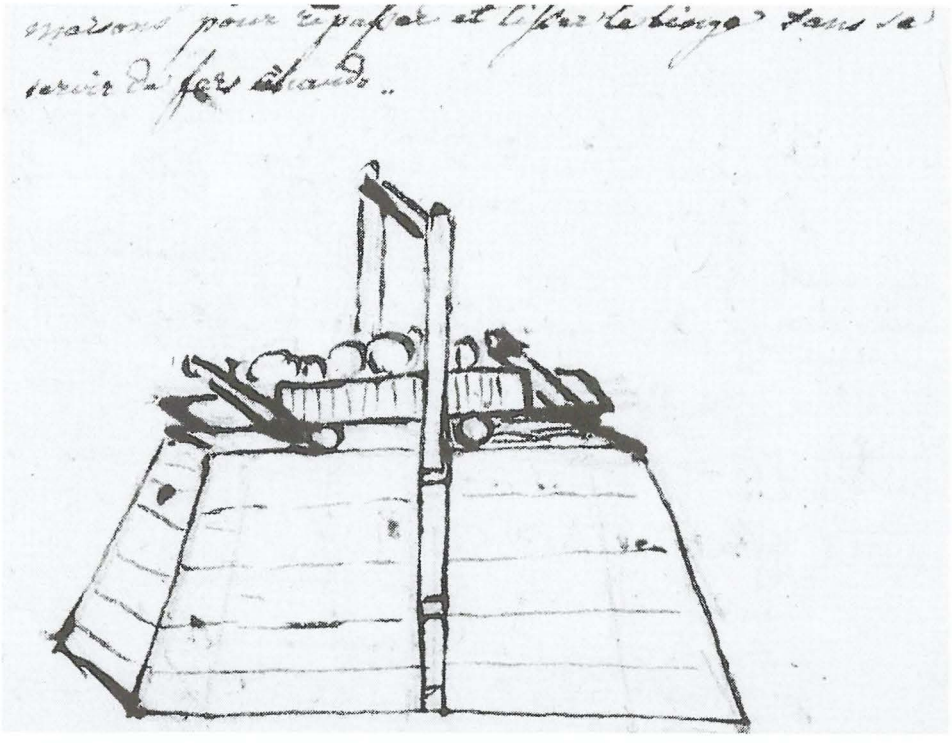


18. *Costume d'hiver des paysans des environs de Plaisance, 2.10.1817.*

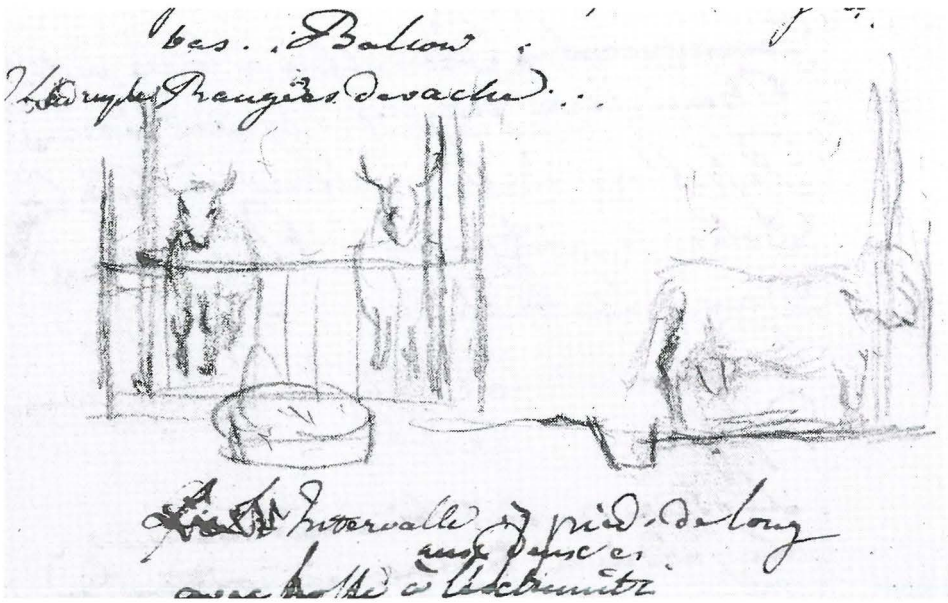
19. *Paniers en natte de roseaux dans les environs de Parme, 16.10.1817.*



20. *Forme singulière des fenêtres dans beaucoup de maisons de Pise, 3.1.1818.*



21. *Machine que j'ai vu employer dans beaucoup de maisons pour repasser et lisser le linge sans se servir de fers chauds, Vienne, 15.8.1818.*



22. *Vacherie de Mr. Harles, 17.2.1820.*

23. *Vieille matrone lucquoise et jeune fille allant à la messe, 18.1.1818.*

lieux est ici un trait important du voyage; l'intérêt se porte sur les habitants, leurs us et coutumes, leurs physionomies, leurs demeures, les habitudes alimentaires, la conformation du territoire, les pratiques agricoles, les styles de vie. Un regard de type anthropologique est adopté et le voyage de Gosse s'apparente ici à une vraie enquête de terrain. Cette démarche est spécialement accentuée dans les États italiens.

Le changement d'attitude s'opère lentement à partir du long séjour berlinois et puis durant sa résidence en Hollande (*cf.* carte n° 5). Ici, Gosse visite surtout une partie de sa famille, mais il ne néglige naturellement pas ses observations médicales. On le voit en effet se rendre dans les principaux centres universitaires, visiter les hôpitaux et suivre les leçons de clinique.

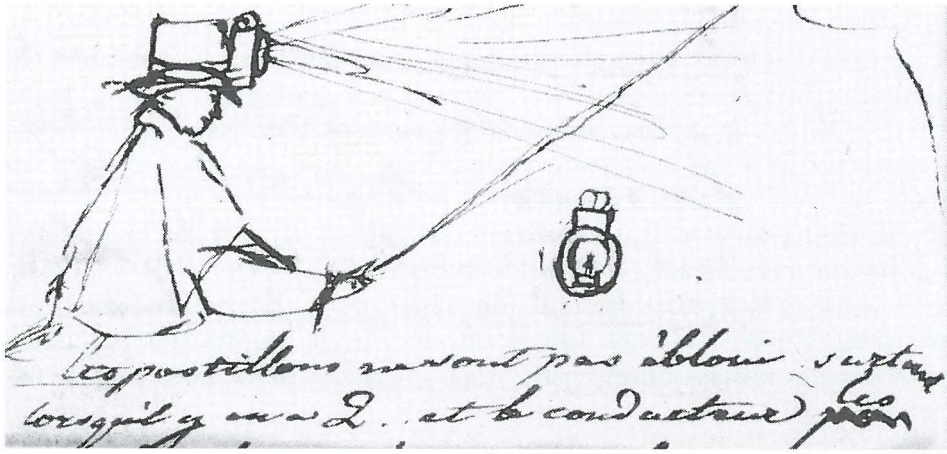
Le changement est plus marqué dans le Royaume-Uni, où son intérêt se concentre surtout sur les institutions médicales. Cette nouvelle attitude est d'ailleurs confirmée par le choix des moyens de locomotion. En effet, Gosse parcourt à pied une bonne partie de l'Italie, de l'Autriche, de la Prusse, tandis qu'il voyage rarement à pied en Angleterre, et quand il le fait, c'est pour effectuer des excusions pendant ses séjours prolongés dans un centre important, ou simplement pour suivre pendant un bout de chemin la voiture sur laquelle il voyage.

La raison d'un tel choix est évidente et n'est pas liée à une sorte de lassitude après deux ans de voyage. L'Angleterre représente plutôt un pays bien connu, surtout pour les Genevois de l'époque. L'intérêt de Gosse pour le Royaume-Uni est surtout médical au sens strict du terme. En effet, la deuxième phase de l'itinéraire de Gosse est constituée par les longs séjours de formation dans les principaux centres médicaux d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande (*cf.* carte n° 6). Sur les dix mois de séjour dans ces pays, Gosse séjourne de fait quatre mois à Londres, presque quatre mois à Édimbourg et plus d'un mois à Dublin. Dans ces villes, il fréquentera surtout les cliniques, les hôpitaux et les milieux médicaux.

D'ailleurs, ce type de division dans l'itinéraire était en quelque sorte déjà inscrit dans son projet initial de voyage, comme en témoigne cette phrase d'Achille J. P. Richard (1794-1852) dans une lettre adressée à Gosse peu avant son départ:

> Ayant récemment appris que vous étiez sur le point de partir pour un long voyage dans le cours duquel vous parcourrez successivement l'Italie, l'Allemagne, et qui se terminera par une résidence de quelque durée en Écosse, je n'ai pas voulu retarder davantage le plaisir que j'éprouve à vous faire mes remerciements[330].

[330] BPU, ms. fr. 2666, f° 359, J. P. Richard, Paris 8 septembre 1817.



24. *Postillon avec lanterne près de Nordhausen, 28.3.1819.*

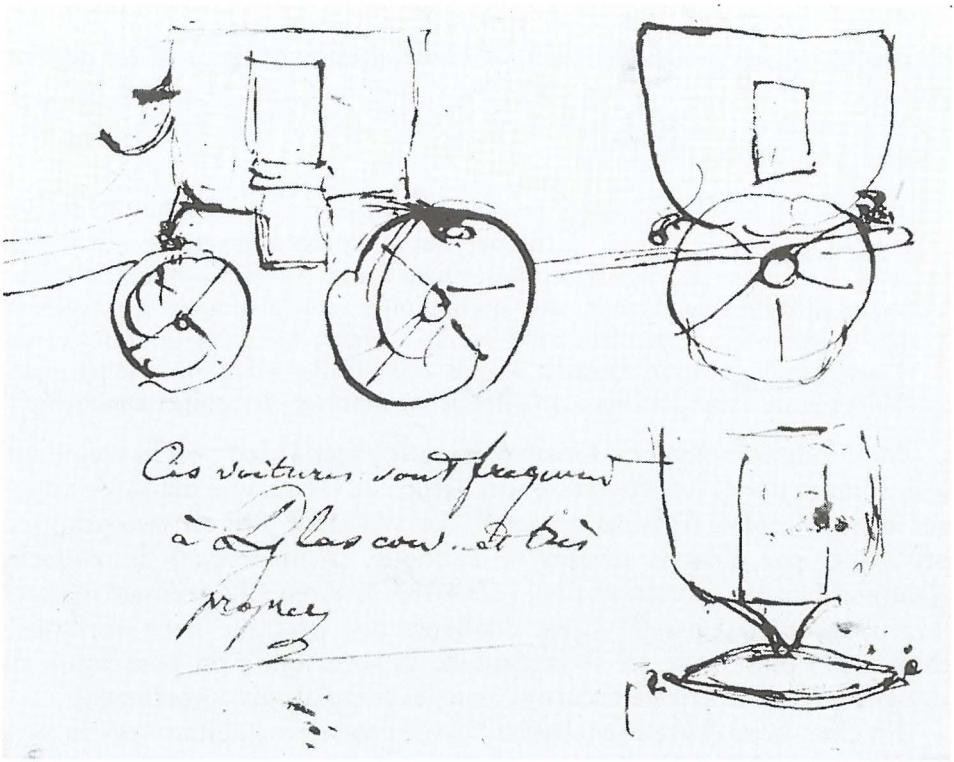
2 Le voyage au quotidien

La famille de Louis-André Gosse n'était pas particulièrement fortunée, mais à l'évidence, l'héritage de son père était suffisant pour lui permettre d'entreprendre un voyage de trois ans, même si tout au long de son journal, nous pouvons constater qu'il se préoccupe constamment de limiter ses dépenses au strict nécessaire. Ainsi, ses pérégrinations ne seront pas des plus confortables: point d'équipages, point de serviteurs ni de demeures fastueuses. Le choix des moyens de transport tient bien souvent compte de leur coût: nombreuses sont par exemple les disputes concernant les prix requis par les voituriers. Gosse privilégie les voitures de poste et les diligences. Quelquefois, il négocie des passages sur des chars de colporteurs ou de paysans, parfois c'est eux-mêmes qui, le rencontrant sur le chemin, lui proposent de faire un bout de route ensemble, comme sur la route de Dresde à Jena, où Gosse, s'étant perdu, est sauvé par un conducteur de char:

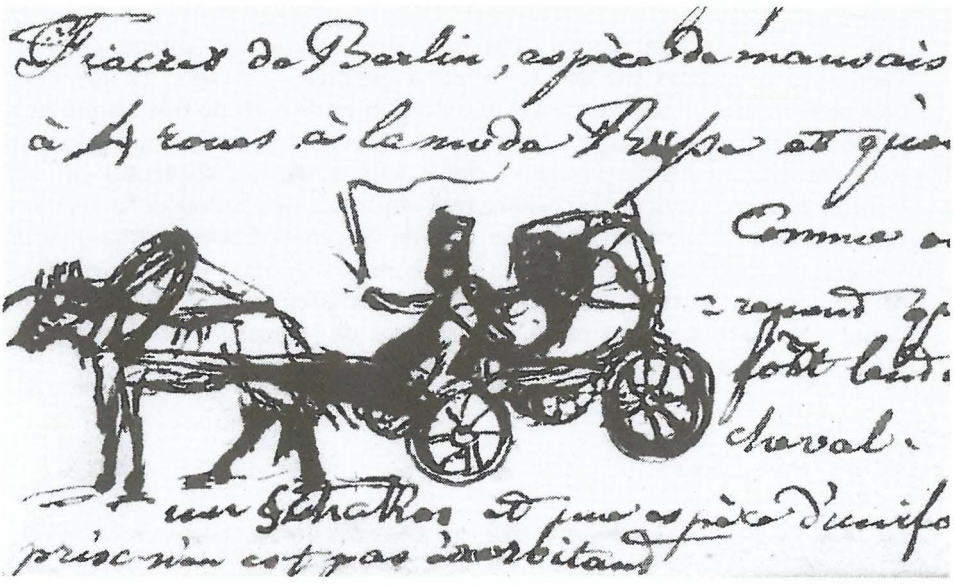
> C'était un boucher qui allait dans un village voisin acheter des cochons gras et qui m'offrit obligeamment de lui tenir compagnie. J'étais bien éloigné de refuser ses offres, car il m'aurait été impossible de continuer ma marche seul. Ce jeune boucher avait beaucoup voyagé et sa conversation était forte instructive quelque bizarre qu'elle parût au premier coup d'œil.[331]

Parfois aussi, il négocie avec d'autres voyageurs les services d'un voiturier pour effectuer des trajets peu fréquentés par les voitures de poste, mais très rarement il voyage en carrosse privée et seulement lorsque d'autres voyageurs lui offrent une place sur leurs cabriolets.

[331] BPU, ms. fr. 2675, f° 4.



25. *Voitures publiques à 4 places à Glasgow, 14.2.1820.*



26. *Fiacre de Berlin, 5.2.1819.*

Ce sera le cas par exemple de Johann Fredrick Meckel (1781-1833), fils du professeur Meckel (1756-1803) de Halle, grand voyageur et qui de plus possède l'un des plus beaux cabinets d'anatomie d'Europe, qui lui propose de partager sa chaise pour le voyage de Halle à Berlin en payant seulement le prix de la diligence:

> Proposition fort honnête, qui ne cadre pas trop avec mes résolutions économiques de faire le voyage à pied, mais qui m'est très avantageuse sous le rapport scientifique et que je suis presque dans l'impossibilité de refuser à moins de paraître ridicule, d'autant plus qu'il m'offre tous les moyens d'instruction que je puis désirer pendant mon séjour à Halle; me prête les Annales du Magnétisme, qu'il me conseille de lire avant d'aller à Berlin, le Journal des Médecins de l'âme par Nasse, m'offre de me montrer son cabinet dimanche.[332]

Mais indiscutablement, Gosse préfère voyager à pied, son havresac sur le dos, muni de ses lunettes et de son bâton: «c'est un vrai plaisir de voyager à pied» écrit-il dans ses carnets[333]. Le voyage à pied est une pratique privilégiée par d'autres savants de l'époque, parmi lesquels le médecin allemand Johann Gottfried Ebel (1764-1830), auteur du premier manuel du voyageur en Suisse[334]. C'est d'ailleurs une pratique saine et économique. De plus, c'est en voyageant de la sorte que l'on peut jouir au mieux du contact avec la nature et avec les populations autochtones.

En effet, hors des sentiers battus, Gosse croise des habitants et des paysans avec lesquels il fait souvent chemin, en les interrogeant sur les ressources locales. Ainsi, lorsqu'il va étudier les eaux acidulées d'Asciano près de Pise, il note:

> Un brave paysan avec lequel j'eus une conversation fort intéressante sur l'agriculture du pays me donne les renseignements suivants. Le principal commerce est celui des oliviers, l'huile qu'on en tire est de très bonne qualité et s'obtient sans beaucoup de peine. Dans une première opération on exprime à froid l'huile vierge et dans deux autres subséquentes on fait bouillir le marc avant de le soumettre à la presse. Le résultat de la dernière opération est l'huile pour la lampe. Peu de vin, mais d'assez bonne qualité. Culture de vigne en treille. Dans la plaine maïs, blé, sur la montagne bois et foin qu'on transporte à Pise. Bestiaux qui sont assez vigoureux et de bonne vente. On élève aussi des porcs pour l'usage de la maison. Les orangers et citronniers même disposés en espalier ne réussissent pas bien.[335]

---

332 BPU, ms. fr. 2675, f° 34v.

333 BPU, ms. fr. 2675, f° 335.

334 EBEL 1804-1805. Ebel, d'origine prussienne, après avoir achevé ses études de médecine, séjourne en Suisse entre 1790 et 1792. Son ouvrage, édité pour la première fois à Zurich en 1793, eut un grand succès et connut plusieurs rééditions et traductions en français et en anglais.

335 BPU, ms. fr. 2673, f° 157v-158.

27. *Figure avec turban et bâton non identifié, Hollande, s.d.*

Il les questionne aussi sur les maladies les plus répandues, sur l'alimentation du pays, et visite parfois leurs maisons. Il note leurs instruments de travail:

> Les paysans sont occupés à tailler les saules et à ranger les vignes. Serpe à double tranchant dont ils se servent dans ce but. Elle m'a paru d'un usage très commode[336] (fig. 33).

Et s'intéresse à leur aspect physique, leur habillement, leurs coiffures. Ainsi à Prague:

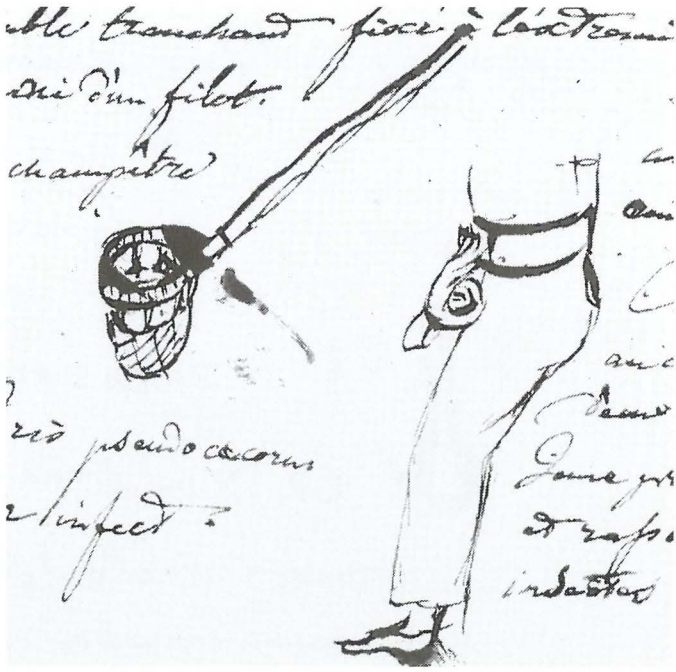
> Grand nombre de jolies femmes beaucoup plus jolies qu'à Vienne et qui s'habillent avec goût et simplicité, leur coloris est plus frais et leur aire plus modeste. Coiffure nationale des femmes du peuple, petit béret ou drap en

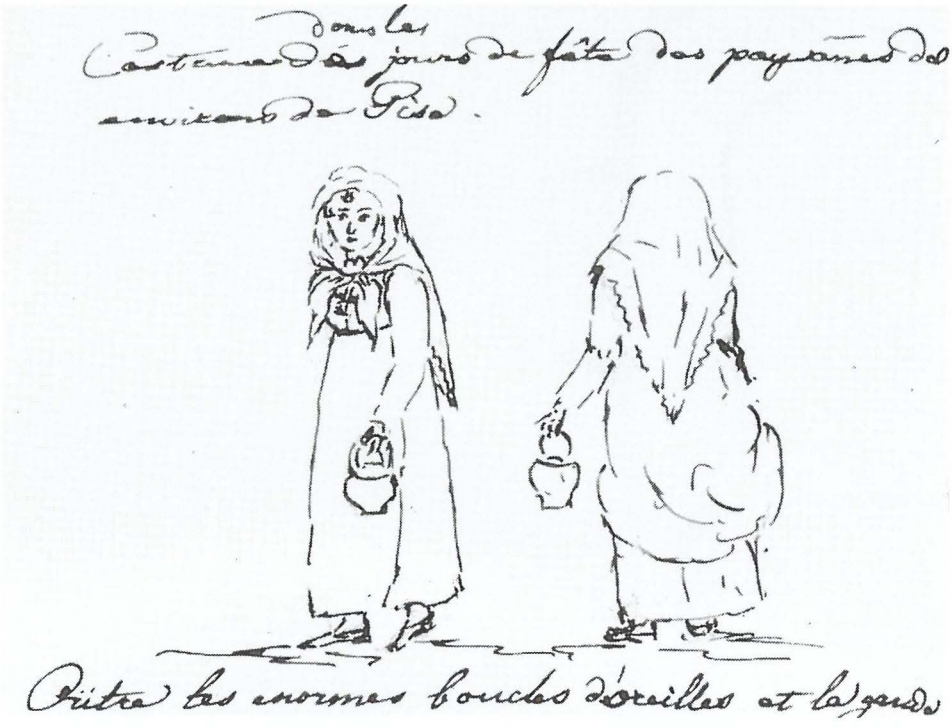
[336] BPU, ms. fr. 2673, f° 184.

28. *Étudiant de Saxe, 20.12.1818.*

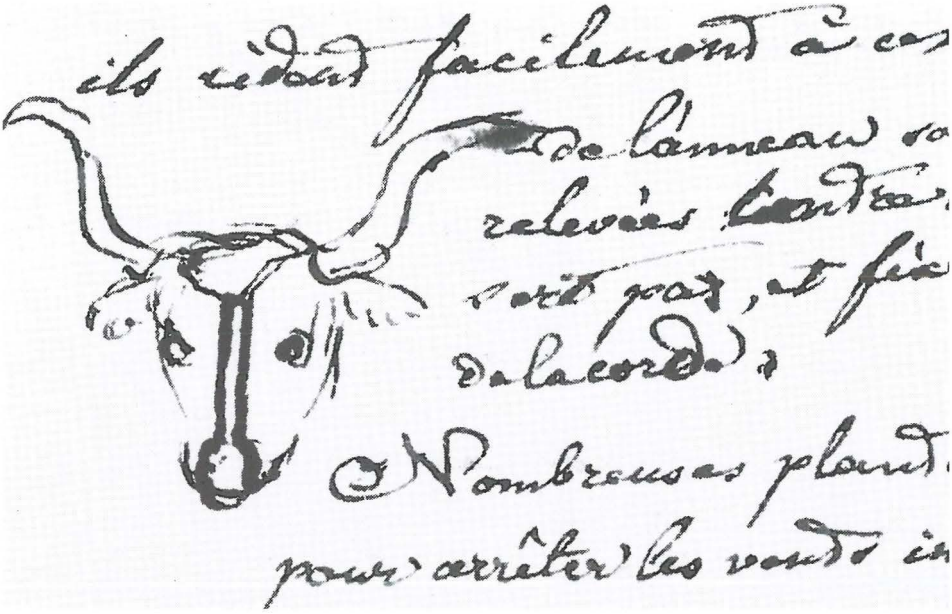
29. *Paysanne et soldat de Cassel, s.d.*

30. *Manière de tirer la tourbe, Hollande, 29.4.1819.*

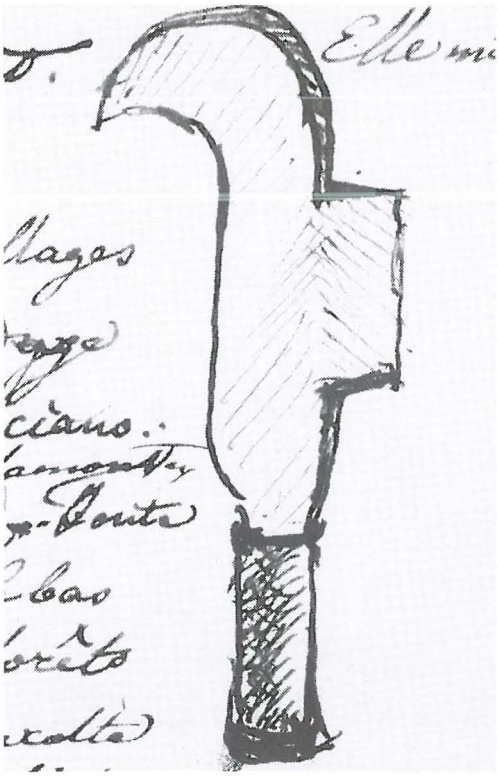




31. *Costumes des jours de fête des paysannes des environs de Pise, 3.1.1818.*



32. *Tête de bœuf de la campagne de Pise, 26.12.1817.*



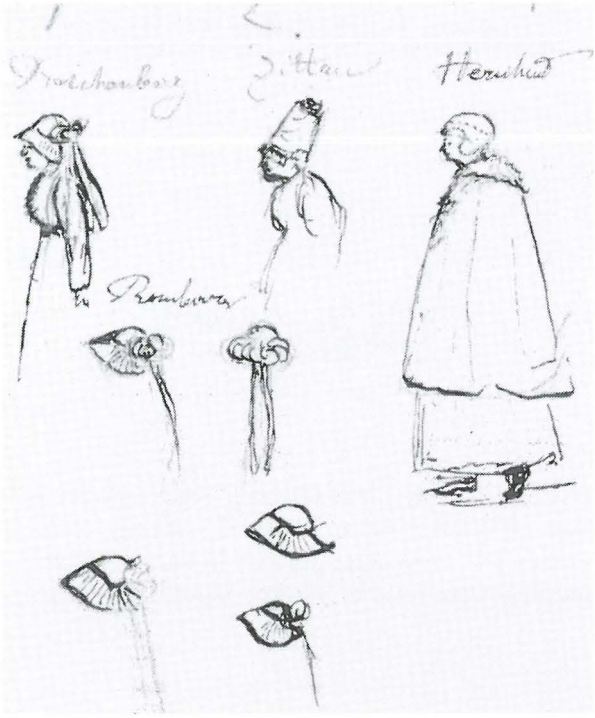
33. *Serpe à double tranchant dont se servent les paysans pour couper la vigne près de la Chartreuse de Pise, 8.1.1818.*

34. *Habillement pour sortie des dames à Berlin, 31.1.1819.*

velours ou en soie qui s'adapte exactement à leur tête avec deux palettes garnies d'une paletterie et qui lors qu'il fait froid lui couvre les oreilles. Robe à collet en pelleterie. Les hommes à la campagne portent la plupart de bonnets cylindriques en astrakan bleuâtres, veste et bottes rouges[337] (fig. 37).

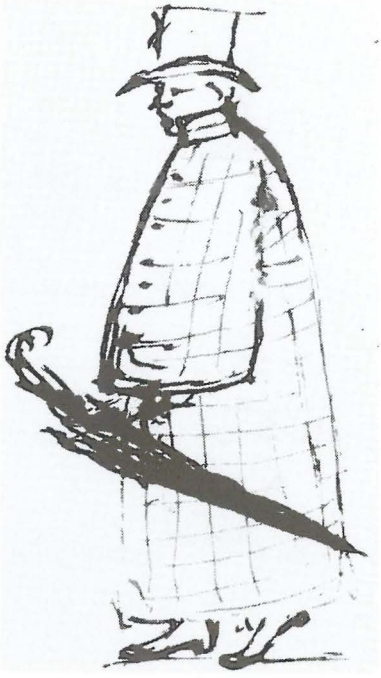
337 BPU, ms. fr. 2674, f° 395.

35. *Coiffure à la Marie, Edimbourg, 3.12.1819*



36. *Série de coiffures et costumes hollandais, Hollande, s.d.*

37. *Coiffures et bonnet des habitants de Prague, 22.10.1818.*

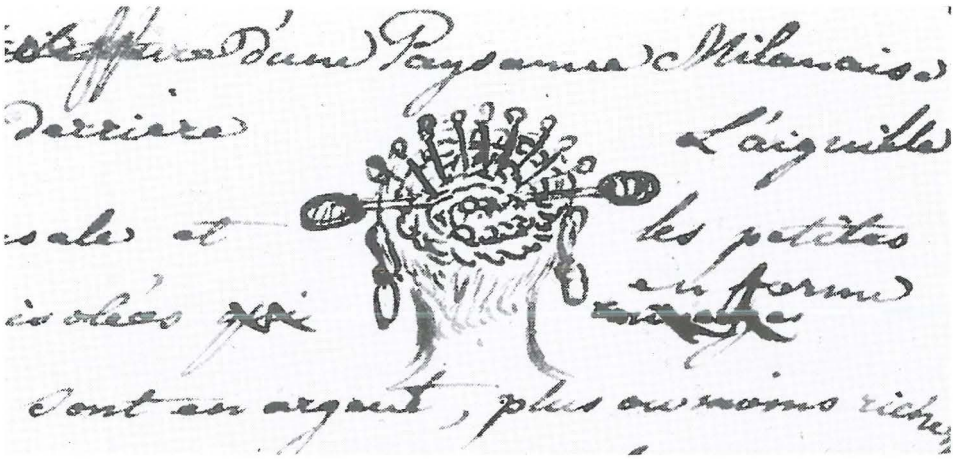


38. *Costume des habitants de Newcastle, 7.11.1819.*

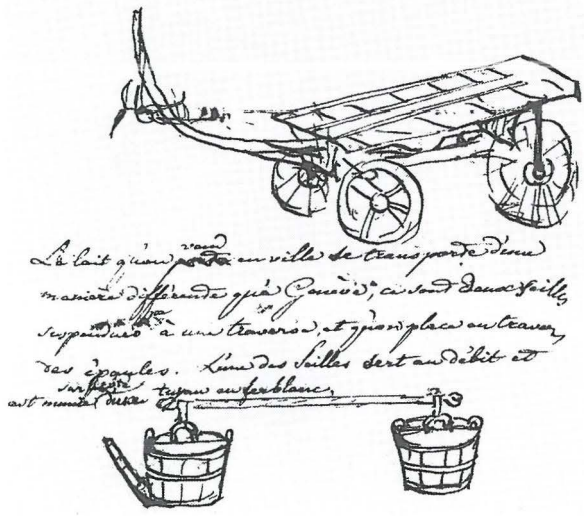
Et encore à Newcastle:

> Simplicité des costumes surtout des draps avec bordure de pelisse. Manteaux avec capuchon jaunâtres ou grisâtres. Manteau à carreaux variés écossais[340] (fig. 38).

Il s'intéresse également à leur constitution physique et à leur mode de vie. Le voici par exemple sur la route qui mène de Milan à Pavie:



39. *Coiffure de paysanne milanaise, 16.10.1817.*



40. *Char pour le transport de marchandises dans les environs de Pavie, 10.9.1817.*

338 BPU, ms. fr. 2677, f° 199.

> Les mères se font appeler Madame par leurs enfants. Les indigènes ne sont point voilées. Les femmes ne sont point jolies, vilaine taille, gros col, jambes maltournées [sic], gros pied mais elles sont vives et agaçantes. Malpropreté dans l'intérieur des maisons, peu d'harmonie, les meubles me rappellent les maisons savoyardes où l'on voit un meuble très riche dans une cuisine, etc. Le peuple d'ailleurs n'est point méchant, peu instruit mais fin et d'un assez bon jugement.[339]

Ou dans le centre de l'Italie, tout près de Frosinone:

> Fontaines, les femmes viennent chercher de l'eau sur la tête [...] Jolies femmes gâtées par le corset barbare épais et inflexible. Beau col, vilaine poitrine [...] Habillement rouge. Tablier étroit bleu avec des rayes blancs. Souliers à talons[340] (fig. 41).

Il note tout et dessine beaucoup. Ses carnets abondent de ce type de descriptions illustrées souvent par des croquis.

Le voyage à pied lui permet un contact plus direct avec les situations locales. Ainsi, lorsqu'il traverse les Apennins pour se rendre de Naples à Isernia, il poursuivra son chemin en compagnie de deux charbonniers. S'étant présenté comme médecin, il fera plusieurs consultations dans les villages qu'il traverse.

41. *Costume de femme de St. Germano, 3.3.1818.*

À Capriati par exemple, il s'occupera d'une jeune phtisique abandonnée par tous les médecins. Ici il fera la rencontre du curé et du barbier «ignorants autant que l'on peut l'être», et qui voudront le retenir dans ce village perdu. Sa réputation marche d'ailleurs plus vite que lui dans ces lieux «sauvages et déserts, mais très pittoresques.»

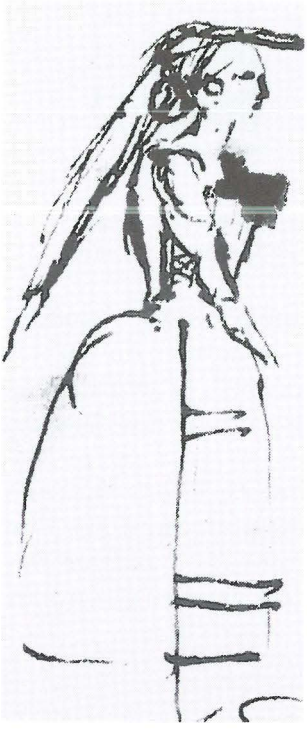
À Pattorano, le village natal des deux charbonniers, il fera plusieurs consultations[341], avant de pouvoir reprendre sa route pour Sulmona. Il se souviendra d'ailleurs de ce moment lorsqu'il commence à rédiger son autobiographie inachevée, où il nous parle plus de ces deux charbonniers que des grands médecins qu'il avait connus:

339 BPU, ms. fr. 2679, f° 9-9v.

340 BPU, ms. fr. 2679, f° 203.

341 BPU, ms. fr. 2679, f° 235.

42. *Petit temple après Volturno, s.d.*



43. *Femme de la campagne de Naples, 2.4.1818.*

Je leur offrais de les accompagner jusque chez eux et m'en trouvai bien, car ils ne manquèrent quand ils rencontrèrent un paysan de lui dire que j'étais *grand medico*. Ce campagnard m'apprit que les malades étaient nombreux dans son village et qu'il n'avait pas de médecin. En conséquence, je fis des visites de village en village, jusqu'à Isernia, escorté par de nombreuses députations, lesquelles arrivées dans les villages m'offraient toute sorte de rafraîchissement et de nourriture.[342]

Certes, voyager à pied n'est pas toujours aussi agréable et malgré son entraînement, Gosse a souvent de gros problèmes aux pieds, parfois avec des infections très douloureuses. De plus, le temps n'étant pas toujours clément, il est régulièrement atteint de fièvres accompagnées par des douleurs aux os, même s'il a adapté son habillement aux rigueurs du climat hivernal, comme le montre sa propre description faite dans l'hiver de 1818 sur la route qui mène à Goettingue:

342 «Événements pendant ma vie», BPU, ms. fr. 2667, n. 5, f° 7.

Moi avec ma pelisse et mon bonnet fourré qui obtinrent tous les regards et me font [sic] prendre pour quelques échappés de Sibérie[343] (fig. 44).

44. *Louis-André Gosse en habit de voyage, 20.12.1818.*

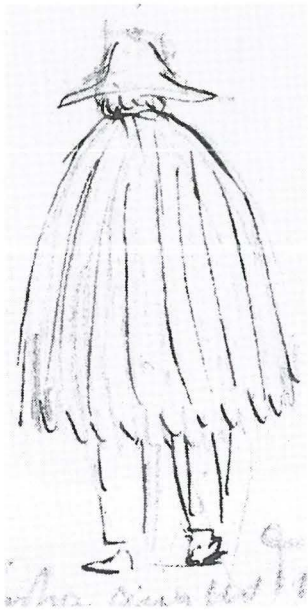
D'autres problèmes sont liés au choix d'un voyage à pied à travers cette Europe de la Sainte Alliance. En effet, aussi bien en Italie qu'en Autriche, il est souvent pris pour un espion. Il est vrai que dans le royaume de Naples, il s'est lié à de nombreux médecins « Carbonari » de tendance très libérale. Réveillé pendant la nuit par des gendarmes, il est même obligé de traverser en caleçons un petit village de l'Italie centrale pour subir un contrôle policier.

[343] BPU, ms. fr. 2674, f° 374.

45. *Diligence prussienne, 17.3.1819.*

Voyager en voiture à l'époque n'est pas forcément plus confortable. Ainsi, à cause des mauvaises conditions des routes autrichiennes, le voyage de Vienne à Prague en diligence est un vrai calvaire:

> Nuit désagréable, douleur rhumatismale dans le col, dans les lombes, enflures des bras, excoriation des oreilles, bosse à la tête par suite des chocs violents que me donne la voiture.[344]



46. *Conducteur de barque à Pavie, s.d.*

et plus tard il note:

> Ces maudites diligences prussiennes sont encore pires que celles d'Autriche, elles ne sont point suspendues, sont fort longues et renferment tous les paquets et les belotes. Leur pesanteur et leur construction grossière ne font point honneur au gouvernement prussien[345]. [...] Il est inconcevable que le gouvernement prussien néglige à ce point ses peuples [...], il est reconnu que les belles routes font la richesse d'un pays[346] (fig. 45).

Naturellement, qu'il voyage à pied ou en diligence, il ne perd jamais l'occasion de questionner les habitants des lieux. Après une longue nuit de voyage en diligence, il arrive à Worbis sur la route pour Goettingue:

> Le maître de poste de l'endroit est en même temps Cafetier et Pharmacien. Je l'interroge sur l'état de la Médecine à Worbis. Il n'y a qu'un seul Médecin, pas de Chirurgien, la syphilis n'est pas très répan-

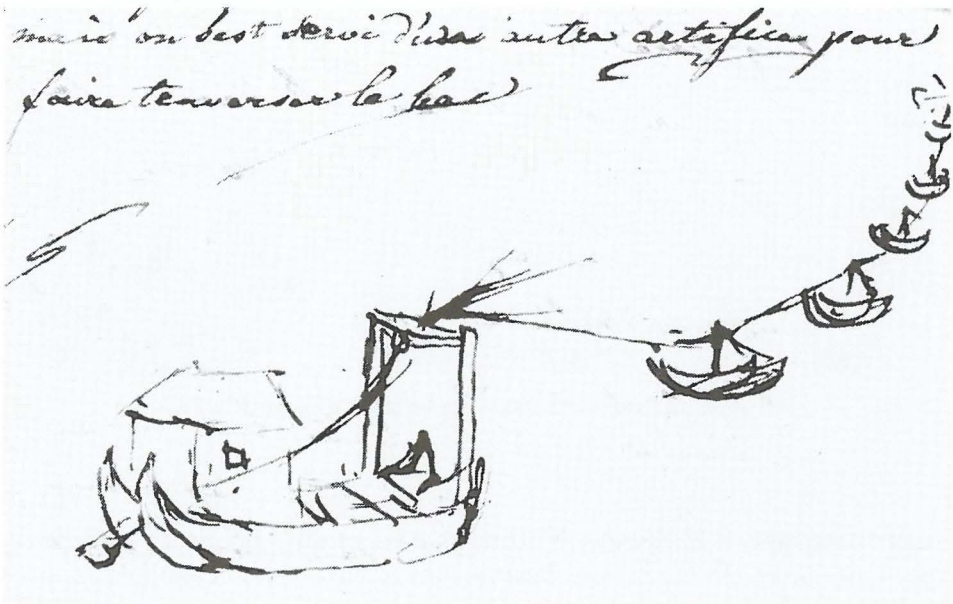
344 BPU, ms. fr. 2674, f° 377v.

345 BPU, ms. fr. 2675, f° 332v.

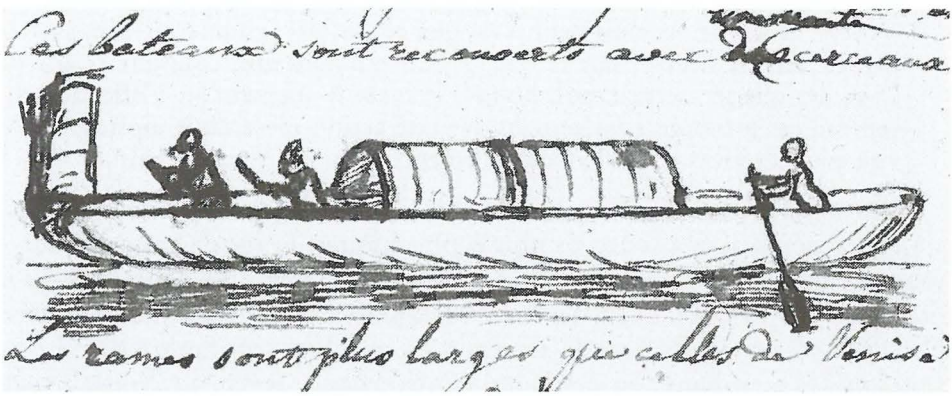
346 BPU, ms. fr. 2675, f° 365.

due, les scrofules sont également assez rares, les goitres par contre sont connus, les affections rheumatisdiales [sic] et les inflammations de poitrine sont les maladies les plus fréquentes.[347]

Pour certaines étapes, il privilégie les voies d'eaux, surtout lorsque celles-ci sont le moyen le plus répandu – ou le moins cher – comme pour se rendre de Milan à Pavie, et encore de Gênes à Livourne ou dans plu-

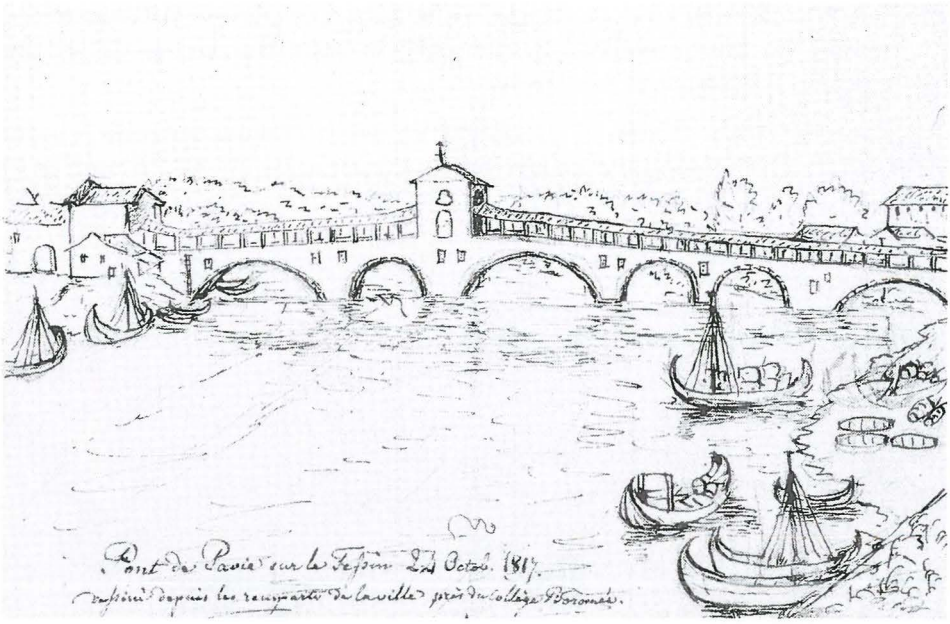


47. *Artifice pour faire traverser le bac sur le Po, 16.10.1817.*



48. *Bateau près du pont sur la Laybach, 3.7.1818.*

[347] BPU, ms. fr. 2675, f° 373.



49. *Pont de Pavie sur le Tessin, 24 octobre 1817, cm 19 x 13,5.*

sieurs parcours en Hollande. Notons en passant qu'il profitera aussi de ces moments pour effectuer des observations scientifiques et médicales. Lors de la traversée faite en felouque de Gênes à Livourne par exemple, il étudie les symptômes du mal de mer qui l'assaille et conclut:

> Symptômes qui me confirment que le mal de mer est dû à une affection du cerveau et que le vomissement n'est que consécutif; en effet, je préviens ce dernier en me découvrant la tête et en l'exposant aux courants froids de l'air; dès que je mettais mon bonnet le malaise augmentait. L'affection du cerveau est produite évidemment par une action mécanique ainsi qu'on le voit tous les jours chez ceux qui se balancent ou qui vont en voiture.[348]

Les auberges le long du parcours sont choisies, quand ce choix est possible, en fonction des coûts les plus économiques. Point de suites évidemment, mais plus souvent de mauvais lits dans de sombres chambres qu'il doit parfois partager avec d'autres voyageurs moins fortunés, d'autant plus qu'un «voyageur à pied» est encore considéré comme un digne descendant des mendiants ou des pèlerins médiévaux. Ainsi, à Chiusi, il loge à l'Aigle d'Or, la seule auberge du lieu:

[348] BPU, ms. fr. 2673, f° 112-113.

> On me relègue dans une petite chambre sale où se trouvaient encore deux jeunes prêtres qui récitaient leur litanie. Linge sale, point d'eau, enfin en qualité de piéton on me néglige tout à fait. Je m'en moque, je fais ma barbe et je me rends chez l'évêque avec le livre et la lettre du prof. De Angelis.[349]

Et quelques jours après, lorsqu'il arrive à Rome, après avoir parcouru à pied un «pays dont le terrain est excellent mais entièrement désert et inculte», gelé par un vent froid et mouillé par une pluie battante, accueilli par la sombre vue de «perches auxquelles sont suspendus les nombres d'assassins qui ont été pendus», la ville éternelle ne lui offre même pas une chambre confortable. En effet, il se rend à l'hôtel où loge son compagnon Ellis, mais, «en qualité de voyageur à pied on me place dans un chenil avec un domestique». Gosse s'en amuse plus qu'il ne s'outrage, et continue: «Je me rase, je m'approprie [sic] un peu et je sors».[350]

En réalité, Gosse s'adapte très facilement: l'éducation des frères Moraves lui a été sûrement très utile de ce point de vue. Parfois, loger chez les particuliers le long de la route devient aussi une nécessité, puisque les auberges sont rares et souvent pleines. Il faut alors trouver un lit de fortune quelque part, même si on est presque sûr de devoir le partager avec une armée d'insectes, vrai fléau des voyageurs: à Chieti, Gosse se fera dévorer par les punaises chez un particulier[351]. D'ailleurs, on rencontre le même problème dans les pensions plus modestes de grandes villes: ainsi à Trieste, où Gosse partage une chambre avec deux artisans allemands rencontrés en route:

> Chaleur étouffante. Tourmente, Puces. Punaises, nous ne pouvons dormir ni les uns ni les autres et nous sommes sur pied toute la nuit. À la pointe du jour enfin je me lève et je m'habille.[352]

Parfois, faute de mieux, il couche dans des cabanes sur la paille, comme dans l'hiver de 1818, sur le chemin qui mène de Weimar à Halle, où cette fois son repos sera gâté par deux amants peu discrets qui partagent le même refuge[353].

Lorsqu'il doit séjourner en un lieu pendant un temps prolongé, il s'arrange toujours pour louer une chambre chez des particuliers, moyen sûrement plus économique et souvent plus agréable de résider dans une ville, même s'il doit traiter pour obtenir des conditions correctes ou changer plusieurs fois de maison avant de trouver celle qui allie la qualité et le prix.

---

349 BPU, ms. fr. 2679, f° 70v. De Angelis, professeur de théologie et érudit qu'il avait rencontré à Sienne.

350 BPU, ms. fr. 2679, f° 133 v.

351 BPU, ms. fr. 2679, f° 237.

352 BPU, ms. fr. 2679, f° 335.

353 BPU, ms. fr. 2675, f° 27.

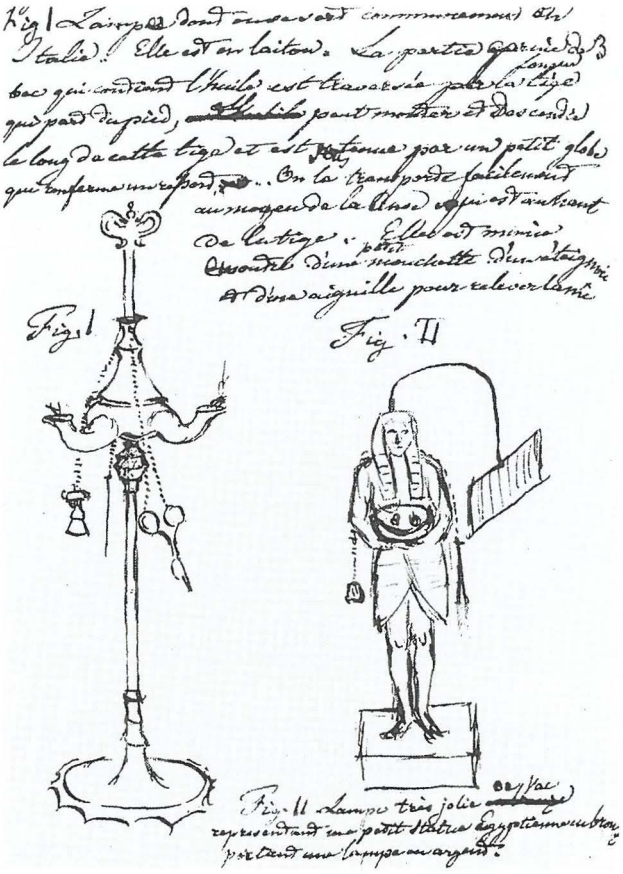
50. *Notre hôtesse de Pise, la comtesse Boriori, s.d.*

Dans certaines villes, il est accueilli par des membres de sa famille, comme les Maritz à La Haye ou les Agasse à Londres. Son cousin le peintre Jacques-Laurent Agasse (1767-1849), établi à Londres depuis 1800, lui fait même un très bon portrait (voir portrait couleur hors texte). Parfois, le choix d'une chambre se lie aussi au besoin de resserrer les liens avec d'autres médecins. À Vienne par exemple, Gosse changera sa chambre pour louer une pièce dans la maison où s'était installé, avec d'autres médecins italiens, le professeur Luigi Brera (1772-1840) qu'il avait déjà rencontré en Italie.

Quant à la nourriture, Gosse, à la différence de beaucoup de voyageurs de l'époque, ne s'en plaint pas trop; il goûte un peu à tout, surtout aux spécialités locales et en général les plus simples. Nous le verrons toutefois s'extasier lorsqu'il lui arrive d'être invité aux riches banquets, comme à Pise chez le chirurgien Vaccà [354]:

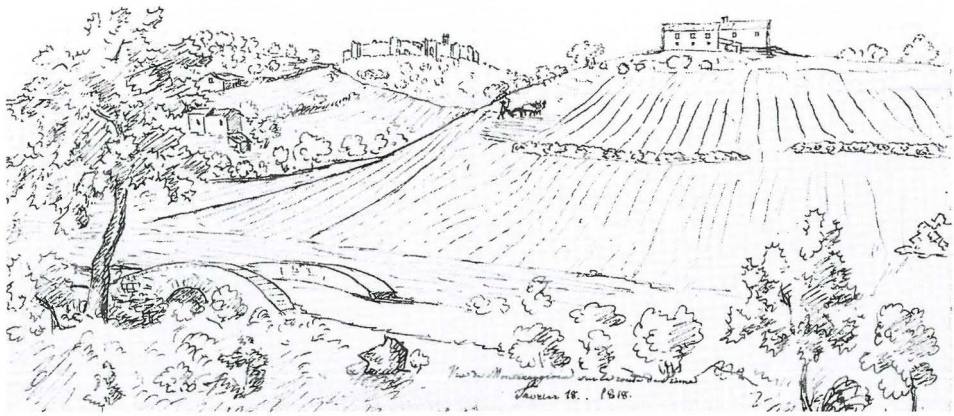
[354] Antonio Berlinghieri Vaccà (1772-1826) étudie à Paris et Londres chez Hunter, achève ensuite ses études à Pise. En 1799, il se rend à Paris pour se perfectionner. À son retour il obtient la chaire de chirurgie à l'université de Pise.

51. *Lampes d'intérieur à Pise, 6.1.1818.*



J'assistai à leur dîner, splendide [...], La Grèce, la Sicile, la France, l'Espagne, l'Italie fournissaient chacune quelques plats recherchés. Comme je m'étonnais de cette abondance, M. Vaccà me dit en riant: il n'y a rien tel que la maison d'un Médecin, lorsqu'il est l'enfant gâté des Dames. De tous côtés on m'envoie des sucreries. Excellente gelée animale préparée avec des pieds de veau, coloré avec de cochenille [sic] et à laquelle on ajoute pendant qu'elle est liquide du sucre et de l'alchermel [sic]. Il a reçu des batates d'Espagne sur le nom de pommes de terre d'Espagne et me témoigne son étonnement sur l'excellence de cette racine. Je lui promets ma notice sur cette culture. Gâteau élégant de Sienne, espèce de nougat très aromatique et agréable, sur lequel sont représentés avec une pâte d'amande sucrée en relief et avec des couleurs naturelles, des bouquets de fleurs qui imitaient si parfaitement la nature que j'y portai involontairement la main croyant toucher des fleurs de jardin.[355]

[355] BPU, ms. fr. 2673, f° 179v.



52. *Vue de Montereggione sur la route de Sienne, février 1818, cm 31,5 x 22.*

Mais la nourriture qui l'intéresse le plus est sans doute celle consommée par les habitants des lieux qu'il traverse:

> J'eus la curiosité de goûter ce met qui est aussi connu dans les villes de Toscane que la polenta de maïs en Lombardie. Je veux parler de la polenta préparée avec la farine de châtaignes. Dans toutes les rues, on vend de cette polenta couleur brune comme du chocolat, sous forme de gâteaux épais de 3 à 4 pouces ou en galettes de 6 lignes d'épaisseur. Le goût douceâtre de cette pâte me déplaît et je préfère de beaucoup la polenta de maïs. Peut-être cette dernière n'est pas aussi nourrissante mais elle risque moins d'être préparée avec la farine moisie comme cela arrive souvent avec les châtaignes qui, par leur volume considérable, sont d'une dessiccation plus difficile. Quoi qu'il en soit, les châtaignes forment la nourriture principale des habitants de la Toscane, et leur palais s'accommode fort bien du goût nauséabond de la polenta en question. On les voit se rassembler les matins par groupes autour des revendeurs et épiciers à en manger une ou deux livres. La farine de châtaignes sert à préparer une espèce de pain également brun, qui n'est pas levé et ressemble à une galette; je n'ai pas eu le courage d'en goûter.[356]

Vu la grande importance thérapeutique qu'il donne au régime alimentaire, il s'intéresse tout naturellement à la nourriture des hôpitaux et des

[356] BPU, ms. fr. 2673, f° 122. 1 pouce vaut 2,7 cm et 1 ligne 2,3 mm; 1 livre environ 430 g et 1 once environ 27 g.

hospices, qu'il goûte dès qu'il le peut. Quant au climat, il apprécie évidemment la douceur: ainsi à Londres, lors d'une belle journée d'été, il notera: «Journée magnifique, température d'Italie, soleil ardent»[357].

D'un autre côté, il n'existe que peu d'indices attestant d'une adhésion au déterminisme climatique encore si fréquente à l'époque, surtout dans les récits de voyage. En tout cas, la référence au climat n'est pas utilisée par Gosse pour expliquer le caractère d'un peuple. Son étude du climat est plutôt effectuée en vue d'en évaluer les conséquences sur la santé. Ainsi, malgré le plaisir que lui procure le séjour à Édimbourg, il notera:

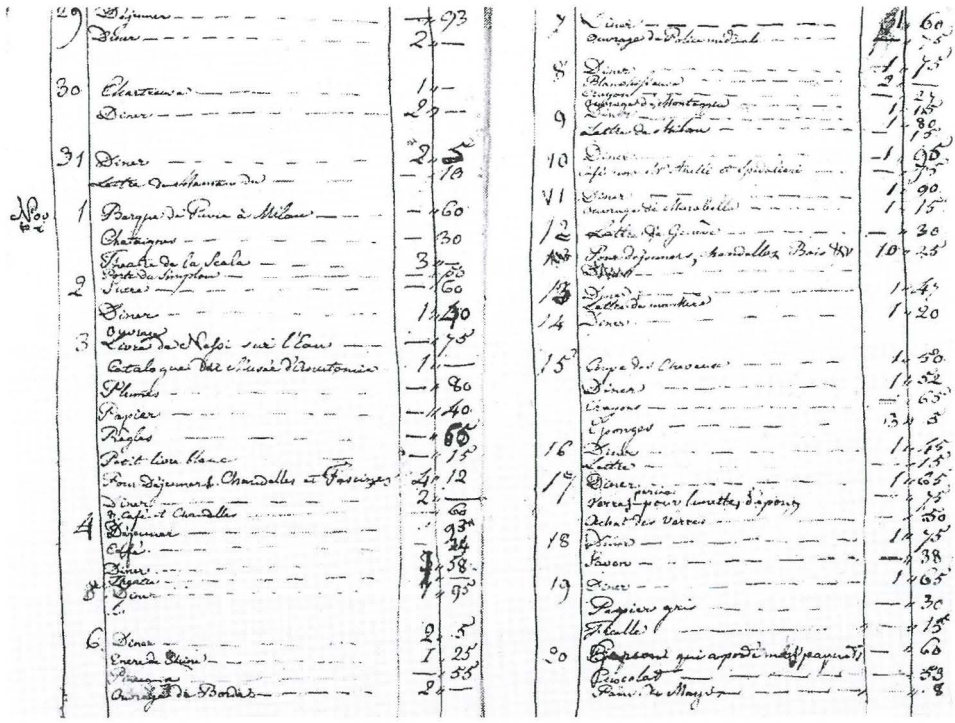
> Temps triste froid. Nébuleux. Il faut avouer que le climat d'Édimbourg ne vaut pas celui d'Italie ni même le nôtre, ces brouillards et ce froid sont bien triste [plus loin] Mon Dieu qu'il doit être triste de passer ses jours dans ces brouillards. Que des maladies de poitrine n'en sont pas la suite. Je ne m'étonne pas que les phtisies soient si communes.[358]

Quand il s'établit dans une ville, il fait souvent des consultations médicales auprès de particuliers, mais nous ignorons si ces consultations sont rémunérées. Toutefois, bien que le souci de limiter ses dépenses soit une constante chez lui, Gosse ne manque jamais d'argent. Les lettres de change ou l'argent liquide lui seront régulièrement remis grâce au réseau de banquiers et commerçants genevois très bien établis dans toute l'Europe: Mirabeau, Viollier, Devaux, Duvillard, de Candolle, Pictet. Il en fera un usage averti. Dans ses papiers, nous avons retrouvé un petit livre de comptes concernant une partie du voyage en Italie qui fournit des indications très intéressantes sur ses dépenses. Grâce à ce petit carnet (fig. 53) entre autres, l'on constate la rigueur toute protestante de ce jeune médecin qui se permet rarement des extras: quelquefois un théâtre (1 franc), quelquefois un gâteau de maïs (10 centimes), 2 fois des bonbons (20 centimes), bien sûr du café (14 centimes), du pain et du lait (35 centimes), et souvent aussi la manche à des mendiants aux portes des villes (60 centimes). Par ailleurs, Gosse s'achète une seule paire de chaussures de voyage (5 francs) – rappelons en passant qu'il a déjà parcouru presque 1500 km à pied – et un seul pantalon (40 francs). Nous le voyons par contre coudre régulièrement ses caleçons, parfois ne pas pouvoir sortir le soir faute d'habits convenables, le seul qu'il possède étant chez le blanchisseur.

Gosse est également chargé de plusieurs commissions pour ses compatriotes. Il doit souvent acheter des livres, pour Pictet par exemple, se procurer des graines pour Candolle, il se procure des minéraux, des insectes,

[357] BPU, ms. fr. 2677, f° 36.

[358] BPU, ms. fr. 2677, f° 214 et 225.



53. *Page du carnet de comptes, s.d.*

des poissons, et enfin des coquillages pour Jurine[359]. Par ailleurs, durant le voyage, ce type de commissions se multiplie; de telles demandes proviennent bien sûr de Genève, mais aussi de plusieurs personnes qu'il rencontre dans son parcours et qui profitent pour lui demander d'effectuer des commissions différentes, à tel point qu'il est obligé de se faire des listes pour ne rien oublier. Nous en avons retrouvé quelques-unes dans ses papiers, dont voici un exemple:

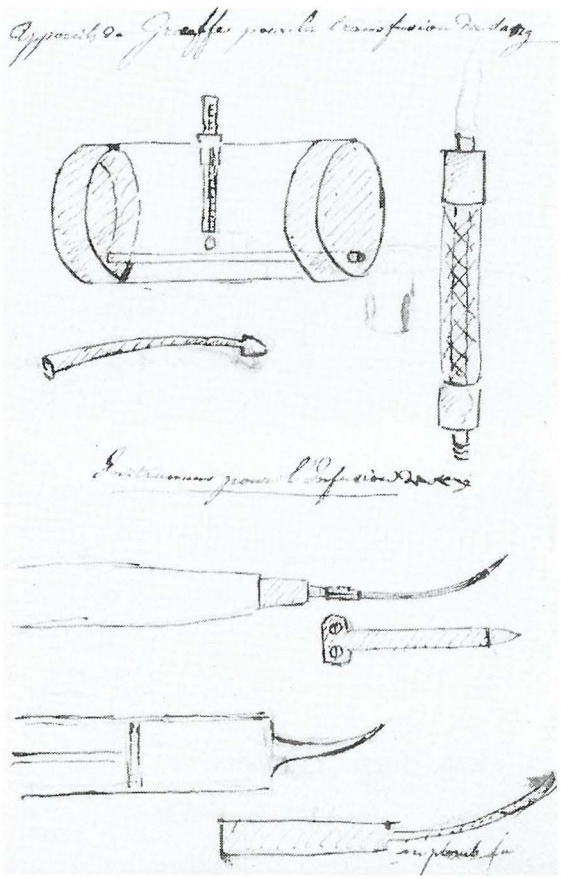
> Commissions. Demander en Italie quels sont les journaux les plus estimés. Demander à Dresde Saftgrün, Blangrün, Lichetgrün, Golbgrün. Dire à Scarpa que Maunoir a reçu nouvellement un ouvrage sur la Cataracte de M. Adami. Le même a fait un travail intéressant sur l'opération de l'Ectropion. Chercher une place pour M. Louis Ferdinand Wegmam âgé de 21 ans, consacré ministre à Zurich en 1817, sachant l'allemand. Acheter pour Mlle Thomeguex de la sauce à Rome. Commission pour Scarpa à Livourne auprès de M. Charles

[359] Sur Louis Jurine naturaliste, voir SIGRIST, BARRAS et RATCLIFF 1999.

Balfour. Caisse de livres. À Gênes, livre de Rusconi. À Rome pour Configliachi. À Florence pour Volta auprès de l'éditeur Antolini. À Naples pour Moretti auprès de Tenore.[360]

En outre, effectuer des études à l'étranger comporte aussi des dépenses. Pour assister à des cliniques médicales ou à des cours privés, il faut payer, même si, grâce à son statut de médecin voyageur et au tissu de relations qu'il arrive à nouer dans les principaux centres médicaux, Gosse s'assure souvent un accès. Souvent, mais pas toujours. Ainsi à Berlin, le 11 janvier 1819, il rend visite au docteur Charles Ferdinand Graefe (1787-1840) qui le reçoit très bien puisqu'il avait été à Genève et connaissait Mayor, Jurine, Coindet et Maunoir. Pourtant, Gosse note dans son carnet:

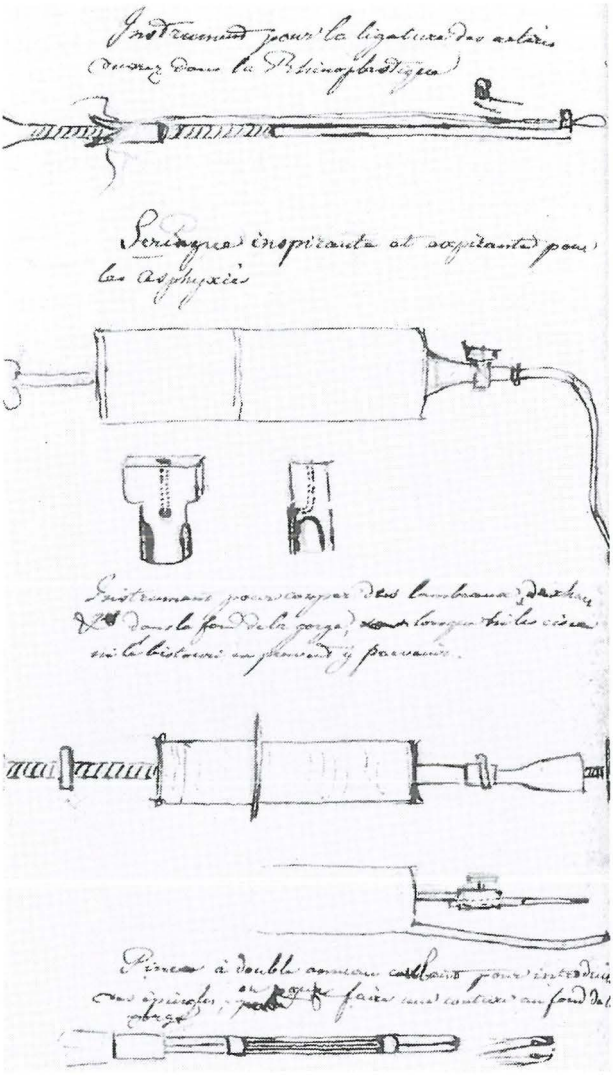
> Lui ayant renouvelé mon désir d'assister à sa clinique, il me répondit que je n'avais qu'à m'adresser à son assistant chargé de distribuer des cartes. Cette manière de se conduire envers moi me paraît être peu délicate et montre une soif d'argent insatiable, mais certes il n'aura pas mon argent: je ne veux pas payer pour une ou deux séances autant que ceux qui les suivent pendant 6 mois. Je m'en vais assez mécontent de Mr. Graefe, de son ton hautain, suffisant et charlatan, et surtout de son peu d'égard pour ma qualité de médecin voyageur.[361]



54. *Appareil de Graefe pour les transfusions de sang, Berlin, 1.2.1819.*

360 BPU, ms. fr. 2675, f° 424.

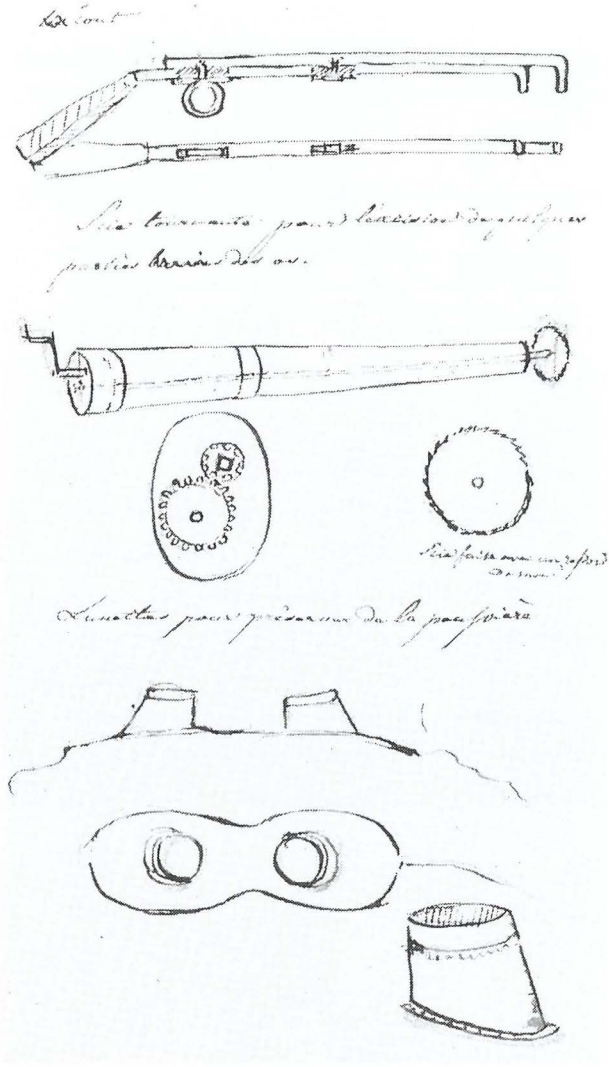
361 BPU, ms. fr. 2675, f° 84.



55. *Instrument de Graefe, Berlin, 1.2.1819.*

3 Voyage et séjours d'études

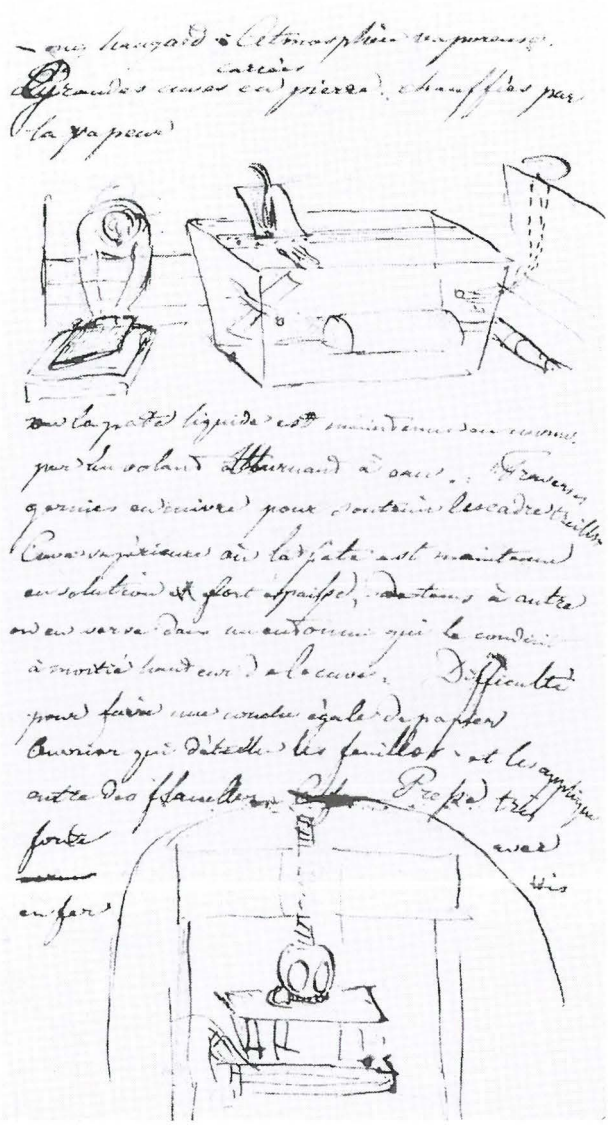
Dans le schéma de l'itinéraire que nous fournissons, sont indiquées les localités de passage, les localités qu'il a visitées et les excusions effectuées le long du parcours à partir d'une ville de résidence. Ces arrêts et ces excursions ont presque toujours un but scientifique : il s'agit de visiter une fabrique, une mine, une église, une école, des bains, des fermes modèles, comme celle du conseiller de Jordan près de Laxenburg où il s'extasie



56. *Instrument de Graefe, Berlin, 1.2.1819.*

devant un très bon élevage de vaches suisses, mais encore plus devant l'atelier pour la construction d'instruments agricoles dont il nous fournit une description détaillée et quelques dessins.

Parfois, à l'origine d'une excursion, il y a le désir de visiter des lieux célèbres: l'immanquable ascension au Vésuve et la visite aux champs Flegrei, le plus rare détour à la République de San Marin «refuge de la



57. *Cuves carrées en pierre de la manufacture de papier de Lansade, 12.1.1820.*

liberté italique»[362] ou à Eisleben «la ville renommée pour ses mines et pour Luther», dont Gosse nous fournit une très bonne description. Parfois encore, il s'agit de rendre visite à des personnes rencontrées en voyage, à des membres de sa famille ou à d'anciennes connaissances, comme lorsqu'il est à Neuvied et se rend chez ses anciens maîtres

362 BPU, ms. fr. 2679, f° 255.

58. *Moulin à papier à Mariaspring, 4.4.1819.*

59. *Gardien qui accompagne les visiteurs à l'intérieur des mines d'Idria, 2.7.1818.*

60. *Eglise de Marie près de Gratz, 12.7.1818, cm 16 x 16.*

Moraves. Parfois, c'est le désir de connaître des savants de réputation internationale: c'est le cas par exemple de la visite que Gosse rend à Goethe (1749-1832), après avoir rencontré Espérance Sylvestre, jeune Genevoise institutrice des princesses de Weimar:

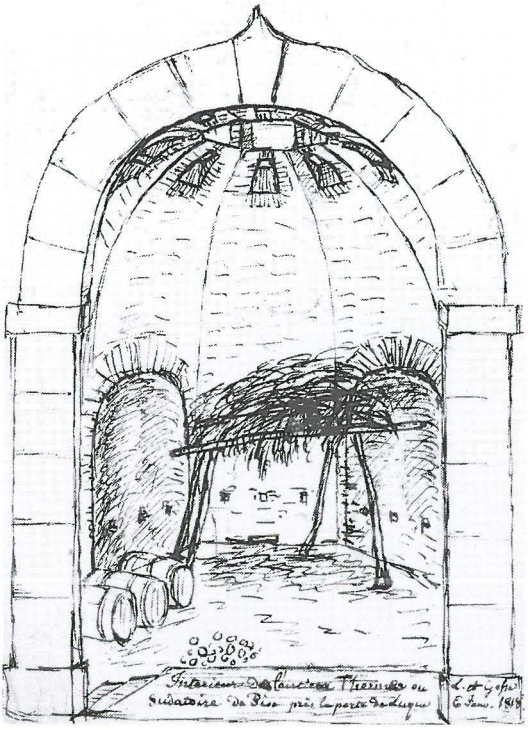
> J'attends un instant et je vois paraître un grand et gros homme avec une tête marquée de petite vérole mais d'une belle régularité et d'une coupe fort noble, un front fort haut, des yeux fort expressifs. Nez aquilin, cheveux grisâtres relevés à la Charles XII. Cet homme c'est Goethe. Il s'avance avec une physionomie fort sérieuse et scrutatrice. Je lui expose le sujet de ma visite, le désir de le connaître, mon incapacité en littérature, mon amour pour la médecine, pour l'histoire naturelle, mes voyages, mes dessins, mes liaisons avec Mlle Sylvestre etc. Sa physionomie se radoucit, sa conversation devient très aimable et roule surtout sur Genève, sur la minéralogie et la botanique. J'estime beaucoup M. De Candolle, me dit-il, ses ouvrages sont ma lecture favorite, si vous lui écrivez présentez-lui mes respects. Nous nous entretenions ensuite sur les curiosités de Weimar et il m'engage beaucoup à visiter le

61. *Johann Wolfgang Goethe, gravure.*

comptoir d'Industrie nationale de M. Bertuch auquel il veut bien me recommander et les serres du Belvédère. [...] Je pris congé et je m'en allais enchanté de ma visite. Je me rends de suite chez M. Bertuch pour faire la connaissance de son gendre M. [F...], médecin très connu et très célèbre pour ses travaux en anatomie comparée, en chirurgie et dans les accouchements. Son cabinet d'anatomie contient des objets très précieux[363] (fig. 61).

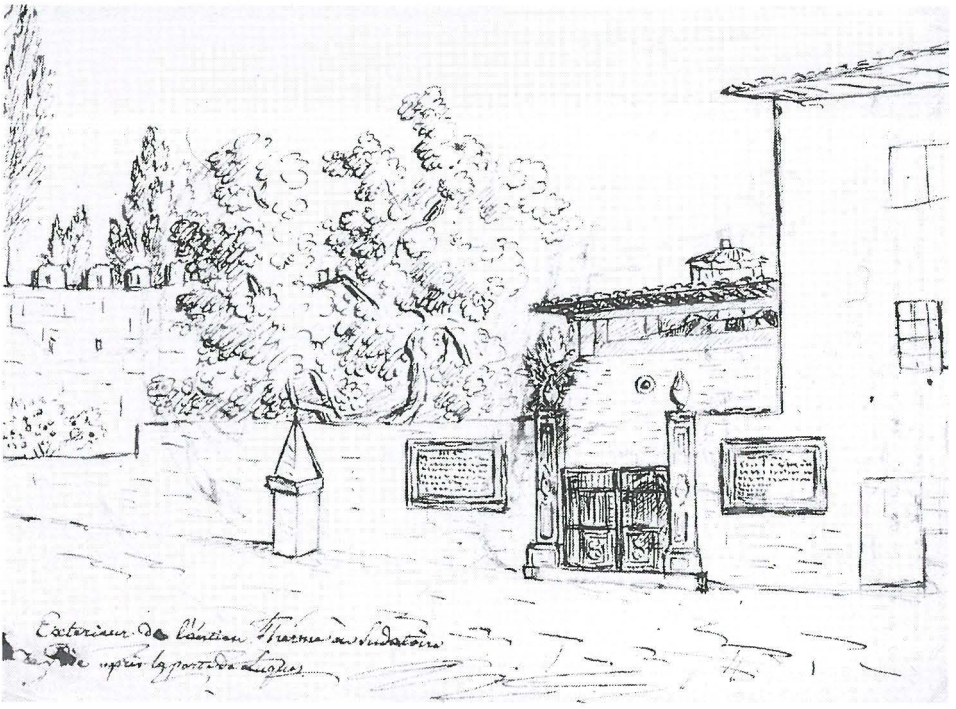
Dans le même schéma de son itinéraire, sont signalés les séjours plus ou moins prolongés. Dans cette dernière catégorie, sont mis en évidence les centres choisis pour effectuer de longs séjours d'études (14 jours ou plus): Pavie, Pise, Florence, Rome, Naples pour l'Italie; Vienne et Prague pour l'Empire autrichien; Berlin pour la Prusse; La Haye pour la

[363] BPU, ms. fr. 2675, f° 16.

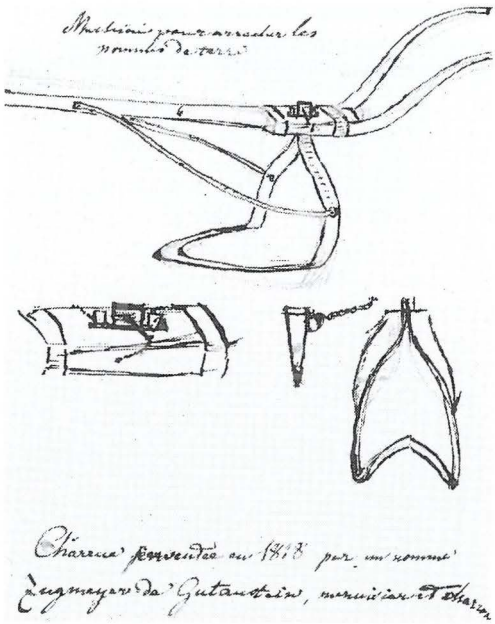


62. *Intérieur des anciennes thermes ou sudatoire de Pise, près de la porte de Lucques, 6 janvier 1818.*

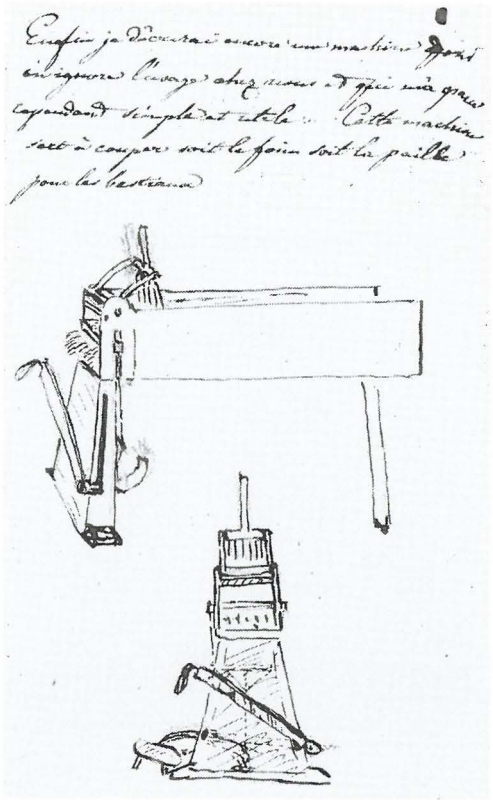
63. *Extérieur des anciennes thermes ou sudatoire de Pise, près de la porte de Lucques, 6 janvier 1818.*



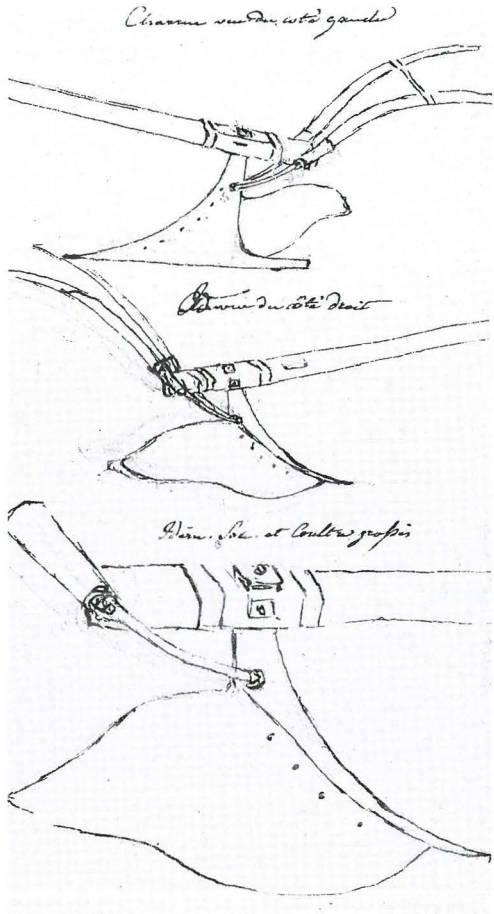
64. *Instruments aratoires: charrue de l'établissement du conseiller Jordan près de Laxenbourg, 10.9.1818.*



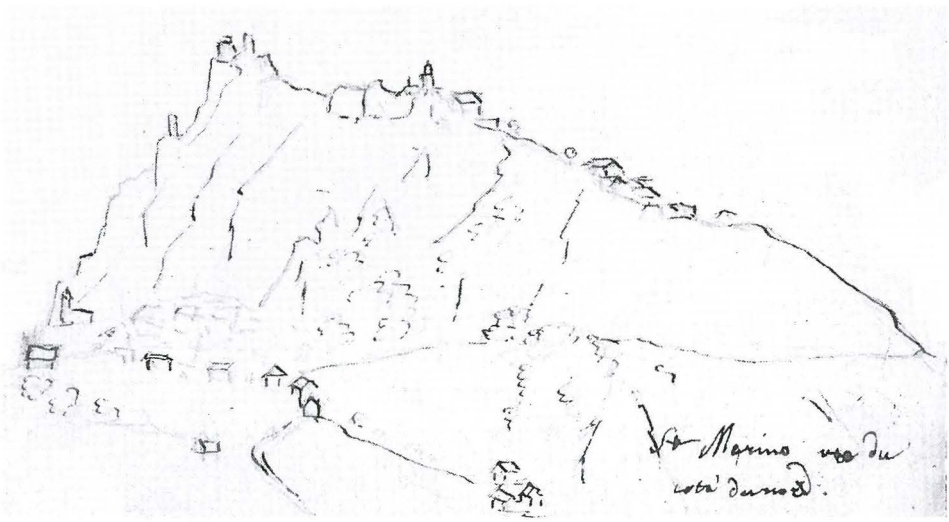
65. *Machine pour couper soit le foin, soit la paille, pour les bestiaux dans l'établissement du conseiller Jordan près de Laxenbourg, 10.9.1818.*

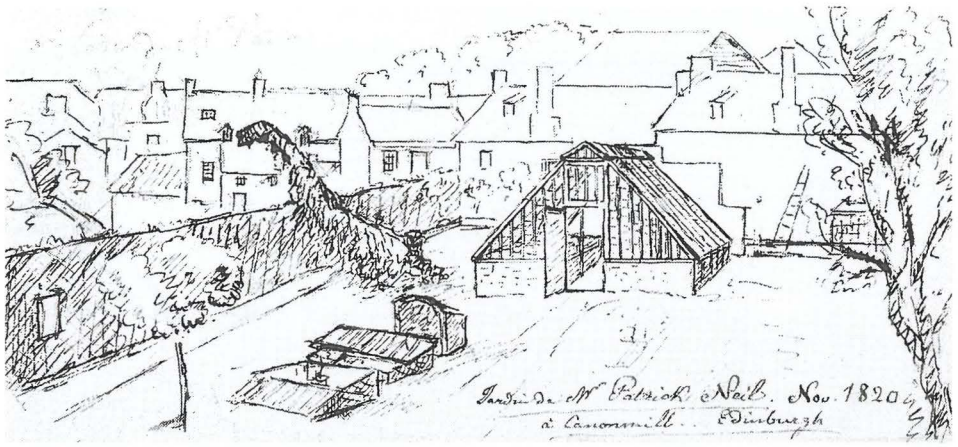


66. *Instruments aratoires: charrue de l'établissement du conseiller Jordan près de Laxenbourg, 10.9.1818.*



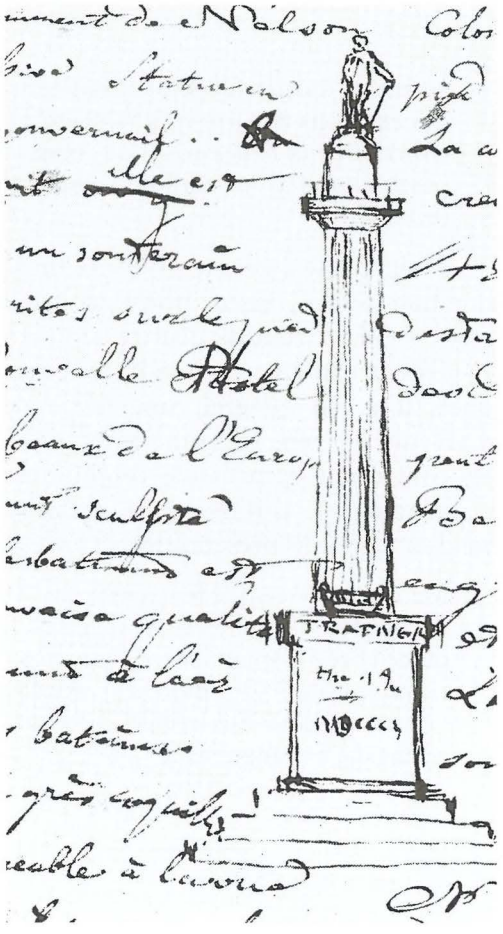
67. *San Marino vu du côté du nord, s.d.*



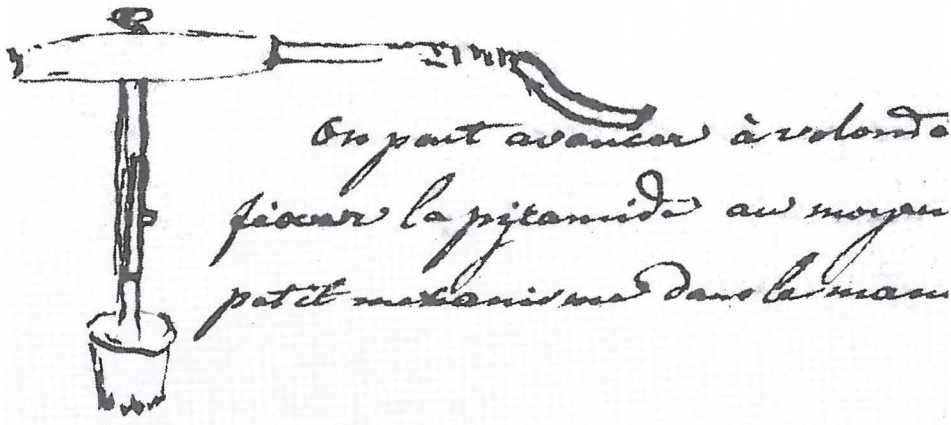


68. *Jardin de M. Patrick Neil, Edimbourg, novembre 1820.*

Hollande; Londres, Édimbourg et Dublin pour le Royaume-Uni. Dans d'autres villes importantes, Gosse a tout de même séjourné plus d'une semaine: Milan, Gênes, Bologne, Venise, Padoue pour l'Italie, Dresde, Halle pour les États allemands, Amsterdam pour la Hollande, Norwich pour l'Angleterre, en s'occupant toujours de recueillir toutes les informations concernant le domaine scientifique et surtout médical. Souvent, il aurait voulu y consacrer plus de temps, mais son itinéraire est planifié et il ne se concède que très rarement des exceptions, même si tout cela lui pèse:



69. *Monument de Nelson à Dublin, 29.2.1820.*



70. *Tourniqué très simple et portatif du professeur Hole pour les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage, Dresde, 13.12.1818.*

> Avant de quitter Gênes, j'aurais bien désiré pouvoir visiter les beaux jardins des environs et surtout la fameuse plantation d'orangers et de limons qui se trouve à deux lieues au levant, mais les occupations d'un médecin ne cadrent pas toujours avec celles de l'amateur, il faut que je me restreigne dans mes désirs[364].

Malgré une certaine diversité liée à la variété des lieux où Gosse réside quelque temps, nous pouvons facilement extraire de ses carnets des aspects permettant de décrire son activité lors des séjours dans les villes.

Dès qu'il arrive, il cherche tout de suite à rencontrer les savants pour lesquels il a, en général, une lettre de recommandation, laquelle lui est d'ailleurs souvent fournie par les médecins des villes qu'il vient de quitter. En tout cas, il se présente toujours en qualité de *médecin voyageur*. Faute d'introduction, il n'hésite pas à s'introduire spontanément, comme à Jena où il se rend sans présentation chez le naturaliste Laurent Oken (1779-1851):

> Me demande ce que je veux, je lui réponds que je suis un médecin voyageur de Genève. Et qui êtes-vous? Je m'appelle Gosse. Êtes vous par hasard le fils du célèbre Gosse qui a crée la société helvétique et qui s'est distingué par ses travaux utiles? Oui monsieur. Ah soyez le bien venu je vous connais déjà, je vous aime déjà. Et aussitôt, il m'introduit chez sa femme, me fit attabler et m'engage à manger avec lui.[365]

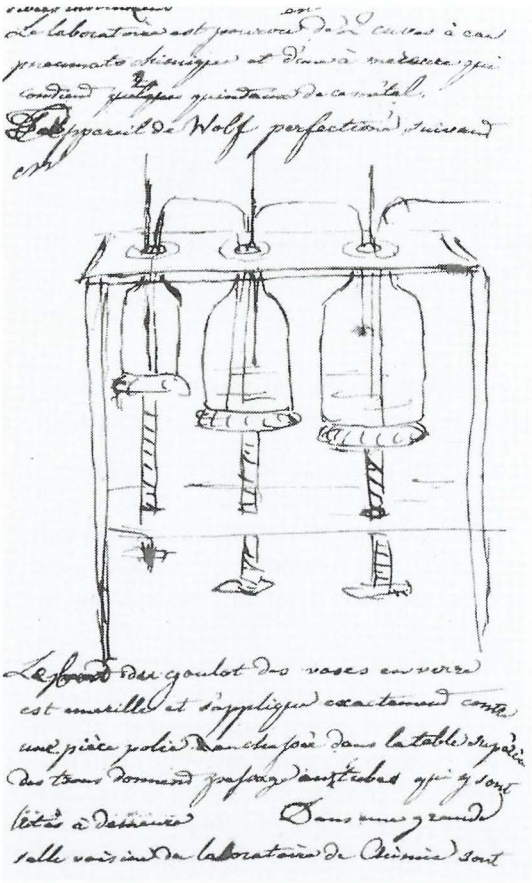
[364] BPU, ms. fr. 2673, f° 112.

[365] BPU, ms. fr. 2675, f° 5.

La relation devient tout de suite très cordiale, Gosse lui offre même de devenir son correspondant à Genève pour le journal qu'il publie. Grâce à Oken, il est ainsi introduit dans le réseau médical et universitaire de Jena avec beaucoup de facilité.

Contacter les savants locaux est essentiel, puisque c'est le moyen pour entrer dans un réseau qui ouvre toutes les portes, permet l'échange de connaissances, d'expériences, facilite la visite des établissements, etc. Paradoxalement, et souvent pour des questions de rivalité professionnelle, Gosse sera plus facilement introduit dans les milieux scientifiques par les médecins de la place que par ses jeunes collègues genevois qui séjournent déjà dans certaines villes. Comme on le voit très clairement à Édimbourg, Charles Coindet (1796-1876), pourtant très bien établi, ne fait guère d'efforts pour son compatriote:

> J'avais bien jugé Coindet dès le commencement: il a beaucoup d'amour-propre, de finesse et se défie de moi. Il ne peut s'empêcher de m'adresser amicalement la parole mais il ne m'engage point d'assister à ses expériences quoique je lui en eusse manifesté le désir; il les répète devant d'autres personnes. Il ne m'invite point d'assister à la séance publique de la Société de médecine qui doit avoir lieu ce soir, quoiqu'il en soit président (Il y a 4 présidents élus pour l'année); je m'adresse à d'autres membres, qui s'empressent de m'obliger à cet égard.[366]



71. *Instrument du laboratoire de chimie de M. Jacquin. Appareil de Wolf, perfectionné suivant M. Jacquin, Vienne, 1.11.1818.*

366 BPU, ms. fr. 2677, f° 219.

72. Le Dr Charles Coindet liant les veines à des animaux à Edimbourg, 4.12.1819.

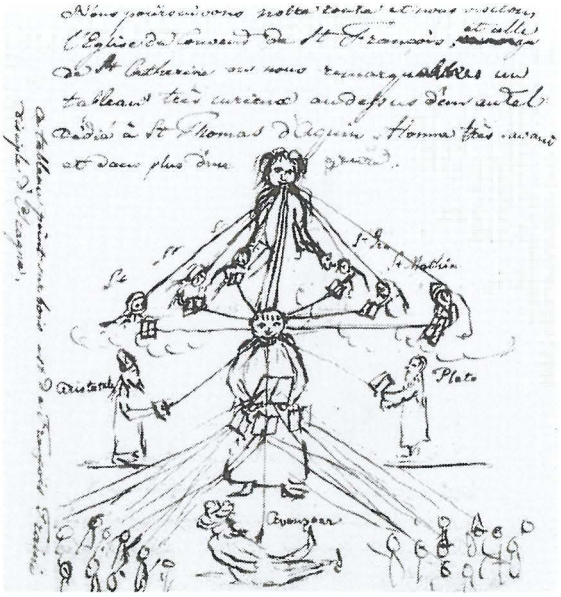
Ce sera après avoir un peu insisté que Gosse pourra enfin suivre quelques expériences de son collègue genevois:

> Coindet m'engage à aller promptement chez lui où il m'invite à dîner. Je me rend à Newington où je le trouve occupé avec le Dr Obrian à lier les veines rénales à des chats et des lapins ou à extirper des reins. Il a acquis assez d'habitude de cette opération qui au reste n'est pas très difficile. Après avoir fixé solidement l'animal sur une table et sur le côté au moyen de liens autour de ses pattes et d'un [mot illisible] autour de sa tête, il coupe les poils avec les ciseaux, fait une incision longitudinale en arrière et sur les côtés par les lombes dans la région rénale, sépare les muscles dorsaux de ceux abdominaux, presse le ventre et le rein est de suite environné de graisse. Le rein sorti, la veine s'aperçoit bientôt et on passe au-dessous une aiguille avec une ligature qu'on coupe à ras des vaisseaux puis on fait rentrer le viscère et on passe dans la plaie 4 ou 5 aiguilles autour desquelles on croise des fils comme dans l'opération du bec de lièvre. La réunion est opérée après 3 heures. Cette opération n'est pas très douloureuse, ni très mortelle. Sur 23 chats il n'en est mort que un[367] (fig. 72).

[367] BPU, ms. fr. 2677, f° 270-270v.

Bien différente est l'aptitude de médecins affirmés, comme par exemple Jean De Carro (1770-1851), qui sera son point de référence à Vienne.

Une fois les premières connaissances établies, il s'agit de les entretenir, de montrer son savoir, mais aussi sa modestie, son désir d'apprendre, sa volonté de partager les connaissances, ses expériences, son envie de se rendre utile. Le secret de la réussite d'un voyage de formation réside dans cette alchimie de relations que le voyageur arrive à tisser. En effet, s'il parvient à se faire accepter par le monde scientifique, le jeu est fait. Il ne s'agit alors plus que de choisir et d'organiser ses journées pour profiter au maximum de cette occasion unique.



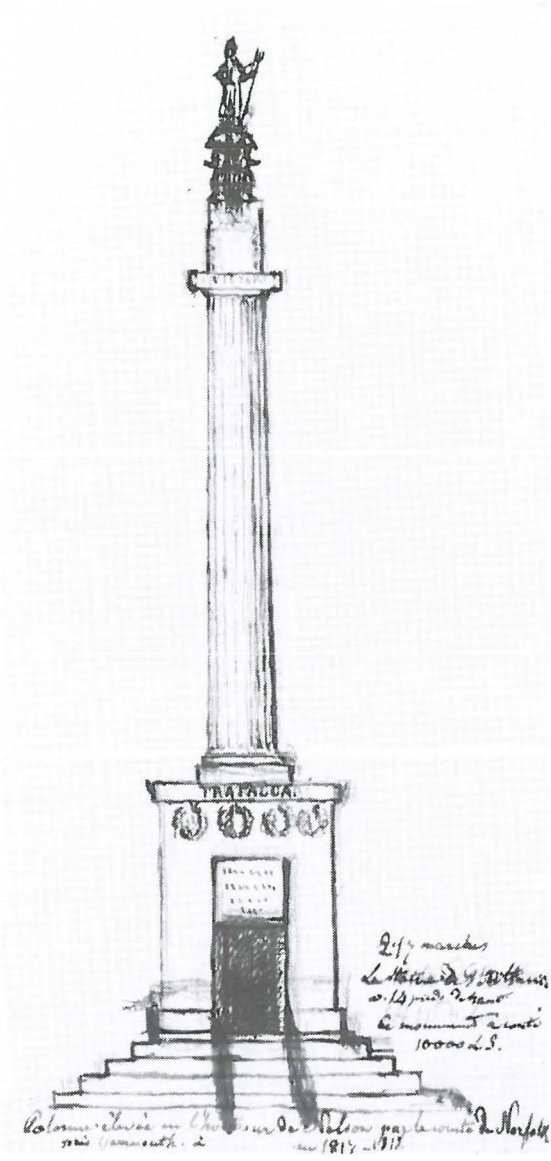
73. *Esquisse d'un tableau peint sur bois de François Traini disciple d'Oscagne, dans l'église de Sainte Catherine à Pise, 21.12.1817.*

Mais comment organise-t-il ses journées d'étude? Son activité est très intense et se concentre surtout sur les aspects médicaux. Mais il visite aussi les collections artistiques, les principaux monuments, les sites archéologiques, les œuvres d'art, les décrit parfois aussi, surtout lorsque ses connaissances anatomiques guident son regard, comme devant la statue de Pierre Puget (1622-1694), dans l'église de Carignano à Gênes, représentant le Martyre de Saint Sébastien:

> Le Saint, lié par les bras à un arbre et percé de flèches, cède à la douleur; ses jambes faiblissent et le corps cède à la force de gravité. Le tiraillement qui s'opère dans les muscles du tronc et des bras, donne à toute cette partie une vie singulière. La tête exprime la souffrance et la résignation. Une légère faute que j'ai retrouvée ici, comme dans plusieurs Christs, c'est que les veines des bras sont très saillantes, effet qui n'a pas lieu dans cette position des membres thoraciques.[368]

[368] BPU, ms. fr. 2673, f° 102v.

Il va aussi quelquefois au théâtre et au spectacle, comme le montrent ces quelques notes écrites au crayon sur des feuilles éparses qui résument une journée à Florence parmi tant d'autres:



74. *Statue en l'honneur de Nelson sur la route près de Yarmouth, 17.10.1819.*

Hôpital de Boniface Visite avec M. Chiarugi: maladies de la peau. Déjeuner. Allé au Musée d'histoire naturelle avec Ellis: Salle de coraux, de grains de plantes grasses en cire. Sortie à une heure, rentré. À 2h, allé avec Ellis et Wulliamy à l'Hôpital Boniface. Arc de triomphe de Medecis. Hôpital des enfants. trouvés, jolie chapelle. Grand hôpital de St. Marie, 1200 lits, malades, salles de médecine plus commodes que celles de chirurgie. En sortant de l'hôpital, visité l'Église de St. Laurent. Chapelle de Michelange. Promené sur les quais avec un Allemand qui a voyagé en Égypte le même qui était en quarantaine à Livourne. Dîner. Conversation religieuse. Théâtre Goldoni, jolie forme, décoré. Ennui.[369]

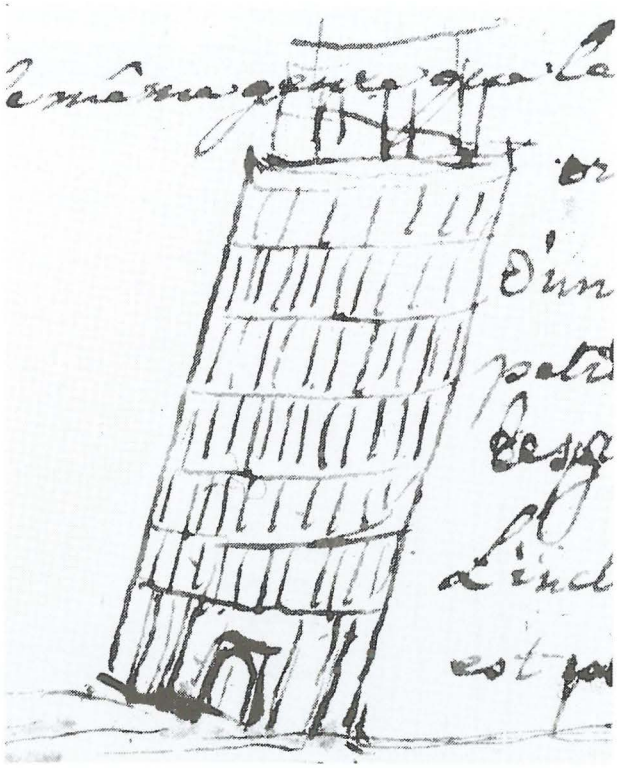
Mais en réalité son activité «touristique» est très réduite. Il lui arrive souvent de visiter les ghettos et quartiers populaires; le voilà à Dublin:

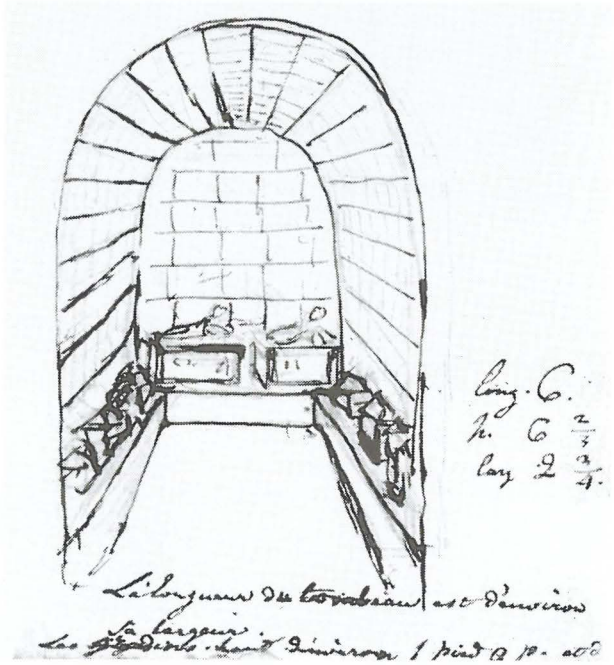
Traversé le plus vilain quartier de la ville derrière le Collège de chirurgie. Rues étroites malpropres. Mendiants. Fripiers. Misère. Église de Saint Patrick. Cathédrale vilain bâtiment noir, gothique. Caserne.[370]

[369] BPU, ms. fr. 2679, f° 29.

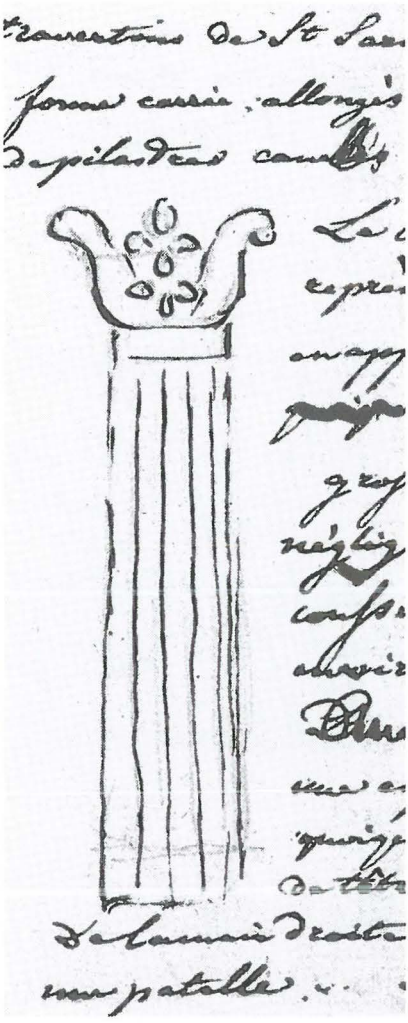
[370] BPU, ms. fr. 2677, f°453.

75. *Tour de Pise, 17.12.1817.*





76. *Chambre sépulcrale retrouvée le 3 février 1816 dans la Reale Fattoria Dolciano près de Chiusi, s.d.*

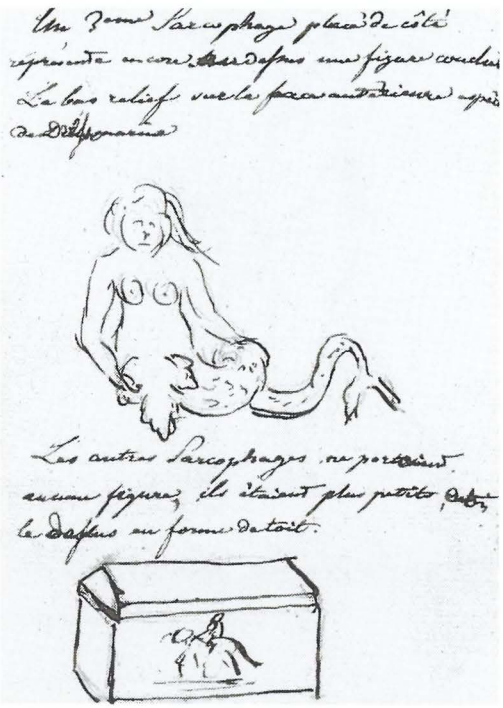


77. *Colonne de la chambre sépulcrale retrouvée le 3 février 1816 dans la Reale Fattoria Dolciano près de Chiusi, s.d.*

78. *Figures des sarcophages de la chambre sépulcrale de Chiusi, s.d.*

79. *Figures des sarcophages de la chambre sépulcrale de Chiusi, s.d.*

80. *Figures des sarcophages de la chambre sépulcrale de Chiusi, s.d.*



Dans les villes, il observe les us et coutumes qui ont aussi une influence sur les conditions hygiéniques; ainsi, à Livourne, il note:

> Une coutume très dégoûtante qui est commune à Livourne comme à Gênes, c'est celle de transformer les maisons en urinoirs: partout on aperçoit des pisseurs, et rien ne peut s'opposer à leur impudence, jusqu'aux escaliers reçoivent leurs libations. Les dévots catholiques ont pensé qu'ils devaient opposer la Sainte croix à cette profanation du bien d'autrui: à Livourne on a couvert le bas de murs de croix, dans les pissoirs publics ou dans les allées, on y ajoute le mot de Rispetto [Respect], mais le signe quelque révéré qu'il soit par le bas peuple italien, n'est d'aucune utilité et est bientôt mouillé ici comme ailleurs.[371]

Il aime peindre les hommes et les femmes, leurs habillements:

> C'est encore fête aujourd'hui. Les paysans des environs viennent en foule dans la ville; ils y vendent du pain, du lait et des légumes. Leur costume est élégant. Les hommes en général sont grands et beaux. Les chapeaux présentent une grande surface plate. Une veste de drap brun ornée de galons qu'ils jettent ordinairement sur les épaules. Culotte également en laine et noué de galons, large et ouverte au-dessous du genou, des bas très blancs, des souliers très découverts avec de grosses boucles en argent. Les femmes lient autour de la tête un mouchoir blanc très fin, ordinairement garni de franges et dont les

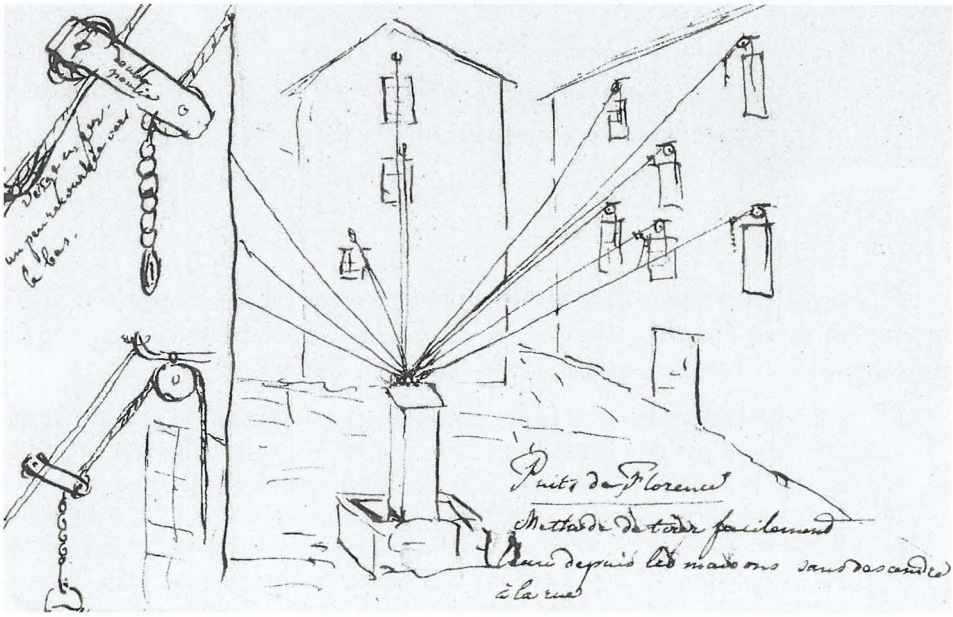
81. *Habitants de Trieste en costumes de fête, 29.6.1818.*

[371] BPU, ms. fr. 2673, f° 116.

extrémités retombent sur le dos. Un corset simple qui permet le développement de la poitrine, une chemise qui remonte jusqu'au col et qui est élégamment plissée. Une chemise à manches larges et longues qui se lient autour du poignet avec des manchettes, le tout en baptiste ou de percoli [sic] pour l'ordinaire et brodée à jour ou même garnie en dentelles sur les côtés, en suivant la longueur. Une robe assez courte, des bas blancs plissés en travers. Souliers découverts, quelques-uns lacés jusqu'au bout. Je ne rencontre pas de pauvres en Trieste. On a établi une maison de travail aux frais de la ville et où on les tient enfermés. Les habitants de Trieste sont singulièrement ignorants, non seulement les femmes, mais la plupart des hommes et même des négociants ne savent pas écrire. Il n'existe aucune école primaire[372] (fig. 81).

Il admire également leur ingéniosité, mais aussi leurs activités, comme sur la route qui mène à la Chartreuse de Pise:

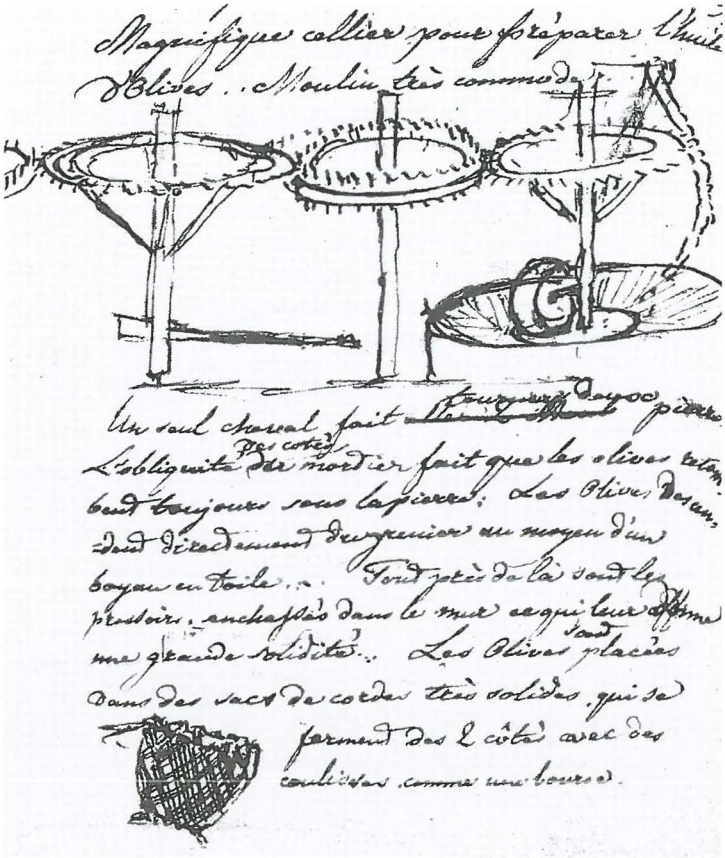
On est beaucoup occupé à la récolte des olives. Un homme monte sur l'arbre, les fait tomber en frappant légèrement les branches avec un long bâton, les femmes les ressemblent dans des paniers, mais ce n'est pas sans difficultés, car l'herbe qui croît au-dessous est assez élevée et les olives très petites.[373]



82. *Puits de Florence. Méthode pour tirer facilement l'eau depuis les maisons sans descendre à la rue, s.d.*

372 BPU, ms. fr. 2674, f° 14-14v.

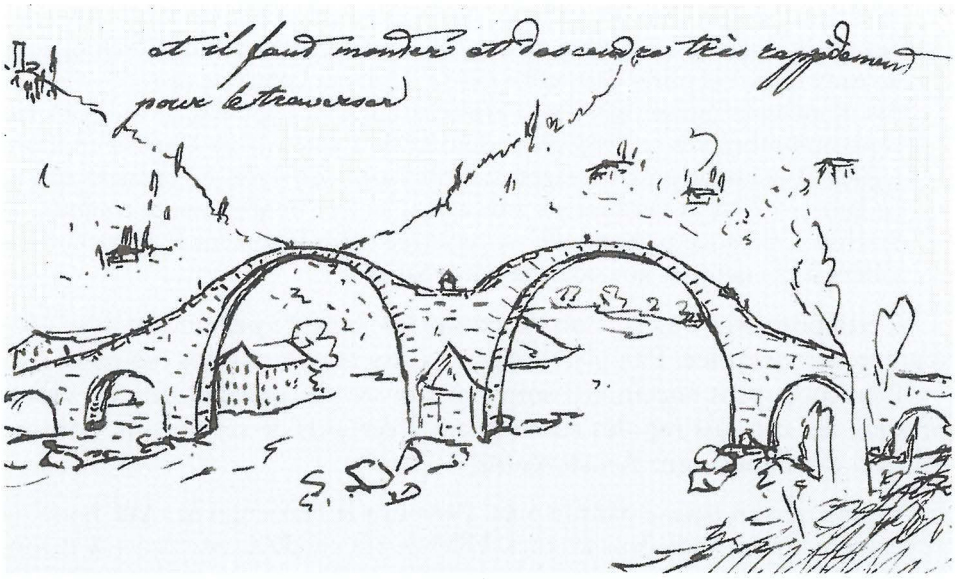
373 BPU, ms. fr. 2673, f° 183v.



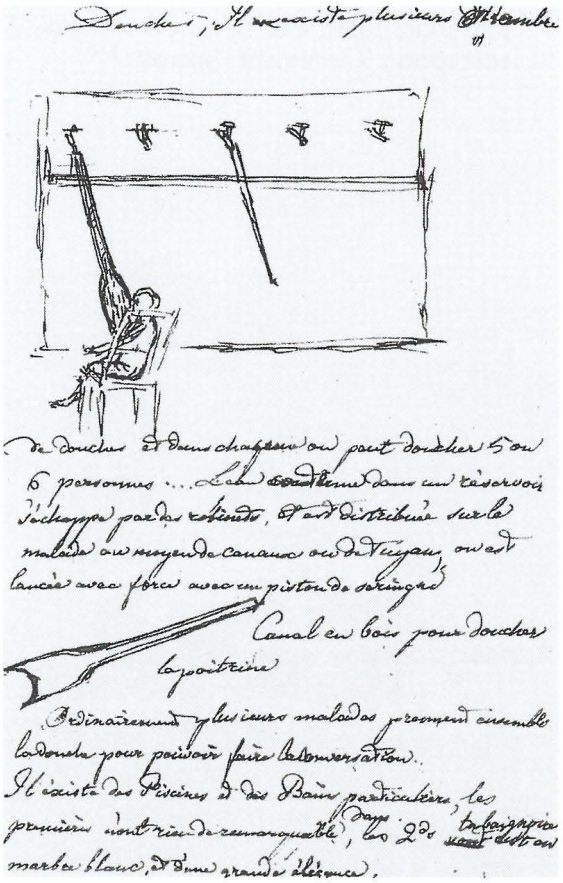
83. *Cellier pour préparer l'huile d'olive à la Chartreuse de Pise, 8.1.1818.*

Il fournit de bonnes descriptions des paysages qu'il traverse. Le voilà qui, après avoir été aux célèbres *Bagni di Lucca*, revient accompagné par un paysan des lieux en passant par la vallée du Serchio:

> Des bois d'oliviers couvrent le penchant de ces montagnes, leur sommet est couronné de pins et de cyprès. Quel beau spectacle, quelle belle verdure. Plus en occident le paysage est plus sauvage, des montagnes coupées à pic ou plantées de châtaigniers, ou en [...] d'arbrisseaux au sommet desquels on aperçoit ça et là des tours ou des couvents qu'environnent des bosquets de cyprès; des villages bâtis dans l'escarpement sur des petites plates-bandes; dans le lointain des montagnes plus hautes, plus escarpées encore et plus recouvertes de neige. À l'entrée des montagnes dans lesquelles on s'engage se trouve, sur l'opposé du Serchio, le village de Mariano. La rivière est traversée par un pont d'une apparence très singulière. Il est composé de six arcs. Deux arches immenses, qui semblent s'élancer dans les airs, sont au centre. La largeur du pont est tout au plus suffisante pour le passage de deux personnes et il faut monter et descendre très rapidement pour le traverser (fig 84). Notre jeune



84. *Pont sur le Serchio, environs de Lucques, 18.1.1818.*



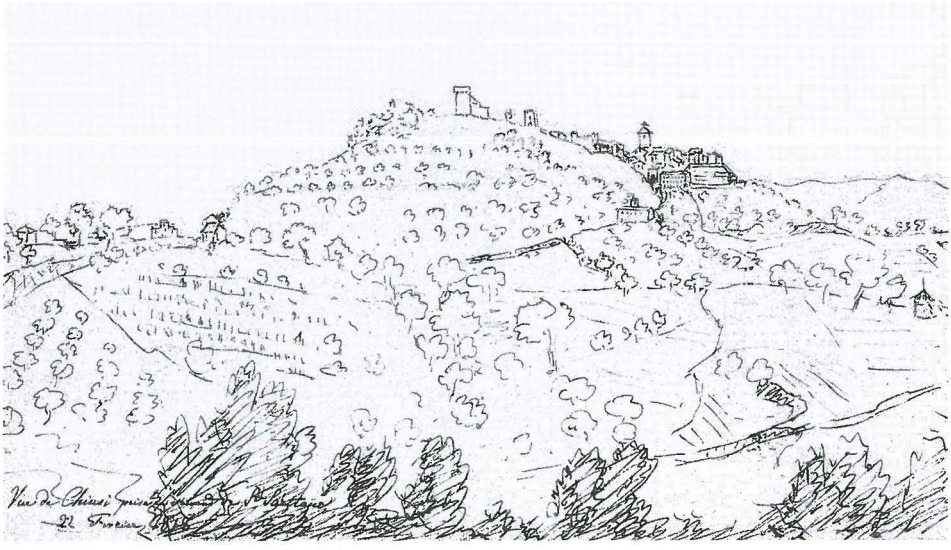
85. *Douches des Bains de Lucques, 18.1.1818.*

guide nous quitta dans cet endroit. Après avoir passé Mariano on entre dans des vallées tortueuses et assez étroites qui suivent le torrent du Serchio, dont les eaux sont très pures dans cette saison. L'olivier continue de recouvrir [...] des montagnes qui se trouvent à droite et qui sont exposées au sud. Des villages innombrables se perçoivent du côté et d'autre, mais bientôt les montagnes deviennent plus sauvages. Les rocs sont couvertes de chênes verts et de lauriers dont la verdure est très agréable. La route remonte toujours le Serchio et presque partout elle est resserrée entre le torrent et le rocher qui s'élève à pic dans les airs comme notre Salève.[374]

Cette première description est complétée ensuite par une analyse géologique très détaillée. Parfois, il fournit aussi de charmantes esquisses.

Beaucoup plus succinctes sont par contre ses descriptions de villes, presque des croquis rapides ressemblant à certains de ses dessins, comme celles-ci qui dépeignent Amsterdam:

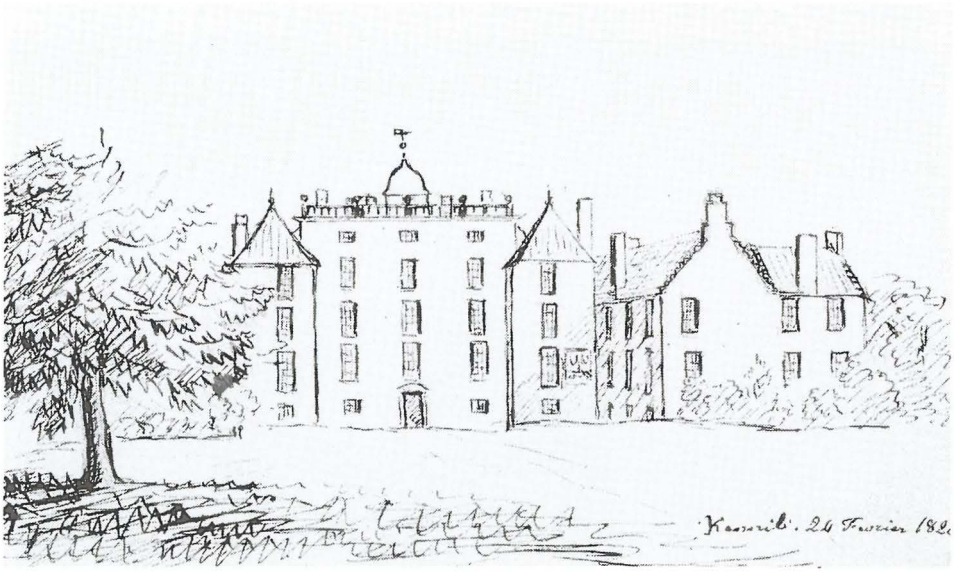
Promenade en bateau dans le port. Parcouru la Harrengreht. Allé boire de la bière. Promenade dans les rues. Filles publiques 3000. Musique. À la fontaine sérail spectacle curieux où l'on peut voir, moyennant quelques sous, les plus jolies filles. Corruption des mœurs. Maison des orphelines. Maison de corruption. Ornements bizarres.[375]



86. *Vue de Chiusi, 22 février 1818, cm 30 x 20.*

374 BPU, ms. fr. 2673, f° 205.

375 BPU, ms. fr. 2676, f° 25.



87. *Vue de Cornhill, Ecosse, 24 février 1820.*

Ou Venise:

> Nous débarquons après un long trajet sur le Grand Canal. Quais étroits, rues étroites, maisons en général peu élevées [...]. Celles de l'intérieur misérables et sans architecture. Canaux innombrables souvent étroits et puants. Ponts moitié élevés et glissants. Rues pavées de grande pierre calcaire toujours point de voitures, point de chevaux. Gondoles en nombre immense. [Et plus loin sur la place de Saint Marc] Magnifique palais, église de St. Marc chef d'œuvre d'architecture etc.[376]

Mais lorsque les hommes animent la scène, son regard s'éveille, ainsi le voilà au port de Livourne:

> De tous cotés on aperçoit du mouvement et de l'activité, là des charpentiers sont occupés à réparer l'extérieur des bateaux, là ce sont des marchandises que l'on charge, que l'on décharge, des voiles qu'on étend ou qu'on serre; on danse, on joue sur tel bord, on fait la cuisine sur tel autre. Plus loin des Turcs fument grassement leur pipe sur le tillac, des cris répétés de tout part ajoutent encore de la vie à cette scène étonnante et indescriptible.[377]

Dans tous les pays, il s'intéresse aussi à la situation politique et économique. Franchement anti-autrichien, il n'apprécie évidemment pas leur

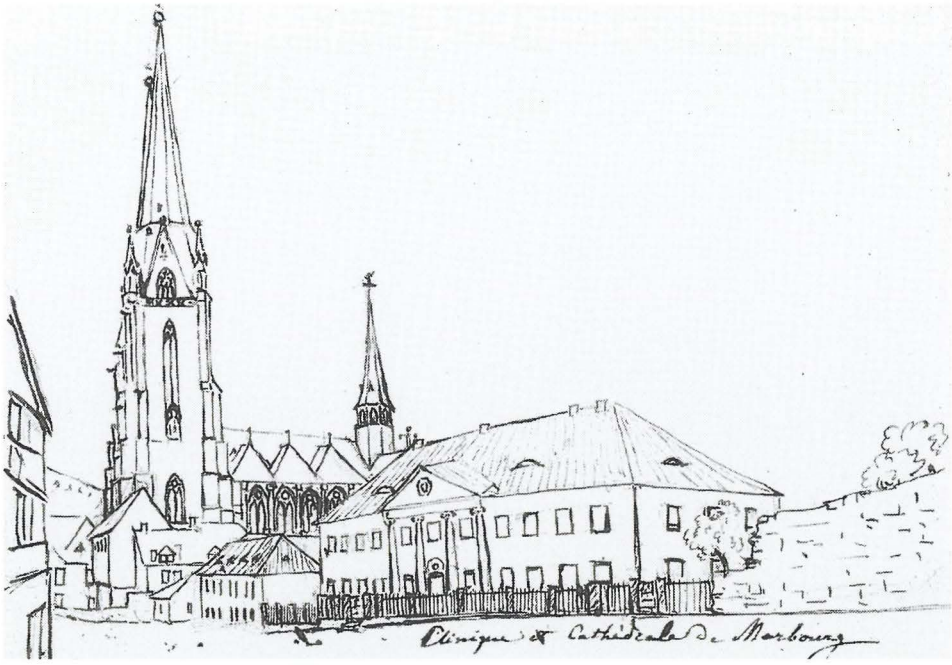
[376] BPU, ms. fr. 2679, f° 298v.

[377] BPU, ms. fr. 2673, f° 116v.

88.
L'avocat Cepelli de Modene, s.d.

retour en Italie. Ses critiques se portent aussi sur les petits souverains soutenus par la maison impériale, ainsi en visitant Modèn, en compagnie du jeune avocat Cepelli (fig. 88):

> La place au-devant de l'hôpital est assez large et élégante, vis-à-vis se voit l'Albergo dei poveri où le prince fait fabriquer des draps et des toiles par son compte dont il est le marchand et qu'il vend à quel prix bon lui semble. Le duc tient un magasin de toiles, de cordes, de bled à Reggio. On vend du vin du château, véritable monopole indigne du prince. Le sel qui est noir comme de la terre se vend 25 centimes la livre tandis qu'il ne coûte que 5 centimes à Parme. Les favoris du duc sont au reste des coquins, l'un d'entre eux a été déjà deux fois aux galères. Les principes de son gouvernement sont comme ceux des Autrichiens. Il a mis des droits énormes sur l'instruction disant que les artisans et les paysans ne doivent pas savoir lire et écrire. Une population nombreuse lui paraît nuisible. Il achète toutes les terres des paysans et lorsque cela lui convient il les force de les lui vendre. En un mot c'est un despote insolent et bas. Sa physionomie répond à son caractère quoique jeune encore. Cependant il a cherché à embellir la ville aux frais de la commune,



89. *Clinique et cathédrale de Marbourg, s.d, cm 20 x 17.*

a établi une promenade sur le rempart, met en ordre le musée de beaux-arts, le jardin public, le jardin botanique, etc.[378]

Quoique la situation générale des pays qu'il visite attire toujours son attention, quand il se rend dans des salons ou dans les cafés, son choix se porte naturellement sur ceux qui sont fréquentés par les médecins, comme par exemple le célèbre *Clementino* de Rome:

Soirée au café du Clementino. Le professeur Sebastiani y vient et me promet les plantes et les grains pour De Candolle. Ses complaintes contre le gouvernement, les Romains, l'exercice de la médecine qu'il ne peut souffrir. Payement très médiocre comme médecin de l'Hôpital St. Jean. Sa pratique est parmi la classe pauvre.[379]

Même son activité mondaine reste très limitée: très peu de grandes soirées, de bals. Il sort peu le soir: il lit, écrit, travaille très tard dans la nuit. Pourtant il s'intègre aisément dans les différentes villes, mais c'est surtout les milieux médicaux et scientifiques qu'il fréquente. Nous allons donc essayer de présenter en quelques pages la démarche de Gosse, en nous concentrant sur les observations médicales recueillies lors de ses séjours dans les principales villes européennes.

[378] BPU, ms. fr. 2679, f° 268-268v. La livre vaut environ 430 g.

[379] BPU, ms. fr. 2679, f° 177.

CHAPITRE SEPTIÈME

LES OBSERVATIONS MÉDICALES

La quantité et l'ampleur des observations médicales ne permettent guère d'en donner ici plus qu'un bref aperçu représentatif. L'analyse de cette source mériterait en effet une ample étude. Il paraît important pour notre propos de montrer au moins les aspects fondamentaux de ce voyage médical. Pour ce faire, nous allons effectuer une analyse de la source afin de mettre en évidence les thématiques principales en les illustrant avec quelques extraits tirés des *carnets*. Ces quelques extraits donnent une idée des nombreuses descriptions très détaillées qui s'étalent sur plusieurs pages.

1 La visite des établissements médicaux et de secours pour les indigènes

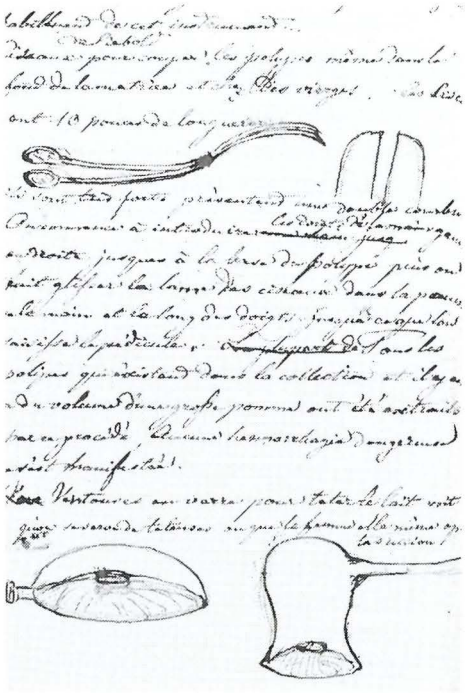
L'activité la plus intense de ce voyage a été sans doute la visite des établissements médicaux. Gosse les visite tous: les différents hôpitaux, tant généraux que particuliers (pour les syphilitiques, pour les fiévreux, pour les aliénés, pour les accouchements, pour les militaires). Les carnets contiennent des centaines de pages de descriptions détaillées, comme celle-ci qui décrit l'hôpital des incurables des Gênes:

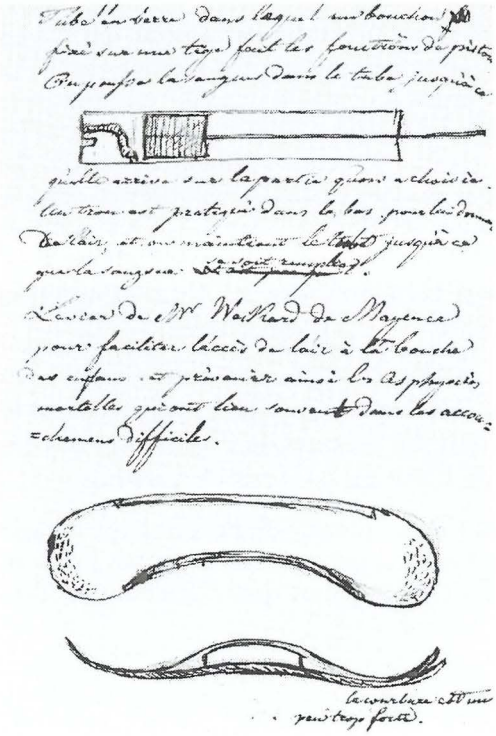
> L'hôpital des incurables ou petit hôpital contient environs 700 malades, dont 60 à 80 maniaques. Les salles sont assez bien disposées, claires, mais mal aérées, les lits sont en fer, sans rideaux, les matelas, couvertures, etc. ont une apparence mal propre et négligée. Les hommes sont au plein pied, les fiévreux ne sont point séparés des blessés. Les novices jésuites visitent les malades, balayent et font le service des salles 2 fois la semaine, mais dans le but de jeter de la poudre aux jeux, car on s'aperçoit bien qu'elles font ce métier à contrecœur. Les fous sont tous réunis et entassés dans 2 salles

90. *Hôpital de Ronciglione, février 1818.*

91. *Hôpital, cathédrale et église paroissiale du Baronet à Glasgow, 18 février 1820.*

92. *Ciseaux pour couper les polypes de l'utérus et ventouse en verre pour tâter le lait de la maison d'accouchement de M. Siebold, Berlin, 7.2.1819.*





93. *Levier de M. Weikard de Mayence pour faciliter l'accès de l'air à la bouche des enfants, Berlin, 7.2.1819.*

basses, humides et puantes. La plupart sont enchaînés sur leur grabat comme à la Senavra. Spectacle affreux et digne d'être blâmé. Un petit cours entouré de murs élevés est leur seule jouissance et le malheureux qui a la tête un peu faible, ou dont la folie est douce, se trouve confondu avec le maniaque furieux, ou ceux qui sont tombés en démence. On ne pense pas que la folie s'entretient et s'aggrave par cette communication réciproque. Au reste on ne cherche point à guérir la folie, et les médecins se contentent de remédier aux accidents qui peuvent survenir et à faire quelques saignées avec des congestions de sang à la tête. Les fous qui peuvent payer 50 à 60 francs par mois ont des chambres séparées où ils ne sont ni mieux traités, ni mieux soignés. Prêtre qui se croit Empereur. Nous visitâmes la panetteria[380]. Le pain des malades est très bon et bien cuit. Salle des enfants malades, beaucoup d'écrouelles, rarement le croup, hidropisie de cerveaux, maladies cutanées fréquentes; les préjugés du peuple s'opposent à la propagation de la vaccination. Les protestants sont reçus dans l'hôpital, mais on met tout de suite une légion de prêtres à leur trousse; et au-dessus du lit est un écriteau avec l'inscription de **Reprobato** (réprouvé). S'il ne se convertit point, il est abandonné et maltraité.

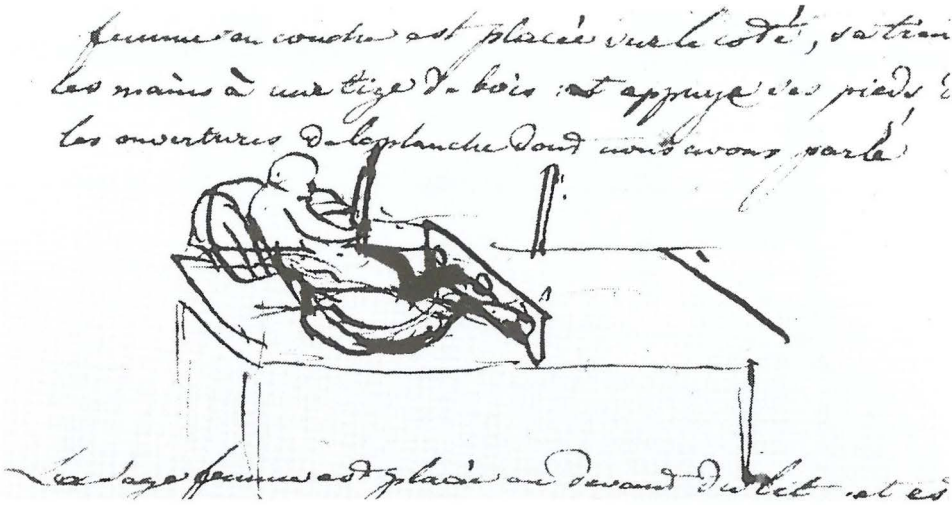
Les femmes sont au premier étage et séparées des hommes. Les salles sont mieux aérées, un peu plus propres et plus en ordre. Les femmes épileptiques sont renfermées tout ensemble dans une salle, ce qui offre des grands inconvénients pour leur traitement, qu'au reste est nul comme pour les fous. Leur nombre est assez considérable. Tout auprès se trouvent les folles, dont quelques-unes sont aussi enchaînées. Je vis une **folle par amour** qui offrait un spectacle déchirant, les mêmes inconvénients que j'ai indiqués pour les hommes se rencontrent pour les femmes, seulement leur salle est plus grande et plus aérée. Quelques [mot illisible] isolés, servant d'habitation à celles qui payent. Des capucins répandus partout servent à augmenter le fanatisme religieux des malades, ou viennent y associer des idées obscures et dégouttantes. La distribution de la nourriture se fait 2 fois par jour. Des sœurs et des frères capucins président à tout. A l'hôpital sont attachés 2 Médecins, 1 Chirurgien docteur et 3 Chirurgiens assistants outre les Phlebotomistes et les jeunes gens chargés des pansements.[381]

Plusieurs de ces descriptions sont souvent complétées par des esquisses, des plans (puisqu'il s'intéresse beaucoup à leur architecture) et d'autres détails, tels que l'ameublement, les cuisines, la disposition des cliniques. En voici une autre, il s'agit de l'hôpital des fous de Vienne:

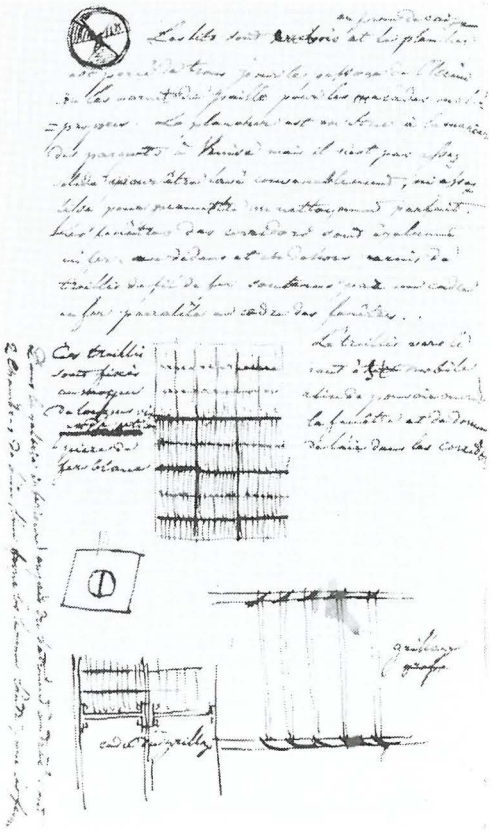
L'hôpital des fous en petites maisons a donc la forme d'une tour large à étages en composant le plain-pied et percée d'un grand nombre de petites fenêtres. On entre par une petite porte latérale qui conduit dans l'intérieur de l'en-

[380] Boulangerie, en italien dans le manuscrit.

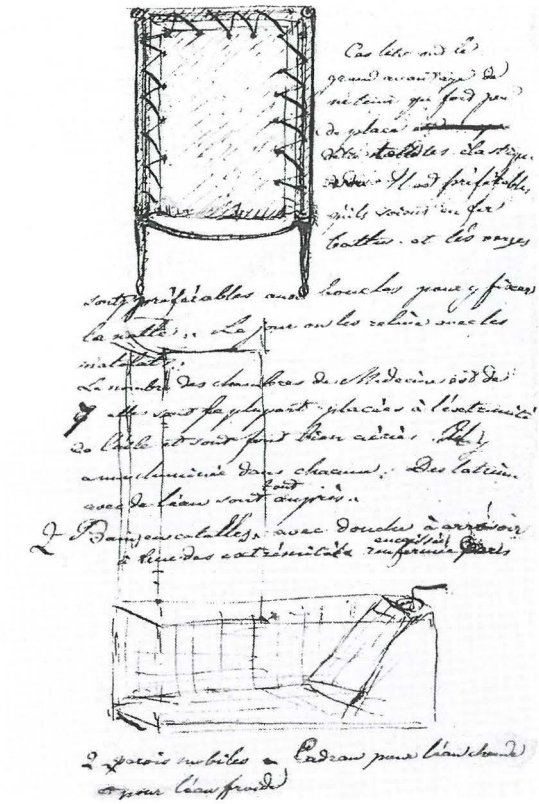
[381] BPU, ms. fr. 2673, f° 91v-93.



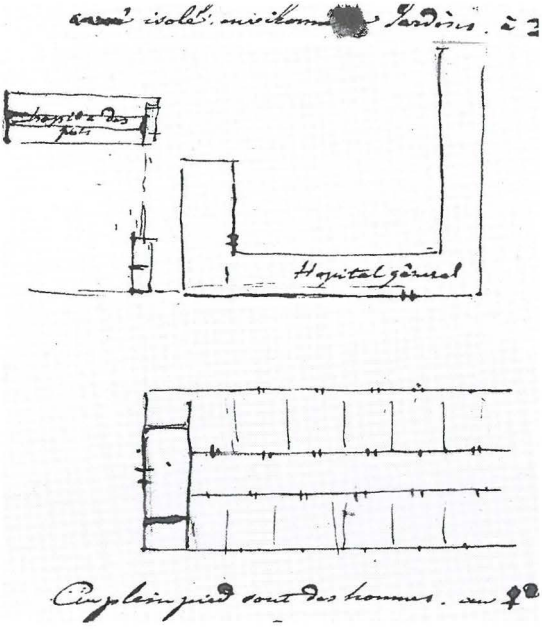
94. *Position d'une femme en couches, de l'Hôpital des femmes en couches de Londres, 17.9.1819.*



95. *Treilles de fenêtres de l'Hôpital de Notthingam, 24.10.1819.*

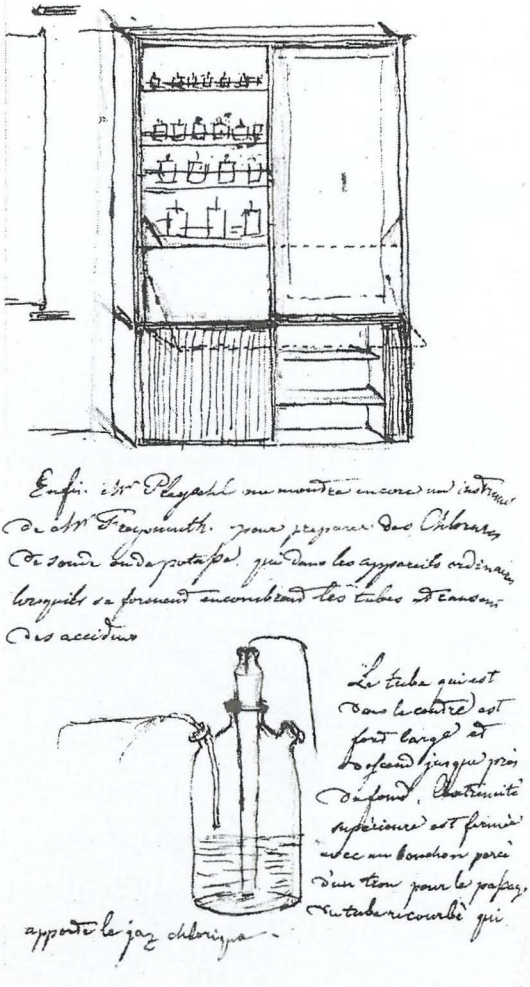


96. *Lit pliant de l'Hôpital de Newcastle, 1.11.1819.*

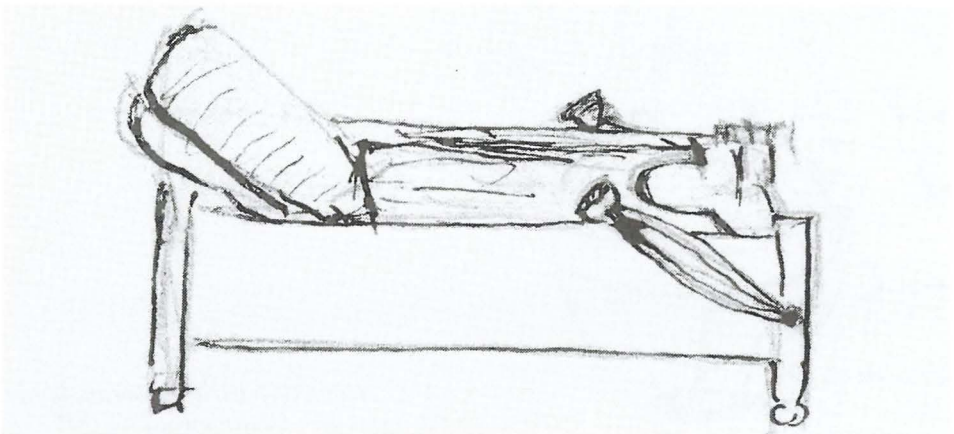


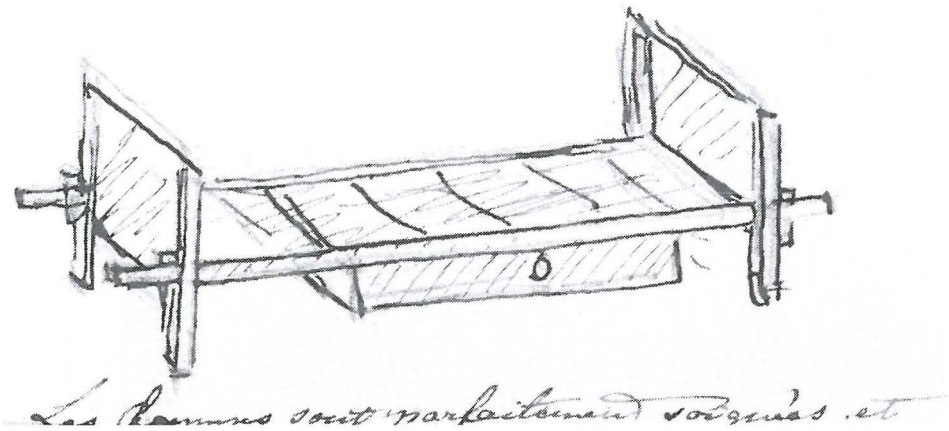
97. *Plan de l'hôpital général de Prague et de la maison des fols qui est attenante, 20.10.1818.*

98. *Armoire d'invention du prof. Freysmuth de Prague et instrument pour préparer le chlorure de soude ou de potasse, 23.11.1818.*

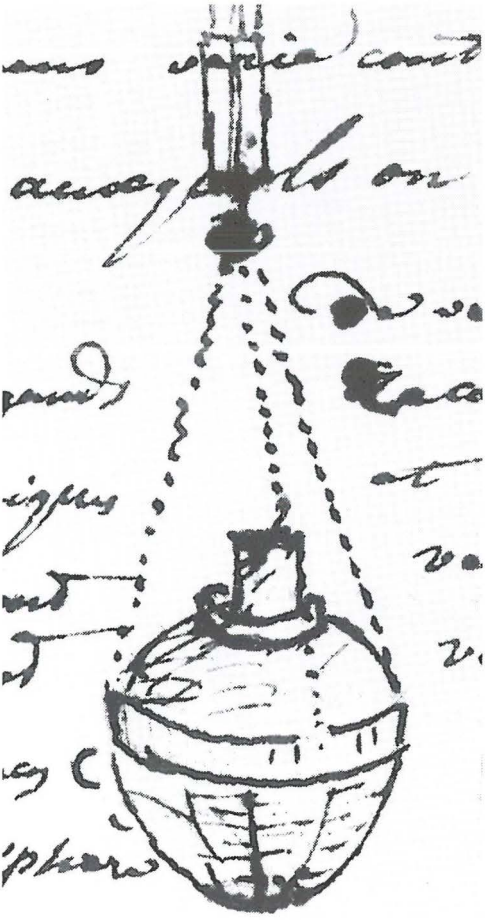


99. *Lit de l'établissement d'accouchement à Dresde, 15.12.1818.*



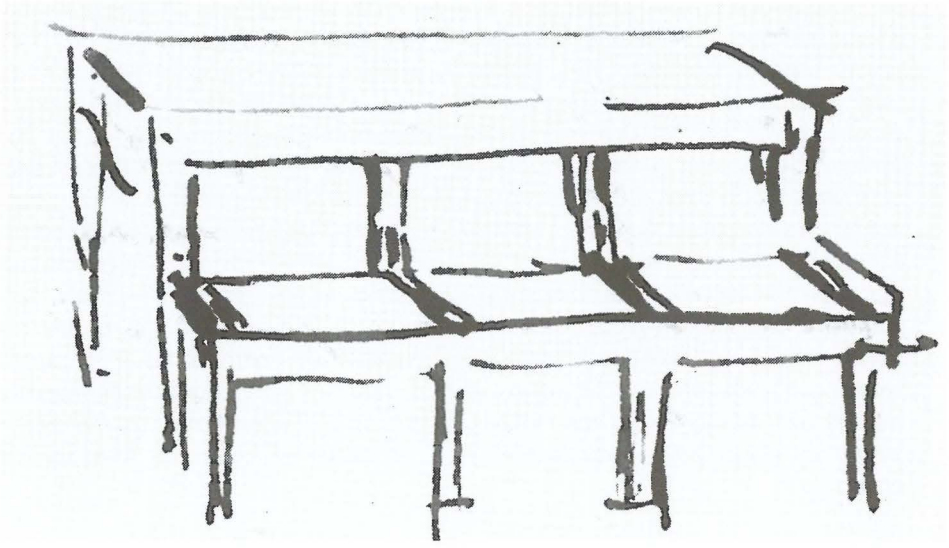


100. *Lit de l'établissement d'accouchement à Dresde, 15.12.1818.*



101. *Hôpital la Charité de Berlin, lampe d'argent dans les cliniques, 21.1.1819.*

102. *Décoration du cadre de l'horloge de l'Hôpital de la Charité de Berlin, 3.2.1819.*

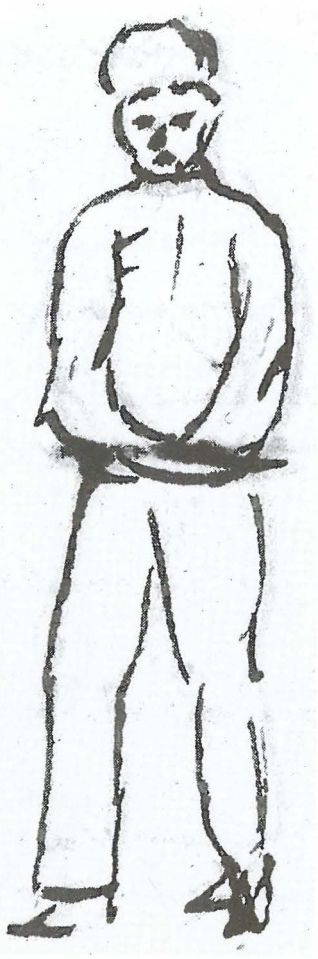


103. *Table et banc de la salle à manger de l'Hôpital de Notthingam, 24.10.1819.*

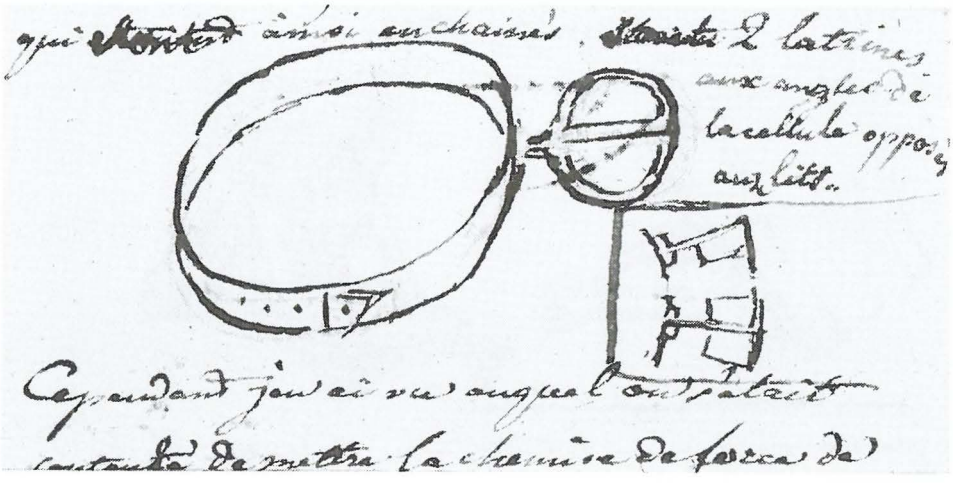
ceinte. L'intérieur de la tour est occupé par un édifice carré de la même hauteur, où se tiennent les officiers ainsi que les employés. Le contour de la tour est garni des cellules ou loges qui communiquent entre elles par un corridor intérieur. Ces cellules sont assez grandes mais tristes et froides surtout dans cette saison où l'on ne chauffe pas. Les fols sont placés dans le corridor. Les portes sont doubles, l'intérieur est en fer, l'extérieur en bois avec un guichet. Il règne assez de propreté pour un lieu aussi peu spacieux. Les cellules du 4e étage sont au nombre de 142, les malades sont ordinairement deux à deux assez bien couchés. Quelquefois cependant elles en contiennent trois ou quatre et les fols y sont placés indistinctement, ce qui est une grande faute. Le plain-pied pour les hommes dont la folie est plus tranquille, le 1er étage pour les femmes également tranquilles, le 2e pour les femmes folles ou moins furieuses ou mélancoliques et nous y vîmes les restes du traitement barbare qu'on inflige à ces malheureux. La plupart étaient enchaînés par un ou deux pieds à un gros anneau fixé dans le mur à côté du lit, quoiqu'une avait aussi les mains liées au corps au moyen d'une ceinture garnie de menottes en fer (fig. 105). Dans chacune des cellules de ceux qui étaient ainsi enchaînés deux latrines aux angles de la cellule opposés aux lits. Cependant j'en ai vu auxquels on s'était contenté de mettre la chemise de force de Pinel, dont l'extrémité des manches était bien autour de la ceinture (fig. 104). On n'emploie aucun autre moyen à Anverse, près de Naples pour maintenir les fols furieux du moins pour ceux qui sont enfermés. Pour faire prendre des médicaments aux fols lorsqu'ils s'y refusent, on emploie une pièce de petit [criq] ou d'écrou en fer qui s'introduit entre les dents et avec lequel on force assez facilement la mâchoire de s'ouvrir (fig. 106). Le traitement qu'on fait subir à ces malades lorsque leur affection est récente, ou point trop enracinée, varie suivant les individus et suivant les circonstances; il n'existe pas pour cela aucune règle générale. Les principaux moyens sont les saignées, les purgatifs, les mercureux et en particulier le calomel, la digitale pourprée etc. On ne fait jamais usage ni des bains, ni d'effusions, ni des douches, ni de lavages, et l'on néglige aussi les moyens les plus efficaces. Le nombre des fols furieux est moins considérable qu'en Italie et le climat doit y contribuer, mais j'ai été étonné d'y trouver plusieurs folles par amour, car ce même climat n'est pas très favorable à cette même passion. Les aliments qu'on distribue à ces infortunés sont de bonne qualité et abondants; ils sont apportés du grand hôpital. La maison des fols est beaucoup trop petite, ce qui nécessite un entassement des malades, les cours sont étroites profondes et froides et l'ensemble ressemble à une prison d'État, idée pénible pour ceux qui ont des moments lucides, ce qui est fréquemment le cas. Le défaut de promenades se fait aussi sentir, car je ne puis appeler promenade des petites allées d'arbres placées en dehors de l'édifice et qui ressemblent plutôt à des basses cours. Après avoir visité en détail cet établissement, nous passâmes à celui des femmes en couches.[382]

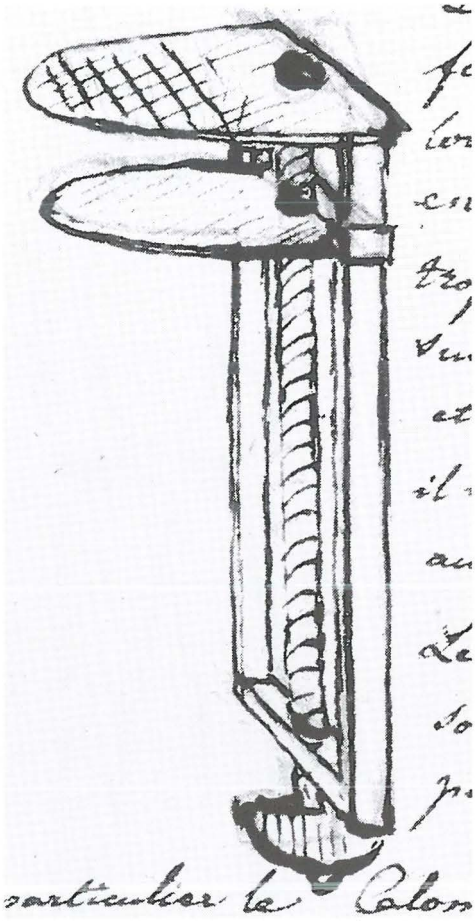
[382] BPU, ms. fr. 2674, f° 166-167v.

104. *Chemise de force de Pinel, à l'hôpital des fous de Vienne, 24.8.1818.*



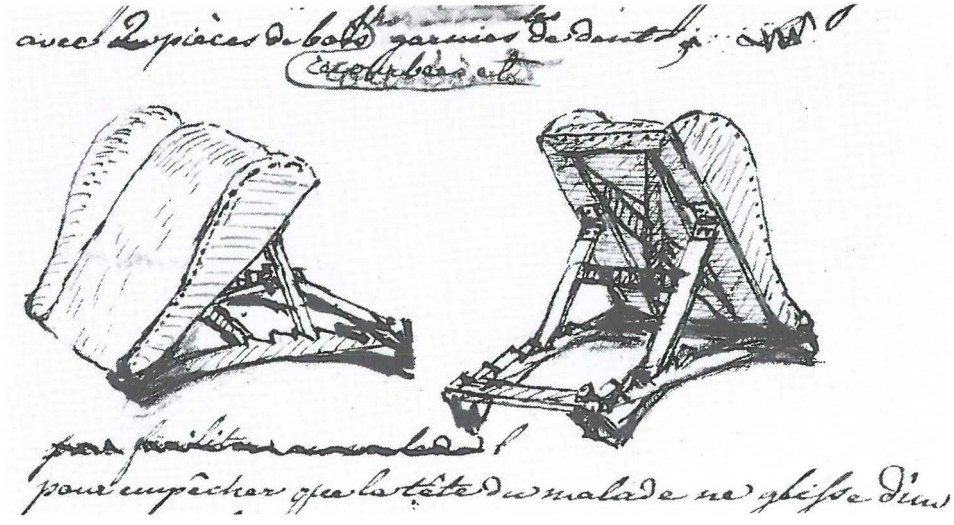
105. *Menottes de fer à l'hôpital des fous de Vienne, 24.8.1818.*

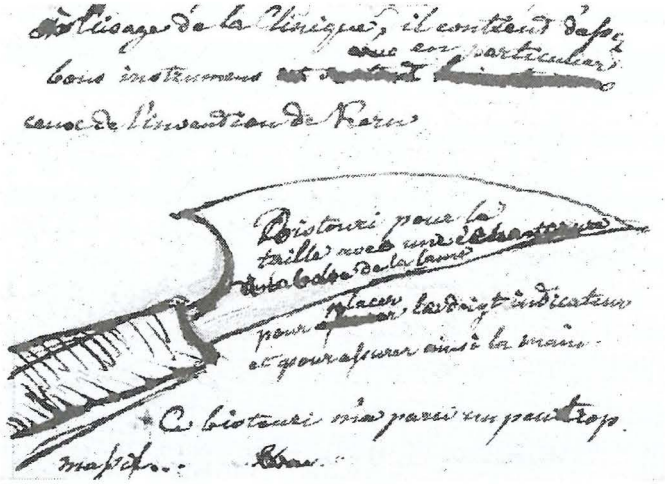




106. *Petit cric pour ouvrir la bouche des malades de l'hôpital des fous de Vienne, 24.8.1818.*

107. *Coussin pour tenir haute la tête du malade à l'hôpital de Pise, 5.1.1818.*





108. *Bistouri du professeur Kern de Vienne, 24.8.1818.*

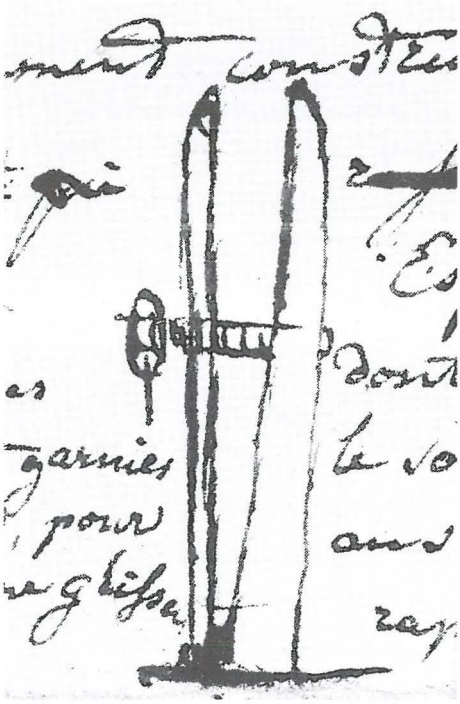
109. *Religieux en service à l'hôpital de Pise, 5.1.1818.*

Il s'intéresse naturellement à tout ce qui concerne l'organisation des soins et le personnel en service. Ce dernier ne reçoit pas toujours des éloges, comme le montre ce passage sur les frères capucins de l'hôpital de Pise:

> J'ai dit que les capucins et les sœurs font le service des salles sans cependant s'occuper immédiatement des soins des malades comme les sœurs de la Charité de Paris. Ces pères Capucins parmi lesquels il y en a de très jeunes, me paraissent en général des gaillards qui aiment assez les cotillons, et la facilité qu'ils ont de s'introduire partout sans que la critique puisse mordre, leur donne un grand avantage pour satisfaire leurs passions. Les sœurs sont la plupart vieillottes, leur costume point désagréable, le vêtement est de couleur bleu claire et se marie très bien avec leur jupe blanche[383] (fig. 107).

Le manque d'hygiène attire également ses critiques; ainsi, il commente le contraste entre la propreté du cabinet des instruments et les conditions dans lesquelles se trouvent les malades de l'hôpital des forçats à Livourne:

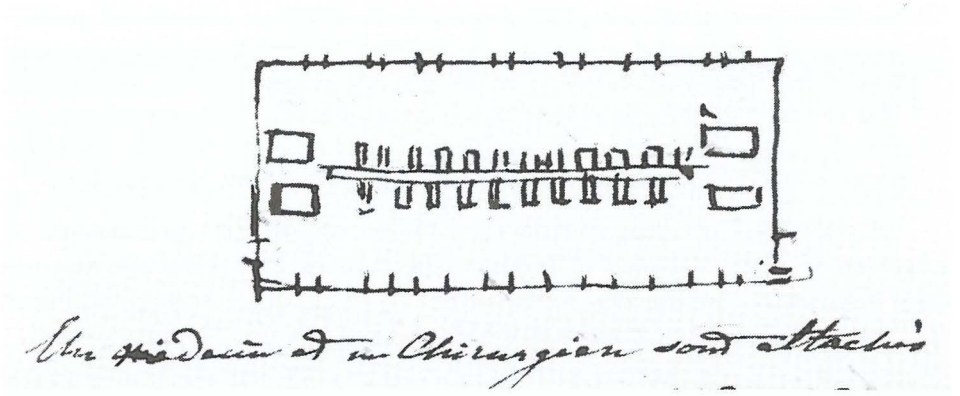
> Barzanti me montre en passant son cabinet ou l'on fait les ouvertures de cadavres et dont l'arrangement et la propreté, contrastent avec les salles des malades.[384]



110. *Instrument pour l'ouverture du crâne du cabinet du docteur Raimondo Barzanti, médecin de l'hôpital des forçats de Livourne, 16.12.1817.*

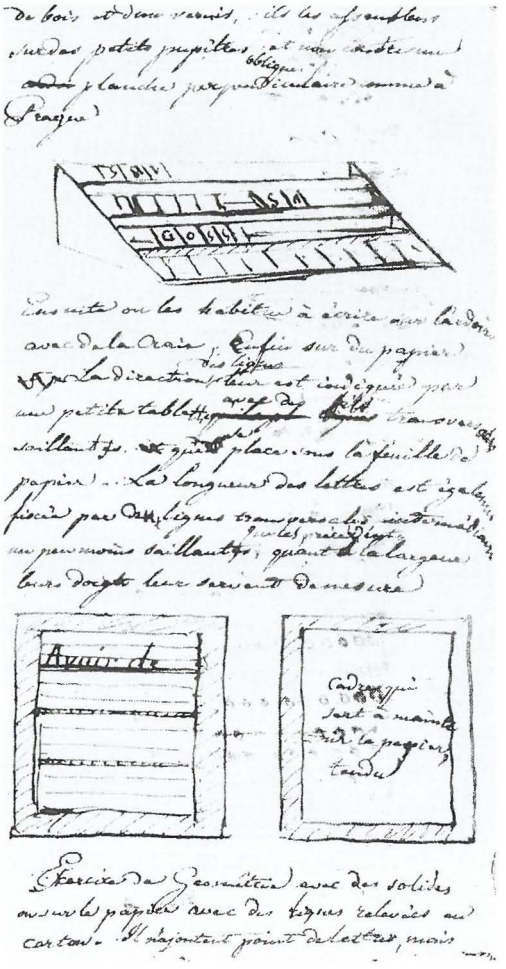
383 BPU, ms. fr. 2673, f° 174-174v.

384 BPU, ms. fr. 2673, f° 126.



111. *Disposition de la salle pour les maladies de la tête à l'Institut des aveugles de Londres, 16.9.1819.*

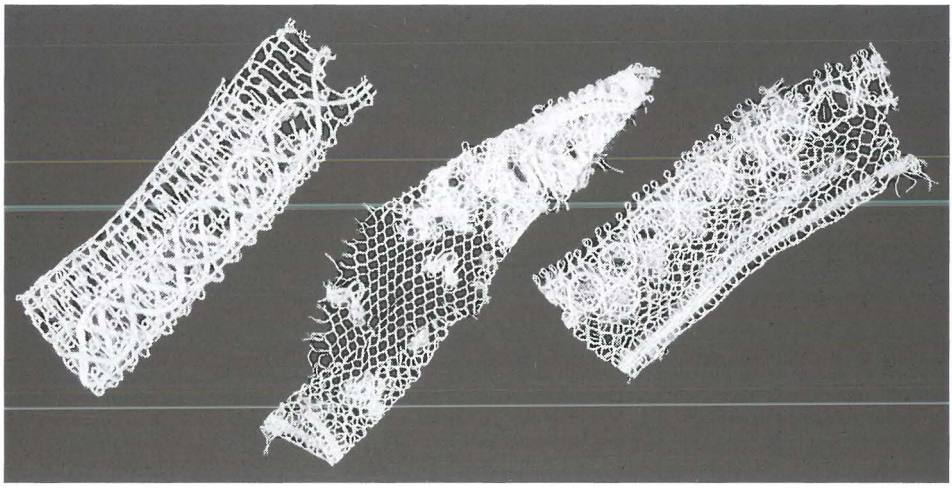
En bon médecin, il ne manque pas de décrire tous les établissements de secours: pour les orphelins, les aveugles, les enfants abandonnés. Il est tout particulièrement intéressé à l'éducation des sourds-muets; et dans chaque ville il visite les établissements des orphelins plusieurs fois pour en suivre les méthodes. Ici, il se trouve près de Berlin, dans l'un des établissements les plus renommés d'Europe et qui a d'excellents maîtres. L'un d'eux le lui a fait visiter et lui a expliqué en détail la méthode adoptée et lui montre avec satisfaction les progrès de ses élèves:



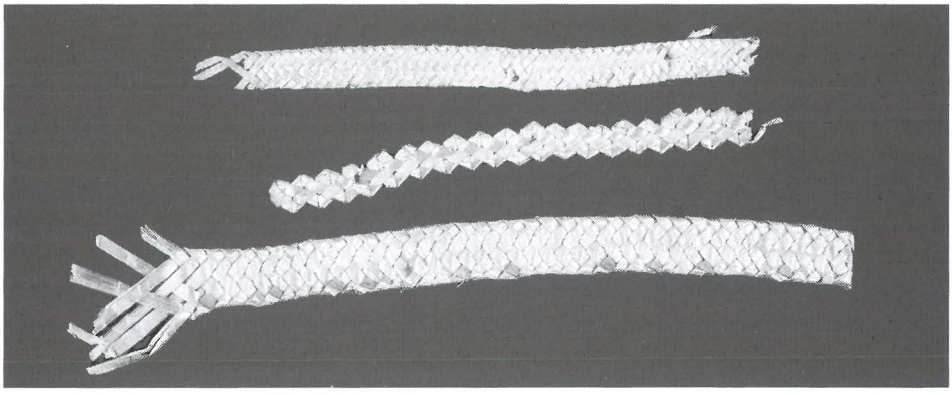
112. *Méthode pour apprendre à écrire aux aveugles à l'Institut des aveugles de Berlin, 13.3.1819.*

> M. Weidner m'informe qu'ils [les sourds-muets] ont en général des qualités morales très précieuses et très délicates, que leur cœur bien dirigé est excellent. Il fait répéter divers mots et phrases aux élèves pour me donner une idée de leur avancement et il est très remarquable [sic] les progrès qu'ils ont faits. En général leur prononciation est rude et le son très haut, ils font bien sentir la distinction des syllabes et prononcent lentement et avec effort.[385]

Le problème du paupérisme est l'un de ses intérêts principaux. À Londres, il visite la *House of Industry* qu'il décrit sur plusieurs pages et dont il conserve même des échantillons de tissus qui y sont produits et qu'il attache dans son carnet (fig. 113-114).



113. *Echantillonnage de dentelle de l'House of Industry, 3.1.1820.*

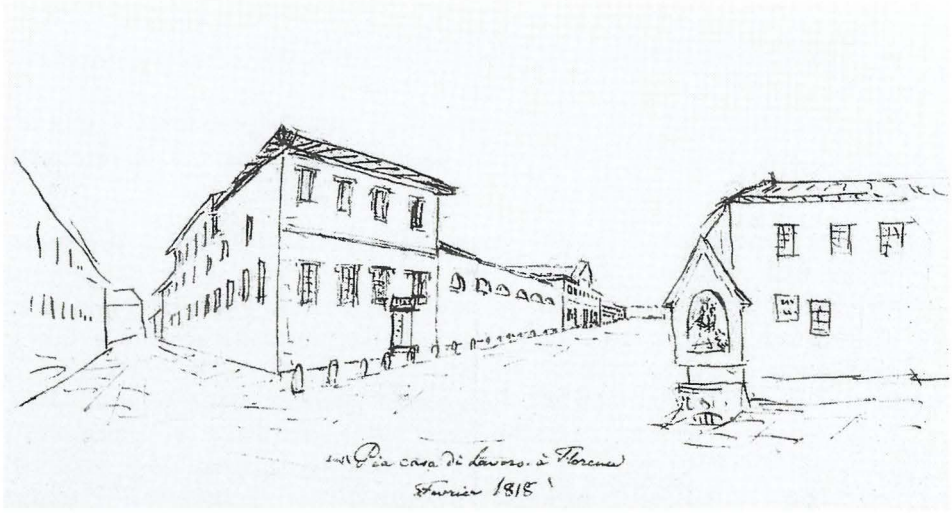


114. *Echantillonnage de paille de l'House of Industry, 3.1.1820.*

[385] BPU, ms. fr. 2674, f° 263.

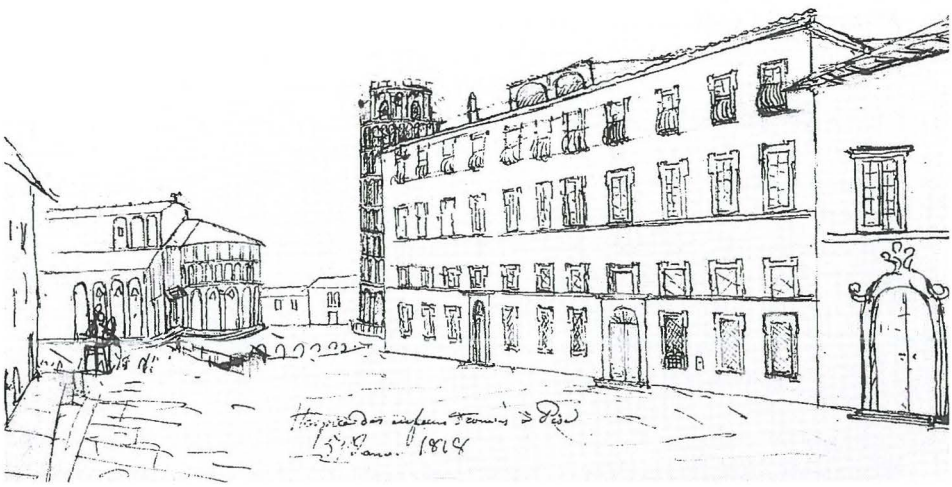
À Florence, il se fait accompagner par le docteur Lazzarini, chirurgien du dépôt de mendicité de la ville, lors de la visite à cet établissement :

> Le nombre de pauvres qui y sont entretenus s'élève à 14000 hommes et femmes. Ceux qui sont ingambes sont occupés dans un édifice très vaste à différents travaux suivant leur métier et leurs facultés intellectuelles. On y trouve des ateliers de soie, de laine, des cordonniers, des charpentiers, etc. Le produit de leur travail est divisé en 3 parties, la 1re reste à l'administration, la 2e est remise à l'individu, la 3e est mise dans une caisse d'épargne et lui est donné avec les intérêts lorsqu'il est en état de gagner sa vie au-dehors. L'édifice où se trouve le dépôt de mendicité était anciennement un couvent, il est très vaste, très commode, accompagné de grandes cours, de jardins, mais il a besoin d'être mieux arrangé, d'être tenu plus propre, les fenêtres doivent être plus amplifiées et élargies, surtout celles des dortoirs. En général il règne peu d'ordre dans l'établissement, ce qui tient à la faiblesse des administrateurs. On n'a pas créé une infirmerie et on n'a élu un chirurgien et un médecin que depuis 20 jours ; auparavant les malheureux étaient souvent malades pendant 5 ou 6 jours avant d'être transportés à l'hôpital. M. Bertini [sic] et Lazzarini ont déjà opéré des changements utiles et chaque jour ils s'efforcent de combattre les mauvaises institutions. Lorsqu'ils sont entrés il y avait environ 100 à 150 personnes attaquées d'ophtalmies, il n'en reste déjà plus qu'une quarantaine de malades. J'assiste à la visite de l'infirmerie qui m'intéresse infiniment sous plusieurs rapports. Ensuite M. Lazzarini a la complaisance de me faire voir la lingerie, les dortoirs et une partie des ateliers[386] (fig. 115).



115. *Pia Casa di Lavoro à Florence, février 1818, cm 23 x 19.*

386 BPU, ms. fr. 2679, f° 55.



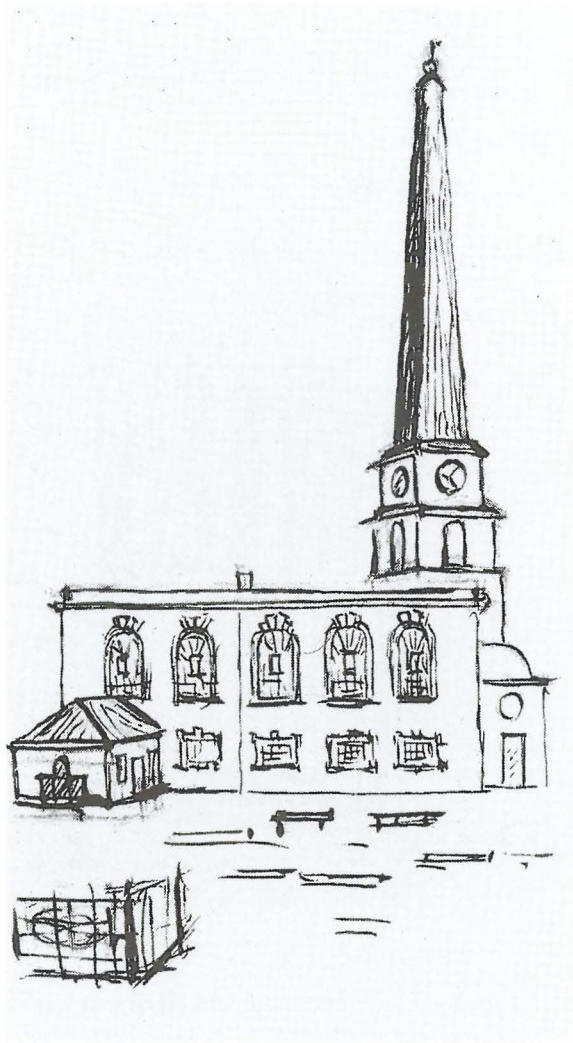
116. *Hôpital des enfants trouvés à Pise, 5 janvier 1818, cm 22 x 17.*

À Pise, il visite l'Hôpital des enfants trouvés, dont il laisse un dessin (fig. 116).

En Angleterre, il s'intéresse beaucoup aux dispensaires. Ceux de Londres et d'Édimbourg sont étudiés dans le détail, mais il s'arrête aussi dans d'autres villes pour les visiter, ainsi à Newcastle:

> M. Smiles, avec lequel je reste, me conduit après sa visite au dispensaire public, belle institution favorable aux citoyens malades. Ceux qui peuvent marcher s'y transportent, ceux qui restent au lit sont visités à domicile. Le bâtiment est très convenablement disposé, mais la pharmacie étant dans la même chambre où se trouvent les malades offre quelques inconvénients. Je ne trouve pas M. Headlam [sic] le médecin, mais un jeune apprenti et M. Wilkie [sic] le pharmacien. Ces messieurs ont la complaisance de me donner les renseignements que je désire. En sortant du dispensaire, je vais à la recherche d'un hôpital pour les fiévreux qui dépend du dispensaire et qui a été bâti exprès dans ce but.[387]

[387] BPU, ms. fr. 2677, f° 190v.



117. *Prison de Ampton, s.d.*

Naturellement, les prisons et le traitement des détenus l'intéressent au plus haut degré:

> Un autre spectacle qui me frappe désagréablement en entrant dans les terres de Toscane ce fut celui de forçats qui habillés de rouge et de jaune, liés deux à deux avec d'énormes chaînes, sont employés à balayer les rues et à transporter des fardeaux ou à conduire des bateaux. Chaque instant on en voit passer et ce bruit de chaînes, qui rappelle l'idée du crime et de la souffrance, produit une sensation pénible chez l'homme honnête et humain. En exposant ainsi journellement les criminels à la vue du public, on leur enlève le reste de honte qu'ils pouvaient avoir conservé, on détruit cette fleur qui souvent

118. *Porte en fer des prisons d'Edimbourg, 3.12.1819.*

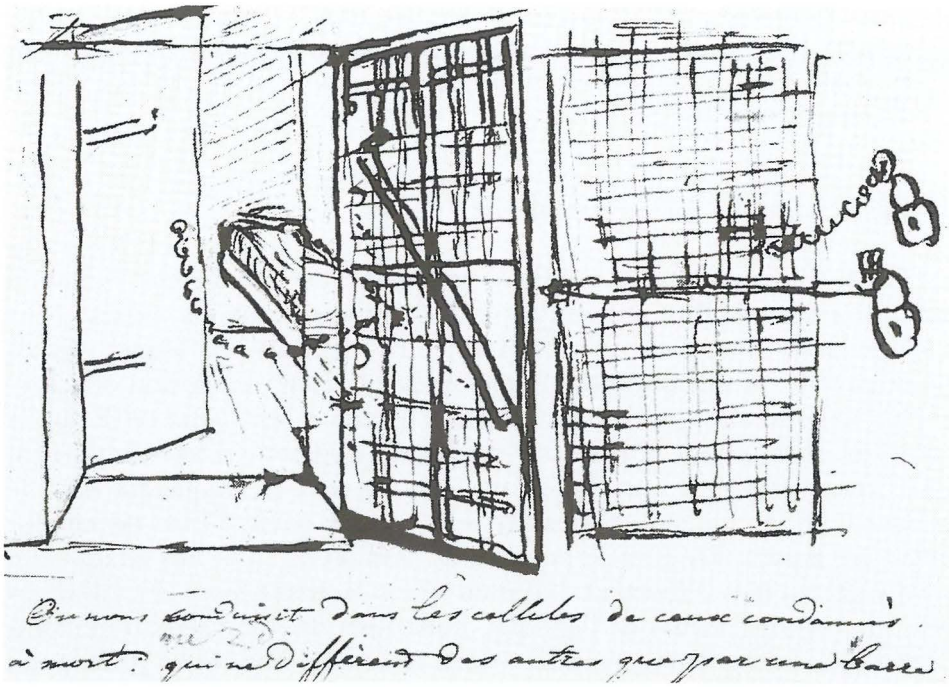
n'avait été que fanée par des circonstances indépendantes de la volonté et on ferme à ces malheureux le seul chemin qui leur restait pour rentrer dans la voie de l'honneur.[388]

Partout, il visite les prisons et en donne souvent des descriptions très détaillées, comme c'est le cas des prisons de Pottsmouth à Édimbourg[389] dont il esquisse même une carte (fig. 120). Parfois, nous conservons de ces visites seulement quelques notes rapides prises sur le tas, pour être ensuite développées dans le journal, qui malheureusement a disparu; ainsi à Florence:

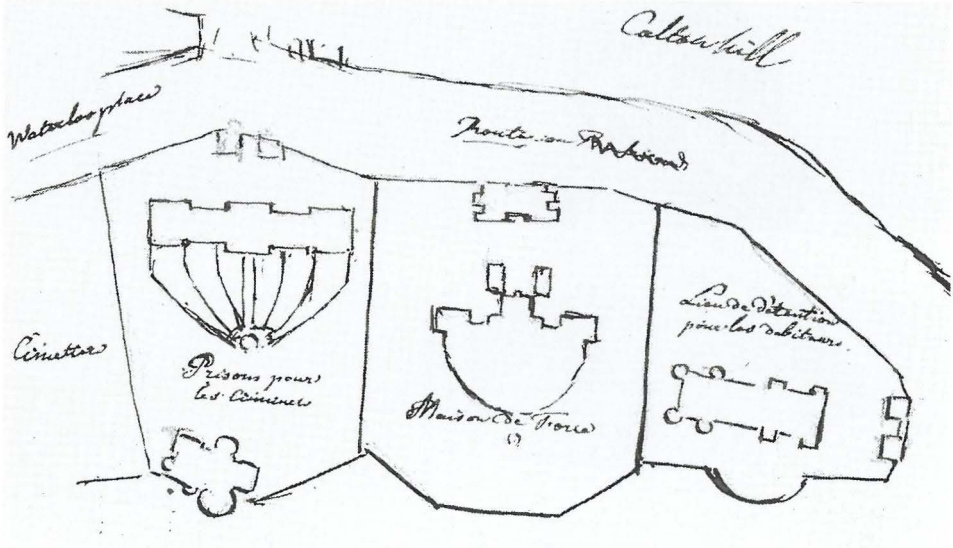
Chambres assez vastes qui peuvent renfermer chacune 40 hommes, lits en bois qui peuvent se relever. Eau, latrines. Inconvénient d'une réunion aussi

388 BPU, ms. fr. 2673, f° 120.

389 BPU, ms. fr. 2677, f° 257-265.



119. *Porte et intérieur d'une cellule des prisons d'Edimbourg, 3.12.1819.*



120. *Plan de la prison de Calton Hill, Edimbourg, s.d.*

considérable de malfaiteurs sans occupations. Odeur infecte. Prison pour les femmes au premier étage. Secrets. On ne donne qu'une soupe et un morceau de pain par jour. Ils peuvent se procurer du pain, on va leur donner un vêtement distinctif.[390]

2 Contacts dans les milieux scientifiques

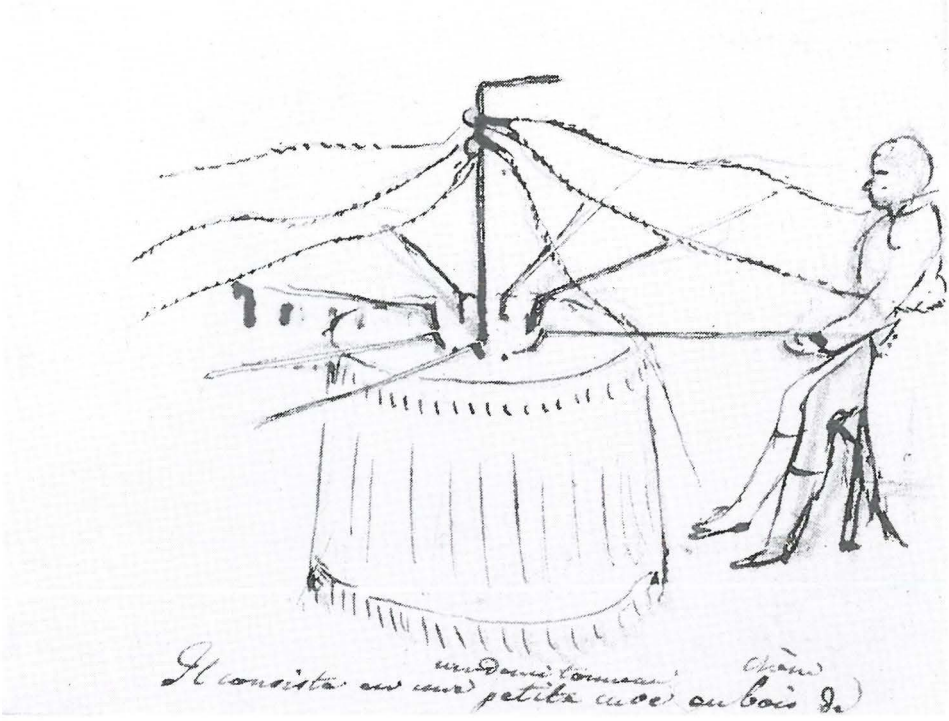
Gosse fréquente assidûment le milieu médical et scientifique. Il faut en effet tenir compte du fait que l'exploitation des réseaux des savants était fondamentale pour le succès de la carrière médicale. Le voyage, de ce point de vue, est une occasion unique pour entretenir et surtout développer de tels réseaux qui demeurent assez fermés. C'est pour cette raison qu'il faut absolument se procurer des lettres d'introduction valables. De telles lettres engagent souvent le voyageur, qui devient en quelque sorte le représentant du milieu médical de son propre pays. Gosse ne néglige point cet aspect. En effet le nombre de savants et médecins auxquels il rend visite est très important. Nous en avons recensé plus de 500, dont les plus grands professeurs de l'époque, mais aussi de nombreux praticiens, dont l'histoire a moins retenu les noms. Avec eux, il visite les principaux établissements médicaux, discute des méthodes suivies, des maladies, les

121. *Karl Himly, gravure.*

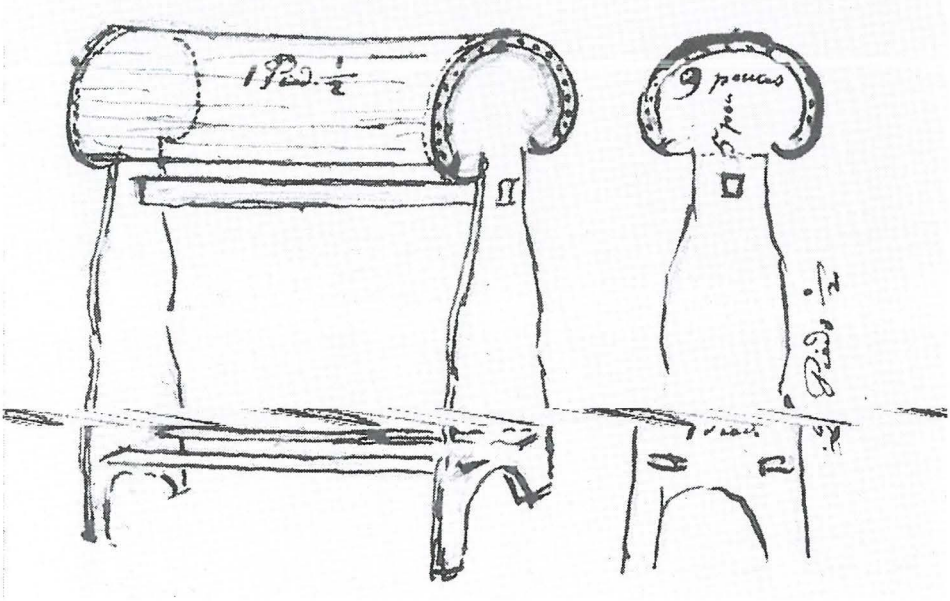
[390] BPU, ms. fr. 2679, f° 33v.

122. *Conrad Johann M. Langenbeck, gravure.*

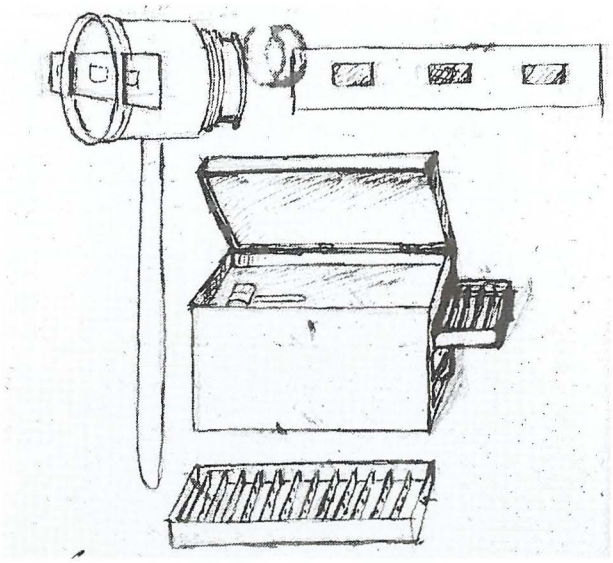
123. *Mr. Lyon, chirurgien de son métier, et qui depuis 10 ans est devenu jardinier, 30.1.1820.*



124. *Baquet du Dr Schweitzer, Berlin, 31.1.1819.*



125. *Siège à chevalet ou à selle de Monsieur Thessing, Berlin, 1.2.1819.*



126. *Microscope portatif de la collection du docteur Prochaska de Vienne, 19.8.1818.*

questionne sur la situation sanitaire de leur État, s'intéresse à leur activité, lit leurs écrits. Mais il exprime aussi ses points de vue, comme par exemple avec James Home (1758-1842):

> Discussion au sujet d'un homme atteint de la dyspepsie. Il soutient que c'est un cas de squirre du pylore donne des purgatifs soi-disant pour masser les obstacles etc. etc. Je m'opposai à ses opinions avec toute la retenue qu'il me convient de garder auprès d'un praticien consommé, sans cependant cacher mes sentiments, ni mes idées. Il me parut point fâché de cette manière d'agir de ma part.[391]

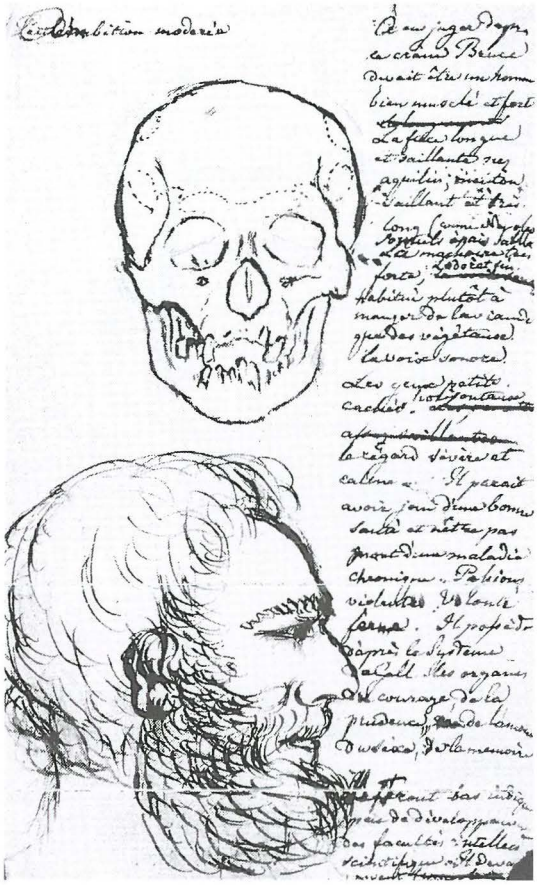
Il partage avec eux ses expériences et les renseigne sur les observations qu'il a pu effectuer lors de son voyage:

> Le professeur Fantini. Petit homme, figure pleine, regard un peu louche, jeune encore, très instruit qui a beaucoup voyagé et qui possède très bien l'Anglais, le Français et l'Allemand. Vaccà lui avait parlé de moi, et il avait désiré me connaître, surtout après la lecture de mon mémoire sur les éponges[392]. Il me fit beaucoup d'amitiés et m'engagea à venir demain auprès de lui pour lui montrer le masque d'éponges dont je m'étais servi pour mes expériences.[393]

391 BPU, ms. fr. 2677, f° 30.

392 Il s'agit d'un article que Gosse venait de publier dans la *Bibliothèque Britannique*, voir GOSSE 1817 a.

393 BPU, ms. fr. 2673, f° 195.



127. *Etude du crâne du Roi d'Ecosse Robert I the Bruce selon la méthode de Gall. s.d.*

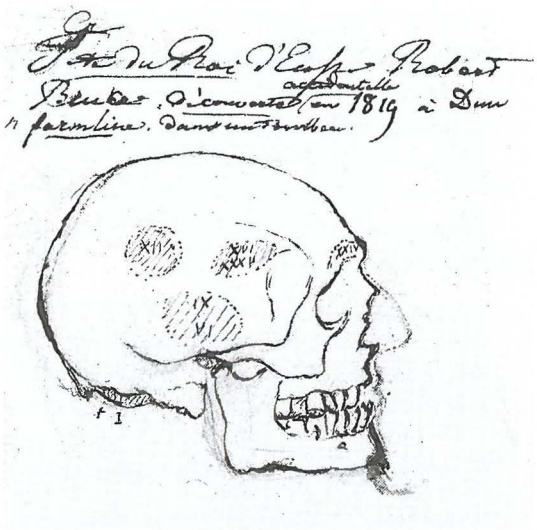
Gosse suit également les théories médicales les plus en vogue du moment. À Paris, il s'était intéressé à la phrénologie. La découverte à Dunfermline des restes de Robert I Bruce (1274-1329)[394] lui donne l'occasion d'effectuer une étude du crâne du roi d'Écosse selon la méthode du médecin allemand François Joseph Gall (1758-1828)[395].

A en juger d'après le crâne, Bruce devait être un homme bien musclé et fort. La face longue et saillante, nez aquilin, menton saillant et très long [mot illisible], des sourcils épais saillants. La mâchoire très forte, l'odorat fin, habitué plutôt à manger de la viande que des végétaux. La voix sonore. Les yeux petits cachés, horizontaux, le regard sévère et calme. Il paraît avoir joui d'une bonne santé et n'être pas mort d'une maladie chronique. Passions violentes, volonté ferme. Il possède d'après le système de Gall, les organes du courage, de la prudence, de l'amour du sexe, et de la mémoire. Le front bas indique peu de développement des facultés intellectuelles scientifiques[396] (fig. 127-128).

394 Les restes du roi écossais furent effectivement retrouvés le 17 février 1818 à Dunfermline. Un calque du crâne fut effectué et des copies en furent données au National Museum of Antiquities et à l'Abbaye de Dunfermline pour y être exposées. Le squelette fut enterré à la même Abbaye le 5 novembre 1819.

395 Plus tard dénommée phrénologie, la théorie de Gall essayait de déterminer le caractère en étudiant les bosses du crâne. Après avoir enseigné à Vienne, Gall s'était réfugié au début du XIXe siècle à Paris où, dès 1808, il donna des cours de physiologie du cerveau. Sa théorie connut une grande fortune en France à partir de 1830. Sur Gall, voir LANTÉRI-LAURA 1993.

396 BPU, ms. fr. 2679, f° 358.



128. *Etude du crâne du Roi d'Ecosse Robert I the Bruce selon la méthode de Gall, s.d.*

L'influence des théories du pasteur zurichois Johann Kaspar Lavater (1741-1801), fondateur de la physiognomonie[397], apparaît souvent dans les nombreuses descriptions qu'il fait des médecins qu'il rencontre. En effet, ses carnets abondent de portraits, pas toujours flatteurs, dont voici quelques-uns:

Le professeur Luigi Brera de Padoue:

Brera est un homme de 40 ou 45 ans, petit de stature. Figure caractérisée, altérée par la petite vérole. Paupières tombantes, physionomie ingrate, froide et fausse. Col raide. Tournure raide et étudiée. Expression également froide et lente, questions assez faciles mais réflexions parfois intéressantes. Il paraît être suivi avec plaisir par ses élèves.[398]

Le chirurgien William Dalrymple (1772-1847) de Norwich:

C'est un homme de taille moyenne, fort en proportion. Face saillante, nez aquilin. Front grand. Regard pénétrant, physionomie calme mais scrutatrice et pensante. Esprit sans cesse tendu, disposition à un état d'irritation au cerveau, il parle français, a été mal vu par quelques-uns de ses compatriotes en raison de l'admiration qu'il nourrissait pour Napoléon.[399]

397 LAVATER 1803. La théorie de Lavater, publiée en allemand en 1775-1778, cherchait à connaître le caractère des hommes en étudiant les traits de leur visage.

398 BPU, ms. fr. 2679, f° 316.

399 BPU, ms. fr. 2677, f° 124.

L'accoucheur James Hamilton († 1839) d'Édimbourg:

Quant à son instruction, je n'en ai pas pu juger, mais j'observai ses mains qui quoique petites et arrondies étaient bien courtes; la tournure da sa conversation et sa physionomie me convainquirent aussi qu'il n'est pas un profond penseur, ni un Hippocrate.[400]

Franz Xaver Hildebrand (1789-1849), fils du célèbre médecin viennois Johann Valentin (1763-1818):

Est un homme d'environ 30 à 33 ans, sa physionomie est très animée, son teint fleuri, son regard assuré et un peu fier, son expression un peu sèche. Il me paraît avoir une assez bonne dose d'amour propre. Il s'exprime bien et avec facilité soit en français soit en allemand.[401]

Le physicien Alessandro Volta qu'il côtoie à Pavie:

Volta grand maigre, physique sévère, yeux [mot illisible], avec peu de dents. Toilette très négligée. Réception très amicale.[402]

Le professeur Pietro Studiati de Pise:

Singulier costume de ce professeur: énorme chapeau claque et grande robe noire de professeur (fig. 129). Deux parties du vêtement qui ne sympathisent pas entre elles. Ce Monsieur Studiati est d'ailleurs un fort bon enfant et un galant homme. Son Instruction n'est pointe superficielle, il parait avoir beaucoup lu et beaucoup vu.[403]

Le professeur Mathias Bernhard de Leyde:

Clinique en Hollandais. Il interroge assez soigneusement ses élèves, mais ordonne lui-même les médicaments et laisse peu d'initiative à ses élèves. D'ailleurs il paraît doux et assez petit maître. Figure fine saillante. Petite taille. Il parle fort bien le français et le latin. Élocution facile et style coulant.[404]

Le professeur Anthony Todd Thomson (1778-1849) d'Édimbourg, l'un des fondateurs du dispensaire de cette ville, avec lequel Gosse s'occupe beaucoup de vaccination:

Grand homme, figure pleine, traits gros, physionomie très gracieuse, ton obligeant, amical (fig. 130). Il gagne de suite ma confiance et la suite de la

400 BPU, ms. fr. 2677, f° 252v.

401 BPU, ms. fr. 2673, f° 60.

402 BPU, ms. fr. 2679, f° 3.

403 BPU, ms. fr. 2673, f° 191.

404 BPU, ms. fr. 2676, f° 8.

129. *Le professeur Studiati en costume d'enseignement porté à l'Académie de Pise, 11.1.1818.*

130. *Le docteur Thomson lisant sa leçon, Edimbourg, 9.11.1819.*

> conversation et sa manière d'être m'attachent toujours plus à lui. Il estime beaucoup Coindet. Il a voyagé sur une grande partie du Continent et a visité Genève en 1814, ainsi aimait-il beaucoup notre ville.[405]

D'un contact facile, Gosse noue des relations dans chaque ville. À Norwich par exemple, il loge chez le docteur John Crosse qu'il avait probablement connu lors du voyage de ce dernier à Paris en 1814-15:

> M. Crosse a une pharmacie et distribue des médecines autres à sa pratique chirurgicale et médicale. Il paraît fort occupé, fort aimé et fort actif. Plus j'apprends à le connaître, plus je l'aime et je l'estime. [...] J'accompagne M. Crosse dans quelques-unes de ses visites. Grande place de marché. Moralité des habitants de Norwich, quoique meilleure que celle de Londres, assez dépravée. 800 femmes publiques. Femmes entretenues. [...] Excellent jugement de M. Crosse, son adresse. Il est aimé par la plupart de ses collègues.[406]

En effet, Crosse lui servira de guide pendant son séjour dans cette ville où il fait la connaissance de tous les médecins, qui l'accueillent chaleureusement. Il peut aussi visiter dans le détail la maison des aliénés, accompagné par le vieux Rigby qui:

> A connu Odier, De la Rive et Des Roches, il s'informe avec empressement de leurs nouvelles. Les Genevois sont très bien vus parmi les médecins de Norwich.[407]

Plus tard, à Édimbourg, Gosse fera des recherches concernant la pratique de la vaccination en Écosse, sur la demande de Crosse qui le remerciera en ces termes:

> Perhaps some years hence, when you has become a fixed praticionner and when the intoxication of two year medical stimulus during your travels shall have subsided, I may be able to assist you in same subject that you may be pursuing.[408]

En effet, ces relations, qui lui sont très utiles tout le long de son voyage, constitueront par la suite dans sa vie un moyen important de se tenir au courant des progrès de la science médicale[409]. Mais déjà au cours de ce voyage, il lui arrive de mettre en contact mutuel des savants de renommée;

---

405 BPU, ms. fr. 2677, f° 201.

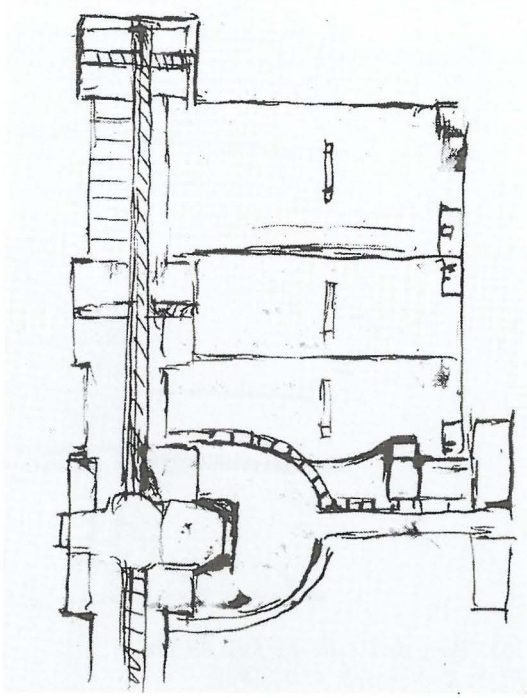
406 BPU, ms. fr. 2677, f° 122v.

407 BPU, ms. fr. 2677, f° 124.

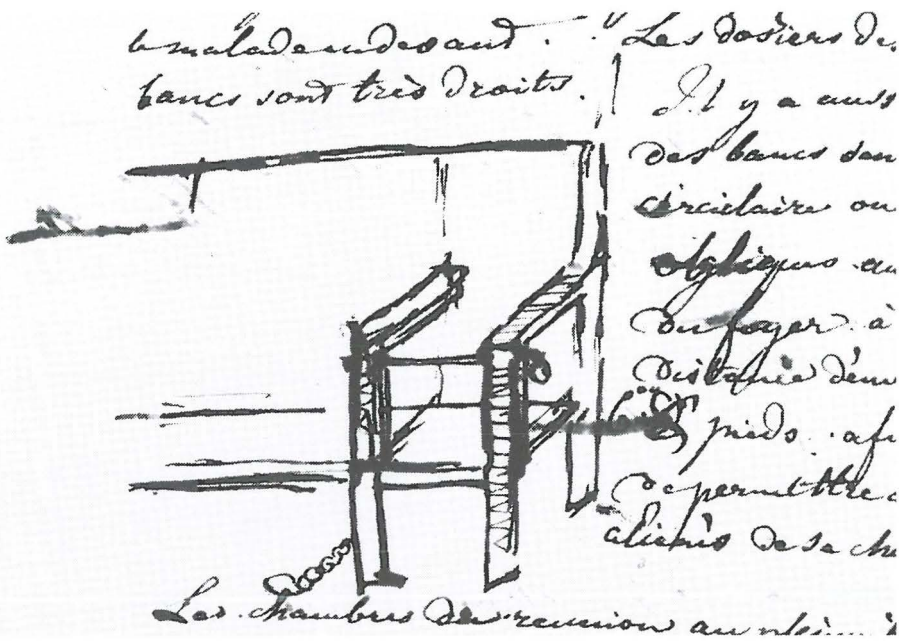
408 BPU, ms. fr. 2666, f° 133, l.a.s. de Crosse à Gosse, Norwich, 12 décembre 1819.

409 La Bibliothèque publique et universitaire de Genève conserve dans les fonds Gosse un bon nombre de lettres envoyées plus tard à Gosse par des médecins qu'il avait rencontrés lors de son voyage, BPU, ms. fr. 2662 – 2666.

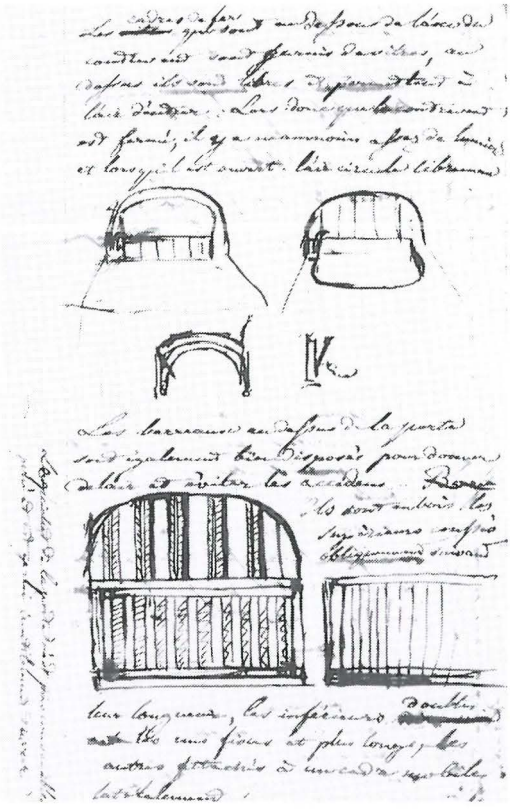
131. *Plan de l'Asile des fous du Dr Rigby de Norwich, 13.10.1819.*



132. *Cages pour les fous du Dr Rigby de Norwich, 13.10.1819.*



133. *Banc de l'Asile des fous du Dr Rigby de Norwich, 13.10.1819.*



134. *Cellule et barreaux de portes et fenêtres de l'Asile des fous du Dr Rigby de Norwich, 13.10.1819.*

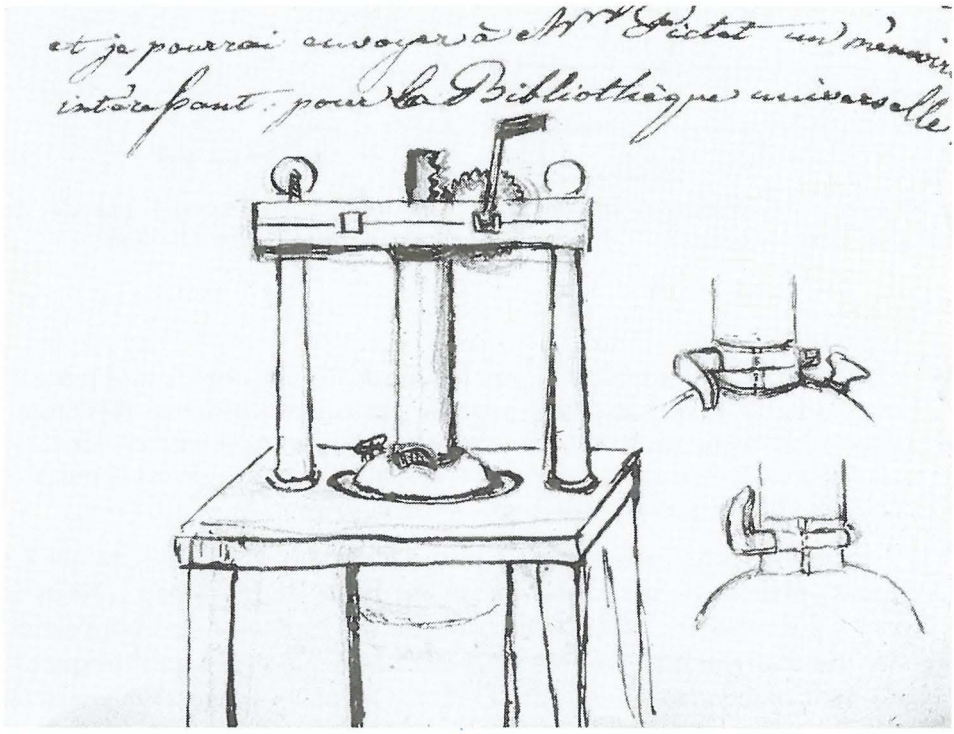
c'est le cas par exemple des naturalistes Nicolò Contarini (1780-1849), qu'il fréquente à Venise, et Paolo Savi (1798-1871) qu'il avait connu à Pise:

> Allé chez Contarini où je trouve Savi. Ces Messieurs sont réciproquement enchantés d'avoir fait connaissance et me remercient de la peine que je me suis donnée.[410]

Le statut de sa profession l'intéresse également. Il se renseigne sur la situation des médecins, sur leur profession, sur leur style de vie, critiquant par exemple l'habitude des médecins italiens de prendre des vacances:

> Les médecins italiens ne se font aucun scrupule d'abandonner leurs malades pendant plus d'un mois, du temps pour faire de courses ça et là: j'en ai été témoin à Milan, Pavie, Gênes et Livourne. En vérité cela est fort commode pour le docteur, mais bien désagréable pour les patients.[411]

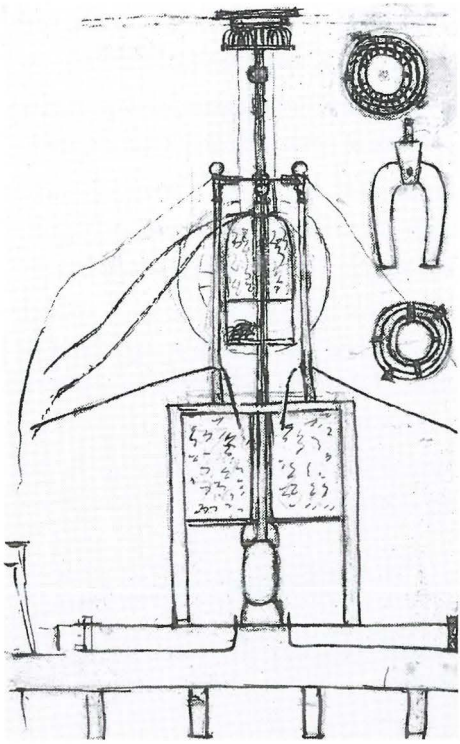
En Allemagne, il discute sur l'attitude d'un bon médecin avec le docteur Christof-Guillaume Hufeland (1762-1836):



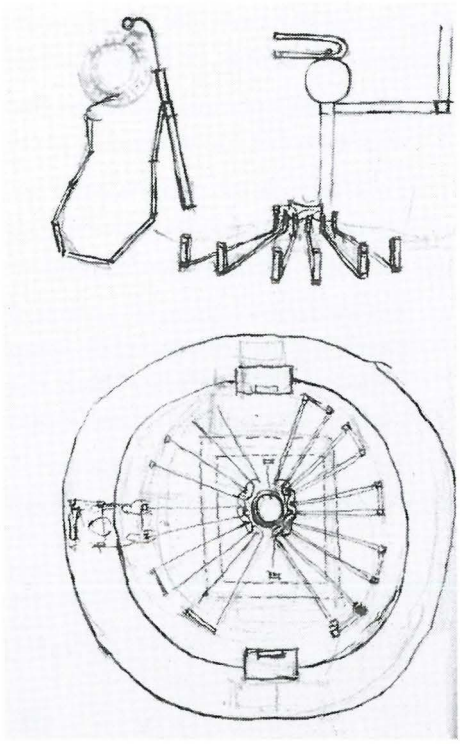
135. *Presse de la Pharmacie Royale de Berlin utilisée par M. Hufeland, 9.2.1819.*

410 BPU, ms. fr. 2679, f° 329.

411 BPU, ms. fr. 2673, f° 119.



136. *Machine électromagnétique du Dr Mangold, Berlin, 12.3.1819.*



137. *Machine électromagnétique du Dr Mangold, détail, Berlin, 12.3.1819.*

> Conversation philosophique. Entretien sur la manière dont le médecin doit se comporter envers le public pour ne pas compromettre sa réputation, importance de ne pas trop parler, de ne pas affirmer trop implicitement, de ne pas décider avec un ton tranchant. Il vaut mieux dans les cas douteux se taire ou donner quelques réponses courtes et évasives.[412]

Il recueille les informations les plus variées sur les recherches de ses collègues, mais aussi sur la législation médicale de leurs pays. Nous le voyons à Édimbourg, après avoir travaillé sur l'histoire de l'Université, rendre visite au docteur Andrew Duncan fils (1773-1832), qu'il fréquente assidûment pendant son séjour. Duncan, ayant voyagé beaucoup en Europe[413], s'était intéressé aux liens entre gouvernement et médecine. Il s'était d'ailleurs beaucoup occupé de jurisprudence médicale, matière

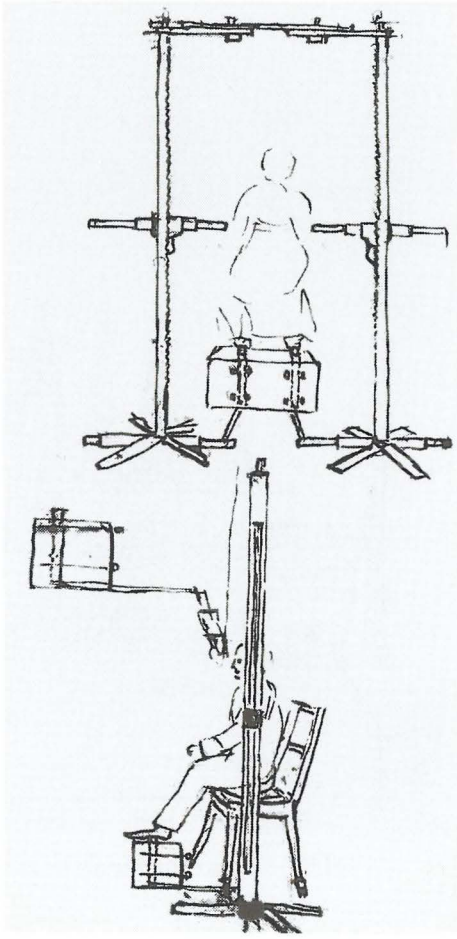
412 BPU, ms. fr. 2674, f° 145.

413 Sur ses voyages, voir le récent article de NICOLSON 2000.

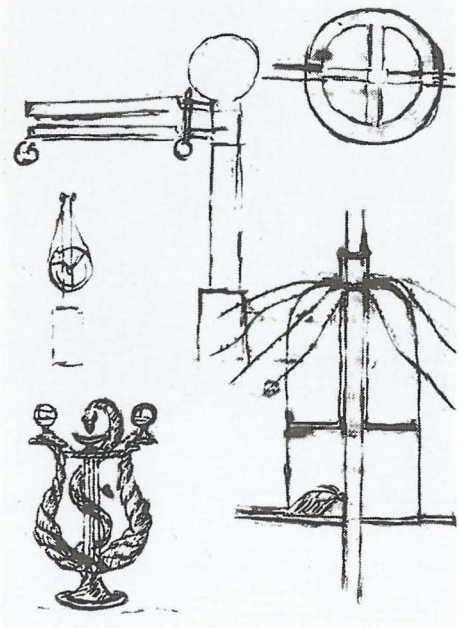
qu'il enseigne à partir de 1807 à l'Université d'Édimbourg. Avec Gosse, il discute d'un ouvrage très intéressant qu'il a l'intention de rédiger sur les goûts et les odeurs:

> Il pense faire l'application de sa théorie à la cuisine, étant occupé à la rédaction d'un article pour l'Encyclopédie, il cherche à établir théoriquement quelles sont les substances les plus en rapport avec notre organisation sous le rapport du goût. Il passe ensuite à leur présentation, puis à leur préparation. [...] Ce sera un ouvrage intéressant, s'il ne se hâte pas de le soumettre à la presse, car il exige des matériaux très riches, des expériences très délicates, néanmoins ces recherches quelque imparfaites qu'elles sont éclaircissent toujours quelques parties obscures du tableau. Je lui conseille de faire quelques expériences sur les montagnards Écossais dont le goût n'est pas dépravé par la multiplicité des mets, quoique l'eau de vie en expulse en grande partie la fines-

138. *Machine uniquement magnétique du Dr Mangold pour les malades des yeux, Berlin, 12.3.1819.*

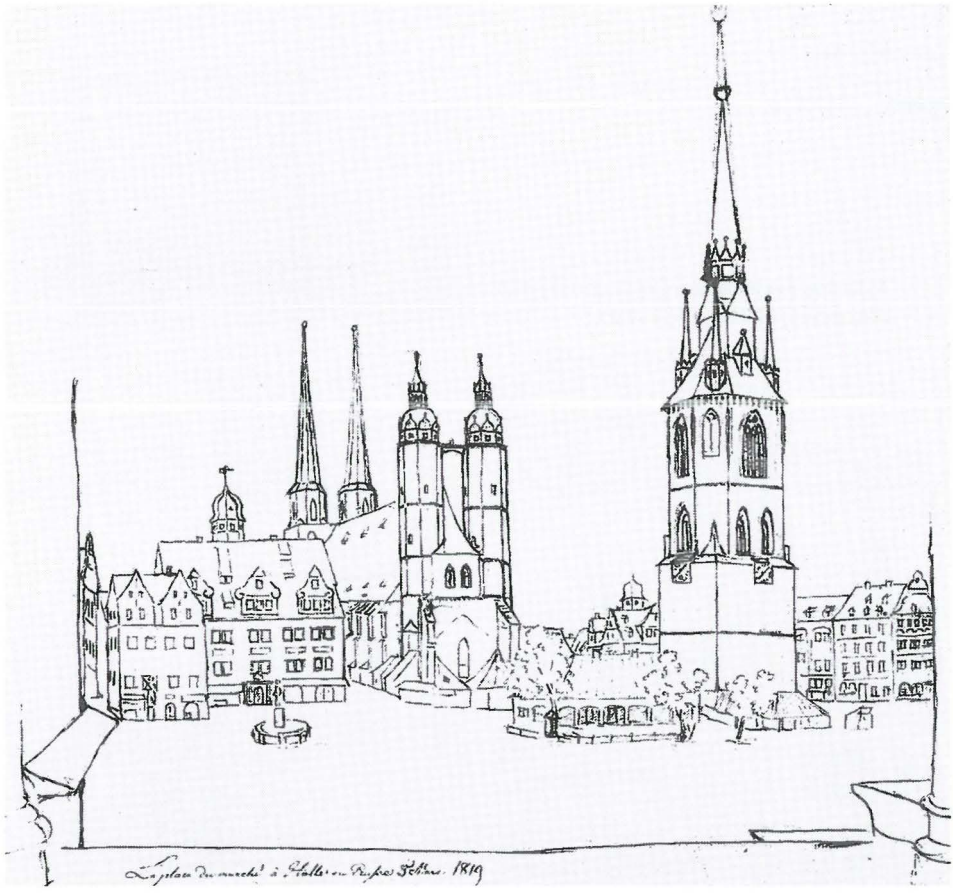


139. *Machine électromagnétique du docteur Mangold, détail, Berlin, 12.3.1819.*



se. Il m'entretient aussi d'une question intéressante relative aux pharmaciens chirurgiens et aux pharmaciens médecins. D'après les anciennes cartes la réunion des deux professions, et même des trois, a lieu dans une grande partie de l'Angleterre et même de l'Écosse. Cependant le Collège de Médecine jugea nécessaire de faire une loi particulière pour empêcher que ses membres ne fussent pharmaciens ou associés avec des pharmaciens (ce que je trouve très bien), mais en raison de la loi du Pays et de la charte ils ont dû améliorer la loi particulière [...]. Après avoir longtemps causé avec Duncan sur divers sujets de Médecine je le quitte chargé de livres et je rentre à la maison.[414]

Parfois, il lui arrive d'avoir accès aux archives des hôpitaux: il en étudie alors les registres et les documents et peut ainsi en juger la qualité. Ainsi, après avoir visité l'hôpital et suivi la clinique du professeur Chrétien-Frédéric Nasse (1778-1851) de Halle, il note dans son journal:



140. *La place du marché de Halle en Prusse, 25.3.1819, cm 36 x 32.*

414 BPU, ms. fr. 2677, f° 226-27.

«Les archives de la clinique ne sont pas non plus tenues avec le soin qu'elles méritent»[415]. À Édimbourg, il contacte directement le docteur John Heman (1779-1828), inspecteur des Hôpitaux:

> Il a la complaisance de me communiquer les registres de son hôpital dont il est l'inspecteur en chef. Sa juridiction s'étend à tout le Nord de l'Angleterre, et son pouvoir est assez étendu. Il occupe cette charge depuis deux ans et remplace M. Somerville. Il la remplit avec honneur, talent et avec zèle. Son rapport offre le plus grand intérêt et est rédigé avec la plus grande exactitude. Quoiqu'il ait à diriger 15 hôpitaux, il n'a qu'un secrétaire.[416]

L'attention qu'il porte aux aspects professionnels de la médecine se manifeste aussi par l'intérêt qu'il montre aux examens des élèves médecins qu'il suit dès que possible. Ainsi, à Dublin, après avoir assisté à sept examens, il note:

> Examen public en présence des membres du Collège. Discussion entre le Collège de Londres et celui de Dublin au sujet du droit que les uns et les autres ont de pratiquer en Angleterre ou en Irlande.[417]

141. *Habillement des élèves du collège de l'église de Webmister, Londres, 30.71819.*

[415] BPU, ms. fr. 2674, f° 337.

[416] BPU, ms. fr. 2677, f° 331.

[417] BPU, ms. fr. 2677, f° 450v.

3 Étude de cas et des maladies

Le troisième thème que Gosse étudie, grâce aux contacts qu'il noue sur place, est bien sûr celui des maladies et de leur traitement au niveau local. Dans chaque pays, il s'intéresse aux maladies endémiques:

> Pellagre (Solera) Elle est peu fréquente aux environs de Mantoue et en général accompagnée de légers accidents. Les maladies les plus fréquentes aux environs de Mantoue sont les fièvres intermittentes et en particulière les fièvres rémittentes pernicieuses. La quina est le remède par excellence dans les fièvres intermittentes; si elles résistent, il faut les attaquer par les saignées et les purgatifs.[418]

L'étude qu'il fait de la pellagre nous en fournit un exemple. En effet, Gosse ne cesse de s'intéresser à cette maladie, très fréquente surtout en Italie du nord, et questionne tous les médecins à son sujet. Certains, comme le professeur Enrico Acerbi (1785-1827) de Milan, lui donnent des renseignements très précis et même des listes d'ouvrages à consulter[419]. D'autres, comme le professeur Luigi Fanzago (1764-1836) de Padoue, chez lequel il suit un cours de pathologie, restent vagues:

> Je lui adresse la parole pour connaître son opinion exacte sur la Pellagre. Il regarde toujours cette maladie comme ignorée dans sa nature et dans sa cause. Réponse assez sèche et laconique.[420]

Plus tard, Gosse continuera à s'intéresser à la pellagre, comme le prouve une intéressante lettre qu'il envoie en 1836 en Lombardie à un correspondant non identifié. Il y expose ses connaissances sur le sujet et donne ses conseils thérapeutiques en se référant expressément aux observations qu'il avait effectuées lors de son voyage de 1817[421]. Pratiquement, Gosse s'occupe de toutes les maladies. Dans les différents pays, il interroge ses collègues, lit des mémoires, suit les cliniques et les leçons dans les universités. À Padoue, par exemple, après avoir suivi la clinique du professeur Brera, il note dans son carnet:

> Après la visite qui fut assez courte et insignifiante nous passâmes dans une salle où l'on a établi une chaire et des bancs et où le professeur nous fit une leçon sur les maladies contagieuses. Ses vues sur ce genre de maladies sont ingénieuses et neuves: il les considère comme étant déterminées par une cause irritative, cause qui doit être éliminée avant de pouvoir détruire la maladie.[422]

---

418 BPU, ms. fr. 2679, f°89-131.

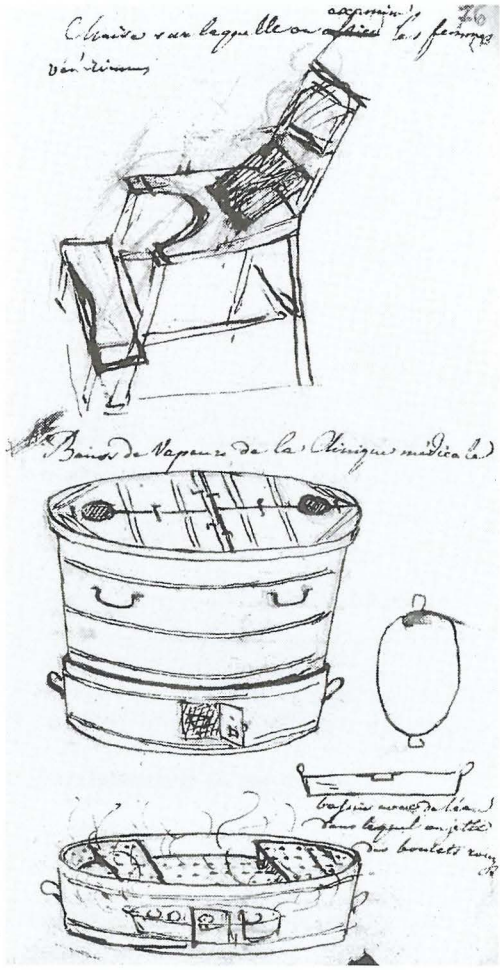
419 BPU, ms. fr. 2665, f° 3-4, l. a. s. Acerbi à Gosse, Milan le 2 novembre 1817.

420 BPU, ms. fr. 2679, f° 317v.

421 BPU, ms. fr. 2664, f° 294ss.

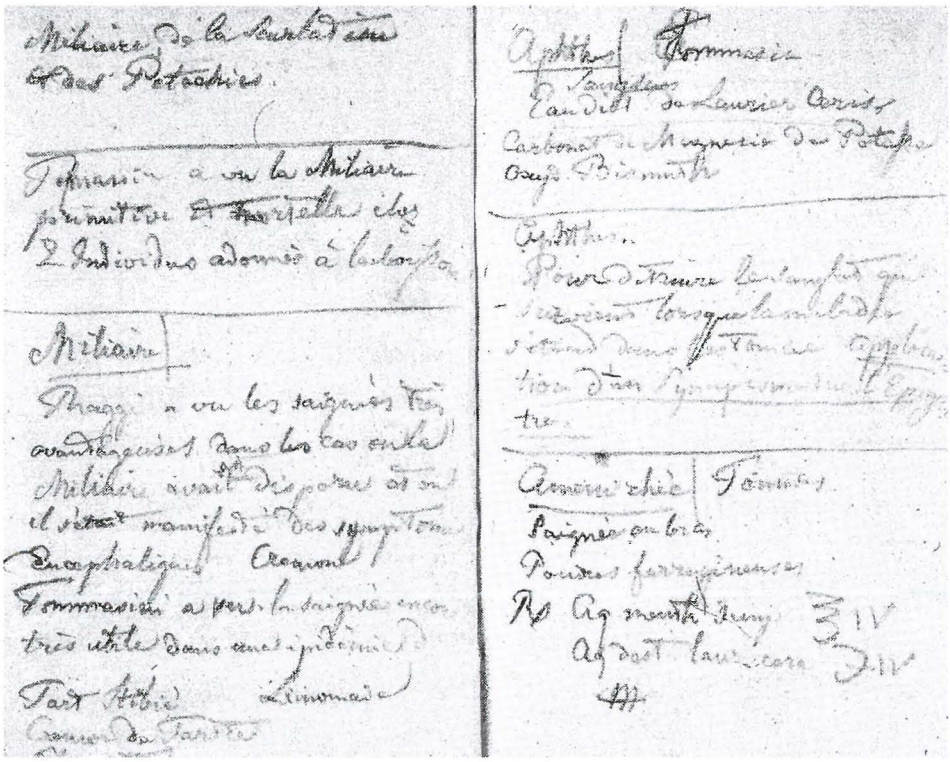
422 BPU, ms. fr. 2679, f° 316v.

142. *Hôpital de la Charité de Berlin: chaise sur laquelle on examine les femmes vénériennes, bains de vapeurs et bassin, 9.1.1819.*



Par ailleurs, il note sur ses petits carnets de poche les points de vue des différents médecins sur chaque maladie:

Chocolatiers (Quadri). Sujet à des ophtalmies en raison de la chaleur à laquelle ils sont exposés.
Miliaire (Tommasini). La miliaire est regardée par lui non comme une maladie miasmatique et contagieuse, non comme une affection simplement symptomatique mais comme une affection cutanée sui generis due à des causes communes et épidémiques.
Rougeole (Tommasini) Le professeur doute que l'exanthème, dans le cas où il récidive chez le même individu, soit le même la 2e ou 3e fois que la 1re et soit dû à une cause miasmatique. Elle pourrait être confondue avec quelques affections cutanées produites par des causes irritantes extérieures, soleil etc.



143. *Carnet de notes pendant les visites médicales, au crayon, s.d.*

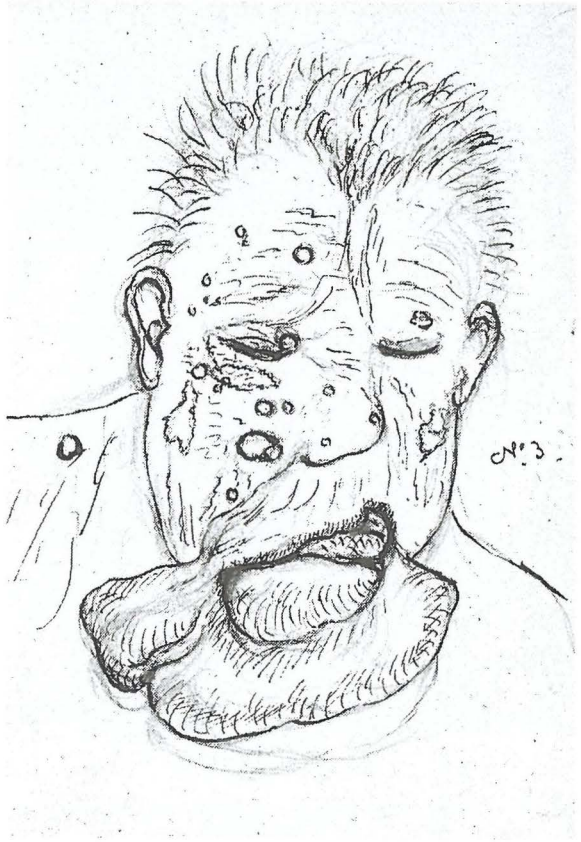
Peste (Cimone) Les miasmes dans cette maladie paraissent peu volatiles. Il existe une irritation très forte dans tous les systèmes, mais en particulier dans le système digestif.[423]

Il en observe les manifestations et les symptômes. Il étudie différents cas qui l'intéressent plus particulièrement, parfois il prend aussi des dessins de malades, comme dans le village de Saint Michel en Savoie:

Nous rentrons et je dessine un mendiant, garçon de 15 ans qui est attaqué d'une maladie affreuse, d'un cancer de la langue. Cet organe a augmenté insensiblement de volume dès la naissance. On a tenté mais inutilement plusieurs opérations pour en arrêter l'accroissement. Actuellement il pèse environ 4 ou 5 livres, il est en dehors de la bouche et à son extrémité s'est élevée une tumeur cancéreuse de la grossesse d'un poing qui fournit un ichor fétide. Cette langue est très sensible et le pauvre petit garçon est obligé de la

[423] BPU, ms. fr. 2679, f° 89 – 131.

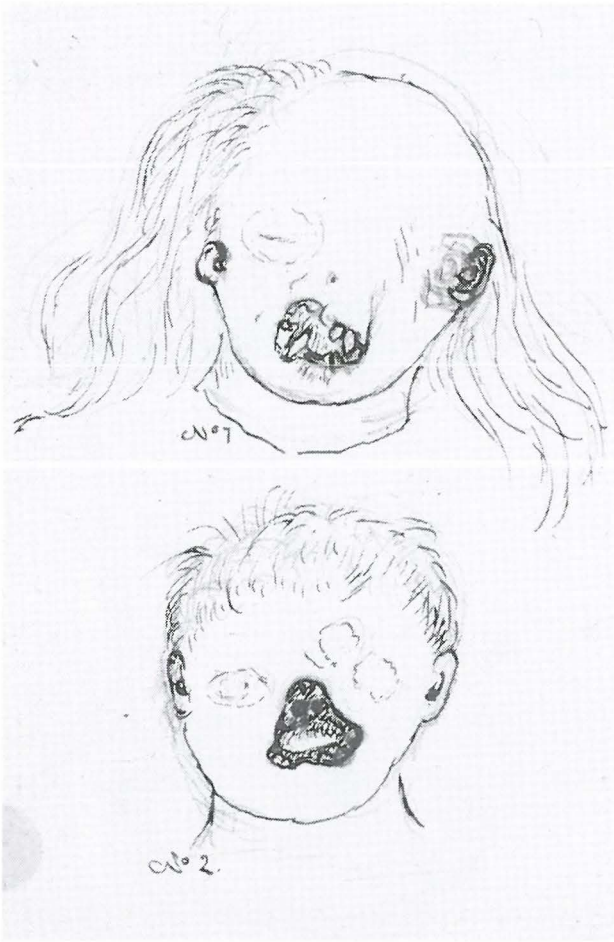
144. *Femme souffrant d'une dartre au mamelon (infection lymphatique) à la suite d'un allaitement prolongé, Halle, 25.3.1819.*



145. *Garçon atteint par le cancer de la langue en Savoie, s.d.*

soutenir au moyen d'une plaque de fer blanc et de la recouvrir d'un linge. La membrane muqueuse n'est point décomposée, mais seulement détendue. La salivation est continuelle. La branche droite de la mâchoire inférieure est entièrement déformée et ressemble à un morceau de plâtre friable. Tout cela n'empêche pas à l'enfant de parler, de manger et d'exécuter assez bien ses fonctions[424] (fig. 145).

Parmi les maladies les plus étudiées, nous retrouvons la petite vérole, la scarlatine, la rougeole, les différentes fièvres, les typhus, le goitre, différents types de tumeurs, la rage, les affections ophtalmiques, les différentes cattarhes, les phtisies, la syphilis. À l'hôpital des incurables de Rome,



146. *Deux têtes de syphilitiques à l'hôpital de Rome, s.d.*

[424] BPU, ms. fr. 2673, f° 9-9v. Le dessin qui correspond à cette description a été mal classé lors de l'inventaire et se trouve dans le ms. fr. 2674, f° 9bis.

qu'il visite avec le docteur Giuseppe Tagliabò (1770-1860), il observe les affections syphilitiques:

> Levé à 5 h et à 6 heures, allé à l'hôpital de St. Jacques des incurables dont M. Tagliabò est le médecin. Cet hôpital est très petit, il ne contient que environ 100 malades distribués dans 2 grandes salles, hommes et femmes, communiquant entre elles. Ces salles sont fortes élevées et les fenêtres sont petites, peu nombreuses, le plafond est garni de larges soupapes. On ne renouvelle pas assez souvent l'air des salles et on se borne à faire des fumigations le matin. On entretient mal à propos des brasiers de charbon allumés dans le milieu des salles. Peu de propreté comme dans les autres hôpitaux de Rome. Chaises percées bien établies, crête de lit mauvaise. On ne reçoit dans hôpital que les maladies qui présentent quelques gravités. Ainsi les ulcères chroniques, tumeurs cancéreuses, affections syphilitiques. Parmi celles-ci je vis deux ou trois malheureux horriblement maltraités, l'un avait perdu le nez, les yeux et une partie du front et de la mâchoire. L'autre était à peu près dans le même état, mais était en train de perdre aussi la vue après la perte des paupières; je lui conseillai mes lunettes d'éponge[425] (fig. 146).

Tout comme à Berlin:

> Après la clinique de Rust, je descendis auprès de Horne qui nous instruit d'épilepsie chez les jeunes filles dans l'âge de la puberté. Après la clinique tous les samedis, il fait venir un certain nombre de vénériens homme et femme et montre en détail tous les symptômes visibles à ses élèves. Cet examen est fort instructif, mais bien peu décent.[426]

À Rome, il note la fréquence de ce qu'il dénomme «les folies religieuses». Il s'intéresse en effet à toutes les maladies nerveuses et mentales, à commencer par l'épilepsie. Ainsi lorsqu'il visite avec le professeur Charles Georges Neumann (1772-1850) l'hôpital de la Charité à Berlin, il le questionne sur le grand nombre d'épileptiques dans cette ville:

> M. Neumann attribue cette fréquence des épilepsies à la violence des passions et surtout de l'amour chez les femmes berlinoises. On a employé bien souvent le cuivre ammoniacal, le nitrate d'argent etc. sans aucun succès, mais je crois que ce qui contribue le plus à entretenir ces maladies et qui empêche l'action des médicaments est le séjour à l'hôpital, la vue d'autres malades du même genre ou même de genre différent. En général les bains sont favorables.[427]

[425] BPU, ms. fr. 2679, f° 170.

[426] BPU, ms. fr. 2675, f° 76.

[427] BPU, ms. fr. 2675, f° 120.

4 Étude des moyens de guérison

Dans son enquête, Gosse utilise constamment une méthode comparative, mettant toujours en relation les différents traitements et les différents établissements qu'il visite. Après avoir terminé sa visite à l'Hôpital de la Charité de Berlin, il note:

> En général, quoique l'Hôpital de la Charité pêche à beaucoup d'égard, il faut encore qu'il offre bien des avantages; telle est par exemple la division en un grand nombre de chambres, quoique le chauffage soit bien plus coûteux et que le nombre de gardes malades soit plus considérable que dans les hôpitaux où les salles sont immenses comme en Italie. Tel est encore le grand nombre de bains que prennent les malades. Nulle part on en fait un usage aussi fréquent.

Et une fois terminée la visite à cet hôpital, il constate:

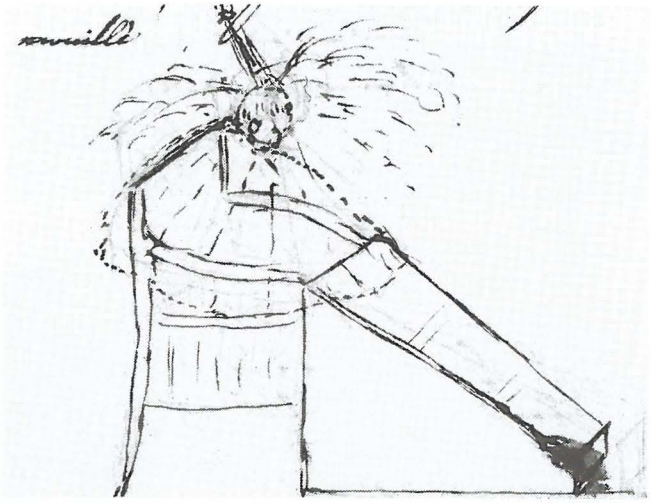
> En général je trouve une grande différence entre l'établissement des Aliénés de la Charité et celui de Sommerstein, tout est en faveur de ce dernier.[428]

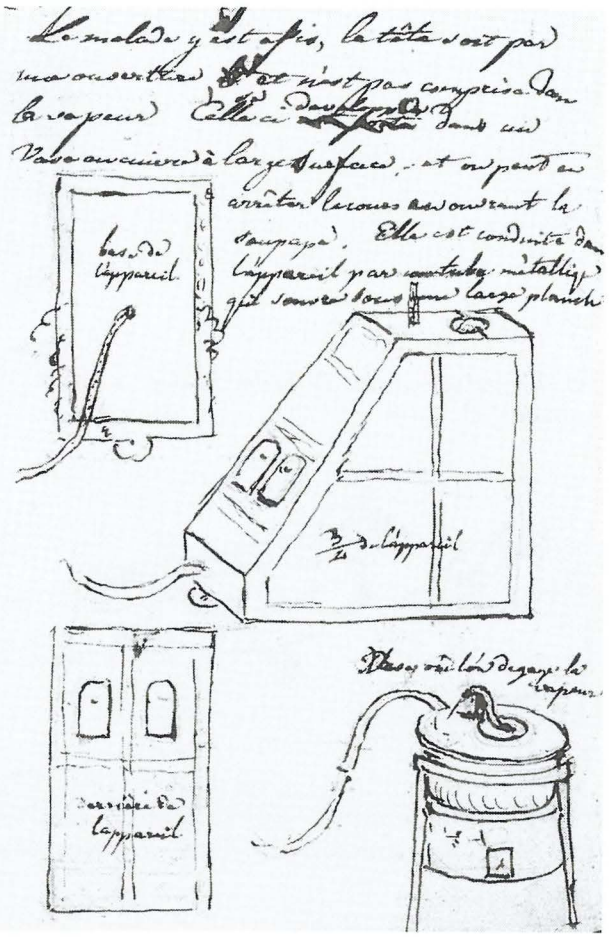
Pas encore entièrement satisfait de sa visite, il va ensuite visiter les locaux où sont placés les lits et la chaise tournante «qui lorsqu'elle est en mouvement fait jusqu'à 120 tours dans une minute», et demande de les essayer lui-même:

> On m'enferme dans cette espèce de cage qui a quelques ressemblances avec les cages où on expose les criminels en Suisse, mais dont le devant est ouvert vers le haut, le derrière garni d'un coussin et où le malade est assis. Bientôt on mit la machine en mouvement. Tant que le mouvement fut rapide, je n'éprouvai pas un malaise bien marqué, je pouvais causer, ma respiration était presque naturelle et mon pouls sans fréquence et moins développé qu'à l'ordinaire. La vitesse avec laquelle les objets passaient et repassaient devant mes yeux les faisait paraître comme appliquées sur une surface unie et d'une manière indistincte. Après une minute et demie environ je priais qu'on cessât de tourner et c'est alors que j'éprouvai de vives angoisses, difficiles à exprimer: je croyais avoir la tête en bas et les pieds en haut, et je me cramponnais fortement, croyant d'être jeté en dehors, quoique la machine fût arrêtée et même tenue, ma respiration s'accélérerait et M. Neumann m'assentit que je devenais pâle. Je fus obligé de fermer les yeux et de rester longtemps assis pour laisser passer le plus fort des vertiges. J'allais ensuite respirer un air frais à la fenêtre et de longues inspirations me soulageaient; le pouls avait augmenté de fréquence ainsi que la respiration. Les nausées continuèrent et je descendais dans la cour pour vomir une partie du déjeuné. Mais bientôt je me rétablis en partie et nous pûmes continuer la tournée. Je n'eus pas envie d'essayer le lit tournant

[428] BPU, ms. fr. 2675, f° 121-121v.

147. *Fauteuil pour prendre une douche froide sur la tête des bains du Dr Werper de Berlin, 14.1.1819.*

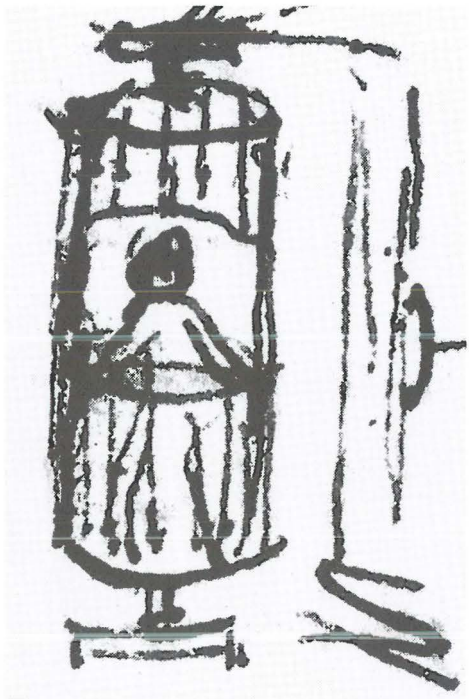




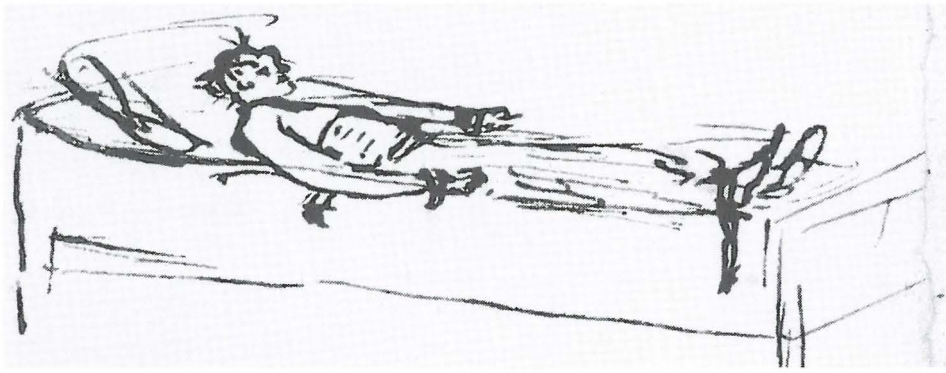
148. *Autres instruments des bains du Dr Werper de Berlin, 14.1.1819.*

dans lequel le malade est couché les pieds tournés vers l'arbre central et la tête dehors. Je renvoie le plaisir à une autre fois[429] (fig. 149).

En effet, les traitements attirent fortement son attention. Il note soigneusement dans ses carnets de poche les remèdes naturels et chimiques, écrivant au crayon, parfois même en langage abrégé, des recettes, des des-



149. *Hôpital des aliénés de Berlin: chaise tournante, 23.1.1819.*



150. *Hôpital des aliénés de Berlin: lit pour les fous qui veulent attenter à leur vie, 23.1.1819.*

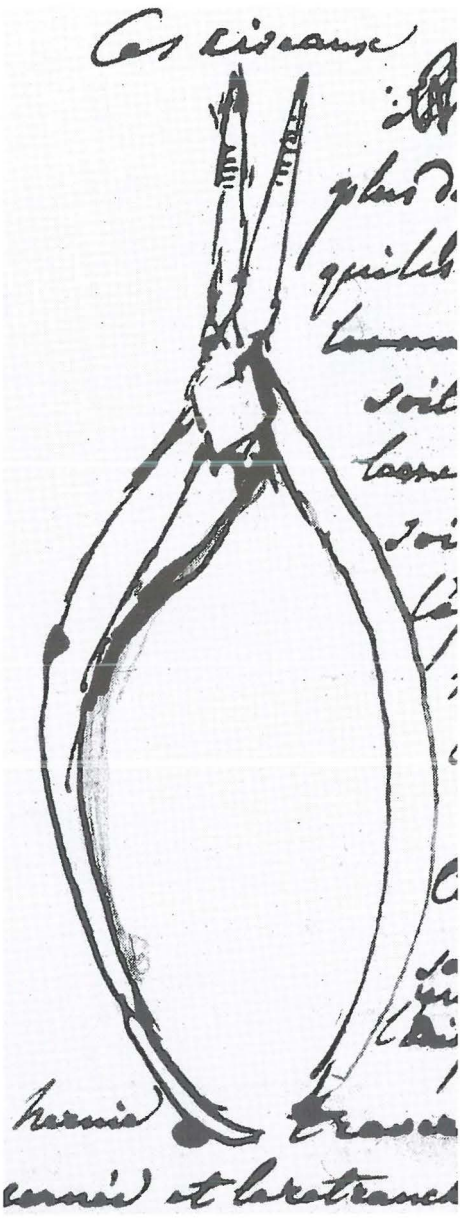
[429] BPU, ms. fr. 2675, f° 122-122v.

151. *Hôpital des aliénés de Berlin: bains de surprise, 23.1.1819.*

152. *Fameux sacs employés par le Prof. Horne de Berlin pour calmer les fols, 23.1.1819.*

153. *Calotte de force pour aliéné du Prof. Horne de Berlin, 23.1.1819.*

criptions d'opérations comme celle sur la pupille artificielle de Gian Battista Quadri[430] (1780-1851) et les remèdes pratiqués par les différents praticiens, sur le modèle des exemples suivants:



Typhus (Gozzi). A guéri le typhus uniquement par des boissons délayantes et le Tart. Stibi. employé à la dose de 20 grains dans le courant de la journée dissous dans l'eau. Lorsque le vomissement était excité par ce médicament, il le suspendait pour le reprendre ensuite. Dans ce trait, il n'a point employé des saignées et il n'a vu aucune des suites et des complications fâcheuses qui ont lieu ordinairement dans un traitement excitant.
Paraplégie (Sementini). Emploi du nitrate d'argent n'a pas été fort utile.
Piqueurs d'insectes venimeux (Contarini). Effet de l'habitude.
Cataracte (Quadri). Il rejette la dépression et la trituration pour opérer la cataracte, ayant vu souvent des inflammations survenir consécutivement.[431]
Rydall [sic] à Dublin. Maladie des yeux. Il emploie peu le Laudanum mais beaucoup la solution de nitrate d'argent. Il touche les granulations des paupières avec l'eau de sulfure puis avec de l'huile. Dans les ulcères scroph. de la cornée. nitrate d'argent. Il règle les évacuations intestinales par le moyen de purgatifs légers. calomel

154. *Ciseaux du Prof. Brera pour l'opération oculaire de la pupille artificielle pratiquée par le Prof Quadri, s.d.*

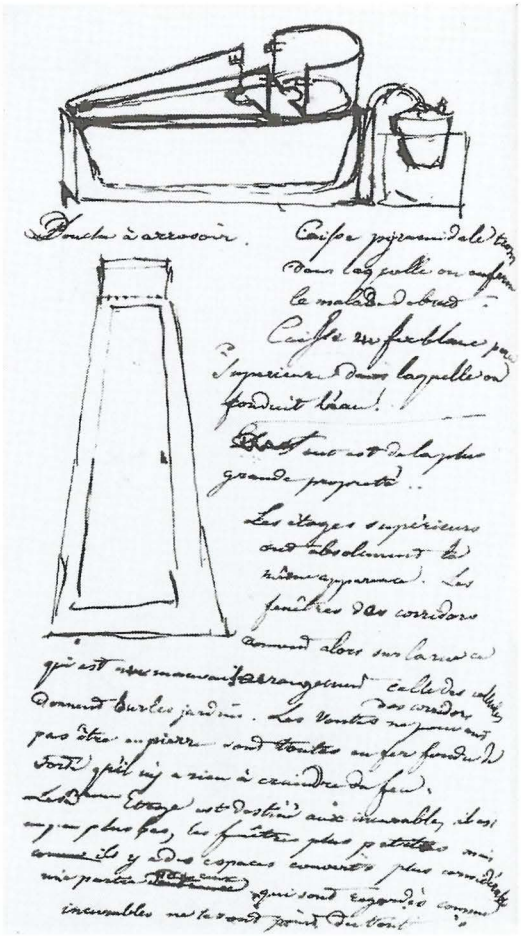
[430] BPU, ms. fr. 2679, f° 93-94v.

[431] BPU, ms. fr. 2679 f° 89 -131.

de rhubarbe ou jalap. Il préfère l'extraction à la dépression. Les sangsues sont très fréquemment employées mais surtout l'ouverture de l'artère temporale. Mercure dans [mot illisible] comme travers.[432]

Mais il s'intéresse peut-être encore davantage aux remèdes liés à l'hygiène, à l'influence de l'air et des eaux qu'il étudie constamment. À Naples, observant les eaux de Santa Lucia, il note:

> Eau ferrugineuse vers le château de l'Œuf, les Napolitaines viennent en boire tous les matins. Eaux sulfureuses tout à côté du port. Elles sortent presque au niveau de la mer dans une espèce d'enfoncement circulaire ceint de murs au-dessous des parapets. Elle est très limpide assez chargée de gaz hydrogène sulfuré et d'acide carbonique, ce qui la rend moins désagréable à boire et je ne m'étonne pas que les Napolitains y accourent en procession.[433]



155. *Douche à arrosoir du nouvel Hôpital de Bethleem.*

En réalité, peu d'aspects concernant les soins échappent à sa quête minutieuse. À Vienne par exemple, lorsqu'il fait une consultation privée, il en profite pour étudier le mauvais dentier que le malade portait:

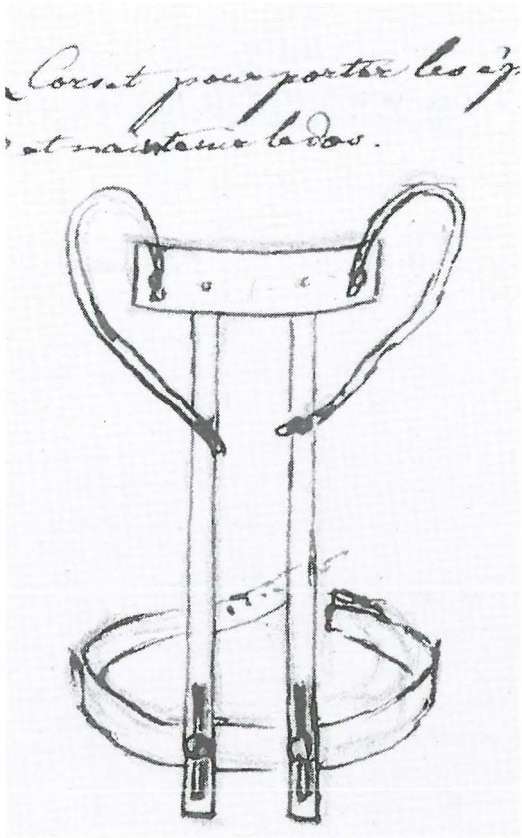
> Simple ratolier: Construction très grossière et massive. Dents tirées des cadavres, la plupart en mauvais état[434] (fig. 157).

---

[432] BPU, ms. fr. 2679 f° 343v.

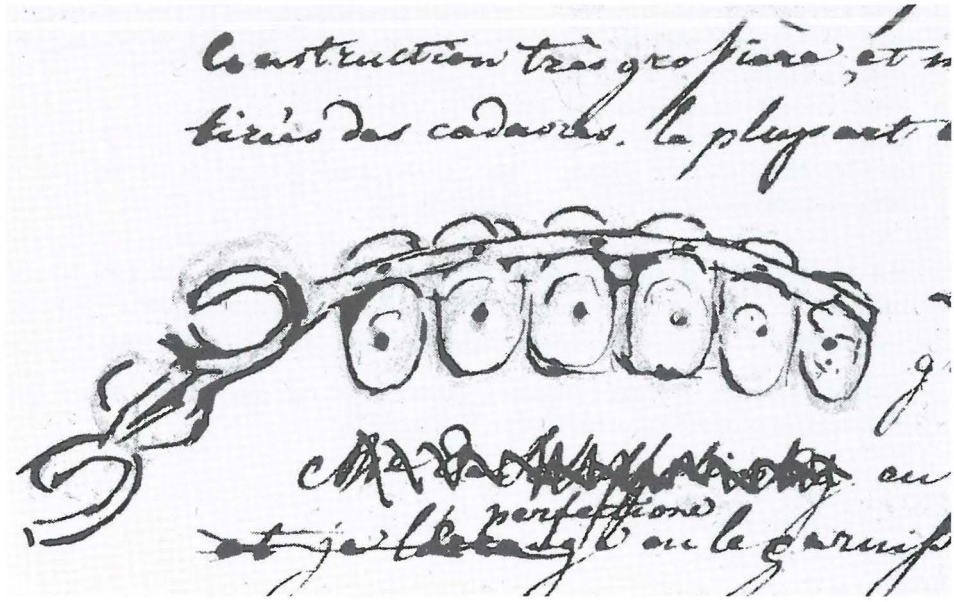
[433] BPU, ms. fr. 2679, f° 213.

[434] BPU, ms. fr. 2674, f° 280v.

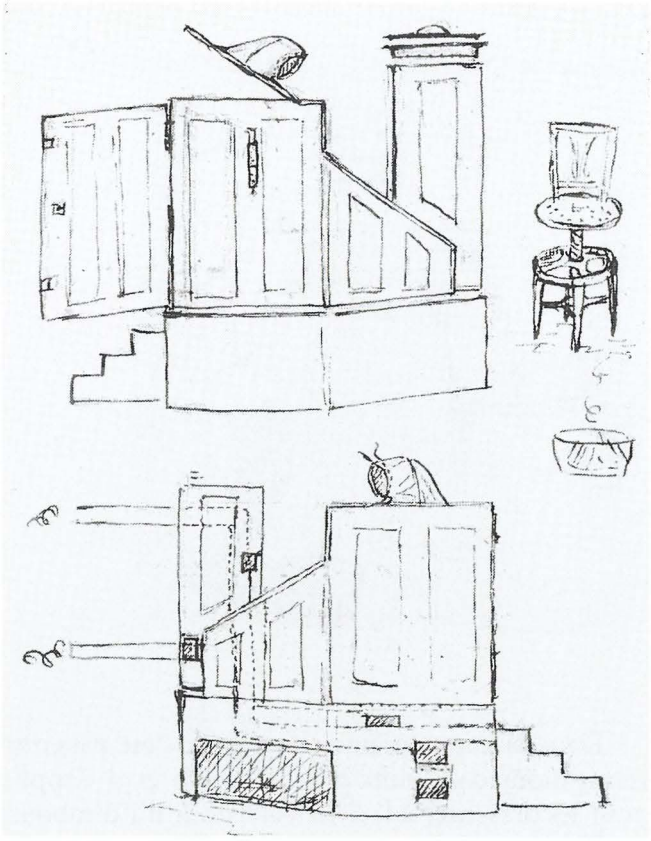


156. *Corset pour porter les épaules en arrière, Berlin, 1.2.1819.*

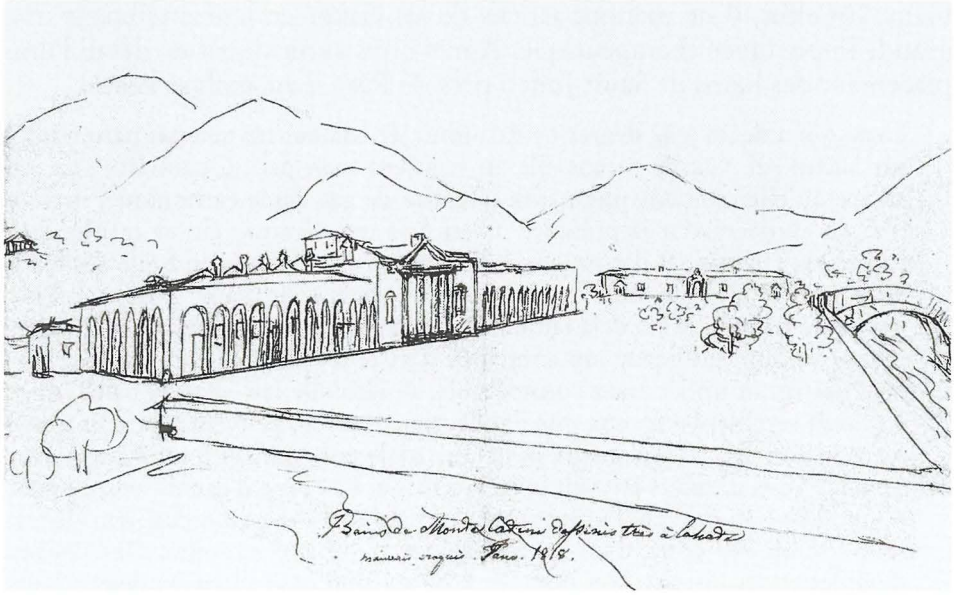
157. *Simple ratolier, construction très grossière et massive. Dents tirées des cadavres, la plupart en mauvais état, Vienne, 12.10.1818.*

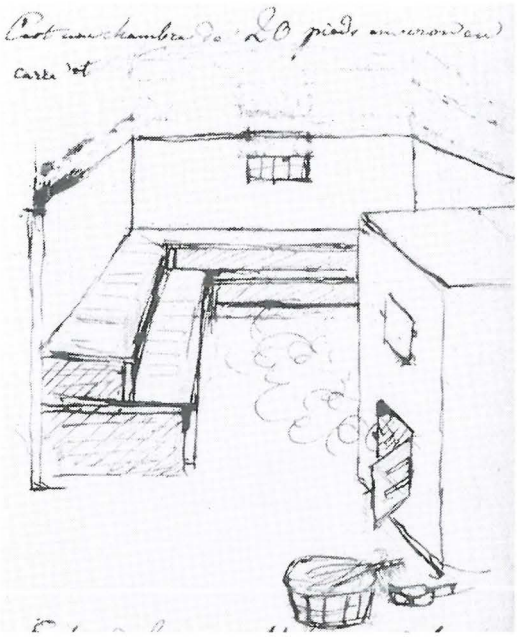


158. *Appareil de l'établissement du docteur de Carro, Vienne, 25.10.1818.*



159. *Bains de Montecatini dessinés très à la hâte, janvier 1818, cm 24 x 18.*



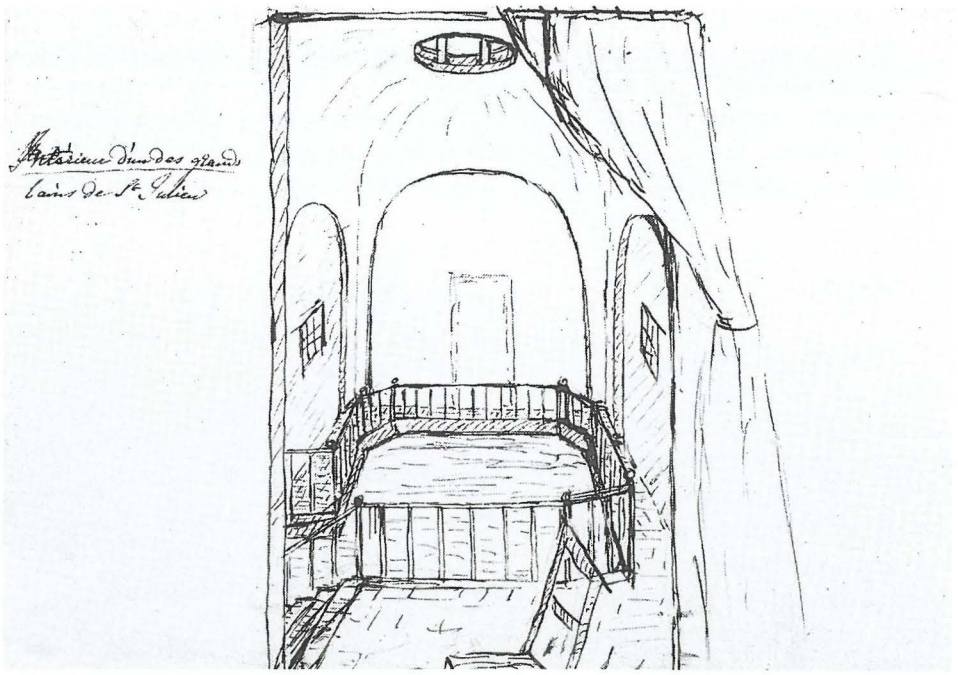


160. *Chambre pour les bains russes du Dr Pochhammer, Berlin, 26.1.1819.*

Dans la capitale autrichienne, il s'est passionné pour les appareils de fumigations construits par De Carro et il s'applique aussi à en fabriquer pour les présenter à la *Société médicale* d'Édimbourg.

Très nombreux sont aussi les dessins et les descriptions détaillées des bains. En effet, il ne manque jamais de les visiter en leur attribuant une grande importance thérapeutique. Après nous avoir décrit en détail l'emplacement des bains de Saint Julien près de Pise, il en analyse l'eau:

> L'eau qui a de 28 à 32 degrés de Réaumur de chaleur ne m'a pas paru contenir aucun sel. Ou de moins elle en contient bien peu. Quant aux gaz, on assure qu'elle contient une petite quantité de gaz acide carbonique, mais je n'ai pu en découvrir la présence. C'est à sa température élevée qu'elle doit toutes ses qualités, et il n'est pas étonnant qu'on y vienne en foule des environs, car il n'existe même aucun établissement de bains public à Pise, d'ailleurs comme je l'ai déjà fait observer, la facilité des transports et les agréments du lieu ont beaucoup contribué à sa renommée. Il paraît que la surface fournirait un jet assez considérable, puisqu'elle fait aller 36 bains, dont 4 grands semblables à ceux que j'ai décrits, 4 qui ne peuvent contenir que 3 ou 4 personnes, 20 plus petits pour une seule personne et 6 ou 8 bains avec douches. Ces derniers attirent mon attention. La chute d'eau est de 12 pieds, et on l'élève au moyen d'une pompe. Le bain fort long est creusé dans le terrain sur un des côtés d'un grand cabinet très haut et voûté. Des tuyaux flexibles et des pistons. Des pompes à feu s'adaptent aux canaux descendants



161. *Intérieur d'un des grands bains de Saint-Julien, 28.12.1817.*

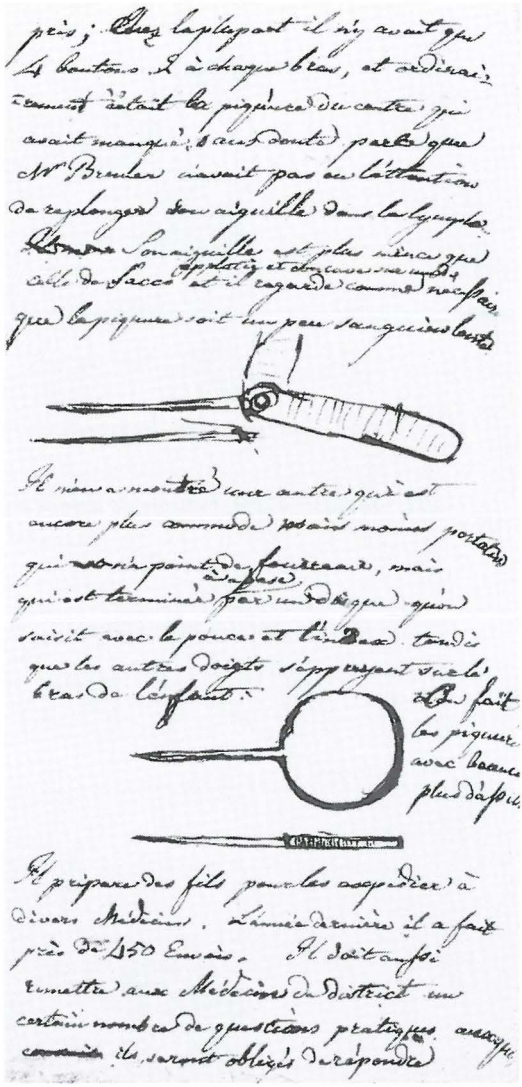
162. *Intérieur d'une chambre de douche aux bains de Saint-Julien, 28.12.1817.*

et permettent de diriger le jet sur telle ou telle partie. On trouve aussi dans l'établissement des douches ascendantes très commodes. Les bains se louent aux particuliers pour une semaine, un mois ou même pour la saison, et il existe un tarif des prix de chacun d'eux. Les femmes peuvent se baigner avec les hommes, sans qu'on s'en formalise. Je restais environ une heure dans le bain et je me trouvais fort bien[435] (fig. 161-162).

5 L'hygiène

Tout ce qui concerne l'hygiène et la santé publique attire l'attention de Gosse. Les progrès de la vaccination l'intéressent bien évidemment. Il assiste souvent à des séances de vaccination chez des médecins particuliers, dans les établissements et dans les écoles de vaccination. En Angleterre, il visite l'*Original Vaccine Pox Institution* et prend des notes au crayon dans son petit carnet de poche :

> On fait trois petites piqûres à chaque bras avec une lancette puis on essuie celle-ci sur le bras. Il ne sort que peu de sang. Aucune irritation.[436]



163. *Aiguille pour vaccination antivariolique utilisée par le docteur Bremer à l'hospice des orphelins de Berlin, 7.3.1819.*

435 BPU, ms. fr. 2673, f° 156-157.

436 BPU, ms. fr. 2679, f° 342.

Dans ses papiers, nous retrouvons aussi un brouillon en anglais d'une liste des questions détaillées sur le sujet que Gosse a probablement posées à un médecin spécialiste de la question et qui confirme la méthodologie rigoureuse adoptée dans ses enquêtes[437]. Gosse est un hygiéniste convaincu. Non seulement il s'intéresse aux conditions hygiéniques des différents établissements de soins et de secours qu'il visite, mais dans toutes les villes il parcourt et étudie les quartiers les plus défavorisés:

> Traversé et parcouru la vieille Leith (South Leith). Maisons basses, noires, rues, cours allées étroites, malpropres, nécessité d'une police médicale. Nouvelle boucherie, cour carrée environnée de portiques en fer avec des boutiques fermées mais agréables pour chaque boucher. Elle est trop petite et il y a encore un grand nombre de bouchers qui vendent dans les rues. Marché de poissons plus petit, adjacent. Même disposition, boutiques plus étroites. Gaieté, danses. On veut me faire aussi danser avant de sortir de la poissonnerie. Parcouru les quartiers les plus mauvais de Leith. Habitations étroites, étouffées, fenêtres petites. Apparence dégoûtante malpropre. Défaut de latrines, d'écoulement de ruisseaux. Arrivé vers la rivière, visité le chantier où l'on raccommode les vaisseaux d'un rang inférieur.[438]

Il se rend aux cimetières et dans les lieux de quarantaine comme au Lazaret de Livourne où il fait la connaissance de Jean-Pierre Vieusseux (1779-1863) qui y fait sa quarantaine à son retour d'un long voyage commercial en Europe, en Russie, en Crimée et en Turquie.

> Ayant appris qu'un genevois, M. Vieusseux faisait quarantaine, je désirais lui parler quoique je ne le connaisse point de tout. Le parloir est une longue chambre qui regarde sur l'enceinte extérieure dont nous avons parlé, mais elle est séparée par 2 grilles rouges et par un large corridor. Monsieur Vieusseux vint et nous fîmes bientôt connaissance. Il voyage pour le commerce et il vient de terminer une tournée le long de toutes les côtes de l'Europe jusqu'à Petersbourg, de là il a traversé la Russie, jusqu'à la mer Caspienne, la mer d'Asoff, la Crimée, la Turquie, d'où il vient d'arriver à Livourne.
>
> Il a eu soin de faire un journal de son voyage et il compte le publier, travail sans doute fort intéressant autans que j'ai pu en juger d'après ce que m'a dit M. Vieusseux. Il ne s'ennuie point dans le Lazaret ayant eu le bonheur de se rencontrer avec un voyageur allemand, qui vient de parcourir la Haute-Égypte et l'Abyssine et qui, quoique depuis un jour en quarantaine, a préféré se joindre à M. Vieusseux pour jouir de sa compagnie. M. Vieusseux né à Genève n'y est jamais resté plus de 6 mois. Son père est établi à Livourne et parait très lié avec la maison Viollier. Comme sa quarantaine finit dans 8 jours

[437] BPU, ms. fr. 2674, f° 292.

[438] BPU, ms. fr. 2677, f° 396.

j'espère jouir encore de sa société si je fais quelques excursions à Livourne pendant mon séjour à Pise[439].

En effet Gosse retourne à Livourne pour y passer le réveillon de nouvel an chez Viollier en compagnie de la communauté de commerçant genevois y établis. Ici il rencontre à nouveau Vieusseux:

> [Vieusseux] était aussi de la fête. Sa physionomie fine, rusée, son regard pénétrant et scrutateur et fort agréable en même temps, tels sont les caractères extérieurs qui m'ont le plus frappés. Je conversais plus à mon aise avec lui, et je fus de nouveau frappé de la netteté de ses raisonnements et de la finesse de ses observations, combien il a du profiter de ce voyage qu'il vient de terminer[440].

Rappelons en passant que ce Genevois libéral s'établira par la suite à Florence où il fondera le renommé cabinet littéraire qui dès lors porte son nom.

Gosse s'inquiète également des conditions hygiéniques des maisons et des villes. Par exemple, à Édimbourg, il note le déplorable état des latrines:

> Il n'y en a aucune dans la plupart des maisons à Édimbourg du moins dans la vieille ville, il faut donc recourir à des latrines publiques qui servent à tout le quartier et qui ressemblent plutôt à un boeton à cochon qu'à un lieu d'aisance. Là chacun assis sans façon sur le bord d'un fauteuil vient apporter son tribut aux économes des environs d'Édimbourg qui ont établi ces latrines à leurs frais et qui enlèvent le fumier derrière. Rien de plus dégoûtant et plus indécent. Les femmes étant obligées de se servir des chemises percées, le vidage du pot de chambre est une des grandes occupations du ménage et certes une des plus désagréables. Moyennant une demi-couronne on devient possesseur d'une clef qui donne entrée dans une partie des latrines moins exposée à la visite du public. Est-il possible que dans une ville comme Édimbourg on ait négligé une institution aussi nécessaire dans l'économie des maisons que l'est une latrine! Quelle peut être la cause? Ce n'est point la nature du terrain – il est en pente – et par conséquent il était facile d'y creuser des cloaques.[441]

Et il observe en détail l'emplacement des marchés:

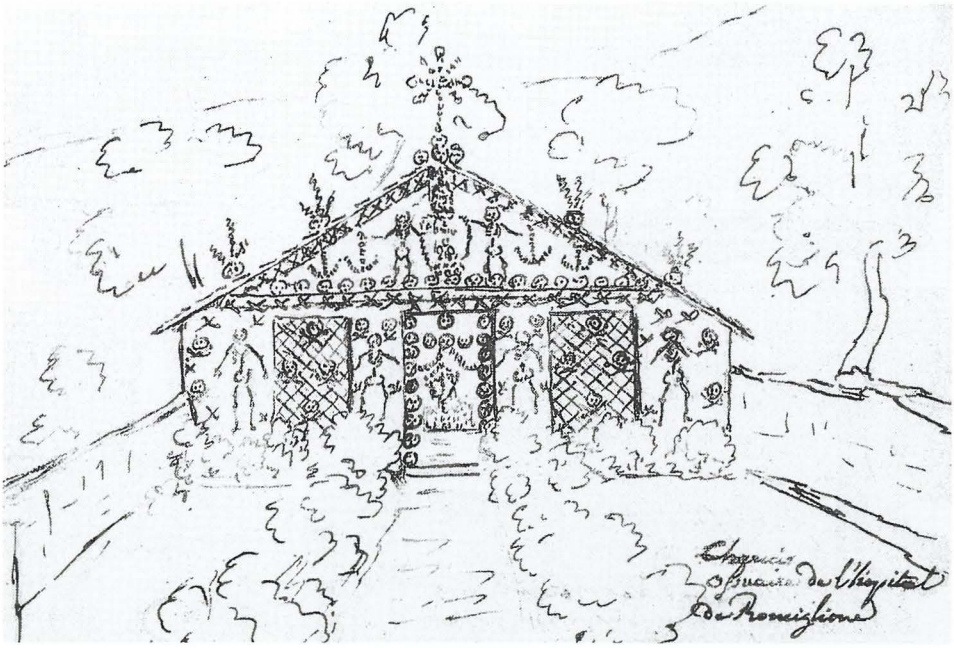
> Au lieu de traverser directement le port, je tournais à gauche et descendis dans les marchés à volailles, à viandes, à poissons et à huîtres. Ils sont placés les uns au-dessus des autres en terrasse et représentent des espèces de cours carrées et pavées de grandes dalles environnées ou traversées par des échoppes et en très bon ordre. Elles communiquent par un escalier central.

---

439 BPU, ms. fr. 2673, f° 129.

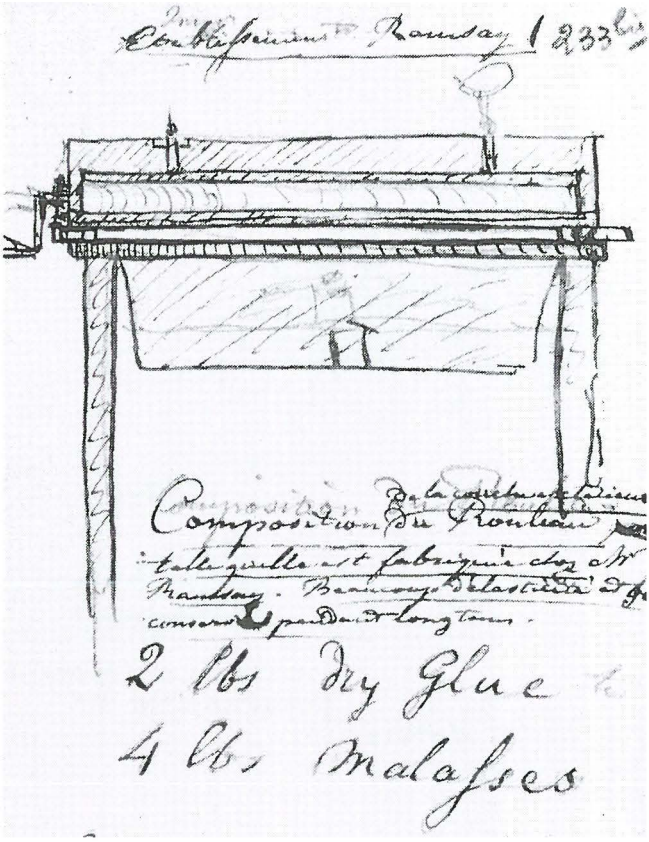
440 BPU, ms. 2673, f° 166. Sur ce voyage, voir VIEUSSEUX 1998.

441 BPU, ms. fr. 2677, f° 194v-195.



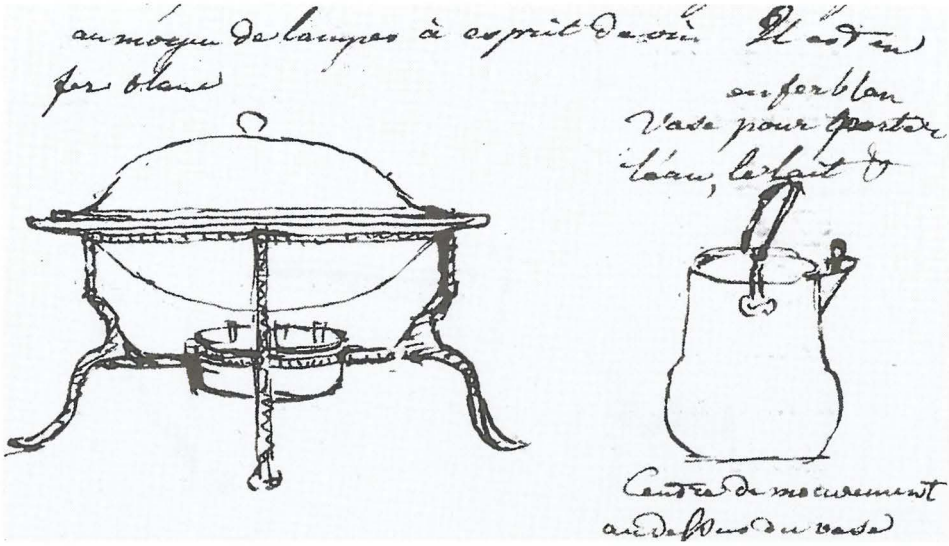
164. *Ossuaire de l'Hôpital de Ronciglione, février 1818.*

165. *Poissonnière du marché d'Edimbourg, 1.1.1820.*

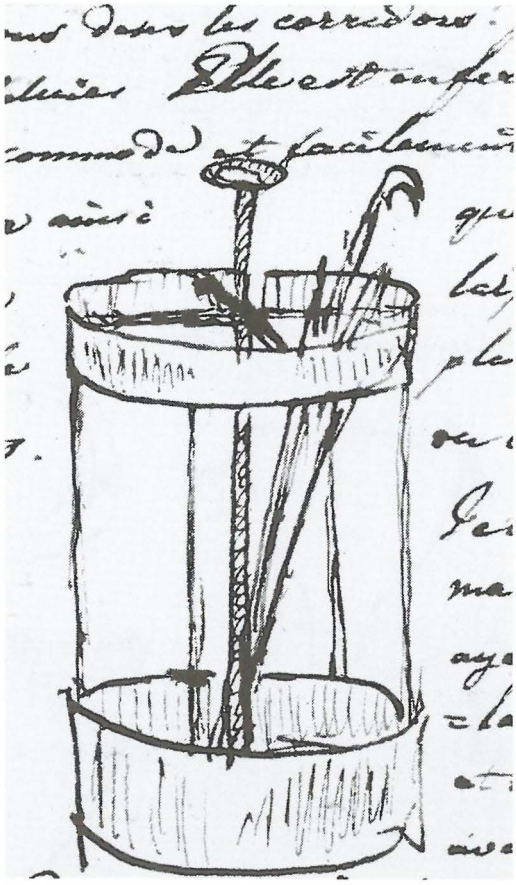


166. *Machine de l'imprimeur Ramsay qui est chargé d'imprimer le journal de Médecine, Edimbourg, 24.10.1819.*

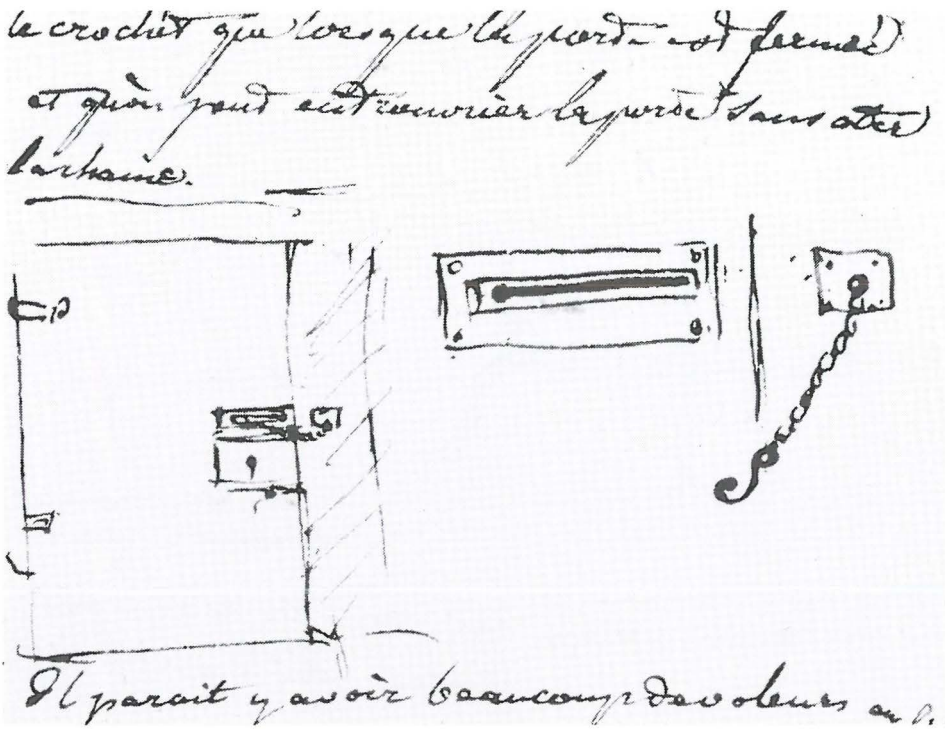
167. *Plumes de Bramah en cuivre ou en argent, 25.10.1819.*



168. *Plat pour tenir au chaud et vase pour porter l'eau, le lait, Edimbourg, 9.12.1819.*

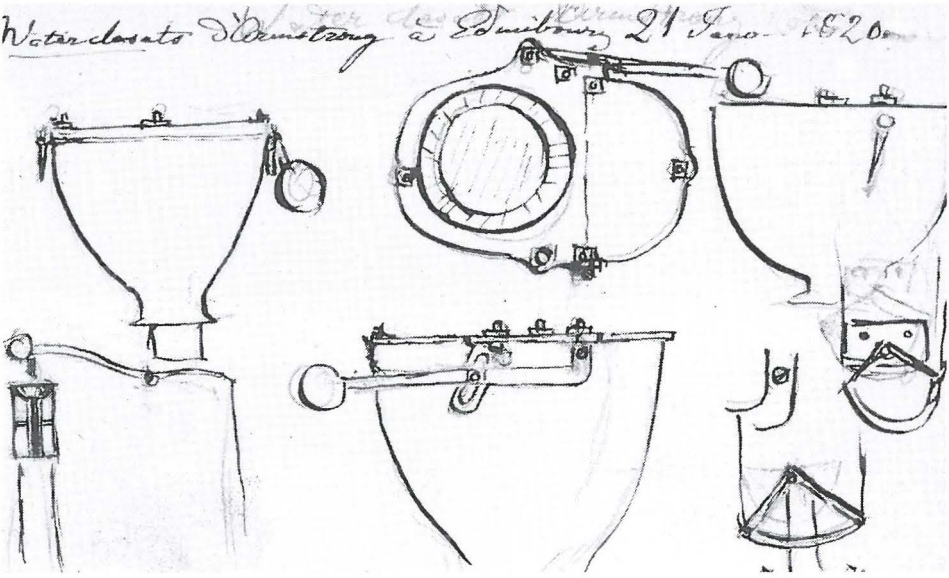


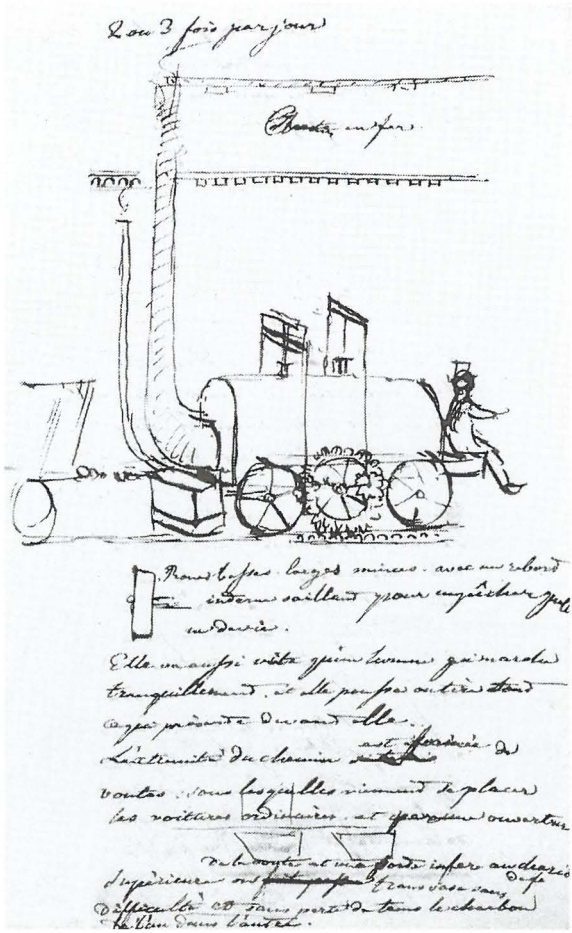
169. *Caisse à l'entrée des maisons pour tenir les parapluies, Edimbourg, 8.12.1819.*



170. *Crochet de sécurité pour les portes, Edimbourg, 28.12.1819.*

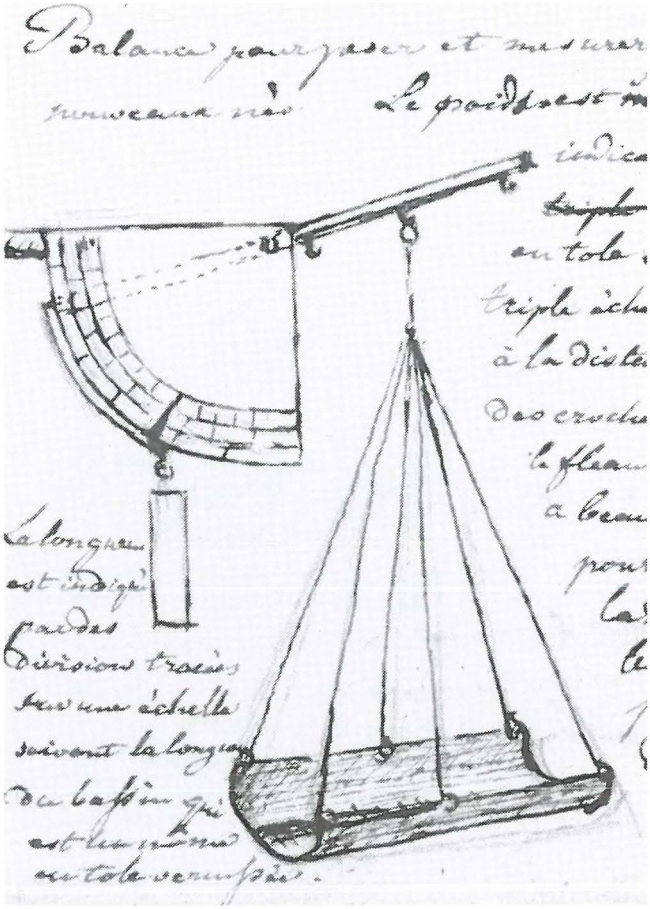
171. *Watercloset d'Amstrong à Edimbourg, 21.1.1820.*





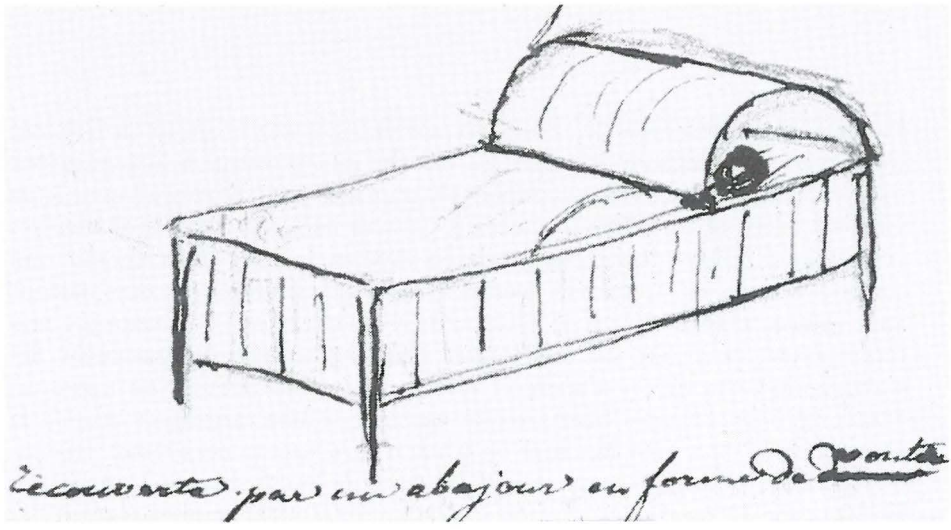
172. *La machine à vapeur qui transporte le charbon à 7 miles de distance, environs de Walkden, 26.10.1819.*

La cour du centre, celle des bouchers, est éclairée par le gaz et la lanterne représente une élégante colonne. Le marché aux poissons a lieu en partie sous les voûtes. Les bouchers coupent ou plutôt scient très proprement leurs viandes, nous ne trouvons pas assez à Genève ce coup d'œil agréable. Les vendeuses d'huîtres sont tout à fait en dehors, le long d'un chemin qui conduit à la vallée. Quelques hautes arcades qui soutiennent des maisons leur servent d'abri en cas de pluie. Au reste elles sont accoutumées aux intempéries. Leur tête est enveloppée dans des mouchoirs par-dessus les oreilles, de sorte qu'on n'aperçoit que la face: elles portent en outre un grand mantelet en drap bleu grossier qui leur tombe largement jusqu'à la demi-cuisse. Leurs manches sont en général fort larges, leurs fesses prééminentes, leurs seins plats, sans doute par suite de leur habitude à porter des fardeaux sur le dos avec une bande en conséquence planchent en avant. Elles



173. *Balance pour mesurer les enfants à la clinique de la Charité de Berlin sous la direction du Prof. Kluge, 23.1.1819.*

174. *Berceau pour les enfants à la clinique de la Charité de Berlin sous la direction du Prof. Kluge, 23.1.1819.*



sont laborieuses, actives, gaies et de manière honnête sans avoir l'effronterie de poissardes de Paris. Il est vrai qu'elles demeurent à la campagne (fig. 165).[442]

Dans chaque pays, il réserve une attention toute particulière aux lieux de production de la richesse matérielle. Son regard s'arrête alors sur les produits et les techniques, des objets les plus simples aux machines les plus compliquées et encore aux dernières inventions en matière de transport.

Partout, Gosse se préoccupe des conditions hygiéniques des lieux de travail. Ce qui attire le plus son attention est la condition des paysans, des artisans et des ouvriers. En effet, dès qu'il arrive dans une ville, il se renseigne sur la présence de laboratoires, de fabriques, de mines et interroge ses collègues sur les maladies des artisans. Durant son voyage, il visite un nombre incalculable de manufactures et effectue systématiquement des observations sur les maladies professionnelles. À Gênes, par exemple, il visite, en compagnie du pharmacien Majon [sic]:

> des orfèvres, des doreurs, des fabricants de miroirs. Je suis étonné du petit nombre de maladies qui attaquent cette classe d'artisans et je l'attribue en grande partie au climat.[443]

Le voici encore à Londres après avoir décrit dans le détail, l'usine de production du gaz:

> Il est difficile de se faire une idée des fournaises qu'ils sont obligés d'entretenir jour et nuit. Les ouvriers sont exposés aux même maladies que les vitriers. Les sueurs excessives les affaiblissent beaucoup: de plus, ils sont exposés à la poussière du charbon. L'homme qui broie la chaux vive est fort incommodé par la poussière subtile et un linge que recouvre la bouche ne l'en garantit pas.[444]

6 La formation dans les hôpitaux, les écoles et les universités

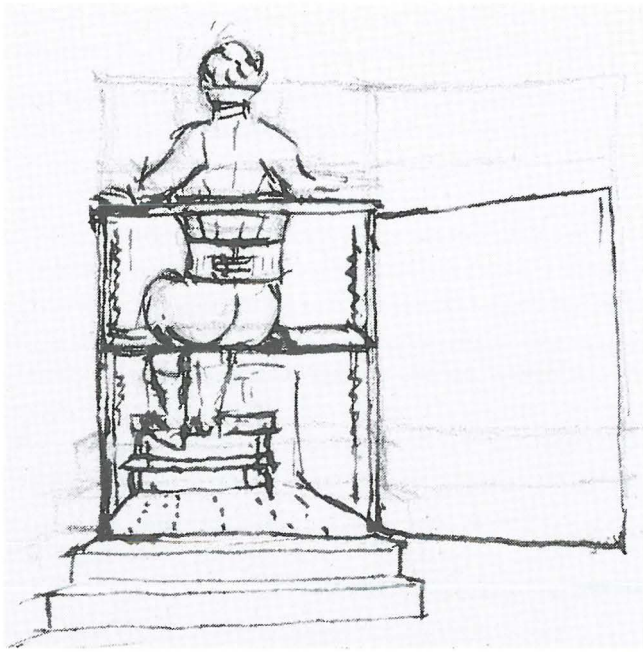
Gosse suit régulièrement les différentes leçons de clinique. Celle du professeur Christian Bischoff (1781-1861) de Prague retient son attention:

> Enfin nous passâmes dans la Clinique, qui n'est que préparatoire pour les médecins, surtout destinée aux chirurgiens. Le nombre d'élèves pourrait se monter à 30 ou 40. M. Bischoff me présente à ces messieurs en qualité de médecin voyageur et on fit de grands saluts de part et d'autre. Le local de la clinique est petit, c'est une salle divisée longitudinalement en deux parties au moyen d'une demi-paroi. D'un côté sont les femmes, de l'autre les hommes, et l'espace est alors tellement retiré qu'il y a à peine place pour les élèves.

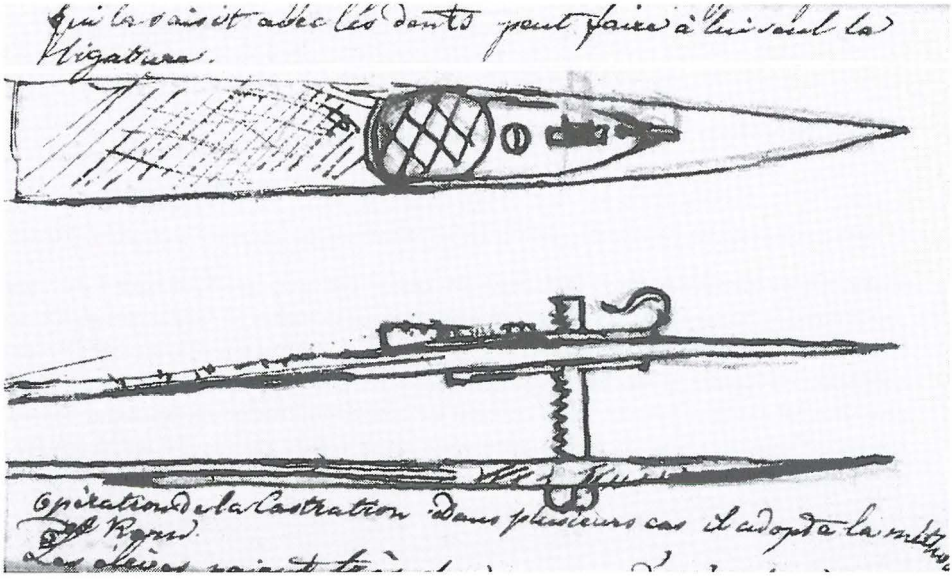
442 BPU, ms. fr. 2677, f° 251.

443 BPU, ms. fr. 2673, f° 110.

444 BPU, ms. fr. 2677, f° 26.



175. *Fumigations anales de l'établissement des fumigations sulfureuses du docteur Bischoff de Prague, 19.10.1818.*



176. *Pince à ligature utilisée par le docteur Rust, pour les opérations d'amputation des membres, Berlin, 11.1.1819.*

177.
Esquisse du profil du professeur Freysmuth de Prague, 20.10.1818.

L'arrangement des lits n'offre d'ailleurs aucune différence d'avec les autres salles de l'hôpital: beaucoup d'encombrement, peu de commodités, chaleur très forte. Le Dr Bischoff ne prend que peu de malades à la fois et dans chaque division il n'y a place que pour 6 lits. La clinique se fait en allemand. Il fait prendre directement les observations par les élèves, leur fait établir comme à Vienne le diagnostic, le pronostic et le traitement. Loin de choisir les cas les plus légers, ou les maladies chroniques comme chez Ramondini et Hildebrand, il prend des maladies assez graves. La quantité des médicaments est en général excellente dans tout l'hôpital et le médecin peut ordonner ce que bon lui semble.[445]

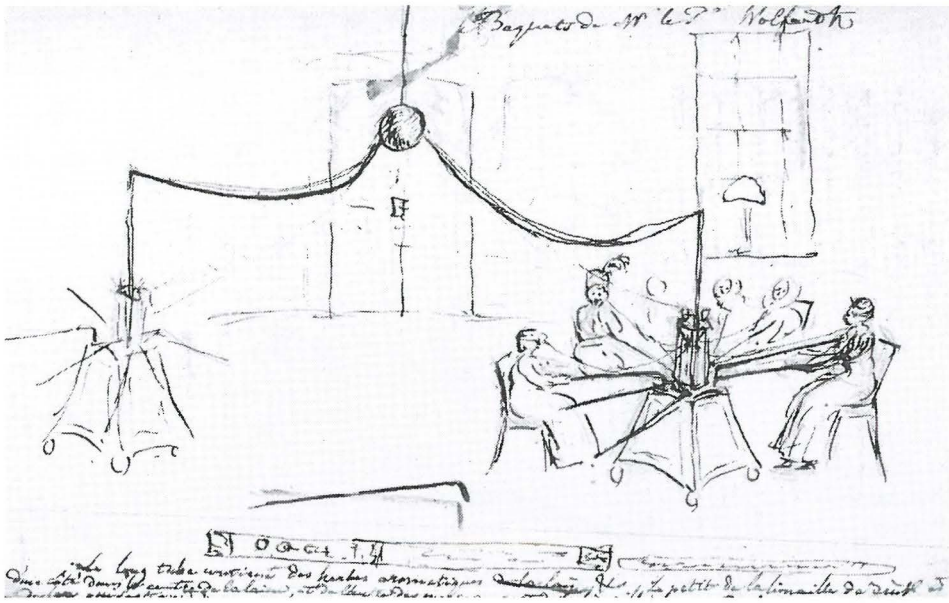
Grâce aux contacts avec les médecins, il peut en outre assister à des autopsies:

Retourné à 2 heures à l'infirmerie. Assisté à l'ouverture d'un cadavre: veine remplie à sa partie inférieure d'un coagulum de lymphe. On ouvre la poitrine, le ventre, mais non la tête ni même les articulations du bras, quoique la maladie fut un rhumatisme articulaire et quoique morte de typhus.[446]

Plusieurs interventions chirurgicales sont décrites dans le détail. À Édimbourg, le 30 novembre 1819, il assiste à vingt opérations pratiquées par le chirurgien Patrick Newbigging (1772-1850), dans un grand amphithéâtre plein d'étudiants:

[445] BPU, ms. fr. 2674, f° 380v-381.

[446] BPU, ms. fr. 2677, f° 309v.



178. *Baquet du docteur Wolfart de Berlin, 9.1.1819.*

> Deuxième Cas. Jeune fille blonde avec tumeur fongueuse de la cornée ou plutôt de la conjonctive faisant saillir les paupières. Je reconnus qu'elle était immédiatement fixée au globe de l'œil.[...] Dès que l'opération [la première] fut pratiquée on fit entrer la jeune malade qui fut également couchée et après avoir fendu la paupière en dehors on enleva l'œil en entier ce qui dura au moins trois minutes. Il n'y a eu aucun accident. La tumeur fongueuse était tout à fait extérieure à la cornée, celle-ci était saine mais en partie découverte. On avait cherché plusieurs fois à l'extirper mais elle avait toujours recommencé à croître.[447]

Il accompagne également beaucoup de médecins dans leurs consultations. Le voici à Vienne accompagnant le jeune médecin Johann Goetz († 1832):

> La visite est assez lointaine dans le faubourg Lichtanthal, derrière le palais de Litchenstaien, un des quartiers les plus misérables de Vienne. Nous eûmes de la peine à trouver la maison et à entrer chez la malade, petite fille de 7 ans qui était affectée d'une éruption faveuse à la tête qu'on a rétropulsée et qui présente tous les symptômes de l'hydrocéphalie aiguë au premier degré. Mal à la tête violent, air, vomissement, ventre affaissé et constipation. Le traitement consiste en sangsues et comme ces gens étaient fort pauvres, il leur donne de l'argent pour appliquer les sangsues, demain on frottera la tête de l'enfant avec la pommade de [d'antenrieth].[448]

[447] BPU, ms. fr. 2677, f° 247v-248.

[448] BPU, ms. fr. 2674, f° 316v.

Parfois, Gosse suit ses collègues dans leur cabinet privé. À Londres, il assiste aux séances de vaccination qui se tiennent chez le docteur John Ring (1752-1821). À Berlin, il regrette même d'avoir négligé cet aspect lorsqu'il se rend chez le docteur Ernest-Louis Heim (1747-1834) qui reçoit chez lui les malades indigents:

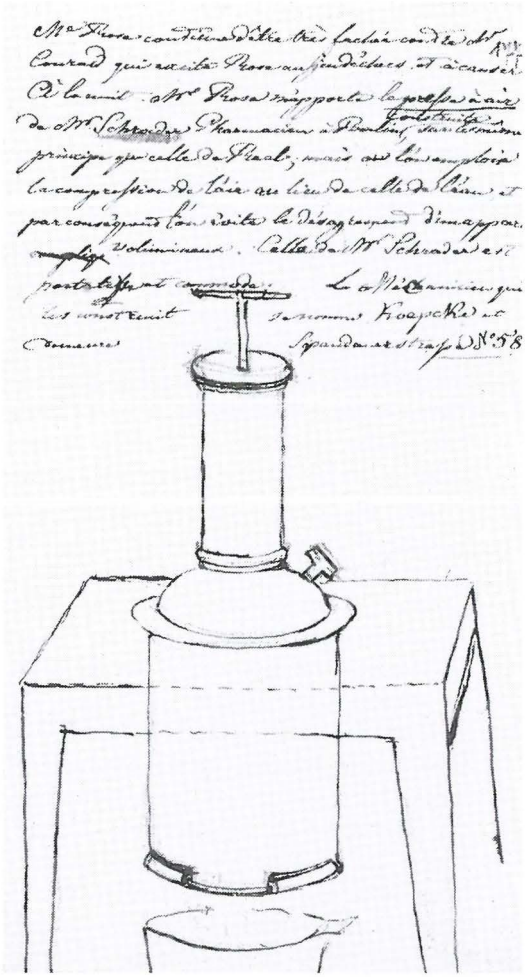
> Je suis très fâché de n'y avoir assisté quelquefois, ces consultations m'auraient été non moins utiles que les autres cliniques de Berlin.[449]

Dans la capitale prussienne, où il s'est rendu surtout pour étudier la pratique du magnétisme, il suit tout le long de son séjour les séances du docteur Carl Christian Wolfart (1778-1832), dont voici le récit du premier contact:

> Il me reçut fort bien, me parle du magnétisme tel qu'il était pratiqué ici, comme très différent de la manière dont on le traite à Paris. [...] Il m'engage à passer dans une salle voisine, où se trouvaient plusieurs personnes en traitement, en me recommandant de ne pas montrer de l'étonnement, de ne pas paraître étranger, de ne pas faire des compliments en entrant. Je suis à la lettre sa recommandation, nous entrons dans un salon très élégant de forme ovale dans lequel deux lampes d'argent répandaient une lumière très douce, ou un demi-jour très favorable à la mélancolie et au sommeil. Deux baquets étaient disposés dans le salon et autour de chacun 12 ou 15 personnes, la plupart des dames, et qui paraissaient appartenir à de riches familles. Ces baquets sont une structure fort compliquée, mais M. W. ne paraît pas y attacher beaucoup d'importance, car lorsque je lui fis mention de celui de Kieser, il me dit qu'il était également bon, qu'il suffit de ne pas s'éloigner des principes. Dans la caisse qui a la forme d'un trépied antique, il met de la laine, du fer, de l'eau. Au lieu d'une tige de fer qu'occupe le centre est un tube en verre. Au-dessus du trépied est une petite table supportée par des colonnes et qui sert à disposer les verres d'eau magnétisée que les malades sont obligés de boire pendant la séance. Les malades assis autour du baquet ont entre les mains des tiges de fer qui plongent dans le liquide: des cordons de soie, qui partent également du baquet, sont liés autour des diverses parties malades du corps; la plupart les avaient fixés autour de la tête, d'autres autour du ventre. Un silence presque absolu régnait dans la salle; cependant les dames s'entretenaient à basse voix entre elles, quelques-unes même riaient sans cesse. Auprès d'un des baquets, les hommes et les femmes étaient assis pêle-mêle et je ne doute pas que les séances du Magnétisme se changent quelquefois en séances d'amour, et que les yeux ne jouent aussi grand rôle que le baquet dans bien des circonstances. Au centre de la dalle était suspendu au plafond un globe métallique qui communiquait avec les deux baquets au moyen de deux cordons de soie; aux deux extrémités du salon étaient aussi fixés dans les murs deux

[449] BPU, ms. fr. 2675, f° 323.

globes métalliques isolés. M. W. en entrant dans le salon prit en main un tube de verre avec lequel il frottait successivement quelques-unes des tiges de fer que tenaient les malades, puis il décrivait avec ce tube un cercle au-dessus de la tête de malade comme les astrologues qui invoquent les ombres. Il se servait aussi quelquefois d'une baguette de verre creuse mais qui renfermait une substance métallique: il la promenait sur la tête et sur la face du malade sans dire mot. D'autres fois il promenait deux ou trois fois ses mains de haut en bas, au-devant de la face, puis étendant les bras il décrivait un cercle au-dessus du baquet. Il adressait la parole à basse voix à quelques malades, tout en promenant une de ses mains sur le sommet de la tête, tandis que l'autre suivait la direction de l'épine dorsale. Enfin, il appuyait quelquefois ses mains sur l'épigastre, sur les yeux, etc. Après une demi-heure j'entendais quelques bâillements, plusieurs dames se levèrent, les unes sortirent, le plus grand nombre alla s'asseoir sur des canapés ou dans de grands fauteuils cachés par des rideaux de soie verte et qui semblaient bien inviter au sommeil. En effet plusieurs, sans doute fatiguées par la séance, reposèrent paisiblement pendant un quart d'heure et plus. [Gosse et Wolfart s'occupent ensuite d'une dame qui paraît prise d'une sorte de catalepsie. Après avoir donné encore plusieurs indications sur le traitement, il note: Wolfart] m'invite fort obligeamment à assister tous les soirs à ses séances[450] (fig. 178).

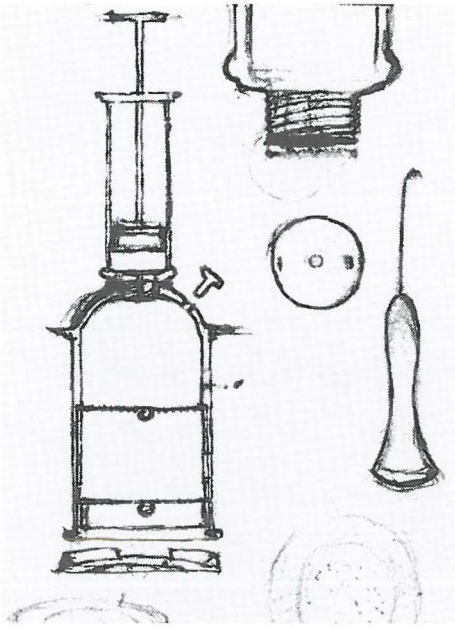


179. *Presse à air de M. Schröder, pharmacien de Berlin, 6.2.1819.*

450 BPU, ms. fr. 2675, f° 78-80.

180. *Étudiant de l'Université de Berlin avec espadon pour duel, 18.1.1819.*

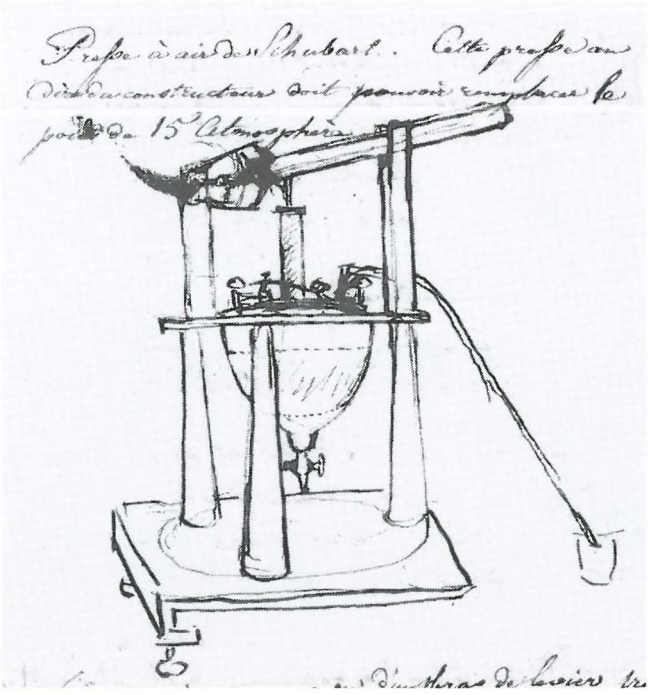
181. *Université de Giessen, 13.4.1819.*



182. *Presse à air de M. Schröder, particulier, 6.2.1819.*

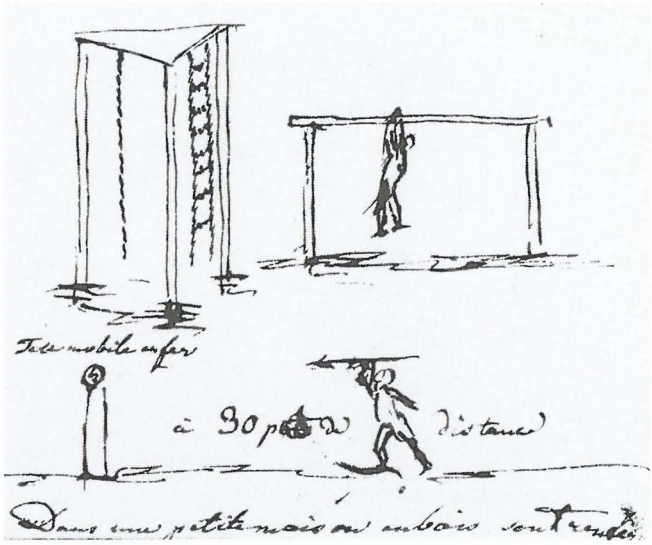
Partout, il suit de nombreux cours scientifiques dans les écoles médicales et dans les universités, en particulier les cours de chimie, de physique, d'agriculture, de médecine vétérinaire et naturellement tous les cours de médecine et d'anatomie, cours qu'il relate et commente souvent, comme la leçon de pathologie médicale du professeur Pietro Studiati de Pise:

M. Studiati avait déjà commencé sa leçon, il traite des généralités sur les maladies et en particulier sur les maladies héréditaires. Quelques expressions dont il s'était servi parlant de l'action des agents extérieurs sur le corps humain me font soupçonner qu'il approuve les controstimulistes. Il s'attache à prouver la réalité des mala-



183. *Presse à air de Schubart, 25.4.1819.*

184. *Espacement pour exercices dans l'école de gymnastique de Nordhausen, 27.3.1819.*



dies héréditaires, sans chercher à analyser la cause de cette hérédité. Il avertit les étudiants de se défier en général des citations des auteurs et les engage à remonter le plus possible à la source, il a appuyé son assertion d'un exemple tiré de Sprengel qui cite faussement Morgagni en rapportant l'observation d'une maladie héréditaire. Ce professeur est un homme d'environ 40 ans. Figure régulière, douce et agréable, pleine, expression gracieuse, voix sonore, facile, style pur, exposition simple et claire, voilà en peu de mots les qualités que j'ai reconnues en lui dans cette première séance, j'espère dans la suite de m'en assurer plus particulièrement.[451]

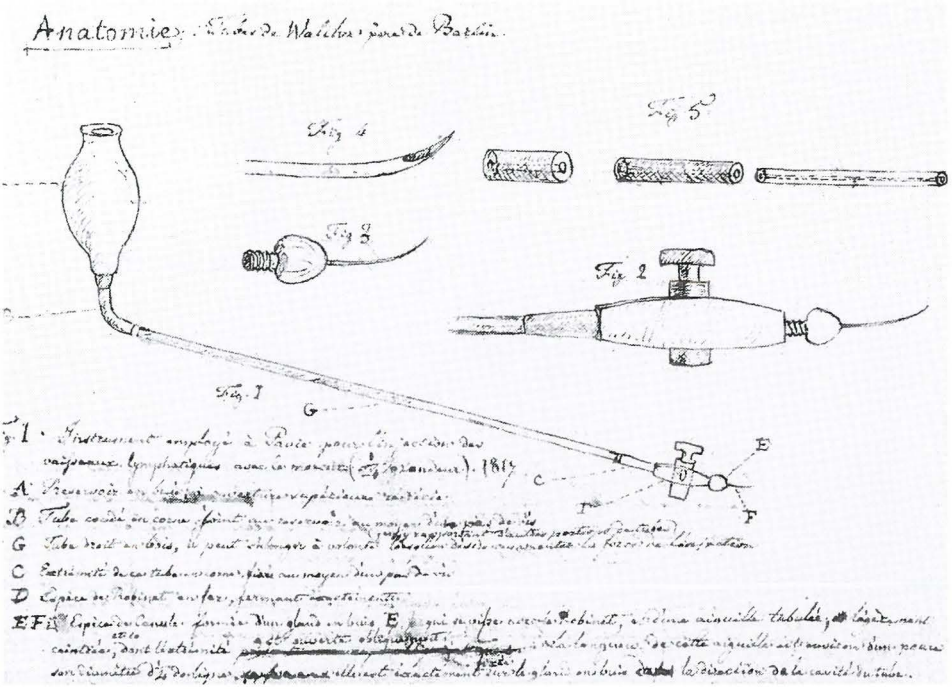
7 Autres lieux scientifiques

Fils de pharmacien, Gosse visite les pharmacies et, en bon savant genevois, fréquente avec une vraie passion les ateliers où l'on construit des machines et des instruments scientifiques. À Berlin par exemple, il visite le pharmacien Helerus Schröder (1760-1821) qui a construit une presse:

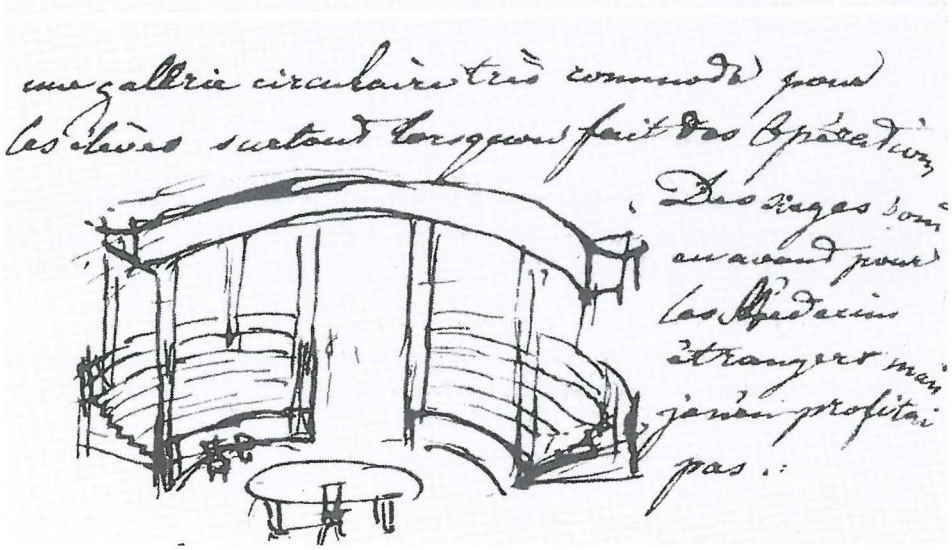
> Sur le même principe de celle de Read, mais où on emploie la compression de l'air à la place de celle de l'eau et par conséquence on évite le désagrément d'un appareil volumineux[452] (fig. 181-182).

451 BPU, ms. fr. 2663, f° 173.

452 BPU, ms. fr. 2675, f° 177-178.



185. *Anatomie. Tube de Walther père de Berlin, s.d.*



186. *Amphithéâtre d'anatomie de l'Académie de Dresde, 9.12.1818.*

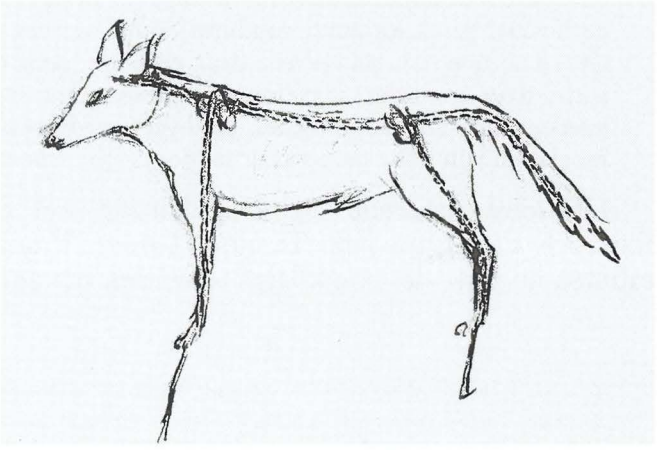
Il la dessine ensuite et la décrit dans le détail pensant qu'elle pourrait intéresser le professeur Pictet. Il se rend aussi dans tous les jardins botaniques, avec l'album des desiderata remis par de Candolle qui, grâce à sa grande renommée internationale, peut ainsi enrichir le jardin botanique genevois. Il visite régulièrement les cabinets de physique, en effectuant parfois des inventaires détaillés. À Harlem par exemple, il va d'abord chez le botaniste Frederik Willem Van Eden: «Culture de Tulipes, noms ridicules: Louis XVI», ensuite au jardin botanique chez Martin Van Marum et enfin au cabinet de physique fondé par Pierre Teyler (1702-1778):

> Direction de cinq personnes payées pour l'entretenir. Joli bâtiment de peu d'apparence. Grande et belle salle oblongue, élevée. Dans le bas, instruments de physique. Au centre, énorme machine électrique déjà publiée. Batterie considérable formée de quatre parties. Aimant soutenant deux quintaux. Télescope d'Herschell et autre microscope lucernal. Machine pour représenter les mouvements des corps célestes. Boussoles anglaises et quart de cercle de Ramsden.[453]

En Allemagne, il s'intéresse à l'enseignement de la gymnastique et il visite les emplacements construits à cette fin en considérant les bénéfices que l'on pourrait en retirer pour le bien-être physique des élèves.

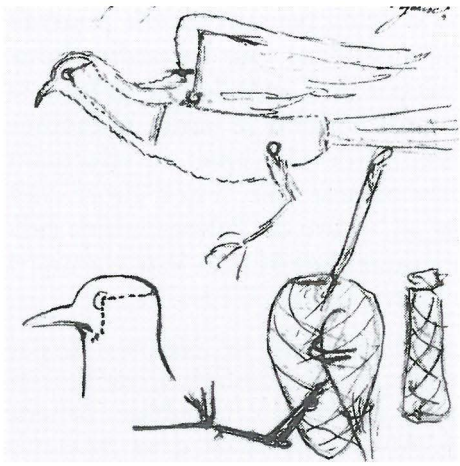
Naturellement, il se passionne pour les collections d'anatomie qu'il décrit dans le détail. À Florence, il fait la connaissance de Francesco Antomarchi († 1838), le futur médecin de Napoléon.

> Allé chez monsieur Antomarchi élève et prosecuteur de Mascagni qui doit publier son Prodrome et sa grande anatomie. M. Antomarchi jeune homme

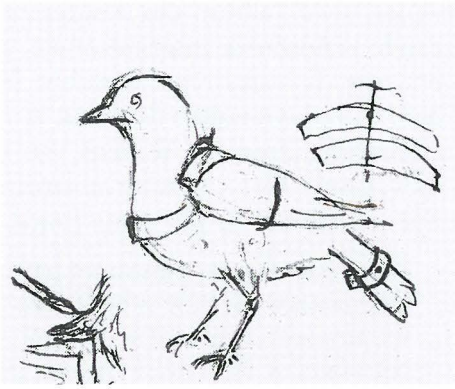


187.
Manière pour empailler les quadrupèdes du Prof. Nitzsch, Halle, 25.3.1819.

[453] BPU, ms. fr. 2676, f° 30.



188-189. *Méthodes d'empailler les oiseaux de M. Nitzsch, Halle, 22.3.1819.*



qui ne me paraît pas raisonner juste relativement à son entreprise. Gravure du Prodrome n. 20. Découverte curieuse. mauvais burin; entassement des objets où on représente à la fois toutes les parties du corps humain. Confusion qui en résulte. Séparation des couches de muscles, effet désagréable. Confusion résultante des lettres et de numéros. Mauvaise gravure. Je ne crois pas que le style de M. A. soit très bon du moins, il ne sait pas écrire en français.

Avec lui, il visite le jour d'après les préparations de Mascagni (1752-1815):

Injections admirables de Mascagni. Dissolution épaisse de colle forte colorée avec du vermillon, puis injection de plâtre coloré pour fermer les troncs des vaisseaux. Grand nombre de pièces pathologiques des os. Fractures, nécroses, gonfleurs, exfoliation, injections des vaisseaux lymphatiques assez mal conservées. Chambre d'hommes et de femmes empaillés dont la peau est injectée. Chambre de bossus, de rachitiques; soudures complètes des vertèbres. Monstruosités: fétus avec une tête, un cerveau deux cervelets, deux trachées et huit membres; autres fétus acéphales; injections des vaisseaux qui suivent les nerfs. Admirable injection de l'utérus de vaches, de divers quadrupèdes. Peau humaine tannée, moule humain pour faire sécher les peaux. Joli laboratoire d'anatomie.[454]

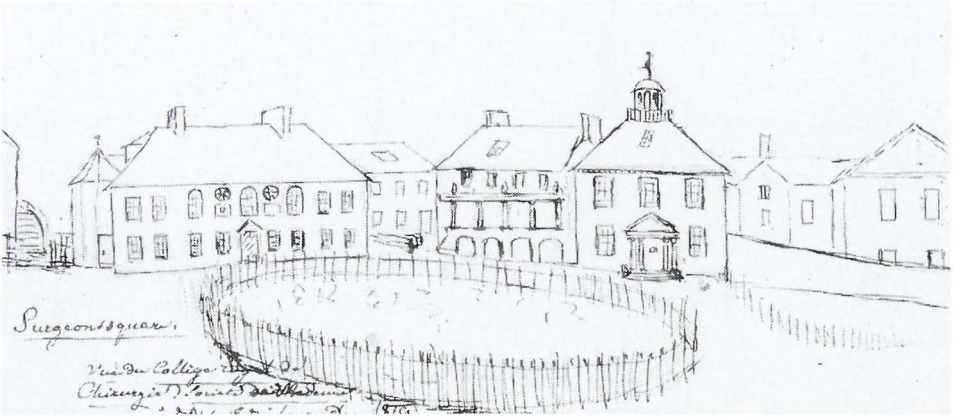
L'histoire naturelle attire également son attention. Toujours à Florence, c'est Ottaviano Targioni-Tozzetti[455] qui lui ouvre son célèbre cabinet, lui offre des coquillages terrestres, des graines pour de Candolle,

[454] BPU, ms. fr. 2679, f° 33-33v et 31-31v. Ces pages ont été mal numérotées lors du classement.

[455] Ottaviano Targioni-Tozzetti (1755-1826), médecin et professeur de botanique à l'hôpital de Santa Maria Nuova de Florence, auteur du *Dizionario Botanico Italiano*, Florence 1809. Il est le fils du célèbre naturaliste Giovanni, auteur de *Viaggi fatti in diverse parti della Toscana per osservare le produzioni naturali e gli antichi monumenti di essa*, Firenze, 1751-1754, et qui fut parmi les fondateurs de la célèbre *Accademia dei Georgofili* de Florence.

et le guide dans la visite d'autres lieux scientifiques de la ville. Il note alors dans son journal en quittant la ville:

> Je me sépare avec chagrin de cet homme excellent, qu'est le modèle de la bonté. Il me donne de fort bonnes directions pour mon voyage.[456]



190. *Surgeons square, vue du Collège Royal de Chirurgie, Edimbourg, décembre 1819, cm 23 x 11,5.*

Gosse profite aussi du voyage pour essayer de vendre sa belle collection d'oiseaux empaillés et présente son catalogue aux savants collectionneurs.

Il fréquente les bibliothèques dans lesquelles il peut souvent lire des livres de médecine et se tenir au courant de la production éditoriale locale. À Rome, par exemple, il visite la célèbre bibliothèque de Lancisi (1654-1720), jadis médecin de deux Papes:

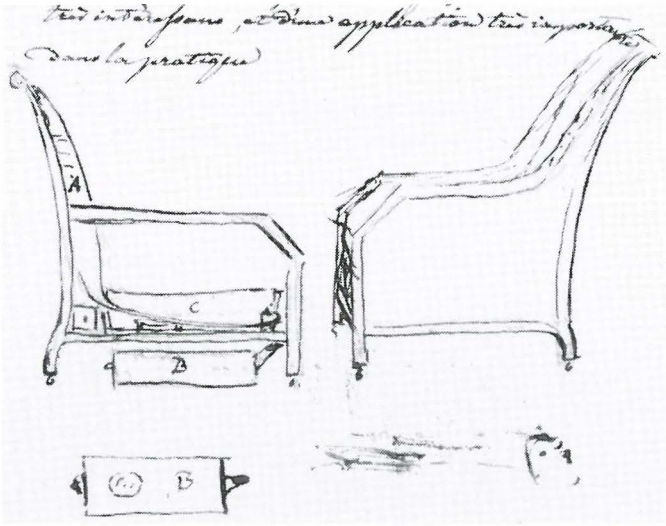
> Cette bibliothèque est en bon ordre, elle est enfermée dans deux salles. Les ouvrages sont très bien reliés, la plupart traitent de médecine ou des sciences accessoires. Elle doit être publique les jours qui ne sont pas fériés, mais comme le nombre des lecteurs est peu considérable, on ne l'ouvre que de tant à autre ou lorsque les étrangers désirent la voir.[457]

Il note encore dans la bibliothèque de Pise:

> Nous restons quelques temps à examiner un superbe ouvrage d'Anatomie intitulé Icones Anatomicae, publié à Venise en 1801-4-10-13 par M. Leop. Marc Antoni et Florian Caldani. Grand inf°. Il y a 3 volumes de planches dont le 3^{e} est divisé en 2 tomes. L'ouvrage en entier contient 264 planches copiées et gravées avec soin d'après les meilleurs auteurs et d'après nature.

456 BPU, ms. fr. 2679, f° 43.

457 BPU, ms. fr. 2679, f° 175.



191. *Fauteuil à bains du chirurgien Weidlich de Vienne, 14.9.1818.*

Outre les planches, il y a 4 tomes d'explication en latin. C'est un ouvrage de luxe plutôt que d'utilité! Beaucoup de gravures sont médiocres.[458]

8 Acquisition et diffusion des connaissances

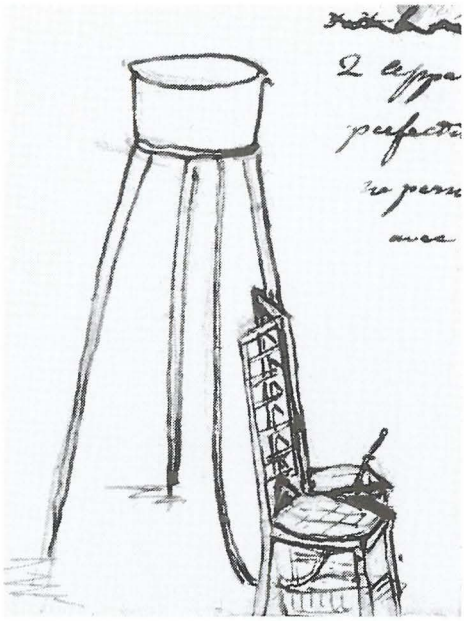
Gosse suit les travaux de différentes académies et d'autres sociétés savantes. À Florence, il fréquente en compagnie du docteur Zuccagni la *Société polymathique* dont il devient membre correspondant et où il rencontre le célèbre marquis Cosimo Ridolfi (1794-1865) et Cosimo Buonarroti (né en 1790), fils de Filippo (1761-1837), alors à Genève. À Berlin, il suit les travaux de la *Société des Pharmaciens*, dont il note les observations les plus intéressantes. À Édimbourg, il suit les séances de la *Société royale* comme celle du 23 décembre 1819, pendant laquelle James Home fait la lecture du mémoire de Hug Ferguson:

> Qui a pour but de prouver que ce ne sont pas les exhalations des marais proprement dits ni la décomposition des substances en putréfaction qui sont favorables aux fièvres intermittentes ou rémittentes pernicieuses ou épidémiques, mais bien les lieux qui après avoir été inondés sont ensuite exposés à la sécheresse, ou ceux qui sans être au bord de marais habitent sur les collines voisines.[459]

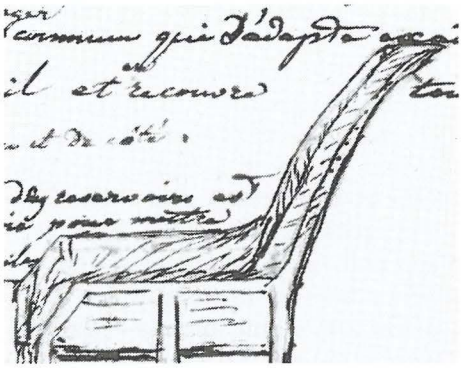
[458] BPU, ms. fr. 2673, f° 180v.

[459] BPU, ms. fr. 2677, f° 316ss.

192. *Chaise à bains du docteur Odiberti de Turin, 14.9.1818.*



193. *Fauteuil à bains du chirurgien Weidlich de Vienne, 14.9.1818.*



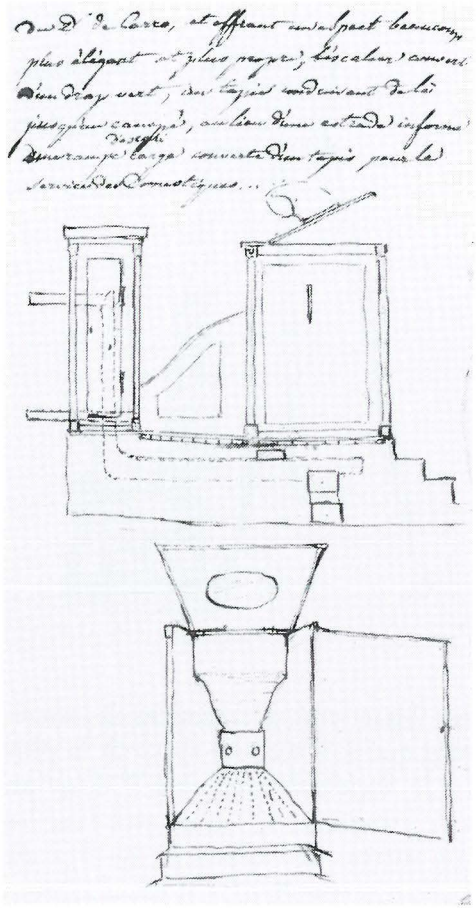
S'il est certain que dans chaque pays il participe aux séances des sociétés médicales, c'est surtout à Édimbourg que son activité apparaît la plus intense. Là, il lit plusieurs mémoires à la *Société de médecine,*[460] dont un concernant l'importance des appareils de fumigations[461] et un autre sur les bains de vapeur où il présente, entre autres, des appareils qu'il avait conçus et fabriqués lui-même à l'aide d'un technicien[462]. Il est d'ailleurs très bien accueilli dans cette société:

> La séance privée n'était pas encore terminée. Un grand nombre de nouveaux membres ayant été obligés de prêter serment. L'assemblée était composée de près de 80 personnes. Jamais je n'avais parlé devant une assemblée aussi nombreuse. Ainsi lorsque le Président me pria d'entrer en matière, et ce président est un des adversaires de Coindet, je fus assez embarrassé. Je voulus faire des excuses à la Société sur les raisons qui m'avaient forcé de lire, mais je perdis bientôt la carte et je restais muet. Heureusement je passai brusquement à ma lec-

460 «Sur le fauteuil à bain du Dr Weidlich de Vienne, sur les injections continues et sur l'emploi de nouvelles sondes à double courant pour le traitement des maladies de l'utérus et de la vessie», Société royale de médecine d'Édimbourg, 1820, cf. BPU, ms. fr. 2667 N°9.

461 «A few Observations on fumigations and Fumigatory apparatus», Société royale de médecine d'Édimbourg, 1819, cf. BPU, ms. fr. 2667 N°9.

462 «Sur divers appareils de bains à vapeur, sur ceux de suspension pour fracture, sur ceux de réfrigération ou de calorification dans les maladies de la tête, de la poitrine ou de l'abdomen», Société royale de médecine d'Édimbourg, 1820, cf. BPU, ms. fr. 2667 N°9.



194. *Autres instruments du docteur de Carro, Vienne, 28.10.1818.*

ture et des applaudissements me redonnèrent courage. À l'article des éponges, j'annonçai à la société que j'aurai l'avantage de leur en offrir ce qui me valut de nouveaux applaudissements. Je continuai ma lecture et malgré la sécheresse des détails, malgré mes fautes de prononciation, je fus écouté d'un bout à l'autre avec bonheur et patience, et ayant renouvelé mes excuses à la fin, je fus de nouveau applaudi. Cette faveur toute nouvelle pour moi ne m'enorgueillit néanmoins pas et me prouve seulement combien il est facile de conduire ou d'influencer une Société l'éblouissant avec des idées qui sortent un peu du sentier.[463]

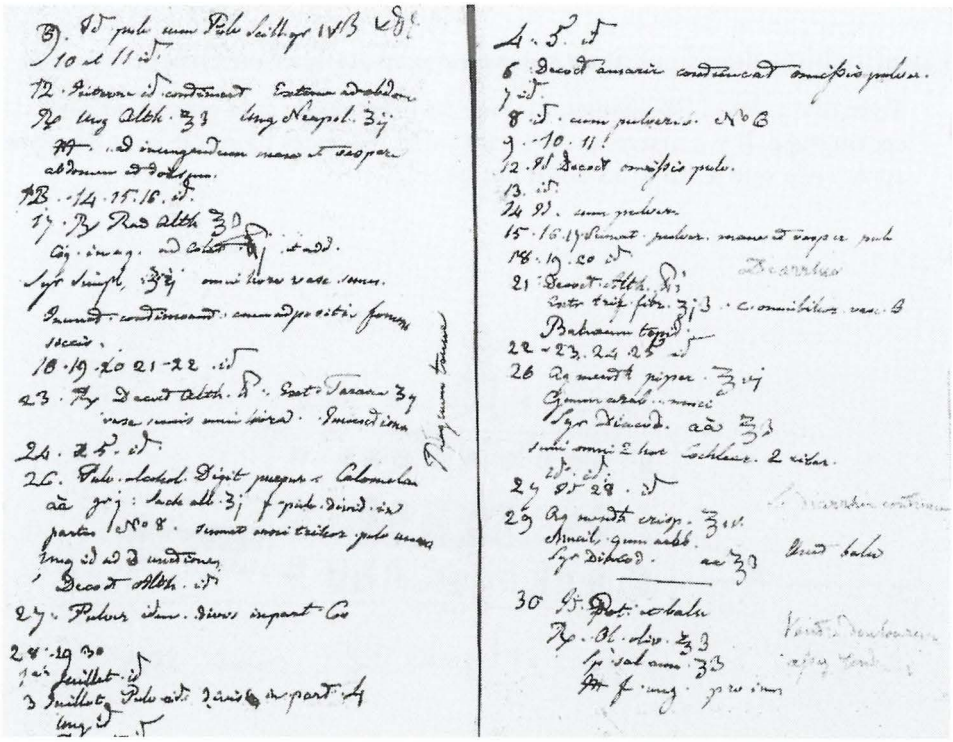
Ses mémoires attirent l'attention des savants écossais et sont souvent l'objet d'un résumé dans les journaux locaux, comme celui sur les éponges présenté dans le *Edinburgh Medical and Surgical Journal*[464] dirigé par Andrew Duncan fils, ou celui sur la rhinoplastie publié dans le *Journal de Gordon*[465]. Il rencontre David Brewster (1781-1868), avec lequel il parle de Pictet et de la collaboration très active entre la *Bibliothèque Universelle* de Genève et le nouveau *Journal Philosophique* d'Édimbourg. Dans la capitale écossaise, il collabore au journal de Duncan qu'il côtoie régulièrement et de Robert Jameson (1774-1854), où il publie un long article sur les bains de Saint-Philippe[466], étudiés en Toscane et dont la description avait déjà fait l'objet d'un plagiat de la part

463 BPU, ms. fr. 2677, f° 302-302v.

464 BPU, ms. fr. 2677, f° 210. Pendant cette séance, il lit «General Consideration upon the diseases of professions», Société royale de médecine d'Édimbourg, 1820, cf. BPU, ms. fr. 2667 N°9.

465 BPU, ms. fr. 2677, f° 228v.

466 GOSSE L. A. 1820 a.

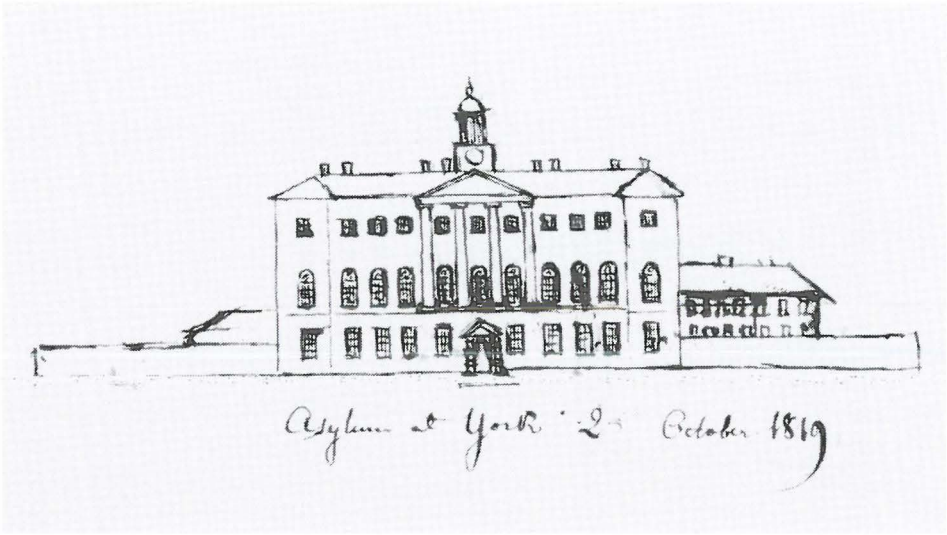


195. *Carnet de notes pendant les visites médicales, à l'encre, s.d.*

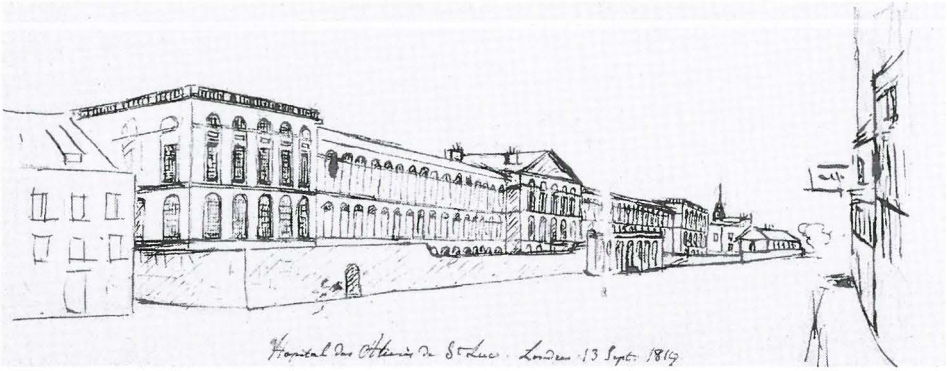
196. *Alambic composé de Mr. Brugnatelli, s.d. [Pavie, 1817].*

d'un compagnon de voyage de Daniel Ellis, le peintre Williams[467], lequel l'avait publiée dans le récit de son voyage en Italie et en Grèce:

> Tour que celui-ci [Williams] me joue en me mettant à la preuve au sujet de cet ouvrage. Il y a inséré une description abrégée des bains de Saint Philippe après celle que je lui avais communiquée.[468]



197. *Asile de York, 2.10.1819.*



198. *Hôpital des Aliénés de St. Luc, Londres, 13 sept. 1819, cm 23 x 9,5.*

[467] Hug William Williams (1773-1820), peintre de paysage. Il fait un voyage d'étude en Italie et en Grèce grâce auquel il acquiert une bonne réputation. Le récit épistolaire de ce voyage, enrichi par de belles gravures de ses aquarelles, publiées en deux volumes, cf. WILLIAMS 1820, eut en effet un bon succès, comme le témoigne l'exposition consacrée par la suite aux vues peintes par l'auteur, voir WILLIAMS 1826.

[468] BPU, ms. fr. 2677, f° 341.

Lors d'une visite qu'il fait au professeur Andrew Duncan (1744-1828) père, doyen de l'Université, Gosse lui expose son projet d'un essai visant à tracer l'histoire de l'université d'Édimbourg, en particulier en ce qui concerne l'enseignement de la médecine, et lui soumet le plan de cet ouvrage, plan qui recevra l'aval du médecin écossais.[469] Dans d'autres pays, il écrit des articles pour la *Bibliothèque Universelle*. Par exemple, il envoie d'Italie un article sur la culture de la pomme de terre américaine en résumant les observations qui lui avaient été fournies par Giuseppe Moretti (1782-1853), le directeur de l'École d'agriculture de Pavie[470]. Il envoie également des tubercules de cette plante pour permettre à de Candolle de la propager à Genève. De Vienne, il transmet un extrait du travail de De Carro sur les fumigations sulfureuses et une description de son établissement[471], enfin, d'Édimbourg une notice sur l'éclairage au gaz[472].

Comme on l'a vu, dans tous les pays où il séjourne, après chaque journée consacrée à ses recherches, il écrit beaucoup le soir, transcrivant ses notes dans le journal, mais rédigeant également des lettres à sa mère et à ses correspondants scientifiques. Nous le voyons ainsi résumer ses observations médicales sur l'Italie dans de longues lettres adressées à Marc-Auguste Pictet[473], ou envoyer les résultats de ses recherches au professeur David Frédéric Koreff[474]. En effet, pendant son séjour à Berlin, ce célèbre médecin lui a proposé de collaborer avec lui à une grande recherche sur les *Asiles des Aliénés*. Gosse est alors chargé de visiter ces établissements pendant son voyage en Hollande et dans le Royaume-Uni et de lui transmettre ses observations. Pour lui faciliter l'accès à ces établissements, Koreff lui a fourni une lettre de présentation pour le consul de Prusse à Londres. Gosse se chargera de cette tâche et enverra des relations détaillées à son correspondant allemand[475].

Gosse écrit et surtout lit beaucoup. Tous les sujets concernant la médecine l'attirent:

> Monsieur Flajani[476] joint à beaucoup d'instruction une modestie très grande, il a traduit de l'anglais l'ouvrage de Baillie et s'occupe de la traduction

469 BPU, ms. fr. 2677, f° 218. Gosse publiera un article sur le sujet quelques années plus tard, cf. GOSSE L. A. 1823.

470 GOSSE L. A. 1818.

471 GOSSE L. A. 1819.

472 GOSSE L. A. 1820 b.

473 BPU, ms. fr. 2663, f° 215-218, 2 l. a. s. de L. A. Gosse à M. A. Pictet, publiées dans PICTET 1996-2000, vol. I, pp. 315-324.

474 David Frédéric Koreff (1783-1851), d'origine allemande, avait pratiqué à Paris et à Vienne et voyagé en Europe, avant de devenir professeur à l'Université de Berlin et médecin en titre des Princes royaux.

475 BPU, ms. fr. 2664, f° 291-292.

476 Il s'agit probablement du frère d'Alessandro Flajani, Gaetano, qui était professeur d'anatomie à Rome et avait succédé à son père à la direction du musée anatomique du Santo Spirito.

> d'un ouvrage curieux d'un nommé Bozzini, médecin à Francfort, qui propose un instrument pour examiner avec l'œil les cavités du corps humain. Après être resté une heure avec lui, je retourne chez moi emportant l'ouvrage de M. Bozzini.[477]

Tout au long du voyage, il se procure des livres médicaux qu'il lit avec intérêt, même lorsqu'il voyage en diligence. Un exemple parmi tant d'autres est fourni par ces lignes relatant un après-midi passé en compagnie du docteur Pietro Betti (1784-1863) de Florence:

> Acheté chez Piatti deux ouvrages l'un de Chiarugi sur les maladies cutanées, l'autre sur le typhus pétéchial. M. Betti me donne une traduction de l'histoire de la médecine de Sprengel. Allez chez Betti: démonstration de l'opération de la pupille artificielle suivant la méthode de Langenbeck. Modification apportée à l'instrument par Betti. Il me fait présent d'une consultation médico-légale et des règlements des hôpitaux sous Léopold.[478]

Ses collègues, comme on le voit, lui offrent souvent des mémoires sur des sujets variés. Il ne faut en effet pas oublier le rôle majeur joué par Genève et en particulier par la *Bibliothèque Universelle* pour la diffusion des connaissances scientifiques. De plus, Gosse achète beaucoup de livres; après les avoir lus, il les envoie soigneusement à Genève, avec ses journaux, ses collections de minéraux, d'insectes et de coquillages. Dans ces envois se trouve même un thon qu'il a expressément empaillé à la Haye pour l'offrir au musée de Genève.

9 Entre théorie et pratique, la richesse d'une expérience humaine

En conclusion, il reste à évoquer les liens étroits qui unissent le mémoire d'Odier et le voyage de Gosse. Faute de témoignages écrits, nous devons nous baser essentiellement sur la comparaison entre le texte d'Odier et les carnets de route. Il est certain que Gosse connaissait le contenu du mémoire sur les voyages médicaux puisque, comme on l'a vu, son père en avait fait un extrait en 1807. Ainsi, il est fort probable qu'il y a eu entre les deux médecins genevois un échange des vues lors de l'organisation du voyage de Gosse. Mais Odier meurt subitement quelques mois avant le départ du jeune médecin; Gosse n'a pu faire de lui ni son guide, ni son correspondant privilégié. Toutefois, l'influence exercée par Odier nous semble évidente. En effet, les grandes pistes thématiques que nous avons relevées dans le récit de Gosse laissent apercevoir

[477] BPU, ms. fr. 2679, f° 155-155v.

[478] BPU, ms. fr. 2679, f° 31v.

en filigrane la structure du mémoire d'Odier, qui apparaît presque comme le palimpseste sur lequel se construisent les observations du jeune médecin voyageur.

Cela dit, il serait extrêmement simpliste de nous arrêter à cette constatation.

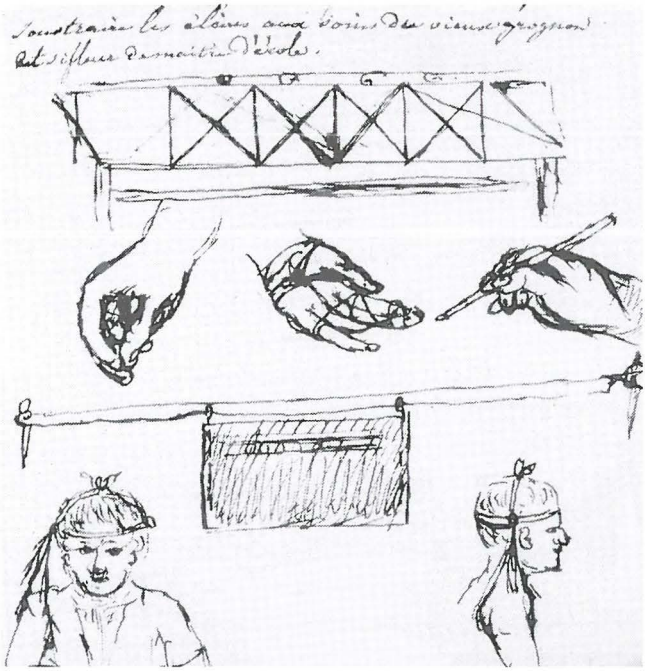
Il est clair qu'Odier n'avait pas inventé des intérêts propres aux médecins voyageurs. Son travail s'insère dans une tradition bien ancrée. Le discours académique consacré aux voyages médicaux prononcé par Johann Peter Frank, le 15 juin 1792[479], révèle, on l'a vu, des thèmes très similaires. Le mérite du travail d'Odier réside plutôt dans le fait d'avoir systématisé cette théorie à des fins d'utilité publique et dans le cadre d'un projet plus vaste. Il lui revient également le mérite d'avoir contribué à la réactualiser et à la diffuser auprès d'un public plus large. De fait, le mémoire d'Odier constitue une grille d'analyse s'adaptant très bien au journal de voyage de Gosse: nous n'avons pas dû forcer notre lecture, mais plutôt la limiter; tant il y a entre les deux approches des similitudes évidentes. Toutefois bien que seulement peu d'années séparent les deux textes, la lecture des carnets de voyage révèle également des différences qui probablement tiennent au changement du contexte politique européen et à l'émergence des préoccupations sociales auxquelles va se confronter la génération des médecins formés pendant l'époque napoléonienne à laquelle Gosse appartient. Pour avoir un cadre complet de la pratique du voyage médical dans ces années, il serait naturellement nécessaire de comparer plusieurs voyages entre eux, afin de mettre en évidence similitudes et différences par rapport aux générations, aux expériences personnelles et aux lieux de formation et de provenance. C'est une approche essentielle, mais qui dépasse les limites de notre travail. Nous nous contentons ici de fournir un exemple de comparaison parmi tant d'autres. Joseph August Schultes, médecin allemand, fait plusieurs voyages d'étude en Autriche, en Allemagne et en France. Comme Gosse, il voyage souvent à pied pour mieux observer les territoires et la population. Gotelinde Sutner dans sa thèse de biologie consacrée à Schultes[480] a essayé de décrire les observations qu'il a effectuées lors de ses voyages. Parmi celles qui concernent plus directement la médecine, il est intéressant de constater plusieurs similitudes entre les annotations de Gosse et celles de Schultes. Celles-ci dénotent en particulier un intérêt marqué pour la médecine du travail et les maladies des artisans. La visite aux hôpitaux est également au centre de ses préoccupations. Il s'intéresse tout spécialement aux questions liées à

[479] FRANK 1792.

[480] SUTNER 1986.

l'organisation des soins, à la police médicale, à l'hygiène et aux problèmes liés à la contagion, à la nourriture, à l'air. Le traitement des malades mentaux retient également son attention. Par exemple en 1811, lors de son voyage en France[481], il décrit dans le détail les changements opérés grâce aux nouvelles méthodes de traitement des malades dans l'établissement dirigé par Jean Étienne Esquirol (1772-1840), qu'il considère comme un vrai bienfaiteur. Les eaux minérales, les sources thermales et les bains sont aussi étudiés et décrits dans le détail. Enfin une place particulière est donnée à l'étude des conditions d'hospitalisation des malades atteints de syphilis et à la diffusion de la vaccination contre la variole.

Ainsi, la convergence des intérêts qui se retrouvent dans les récits des voyages médicaux révèle bien les préoccupations médicales des médecins de l'époque et confirme l'importance réservée au voyage médical au tournant du siècle, importance soulignée dans les écrits théoriques des décennies suivantes. Par exemple, en 1823, le neveu de Johann Peter Frank, Ludwig Frank (1761-1825), consacre lui aussi un écrit aux voyages de formation médicale dont il affirme sans hésitation la valeur formatrice[482].

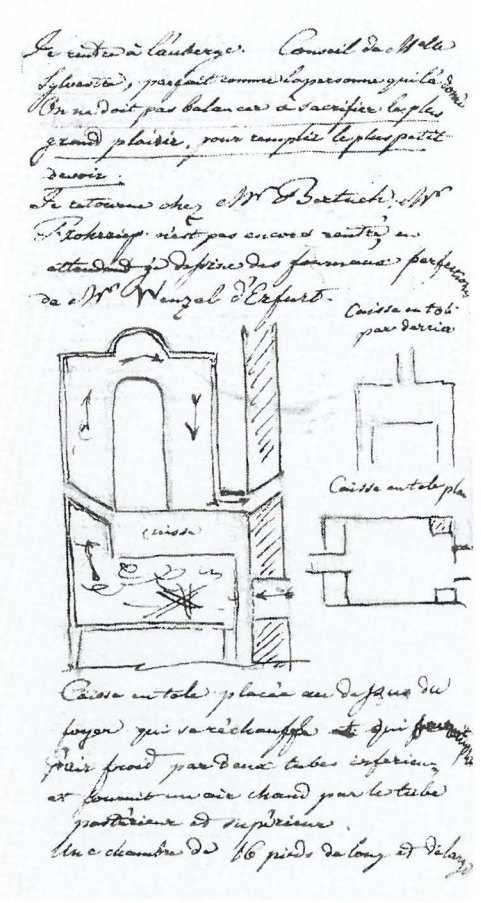


199. *Méthode de Robinson pour apprendre à écrire, Edimbourg, 16.12.1819.*

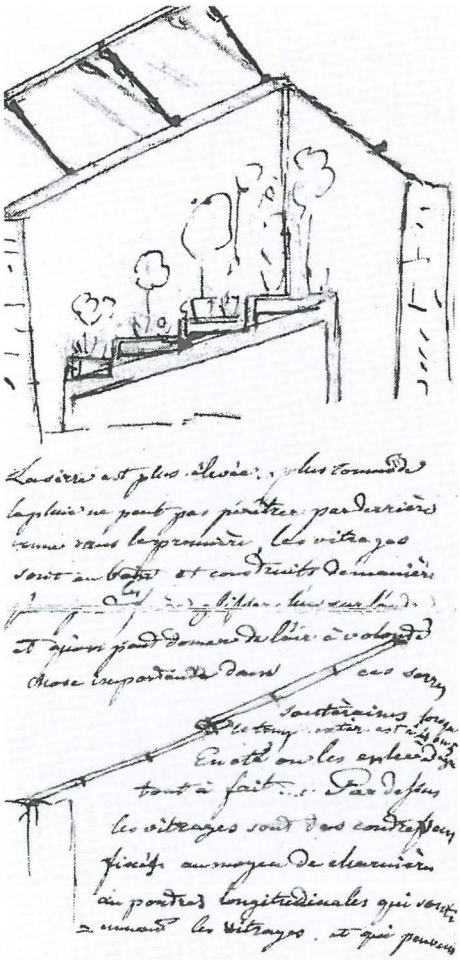
481 SCHULTES 1815.

482 Voir BOSCHUNG 1985, pp. 148-149.

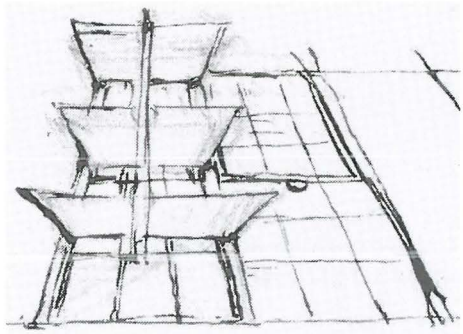
200. *Fourneau de M. Wenzel d'Erfurt, 22.12. 1818.*



201. *Cuisine qui peut réchauffer une chambre de M. Wenzel d'Erfurt, 22.12.1818.*

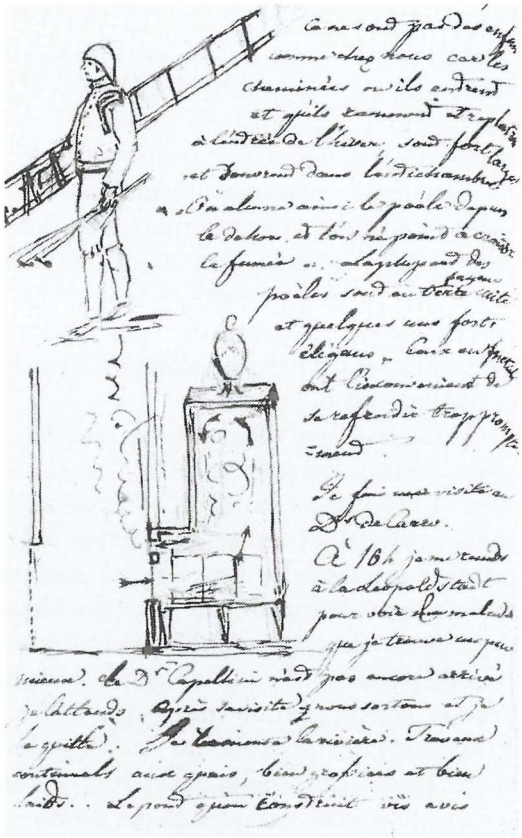


202-203. *Serres de la maison de campagne du prince de Weimar, 22.12.1818.*



Pour Ludwig Frank, il est important de se préparer scrupuleusement au voyage pendant même cinq ou six années, afin d'éviter le risque de présomption qui accompagne le jeune médecin voyageur. Frank souligne l'importance d'entrer en contact avec tous les hommes de l'art. Dans son écrit, il conseille également de visiter les différents lieux de soins, en particulier les hôpitaux pour les malades mentaux afin d'étudier les divers traitements utilisés. Pour Ludwig Frank, il faut rester au moins trois semaines dans chaque université pour y suivre les cours, assister aux opérations et aux accouchements. Le médecin voyageur doit faire attention aux maladies épidémiques et à leurs traitements, s'intéresser aux remèdes médicaux et non médicaux, ainsi qu'au savoir-faire des différents collègues. Selon sa théorie, un bon voyage de formation dans les différents

204. *Ramoneur de Vienne et poêle en terre cuite, 28.10.1818.*



205. *Laitière de Vienne, 3.10.1818.*

pays européens – il cite en particulier la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre – doit durer au moins trois ans. Comme le souligne Urs Boschung, son approche s'apparente à celle de Bartholinus, même si l'intérêt pour l'anatomie est remplacé par celui réservé au traitement des malades mentaux et aux pratiques d'accouchement.

Ces deux exemples montrent bien que le voyage de Louis-André Gosse s'encadre parfaitement dans une pratique reconnue par le milieu médical de l'époque, dont il est en quelque sorte représentatif. Toutefois, la variété, la rigueur méthodologique et la profondeur de ses observations laissent de fait une impression plus riche que celle d'un élève qui suit diligemment les théories en vogue. On y décèle la conscience d'un rôle social et professionnel majeur.

Dans les observations qu'il recueille, nous apercevons le *médecin voyageur*, intéressé certes à sa formation et à l'avancement de son art, mais également à l'homme « moral ». Il s'agit d'un homme en étroite relation avec son milieu naturel, et qui est également le fruit d'une société par laquelle il est façonné et à laquelle il participe à part entière. De là par exemple son grand intérêt pour l'éducation de la petite enfance; Gosse, en effet, visite systématiquement tous les établissements scolaires. En compagnie de Caroline Freudel, femme du juriste et philosophe Gaetano Filangieri, il se rend à l'école lancasterienne de Naples. En Autriche, en Allemagne et au Royaume-Uni, il visite les écoles moraves, celles de secours mutuel, les écoles lancasteriennes et celles conçues sur la méthode de Bell. Son attention constante portée aux actions des différents gouvernements, son intérêt pour l'homme comme acteur social se révèlent aussi dans l'importance qu'il donne aux moyens de combattre le paupérisme, aux soulagements des indigents, aux questions hygiéniques, à l'alimentation, à l'économie domestique, aux modes de vie, aux développements de l'agriculture et plus en général de l'économie, aux progrès techniques qu'il admire indiscutablement, sans pourtant en oublier les risques liés à un usage non réfléchi. Le progrès doit se faire pour l'homme et non contre l'homme et le médecin a un rôle fondamental à jouer dans ce contexte de modernisation: de là son penchant pour la médecine du travail. De fait, l'ensemble de ses observations anticipe bien des traits qui feront de Louis-André Gosse l'un des représentants de la médecine sociale genevoise pendant la première moitié du XIX^{e} siècle.

UN PREMIER BILAN

CHAPITRE HUITIÈME

L'INFLUENCE DU MÉMOIRE D'ODIER SUR LA THÉORIE DU VOYAGE MÉDICAL DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX[e] SIÈCLE

1 Les Médecins voyageurs

Dans les carnets de Gosse, une image revient constamment: celle du *médecin voyageur*. Il s'agit d'une espèce de figure miroir qui réfléchit sa propre expérience en lui donnant, en même temps, une valeur heuristique importante, car elle acquiert une reconnaissance certaine dans le milieu professionnel lui-même.

Très nombreux sont en effet les médecins voyageurs qu'il croise sur son itinéraire. De plus, le fait qu'un médecin ait voyagé constitue pour Gosse un titre de référence qu'il note toujours dans ses brefs portraits:

Ridge, chirurgien d'Édimbourg:

> «homme instruit et qui a du jugement et de l'expérience, belle figure jeune encore, 40 ans, voyagé en France, Italie etc.»[483]

Le docteur Belcombe

> «qui a beaucoup voyagé et a été à Genève où il a connu Odier, «mon bon père», etc.»

Le docteur Charles Orpen (1791-1856), secrétaire de l'institut des sourds-muets de Dublin:

[483] BPU, ms. fr. 2677, f° 334v.

> «Il a voyagé sur le continent est resté trois mois à Iverdon pour apprendre la méthode de Pestalozzi. Il est venu à Genève en 1816 et a connu Odier.»[484]

On a souvent l'impression d'être en présence d'un vrai statut professionnel: on est «médecin voyageur», comme on est «médecin professeur». C'est en tout cas une condition qui donne des privilèges. Sur la route du Mont-Cenis, il remarque déjà:

> Mon titre de docteur me vaut beaucoup, je suis cajolé et fêté par toute la compagnie, c'est moi qui suis toujours le mieux servi à table.[485]

Mais cette condition est encore plus importante lorsque l'on se retrouve dans le milieu médical. En qualité de *médecin voyageur*, Gosse a droit à une reconnaissance certaine. À Édimbourg, par exemple, lorsqu'il rend visite au professeur James Gregory (1753-1821), il lui parle longuement de son voyage:

> Lui ayant parlé de l'activité de la médecine italienne, il exprima sa satisfaction, il croyait qu'elle était tout à fait passive.[486]

À Vienne, le docteur Bremser (1767-1827) le reçoit très bien et le félicite pour le voyage qu'il accomplit, tout comme Johann Peter Frank. En effet, après une longue conversation médicale portant en particulier sur les maladies des artisans, sur la paralysie provoquée par l'utilisation du plomb et sur les remèdes, sur la méthode du Controstimolo et naturellement sur Rasori, Gosse note dans son cahier:

> Je dis au prof. Frank que j'allais partir pour Berlin où j'étudierai le magnétisme animal. Ah pour moi je n'y crois point du tout... Vous faites bien de voyager c'est bien très bien me dit il. Vous allez faire des jolis voyages, je vous envie votre bonheur.[487]

Le fait d'avoir voyagé lui permet en outre de créer un lien de sympathie lorsqu'il entre en relation avec d'autres médecins ayant fait la même expérience. L'échange d'informations devient par conséquent plus facile. Ainsi, lorsqu'il va au Collège de médecine où demeure le docteur William Lawrence (1783-1867), la conversation tombe tout de suite sur le voyage:

> Il me fait part de son voyage en France et en Hollande. Il me parle des œuvres de Mascagni publiés par Antomarchi, dont il fait un grand cas, même des grandes tables. Antomarchi compte de publier le tout de St. Hélène.[488]

---

484 BPU, ms. fr. 2677, f° 451v.

485 BPU. ms. fr. 2673, f° 9v.

486 BPU, ms. fr. 2677, f° 213.

487 BPU, ms. fr. 2674, f° 334v.

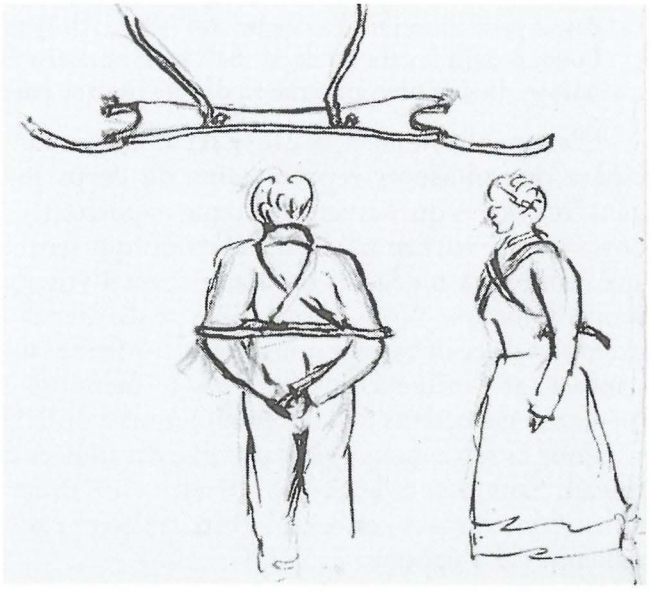
488 BPU, ms. fr. 2677, f° 88v.

À Goettingue c'est avec deux autres médecins voyageurs, le docteur Mayer (1787-1865) et le docteur Knepper [sic], connus à Berlin, qu'il visite les lieux scientifiques. À Londres, il donne des conseils au docteur James Scott, père de John Scott (1798-1846), qui projette un voyage médical en Suisse et en Italie. En Allemagne, il peut déjà profiter des relations nouées lors du voyage en Italie pour recommander d'autres médecins voyageurs:

> En même temps j'écris une lettre à Dall'Oste pour le mettre en correspondance avec Krombolz qui s'occupe d'un grand ouvrage sur les instruments de chirurgie et qui va faire un voyage en Italie pour compléter son travail.[489]

De plus, puisqu'on publie et qu'on lit beaucoup de récits de voyage, on lui refusera très rarement de l'aide, ne fût-ce que par peur d'être par la suite démasqué dans une hypothétique publication qui circulera sûrement dans les milieux savants. Ainsi à Halle, il est souvent accompagné dans ses visites par le docteur Gutike, [sic] dont l'extrême disponibilité l'interpelle:

> Je commence à m'expliquer pourquoi il est si extraordinairement complaisant; il s'imagine que je publierai mon voyage et que je parlerai de lui avec éloge.[490]



206. *Instrument pour fixer les bras du malade sans l'empêcher de se promener ou de dormir, inventé par le docteur Gutike, Halle, 28.12.1818.*

[489] BPU, ms. fr. 2675, f° 408.

[490] BPU, ms. fr. 2675, f° 355.

Toutefois, malgré le nombre important de médecins voyageurs, et la reconnaissance qui est donnée à cette expérience, le statut de *médecin voyageur* – comme d'ailleurs celui de voyageur en général – n'est pas une garantie suffisante de qualité et de fiabilité. Encore trop nombreux sont les médecins ignorants et présomptueux qui se piquent de voyager pour s'instruire, mais qui en réalité voyagent à l'intérieur de leurs préjugés, comme ce médecin de Bologne qu'il rencontre à Londres:

> Le plus ignorant personnage que j'ai jamais connu. Il prenait le cœur d'un quadrupède pour ce viscère oxydé chez l'homme... Il m'apprit qu'il voyageait depuis trois ans, qu'il connaissait Aldini et grand Dieu quel voyageur. Il a visité deux hôpitaux de la capitale et tout de suite il porte un jugement défavorable sur tout ce qui se fait ici, il ne comprend pas un mot d'anglais et cependant il discute sur des points scientifiques délicats.[491]

Ou le docteur Harry William Carter, un des «Radcliffe's fellows»:

> Pensionnaire voyageur de l'académie d'Oxford (300 ls par an) qui a écrit sur les hôpitaux de France, Hollande, Italie, Suisse. Ouvrage tellement superficiel, tellement insignifiant qu'il ne vaut pas la peine d'être mentionné. Je n'ai jamais vu aussi peu de parti d'un aussi beau sujet, jamais je n'ai vu une impudence aussi méprisable jointe avec un mérite aussi nul. Cet auteur ou plutôt ce scribe, qui n'est pas digne de composer un almanach, a destiné quelques lignes aux institutions les plus remarquables, en passant sous silence les hommes les plus célèbres, s'attache à des bagatelles, enfin ne paraît avoir vu qu'imparfaitement ce qui devait pour ainsi dire l'aveugler. Ah le sot, Ah l'ignorant. Je crois l'avoir vu à Londres dans le cabinet de M. Bell, c'est un jeune homme d'assez bonne tournure et dont la physionomie ne dénote pas une pareille tournure d'esprit.[492]

C'est probablement à cause du nombre élevé de médecins de cette espèce que plusieurs représentants du corps médical vont réactualiser, dans les années qui suivent l'époque napoléonienne, la réflexion sur l'importance du voyage médical, réflexion qui sera enrichie par des conseils aux nombreux médecins qui s'apprêtent à voyager dans des pays plus ou moins lointains. Nous allons, dans ce dernier chapitre, donner quelques exemples de ce débat qui nous paraît confirmer notre hypothèse de départ concernant l'influence exercée par le mémoire d'Odier sur les milieux médicaux européens de la première moitié du XIX^{e} siècle.

Pour ce faire, nous avons cherché des indices du retentissement de son travail. Sans naturellement prétendre en donner ici un cadre exhaustif, nous avons surtout concentré notre recherche sur les sources françaises et italiennes de l'époque.

---

491 BPU, ms. fr. 2677, f° 73v.

492 BPU, ms. fr. 2677, f° 204v.

2 Les retentissements du mémoire de Louis Odier dans le monde francophone

2.1 Les retentissements du mémoire de Louis Odier sous l'Empire

La première recension du mémoire apparaît toute suite après sa lecture à l'*Institut*, au mois de mars 1811. Elle est publiée dans le *Journal Général de médecine, de chirurgie, de pharmacie*, la revue de la *Société de médecine* de Paris et signé J. B. N[493], très probablement Jean Baptiste Nacquart[494]. Le ton de cet écrit n'est pas du tout élogieux. Comme on l'a vu, Odier avait soutenu l'importance du voyage médical, entre autres, à cause du fait que la nouvelle loi française concernant l'enseignement de la médecine risquait de priver la France des échanges si importants pour la profession. Ainsi après avoir brièvement résumé le contenu du mémoire, Nacquart s'empresse de le critiquer.

> Je ferai remarquer que les journaux de médecine sont assez multipliés pour maintenir la communication entre tous les médecins du monde civilisé.[495]

Et, plus loin, son jugement devient encore plus sévère, jusqu'à mettre en cause l'utilité des voyages médicaux:

> Il est certain qu'à moins d'être munis d'un jugement bien sain, ce qui est rare, ces médecins voyageurs rapporteraient de leurs courses toutes les erreurs et les choses peu utiles des pays qu'ils parcourraient sans se charger de rien d'essentiellement bon ou utile qui soit vraiment inconnu.[496]

Sur ce point, il va même très loin en affirmant:

> Je ne sais même pas si parmi ceux qui ont recommandé leur nom à la postérité par des ouvrages utiles en médecine, il en est un seul qui ait passé ainsi une partie de sa vie à courir le monde, pour apprendre à lui tout seul ce que savent les hommes dans tous les pays.[497]

Sa critique se conclut sur la partie concernant la matière médicale. Encore une fois, il s'oppose à l'affirmation d'Odier selon laquelle les médecins voyageurs pourraient apporter de nouvelles richesses. Nacquart estime que cette branche de la science est au contraire déjà trop étendue et qu'il faudrait travailler plutôt à la réduire et à la simplifier, au lieu de

---

493 NACQUART 1811.

494 Nacquart Jean Baptiste (1776-1853), praticien français, membre de l'Institut. Il collabora au *Dictionnaire des Sciences médicales* et est l'auteur du *Traité de la nouvelle physiologie du cerveau ou exposition de la doctrine de Gall*, Paris 1808.

495 NACQUART 1811, p. 353.

496 NACQUART 1811, p. 353.

497 NACQUART 1811, p. 353.

l'accroître sans cesse. Cette courte recension se termine ainsi sans aucun éloge, bien que dans le même numéro de la revue, dans un compte rendu consacré à son *Traité de médecine pratique,* Odier soit défini comme « un des praticiens les plus distingués de l'Europe »[498]. En s'inspirant directement d'une institution anglaise et en critiquant la nouvelle législation française, Odier devait certes avoir heurté quelques-uns des esprits les plus conservateurs du milieu médical en place. Il faudra ainsi attendre la fin de l'Empire pour voir apparaître les premiers signes d'une reconnaissance du mérite de sa réflexion.

2.2 Le Dictionnaire des sciences médicales

Une des premières citations de son mémoire apparaît en 1819 dans un ouvrage de référence de l'époque: le *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckoucke[499]. Quelques années après, en 1822, le même *Dictionnaire* réserve aux voyages un article comportant l'analyse de deux aspects différents. Le premier concerne leur utilité pour l'avancement de la science médicale et le deuxième leurs effets bénéfiques pour la santé. Ce dernier point, bien que de grand intérêt, n'est toutefois pas l'objet de notre travail. Arrêtons-nous donc sur le premier aspect.

L'article de Léon Marchant[500], qui sera par la suite réimprimé séparément[501], reconnaît l'utilité du voyage « comme moyen d'instruction médicale », mais à condition que celui qui le pratique ait acquis les connaissances préalables pour en profiter. Le voyage, à côté de tous les bénéfices moraux et physiques qu'il apporte, permet alors au médecin d'étendre ses connaissances médicales grâce à la fréquentation des savants « des écoles publiques et des hôpitaux dont il fera la comparaison avec ceux qu'il aura vus; par l'étude qu'il fera du climat, et de son influence sur les hommes et sur leurs mœurs »[502].

Mais, pense-t-il, le médecin qui voyage pour s'instruire doit planifier son voyage en fonction des objectifs spécifiques à sa profession. Il lui faut d'abord privilégier les « contrées civilisées », puisque c'est dans ce type de lieux qu'il travaillera dans le futur. Il doit ensuite s'intéresser aux différents aspects de leurs « civilisations », et notamment à ceux qui ont un impact

498 BIETT 1811.

499 MONFALCON 1819.

500 Léon Marchant (1793-1863), médecin, membre de l'Académie de Bordeaux, est l'auteur de plusieurs écrits médicaux, en particulier concernant les épidémies, la pellagre, les eaux thermales, le système nerveux.

501 MARCHANT 1822 b.

502 MARCHANT 1822 a, p. 383.

majeur sur la santé. Le premier de ces aspects est le gouvernement, puisqu'il influence directement les mœurs. Vient ensuite la religion pratiquée, surtout pour les prescriptions qu'elle impose aux corps des hommes et des femmes qui la suivent. Enfin, il est important d'observer les effets que le développement des sciences et des arts a sur l'état physiologique des habitants.

Le deuxième centre d'intérêt du médecin voyageur doit être naturellement la visite des établissements médicaux:

> Les écoles publiques et particulières de médecine et de chirurgie, les collections de pièces d'anatomie pathologique, les cabinets d'anatomie comparée, les bibliothèques, les hôpitaux surtout, les cours de clinique qui s'y font, et les hommes qui se vouent à l'enseignement de la science.[503]

Ainsi, le médecin voyageur comprendra mieux les différents systèmes médicaux, car il pourra observer les milieux dans lesquels ils ont été élaborés. Il comprendra donc plus facilement que leur variété découle directement des modifications apportées par les climats et par tous les facteurs qui agissent sur l'homme. En effet:

> Ce n'est qu'en voyageant qu'on peut comparer les idées de médecine dominantes dans tel ou tel autre pays, et se fortifier ainsi dans la croyance raisonnée de la certitude de l'art.[504]

Les «constitutions médicales», et surtout leur influence sur les maladies les plus répandues, doivent aussi intéresser le médecin voyageur, mais le peu de temps à sa disposition ne lui permet pas des observations approfondies. Il se servira alors de quelques questions et de la recherche de certaines informations pour

> savoir si les constitutions médicales tiennent aux eaux, à l'atmosphère; si cette atmosphère ne pourrait pas être modifiée par des plantations ou des abattements et autres changements territoriaux, et apporter ainsi une variation dans les maladies propres aux climats.[505]

L'article reconnaît en outre l'importance de se rendre sur les lieux pour étudier les maladies endémiques et épidémiques qui y règnent. Il souligne l'intérêt de l'étude des eaux minérales, dont beaucoup de médecins prescrivaient alors l'usage, mais qu'ils connaissaient rarement eux-mêmes. Marchant conseille de les analyser sur place pour voir leurs effets, négatifs et positifs, sur les habitants du pays qui en usent depuis toujours.

---

503 MARCHANT 1822 a, p. 385.

504 MARCHANT 1822 a, p. 387.

505 MARCHANT 1822 a, p. 388.

La méthode d'enquête est aussi prise en compte:

> Tout est profit pour celui qui sait voyager: la vérité se trouve plus qu'on pense dans les pratiques empiriques les plus communes, comme dans les bouches les plus vulgaires: on ne doit donc pas craindre d'adresser des questions à tout le monde indifféremment.[506]

L'enseignement de la médecine mérite naturellement une grande attention. Ainsi le médecin doit visiter les écoles publiques, en observer les différentes organisations et structures, les comparer ensuite pour essayer de voir quelles sont les meilleures. Il lui faut également connaître les enseignants pour mieux les juger et profiter de la spécialisation propre à chaque pays. Enfin, il est important qu'il connaisse une ou plusieurs langues étrangères pour mieux profiter de son voyage. La première partie de l'article se termine en rappelant l'importance que les anciens avaient donnée à cette pratique.

> Thalès, Platon, Pythagore et Hippocrate visitaient les nations à pied, et ne se sont jamais plaint de leurs fatigues. Il faut faire comme eux pour ne point s'exposer à courir les monde en pure perte, ne pas trop compter sur la fidélité de sa mémoire, et sur-le-champ noter avec soin sur les tablettes tous ce qui vient frapper l'intelligence, parce que c'est alors que l'expression arrive vraie, naturelle et exacte, pour rendre l'impression ou l'idée ou la réflexion.[507]

En lisant cet article, l'on retrouve en filigrane les argumentations développées par Louis Odier. En 1819 en effet, dans le même dictionnaire, Jean Baptiste Monfalcon[508] avait déjà écrit un paragraphe intéressant sur les médecins voyageurs[509] dans lequel il faisait expressément référence au «Mémoire sur l'institution de Radcliffe» présenté par Odier à l'*Académie des Sciences*.

Dans sa conclusion, Monfalcon, toutefois, confesse ne pas retenir que les voyages soient d'une extrême utilité, surtout dans ces temps où toutes les découvertes importantes sont désormais publiées avant même que les voyageurs puissent en faire une relation. Son paragraphe se termine donc dans des termes peu enthousiastes:

> Avoir beaucoup couru le monde n'est rien moins qu'un titre de recommandation. Combien de ces médecins, qui, longtemps cosmopolites, viennent enfin s'établir parmi nous, n'ont gagné dans leurs excursions multipliées que quelques erreurs de plus![510]

---

506 MARCHANT 1822 a, p. 389.

507 MARCHANT 1822 a, p. 391.

508 Jean-Baptiste Monfalcon (1792-1874), médecin à l'Hôtel Dieu et à l'hôpital de la Charité de Lyon. Il fonda le *Courrier de Lyon* et eut une importante activité littéraire comme historien et bibliophile. Il publia plusieurs ouvrages de médecine, d'histoire, et fut conservateur de la Grande Bibliothèque de sa ville natale.

509 MONFALCON 1819, pp. 279-380.

510 MONFALCON 1819, p. 298.

On a ainsi l'impression que, dans les milieux médicaux, le voyage comme moyen de perfectionnement ne suscitait pas encore un enthousiasme unanime.

2.3 Le témoignage d'un voyageur: le docteur Louis Valentin

La question de l'utilité des voyages médicaux avait pourtant attiré, dans les mêmes années, l'attention de plusieurs médecins, qui allaient de plus en plus nombreux se perfectionner à l'étranger ou même simplement voyager pour recueillir des observations médicales[511]. Nous nous limitons ici à citer l'ouvrage d'un d'entre eux, le médecin français Louis Valentin, correspondant entre autres de Louis Odier. Dans l'introduction à sa deuxième édition du *Voyage en Italie*, il nous fournit un tableau haut en couleur des avantages des voyages médicaux:

> À peine le jeune médecin a-t-il quitté le sol natal, que tout autour de lui acquiert un nouvel intérêt, qu'il sent son âme s'élever, son imagination s'agrandir. Ce n'est plus cette vie étroite et circonscrite, ces habitudes de tous les jours qui nous accoutument à ne jurer que d'après ce qui se passe près de nous. Peu à peu il perd de son opiniâtreté, de son intolérance et de sa présomption, partage des ignorants: il parvient à secouer les préjugés de l'éducation et ceux de son école, que jusqu'alors il croyait la meilleure possible. Sentant tout le vide des systèmes dans lesquels il a été nourri, il finit par comprendre que son savoir, qu'il prisait fort haut, se réduit à bien peu de chose. Il s'accoutume à comparer les objets, les opinions, à prendre les hommes pour ce qu'ils sont, et à reconnaître qu'ils ont tous leur prix. Cependant pour que la médecine et la philosophie puissent gagner à de pareils voyages, on doit supposer que le voyageur a la vérité pour guide, le cœur bon, des inclinaisons douces et bienfaisantes, qu'il est susceptible d'écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et de ne recueillir des nations qu'il visite, que leurs vertus et leurs connaissances; car, comme l'a dit Rousseau, quiconque revient de courir le monde, est à son retour ce qu'il sera toute sa vie.[512]

Toujours dans la même introduction, Valentin parle de l'institution de Radcliffe qu'il avait d'ailleurs étudiée lors de son voyage en Angleterre. Mais plus intéressante pour notre étude, nous paraît être la remarque qu'il fait sur le rôle important attribué aux voyages par le milieu médical gene-

---

511 Voir pour cette période et pour le milieu anglophone le très intéressant article: GODELIEVE 1995; voir aussi HARLEY 1995. En ce qui concerne Paris, voir ACKERKNECHT 1986.

512 VALENTIN 1822, p. 11. Sur le voyage en Italie de Valentin, voir COSMACINI 1984 et ALDINI, PETIO et RIZZOLI 1988.

vois. La relation du voyage du docteur Valentin fera d'ailleurs l'objet de deux comptes rendus dans la *Bibliothèque Universelle*, l'un rédigé par Alexandre Marcet (1770-1822) en 1822[513], et l'autre par Charles Coindet, en 1827[514]. Dans ce dernier, le médecin genevois, voyageur lui-même, note:

> La médecine, ainsi que les autres sciences positives, vit de faits; ces faits, ce sont les maladies modifiées par les climats et par le régime. Altérée par les différentes causes morbifiques, notre constitution présente dans les différents pays des affections variées, des phénomènes semblables sans être identiques, dont la comparaison peut seule nous amener à la connaissance de l'altération primitive qui sait revêtir des formes si diverses et souvent si opposées en apparence, qu'il faut toute la finesse d'un diagnostic exercé, toutes les ressources d'une longue expérience, pour la reconnaître sous les traits qui la masquent. Qui ne serait frappé de l'utilité des voyages entrepris dans le but d'amener à cet heureux résultat? Seuls, ils peuvent fournir à un même homme les observations multipliées sur lesquelles se base une généralisation rigoureuse.[515]

3 Les retentissements du mémoire de Louis Odier: quelques échos d'Italie

3.1 Gli *Annali Universali di Medicina*

Nous aimerions donner encore quelques exemples de réflexion théorique sur le rôle des voyages médicaux en nous concentrant sur la presse non francophone, en particulier italienne, de la première moitié du XIX[e] siècle.

Nous allons tout d'abord présenter l'allocution adressée par le recteur de l'Université de Parme aux médecins de Cefalonia, Zante et Istanbul qui venaient d'achever leurs études à Bologne et à Parme et qui s'apprêtaient à rentrer dans leurs pays[516]. Dans son discours, Carlo Speranza (1778-1867), après avoir rappelé l'importance que les médecins de l'antiquité attribuaient aux voyages, illustre les nombreux avantages que les voyages apportent aux médecins: perfectionnement de l'art de guérir, études des maladies endémiques, connaissance des institutions d'enseignement, des hôpitaux, des cabinets, des musées, des institutions scientifiques et charitables, des sources d'eaux thermales, des plantes médicinales, des

513 MARCET 1822.

514 COINDET 1827.

515 COINDET 1827, p. 128.

516 SPERANZA 1833. Nous devons la référence de ce texte à BETTICA-GIOVANNINI 1977.

soins et des remèdes inusités, rencontre avec les savants renommés. Mais les voyages médicaux permettent aussi d'acquérir des connaissances précieuses sur

> il modo di vivere, i costumi degli abitanti delle diverse regioni: il carattere, la virtù, i vizj dei medesimi; le superstizioni, i pregiudizi dannosi alla salute: i pubblici spettacoli, i giuochi, l'educazione fisica e morale; il modo in cui viene praticata, da cui dipende la felicità di ogni bene regolato Governo. Tante cognizioni aumentano l'essere morale del medico dando forza all'anima, esperienza al cuore, solidità alla ragione. E quale studio mai può fare il medesimo entro le domestiche pareti, che ne' vantaggi suoi uguagli la peregrinazione![517]

De plus, à son retour, le médecin voyageur aura droit à l'estime générale aussi bien chez lui qu'à l'étranger en publiant

> La storia delle sue peregrinazione, lo stato delle mediche scienze, il modo di istruzione, e quanto ha rilevato degno di osservazione presso gli esteri.[518]

Mais pour retirer tous ces avantages des voyages médicaux, il est nécessaire que les médecins possèdent des connaissances étendues de leur art ainsi que des pays qu'ils visitent, qu'ils connaissent la langue et qu'ils effectuent leurs observations avec méthode et profondeur. Après avoir donné des conseils détaillés sur l'art de voyager, Speranza conclut ainsi son discours en incitant les jeunes médecins, avant de rentrer dans leurs pays:

> A intraprendere un medico viaggio, se non presso le straniere nazioni, almeno per questa bella penisola, dove le scienze e le arti gareggiano colle bellezze della natura.[519]

Bien que le nom d'Odier n'apparaisse pas, l'allocution de Speranza suit de très près les deux articles du *Dictionnaire des sciences médicales* qui était à l'époque un ouvrage de référence même en Italie, comme le prouve le texte d'un autre médecin italien[520]. Roberto Sava en effet, dans son livre sur les qualités et les devoirs des médecins réserve un chapitre aux voyages médicaux dans lequel il cite le mémoire de Louis Odier. Il est toutefois difficile d'affirmer que ce médecin italien ait effectivement lu le mémoire qu'il cite, puisque la lecture du chapitre nous permet de constater qu'il s'agit d'une simple traduction du passage de l'article de Monfalcon, auquel

---

517 SPERANZA 1833, p. 235.

518 SPERANZA 1833, p. 237.

519 SPERANZA 1833, p. 244.

520 SAVA 1845.

d'ailleurs Sava, dans son introduction, reconnaît avoir emprunté la plupart de son livre. Ce dernier se présente en réalité, à quelques exceptions près, comme une traduction presque intégrale de l'article «Médecins». Reste le fait que l'influence du mémoire d'Odier s'étend par ce biais sur une quarantaine d'années, car l'ouvrage de Sava est publié en 1845.

3.2 *Il* Giornale di Scienze mediche *de Turin*

En revanche, Joseph Frank[521] a sûrement lu le mémoire d'Odier puisqu'il le cite dans l'article publié en 1839 dans le *Giornale di Scienze mediche* de Turin concernant

> alcuni cenni sui viaggi d'istruzione medica, argomento a dir vero troppo vasto per i confini di un giornale, ma che toccato anche superficialmente, mi presenta l'occasione di fare alcune osservazioni, e di dare alcuni consigli, i quali non saranno, lo spero, letti senza frutto, specialmente dai medici che si accingono a viaggiare per istruirsi, il cui numero sembra farsi ogni anno maggiore.[522]

Frank, contrairement à Speranza, ne se dit pas un défenseur acharné des voyages médicaux: «peregrinatio non facit medicum», déclare-t-il, bien qu'il reconnaisse une valeur formatrice importante à ce type d'expérience, en particulier «per imprimere il suggello della perfezione sulla di lui [du médecin] educazione medica». Toutefois, Frank, suivant les indications de son père[523] et de son cousin Ludwig Frank[524], déconseille un voyage aux jeunes médecins sans expérience, et pense plutôt qu'il faut entreprendre:

> i viaggi d'istruzione soltanto dopo che il medico occupa di già qualche distinto impiego e che ha acquistato altri titoli alla stima pubblica.[525]

Même si ce choix oblige le médecin à retarder la constitution d'une famille et à abandonner ses patients aux soins de ses collègues, le fruit de ses recherches va compenser largement ce sacrifice. En partant de cette

---

521 Joseph Frank, médecin allemand, fils du célèbre Johann Peter Frank. Il est l'aide de son père à Pavie et à Vienne. Il voyage pendant l'époque napoléonienne en France, Angleterre et Allemagne. Il obtient ensuite la chaire de pathologie à l'Université de Wilna en Russie, mais l'abandonne pour des raisons de santé et se retire à Côme jusqu'à sa mort.

522 FRANK 1939, pp. 3-4.

523 FRANK 1792.

524 Voir BOSCHUNG 1985, pp. 148-149.

525 FRANK 1939, p. 7.

affirmation, Frank estime que c'est précisément un devoir des gouvernements de faciliter ce type de voyages au moyen d'un soutien économique. Il cite, à titre d'exemple, l'aide octroyée par Joseph II aux voyages de Volta et Scarpa[526], les fonds mis à disposition par l'Université de Wilma, celui bien plus consistant octroyé par les Tzars de Russie et enfin la donation faite par Radcliffe. Frank cite ensuite la proposition du «celebre dottore Odier di Ginevra» au gouvernement français. Elle n'a pas été retenue par les autorités, selon Frank, pour deux raisons principales.

D'une part, il prend en compte les tâches excessives qu'Odier attribue à ses médecins voyageurs, en effet, il nous dit: «Egli confuse i viaggi aventi per iscopo di ampliare i confini della scienza medica con quelli di istruzione»[527]. D'autre part, il considère le fait qu'à cette époque, le gouvernement français recueillait de nombreuses informations médicales sur les différents pays, grâce surtout au nombre considérable de médecins rattachés à l'armée.

Frank présente ensuite les principaux avantages qu'un médecin peut acquérir grâce aux voyages, qui contribuent selon lui à éradiquer les préventions entre les divers systèmes en donnant une vision plus vaste de la médecine.

L'article se poursuit avec une série de conseils aux médecins qui désirent voyager pour s'instruire. Frank conclut enfin son article en réaffirmant l'importance de tenir un journal détaillé du voyage.

> Sia legge che nessun dì finisca senza aver soddisfatto a questo dovere, poiché il lavoro rimesso da un giorno all'altro riesce più penoso ed imperfetto.[528]

Les médecins voyageurs devraient de plus essayer d'en publier au moins un extrait. Ceci devrait même devenir une obligation lorsque le voyage a été financé par une institution:

> Anzi gli stipendi accordati per tali viaggi saranno per lo più mal impiegati, se il beneficato non sarà obbligato di presentare di sei in sei mesi l'estratto ragionato del suo giornale, unitamente agli attestati che non lasciano niun dubbio sull'impiego del tempo e sul profitto ricavato.[529]

Ce dernier propos nous renvoie tout naturellement aux recommandations d'Odier. Plusieurs aspects d'ailleurs développés dans le mémoire du

---

526 Et effet, Scarpa et Volta firent du 12 juillet au 22 novembre 1784 un voyage à travers les territoires de l'Empire autrichien: Prague, Leipzig, Berlin, Gottinguen, Munich et Vienne. Scarpa, qui avait déjà voyagé en France et en Angleterre, se proposait de faire de l'Ecole de Pavie la meilleure d'Europe et voulait recueillir les informations les plus utiles en visitant tous les établissement scientifiques.

527 FRANK 1939, p. 10.

528 FRANK 1939, p. 22.

529 FRANK 1939, p. 22.

médecin genevois sont présents dans l'article de Frank, même si celui-ci limite son analyse aux voyages d'instruction, comme il le déclare au début de son article:

> I viaggi d'istruzione medica possono avere un doppio scopo, quello cioè del perfezionamento del viaggiatore, o quello di esaminare oggetti medici, affine di ampliare i confini della scienza. Mi limiterò a parlare dei primi e soltanto per ciò che spetta alla medicina pratica.[530]

En dépit de cette déclaration programmatique, l'impression demeure que, malgré la remarque faite au sujet du mémoire d'Odier, Frank risque aussi de s'égarer en élargissant les tâches des médecins voyageurs à des observations qui dépassent le simple cadre d'une formation personnelle. En effet, à propos des observations que les médecins voyageurs devraient faire, il écrit:

> Gli oggetti relativi alle belle arti ed all'industria, possono essere veduti di passaggio, via facendo agli stabilimenti medici, filantropici e di correzione. [...] Se questi [le médecin] è, come deve supporsi, nello stesso tempo filosofo, il di lui scopo è vastissimo. Lungi dall'essere circoscritto agli spedali civili e militari, ed agli altri stabilimenti di beneficenza e di correzione, alle scuole medico-chirurgiche-ostetriche-farmaceutiche e veterinarie, ai gabinetti ed alle biblioteche che ne sogliono far parte, alle farmacie, ai rimedi popolari, alle sorgenti d'acque minerali, alle fabbriche delle medesime, ai cimiteri, quello scopo abbraccia tutto ciò che può avere un'influenza sopra la salute dei popoli, quindi il clima, il suolo, la costruzione delle città, la religione, la forma di governo, la legislazione, la polizia, i costumi, il vestiario, l'agricoltura, il commercio, le fabbriche, a dir breve gli oggetti di cui si occupano le topografie e le statistiche mediche, le quali devono servire di guida al medico peregrinatore, senza però ch'egli tenga siccome dati sicuri i risultati medico-statistici, incertissimi per l'arbitrario che regna nella nomenclatura medica; e per le diagnosi azzardate oggidì alla moda.[531]

Nous retrouvons ici en vrac une partie des observations recueillies par Louis-André Gosse au cours de son long voyage de formation, ainsi qu'une partie des tâches qu'Odier a attribuées aux médecins voyageant pour perfectionner la science médicale. Toutefois la structuration et la hiérarchisation – qualités principales du mémoire d'Odier – manquent à cette liste.

Les quelques exemples que nous venons de fournir montrent clairement que le débat sur les voyages médicaux est bien présent dans ces années et correspond à une exigence liée à la fréquence des voyages médi-

530 FRANK 1939, p. 4.

531 FRANK 1939, p. 19.

caux à la même époque. Ils montrent également que, bien que resté inédit et aujourd'hui oublié, le mémoire d'Odier a eu, tout au long de la première moitié du XIX[e] siècle, une influence certaine dans l'élaboration d'une théorie sur l'importance du voyage médical. Ceci grâce, entre autres, au *Dictionnaire des sciences médicales*.

Nous nous sommes limités ici à donner des exemples tirés des contextes français et italien. Mais il n'y a guère de doutes que des enquêtes plus étendues prouveraient que son influence s'est exercée dans d'autres pays européens, d'autant que l'on assiste dans les années de la Restauration à un vrai engouement pour le voyage de formation médical et que la littérature théorique sur le sujet demeure limitée.

Conclusion

Avant de conclure ce parcours entre la théorie et la pratique du voyage médical au début du XIX[e] siècle, nous aimerions essayer de répondre à une question que la richesse de nos sources soulève. Où se situait donc à l'époque la limite entre « voyager pour perfectionner son savoir-faire » et « voyager pour perfectionner la science médicale »? Était-elle dans le simple fait de publier le récit de son voyage ou de communiquer par d'autres moyens ses observations? Comment définir selon cette distinction le long voyage de Gosse? S'agit-il d'un simple voyage de formation ou bien avait-il l'ambition de contribuer à la diffusion d'un savoir en matière médicale? Pour y répondre de façon exhaustive, il faudrait probablement comparer d'autres sources, notamment celles se référant à des voyages itinérants et celles qui relatent plus simplement ces longs séjours de formation que de plus en plus de jeunes médecins allaient effectuer au XIX[e] siècle dans les capitales européennes.

Si l'état de la recherche ne nous permet pas de répondre définitivement à ces interrogations, notre travail nous autorise tout de même à faire le point sur certains aspects de la question, en espérant que cette réflexion pourra stimuler d'autres études visant à une mise en perspective historique de la pratique des voyages médicaux.

La liste très détaillée de travaux conçus spécialement pour l'instruction des voyageurs, publiée par le comte Berchtold en 1789[532], relève seulement trois ouvrages consacrés au voyage médical, publiés respectivement en 1674[533], 1704[534] et 1725[535]. Ainsi, dans une époque qui a vu le réveil de la littérature méthodologique sur l'art de voyager, le mémoire d'Odier reste un

[532] Berchtold 1789, vol. 1, « Liste of divers works intended for the instruction of travellers », pp. 1-13.

[533] Bartholinus 1674.

[534] Crausii 1704.

[535] Sanden 1725.

des rares travaux qui fournissent des instructions de voyage exclusivement conçues pour les médecins et pour la médecine. De plus, son travail dépasse le cadre de la tradition bien établie du voyage médical considéré comme complément nécessaire à la formation des jeunes médecins. Odier propose un voyage médical organisé sous le patronage et la supervision d'une institution scientifique prestigieuse et effectué par un expert ayant comme but ultime d'enrichir les connaissances médicales de l'humanité toute entière. De fait, l'institution d'Odier vise en premier lieu à l'avancement de la médecine et seulement indirectement à la formation des médecins. Son intention est bien celle d'accorder aux voyages médicaux et aux médecins voyageurs leur place à l'intérieur d'un projet de connaissance plus large qui donne dans ces années à la mission savante un rôle de premier plan[536]. Son plan s'inscrit pleinement dans la politique napoléonienne, qui se propose de favoriser et d'exploiter le développement scientifique en le plaçant sous la protection et le contrôle de l'État. C'est sans doute pour cet aspect que son projet est original et novateur. Odier s'apparente ici à l'approche des idéologues et en particulier de Volney qui tend à professionnaliser la figure du voyageur en le plaçant sous le contrôle direct d'une institution idéale dirigeant des projets à large échelle[537]. Les «marchands de lumière» baconiens ont subi dans l'espace de deux siècles une métamorphose: ils sont désormais devenus des fonctionnaires éclairés.

Il est certes à regretter que le plan d'Odier n'ait pas été retenu. Reste que pour mieux définir son projet, il a effectué un travail de réflexion et de systématisation considérable sur le voyage médical, en essayant d'en dégager les traits qui permettent ainsi de le distinguer dans la catégorie plus générale des voyages scientifiques. Odier insiste précisément sur ce point. Dans son mémoire, il critique ouvertement l'engouement excessif des médecins pour les sciences naturelles[538]. Les médecins voyageurs doivent, selon lui, limiter leurs observations aux aspects qui ont un lien direct avec la pratique médicale. C'est une prise de position courageuse pour l'époque, compte tenu de la grande faveur dont jouissent auprès de l'état et des institutions savantes les voyages des naturalistes, parmi lesquels, on l'a vu, les médecins constituent le plus grand nombre. En même temps, sa théorisation entre parfaitement dans le courant de réévaluation, de définition et de spécialisation des voyages scientifiques qui caractérise le tournant du siècle.

Le voyage scientifique se distingue du voyage de formation par la prise de conscience du rôle et de la responsabilité sociale du voyageur. Voilà un

536 Voir BOURGUET 1999 et BOURGUET 1998.

537 Voir STAGL 1995.

538 Sur cet aspect, voir SIGRIST, BARRAS et RATCLIFF 1999.

point fondamental qui nous aide à comprendre l'apparente ambiguïté du mémoire d'Odier. Il manque en effet dans sa théorisation une distinction nette entre voyage de formation (principalement axé sur la sphère privée) et voyage d'enquête (principalement axé sur la sphère publique). Dans son mémoire, ces deux aspects ne semblent pas pouvoir être dissociés. Le médecin a un rôle social majeur et sa formation doit viser au soulagement de maux qui atteignent l'humanité, et non simplement à une maîtrise de l'art qui lui permet d'atteindre une renommée et une position prestigieuse à l'intérieur de sa profession.

Il existe bel et bien le risque que l'intérêt individuel, sollicité probablement par la forte concurrence dans le cadre de la profession, prenne le dessus sur la responsabilité sociale. Ce risque paraît à Odier élevé lorsque le médecin est jeune, dépourvu d'expérience et ambitieux. C'est la raison pour laquelle sa préférence va à un médecin en fin de carrière, ayant déjà atteint le prestige qui lui permet de dépasser la sphère de l'intérêt individuel pour atteindre pleinement celle de l'intérêt social. Dans ce sens, il n'y a pas d'ambiguïté dans son mémoire: le but premier du voyage est bien celui de l'avancement de la médecine!

Mais évidemment il n'existe pas perfectionnement général de la médecine sans perfectionnement individuel des médecins; ainsi le voyage peut être également un moyen très utile pour se former. Odier a toutefois voulu mettre en évidence comment certains facteurs liés à la condition de jeune médecin (excès de partis pris, poids prépondérant de la théorie, présomptions et ambitions excessives, désir de carrière) risquent d'enlever toute valeur formatrice à l'expérience du voyage médical. C'est pour pallier ce risque qu'il propose l'association entre un médecin expérimenté et un jeune assistant, qui aura ainsi une occasion unique de se former, étant guidé par un maître éclairé.

Nous avons délibérément évité de nous arrêter sur les intérêts personnels ou professionnels qui sont à l'origine du mémoire d'Odier, puisqu'ils nous paraissent moins intéressants. De plus, ils pourraient nous faire perdre de vue l'importance de ce projet qui s'inscrit pleinement dans une vision de la connaissance pour laquelle l'utilitarisme et la science suivent ensemble le chemin du progrès. À une époque où se mettent en place la médicalisation de la société française et l'alliance du corps médical avec le pouvoir politique, Odier effectue une tentative remarquable de structuration et de définition d'un type de voyage scientifique destiné principalement à l'avancement des connaissances médicales.

L'importance de ce mémoire est d'ailleurs prouvée par le fait que, bien que resté inédit, il a connu une diffusion certaine dans les milieux médicaux européens pendant la première moitié du XIX^{e} siècle. L'analyse de la réception du mémoire d'Odier nous a permis de constater que pendant la

Restauration, la partie la plus originale, voire visionnaire, du projet d'Odier a perdu de son actualité face à de nouvelles formes de diffusion de l'information liées à la multiplication des publications et bientôt des congrès scientifiques. L'intérêt pour le voyage médical, fort d'une ancienne tradition, revient à nouveau sur son rôle formateur. Bien que ce dernier aspect ne soit pas directement à l'origine du mémoire d'Odier, son travail a tout de même fourni aux jeunes médecins voyageurs une grille méthodologique permettant de mieux cerner les objets qui doivent avant tout retenir leur attention.

Un exemple remarquable d'application de ses indications est fourni par le voyage que Louis-André Gosse effectua en Europe entre 1817 et 1820. Les quelques extraits de ses carnets que nous avons cités illustrent suffisamment l'intérêt que revêtent ces documents pour les historiens d'aujourd'hui. Le texte de Louis-André Gosse mériterait sans doute une étude approfondie qui dépasse le cadre de notre travail. Comme nous l'avons dit, notre propos ici est surtout de montrer l'influence de la théorie sur la pratique du voyage.

Il est clair que Gosse choisit d'effectuer un long voyage médical dans le but de se perfectionner. Il s'agit bien pour lui d'un voyage de formation. Toutefois, la qualité de ses annotations, la constance et la rigueur méthodologique de ses observations, ses commentaires sur l'importance du voyage qu'il effectue, nous font supposer que l'expérience de Gosse bénéficie d'une réflexion théorique préalable. Bien qu'aucune source écrite ne nous prouve que Gosse avait prit connaissance du mémoire d'Odier, ceci est très probable. Les deux hommes fréquentaient le même milieu, en particulier celui qui gravite autour de la *Bibliothèque Britannique* par l'intermédiaire de Marc-Auguste Pictet, protecteur du jeune Gosse, qui connaissait bien le mémoire d'Odier[539].

Nous rappelons ici qu'en 1811, Odier avait publié dans ce périodique des extraits de l'ouvrage d'Alexandre Flajani dans lesquels il résume l'essentiel de son mémoire. De plus, on l'a vu, Henri-Albert Gosse s'était intéressé au mémoire d'Odier au point d'en prendre des notes dans ses carnets personnels, et c'est le même Henri-Albert Gosse qui pousse son fils à entreprendre ce voyage de formation. Enfin, l'analyse de ses carnets de route, documents qui n'étaient pas destinés à la publication, permet de voir comment la théorisation d'Odier a fourni au jeune médecin les lignes directrices des observations effectuées pendant son voyage. Notre lecture nous permet ainsi de confirmer l'hypothèse de départ, soit l'existence d'un lien étroit entre théorisation méthodologique et pratique du voyage.

[539] Marc-Auguste Pictet était présent lors de la lecture du mémoire d'Odier à la *Société de Physique et Histoire naturelle* en 1807. En 1810, il en parle également à George Cuvier dans une lettre qu'il lui adresse, dont les archives genevoises conservent seulement un bref résumé, voir PICTET 1996-2000, t. II, p. 232.

La lecture du journal de Gosse fait également ressortir quelques éléments caractéristiques d'une génération de médecins qui se sont formés dans le climat stimulant de la médecine parisienne dans les premières années du siècle. L'ensemble de ses observations révèle en effet des centres d'intérêts qu'Odier, formé en Grande-Bretagne, n'avait pas signalés. D'une part, on relève une attention marquée pour la clinique, pour les pratiques chirurgicales, pour les traitements des malades mentaux lors des séjours d'étude, d'autre part on remarque une approche anthropologique parfois dominante. Cet intérêt anthropologique est d'ailleurs accompagné par un souci très marqué pour les pratiques sociales, depuis les problèmes d'hygiène publique, les prisons, le paupérisme jusqu'à l'éducation de la petite enfance.

La lecture du journal de Gosse, rédigé systématiquement pendant 30 mois, révèle aussi une conscience professionnelle qui dépasse le cadre de l'intérêt exclusivement personnel pour embrasser le rôle et la fonction sociale du médecin, dont la mission reste le soulagement des maux qui affligent l'humanité. Dans cette perspective, et bien que le voyage de Gosse ne se soit pas effectué dans le cadre d'une mission officielle, le lien avec l'une des ambitions principales du mémoire d'Odier n'est pas rompu. Gosse prouve bien que la nouvelle génération de médecins est capable d'aller au-delà de l'ambition personnelle et du désir de carrière. Il est donc possible d'affirmer que l'utilité du voyage médical trouve dans l'approche pragmatique de Louis-André Gosse sa meilleure démonstration. D'autant plus que sa biographie professionnelle montre plusieurs retombées pratiques de cette expérience, à commencer par la création, sur l'exemple britannnique, du premier dispensaire genevois dès son retour en 1820. Nombreux sont en effet les secteurs qu'il avait étudiés lors de son premier voyage de formation et qu'il a su par la suite développer et innover non pas tant pour son profit personnel de praticien, que dans le cadre d'un vrai programme de santé publique. Parmi ses actions, il faut citer ses interventions sur les différents problèmes d'hygiène, sa contribution à la réforme du système pénitencier, son engagement en faveur de la cause hellénique et son apport à l'étude des épidémies qui l'amène à effectuer un voyage d'enquête dans le cadre, cette fois, d'une mission officielle de la Diète helvétique.

La richesse de ces sources confirme enfin le dynamisme et l'engagement du milieu médical genevois de l'époque, reconnu par la communauté scientifique internationale, comme le prouvent ces quelques lignes que le médecin français Louis Valentin a voulu mettre dans l'introduction de son récit du voyage médical en Italie, effectué en 1822, avec lesquelles nous aimerions clore ce travail:

Il y a déjà longtemps que les médecins de Genève sont dans l'usage de voyager en Angleterre, en Écosse, en Allemagne et en France. Plusieurs ont reçu leurs grades à l'université d'Édimbourg, et restent au moins 4 ou 5 ans dehors. On n'accorderait presque point de confiance à celui qui n'aurait pas quitté ses foyers. Aussi, on ne trouve à Genève, dans les trois branches de l'art, que des hommes instruits, et la plupart très savants.[540]

[540] VALENTIN 1822, p. 11.

ANNEXES

Annexe N° 1: Louis Odier, Mémoire sur les avantages qu'on retirerait en France d'une fondation analogue à celle du Dr Ratcliff pour l'entretien de deux médecins voyageurs

Archives de l'Académie des Sciences de Paris, Dossiers des séances du 18 février 1811

18 février 1811
A représenter
Rapport du 4 mars 1811

Mémoire sur les avantages qu'on retirerait en France d'une fondation analogue à celle du Dr Ratcliff pour l'entretien de deux médecins voyageurs, et sur les meilleurs moyens d'organiser cet établissement; Présenté à la Classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut National, par Louis Odier, Docteur en médecine, Professeur de l'Académie Impériale de Genève, correspondant de l'Institut, membre de plusieurs sociétés savantes.

Il y a environ un siècle qu'un fameux médecin de Londres, le Dr Ratcliff, mourant sans enfans, légua par son testament à l'Université d'Oxford, un fonds d'environ 300'000 francs de notre monnoye, qui devoit être placé en terres, pour en partager le revenu à titre de pension, entre deux médecins voyageurs, élus de dix en dix ans, et qui en jouiroient pendant tout ce temps-là, à la charge d'en consacrer cinq à voyager hors de la Grande-Bretagne, pour s'y perfectionner dans leur art. Ce testament a fidèlement été exécuté depuis. Le Docteur devoit naturellement se promettre de cette Institution de grands avantages pour son pays. Il s'est trompé. Elle n'a vu jusqu'à présent que peu ou point de succès, et aucun des médecins voyageurs qui en ont profité n'a su tirer de sa mission un parti vraiment honorable pour sa patrie, pour sa propre gloire, ou pour ses succès dans la pratique. Nous verrons bientôt pourquoi. Je ne doute point cependant que s'il existoit en France quelque Institution semblable, mais bien organisée, elle ne put devenir très utile. J'oserai même avancer que les nouvelles loix sur l'étude de la médecine ont en quelque manière rendu un établissement de ce genre indispensable; car en attribuant exclusivement aux écoles françaises l'enseignement de la médecine, en n'admettant aux examens requis pour le Doctorat que ceux qui y auront étudié quatre ans, et en ne tenant aucun compte des connoissances qu'ils ont pu acquérir dans les Universités étrangères, ces loix ont

proscrit, ou peu s'en faut, toute étude médicale hors de l'Empire, et l'on ne peut guère espérer qu'après leur admission, nos jeunes Docteurs, loin de s'empresser de jouir du privilège qu'on leur accorda pour pratiquer, aillent encore chercher des connoissances dans l'étranger, avant de former un établissement, ni qu'ils consentent à suspendre dans ce but un établissement formé, à moins d'une mission spéciale avec des dédommagemens proportionnés à la perte de tems et d'argent que leur occasionneroient de pareils voyages. Je crois donc qu'il importe d'organiser incessamment une Institution propre à remédier à cet inconvénient. C'est à développer les avantages qui en résulteroient, et les réglemens qu'il faudrait faire pour qu'elle réussit, que je consacre ce mémoire. Je le présente avec confiance à la Classe de l'Institut qui s'occupe essentiellement des Sciences physiques et mathématiques, dans l'espérance que si elle l'approuve, elle sollicitera et qu'il ne lui sera pas difficile d'obtenir de la munificence éclairée de sa Majesté Impériale, une fondation permanente qui puisse procurer périodiquement aux médecins français, d'une manière sûre et impartiale, la connoissance de tout ce qui se fait de bon et d'utile dans l'étranger, relativement à toutes les branches de leur art. Je m'estimerai très heureux si, en donnant à cet égard une première impulsion au zèle de mes lecteurs, j'ai pu contribuer à faire jouir cet art d'un avantage analogue à celui qu'on a très largement accordé à l'astronomie, à la botanique, à l'agriculture, etc.

On ne peut, ce me semble, contester la grande utilité des voyages médicaux, soit pour la connaissance des maladies, soit pour celle des remèdes, des universités, des hôpitaux, des cabinets ou collections anatomiques et pathologiques etc., soit enfin pour établir et cultiver des relations entre les médecins et chirurgiens de tous les pays.

Et d'abord, quant aux maladies, dans le grand nombre de celles qui affligent l'espèce humaine, il en est de particulières à certains pays, et qui ne se manifestent guère ailleurs. Ce sont celles qu'on appelle les maladies ***Endémiques***. Telles sont le Gouëttre du Valais, le Plica de la Pologne, la Pelagra de la Lombardie, le Sibbens de l'Ecosse, le Taenia des pays à lacs, le Dragonneau de la Perse, et je ne sais combien d'autres. Si l'on y regardoit de bien près, je suis persuadé qu'on ne trouveroit presque pas un coin de la terre où il n'y ait assez fréquemment quelque maladie qui ne se trouve que rarement ailleurs. Or le seul moyen de bien connoître ces maladies, c'est de les voir et de les étudier sur les lieux mêmes, et il n'appartient qu'à des médecins de prendre ce soin. L'on ne peut que difficilement compter sur les relations des voyageurs ordinaires. Les uns sont trop facilement dupes des préjugés et des erreurs populaires, trop aisément entrainés par l'amour du merveilleux, d'autres au contraire trop portés à rejeter sans examen tout ce qui leur paroit incompréhensible, et la plupart trop inattentifs à ce qui ne les intéresse pas personnellement, pour ne pas se rendre suspects de légèreté, de crédulité ou de scepticisme, d'oublis ou de réticences importantes.

Mais, diroit-on, quelle espèce d'intérêt un médecin peut-il prendre à des maladies qu'il ne sera jamais appelé à soigner dans son pays? Et que nous importent cette foule de maux étrangers qui n'ont aucun rapport avec ceux dont nous pouvons être nous-mêmes atteints? Je réponds que la physiologie, la pathologie, la thérapeutique, la nosologie et la pratique même gagneront beaucoup à ce qu'on les connoisse bien, parce que toutes les affections du corps humain ont de l'analogie entre elles, que l'his-

toire et la théorie des unes éclaire celle des autres, que tel principe dont on n'auroit jamais soupçonné la fausseté, si l'on se fut borné à des observations limitées par le climat ou les habitudes de tel ou tel peuple, se trouve renversé par de nouvelles observations faites sous un autre ciel, ou dans une autre nation, et qu'au contraire une hypothèse gratuite dans certains pays acquiert la force d'un théorème dans d'autres. Tout se tient dans la science. Quand Aristote observait la propriété qu'a l'ambre frottée d'attirer les corps légers, il étoit bien éloigné de soupçonner que cette observation dut conduire un jour à la découverte des moyens de détourner la foudre de dessus nos édifices. Dans la science médicale, plus peut être que dans aucune autre, il n'y a point de fait de pratique tellement isolé qu'on ne puisse en tirer quelque parti à d'autres égards. La théorie du gouëttre et du crétinisme doit nécessairement jeter du jour sur celle des engorgemens glanduleux dans d'autres parties du corps et sur celle de l'imbécillité. La considération de la Pelagra fournira peut-être quelque analogie pour l'étude des maladies cutanées et des métastases au cerveau dont elles sont susceptibles. L'histoire des différentes espèces de Taenia et du Dragonneau nous aidera probablement à concevoir la génération des Lombrics, des Ascarides et des Hydatides.

Mais quand il seroit vrai que la connoissance des maladies endémiques est d'une petite importance pour les médecins étrangers, il n'en est pas ainsi des maladies épidémiques, de celles qui sont susceptibles de passer d'un pays dans un autre, et qui parcourant successivement tout notre globe, se modifient diversement, selon le climat et les autres circonstances particulières à telle ou telle nation. On ne sauroit douter que la connoissance de ces modifications ne soit très essentielle pour bien apprécier la cause, la nature et les effets de ces épidémies; et celui qui aura vu et observé la petite-vérole, la rougeole, la scarlatine, la peste même, le catarrhe contagieux et les autres maladies de ce genre en différens pays et en différens climats, sera bien mieux en état de former des indications pour leur traitement que celui qui ne connoitra que l'apparence générale qu'elles prennent dans son village ou dans son district. La fièvre rouge, qui est si fréquemment funeste à Genève par l'anasarque et les divers genres d'épanchemens qui en sont la conséquence, lorsque le malade s'expose à l'air pendant sa convalescence, la fièvre rouge, dis-je, est dangereuse à Paris et à Londres pour des effets très différens qu'elle n'a presque jamais ici, savoir pour les ulcères gangréneux de la gorge, et pour des symptomes de malignité que nous ne lui voyons que bien rarement. Et la disposition à l'anasarque et aux épanchemens, que nous voyons si souvent accompagner la desquamation, paroit tellement locale, que d'après plusieurs faits qui sont venus à ma connoissance, j'ai lieu de croire qu'elle n'est pas, à beaucoup près, aussi générale dans le Pays de Vaud qu'à Genève. – Toutes ces différences, et d'autres semblables que je pourrois citer dans d'autres maladies, seroient importantes à bien étudier, soit relativement à leurs causes, soit quant à leurs effets. Il n'est peut-être pas une seule maladie qui ne soit susceptible de quelque modification pour les localités du pays dans lequel elle se manifeste, et il seroit sans doute très utile de bien connoitre leur influence dans tous les cas.

Ce que je dis des maladies est pour le moins aussi vrai des remèdes. Si nous étions bornés aux productions de notre pays, notre matière médicale, qui est déjà bien limitée, le seroit bien davantage. Nous n'aurions dans le règne végétal presqu'aucun des remédes héroïques que nous employons tous les jours avec succès. Le

kina, l'opium, la rhubarbe, l'ipécacuanha, le jalap, le cachou, le camphre, etc. nous viennent tous de l'étranger. Il en est de même du règne animal. Le musc, les cantharides, la colle de poisson etc. ne sont pas des productions de notre pays. Et quoique dans le règne minéral, l'habileté de nos chimistes nous fournisse peut-être un peu plus de ressources, la plupart des objets bruts, dont leur art sait tirer tant de remèdes utiles, nous viennent aussi de l'étranger. Cette remarque suffit sans doute pour montrer l'importance des communications d'un pays à l'autre. Je sais que le commerce y pourvoit sans que les médecins s'en mêlent, mais outre qu'il y auroit de l'avantage à ce que les gens de l'art puissent voir par leurs propres yeux et non par ceux d'autres la manière dont se préparent les remèdes dont ils se servent et les étudier dans le pays même qui les produit, il y a dans tous les pays des remèdes journellement employés avec succès, et qu'on ne connoit presque point ailleurs. Les remèdes domestiques ne sont point les mêmes. En Angleterre, p. ex. on a dans toutes les maisons de l'Esprit de cornes de cerf pour les cas d'émotions imprévues; à Genève, c'est l'Eau de fleurs d'oranger; en Suisse, c'est l'Essence douce, etc. Je sais bien que le choix entre tous ces petits moyens a fort peu d'importance, mais il est agréable et utile de les confronter, et je ne suis point de l'avis de ceux qui croyent que nous n'avons déjà que trop de remèdes. Sans doute nos matières médicales sont trop surchargées pour l'état actuel de nos connoissances parce que sur la foule de remèdes préconisés dans nos livres, il en est un grand nombre que nous ne connoissons que par ouï-dire et sur l'emploi desquels nous n'avons ni suffisamment de détails, ni aucune autorité sur laquelle nous puissions compter; il en est d'autres que la superstition seule ou d'absurdes préjugés ont accrédités, d'autres enfin qui ne doivent leur réputation qu'à un concours fortuit de circonstances inaperçuës, à des observateurs crédules et peu en état de les apprécier. Sous ce point de vue, sans doute, notre matière médicale a grand besoin d'une réforme, mais il faut espérer que ce ne sera pas uniquement pour en élaguer les inutilités. Sur 30 ou 40'000 espèces de plantes connues, il n'est pas vraisemblable qu'il n'y en ait que 2 ou 300 d'utiles, et encore à peine en compteroit-on la moitié qui méritent vraiment cette dénomination. Sans doute on en découvrira un grand nombre qui la méritent mieux; que dis-je, on en a déjà découvert plusieurs, qui occupent aujourd'hui un rang distingué dans notre thérapeutique, et qui autrefois n'étoient que peu ou point connues. La digitale, la sascarille, le rhododendron, le melitocaton, etc. en sont la preuve. J'en dis autant des remèdes chimiques et les guérisons que nous opérons souvent à l'aide du nitrate d'argent, de l'oxide blanc de bismuth, du phosphate d'antimoine, du muriate suroxigéné de potasse, des remèdes qui étoient totalement inconnus il y a 30 ou 40 ans, prouvent bien que nous avons encore beaucoup de trésors cachés, qui n'attendent que des observateurs zélés et attentifs pour se faire connoitre. Et parmi les remèdes connus, combien n'y en a t-il pas encore qui se trouveroient peut-être avoir des propriétés auxquelles on ne s'attendoit point, ou auxquelles on n'avoit pas fait attention? Les effets du tartre stibié en doses graduellement augmentées[541], ceux

[541] Voir la Bibl. Britannique.sc. & arts. Vol p. 349. Depuis l'observation consignée dans ce journal, j'ai eu occasion de voir encore de très heureux effets du tartre stibié administré de cette manière, soit dans des fièvres d'accès, soit dans d'autres maladies très graves, pour lesquelles la répugnance du malade ne me permettoit pas d'employer d'autres remèdes. C'est ainsi que j'ai vu un vieillard, âgé de 74 ans, qui à la suite d'une fièvre carotique, ou pernicieuse, rebelle au kina et à d'autres fébrifuges très actifs, étoit depuis une quinzaine de jours tombé dans une espèce d'apoplexie chronique, dont il paraissoit mourant. Comme il étoit

des aspersions d'eau froide dans les fièvres, ceux de l'acide nitrique dans les maladies vénériennes, ceux du muriate suroxygéné de potasse dans quelques infirmités qui ne paroissent avoir aucun rapport avec celles pour lesquelles on l'avoit d'abord conseillé, prouvent du reste que nous pouvons espérer encore un grand nombre de découvertes importantes sur l'action des remèdes. Puisque je viens de nommer le muriate suroxygéné du potasse, qu'on me permette ici une petite digression. J'avois un malade hydropique, âgé de 60 ans, pour la guérison duquel j'essayois successivement depuis plus de 18 mois tous les diurétiques connus. Quelque fois ils agissoient. Le plus souvent ils ne faisaient rien; et le dégout, la diarrhée, les maux de cœur qu'ils produisoient me forçoient bientôt à changer de remède. Après avoir ainsi parcouru sans succès tout le rôle de nos diurétiques, l'extrême dégout qu'éprouvoit le malade, le découragement dans lequel il tombait, l'irrégularité et la lenteur du pouls, l'oppression, l'enflure, m'engagèrent à employer un peu au hasard le muriate suroxygéné de potasse, dont les auteurs, qui ont vanté ses bons effets dans les maladies vénériennes, ont affirmé qu'il excitoit les urines, ranimoit l'appétit et donnoit de la vie et de la gayeté. Je le prescrivis d'abord à la dose d'un gros dans 9 onces du véhicule, dont le malade devoit prendre de deux en deux heures une cuillérée à café, dose équivalente à nos grains, puis deux, trois, quatre, et ainsi de suite, en augmentant toujours d'une cuillérée tant qu'il n'en seroit point incommodé. Or en prenant le remède de cette manière, il en vint bientôt à 30 grains de deux en deux heures. Alors les urines, qui jusqu'à ce moment là ont été troubles et rouges, devinrent abondantes et limpides, au point de surpasser d'un quart la boisson, le pouls qui étoit lent, intermittent et inégale devint régulier et naturel, l'oppression diminua, l'appétit se ranima. J'augmentai encore graduellement la dose du remède, et je la portai jusqu'à près d'une once par jour. Le malade n'en fut point incommodé. J'avois craint qu'un sel neutre, donné à une aussi grande dose n'excitât la diarrhée, à laquelle mon malade avoit une si grande disposition que j'avois été plusieurs fois obligé de lui donner des astringens pour modérer l'effet laxatif des autres diurétiques que je lui administrois. Mais celui-ci n'eut aucun effet semblable. Malheureusement, mon malade mourut subitement quelques jours après d'un engorgement du sang accidentel, qui ne me parut avoir qu'un rapport fort indirect avec la maladie, et aucun avec le remède. J'ai quelquefois depuis employé ce remède comme diurétique, et pour l'ordinaire avec autant de succès que les autres, mais de tous les hydropiques auxquels je l'ai administré, le malade dont je viens de parler est celui sur lequel il a eu les effets les plus marqués, les plus promts, les plus soutenus et les plus extraordinaires. Or si un médecin voyageur avoit passé à Genève dans ce tems là, je lui aurois raconté cette histoire en détail, j'aurois peut-être pu lui faire voir ce malade, il auroit pris note de

fort constipé, et qu'il étoit impossible de lui faire avaler autres choses que de l'eau et des bouillons, j'imaginai de lui administrer le tartre stibié en doses graduellement augmentées, et je fus très agréablement surpris de le voir pour ainsi dire ressusciter sous l'influence de ce remède, sans qu'il eut d'ailleurs aucun effet évacuant, ni par le haut, ni par le bas, quoique graduellement poussé jusqu'à la dose de 18 grains par jour. Le malade reprit d'abord quelque connoissance, et le sentiment de ses besoins, puis il recouvra peu à peu la parole, l'appétit, les forces et enfin il se rétablit complètement. J'ai vu encore une jeune fille qui était depuis longtems dans un état de démence, et qui se rétablit fort bien à l'aide du même remède, mais comme l'action du tartre stibié administré de cette manière est tout à fait sourde, et n'est pour l'ordinaire accompagnée d'aucun effet sensible, il est difficile de déterminer l'indication thérapeutique sous laquelle on peut le ranger; et par conséquent, on ne peut guère y avoir recours qu'un peu au hasard, et lorsqu'on n'a pris d'ailleurs d'autres ressources régulières.

cette observation, qui prouve que le muriate suroxygéné de potasse peut en certaines occasions être considéré comme l'un des meilleurs diurétiques connus; je lui aurois montré d'autres malades atteints de jaunisse, qui ont été si prontement guéris par l'usage de ce remède seul, à la dose d'un ou deux deniers quatre fois par jour que je ne puis m'empêcher de la considérer comme non spécifique dans cette maladie, lorsqu'elle n'est compliquée ni de calculs biliaires, ni d'obstruction. – J'aurois bien des faits de ce genre à lui apprendre encore. Chaque médecin qu'il verroit lui en apprendroit d'autres et peu à peu, son portefeuille s'enrichiroit d'une multitude d'observations importantes, dont il n'auroit pas entendu parler de longtems sans son voyage, parce qu'il est rare qu'on ait la volonté, le tems ou la facilité de publier ce qu'on voit de nouveau. Et quand même on le publieroit, ces sortes de faits ne font jamais la même impression quand vous les lisez dans un livre, que quand vous les tenez de la propre bouche de l'observateur. On ne lit pas d'ailleurs tout ce qui se publie, on n'ajoute pas foi à tout ce qu'on lit, on a toujours enfin quelques éclaircissemens à demander, que l'auteur d'un livre ne donne point, et qu'on obtient facilement de vive voix. Tout cela donne au voyageur un très grand avantage sur le simple docteur, au profit de la science.

Ce n'est pas seulement dans l'histoire des maladies et des remèdes que le voyageur trouvera une instruction utile à lui-même et à son pays. C'est encore dans celle des écoles, des hopitaux et des divers établissemens publics relatifs à la médecine. Dans les premières, il verra des professeurs plus ou moins distingués, il entendra différentes théories, il pourra voir leurs contradictions, juger de leur insuffisance. Dans les hôpitaux et les dispensaires, il verra différens genres ou pratiques, des méthodes de guérison presque diamétralement opposées, et cependant presque également heureuses. Il soupçonnera peut-être que ces différences tiennent au climat, aux mœurs du pays, aux diverses habitudes des peuples. Mais si le hazard lui présente quelque grand hopital, comme celui de Vienne du tems des deux Franck, où dans la salle qui leur était destinée, on traitoit les malades fébriles suivant le système de Brown par le kina, le vin, et les toniques, tandis que dans la salle voisine, les médecins autrichiens traitoient les leurs suivant l'ancienne méthode, par les évacuans et le régime antiphlogistique, et où cependant il étoit difficile de décider laquelle des deux manières réussissoit le mieux. Si, dis-je, il a occasion d'observer de semblables disparates, il en conclura peut-être que la nature a plus d'influence que les remèdes pour la guérison de la maladie, ou ce qui n'est guère moins vraisemblable, que cette guérison tient pour l'ordinaire, suivant les systèmes du Dr Darwin, moins à tel ou tel changement spécial opéré par les remèdes, qu'à un changement quelconque, à un dérangement dans la concaténation des symptômes qui forment l'ensemble de la maladie; ou plutôt il suspendra son jugement, soupçonnera qu'on s'est un peu trop pressé de bâtir des systèmes, et que le parti le plus sage est de n'en adopter aucun, d'observer et de mettre de l'ordre dans ses observations, d'accumuler les faits particuliers, et de ne les généraliser que lorsque les exceptions sont en si petit nombre qu'elles ne puissent compter pour rien.

Mais quelles que soyent les conclusions qu'il tirera de ce conflit de théories et de préjugés, il n'en profitera pas moins de toutes les améliorations particulières que lui présenteront les écoles et les hopitaux dans l'enseignement de la médecine, et

dans l'administration des remèdes en faveur des pauvres; et à son retour il en fera profiter son pays. Il verra dans certaines universités plus de luxe et d'ostentation que de vraye utilité, dans d'autres plus de pédanterie en divisions et en sou-divisions que de vraye méthode, dans d'autres plus d'hypothèses et de bel esprit que de saine logique, dans d'autres une matière médicale beaucoup trop resserrée, du moins partout il verra le bien à côté du mal, et des défauts mêmes de l'enseignement, il saura tirer quelque idée utile. Dans les hôpitaux, il observera soigneusement l'administration intérieure, la police, l'économie domestique, les plus ou moins d'attention qu'on met au bien-être des malades, les artifices plus ou moins ingénieux, plus ou moins efficaces, plus ou moins faciles à exécuter, par lesquels on maintient la propreté, on prévient la contagion, on dissipe les mauvaises odeurs, etc. Partout il trouvera quelque chose à imiter et des défauts à fuir. Qui pourroit douter qu'il ne résultat des voyages entrepris dans un pareil but un ensemble de lumières infiniment utiles et profitables à la nation, qui aurait la sagesse de créer chez elle un établissement de ce genre permanent et bien dirigé?

N'y eut-il que les relations d'amitié qu'il feroit nécessairement naître entre les voyageurs en mission, et plusieurs des différens médecins qu'ils seroient appelés à voir, ce seroit une raison suffisante pour le fonder. Ces relations entre gens éclairés, comme le sont ordinairement les gens de notre profession, seroient une source de communications importantes, fourniroient des recommandations utiles aux voyageurs d'une autre catégorie, deviendroient peut-être un moyen de négociation pour le commerce, pour des traités, pour des alliances et que sais-je tous les avantages que pourroit en tirer la politique? Mais à coup sûr les Sciences y gagneroient beaucoup. La médecine en particulier se trouveroit toujours par ce moyen au courant des découvertes et des publications étrangères. Ces épidémies formidables qui désolent parfois le monde, et en parcourent successivement les différentes parties, seroient connues d'avance aussitôt qu'elles se manifesteroient, ainsi que les meilleurs moyens de les prévenir et de les combattre. Les nouveaux remèdes ne demeureroient pas longtems dans l'oubli, et tous les médecins du monde ayant ainsi, par l'intervention de nos voyageurs, des relations directes les uns avec les autres, seroient bientôt informés de tout ce qu'ils ont intérêt de savoir.

Sous tous les points de vue, j'estime donc qu'une fondation analogue à celle du Dr Ratcliff, pour établir des médecins voyageurs, seroit convenable et utile dans tous les pays, et surtout en France. Mais telle que l'a instituée le Docteur, elle me paroit assez insignifiante et ne point remplir le but du fondateur. D'abord le choix des voyageurs est restreint aux étudiants de l'Université d'Oxford, qui sont sur la ligne médicale; qu'ils ayent ou n'ayent pas achevé leurs études, qu'ils soyent ou ne soyent pas Docteurs, qu'ils ayent ou n'ayent pas acquis les connoissances nécessaires pour profiter de leurs voyages, c'est ce dont il paroit qu'on s'inquiète peu. Car nous en avons vu plusieurs qui étoient fort peu instruits, et encore moins zélés pour le progrès de leur art, qui loin de s'occuper de médecine, sembloient avoir honte de leur état, quelques uns même qui loin d'employer utilement leur pension pour s'instruire, voyageoient avec une maîtresse et ne songeoient qu'à leurs plaisirs. Ainsi plusieurs à leur retour ont-ils complettement abandonné la carrière médicale. Pour obtenir une de ces places, il suffit d'avoir non de l'instruction, des talens et une voca-

tion bien décidée pour la médecine, mais des amis puissans qui ayent du crédit et de l'influence sur les seigneurs, qui en disposent[542]. Ensuite, les voyageurs ne sont assujettis à aucune responsabilité. Ils reçoivent une pension annuelle de £ St. 300 pendant 10 ans, sous la seule condition d'en passer cinq hors de la Grande-Bretagne. On n'exige d'eux aucun rapport, aucun journal, aucun recueil d'observations, aucun compte de leur mission. Ils ne sont pas même tenus à aucune correspondance, à aucun concert avec leur collègue (car il y en a toujours deux en mission). Tout cela me paroit bien mal imaginé. Aussi cette Institution qui sembloit promettre tant d'heureux résultats n'eut-elle jusqu'à présent presque rien produit de vraiment utile.

Voyons donc si, en supposant que nous eussions à notre disposition le fonds légué par le Dr Ratcliff, qui, placé dans les 5 pour 100, rapporteroit environ 18000 Francs de revenu, nous ne pourrions pas remplir son but incomparablement mieux qu'il ne l'a fait.

La première question à examiner seroit de savoir si les médecins voyageurs doivent être jeunes ou vieux, de simples étudians, gradués peut-être, ou sur le point de l'être, mais qui n'ayent pas encore pratiqué, ou des praticiens déjà expérimentés et d'âge à se retirer du tourbillon et des fatigues d'une pratique étenduë. On ne pourroit guère tenir un milieu entre ces deux partis, parce qu'un médecin de 30 à 40 ans, tel qu'on pourroit le désirer, est communément à cet âge là, ou un médecin sans pratiques, peu distingué et peu fait pour l'être jamais[543], ou un praticien renommé, plein de zèle et d'activité, jouïssant à juste titre de la confiance d'un très grand nombre de malades, auxquels il serait d'autant plus injuste de l'enlever, que lui-même il n'y trouveroit probablement pas son compte, parce qu'il n'auroit pas encore fait sa maison, parce que sa famille ne seroit pas encore élevée, et parce qu'il seroit souverainement imprudent d'abandonner un état sûr et permanent pour courir le monde pendant quelques années et n'avoir à son retour qu'une perspective incertaine. D'ailleurs pour le bien même de l'établissement que nous projetons, il ne faudrait pas jeter les yeux sur un homme qui étant encore au milieu de sa carrière, seroit peut-être tenté de pratiquer chemin faisant, d'employer son tems à tout autre chose qu'à l'examen que nous lui demandons, de rechercher non pas les lieux où il y a beaucoup à voir et à apprendre, mais ceux où il y a le plus d'argent à gagner et finalement de s'établir peut-être à demeure, au milieu de son voyage, et sans l'achever, dans quelque ville riche et populeuse, où il verroit jour (?) à faire promtement fortune.

---

542 J'en ai cependant connu quelques uns qui à beaucoup d'instruction et de lumières réunissoient le plus grand mérite moral. J'ai eu en particulier le bonheur d'en posséder un chez moi pendant trois ans, M^r^ Wickham, de l'amitié duquel je me glorifierai toute ma vie. Dès la première année de sa mission en 1803, il fut arrêté à Paris comme ôtage et retenu prisonnier. Heureusement il obtint d'être envoyé à Genève plutôt qu'à Verdun. Le Dr Jenner, qui le connaissoit particulièrement, a depuis demandé et obtenu sa libération de S.M. Impériale, en considération des avantages que la France a retirés de ses découvertes relatives à la vaccine. M^r^ Wickham est retourné en Angleterre en 1806; et dès lors la guerre l'éloignant de l'Europe, l'a forcé d'aller achever ses voyages dans les Indes. J'ignore s'il est de retour. Mais celui-là du moins fera toujours honneur à son pays.

543 Car quand après 10 ou 15 ans d'exercice, on n'est pas encore parvenu dans notre état à se faire connoitre avantageusement dans le public, et à acquérir une confiance générale, il n'est pas probable qu'on y parvienne jamais.

Il faut donc que nos voyageurs soyent à l'abri de ces tentations, et pour cet effet il faut que nous options entre l'âge de 25 à 30 ans, qui est celui où un médecin commence pour l'ordinaire sa carrière médicale, et l'âge de 55 à 65, qui est celui où elle est prête de finir, et où l'on peut raisonnablement encore se promettre quelques années de vie sans infirmités. Dans l'institution de Ratcliff, on s'est arrêté au premier parti, qui présente en effet au premier coup d'œil bien des avantages. L'activité de la jeunesse, la facilité avec laquelle on surmonte à cet âge tous les obstacles, l'ardeur qu'on a communément pour l'instruction, le fruit qu'on espère d'en retirer personnellement pour sa réputation et sa fortune, tout semble d'abord devoir faire donner la préférence pour un voyage de ce genre à un jeune médecin, pouvu qu'il soit d'ailleurs assez instruit pour bien voir et bien juger de ce qu'il voit. Mais le sera-t-il? Peut-il l'être sans une longue expérience? Je ne le pense pas. Au sortir de ses études d'université, un jeune docteur croit tout savoir, parce qu'il croit pouvoir tout expliquer. Plein d'un beau système de théories avec lequel il se croit en état de rendre raison de tout, et pénétré d'un profond mépris pour les préjugés et les opinions populaires, les faits qui s'accordent avec son système lui paroissent trop simples, ceux qui le contredisent trop suspects, pour qu'ils vaillent la peine d'y faire attention. Les médecins qui dans la conversation lui laissent entrevoir encore quelque attachement aux doctrines surannées des vieilles écoles ne lui semblent pas mériter d'être écourtés. Il s'arme d'avance d'une incrédulité dédaigneuse contre tout ce qu'ils lui racontent de leur pratique. Il est porté à attribuer aux défauts de la lunette avec laquelle ils voyent les objets, ce que ces objets peuvent avoir d'extraordinaire ou de contraire à ses propres principes. La confiance qu'il a dans les lumières qu'il a acquises, l'amour propre qu'elle lui inspire, le mépris qu'il a pour l'Empyrisme et plus que tout cela la difficulté d'aborder les personnages qui tiennent le premier rang dans la médecine, le peu de profit qu'il pense retirer des subalternes, l'éloignent bientôt de son but, éteignent sa curiosité et lui ferment toutes les portes d'instruction, en lui persuadant facilement qu'il est impossible de les atteindre, sans faire des démarches qu'il regarderoit comme au-dessous de lui. Je n'ai que trop éprouvé moi-même, au sortir de mes études à Edimbourg, que lorsqu'on n'a pas en pays étranger le bonheur d'être bien et fortement recommandé à des gens qui puissent et qui veuillent bien vous diriger, et lorsqu'à côté de cela, l'on n'a rien à offrir en échange des lumières que l'on cherche à acquérir, ni beaucoup d'argent à dépenser, ni une réputation faite, un nom déjà connu, on a bien peu de facilité à atteindre le but qu'on se propose, à moins qu'on n'ait beaucoup de souplesse, ou bien peu de fierté, ou un esprit insinuant, que la Providence m'a refusé, et dont elle ne favorise que bien peu d'individus. Je dis donc qu'en général, un jeune médecin tirera beaucoup moins de profit d'un voyage entrepris pour le perfectionnement de son art qu'un Docteur déjà célèbre par ses ouvrages, et déjà fort instruit par une longue expérience. Celle-ci apprendra aux vieux Docteurs bien plus sûrement qu'une vaine théorie quels sont les objets qui méritent le plus de fixer son attention, quelles sont les difficultés qui l'ont arrêté le plus fréquemment dans sa pratique, quelles sont les maladies dans lesquelles il a le plus souvent désiré de s'entourer de lumières, quels sont les remèdes dont il a le plus souvent éprouvé le besoin, etc. C'est elle qui le mettra en état de distinguer dans les hôpitaux, les écoles et les autres établissemens publics qu'il sera appelé à visiter, quels sont leurs principaux défauts, ou quel genre d'améliorations on pourra le plus utilement adopter et imiter dans les établissemens ana-

logues de son pays. C'est elle enfin qui lui fournira un ample magazin d'observations à communiquer en échange des éclaircissemens qu'il sera dans le cas de demander, et des termes de comparaison propres à diriger sa curiosité, à préciser ses questions et ses recherches, à apprécier à leur juste valeur les nouveaux faits qui parviendront à sa connoissance, et à pressentir la gravité qu'on peut en tirer. D'un autre côté, sa célébrité lui procurera partout un accès favorable; elle lui donnera accès auprès d'une multitude de médecins instruits, que l'indiscrète et stérile curiosité d'un jeune homme importune et ennuye, et qui s'empresseront au contraire de bien recevoir un collègue déjà connu par ses ouvrages, et de qui ils auront droit d'attendre à leur tour des lumières.

Pour toutes ces raisons je voudrois que la première des places de médecin voyageur dont il est ici question, fuit destinée à un Docteur expérimenté, qui eut au moins 25 à 30 ans de pratique, et qui se soit déjà fait un nom par quelques ouvrages estimés. Je voudrois qu'on lui allouât 12'000 francs de pension annuelle pour le dédommager de l'abandon de son état, et pour subvenir honorablement à ses frais.

Cependant, pour suppléer à l'activité qui lui manqueroit peut-être, pour lui donner un aide et un compagnon, qui lui fut tout à la fois agréable et utile dans ses recherches, et en même tems pour mieux remplir le but de notre institution en réunissant tous les avantages de la jeunesse à ceux de l'expérience, je voudrois qu'on lui associât, avec 6000 francs de pension annuelle, un jeune Docteur de son choix, qui sans avoir encore pratiqué par lui-même, eut cependant vu un grand nombre de malades dans les hopitaux, eut fait de bonnes études, eut obtenu son grade doctoral avec applaudissemens, et se fut toujours distingué par son zèle, son talens et sa bonne conduite – cette association d'un vieux et d'un jeune Docteur me paroit être le plus heureux moyen de réussite dans un voyage de la nature de ceux que je propose. Présenté par son patron, le jeune homme éprouvera partout un accueil obligeant et un accès facile auprès des personnes qu'il désirera de voir. Dirigé par son expérience, il profitera beaucoup mieux de ce qu'il verra et entendra. Dans les intervalles de leurs courses et chemin faisant, ils en causeront ensemble, et ces conversations même prêteront de l'intérêt à leurs observations, leur feront voir les objets sous toutes leurs faces, et l'un pour demander des explications, l'autre pour se mettre en état de les donner, examineront de plus près ce que le hazard ou les circonstances leur feront voir ou entendre de curieux[544].

[544] J'ai souvent pensé qu'une association pareille auroit bien des avantages, non seulement en fait de voyages, mais dans le cours ordinaire de la pratique. C'étoit l'usage des médecins grecs. Ils avoient tous un grand nombre d'élèves, qu'ils menoient avec eux auprès de leurs malades, et qui étoient chargés non seulement de l'administration des remèdes, mais encore des observations de détail, dans l'intervalle d'une visite à l'autre, de l'inspection des urines et des matières fécales et du registre exact de la maladie. Il en est souvent fait mention dans les ouvrages d'Hippocrate (voy. le Traité ***Lettres grecques***...) J'ai ouï dire qu'en Allemagne et dans une partie de l'Italie, il est peu de médecins renommés qui n'ayant aussi un ou deux élèves qu'ils mènent avec eux auprès de leurs malades et qui, vu la nature de leurs occupations, portent le nom de *famuli*. Ce nom me paroit mal inventé, parce qu'il présente des idées avilissantes; mais le nom ne fait rien à la chose, et c'est la chose elle-même que je trouverois très utile, très convenable et très bien imaginée. Un médecin surchargé d'occupations, de malades à voir, de consultations à écrire, de recherches à faire, ne pourroit que gagner beaucoup de tems, de facilité et d'agrémens dans le secours qu'il pourroit retirer de son élève. Il l'occuperoit à rédiger ses consultations, à voir ceux de ses malades qui auroient besoin

Leur pension, payable de six en six mois, devroit subsister pendant tout le terme de leur mission, que j'estime devoir être de quatre ans, savoir deux pour le voyage, et deux pour la rédaction des observations qu'ils auroient faites. Celle des voyageurs de Ratcliff dure dix ans; mais je crois qu'il y auroit de bonnes raisons pour l'abréger; d'abord afin de faire jouïr un plus grand nombre d'individus du plaisir et des avantages qui doivent naturellement résulter de ces voyages; ensuite pour diminuer la chance de perdre l'un de nos deux voyageurs avant le terme de leur mission, et augmenter par là la probabilité d'avoir un ouvrage rédigé et completté par les mêmes individus, et enfin pour borner chaque voyage aux pays dans lesquels on parle la même langue. L'Italie, p. ex. pourroit faire l'unique objet du premier de ces voyages; l'Espagne et le Portugal celui d'un second; puis l'Allemagne, la Pologne, la Russie, la Turquie, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eut parcouru successivement tout le globe; ce qui prendrait peut-être un siècle, au bout duquel on recommenceroit pour comparer les changemens qu'auroit apportés un aussi long espace de tems dans la médecine et peut-être dans les maladies des différens pays.

Cela posé, je voudrois que l'élection de nos médecins voyageurs fut attribuée à l'Ecole de médecine de Paris, comme étant de tous les corps médicaux actuellement existans dans l'Empire François celui qui paroit avoir la plus grande probabilité de vie, en même tems qu'il sera toujours assez bien composé et probablement assez instruit du mérite des candidats pour faire un bon choix. Mais peut-être sera-t-il convenable de l'assujettir à certaines formes d'élection qui puissent prévenir efficacement l'influence de l'intrigue et de la cabale, ainsi p. ex. le concours étant ouvert par un prospectus publié quelques mois d'avance, les candidats pourroient être tenus d'adresser au Président ou au Directeur de l'Ecole leurs offres de service, leur nom et leurs titres sous une enveloppe cachetée qui ne pourroit être ouverte qu'en présence des Professeurs réunis, et au moment de l'élection, laquelle devroit se faire sur le champ et à la pluralité absoluë des suffrages. Au surplus, il ne s'agit ici que de l'élection du vieux Docteur. Car le jeune doit être de son choix. C'est à lui de le nommer. C'est lui qui doit lui servir tout à la fois de conducteur, de protecteur, de directeur, de patron et de père. On ne saurait trop resserrer les liens qui doivent les unir. Heureux s'il a un fils en état de remplir cette honorable mission! J'estime cependant qu'il sera convenable que le jeune Docteur quel qu'il soit ait l'approbation de l'Ecole, sans quoi son vieux ami seroit tenu d'en nommer un autre.

---

d'un grand nombre de visites, à faire pour lui des recherches dans sa bibliothèque, à soigner ou du moins inspecter la préparation de certains remèdes, à électriser, magnétiser, galvaniser, etc. les malades pour lesquels ce genre de secours pourroit être utile, à vacciner les enfans, à tenir de jour à jour le registre des observations de pratique, à en faire le résumé de mois en mois et en un mot à une multitude de détails indispensables, qui prennent souvent beaucoup de tems, et deviennent à la longue tellement ennuyeux que la plupart des médecins qui travaillent seuls, finissent malgré la conviction qu'ils ont de leur utilité par les négliger presque entièrement. De son côté l'élève initié par ce travail dans tous les détails de la pratique, acquerroit bientôt ce tact, cette expérience, cette connoissance des petits maux, cette habitude de voir et de soigner des malades de tout rang, qui plus que la science contribuent au succès des praticiens. Deux ans d'un apprentissage semblable lui seroient probablement plus utiles que tout ce qu'il auroit appris en suivant les leçons des plus habiles professeurs. Et pourquoi se dispenseroit-on dans la médecine d'un noviciat exigé dans tous les autres arts? La loi, me dira-t-on, y a pouvoir, en permettant à tous les docteurs d'avoir des élèves, mais ce n'est pas assez, et je crois que ce seroit une bonne institution, tant pour les uns que pour les autres, que celle qui obligeroit tous les jeunes docteurs à servir pendant deux ans d'élèves à quelques médecins bien établis, avant de les admettre à pratiquer en leur propre nom.

L'Ecole nommera en même tems deux ou trois de ses membres, qui seront chargés de correspondre régulièrement avec les voyageurs, de les aider de leurs conseils, ou les recommander aux différens médecins et chirurgiens de l'Europe, de leur donner en un mot tous les secours qui dépendront d'eux, et son Directeur ou son Président devra signer le mandat de leur pension.

Mais, pour la mériter, il faudra

1°) qu'ils tiennent de jour à jour un registre ou journal exact de tout ce qu'ils auront vu, appris, fait ou résolu de relatif à leur mission;

2°) que de trois en trois mois au moins, ils en adressent un résumé aux personnes de l'art avec lesquelles ils seront chargés de correspondre

3°) qu'à leur retour, ils publient le récit de leur voyage avec toutes les observations qu'ils croiront propres à intéresser le public, et à perfectionner leur art, et qu'ils adressent un exemplaire de cet ouvrage à toutes les bibliothèques publiques, et à toutes les sociétés médicales ou chirurgicales de l'Empire.

Pour assurer l'exécution de cette dernière partie de leur mission, les deux dernières années de leur pension pourroient être converties en un capital de 3'600 francs, qui ne leur seroit payé qu'à l'expiration de la 4e année, et qu'ils devroient se partager également, pour les dédommager des frais d'impression, bien entendu que l'ouvrage dont il est question ne doit pas être une simple brochure, mais qu'il doit contenir des détails assez étendus pour bien faire connoitre l'état de la médecine et de tout ce qui peut y avoir rapport dans les pays parcourus, ce qui ne peut guère se décrire en moins de 5 à 600 pages d'impression. Et si par la négligence ou la paresse de nos voyageurs leur ouvrage n'étoit pas imprimé et distribué ou mis en vente à la fin de la 4e année, je voudrois qu'ils fussent réduits à la pension qui leur auront été accordée pour leur voyage, et privés du capital dont je parle, lequel accumulé avec les intérêts servirait à augmenter la pension et le capital alloués aux mêmes conditions à leurs successeurs.

Tel est le plan que je propose, et qui me paroit le plus propre à procurer à la France une connoissance exacte de tout ce que les pays étrangers produisent de bon en médecine. J'ajouterai seulement que si ce plan avoit l'approbation de l'Institut, s'il croyoit convenable de le soumettre à celle de sa Majesté Impériale, si notre auguste monarque daignoit en faire l'objet d'un Décret, et enfin si l'Ecole de médecine jettoit les yeux sur moi pour commencer à le mettre en exécution, ce seroit avec le plus grand plaisir que malgré mes 40 ans de Doctorat, j'accepterois cette honorable mission. Je me sens assez de forces encore, assez de santé et assez de zèle pour la remplir avec fruit. J'espérerois trouver sans peine un second d'une humeur douce et égale, d'un caractère sûr, actif, laborieux, instruit non seulement dans la médecine pratique, mais encore dans la littérature ancienne et moderne, dans la philosophie, dans la chimie, et jusqu'à un certain point dans l'histoire naturelle[545]. S'il a l'ap-

[545] Je dis jusqu'à un certain point car, oserai-je l'avouer ici, l'étude de l'histoire naturelle, telle qu'elle se fait aujourd'hui, me paroit avoir fait tort à celle de la médecine. Presque tous les médecins allemands ont des collections de minéraux, des herbiers, des insectes. Tous leurs voisins sont employés à les entretenir, ou les arranger suivant tel ou tel système, ou à les completter. Leur étude favorite est celle des auteurs botanistes,

probation de l'Ecole, la première chose à faire entre lui et moi sera de régler d'avance le plan que nous nous proposerons de suivre.

Ce qui doit surtout attirer notre attention, c'est

1°) de savoir quelles sont les maladies les plus fréquentes dans le pays que nous aurons à parcourir, quelle est leur marche ordinaire, quelles sont les causes auxquelles on les attribue le plus communément, quelle influence peuvent avoir sur leur production la situation du pays, sa température, sa météorologie, le gouvernement qui le régit, les mœurs, les usages et le caractère des habitans, et quelles influences ont à leur tour ces maladies sur la mortalité, sur la probabilité de vie, sur la vie moyenne, sur la population, etc.

2°) quels sont les remèdes les plus usités dans le pays, d'où on les tire, comment on les prépare, à quelle dose on les employe, quels sont les effets qu'on en observe, quelle est la consommation qu'on en fait, quel est leur prix, etc. Il faudra prendre des informations exactes, non seulement sur les remèdes pharmaceutiques, mais encore sur ceux qu'on employe journellement dans les maisons, et qui s'achètent chez les droguistes, en un mot sur les remèdes populaires et sur leur emploi.

3°) quels sont indépendamment des remèdes proprement dits les moyens de guérison les plus usités? Tels sont p. ex. les bains foids ou chauds, les eaux minérales, naturelles ou factices, les exercices de tout genre, le régime, etc. – Les eaux minérales surtout mériteront de notre part un examen approfondi. Nous tâcherons de nous en procurer, ou d'en faire nous mêmes une analyse exacte, et nous ne nous en tiendrons pas, comme on l'a fait presque partout jusqu'à présent, à déterminer leurs principes fixes; nous rechercherons leurs principes volatiles, les gaz qui entrent dans leur combinaison, leur mélange, leur dose, et s'il est possible, leurs effets. – Si l'on employe aussi dans le pays l'électricité, le magnétisme, le galvanisme, etc., nous en tiendrons note. En un mot, nous prendrons en considération toutes les ressources que nous offriront la physique, la chimie, l'histoire naturelle, pour la guérison des maladies; si les autres sciences élèvent aussi à cet égard quelques prétentions, nous les écouterons. Il vaudra la peine p. ex. d'examiner quelle est l'influence réelle des éclipses et des différentes phases de la lune, ou des autres corps célestes sur l'économie animale, quelle est celle de la théologie sur l'entendement humain, etc.

---

minéralogistes, infectologistes. Leur correspondance avec ces auteurs devient peu à peu fort étenduë. Leur bibliothèque se remplit d'ouvrages de ce genre, et enfin ils ne songent plus à la médecine que pour en faire un objet de lucre et de spéculation. Certes! ce n'étoit pas ainsi que se formoient les Stahl, les Hoffmann, et les autres grands médecins qu'a produits l'Allemagne dans le 17ᵉ siècle. Et quand je considère combien de belles et utiles recherches de physiologie, si heureusement commencées par l'auteur du mémoire sur l'endométrie, dont on a enrichi l'Encyclopédie méthodique, ont été suspendues et comme anéanties par ses travaux sur les monocles, sur les ailes des mouches et sur la crystallographie, je ne puis m'empêcher de gémir de ce que des études aussi stériles pour les médecins, ayant comme étouffé dans leur berceau ceux qui nous promettoient déjà tant de grands et beaux résultats. Je le lui ai dit à lui-même, et il a eu la bonté de ne point prendre cette réflexion pour un reproche; *tradit una quemque voluptas:* j'ai moins que personne le droit de lui en faire, mais j'ai celui de m'affliger de cette perte et surtout celui de désirer que mon jeune compagnon de voyage soit moins disposé qu'un autre à céder à ce genre de séduction. Je veux qu'il sache assez d'histoire naturelle pour pouvoir apprécier les ressources qu'elle offre à la physiologie et à la thérapeutique; mais qu'il sache s'abstenir de toucher aux objets de luxe dont cette science est aujourd'hui si riche, et que content de son état de médecin, il n'ambitionne point le savoir et le nom d'un naturaliste.

4°) quels sont les moyens adoptés en différens pays pour le soulagement des maladies indigènes, les hopitaux, les dispensaires et les maisons de guérison trouveront ici leur place. Nous les examinerons avec soin; nous entrerons autant que possible dans tous les détails de leur administration, de leurs ressources, de leurs avantages, de leurs défauts, et même de leur construction. Car elle est loin d'être indifférente, et il seroit aisé de prouver que l'architecture médicale a aussi ses règles, comme la civile, la navale et la militaire.

5°) de quelle manière on se met à l'abri de l'impéritie des médecins, chirurgiens ou pharmaciens titrés, de l'avide ignorance des charlatans et de tous les malheurs auxquels peut donner lieu l'art médical mal exercé. C'est ce qu'on appelle la police médicale, qui varie beaucoup dans les différens pays, et qui comprend tout ce qui peut mériter l'attention du gouvernement et faire l'objet d'une loi ou d'un règlement en fait de médecine, de chirurgie ou de pharmacie, l'ordre des études, la réception des officiers de santé de tout genre, la compétence respective des uns et des autres, leurs droits, leurs privilèges, leurs devoirs publics, etc.

6°) quels sont les différens établissemens imaginés pour l'étude de la médecine dans toutes ses branches, pour l'instruction des médecins, pour la propagation des lumières, pour le perfectionnement de l'art. Les universités, les écoles, les cours particuliers, payés ou gratuits, les cabinets ou musées anatomiques et pathologiques, les sociétés, les journaux, les bulletins, les recueils périodiques, etc. nous fourniront sur ce chef un ample champ d'observations à faire et de notes à recueillir.

7°) enfin qui sont les médecins, les chirurgiens et les pharmaciens les plus distingués et les plus en vogue dans chaque ville, quels sont leurs titres à l'estime et à la confiance publiques, quels ouvrages ils ont publiés, quel rang ils occupent, soit dans l'armée, soit dans les hopitaux ou les universités, quelles sont les fonctions dont ils sont chargés, de quelle manière ils les remplissent, quelles sont les anecdotes les plus saillantes de leur vie et de leur pratique, etc.

Tels seront les objets de nos recherches. Ainsi notre journal, que nous ferons tous les soirs sera-t-il distribué en sept chapitres principaux, outre le journal de route qui contiendra toutes les observations de pure curiosité, indépendantes de la médecine.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'une suite des voyages entrepris sur ce plan dans tous les pays du monde, formeroit à la longue une collection infiniment utile, et que la munificence du monarque qui auroit fondé un pareil établissement, dut-on même y consacrer annuellement une beaucoup plus forte somme que celle que je propose, seroit bien amplement récompensée par les grands avantages qui en résulteroient pour ses sujets.

Genève, ce Juin 1810
Louis Odier Dr M

Annexe N° 2: Lettre de Louis Valentin à Louis Odier, Marseille, 29 janvier 1809

Bibliothèque publique et universitaire de Genève, ms. fr. 4163

Monsieur le Doct[r] Odier
A Genève

Marseille 29 janvier 1809

Monsieur et très savant collègue

J'ai double remerciment à vous faire: 1° De la brochure que vous m'avez envoyée dans le temps pour Mad[elle] Achard, composée de la réunion des fragmens que vous aviez publiés dans la Bibliot. britan. sur les essais de médecine de Th. Percival, 2° de m'avoir adressé dernièrement MM Ernst et de Graffenried. Ce dernier parait bien portant, mais fort effrayé sur la possibilité d'avoir par la suite une affection pulmonaire. Il n'a pas eu besoin de mes soins. La direction que vous lui avez donnée par écrit est si sage et si bien méditée que je lui ai bien recommandé de la suivre à la lettre sans aucun changement. Il part aujourd'hui ou demain pour Nice avec Mr Ernst muni d'une lettre pour Mr le Dr Prévolat médecin militaire à qui je le recommande en cas qu'il ait besoin de ses soins. Ces Messieurs vous font leurs complimens.

J'ai reçu une lettre du Prof[r]. B. Rush, de Philadelphie, datée 7[bre] 1808, par laquelle il m'annonce qu'il a reçu avec grand plaisir votre traduction de son mémoire sur les fonctions de la glande tyroïde, du foie, de la rate et à laquelle était annexée celle du Dr Moreschi qu'il ne connaissait point. Mais il dit que la théorie de Moreschi sur la rate a été enseignée pendant qques années à Londres par le Dr Harighton. Il a fait insérer l'annonce de cet envoi et de la traduction de son opuscule dans le *Philadelphia Medical Magazine*. Il me charge de vous en remercier très cordialement et de vous dire qu'il se rappèle avec toute la satisfaction possible d'avoir été votre condisciple à Edimbourg et qu'il s'honore de conserver votre amitié.

J'ai perdu un paquet de nouveautés qu'on m'avait adressé par un navire qui a été capturé ensuite par les Anglais et conduit à Falmouth. Le voyage des capit. Clarke et Lewis à l'Océan Pacifique ne sera pas publié de sitôt. Le gouvernement a permis qu'ils rendissent le manuscrit et les dessins au libraire Conrad de Philad[ie]. Les gravures s'exécutent très lentement.

Il n'y a pas de doute que Washington ne soit mort du croup. Je n'ai reçu dans le temps les détails; ou bien c'était l'angine laryngée de Boerhaave qui doit être synonime chez les adultes avec le croup chez les enfans car c'est encore ici le cas de déplorer la multiplicité des divisions des maladies et le luxe des nomenclatures. Tel est encore par exemple cet ***asthme aigu périodique*** de Millau qui chez les enfans me

paraît être un vrai croup spasmodique, il est à regretter que le Doct[r]. Dick n'ait pas fait ouvrir le cadavre de Washington.

Puisque le gouvernement français a prorogé jusqu'au 31 juillet le concours qu'il a ouvert sur le croup, on peut s'attendre à un plus grand nombre de mémoires tant des étrangers (je crois bien qu'il y en aura d'Amérique) que de nos compatriotes. Tel qui ne s'était pas mis sur les rangs pourra bien y paraître et de cette manière la moisson sera plus abondante. Néanmoins, je présume que la palme académique penchera vers Genève, si elle ne doit pas sortir de l'empire.

Depuis que vous avez eu la complaisance de m'extraire un passage de l'ouvrage de Cheyne, dont je suis très reconnaissant, j'ai reçu la traduction en français de cette dissertation. Je ne puis vous savoir mauvais gré de votre réserve sur tout ce que votre pratique vous a fourni, relativement au croup: il est très naturel que les plus anciens amis ayent la préférence. Je serai toujours très heureux de recevoir de vous toute espèce de documens sur cet objet sans faire tort à celui à qui vous avez fourni des matériaux.

Quant à ce que vous me demandez sur l'influence du soleil et de la lune sur la santé aux Indes occidentales, je ne puis rien vous dire qui coincide avec le système du Dr Balfour au Bengale. Tout ce que rapporte ce médecin après 35 ans de séjour aux Indes orientales, est bien séduisant et peut être vrai. Mais je ne connais personne en Amérique qui se soit attaché à observer, comme lui, l'influence de la lune sur les fébricitans, les convalescens, etc. Le 16 juin de l'année 1806, il y eut une éclipse complette de soleil dans le nord des Etats-Unis. On n'observa aucun accident, aucune maladie pendant ce phénomène ou immédiatement après qui put réellement lui être attribué. L'obscurité totale a été de 4 minutes 51 secondes. Pendant ce temps, le thermomètre de Farhenheit descendit à New York de 18 degrés. L'éclipse finit à midi 38' 8". Cette année il n'y eut pas d'épidémie.

Dans l'été de 1792, je fus témoin d'une éclipse de soleil au cap français île St Domingue. Mais elle n'était pas complette, il s'en fallait, je crois de 3 à 4 doigts. C'était dans le temps des troubles, on ne put pas y donner toute l'attention nécessaire. Elle finit, autant que je puis m'en rappeler, d'une à deux heures. Notre chétive société royale des sciences et arts en envoya qques détails à l'abbé Pingré à Paris. Mais il est bien certain que je n'ai pas vu de différence remarquable dans la marche des maladies, ni que cette éclipse ait eu la moindre influence sur la santé des convalescens ni des gens bien portans. J'en dis autant de la lune. Ni je n'ai vu ni je n'ai oui dire que personne ait observé en aucun endroit des Antilles ni du nouveau continent les influences que cette planète peut avoir sur la santé des hommes. Nous avions beaucoup de fébricitans de toute espèce. C'est surtout dans leur convalescence qu'on aurait bien pu observer les effets qu'indique le Dr Balfour. Poupée Desportes et Dazila qui ont observé longtemps et qui ont écrit sur les maladies des climats chauds et surtout des Antilles, la plupart des auteurs anglais à ma connaissance, excepté Lind, n'en ont rien dit. Je trouve dans les publications américaines que Robert Maskill Patterson de Philadelphie a soutenu en 1808 une thèse «In proof of the influence of the moon in diseases» et avant lui dans la même année, que John T. Davis, de Pennsylvanie, en a soutenu une «On the supposed influence of the moon».

Il existe seulement un préjugé très accrédité aux Antilles: c'est que la lune, dit-on, y frappe d'aveuglement ou au moins lèse l'organe de la vue de ceux qui y sont longtemps exposés, qui y dorment ou qui l'examinent avec opiniatreté. Je n'ai jamais eu la plus légère confiance en cette opinion. J'ai traité assurément beaucoup de maux d'yeux de toute espèce à Saint Domingue. Presque toujours ils provenaient de l'action de l'air froid et humide de la nuit dans les lieux bas et surtout marécageux. Ceux qui n'avaient pas soin de se vêtir davantage après avoir éprouvé dans le jour l'action d'un soleil brulant, qui restaient en repos, ou qui couchaient sur la terre étaient plus susceptibles des effets de ce contraste ainsi les ophtalmies, comme tant d'autres affections, provenaient de la répercussion de l'insensible transpiration et non de l'influence de la lune. On attribue encore à cet astre l'altération qu'éprouvent les pierres des maisons et autres constructions avec des substances calcaires. Il est bien plus naturel de penser que les détériorations des pierres par leur chute graduée en lamènes ou en écailles proviennent de l'action de l'air plus ou moins chargé de muriate de soude selon la proximité de la mer. On éprouve la même chose sur nos côtes de la Méditerranée, etc.

Je joins ici un exemplaire de l'extrait des travaux de la Société de médecine de Marseille pendant l'année 1808 que je vous prie d'accepter. La rédaction appartient à des secrétaires qui se sentent du terroir provençal. Je ne m'en mêle jamais et n'en ai pas le temps.

Quoique tous ceux qui exercent ici l'art de guérir soyent partisans de la vaccination, il en est qui y mettent une certaine charlatanerie, d'autres qui y font preuve d'ignorance. Ils disent dans les familles que le vaccin est détérioré, qu'ils en ont de bien meilleur, qu'ils se procurent des vaches suisses d'autrefois pour ne pas être obligés d'en réclamer près de notre comité central, ou de celui de la Société de médecine, qui en font des envois et qui en distribuent à tous ceux qui en désirent, ils en demandent à Genève. Voilà pourquoi vous êtes qquefois sollicité pour envoyer du vaccin à Marseille, où ils font accroire que vous l'obtenez d'une meilleure source, etc. etc.

Agréez, s'il vous plait, Monsieur et cher confrère, l'assurance de mon sincère et respectueux dévouement.

Votre ami
L. Valentin

P.S. Je viens d'être demandé pour voir l'ex Roy d'Espagne Charles IV qui est toujours souffrant d'un rhumatisme goutteux sur les extrémités inférieures et les mains.

12 février. Vous aurez pensé avec raison, Monsieur, que j'étais très en retard avec vous. Mais vous verrez que j'ai été déçu. J'avais remis le paquet à Mr. De Illens le jour de la 1ère date parce qu'il disait avoir une occasion. Il me l'a renvoyé ce matin. Je l'ouvre et je m'empresse de vous envoyer les 2 objets par la poste en vous priant d'agréer mes excuses – J'ai fait 3 longues visites au Roi. J'ai pareillement été consulté par la Reine. *Animi pathemata!.. pennyless!*

Annexe N° 3: Lettre de Henriette Rath à Louis-André Gosse, Genève le 10 janvier 1820
Bibliothèque publique et universitaire de Genève, ms. fr. 2663

Vous ne vous attendez pas à recevoir une lettre de moi, mon cher Gosse, il y a cependant long tems que je voulois vous écrire, votre mère si opposoit; aujourd'hui que j'ai une occasion pour Londres et que de là à Édimbourg je suis sure que ma lettre peut aller sans être trop cher, je cède au plaisir de vous rappeler une ancienne amie qui s'occupe souvent de vous et se croit par là le droit de vous faire entendre encore les conseils de son amitié.

Mon cher ami, votre excellente mère met une discrétion, à mon avis poussée trop loin, pour ne pas vous dire ***l'extrême*** besoin qu'elle a de votre présence, l'isolement où elle est, les soucis ***d'affaires et d'argent*** qui surchargent sa tête, la fatiguent et finiroient pour être décidément nuisibles à sa santé si vous les laisser durer plus long tems. Elle s'oublie lorsqu'il s'agit de votre satisfaction; mais cependant elle n'est plus d'un âge où vous puissiez accepter ce sacrifice, avec l'espérance d'un très long avenir de bonheur pour l'en dédommager et il me semble, permettez mois de vous le dire, que vous ne devez plus vous laisser aller à ce désir ambitieux de chercher plus long tems, hors de votre Patrie les connaissances que vous jugez utiles à votre noble état; vous en avez beaucoup acquis, peu de médecins voyagent avec autant d'ardeur, avec autant de connaissances préalables qui mettent à même de bien voir, de bien juger; avec autant de capacité de travail, et surtout avec un zèle plus louable pour le soulagement des maux de la pauvre humanité. Vous avez assez fait le rôle de l'Abeille, mon cher Gosse, il ***faut*** maintenant rentrer à la ruche il en est tems. Bientôt on ne verroit plus qu'une habitude déraisonnable de courir le monde on sait que vos moyens naturels de fortune ne le permettent pas; prolonger paraîtroit insouciance et désordre. De quoi se mêle-t-on direz vous? De tout, mon ami, et la réputation d'un homme d'honneur doit être basée sur tout. On oublieroit que les grands sacrifices que votre mère fait sont pour vos études; on les croiroient acceptés par vous un peu [étourdiment] pour satisfaire vos goûts. Ensuite mon ami, je vous présenterai votre avantage sous le rapport de la pratique. Il est ***nécessaire*** que vous arriviez avant ceux de vos collègues qui sont comme vous en voyage, mais assurément n'y resteront pas si long tems que vous; il est convenable que vos examens et votre réception ayant eu lieu avant leur retour; il est convenable, nécessaire, je dois dire qu'après avoir beaucoup semé, vous veniez tâcher de récolter, vous savez combien les débuts dans votre carrière sont lents et difficiles, ne vous laissez donc pas précéder par d'autres jeunes Docteurs, en voila un de la partie de la Savoye réunie qui va venir et quelque peu qu'il puisse avoir c'est autant enlevé aux nôtres, il faut aller long tems dans les galetas, avant d'être appelé dans les salons. Enfin le bon et désintéressé Docteur Aubert est d'avis que vous ne tardiez pas à revenir et moi, votre amie précieuse, qui la première vous engagea à aller en Italie je vous engage fortement à revenir et vous assigne le 1er mars, dans la jolie chambre que votre bonne mère vous a fait préparer. Il faut venir, digérer, classer, profiter de la belle moisson que vous avez faite, elle étendra encore vos idées en y réfléchissant et il faut pour cela ne plus courir la poste ***que*** pour revenir. Ne vous laissez pas aller aux délices de Paris, ne dites pas encore aujourd'hui: un jour, puis un autre composent

les mois et, je vous le répète, votre mère a besoin de se reposer, de se réconforter sur son fils chéri et votre 1er devoir, est pour elle. Elle m'a donné la permission de vous écrire et me charge de vous dire qu'elle vous a écrit par la Hollande (une occasion) par Londres (autre occasion) toujours adressé poste restante à Édimbourg; ces lettres étoient importantes; elle n'a des vos nouvelles que par M. Colladon à qui j'adresse cette lettre pour qu'il vous la fasse parvenir à Dublin au cas que vous y soyez déjà.

Je ne vous parlerai point mon cher Gosse de tous les événements arrivés dans ma famille quoique je sois persuadée que nous avons toujours en vous un ami; mais ce seroit trop à dire et j'aime à espérer que dans deux mois vous serez ici et que ce sera au coin du feu que je vous les raconterois; mais soyez bien certain que vous retrouverez dans chacun de nous l'affection que nous vous avons vouée et bien particulièrement l'estime et l'attachement de Votre dévouée

Henriette Rath

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Sources manuscrites

Sources principales

Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève (BPU)

Fonds Gosse

BPU, ms. fr. 2653A
GOSSE, Henri-Albert, «Papiers», dans «Archives de la Société de Physique et d'Histoire naturelle», enveloppe n° 9.

BPU, mss. fr. 2673-2677 et ms. fr. 2679
GOSSE, Louis-André, «Carnets du voyage en Europe (1817-1820)».

Fonds Odier

BPU, mss. fr. 4158-4159
ODIER, Louis, «Correspondance avec Daniel Delaroche (1786-1810)».

BPU, mss. fr. 5654-5657
ODIER, Amélie, «Souvenirs sur la vie privée de Louis Odier, professeur de médecine né le 17 mars 1748, mort le 14 avril 1817, écrits à Varembé l'an 1829», 4 vols., 16 cahiers.

Musée d'histoire des sciences de Genève (MHS)

Fonds de la *Société médicale*

MHS 292
ODIER, Louis, «Mémoire sur les voyages médicaux, lu le 3 may 1806».

MHS, Z 254
ODIER, Louis, «Extrait d'un Mémoire sur les voyages médicaux lu le 11 janvier 1806 par Monsieur le Professeur Odier Pres.», p. 4; «Extrait du second mémoire sur les voyages médicaux, lu par le Professeur Odier.», pp. 11-12 et «Extrait du 3° mémoire sur les voyages médicaux, lu par le professeur Odier», Extraits des mémoires et observations, 1806-1811, dans Société médico-chirurgicale du Samedi, pp. 17-18.

Archives de l'Académie des Sciences de Paris (AAS)

AAS, Dossiers des séances, séance du 18 février 1811

ODIER, Louis, «Mémoire sur les avantages qu'on retireroit en France d'une fondation analogue à celle du Dr Radcliffe pour l'entretien de deux médecins voyageurs, et sur les meilleurs moyens d'organiser cet établissement. Présenté à la classe des sciences Physiques et Mathématiques de l'Institut National, par Louis Odier, Docteur en Médecine, Professeur de l'Académie Impériale de Genève, Correspondant de l'Institut, et membre de plusieurs sociétés savantes, Genève», juin 1810; 26 folios non numérotés.

Sources complémentaires

Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève (BPU)

Fonds Gosse

BPU, mss. fr. 2622/3 et 2723
AGASSE, Louise, «Correspondance avec son fils Louis-André Gosse».

BPU, ms. fr. 2627
GOSSE, Henri-Albert, «Correspondance avec son fils Louis-André Gosse (1811-1815)».

BPU, mss. fr. 2662-2666 et ms. fr. 2723A.
GOSSE, Louis-André, «Correspondance générale».

BPU, ms. fr. 2667, n. 5
GOSSE, Louis André, «Événements pendant ma vie» deux versions incomplètes d'une autobiographie.

BPU, ms. fr. 2667, n. 5
GOSSE, Louis André, «Biographie de Louis-André Gosse du 18 juin 1791 à 1820 écrite sous sa dictée le 19 ou 20 octobre 1873».

BPU, ms. fr. 2667, n. 7.
GOSSE, Hyppolite Jean, «Esquisse Biographique de L. A. Gosse, Genève, 1874».

BPU, ms. fr. 2667, n. 9
GOSSE, Louis-André, «Liste de mes travaux scientifiques».

BPU, ms. fr. 2667, n. 9
GOSSE, Louis-André, «Liste des mémoires lus et non publiés».

BPU, ms. fr. 2668
GOSSE, Louis-André, «Diplômes».

BPU, mss. fr. 2669-2672
GOSSE, Louis-André, «Journaux de L. A. Gosse étudiant en médecine pendant son séjour à Paris (1811-1816)».

Fonds Odier

BPU, ms. fr. 4157
ODIER, Louis, «Correspondance avec sa fille Amélie Odier».

BPU, ms. fr. 4160-4163
ODIER, Louis, «Correspondance générale (1772-1810)».

BPU, ms. fr. 4165 et ms. fr. 5641
ODIER, Louis, «Correspondance de Louis Odier et des divers membres de sa famille (1796-1837)».

Papiers de la *Société de Physique et d'Histoire naturelle* de Genève:

BPU, Papiers SP 22
Registre des séances, Séance du 3.12.1807.

BPU, Papiers SP, Annexe III 19b/3
Mémoires et correspondance scientifique (1805-1818):
N°. 25, «Note en anglais sur la couleur des végétaux, plus spécialement les légumes by M. Ellis», s.d., 23 p.
N°. 27, «Note en anglais sur la couleur des végétaux by M. Ellis», s.d., 5 p.

Autres fonds:

BPU, ms. suppl. 920
ODIER, Louis, «Voyage de sentiment en France et en Italie par Y. Yorick traduit de l'anglais par Louis Odier», 1 vol.

BPU, ms. fr. 1625
HORNGACHER, Jacques-Antoine, «Itinéraire des divers Pays parcourus en Europe durant l'espace de 20 ans avec quelques notes locales et observations générales», 1 vol. relié, 963 f.

BPU, ms. fr. 2663 et ms. fr. 2647
PICTET, Marc-Auguste, «Correspondance».

BPU, Collection Edmond Pictet, ms. 110
PICTET, Marc-Auguste, «Extraits des journaux de voyage».

Archives d'État de Genève (AEG)

AEG, ADL, Ch. II, sect. 7
Registre du Conseil Général du Département du Léman:
N° 208 et N° 209, ODIER, Louis, «Mémoire sur la convenance d'une École Secondaire de Médecine dans le Département du Léman, présenté le 15 Germinal, An 9, au Conseil Général du Département, pour être mis sous les yeux de son excellence le Ministre de l'Intérieur. 15 Germinal an IX».

AEG, Registre des étrangers, Dd 4, 1817, p. 83
«Permissions de séjour», N° 2629 et N° 2630.

AEG, Chancellerie Ab 6-83 (1817-1871)
Registres des passeports.

Archives de l'Académie des Sciences de Paris (AAS)

AAS, dossier Louis Odier n°37

ODIER, Louis, «Mémoire sur la convenance d'une École Secondaire de Médecine dans le Département du Léman, présenté le 15 Germinal, An 9 au Conseil Général du Département, pour être mis sous les yeux de son excellence le Ministre de l'Intérieur. 15 Germinal an IX», 14 p.

Sources imprimées

Sources principales

BARTHOLINUS 1674. BARTHOLINUS, Thomas, *De peregrinatione medica tractatus*, Copenhagen, 1674. Édition utilisée *On the burning of his library and On medical travel*, traduction de Charles D. O'Malley, Lawrence, University of Kansas Libraries, 1961, Kansas University Publications Library series, no. 9.

CANDOLLE 1874. CANDOLLE, Augustin de, *Le Dr Louis-André Gosse*, Notice nécrologique par A. de Candolle, Genève, 1874.

COINDET 1827. COINDET, Charles, «Voyage en Italie, fait dans l'année 1820, par le doct. L. Valentin, Paris, 1826, 1 vol. in-8°, 400 p.» *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, Nouvelle Série, 35, N° 2, juin 1827, pp. 128-135.

DUVAL 1873. DUVAL, André Jacob, *André Louis Gosse, Docteur en Médecine*, extrait du *Journal de Genève* du 21.12.1873.

FRANK 1792. FRANK, Johann Peter, «Oratio Academica De Medicis Peregrinationibus quam Die 15 Iunii 1792 publice recitavit», dans *Delectus opusculorum medicorum antheahac in Germaniae diversis academiis editorum*, XI, Ticini, 1792, pp. 357-382.

FRANK 1839. FRANK, Joseph, «Lettera di Giuseppe Frank ai chiarissimi signori compilatori del giornale delle scienze mediche di Torino sui viaggi d'istruzione medica» estratto dal *Giornale delle scienze mediche di Torino*, agosto 1839, 23 p.

GOSSE 1816. GOSSE, Louis-André, *Propositions générales sur les maladies causées par l'exercice des professions*, thèse, Paris, 1816.

GOSSE 1817 a. GOSSE, Louis-André, «Hygiène des professions insalubres: de l'emploi des masques et des lunettes d'éponges», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 4, 1817, pp. 57-69.

GOSSE 1817 b. GOSSE, Louis-André, «Notice sur les plantes qui naissent en Suisse sans culture et qui peuvent servir d'aliment», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 5, 1817, pp. 67-73.

GOSSE 1818. GOSSE, Louis-André, «Notice sur la culture de Convolvulus Batatas», *Bibliothèque universelle, agriculture*, Nouvelle série, 3, 1818, pp. 18-26.

GOSSE 1819. GOSSE, Louis-André, «Observations pratiques sur les fumigations sulfureuses», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 10, 1819, pp. 109-121 et pp. 193-205.

GOSSE 1820 a. GOSSE, Louis-André, «Account of a visit made to the Baths of S. Filippo in Tuscany, with a description of the mode of forming Stone Medallions in Basso Rilievo», dans *Philosophical Journal*, 2, N° 4, 1820, pp. 1-10.

GOSSE 1820 b. GOSSE, Louis-André, «Notice sur l'éclairage par le Gaz retiré des huiles, communiqué au prof. Pictet par MM. Gosse, D. M. et Paul, mécanicien», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 15, 1820, pp. 51-59.

GOSSE 1823. GOSSE, Louis-André, «De l'Université d'Édimbourg», dans *Journal d'Asciepiade*, Montpellier, 1823.

INSTITUT DE FRANCE 1913. INSTITUT DE FRANCE, *Registre des Procès verbaux et Rapports de la Classe de Sciences physiques et naturelles de l'Académie des Sciences*, IV, 1808-1811, Hendaye, 1913, p. 77, p. 79, p. 301 et p. 314.

MARCET 1822. [MARCET, Alexandre], «Voyage médical en Italie, par le Dr D. Valentin (sic.), Nancy, chez V. Bontoux, et Paris chez Gabon, Libr.», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, Nouvelle Série, 20, 1822, pp. 41-48.

MARCHANT 1822 a. MARCHANT, Léon, «Voyage», dans *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de Médecins et de Chirurgiens,* Paris, C. L. F. Panckoucke (éd.), 1822, pp. 383-399.

MARCHANT 1822 b. MARCHANT, Léon, *Des voyages en médecine*, Bordeaux, impr. de L. Faye, 1822, 40 p.

MAUNOIR 1823. MAUNOIR, Jean-Pierre, *Notices sur les ouvrages de Louis Odier*, Genève, 1823.

MONFALCON 1819. MONFALCON, Jean Baptiste, article «Médecin» dans *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de Médecins et de Chirurgiens,* Paris, C. L. F. Panckoucke (éd.), 1819, pp. 279-380.

NACQUART 1811. [NACQUART, Jean Baptiste], «Variétés médicales, Institut de France, Médecins voyageurs, par M. Odier», dans *Journal Général de médecine, de chirurgie, de pharmacie*, XL, 1811, pp. 351-354.

ODIER L. 1811 a. ODIER, Louis, «Saggio filosofico, etc. Essai philosophique sur les établissements scientifiques en Europe, qui sont relatifs à la médecine, par Alexandre Flajani, professeur de médecine à Rome, 1807» *Bibliothèque britannique, sciences et arts*, 46, 1811, pp. 154-192; pp. 250-286; pp. 359-391; 47, 1811, pp. 52-82; pp. 159-196.

ODIER L. 1811 b. ODIER, Louis, *Extraits d'un ouvrage du Dr Alexandre Flajani, de Rome (sur les établissemens publics, relatifs à la Médecine),* Genève, 1811.

SAVA 1845. SAVA, Roberto, *Sui pregi e i doveri del Medico*, Milan, Martinelli e C., 1845.

SPERANZA 1833. SPERANZA, Carlo, «Della medica peregrinazione; discorso inaugurale per la Laurea in medicina detto nel giorno 3 giugno 1830 dal Cav. Carlo Speranza, Professore nell'Università di Parma, ecc.», dans *Annali Universali di Medicina,* LXV, Fascicolo 194, 1833, pp. 225- 246.

VALENTIN 1805. VALENTIN, Louis, «Fragments d'un voyage médical en Angleterre fait au printemps 1803», dans *Journal Général de médecine, chirurgie et pharmacie*, 22 et 24, 1805.

VALENTIN 1822. VALENTIN, Louis, *Voyage médical en Italie*, Paris, 1822.

Sources complémentaires et ouvrages de référence

Bibliography of the History of medicine, Washington, D. C., National Library of Medecine, Bethesda, 1965→.

Collection de tous les livres de voyage faits autour du monde sur les différentes nations de l'Europe, Paris, 1795, 9 vols.

Dictionary of National Biographies, London, 1885.

Dictionnaire des sciences médicales, par une société de Médecins et de Chirurgiens, Paris, C. L. F. Panckoucke (éd.), 1812-1822, 63 vols.

Dizionario Biografico degli Italiani, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, 1960→.

Dizionario Biografico della Storia della Medicina e delle scienze naturali, Parma, Franco Maria Ricci, 1987-1990, 4 vols.

«Nécrologie de Daniel Ellis», dans *Garden Chronich*, 1841, p. 87.

«Nécrologie de Daniel Ellis», dans *Garden Magazine*, XVIII, 1841, pp. 188-190.

«Nécrologie de Daniel Ellis», dans *Scotsman,* 27 janvier 1841.

Travaux proposés aux médecins et physiciens régnicoles et étrangers par la Société royale de médecine, Paris, Imprimerie de P. D. Pierres, 1778.

ALPINO 1980. ALPINO, Prospero, *De Medicina Aegyptiorum libri quatuor*, Franciscum de Franciscis Senensum, Venetiis, 1591. Édition utilisée: *La médecine des Égyptiens par Prospero Alpino 1581-1584*, traduit du latin, présentée et annotée par R. De Fenoyl, Paris, Institut français d'Archéologie orientale, 1980, 2 vols.

BERNIER 1981. BERNIER, François, *Voyages de François Bernier contenant la description des États du Grand Mogol*, [1724], Paris, France Bhattacharya, 1981.

BIETT 1811. BIETT, Laurence Théodore, «Manuel de médecine pratique, ou sommaire d'un cours gratuit donné en 1800, 1801 et 1804, aux officiers de santé du Département du Léman, avec une petite pharmacopée à leur usage, par L. Odier, docteur et professeur en médecine, de l'Académie impériale de Genève, etc.», dans *Journal général de médecine, de chirurgie, de pharmacie*, XL, 1811, pp. 330-338.

BERCHTOLD 1789. BERCHTOLD, Leopold von, *An Essay to direct and extend the Inquiries of Patriotic Travellers...*, London, 1789. Traduction française *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur patrie*, Paris, 1797.

BICHAT an VIII. BICHAT, François-Xavier, *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, Paris, an VIII.

BIDDLE 1814. BIDDLE, Nicholas; ALLEN, Paul, *The History of the Expedition under the Command of Captains Lewis and Clark.* Philadelphia and New York, 1814.

BIRON 1703. BIRON, C., *Curiosités de la nature et de l'art apportées dans deux voyages des Indes; l'un aux Indes d'Occident en 1698 & 1699 & l'autre aux Indes d'Orient en 1701 & 1702 avec une relation abrégée de ces deux voyages*, Paris, 1703.

BRIGHT 1818. BRIGHT, Richard, *Travels from Vienna through Lower Hungary with some remarks on the State of Vienna during the Congress in the Year 1814*, Edinburgh, 1818.

BRIQUET 1905. BRIQUET, John, *Biographies des botanistes à Genève de 1500 à 1931*, Genève, 1940.

BRUN 1905. BRUN, Carl, *Dictionnaire des artistes suisses*, Frauenfeld, Huber, 1905-1917, t. I, article «Gosse Louis-André», p. 602.

CABANIS an XI-1803. CABANIS Pierre Jean Georges, *Du degré de certitude de la médecine*, Paris, an XI – 1803.

CABANIS 1956. CABANIS, Pierre Jean Georges, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, dans *Œuvres philosophiques*, Cl. Lehec – J. Cazenove (éd.), Paris, P. U. F., 1956.

CANDOLLE 1813. CANDOLLE, Augustin-Pyramus de, *Rapports sur les voyages botaniques et agronomiques faits dans les départements de l'Empire d'après les ordres de son ecc. le Ministre de l'intérieur*, Paris, Mémoires de la Société d'agriculture de Paris, 1813.

CARNEIRO 1808. CARNEIRO, de Araùjo Heliodoro Jacinto, *Reflexoens, e observaçao da vaccina e as sua funestas consequencias: feltas en Inglaterra*, London, Cox, Filho e Baylis, 1808.

CARTER 1819. CARTER, Harry William, *A short acount of some of the Principals Hospitals of France, Italy, Switzerland and the Netherlands, with remarks on the climate and diseases of these country*, London, 1819.

CHAVANNES 1788. CHAVANNES, Alexandre C., *Anthropologie, ou Sciences de l'homme, pour servir d'Introduction à l'étude de la Philosophie et des Langues, et de guide dans le Plan d'éducation universelle ci-devant proposé par A. C.*, Lausanne, 1788.

CHOISY ET DUFOUR 1902-1918. *Recueil généalogique suisse, I^ère^ série: Genève*, publ. par A. CHOISY, L. DUFOUR-VERNES [et al.], Genève, Jullien, 1902-1918, 3 vols.

CLUSTON 1970-1980. CLUSTON, Charles, *Dictionary of Scientific Biography*, New York, Scribner, 1970-1980, 16 vols.

COTUGNO 1961. COTUGNO, Domenico, *Uno scritto inedito di D. Cotugno. Il viaggio da Napoli a Vienna nel 1790*, a cura di G. De Gemmis, Bari, tip. Rossi, 1961.

COVELLE 1897. COVELLE, Alfred L, *Le livre des bourgeois de l'ancienne République de Genève*, Genève, 1897.

CRAUSII 1704. CRAUSII, Rud Wilp, *Programma de peregrinationibus Germanorum, medicae artis studiorum*, Jenae, 1704.

CROSSE 1820. CROSSE, John Green, *Paris et Montpellier ou Tableau de la médecine dans ces deux écoles*, trad. Elie Ravel, Paris, 1820.

DEGÉRANDO 1800. DEGÉRANDO, Joseph Marie, *Considération sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, s. l., s. d. (Paris, 1800).

DELLON 1699. DELLON, Charles, *Nouvelle relation d'un voyage fait aux Indes orientales contenant la description des isles de Bourbon & de Madagascar, de Surate, de la côte de Malabar, de Calicut, de Tanor, de Goa, etc.: avec l'histoire des plantes & des animaux qu'on y trouve, & un traité des maladies particulières aux pays orientaux & dans la route, & de leurs remèdes*, Amsterdam, 1699.

DESMOND 1994. DESMOND, Ray, *Dictionary of British and Irish Botanists and Horticulturists*, London, Taylor & Francis and The Natural History Museum, 1994, article « Ellis Daniel ».

DIDEROT 1751-1765. DIDEROT, Denis, « Anatomie » dans *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751-1765.

DOLCINI 1806. DOLCINI, Angelo, *Lezioni di medicina pratica del Sig. Odier, celebre medico ginevrino*, Bergamo, Sonzogni, 1806.

DUFRICHE-DESGENETTES 1802. DUFRICHE-DESGENETTES, René Nicolas, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, Paris, 1802.

EBEL 1804-1805. EBEL, Johann Gottfried, *Anleitung, auf die nützlichste und genussvollste Art die Schweitz zu bereisen*, Zürich, O. Füssli, 1804-1805, 4 vols.

ELLIS 1807. ELLIS, Daniel, *Inquiry into the changes induced on the atmospheric air, by the germination of seeds, the vegetation of plants, and the respiration of animals*, Edinburgh, 1807.

ELLIS 1811. ELLIS, Daniel, *Further inquiries into the changes induced on the atmospheric air, by the germination of seeds, the vegetation of plants, and the respiration of animals*, London, 1811.

ELLIS 1815-1824. ELLIS, Daniel, « Vegetable anatomy » et « Vegetable Physiology », dans *Encyclopaedia Britannica*, 4-6[e] édit., London, 1815-1824.

ELLIS 1818. ELLIS, Daniel, «On the colour, etc. Sur les couleurs des plantes. Extrait d'un mémoire présenté à la Société des naturalistes de Genève par M. Ellis F. H. S. E., traduit par M. Gosse, D. M.», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 7, 1818, pp. 35-50.

ELLIS 1823. ELLIS, Daniel, *Memoir of the life and writings of John Gordon, M. D. F. R. S. E., late lecturer on anatomy and physiology in Edinburgh*, London, 1823.

ELLIS 1829. ELLIS, Daniel, *A discourse on Subjects relating to Horticulture, with a few remarks on the present state and prospectus of that science,* Caledonia Horticultural Society, 1829.

FLAJANI 1807. FLAJANI, Alexandre, *Les établissemens scientifiques en Europe qui sont relatifs à la médecine*, Rome, 1807.

FRANK 1813. FRANK, Joseph, *Viaggio a Parigi, Londra e ad una grand parte dell'Inghilterra e della Scozia*, Milano, Pirotta, 1813. Traduction italienne de l'ouvrage en allemand *Reisen nach Paris, London und einem grossen Theile des webrigen Englands und Scottlands*, Wien, 1804.

GALIFFE 1829-1895. GALIFFE, James [et al.], *Notices généalogiques sur les familles genevoises depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, Genève, 1829-1895, 7 vols.

GASSICOURT 1818. GASSICOURT, Charles, Cadet de, *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809*, Paris, l'Huillier, 1818.

GOSSE H. 1874. GOSSE, Hyppolite, *Louis-André Gosse, esquisse biographique*, Genève, 1874.

GOSSE, PRÉVOST et DUPIN 1820. GOSSE, Louis-André, PRÉVOST, Louis et DUPIN, Jean-Pierre, *Rapport du Dispensaire de Genève*, 1ère année, Genève, 1820.

GOSSE, PRÉVOST et DUPIN 1824. GOSSE, Louis-André, PRÉVOST, Louis et DUPIN, Jean-Pierre, *Second Rapport du Dispensaire de Genève*, Genève, 1824.

GOSSE, PRÉVOST et DUPIN 1830. GOSSE, Louis-André, PRÉVOST, Louis et DUPIN, Jean-Pierre, *Troisième Rapport du Dispensaire de Genève*, Genève, 1830.

GOSSE L. A. 1831. GOSSE, Louis-André, «Dissertation sur le Choléra morbus», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 46, 1831.

GOSSE L. A. 1833. GOSSE, Louis-André, *Rapport sur l'épidémie du choléra en Prusse, en Russie, etc.*, Genève, 1833.

GOSSE L. A. 1837. GOSSE, Louis-André, *L'examen médical et philosophique du système pénitencier*, Genève, 1837.

GOSSE L. A. 1838. GOSSE, Louis-André, *Relation de la peste qui a régné en Grèce en 1827 et 1828, contenant des nouvelles sur la marche et le traitement de cette maladie*, Paris, 1838.

GOSSE L. A. 1840. GOSSE, Louis-André, *Examen du projet de loi sur les prisons et du plan de la nouvelle maison de détention*, Genève, 1840.

GOSSE L. A. 1863. GOSSE, Louis-André, *Enquête pénitentiaire suisse*, Genève, Société d'Utilité Publique, 1863.

GOSSE L. A. 1864. GOSSE, Louis-André, *Projet d'un pénitencier industriel, agricole et éducatif*, Genève, 1864.

GRYLLUS 1566. GRYLLUS, Laurentius, *Oratio de peregrinationione studii medicinalis ergo suscepta, deque summa utilitate eius Medicinae partis, quae medicamentorum simplicium facultates explicat*, s. l., 1566.

HALL 1852. HALL, George, *An Excursion from Jericho to the Ruins of the Anciens Cities of Geraza and Amman, in the country eart of the river Jourdan*, London, 1852.

HARVÉ 1913. HARVÉ, Georges, «Les premières armes de François Péron», dans *Revue Anthropologique*, XXIII, 1913, pp. 1-16.

HUMBOLDT 1807-1825. HUMBOLDT, Alexandre de, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent fait en 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803 par Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland, rédigé par A. de Humboldt*, Paris, 1807-1825, 30 vols.

JAUCOURT 1751-1765. JAUCOURT, le chevalier de, «Voyage» dans *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751-1765, XIV, pp. 476-477.

JENNER 1798. JENNER, Edward, *An Inquiry into the causes and effects of the Variolae Vaccinae, a disease discoveries in some of the western counties of England, particularly Gloucestershire, and know by the name of the cow-pox*, London, 1798.

KAEMPFER 1712. KAEMPFER, Engelbert, *Amoenitatum exoticorum politico-physico-medicarum fasciculi 5, quibus continentur variae relationes observationes et descriptiones rerum Persicarum et ulterioris Asiae*, Lemgoviae, 1712.

KAEMPFER 1728. KAEMPFER, Engelbert, *The History of Japan...to which is added part of the Journal of a Voyage to Japan made by the English into the year 1673*, London, Woodward, 1728, 2 vols.

LAROUSSE 1982. LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle: français historique, géographique*, Genève, Paris, Slatkine reprint, 1982, 34 vols.

LARREY an XI-1803. LARREY, Dominique Jean, *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient*, Paris, an XI-1803.

LAVATER 1803. LAVATER, Johann Kaspar, *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connoître l'homme et à le faire aimer*, La Haye, 1803, 4 vols.

LEMPRIÈRE 1990, LEMPRIÈRE, William, *Voyage dans l'empire de Maroc et au Royaume de Fez. Un médecin anglais pénètre dans le harem*, Paris, Sylvie Messinger, 1990.

LULLIN de CHATEAUVIEUX 1814-1815. LULLIN de CHATEAUVIEUX, Jacob Frédéric, «Lettres à Charles Pictet, l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*, sur l'agriculture d'Italie», *Bibliothèque britannique, agriculture*, 19-20, 1814-1815.

MENURET de CHAMBAUD 1751-1765. MENURET de CHAMBAUD, Jean Jacques, articles «Observateur» et «Observation» dans *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751-1765, XI, pp. 311-323.

MICHAËLIS 1763. MICHAËLIS, Johann-David, *Les voyageurs savans ou curieux: ou Tablettes instructives et guide de ceux que sa Majesté Danoise a envoyés en Arabie et aux Pays voisins de la Palestine, de la Perse et le Mongol ou l'Inde et vers la Mer rouge et l'Égypte, pour l'Éclaircissement des questions très importantes de l'Histoire, de la Nature et des Arts*, Francfort-sur-le-Mein, 1763, 2 vols.

MICHAUD 1854-1865. MICHAUD, Louis Gabriel, *Biographie Universelle ancienne et moderne*, Paris, 1854-1865.

MONTET 1877-1878. MONTET, Albert de, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, Lausanne, 1877-1878, 2 vols.

MOORE 1781. MOORE, John, *A View of Society and Manners in Italy with Anecdotes relating to some eminent Characters*, London, 1781.

MORGAN 1907. MORGAN, John, *The Journal of Dr. John Morgan of Philadelphia, from the City of Rome to the City of London, 1764,* Philadelphia, Julia Morgan Harding (ed.), 1907.

NIAS 1918. NIAS, Joseph Bauswin, *Dr. John Radcliffe, a sketch of his life with an account of his fellows and foundations*, Oxford, Clarendon Press, 1918.

NORDBLAD 1759. NORDBLAD, Ericus, *Instructio peregrinatoris, quam Consent. Nobiliss. Facultat. Medica in Regia Academia Upsaliensi. Sub Praesidio viri nobiliss. et experientiss. Doct. Caroli Linnaei*, Upsaliae, 1759.

ODIER L. 1770. ODIER, Louis, *Epistola Physiologica Inauguralis de elementariis musicae sentationibus*, Edinburgh, 1770.

ODIER L. 1780. ODIER, Louis, *Pharmacopea Genevensis ad usum nosocomiorum, auctoribus De la Roche, Odier, Dunant*, Genève, 1780.

ODIER L. 1798. ODIER, Louis, «An Inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae, etc. by Edward Jenner, M. D. F. R-S., etc. London 1798. Recherches sur les causes et les effets de la Petite-vérole des vaches, par Edward Jenner, Dr Méd. Membre de la Société royale, etc. Londres 1798», dans *Bibliothèque britannique, sciences et arts*, 9, octobre 1798, pp. 195-196; novembre 1798, pp. 258-284 et décembre 1798, pp. 367-399.

ODIER L. 1801. ODIER, Louis, *Observations sur les moyens de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la contagion à l'aide de fumigations de gaz nitrique, rédigé à la demande du Citoyen D'Eymar, Préfet du Département du Léman*, Genève, an IX – 1801.

ODIER L. an XI-1803. ODIER, Louis, *Manuel de Médecine pratique*, Genève, an XI – 1803.

ODIER L. 1804 a. ODIER, Louis, «Observations sur la probabilité de vie et la vie moyenne, résultat des registres mortuaires de Genève, depuis 1761 jusqu'à la fin de 1813», dans *Bibliothèque britannique, sciences et arts*, 55, 1814, pp. 213-231.

ODIER L. 1804 b. ODIER, Louis, *Mémoire sur la vaccination rédigé à la demande de la Société pour l'extirpation de la Petite-vérole dans le Département du Léman, approuvés par la Société et adressés par le Préfet à Mrs les Officiers de santé des différentes Communes de ce Département*, Genève, Imprimerie de la Préfecture, an XIII – 1804.

ODIER L. 1810. ODIER, Louis, *Principes d'hygiène extraits du Code de santé et de longue vie de J. Sinclair*, Genève, 1810. Cet ouvrage connut deux autres éditions en 1823 et en 1830.

ODIER L. 1811 c. ODIER, Louis, *Manuel de médecine pratique ou sommaire d'un cours gratuit, donné en 1800, 1801 et 1804, aux officiers de santé du Département du Léman*, 2e édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur, Genève, Paschoud, 1811.

ODIER L. 1817. ODIER, Louis, *A, B, C, ou Élémens de lecture pour la langue française, Genève 1786 et idem, Grammaire anglaise, contenant l'explication des huit parties du discours, les principales règles de prononciation, celle de la prosodie et celles de la versification*, Genève, 1817.

ODIER L. 1820. ODIER, Louis, «Mémoire sur l'inoculation de la vaccine à Genève, note de la Rédaction», dans *Bibliothèque britannique, sciences et arts*, 15, 1820, pp. 71-72.

ODIER L. 1821. ODIER, Louis, *Manuel de médecine pratique ou sommaire d'un cours gratuit, donné en 1800, 1801 et 1804, aux officiers de santé du Département du Léman, avec une petite pharmacopée à leur usage*, 3e édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur, Genève, Paschoud, 1821.

ORTA 1563. ORTA, Garcia da, *Cataloquios dos simples e drogas he cousas mediçinais da India, e assi dalgùas frutyas achadas nella onde se tratam alguas cousas tocantes a mediçina, pratica, e outras cousas boas, era saber cõpostos pello Doutor garcia dorta*, Goa, 1563.

PANCKOUCKE 1821-1830. *Description de l'Égypte ou recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, 2e éd., Paris, Panckoucke, 1821-1830, 26 vols. et 3 vols. de planches.

PÉRON et FREYCINET 1807-1816. PÉRON, François, FREYCINET, Louis Claude de, *Voyage de découverte aux Terres Australes*, Paris, 1807-1816, 3 vols.

PÉRON 1913. PÉRON, François, «Lettre en annexe aux Observations sur l'anthropologie, ou histoire naturelle de l'homme, la nécessité de s'occuper de l'avancement de

cette science et de l'importance de l'admission sur la flotte du capitaine Baudin d'un ou plusieurs naturalistes spécialement chargés des recherches à faire sur ce sujet», dans Georges HARVÉ, «Les premières armes de François Péron», dans *Revue Anthropologique*, XXIII, 1913, pp. 1-16.

PESCHIER 1820. PESCHIER, Jean, «Medical notes on climate, C'est-à-dire, observations médicales sur le climat, les maladies, les hôpitaux et les écoles de Médecine en France, en Italie et en Suisse... par James Clark», dans *Bibliothèque Universelle, sciences et arts,* 15, 1820, pp. 197-209.

PETIT-RADEL 1815. PETIT-RADEL, Philippe, *Voyage historique, chorographique et philosophique dans les principales villes d'Italie en 1811 et 1812*, Paris, Chanson, 1815.

PICTET 1817. PICTET, Marc-Auguste, «Notice biographique sur feu Mr. Le prof. Odier, D. M.», dans *Bibliothèque universelle, sciences et arts*, 4, 1817, pp. 317-328.

PRÉVOST A. F. 1746-1789. PRÉVOST, Antoine-François, *Histoire générale des voyages*, Paris 1746 -1789, 20 vols.

PRÉVOST P. 1818. PRÉVOST, Pierre, *Notice sur la vie et les écrits de Louis Odier,* Paris – Genève, 1818.

RICHARDERIE 1806. RICHARDERIE BOUCHER de la, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, 1806.

RIGBY 1880. RIGBY, Edward, *Dr. Rigby's letters from France et C. in 1789, edited by his daughter Lady Eastlake*, London, 1880.

RITTER 1914. RITTER, Eugène, *Genève et l'Institut de France*, 2e éd., Genève, 1914.

ROTHPLETZ 1920. ROTHPLETZ, Émile, *Lettres du genevois Louis-André Gosse à sa mère pendant son séjour en Grèce (1826-1830),* Paris – Genève, 1920.

ROUX 1815. ROUX, Philibert-Joseph, *Relation d'un voyage fait à Londres en 1814 ou Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*, Paris, 1815.

RUSH 1807. RUSH, Benjamin, *Recherches sur les fonctions de la rate, du foye, du pancréas et de la glande thyroïde, trad. librement de l'anglais [...] et de l'italien [...] par Louis Odier*, Genève, 1807.

SANDEN 1725. SANDEN, Henri von, *De peregrinatione medici*, Regiomonti, 1725.

SAUSSURE 1874. SAUSSURE, Nicolas Théodore de, «Discours sur Louis-André Gosse», dans *Procès-verbal de la 57e séance générale de la Société des Arts*, Genève, 28 mai 1874.

SCHULTES 1815. SCHULTES, Joseph August, *Briefe über Frankreich, auf einer Fussreise im Jahre 1811 durch das südwestliche Baiern, durch die Schweiz, über Genf, Lyon, Montpellier...*, Leipzig, G. Fleischer, 1815.

SCHWEIGGER 1809. SCHWEIGGER, August Friedrich, *Über Kranken – un armen – anstalten zu Paris*, Bayreuth, 1809.

SENEBIER 1775. SENEBIER, Jean, *L'art d'observer*, Genève, Chirol, 1775, 2 vols.

SENEBIER 1786. SENEBIER, Jean, *Histoire littéraire de Genève*, Genève, 1786, 3 vols.

SENEBIER 1802. SENEBIER, Jean, *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, Paschoud, 1802, 3 vols.

SIBTHORP 1806-1840. SIBTHORP, John, *Flora Graeca: sive plantorum rariorum Historia*, Londini, Richardi Taylor et socii, 1806-1840, 10 vols.

SMITH 1793. SMITH, James Edward, *A Sketch of a Tour on the Continent in the years 1786 and 1787*, London 1793, 3 vols.

SMOLLET 1766. SMOLLET, Tobias, *Travels though France and Italy*, London, 1766, 2 vols.

SPRENGEL 1815. SPRENGEL, Kurt, *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au dix-neuvième siècle*, 2e éd., Paris, Deterville, 1815, 11 vols., en particulier dans le vol. VI, le chapitre III, pp. 1-7.

STELLING-MICHAUD 1966-1980. STELLING-MICHAUD Suzanne (dir.), *Le Livre du Recteur (1559-1878)*, Genève, Droz, 1966-1980, 6 vols.

THIERS 1845-1862. THIERS, Marie-Joseph-Louis-Adolphe, *Histoire du Consulat et de l'Empire, faisant suite à l'Histoire de la Révolution française*, Paris, Paulin, 1845-1862.

THOMAS 1934. THOMAS, Émile, *La médecine à Genève au début du XIXe siècle*, Bâle, 1934.

TOMMASINI 1821. TOMMASINI, Giacomo, *Del metodo di curare, dell'insegnamento medico-clinico e di alcuni stabilimenti di pubblica beneficienza osservati in Inghilterra*, 2° ed., Bologna, Nobili tip., 1821.

VALENTIN 1807. VALENTIN, Louis, «Sur les établissements de Charité et de Bienfaisance dans les États-Unis d'Amérique, lue dans la Séance publique de l'Académie de Marseille, le 26 août 1806, par le docteur Louis Valentin», dans *Mémoires publiés par l'Académie de Marseille*, V, 1807.

VALENTIN 1809. VALENTIN, Louis, *Seconde et troisième Notices sur le progrès des sciences physiques et sur l'établissemens de bienfaisance dans les États Unis d'Amérique*, Marseille, impr. J. F. Archard fils, 1809.

VALENTIN 1826. VALENTIN, Louis, *Voyage en Italie, fait dans l'année 1820*, Paris, 1826.

VOLNEY 1787. VOLNEY, Constantin-François Chassebeuf dit, *Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, 1787.

VOLNEY 1989 a. VOLNEY, Constantin-François Chassebeuf dit, *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* [1775], dans *Œuvres*, Paris, Fayard, 1989, t. I.

VOLNEY 1989 b. VOLNEY, Constantin-François Chassebeuf dit, *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, dans *Œuvres*, Paris, Fayard, 1989, t. II.

WILLIAMS 1820. WILLIAMS, Hug William, *Travels in Italy, Greece and the Ionian Islands in a series of letter with engraving, etc.*, Edinburgh, 1820, 2 vols.

WILLIAMS 1826. WILLIAMS, Hug William, *Catalogue of views in Greece, Italy, Sicily, the Ioniam Islands... painting in watercolours by H. W. Williams*, Edinburgh, 1826.

ZWINGER 1577. ZWINGER, Theodor, *Methodus apodemica in eorum gratiam, qui cum fructu in quocunq; tandem vitae genere peregrinari cupiunt*, Basileae, 1577.

Études citées

ACKERKNECHT 1986. ACKERKNECHT, Erwin H., *Medicine at the Paris Hospital (1794-1848),* Baltimore, John Hopkins, 1967. Traduction française: *La médecine hospitalière à Paris (1794-1848),* Lausanne et Paris, Payot, 1986.

ACKERKNECHT 1966. ACKERKNECHT, Erwin H., «La médecine à Genève surtout dans la première moitié du XIX[e] siècle», dans *Current Problems in History of Medecine. Proceedings of the XIXth International Congress for the history of Medecine,* Bâle, 7-11 septembre 1964, Basel, S. Karger, 1966, pp. 420-425.

ALDINI, PETIO e RIZZOLI 1988. ALDINI, Nicoli N., PETIO, C., RIZZOLI, F., «Gli ospedali psichiatrici in Italia al principio del secolo XIX nelle osservazioni di un medico francese», dans *XXXI Congresso Internazionale di Storia della Medicina*, Bologna, Monduzzi, 1988, pp. 503-507.

ANDREWS 2000. ANDREWS, Jonathan, «Letting madness range: travel and mental disorder (1700-1900)» dans *Clio Medica*, 56, 2000, pp. 25-88.

ANDRIEU 1969. ANDRIEU, Jules, *Bibliographie Générale de l'Agenais et des parties du condomois et du Bazadais*, Genève, Slatkine reprints, 1969, 3 vols.

ASTEGIANO 1947. ASTEGIANO, G., «Giovani padovani mandati a studiare a Parigi nel secolo XVI», dans *Rivista di storia delle scienze mediche e naturali*, 12 (2), 1947, pp. 13-15 et (4), pp. 10-15.

AZOUVI 1992. AZOUVI, François (dir.), *L'institution de la raison, la révolution culturelle des idéologues*, Paris, J. Vrin, 1992.

BACHELOT 1940. BACHELOT, Bernard, *Le grand voyage de François Bernier (Médecin de la Faculté de Montpellier) 1620-1688*. Thèse n° 113 de la Faculté de médecine, Paris, 1940.

BALLESTRASSE 1964. BALLESTRASSE, Flavio, «Considerazioni sopra un viaggio in Inghilterra di Giuseppe Frank», dans *Pagine di storia della medicina ligure-piemontese*, Montecatini Terme, Pierini, 1964, pp. 27-42.

BARBILLION 1931. BARBILLION, Lucien, «Notes sur les relations médicales de la France et de l'Italie au XV et XVII siècle», dans *Atti del XVIII Congresso internazionale di storia della medicina*, Pisa, 1931, 2 vols, vol. I, pp. 334-336.

BARBLAN 1975. BARBLAN, Marc-A., «La santé publique vue par les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique (1796-1815)», dans *Gesnerus*, 37, 1975, pp. 129-146.

BARBLAN 1977. BARBLAN, Marc-A., «Journalisme médical et échanges intellectuels au tournant du XVIII[e] siècle: le cas de la Bibliothèque Britannique (1796-1815)», dans *Archives de Sciences*, 30 (3), 1977, pp. 283-398.

BARON 1827-1838. BARON, John, *Life of Edward Jenner, Physician Extraordinary to his Majesty George IV,* London, 1827-1838, 2 vols.

BARRAS 1989a. BARRAS, Vincent, *Cachots et remèdes: histoire de quelques fous à Genève au XVIII[e] siècle*, Thèse de la faculté de médecine, Genève, 1989.

BARRAS 1989b. BARRAS, Vincent, «Fers, bains et remèdes: "la maison des allienez" de Genève», dans *Revue médicale de la Suisse romande.* – Lausanne. – t. 109 (1989), pp. 999-1004.

BARRAS 1990. BARRAS, Vincent, «Folies criminelles au XVIIIe siècle» dans *Gesnerus*, Vol. 47(1990), pp. 285-302.

BARRAS 1991. BARRAS, Vincent, «L'histoire de la médecine à Genève: de Daniel Le Clerc à l'Institut Louis Jeantet d'histoire de la médecine» dans *Cahiers de la Fondation Louis Jeantet de médecine*, Genève, 1991, n.6, pp. 63-71.

BARRAS 1994. BARRAS, Vincent, «Pratique de la santé et Hygiène publique», dans *Le libéralisme genevois du Code civil aux constitutions (1804-1842)*, Bâle et Francfort-sur-le-Main, Helbing & Lichtenhahn, 1994, pp. 231-251.

BARRAS ET PORRET 2000. BARRAS, Vincent, PORRET, Michel, *Homo criminalis: pratiques et doctrines médico-légales: (XVIe-XXe siècles)*, sous la dir. de Vincent Barras et Michel Porret, Actes du colloque annuel de l'International Association for the History of Crime and Criminal Justice tenu sous le même titre à l'Université de Genève en juin 1997, Genève, Equinoxe n. 22, 2000.

BETTICA-GIOVANNINI 1977. BETTICA-GIOVANNINI, Renato, «Perché e come il medico deve viaggiare», dans *Rivista di storia della medicina*, 21, 1977, pp. 101-113.

BICKERTON 1986. BICKERTON, David M. [1978], *Marc-Auguste and Charles Pictet, the Bibliothèque Britannique (1796-1815) and the Dissemination of British Literature and Science on the Continent*, Genève, Slatkine reprint, 1986.

BORGEAUD 1900-1934. BORGEAUD, Charles, *Histoire de l'Université de Genève*, Genève, 1900-1934, 3 vols.

BERCÉ 1984. BERCÉ, Yves Marie, *Le Chaudron et la lancette, croyances populaires et médecine préventive*, 1798-1830, Paris, Presse de la Renaissance, 1984.

BOSCHUNG 1985. BOSCHUNG, Urs, «De peregrinatione medica-medizinische Reisekunst. In Hau Friedrun R et al. ed., *Festschrift für Nikolaus Mani*, Pattensen, Wellm, 1985, pp. 141-155.

BOSSI 1984. *Notizie di viaggi lontani. L'esplorazione extraeuropea nei periodici del primo ottocento, 1815-1845*, a cura di Maurizio Bossi, Cabinetto Scientifico e letterario G. P. Vieusseaux, Napoli, Guida editori, 1984.

BOURGUET 1989. BOURGUET, Marie-Noëlle, *Déchiffre la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Édition des archives contemporaines, 1989.

BOURGUET 1997a. BOURGUET, Marie-Noëlle, «Voyages et voyageurs», dans *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, pp. 1092-1095.

BOURGUET 1997b. BOURGUET, Marie-Noëlle, «La collecte du monde, voyage et histoire naturelle (fin XVII[e] siècle-début XIX[e] siècle)», dans *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Ed. du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, pp. 163-196.

BOURGUET 1998. BOURGUET, Marie-Noëlle, «Missions savantes au siècle des Lumières: du voyage à l'expédition», dans *Il y a 200 ans, les savants en Égypte*, Paris, Nathan, 1998, pp. 39-67.

BOURGUET 1999. BOURGUET, Marie-Noëlle, «Des savants à la conquête de l'Égypte? Science, voyage et politique au temps de l'expédition française», dans *L'expédition d'Égypte. Une entreprise des Lumières 1798-1801*, Paris, Technique & documentation, 1999, pp. 21-36.

BOURGUET et LICOPPE 1997. BOURGUET, Marie-Noëlle, LICOPPE, Christian, «Voyage, Mesure et Instruments: une nouvelle expérience du monde au siècle des Lumières», dans *Annales HSS*, 52 (5), septembre-octobre 1997, pp. 1115-1153.

BOUVIER-BRON 1954. BOUVIER-BRON, Michelle, *Le séjour en Grèce de Louis-André Gosse* (1827-1829), Mémoire de licence de la faculté des Lettres de l'Université de Genève, 1954 (inédit).

BOUVIER-BRON 1991. BOUVIER-BRON, Michelle, «La mission médicale de Louis-André Gosse pendant son séjour en Grèce (1817 -1829)», dans *Gesnerus*, 48, 1991, pp. 347-357.

BROCH 1975. BROCH, Numa, *La Géographie des philosophes. Géographes et Voyageurs au XVIII^e^*, Gap-Paris, Orphrys, 1975.

BROCKLISS 1989. BROCKLISS, Laurence, «L'enseignement médical et la Révolution, essai de réévaluation», dans *Histoire de l'éducation*, 42, 1989, pp. 79-110.

BUSCAGLIA 1994. BUSCAGLIA, Marino [et al.], *Charles Bonnet, savant et philosophe* (1720-1793), SPHN vol. 47, Genève, Passé Présent, 1994.

CAIRE 1995. CAIRE, Michel, «Utilisation des récits de voyageurs hommes de l'art», dans *Histoire de la médecine, leçons méthodologiques*, sous la direction de Danielle Gourevitveh, Paris, Ellipses, 1995, pp. 150-154.

CAIRE 1999. CAIRE, Michel, «Les institutions psychiatriques parisiennes sous l'Empire, vues par un visiteur allemand», dans *Revue d'Histoire des sciences médicales*, (33), 1999, pp. 61-68.

CAMPBELL 1950. CAMPBELL, Hone R., *The life of Dr. John Radcliffe, 1652-1714, benefactor of the University of Oxford*, London, Faber and Faber, 1950.

CAMPORESI 1997. CAMPORESI, Pietro, *Camminare il mondo, vita e avventure di Leonardo Fioravanti medico del cinquecento*, Milano, Garzanti, 1997.

CANDAUX 1966. CANDAUX, Jean Daniel, *Voyageurs européens à la découverte de Genève, 1685-1792*, Genève, Imprimerie populaire, 1966.

CANDAUX 1975. CANDAUX, Jean Daniel, *Répertoire chronologique des relations de voyage intéressant Genève, 1550-1800,* Genève, 1975.

CHOPARD 1940. CHOPARD, Adrien, «Genève et les Anglais (XVI^e^-XVIII^e^ siècle)», dans *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, 7, juillet 1939 – juin 1940, pp. 175-276.

COLLINI e VANNONI 1997. *Le istruzioni scientifiche per i viaggiatori (XVII-XIX secolo).* Antologia di testi a cura di Silvia Collini e Antonella Vannoni, Firenze, Edizioni Polistampa, 1997, (Quaderni del Centro Romantico Vieusseux).

COQUELLE 1904. COQUELLE, P., *Napoléon et l'Angleterre, 1803-1813*, Paris, Plon, 1904.

COSMACINI 1984. COSMACINI, Giorgio, «Teorie e prassi mediche tra Rivoluzione e Restaurazione», dans *Storia d'Italia, Malattia e Medicina*, Annali 7, Torino, Einaudi, 1984, pp. 153-209.

COSMACINI 1994. COSMACINI, Giorgio, *Storia della medicina e sanità in Italia*, Bari, Laterza, 1994.

CRAMER 1978. CRAMER, Marc, «L'enseignement de la médecine avant 1876» dans *Centenaire de la Faculté de Médecine de l'Université de Genève (1876-1976), documents rassemblés par Marc Cramer et Jean Starobinski*, Genève, Ed. médecine et hygiène, 1978, pp. 1-6.

CRAMER ET MORSIER 1970. CRAMER, Marc, MORSIER, Georges de, «L'enseignement du docteur William Cullen, d'Édimbourg (1712-1790) transcrit par son élève le docteur Louis Odier de Genève (1748-1817)», dans *Gernerus*, 27, 1970, pp. 217-227.

CRAMER et STAROBINSKI 1978. *Centenaire de la Faculté de Médecine de l'Université de Genève (1876-1976)*, documents rassemblés par Marc Cramer et Jean Starobinski, Genève, Ed. médecine et hygiène, 1978.

CROSLAND 1967. CROSLAND, Maurice, *The Society of Arcueil, a view of French science at the time of Napoleon I*, London, Heinemann, 1967.

CUTRIGHT 1966. CUTRIGHT, Paul Russell, «Jefferson's Instructions to Lewis and Clark», dans *Bulletin of the Missouri Historical Society*, 22, 1966, pp. 302-320.

D'ESPINE 1986. D'ESPINE, Jean Henri Alphonse, *Le rôle des médecins genevois dans la vulgarisation de la vaccination*, Genève, Rey & Malavallon imp., 1986.

D'HOMBRES 1989. D'HOMBRES, Nicole et Jean, *Naissance d'un pouvoir: sciences et savants en France (1793-1824)*, Paris, Payot, 1989.

DARMON 1986. DARMON, Pierre, *La longue traque de la variole. Les pionniers de la médecine préventive*, Paris, Perrin, 1986.

DERMIGNY 1964. DERMIGNY, Louis, *Les mémoires de Charles de Constant sur le commerce de la Chine*, Paris, SEVPEN, 1964.

DESAIVE 1972. DESAIVE, Jean Paul [et al.], *Médecins, climats et épidémie à la fin du XVIII^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1972.

DUCHET 1966. DUCHET, Michèle, «Aspects de la littérature française de voyage au XVIII^e siècle», dans *Cahiers du Sud*, 359, 1966, pp. 7-27.

DUCHET 1971. DUCHET, Michèle, *Anthropologie et Histoire au siècle des lumières*, Paris, Maspero, 1971.

DUKE 2000. DUKE, Martin, «James Jackson an American physician in London, 1799-1800», dans *Vesalius*, (6), 2000, pp. 1-10.

DUMAÎTRE 1985-1986. DUMAÎTRE, Paul, «Charles-Victor Daremberg (1817-72), médecin helléniste», dans *Clio Medica*, 20, (1-4), 1985-1986, pp. 45-57.

DUPUY 1956. DUPUY, Almé, «La France du XVIII^e siècle vue par deux médecins anglais», dans *La presse médicale*, 7 et 17 novembre 1956.

EHRLICH 1990. EHRLICH, George, «The Illustrations in the Lewis and Clark Journals: One Artist or Two?», *Proceedings of the American Philosophical Society*, 134, 1990, pp. 95-110.

FAIVRE 1966. FAIVRE, Jean-Paul, «Savants et navigateurs: un aspect de la coopération internationale entre 1750 et 1840», dans *Cahiers d'histoire mondiale*, X, 1966, pp. 98-124.

FAURE 1994. FAURE, Olivier, *Histoire sociale de la médecine (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Anthropos, 1994.

FISCHER 1991. FISCHER, Richard, *Edward Jenner: 1749-1823*, London, A. Deutsch, 1991.

FOUCAULT 1963. FOUCAULT, Michel, *Naissance de la clinique*, Paris, P.U.F., 1963.

GAUTIER L. 1906. GAUTIER, Léon, *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, Genève, 1906.

GAUTIER L. 2001. GAUTIER, Léon, *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, [Réimpression de l'édition originale de 1906 augmentée d'un avant-propos de Jean Starobinski et d'une introd. de Micheline Louis-Courvoisier et Vincent Barras], Chêne-Bourg, Georg, 2001

GAUTIER F. 1992. GAUTIER, Fabienne, *Une illustration de l'esprit médical genevois dans la première moitié du XIX^e siècle: le Dispensaire médical entre prosélytisme et philanthropie*, Mémoire de licence de la faculté des Lettres de l'Université de Genève, 1992 (inédit).

GIDDEY 1974. GIDDEY, Ernest, *L'Angleterre dans la vie intellectuelle de la Suisse Romande au XVIII^e siècle*, Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 1974.

GODELIEVE 1995. GODELIEVE, van Heteren, «Students Facing Bounderies: The shift of Nineteenth-Century British Student Travel to German Universities and the Flexible Bounderies of a Medical Educational System», in *The History of Medical Education in Britain*, Vivian Nutton et Roy Porter (ed.), Amsterdam – Atlanta, Rodolpi, 1995, pp. 280-340.

GOLDWYN 1969. GOLDWYN, Robert M., «The physician – Traveler», dans *Harvard Library Bulletin*, 17, 1969, pp. 410-424.

GRMEK et HUARD 1970. GRMEK, Mirko D.; HUARD, Pierre, *Médecine et pharmacie de la Révolution à l'Empire*, Paris, Dacosta, 1970.

GRMEK 1991. GRMEK, Mirko D., «Jean Senebier et l'art de faire des expériences», dans *Cahiers de la faculté de médecine*, Université de Genève, 20, 1991, pp. 13-26.

GRMEK et FANTINI 1997. GRMEK, Mirko D. (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, sous la direction de Mirko D. Grmek avec la collaboration de Bernardino FANTINI, Paris, Seuil, 1997, vol. II.

GUEST 1991. GUEST, Ivor, *Dr. John Radcliffe and his Trust*, London, The Radcliffe Trust, 1991.

GUICHONNET 1965. GUICHONNET, Paul, «Une visite au Mont Gosse», dans *Musées de Genève*, 1965, pp. 2-11.

GUICHONNET 1974. GUICHONNET, Paul, *Histoire de Genève*, Toulouse-Lausanne, Privat/Payot, 1974.

GUTHRIE 1959. GUTHRIE, Douglas, «The influence of the Leyden School upon Scottish medecine», dans *Medical History*, 2, avril 1959, pp. 108-123.

HAFID-MARTIN 1995. HAFID-MARTIN, Nicole, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Oxford, Voltaire fondation, 1995.

HAFID-MARTIN 1997. HAFID-MARTIN, Nicole, «Voyage et médecine au XVIII[e] siècle», dans *Littérales, cahiers du Département de français de l'Université de Paris X Nanterre*, 20, 1997, pp. 13-25.

HARLEY 1995. HARLEY, Warner John, «American Doctors in London during the Age of Paris Medecine», dans Vivian NUTTON et Roy PORTER (ed.), *The History of Medical Education in Britain*, Amsterdam – Atlanta, Rodolpi, 1995, pp. 341-365.

HARTSTON 1963. HARTSTON, William, «Medical dispensaries in the XVIII century London», dans *Proceedings of the Royal Society of Medicine*, 56, août 1963, pp. 753-758.

HILER et LESCAZE 1992. HILER, David, LESCAZE, Bernard, *Révolution inachevée, Révolution oubliée (1842). Les promesses de la Genève moderne*, Genève, Suzanne Hurter, 1992.

HUARD 1968. HUARD, Pierre, «Les échange Médicaux Franco-Anglais au XVIII[e] siècle», dans *Clio Medica*, 3, 1968, pp. 41-58.

HUARD 1986. HUARD, Pierre, «L'enseignement médico-chirurgical» dans R. Taton (éd), *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII[e] siècle*, Paris, Hermann, 1986, pp. 171-236.

HUTA 1997. HUTA, Carole, *Jean Senebier (1742-1809) ou le dialogue de l'ombre et de la lumière: l'art d'observer à la fin du XVIII[e] siècle*, Genève, Atelier de reproduction de la Section de physique, 1997.

IMBAULT 1975. IMBAULT-HUART, Marie-José, *L'école pratique de dissection de Paris de 1750 à 1822 ou l'influence du concept de médecine pratique et de médecine d'observation dans l'enseignement médico-chirurgical au XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle*, thèse de l'Université de Paris I, Lille, 1975.

KEEL 2001. KEEL, Othmar, *L'avènement de la médecine clinique moderne en Europe 1750-1815*, Montréal/Genève, Les Presses de l'Université de Montréal/Georg – Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé, 2001.

KOCK 1968. KOCK, Wolfram, «Study tours made by famous Swedish doctors in the seventeenth and eighteenth century», in SOCIETÀ INTERNAZIONALE DI STORIA DELLA MEDICINA, *Atti del XXI congresso Internazionale di Storia della Medicina: Siena 22-28 settembre 1968*, Siena, 1968, vol. II, p. 1148-1159.

KURY 1998. KURY, Lorelay, «Les instructions de voyage dans les expéditions scientifiques françaises (1750-1839)», dans *Revue d'histoire des sciences*, 51, janvier-mars 1998, pp. 65-92.

LACK ET MABBERLEY 1999. LACK, Walter H, MABBERLEY, David J., *The Flora Graeca story, Sibthorp, Bauer, and Hawins in the Levant*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

LAISSUS 1981. LAISSUS, Yves, «Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle: essai de portrait-robot» dans *Revue d'histoire des sciences*, 34, 1981, pp. 259-317.

LAISSUS 1982. LAISSUS, Yves, *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières. À propos du voyage de Bougainville: table ronde organisée par M. Mollat et E. Taillemite*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1982.

LAISSUS 1995. LAISSUS, Yves, *Les naturalistes français en Amérique du Sud XVI^e-XIX^e siècles*, Textes réunis et publiés par Yves Laissus, Paris, CTHS, 1995.

LANTERI-LAURA 1993. LANTERI-LAURA, Georges, *Histoire de la phrénologie. L'homme et son cerveau selon F. J. Gall*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

LARSELL 1955. LARSELL, O., «Medical Aspects of the Lewis and Clark Expedition», dans *Oregon Historical Quarterly*, 56, 1955, pp. 211-225.

LAURENS 1989. LAURENS, Henry (dir.), *L'expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Armand Colin, 1989.

LESCAZE 1985. LESCAZE, Bernard (dir.), *Sauver l'âme, nourrir le corps; de l'Hôpital général à l'Hospice général de Genève*, Genève, Hospice général, 1985.

LOMBARDI 1964. LOMBARDI, Felice, *Le scoperte anatomiche di Domenico Cotugno e il suo «Iter Italicum Patavinum»*, Napoli, Tip. R. Licenziato, 1964.

LONGLAND 1960. LONGLAND, Cedric J., «Harvey and Padua», dans *Scottish Medical Journal*, 5, 1960, pp. 172-175.

LOUIS-COURVOISIER 2000. LOUIS-COURVOISIER, Micheline, *Soigner et consoler. La vie quotidienne dans un hôpital à la fin de l'Ancien Régime. Genève 1750-1830*, Genève, Georg – Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé, 2000.

LUTHY 1959-1961. LUTHY, Herbert, *La banque protestante en France, de la Révocation de l'édit de Nantes à la Révolution*, Paris, SEVPEN, 1959-1961, 2 vols.

MARCACCI 1987. MARCACCI, Marco, *Histoire de l'Université de Genève (1559-1986)*, Genève, Université de Genève, 1987.

MARTIN-ALLANIC 1964. MARTIN-ALLANIC, Jean Étienne, *Bougainville navigateur et les découvertes de son temps*, Paris, PUF, 1964, 2 vols.

MARX 1968. MARX, Otto M., «Diet in European Psychiatric Hospitals, Jails and General Hospitals in the first Half of the 19th Century According to Travellers' Reports» dans *Journal of the History of Medicine*, 23, 1968, pp. 217-247.

MAYER 1966. MAYER, Jean, «Une enquête de l'Académie de médecine sur les épidémies (1774-1794)», dans *Annales ESC*, 21 (4), 1966, pp. 229-249.

MCCLELLAN 1993. MCCLELLAN, James E., «L'Europe des Académies», dans *Dix-huitième siècle*, 25, 1993, pp. 153-165.

MEEHAN 1972. MEEHAN Majorie C., «Physician Travellers», *Journal of the American Medical Association*, CCXX, 1972, pp. 97-102.

MELLICK 2000. MELLICK, S. A., «John White and Matthew Flinders, voyageurs adventureux in New South Wales», 1788-1799, dans *ANZ Journal of Surgery*, décembre 2000, pp. 875-882.

MONTANDON 1975. MONTANDON, Cléôpatre, *Le développement de la science à Genève aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Vevey, Delta S.A., 1975.

MONTANDON 1977. MONTANDON, Cléopâtre, «Louis-André Gosse et la médecine pénitentiaire», dans *Gesnerus*, 34, 1977, pp. 98-112.

MONTMOLLIN 1954. MONTMOLLIN, Anne de, *Catalogue raisonné de la Correspondance du docteur Louis Odier,* Travail pour l'obtention du diplôme de l'école de bibliothécaire, Genève, juin 1954 (inédit).

MORAVIA 1974 a. MORAVIA, Sergio, *Il pensiero degli Ideologues, Scienza e filosofia in Francia (1780-1815)*, Firenze, Nuova Italia, 1974.

MORAVIA 1974 b. MORAVIA, Sergio, *La scienza dell'uomo nel settecento*, Bari, Laterza, 1974.

MORAVIA 1982. MORAVIA, Sergio, *Filosofia e scienze umane nell'età dei Lumi*, Firenze, Sansoni, 1982.

MORAVIA 1986. MORAVIA, Sergio, *Il tramonto dell'Illuminismo, Filosofia e politica nella società francese (1770-1810),* 2e ed., Bari, Laterza, 1986.

MORSIER 1975. MORSIER, Georges de, «La vie et l'œuvre de Louis Odier, docteur en médecine (1748 – 1817)», dans *Gesnerus*, 32, 1975, pp. 248-270.

MOULTON 1983-2001. MOULTON, Gary E., (ed.), *The Journals of the Lewis & Clark Expedition,* Lincoln, University of Nebraska Press, 1983-2001, 13 vols.

MÜLLENER 1965. MÜLLENER, Eduard-Rudolf, «Six Geneva physicians on meningitis», dans *Journal of the history of medicine and allied sciences*, 20 (1), 1965, pp. 1-26.

NATALE 1980. NATALE, Mauro, *Le goût et les collections d'art italien à Genève*, Genève, Musée d'art et d'histoire, 1980, chap. IX, pp. 41-49.

NAVILLE ET MAYER 1994. NAVILLE, Marcel, MAYER, Roger, *Histoire de la Société médicale de Genève (1823 -1993),* Genève; Renens/Lausanne, imprimerie des arts et métiers, 1994.

NICOLSON 2000. NICOLSON, Malcolm, «The continental journey of Andrew Duncan Junior: a physician's education and international culture of eighteenth-century medicine», dans *Pathologies of Travel*, edited by Richard Wringle and George Revill, Amsterdam – Atalanta, Rodolpi, 2000, pp. 89-119.

NUTTON et PORTER 1995. NUTTON, Vivian, PORTER, Roy, *The History of Medical Education in Britain*, Vivian Nutton et Roy Porter (ed.), Amsterdam – Atlanta, Rodolpi, 1995.

ODIER A. 1993. ODIER, Amélie, *Mon voyage en Italie (1811-1812),* Genève, Passé Présent, 1993.

O'MARA 1954. O'MARA, Patrick F., *Geneva in the Eighteenth Century: A socio-Economic study of the Bourgeois City-State during its Golden Age*, Thèse présentée à l'Université de Chicago, Berkeley, 1954 (inédit).

OLIVIER 1937. OLIVIER, Jean, «Les sociétés genevoises de Médecine», dans *Revue Médicale de la Suisse Romande*, 57, 1937, pp. 664-686.

OLIVIER 1947. OLIVIER, Jean, «La médecine à Genève pendant l'annexion à la France (1798-1813)», dans *Médecine et Hygiène*, 15 août 1947, pp. 268-269.

OLIVIER 1953 a. OLIVIER, Jean, «Les Carnets du Dr André Gosse», dans *Musées de Genève*, novembre-décembre 1953, p. 1.

OLIVIER 1953 b. OLIVIER, Jean, «Les impressions d'un étudiant en médecine genevois sur le monde médical parisien de 1811 à 1816», dans *Le progrès médical*, 3, 10 février 1953, pp. 74-77.

PACE 1945. PACE, Antonio, «Notes on Dr. Morgan and his relations with Italian Men and Women of science», dans *Bulletin of the History of Medicine*, 18, 1945, pp. 445-453.

PALLUEL-GUILLARD 1999. PALLUEL-GUILLARD, André, *L'aigle et la croix: Genève et la Savoie 1798-1815*, Yens sur Morges, Cabédita, 1999.

PERROT 1977. PERROT, Jean-Claude, *L'âge d'or de la statistique régionale française (an IV-1804)*, Paris, Société d'études robespierristes, 1977.

PERROT AND WOOLF 1984. PERROT, Jean-Claude,WOOLF, Stuart J., *State and Statistics in France, 1789-1815*, Harwood, London-New York, 1984.

PETER 1967. PETER, Jean-Pierre, «Une enquête de la Société royale de médecine (1774-1794). Malades et maladies à la fin du XVIII[e] siècle», dans *Annales ESC*, 22 (4), 1967, pp. 711-751.

PETER 1950. PETER, Marc, *Genève et la Révolution. Le Gouvernement constitutionnel. L'Annexion. La Société Économique 1794-1814*, Genève, 1950.

PICTET 1996-2000. PICTET, Marc-Auguste, *Marc-Auguste Pictet (1752-1825), Correspondance, sciences et techniques*, René SIGRIST (éd.), Genève, Slatkine, 1996-2000, 3 vols.

PLAN 1909. PLAN, Danielle, *Un genevois d'autrefois, Henri-Albert Gosse (1753-1816)*, Paris – Genève, 1909.

PLARR 1927. PLARR, Victor Gustave, «Matthew Baillie's diary of travel in 1788», dans *British Medical Journal*, 1, 1927, pp. 523-24.

PLUCHON 1985. PLUCHON, Pierre (dir.), *Histoire des médecins et pharmaciens de la Marine et des colonies*, Toulouse, P. Privat, 1985.

POGGI AND BOSSI 1994. *Romanticism in Science. Science in Europe, 1790-1840.* Edited by S. Poggi and M. Bossi. With the editorial assistance of B. van Straalen. Under the auspices of the Centro Romantico of the Gabinetto G.P. Vieusseux. Dordrecht /Boston / London, Kluwer Academic Publishers Group, 1994.

POYNTER 1931. POYNTER, Frederick Noël Laurence, «Italian Doctors and the Royal Society», dans *Atti del XVIII Congresso internazionale di storia della medicina*, Pisa, 1931, vol. I, pp. 325-333.

QUINTON 1986. QUINTON, Anthony, «Dr. John Radcliffe, the brenefactor and his benefactions», dans *Journal of the Royal Society of Medicine*, 79, 1986, pp. 280-286.

RAZZI et MANARA 1974. RAZZI, Franco, MANARA Ruggero, «Relazioni di viaggi culturali di medici del passato», dans *Rivista di Storia della Medicina*, 18 (1), 1974, pp. 101-111.

REICHLER et RUFFIEUX 1998. REICHLER, Claude, RUFFIEUX, Roland, *Le voyage en Suisse, anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX[e] siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998.

REY 1992. REY, Roselyne, «La transmission du savoir médical», dans François AZOUVI (dir.), *L'institution de la raison, la révolution culturelle des idéologues*, Paris, J. Vrin, 1992, pp. 129-149.

REY 1993. REY, Roselyne, «L'école de santé de Paris sous la révolution: transformation et innovations», dans *Histoire de l'éducation*, 57, 1993, pp. 23-57.

ROCHE 1977. ROCHE, Daniel, «Talents, Raison et Sacrifice: l'image du médecin des lumières d'après les éloges de la Société royale de médecine (1776-1789)», dans *Annales ESC*, 32 (5), 1977, pp. 866-886.

ROCHE 1978. ROCHE, Daniel, *Le siècle des lumières en province, académies et académiciens provinciaux, 1680 - 1789*, Paris, 1978, 2 vols.

RODRIGUES 1986. RODRIGUES, Manuel Augusto, «Reflexos de Revolução Francesa na vida da Universidade de Coimbra. As viagens cientificas de alguns professores das Faculdades de Medicina, Matemàtica e Filosofia», dans *Estudios de historia social*, 1986, pp. 23-34.

ROTH 1992. ROTH, Robert, «Réformes du droit pénal à Genève durant l'époque révolutionnaire», dans *Regards sur la Révolution genevoise, 1792-1798*, Genève, Droz, 1992, pp. 151-167.

ROUSSEL 1988. ROUSSEL, Jean (dir.), *L'héritage des Lumières: Volney et les idéologues*, actes du Colloque d'Angers (14, 15, 16, 17 mai 1987), Université d'Angers, Presses de l'Université, 1988.

RUDOLPH 1995. RUDOLPH, Gérard, «Un médecin allemand à Paris: Whilhelm Behn (1808-1878), rapport sur un journal inédit de 1834», dans *Histoire des Sciences Médicales*, 29 (1), 1995, pp. 71- 80.

SAEZ et BOISVERT 1989. SAEZ, Abelardo, BOISVERT, Henri, «Aimé Bonpland (1773-1858), médecin, naturaliste, voyageur», dans *Histoire des Sciences Médicales*, 23 (2), 1989, pp. 103-1808.

SAUNDERS 1982. SAUNDERS, Paul, *Edward Jenner, the Cheltenham Years (1795-1823), being a Chronicle of the Vaccination Campaign*, London, University Press of New England, 1982.

SCALVA 2000. SCALVA, G., «Un medico alla corte de Carlo Emanuele III: Vitaliano Donati et il suo viaggio in Levante (1759-1762)», dans *Nuncius*, 15, 2000, pp. 365-397.

SCOTTI 1984. SCOTTI, Aurora, «Malattie e strutture ospedaliere dall'età dei Lumi all'Unità», dans *Storia d'Italia*, «Medicina e Igiene», Annali 7, Torino, Einaudi, 1984, pp. 237-299.

SIGRIST 1990. SIGRIST, René, *Les origines de la Société de Physique et d'Histoire naturelle (1790 -1822). La science genevoise face au modèle français*, Genève, Mémoires de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, 1990.

SIGRIST 2001. SIGRIST, René (dir.), *H.-B. de Saussure (1740-1799). Un regard sur la Terre*, Genève, Georg, 2001 (coll. «Bibliothèque d'Histoire des sciences»).

SIGRIST, BARRAS et RATCLIFF 1999. SIGRIST, René, BARRAS, Vincent, RATCLIFF, Marc (dir.), *Louis Jurine, Chirurgien et Naturaliste (1751-1819)*, Genève, Georg, 1999.

SIGRIST et GRANGE 1995. SIGRIST, René, GRANGE, Didier, *La Faïencerie des Pâquis, histoire d'une expérience industrielle – 1786-1796*, Genève, Passé Présent, 1995.

SISM 1968. SOCIETÀ INTERNAZIONALE DI STORIA DELLA MEDICINA, *Atti del XXI congresso Internazionale di Storia della Medicina: Siena 22-28 settembre 1968*, Siena, 1968, 2 vols.

SPILLANE 1984. SPILLANE, John D., *Medical Travellers: narrative from the seventeenth, eighteenth, and nineteenth centuries*, Oxford, Oxford University Press, 1984.

STAGL 1990. STAGL, Justin, «The methodishing of travel in the 16th century: a tale of three cities», dans *History and Anthropology*, 4 (2), 1990, pp. 303-338.

STAGL 1995. STAGL, Justin, *A history of curiosity: the theory of travel 1550-1800*, Chur, Harwood Academic Publishers, 1995.

STOFT 1996. STOFT, Henri, «Le voyage à Paris d'Eduard von Siebold en 1831», dans *Histoire des Sciences Médicales*, 30 (2), 1996.

SUTNER 1986. SUTNER, Gotelinde, *Joseph August Schultes (1773-1831), medizinische und naturwissenschaftliche Beobachtungen in seinen Reisebeschreibungen*, Diss. Med, München, Ludwig-Maximilians-Universität, 1986.

TOBIN-SCHLESINGE 1990. TOBIN-SCHLESINGE, Kathleen, «Jefferson to Lewis: The Study of Nature in the West», dans *Journal of the West*, 29 (1), 1990, pp. 54-61.

TRANIÉ et CARMIGNIANI 1994. TRANIÉ, Jean, CARMIGNIANI, Jean C., *Napoléon et l'Angleterre: vingt-deux ans d'affrontements sur terre et sur mer 1793-1815*, Paris, Pygmalion, 1994.

TREMBLEY 1987. TREMBLEY, Jacques, *Les Savants genevois dans l'Europe intellectuelle du XVII^e au XIX^e siècle*, Genève, Éditions du Journal de Genève, 1987.

TRZEBINSKI 1924. TRZEBINSKI, Stanislaus, «Le séjour à Paris du Dr Frank (1803)», dans *Bulletin de la société française d'Histoire de la médecine*, XVIII, 1924, pp. 107-124.

UNGER 1931. UNGER, Federicus Carolus, «Les relations culturelles concernant la médecine entre l'Italie et les autres États européens pendant la Renaissance scientifique aux XVI^e et XVII^e siècles au point de vue des grandes éditions d'Hippocrate», dans *Atti del XVIII Congresso internazionale di storia della medicina*, Pisa, 1931, vol. I, pp. 103-107.

VALENCE 2000. VALENCE, Françoise de, *Médecins de fortune et d'infortune. Des aventuriers français en Inde au XVII^e siècle. Témoins et témoignages*, Paris, Masionneuve & Larose, 2000.

VAJ 1986. VAJ, Daniela, «Il viaggio d'ispezione di Jacob Frédéric Lullin de Chateauvieux. Corrispondenza con il Ministro degli Interni Conte Montalivet», dans *Bollettino del C.I.R.V.I.*, (14), 1986, pp. 339-360.

VAJ 1988. VAJ, Daniela, «Paesaggi rurali e regioni agrarie nell'Italia napoleonica. Les *Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813* di Frédéric Lullin de Châteauvieux. Rielaborazione letteraria di un'inchiesta statistica», dans *Bollettino del C.I.R.V.I*, (17), 1988, pp. 33-74.

VAJ 1992. VAJ, Daniela, «Viaggio-Inchiesta: un agronomo ginevrino nell'Italia napoleonica» dans *Voyage et Révolution. Viaggi di uomini e di idee al tempo della rivoluzione*, a cura di Kanceff Emanuele, Genève, Slatkine, 1992, vol. II, pp. 407-434.

VAJ 1993. VAJ, Daniela, «Introduction» dans Amélie Odier, *Mon voyage en Italie (1811-1812)*, Genève, Passé Présent, 1993, pp. 9-52.

VIEUSSEUX 1998. VIEUSSEUX, Jean-Pierre, *Journal-Itinéraire de mon voyage en Europe (1814-1817)*, con il carteggio relativo al viaggio, a cura di Lucia TONINI, Firenze, Olschki, 1998.

WILL 1959. WILL, Drake W., «The Medical and Surgical Practice of the Lewis and Clark Expedition», dans *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, 14, 1959, pp. 273-297.

WOOLF 1992. WOOLF, Stuart J., *Napoléon et la conquête de l'Europe*, Flammarion, Paris, 1990.

WOOLF 1992. WOOLF, Stuart J., «The Construction of a European World-View in the Revolutionary-Napoleonic Years», dans *Past and Present* 137, 1992, pp. 72-101.

ZURBRUCHEN 1985. ZURBRUCHEN, Walter, «L'hôpital général de Genève au temps de la révolution et de l'Empire ou l'ère des tribulations» dans Bernard LESCAZE (dir.), *Sauver l'âme, nourrir le corps; de l'Hôpital général à l'Hospice général de Genève*, Genève, Hospice général, 1985, pp. 295-325.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

ACERBI, Enrico · 210
ACHARD, Mlle · 297
ACKERKNECHT, Erwin H. · 25, 53, 55, 60, 269, 316
ADAMI, Luigi · 144
ADAMS, John · 59
AGASSE, famille · 96, 14
AGASSE, Jacques-Laurent · 96, 140
AGASSE, Louise · 96, 304
AGASSE, Philippe · 96, 300
ALDINI, Giovanni · 87, 264
ALDINI, Nicoli N. · 316
ALIBERT, Jean Louis · 98
ALLEN, Paul · 35, 308
ALLEZ, monsieur · 9, 254, 262
ALMÉRAS, Maurice-Abraham · 98
ALPINO, Prospero · 33, 35, 308
AMPÈRE, André Marie · 50, 98, 103
AMSTRONG · 232
ANDREWS, Jonathan · 316
ANDRIEU, Jules · 316
ANGUILLARA · *Voir* Squalermo, Luigi
ANTOLINI, éditeur · 145
ANTOMARCHI, Francesco · 245, 262
ANTONI, Leopold Marc · 247
ARAGO, Dominique-François · 82
ARISTOTE · 285
ASTEGIANO, G. · 36, 316
AUBERT, Antoine · 79, 300
AZOUVI, François · 19, 316, 325

B

BACHELOT, Bernard · 33, 316
BAER, Karl Ernst von · 14
BAILLIE, Matthew · 42, 253, 324
BALFOUR, Charles · 145
BALFOUR, Francis · 298
BALLESTRASSE, Flavio · 42, 316
BARANTE, Claude-Ignace Brugère de · 79
BARBILLION, Lucien · 36, 316
BARBLAN, Marc Antoine · 56, 316
BARON, John · 48, 72-73, 316
BARRAS, Vincent · 2, 60, 62, 144, 278, 316-317, 320, 325
BARTHOLINUS, Thomas · 36-37, 260, 277, 306
BARZANTI, Raimondo · 186
BAUDIN, Thomas Nicolas · 21, 27, 314
BAUHIN, Jean · 60
BAUX, Suzanne · 53
BÉCLARD, Pierre-Auguste · 98
BEHN, Whilhelm · 325
BELCOMBE, John · 261
BELL, Charles · 264
BELL, John · 260
BELLI, Onorio · 40
BÉRARD, Étienne · 81
BERCÉ, Yves Marie · 88, 317
BERCHTOLD, Leopold von · 8, 277, 308
BERNHARD, Mathias · 200
BERNIER, François · 33, 308, 316
BERTHOLLET, Claude-Louis, comte · 50, 81-82, 97
BERTINI, docteur · 189
BERTRAND, Louis · 52, 54
BERTUCH, Frederic-Justin · 151
BETTI, Pietro · 254
BETTICA-GIOVANNINI, Renato · 39, 270, 317
BICHAT, François Xavier · 27, 308

BICKERTON, David M. · 51, 317
BIDDLE, Nicholas · 58, 308
BIETT, Laurence Théodore · 266, 308
BININCASA, Giuseppe · 40
BIOT, Jean Baptiste · 50, 81-82
BIRON, C. · 31, 308
BISCHOFF, Christian · 235-237
BLACK, Joseph · 52, 54
BLACKLOCK, Thomas · 52
BOERHAAVE, Hermann · 297
BOISVERT, Henri · 30, 325
BONAPARTE · *Voir Napoléon*
BONET, Théophile · 60
BONNET, Charles · 20, 131, 135, 138, 318
BONPLAND, Aimé · 39, 50, 311, 325
BORGEAUD, Charles · 62, 317
BORIORI, comtesse · 140
BOSC D'ANTIC, Louis · 98
BOSCHUNG, Urs · 37, 256, 260, 272, 317
BOSSI, Maurizio · 51, 317, 324
BOUGAINVILLE, Louis Antoine comte de · 40, 82, 321-322
BOURGUET, Marie-Noëlle · 1, 17-19, 21, 23-24, 278, 317-318
BOUVIER-BRON, Michelle · 99, 318
BOYLE, Robert · 18
BOZZINI, Philippe · 254
BRAMAH, Joseph · 230
BREMER, docteur · 226
BREMSER, Jean-Godefroy · 262
BRERA, Luigi · 140, 199, 210, 220
BREWSTER, David · 115, 250
BREYMANN, Charles de · 70
BRIGHT, Richard · 43, 309
BRIQUET, John · 48, 101, 309
BROCH, Numa · 19, 318
BROCKLISS, Laurence · 25, 318
BRONGNIART, Alexandre · 50, 81
BROWN, John · 288
BROXHOLM, Noël · 66
BRUCE, Robert I, roi d'Ecosse · 198-199
BRUGNATELLI, Valentino · 50, 103, 251
BRUN, Carl · 11, 142, 164, 309
BUCH, Leopold von · 50
BUONARROTI, Cosimo · 248
BUONARROTI, Filippo · 248
BUSCAGLIA, Marino · 49, 318
BUTINI, Pierre · 50, 58, 63
BUXBAUM, Johann Christian · 40

C

CABANIS, Pierre Jean Georges · 20, 25-27, 41, 309
CADET DE GASSICOURT, Charles · 42-43, 310
CAIRE, Michel · 42, 318
CALANDRINI, Jean-Louis · 49
CALDANI, Floriano · 8, 247
CALVIN, Jean · 47, 50, 60-61, 65
CAMPBELL, Hone R. · 65, 67, 318
CAMPORESI, Pietro · 35, 318
CANDAUX, Jean Daniel · 50, 318
CANDOLLE, Augustin-Pyramus de · 50, 67, 79, 81, 90, 150, 171, 245-246, 253, 306, 309
CANDOLLE, banquiers · 143
CARMIGNIANI, Jean C. · 70, 326
CARNEIRO, Heliodoro Jacinto de Araùjo · 43, 309
CARNOT, Lazare · 82
CARRINGTON, Robert Smith lord · 103
CARTER, Harry William · 67, 264, 309
CASSINI, Jean-Dominique · 82
CEPELLI, avocat · 170
CHAPTAL, Jean · 24, 81
CHARLES Albert, roi · 100
CHARLES IV, Roi d'Espagne · 299
CHARLES, Jacques · 82
CHAVANNES, Alexandre C. · 26-27, 309
CHENEVIX, Richard · 50
CHEVREUL, Michel-Eugène · 97
CHEYNE, John · 298
CHIARUGI, Vincenzo · 160, 254
CHOPARD, Adrien · 48, 318
CIMONE, Giuseppe · 212
CLARK, William · 58-59, 308, 314, 319, 322-323, 327
CLUSTON, Charles · 309
COINDET, Jean Charles Walcker · 153-158, 202, 249, 270, 306
COINDET, Jean François · 63, 97, 145
COLLADON, Frédéric Louis Théodore · 301
COLLADON, Jean Antoine · 79
COLLINI, Silvia · 19, 318
COMMERSON, Philibert · 40
CONFIGLIACHI, Pietro · 145
CONSTANT, Charles de · 49, 98, 106, 319

CONSTANTIN-FRANÇOIS Chassebeuf · *Voir* Volney
CONTARINI, Nicolò · 205, 220
COOPER, Astley · 42
COQUELLE, P. · 73, 318
CORVISART DES MAREST, Jean Nicolas · 73
COSMACINI, Giorgio · 33, 269, 318-319
COTUGNO, Domenico · 42, 309, 322
COVELLE, Alfred L. · 96, 309
CRAMER, Gabriel · 49
CRAMER, Marc · 52, 61-62, 319
CRAUSII, Rud Wilp · 37, 277, 309
CROSLAND, Maurice · 26, 81, 90, 97, 319
CROSSE, John Green · 43, 202, 309
CULLEN, William · 52, 319
CUTRIGHT, Paul Russel · 59, 319
CUVIER, Georges · 50, 80-82, 98, 280

D
D'ESPINE, Jean Henri Alphonse · 56, 319
D'EYMAR, Ange-Marie · 54, 313
D'HOMBRES, Nicole et Jean · 23, 319
DALL'OSTE, Pietro · 263
DALRYMPLE, William · 199
DAREMBERG, Charles-Victor · 319
DARMON, Pierre · 61, 319
DARWIN, Erasmus · 288
DAVIS, John T. · 298
DAZILA · 298
DE CARRO, Jean · 159
DE LUC, Jean-André jr. · 49, 79
DE LUC, Jean-François · 49, 79
DEGÉRANDO, Joseph-Marie · 26, 309
DELAROCHE, Daniel · 52-54, 57, 70-71, 80-81, 87, 90, 98, 303
DELAROCHE, François · 81, 87, 90, 98
DELESSERT, Jules Paul Benjamin · 67
DELLON, Charles · 31, 309
DENTANT, Julien · 58
DERMIGNY, Louis · 49, 319
DES ROCHES, Jean Jacques · 62, 79, 202
DESAIVE, Jean Paul · 319
DESESSARTZ, Jean-Charles · 82, 88
DESFONTAINES, René · 82, 98
DESMAREST, Nicolas · 82
DESMOND, Ray · 105, 310
DESPORTES, Poupée · 298
DESTREMAU, Antoine · 30
DEVAUX, banquiers · 143
DICK, John · 298
DIDEROT, Denis · 17, 26, 310
DOLCINI, Angelo · 55, 310
DOLOMIEU, Dieudonné de Gratet · 50
DOMBEY, Joseph · 39
DUCHET, Michèle · 18, 25, 319
DUFRICHE-DESGENETTES, René Nicolas · 33, 310
DUKE, Martin · 34, 319
DUMAÎTRE, Paul · 30, 319
DUMÉRIL, Constant · 98
DUMONT, Étienne · 48
DUNANT, Pierre · 53, 312
DUNCAN, Andrew · 34, 206, 250, 253
DUNCAN, Andrew fils · 8, 34, 206, 208, 250, 323
DUPIN, Jean-Pierre · 99, 311
DUPUY, Almé · 30, 42, 319
DUVAL, André Jacob · 97, 100, 306
DUVILLARD, banquiers · 143

E
EBEL, Johann Gottfired · 124, 310
EHRLICH, George · 58, 319
ELLIS, Daniel · 104-106, 139, 160, 252, 305, 308, 310
EMPEREUR · *Voir* Napoléon
ERNST, monsieur · 297
ESQUIROL, Jean Étienne · 256
EYNARD, Jean-Gabriel · 99

F
FAIVRE, Jean-Paul · 18, 85, 320
FANTINI, Bernardino · 35, 320
FANTINI, Vincenzo Maria · 197
FANZAGO, Luigi · 210
FAUJAS DE SAINT FOND, Barthélemy · 98
FAURE, Olivier · 320
FERGUSON, Hug · 248
FILANGIERI, Gaetano · 260
FIORAVANTI, Leonardo · 34, 318
FISCHER, Richard · 72, 320
FLAJANI, Alexandre · 52, 82, 86, 280, 307, 310
FLAJANI, Gaetano · 253
FLAJANI, Giuseppe · 52
FODÉRÉ, François Emmanuel · 24
FORDYCE, Georges · 53

FOUCAULT, Michel · 25, 320
FOURCROY, Antoine-François · 24, 97
FOX, James Charles · 73
FRANK, Johann Peter · 37-38, 80, 255, 272, 306
FRANK, Joseph · 42, 262, 272-274, 306, 310, 326
FRANK, Ludwig · 256-258, 272
FRANKLIN, Benjamin · 59
FREUDEL, Caroline · 260
FREYCINET, Louis Claude de · 21, 29, 313
FREYSMUTH, Joseph von · 13, 15, 179, 237

G
GALIEN, Claude · 34
GALIFFE, James Augustin · 48, 310
GALL, François Joseph · 198-199, 265, 322
GASS, Patrick · 58
GASSENDI, Pierre · 33
GAUTIER, Fabienne · 55-56, 60-61, 99, 320
GAUTIER, Léon · 55-56, 60-61, 99, 320
GEOFFRY SAINT HILAIRE, Étienne · 82
GEORGE III · 68-69
GIDDEY, Ernest · 48, 68, 320
GMELIN, Samuel-Théophile · 40
GODELIEVE, van Heteren · 269, 320
GOETHE, Johann Wolgang von · 150-151
GOETZ, Johann · 238
GOLDWYN, Robert M. · 30, 320
GORDON, John · 105, 250, 310
GOSSE, famille · 95, 122
GOSSE, Henri-Albert · 62, 78-80, 95-98, 304
GOSSE, Hyppolite · 96, 100-101, 304, 310,
GOSSE, Louis-André · *passim*
GOSSE, Pierre · 95
GOZZI, Fulvio · 220
GRAEFE, Charles Ferdinand · 145-147
GRAFFENRIED DE, monsieur · 297
GREGORY, James · 262
GRMEK, Mirko D. · 20, 35, 320
GRYLLUS, Laurentius · 3, 36, 311
GUEST, Ivor · 65-66, 320
GUICHONNET, Paul · 58, 95, 320
GUSTAVE I Vasa · 39, 324
GUTHRIE, Douglas · 36, 320
GUTIKE, docteur · 263

H
HAFID-MARTIN, Nicole · 19, 22, 39-41, 321
HALL, George · 67, 311
HALLÉ, Jean Noël · 27, 81-82, 88, 98, 111, 124, 139, 155, 208, 213, 245-246, 263
HALLER, Albrecht von · 61
HAMILTON, James · 200
HARIGHTON, docteur · 297
HARLES, monsieur · 120
HARLEY, Warner John · 269, 321
HARTSTON, William · 321
HARVÉ, Georges · 28, 311, 314
HARVEY, William · 36, 322
HEADLAM, Thomas · 190
HEIM, Ernest-Louis · 239
HEMAN, John · 209
HILDEBRAND, Franz Xaver · 200, 237
HILDEBRAND, Johann, Valentin · 200
HILER, David · 101, 321
HIMLY, Karl · 194
HIPPOCRATE · 24, 34, 200, 268, 292, 326
HOLE, professeur · 156
HOME, James · 197, 248
HORNE, Everard · 215, 219
HORNGACHER, Jacques-Antoine · 48, 305
HUARD, Pierre · 25, 30, 32, 42, 320-321
HUFELAND, Christof-Guillaume · 205
HULLIER, Simon-Antoine · 49
HUMBOLDT, Alexandre von · 19, 50, 311
HUNTER, John · 42, 53
HUNTER, William · 42, 140
HUTA, Carole · 20, 321

I
ILLENS DE, monsieur · 299
IMBAULT, Huart Marie-José · 24, 321
ISERT, Paul Erdman · 40

J
JACKSON, James · 34, 319
JACOBI, Giuseppe · 87
JACQUIN, Joseph Franz von · 157
JALABERT, Jean · 50
JAMESON, Robert · 250
JAUCOURT, Louis de · 17-18, 311
JAUFFRET, Louis François · 27
JEFFERSON, Thomas · 59, 319, 326

JENNER, Edward · 56, 71-73, 80, 290, 311, 313, 316, 320, 325
JOHNSON, James · 67
JORDAN de, conseiller · 146, 153-154
JOSEPH II · 273
JURINE, Louis · 62-63, 79, 144-145, 325
JURINE, Sébastien · 97-98
JUSSIEU, Antoine-Laurent · 28, 82, 98
JUSSIEU, Joseph · 39-40

K
KAEMPFER, Engelbert · 33, 311-312
KEEL, Othmar · 25, 321
KERN, Vincenz Sebastian Ritter von · 185
KIESER, Dietrich Geotg · 239
KLUGE, Carl A. F. · 234
KNEPPER, docteur · 263
KOCK, Wolfram · 39, 321
KOREFF, David Frédéric · 253
KROMBOLZ, Vincent Julius von · 263
KURY, Lorelay · 19, 321

L
LACÉPÈDE, Bernard Germain Étienne de la Ville · 98
LACK, Walter H. · 67, 321
LACROIX, Sylvestre-François · 82
LAGRANGE, Joseph-Louis · 82
LAISSUS, Yves · 1, 19, 32, 321-322
LAMARCK, Jean-Baptiste de Monet · 81-82
LANCISI, Jean-Marie · 247
LANGENBECK, Conrad Johann Martin · 195, 254
LAPLACE, Pierre Simon · 81-82
LAROUSSE, Pierre · 312
LARREY, Dominique Jean · 33, 312
LARSELL, O. · 59, 322
LAURENS, Henry · 21, 322
LAVATER, Johann Kaspar · 199, 312
LAWRENCE, William · 262, 306
LAZZARINI, Pietro · 189
LE CLERC, Daniel · 60, 317
LE TEXTIER, Blanche-Victorine-Cécile · 100
LECOINTE, Adrienne · 53
LEGENDRE, Adrien-Marie · 82
LEMPRIÈRE, William · 40, 312
LESCAZE, Bernard · 60, 101, 321-322, 327
LEWIS, Meriwether · 58-59, 297, 308, 319, 322-323, 326-327
LICOPPE, Christian · 21, 318
LIND, James · 298
LINNÉ, Carl von · 18, 97
LIOTARD, Jean Étienne · 48, 104
LOCATELLI, Giacomo · 39
LOMBARDI, Felice · 42, 322
LONGLAND, Cedric J. · 36, 322
LOUIS-COURVOISIER, Micheline · 60, 320, 322
LULLIN DE CHATEAUVIEUX, Jacob Frédéric · 52, 90, 312
LUSSAC, Louis-Joseph · 82
LÜTHY, Herbert · 48-49, 54, 322
LYON, chirurgien · 195

M
MABBERLEY, David J. · 67, 321
MACQUART, Louis Charles Henri · 50
MAHLER, Georges · 9
MAJON, pharmacien · 235
MALLET, Jacques-André · 50
MANARA, Ruggero · 324
MANGOLD, docteur · 206-207
MARCACCI, Marco · 50, 62, 322
MARCET, Alexandre · 270, 307
MARCHANT, Léon · 266-268, 307
MARITZ, famille · 140
MARTIN-ALLANIC, Jean Étienne · 19, 322
MASCAGNI, Paolo · 245-246, 262
MATHEIS, banquier · 9
MAUNOIR, Charles Théophile · 63
MAUNOIR, Jean-Pierre · 56, 62, 144-145, 307
MAYER, August Franz Joseph Carl · 263
MAYER, Jean · 23, 322
MAYER, Roger · 63, 323
MAYOR, François Isaac · 97, 145
MCCLELLAN, James E. · 22, 322
MECKEL, Jean Fredrick · 124
MECKEL, Philip Friedrick Theodor · 124
MEEHAN, Majorie C. · 30, 322
MELLICK, S. A. · 322
MENURET DE CHAMBAUD, Jean Jacques · 20, 312
MESTREZAT, Frédéric · 48
MICHAËLIS, Johann David · 19, 21, 312
MICHAUD, Louis Gabriel · 312

MICHEL DE NOSTREDAME · *Voir* Nostradamus
MILMAN, capitaine · 73
MILMAN, Francis · 68, 73
MIRABEAU, Jacques-Marie-Jean · 143
MONFALCON, Jean Baptiste · 266, 268, 271, 307
MONGE, Gaspard · 82
MONTALIVET, Jean Pierre Bachosson comte de · 57, 90, 326
MONTANDON, Cléôpatre · 49, 100, 322
MONTESQUIEU, Anne-Pierre · 17
MONTET, Albert · 48, 312
MONTMOLLIN, Anne de · 52, 323
MOORE, John · 42, 312
MORAVIA, Sergio · 19, 23, 26, 323
MOREAU DE LA SARTHE, Jacques-Louis · 27
MORESCHI, Alessandro · 297
MORETTI, Giuseppe · 145, 253
MORGAGNI, Giambattista · 243
MORGAN, John · 42, 312, 324
MORIN, Jacques Charles · 99
MORSIER, Georges de · 52, 319, 323
MOSCATI, Pietro · 39
MOULTON, Gary E. · 59, 323

N
NACQUART, Jean Baptiste · 265, 307
NAPOLÉON · 23, 58, 69-73, 86, 89, 176, 199, 245, 318-319, 326-327
NASSE, Crétien Frédéric · 124, 208
NATALE, Mauro · 48, 323
NAVARRO DE ANDRADE, Sebastao · 43
NAVARRO DE ANDRADE, Vincente · 43
NAVILLE, Georges Constantin · 48
NAVILLE, Marcel · 63, 323
NECKER DE SAUSSURE, Albertine · 49
NEIL, Patrick · 155
NEUMANN, Charles Georges · 215-216
NEWBIGGING, Patrick · 237
NEWTON, Isaac · 49
NIAS, Joseph Bauswin · 65-68, 70-71, 312
NICOLSON, Malcolm · 32, 34, 206, 323
NITZSCH, Christian Ludwig · 245-246
NORDBLAD, Erik · 18, 312
NOSTRADAMUS · 35
NUTTON, Viviam · 320-321, 323

O
O'MARA, Patrick F. · 48, 323
OBRIAN, docteur · 158
ODIBERTI, docteur · 249
ODIER, Amélie · 53, 58, 70-74, 303-304, 323, 327
ODIER, Antoine · 52
ODIER, famille · 52, 70, 304-305
ODIER, Jacques-Louis · 55
ODIER, Jean Louis Gédéon · 57
ODIER, Louis · *passim*
OKEN, Laurent · 156-157
OLAI, Benedictus · 39
OLIVIER, Antoine Guillaume · 82
OLIVIER, Jean · 10, 61, 63, 323-324
ORPEN, Charles Edward Herbert · 261
ORTA, Garcia da · 35, 313

P
PALISSE, Jacques de la · 30
PALLAS, Peter Simon · 41
PALLUEL-GUILLARD, André · 54, 324
PANCKOUCKE, Charles Louis Fleury · 21, 266, 307-308, 313
PARACELSE · 34
PARK, Munro · 40
PARMENTIER, Antoine Augustin · 82, 98
PATTERSON, Mskill Robert · 298
PELL, monsieur · 104
PERCIVAL, Thomas · 297
PÉRON, François · 21, 27-29, 311, 313-314
PERROT, Jean-Claude · 23-24, 324
PESCHIER, Jean · 52, 79, 314
PETER, Jean-Pierre · 23, 324
PETER, Marc · 54, 324
PETIO, C. · 33, 269, 316
PETIT, Jean-Louis · 98
PETIT-RADEL, Philippe · 43, 314
PEYSSONNEL, Jean André · 39-40
PICTET DE ROCHEMONT, Charles · 48, 51
PICTET, banquiers · 143
PICTET, Bénédicte · 48
PICTET, Jean-Louis · 50
PICTET, Marc-Auguste · 42, 50-52, 56-57, 79-80, 97, 102-103, 115, 143, 245, 250, 253, 280, 305, 307, 312, 314, 317, 324
PICTET-BARABAN, Jean-Pierre · 79
PINEL, Philippe · 27, 41, 82, 182-183
PINGRÉ, Alexandre Guy · 298

PLAN, Danielle · 8, 324
PLARR, Victor Gustave ·
PLATON · 42, 324
PLINE L'ANCIEN · 34
PLUCHON, Pierre · 39, 324
POCHHAMMER, docteur · 224
POGGI, S. · 324
POPE, Alexandre · 67
PORRET, Michel · 60, 317
PORTAL, Pierre Barthélémy · 82
PORTER, Roy · 222, 231, 233, 320-321, 323
POYNTER, Frederick Noël Laurence · 42, 324
PRÉVOLAT, docteur · 297
PRÉVOST, Antoine-François · 17, 314
PRÉVOST, Jean-Louis · 79, 96, 99, 103-104, 311
PRÉVOST, Pierre · 50, 52, 55-56, 79, 314
PROCHASKA, Jiri · 197
PRONY, G. C. F. Riche de · 50
PROSPERO, Alpino · 33, 35, 308
PUGET, Pierre · 159
PYTHAGORE · 268

Q
QUACKELBEEN, Willem · 40
QUADRI, Gian Battista · 211, 220
QUINTON, Anthony · 65, 324

R
RADCLIFFE, John · 5, 30, 39, 65-68, 73-76, 80, 85-86, 88, 264, 268-269, 273, 304, 312, 318, 320, 324
RAMONDINI, Luigi · 237
RAMSAY, David · 230
RASORI, Giovanni · 39, 262
RATCLIFF, Marc · 62, 144, 278, 283, 289-291, 293, 325
RATH, Henriette · 12, 103, 300-301
RAZZI, Franco · 324
READ, John · 243
RÉCAMIER, Joseph Claude A. · 98
REICHLER, Claude · 50, 324
REY, Roselyne · 19, 25, 319, 325
RICHARD, Achille J. P. · 121
RICHARD, Louis Claude Marie · 98, 103, 121
RICHARDERIE, Boucher de · 17, 314
RIDGE, Benjamin · 261
RIDOLFI, Cosimo · 248
RIGBY, Edward M. D. · 42, 202-204, 314
RING, John · 239
RITTER, Eugène · 80, 314
RIVE, Charles Gaspard de la · 62-63, 202
RIVE, Pierre Louis de la · 49
RIZZOLI, F. · 33, 269
ROBINSON, éducateur · 256
ROCHE, Daniel · 29, 63, 70, 312, 325
RODRIGUES, Manuel Augusto · 43, 325
ROSSEN, monsieur · 102-103
ROTH, Robert · 58, 325
ROTHPLETZ, Emile · 99, 314
ROUSSEAU, Jean-Jacques · 17, 48, 269
ROUX, Philibert-Joseph · 43, 314
RUBINI, Pietro · 39
RUDOLPH, Gérard · 30, 325
RUFFIEUX, Roland · 50, 324
RUMFORD, Benjamin Thompson · 50
RUSCONI, Mauro · 145
RUSH, Benjamin · 59, 297, 314
RUSSEL, Alexandre · 40
RUST, Jean Népomucena · 215, 236
RYDALL, docteur · 220

S
SACCO, Luigi · 87
SAEZ, Abelardo · 30, 325
SAINT-OURS, Jean-Pierre · 46, 48
SANDEN, Henri von · 37, 277, 314
SAUNDERS, Paul · 72-73, 325
SAUSSURE, Horace-Bénédict de · 49-50, 52, 97, 325
SAUSSURE, Nicolas Théodore de · 49-50, 79, 97, 314
SAVA, Roberto · 271-272, 307
SAVI, Paolo · 205
SCALVA, G. · 325
SCARPA, Antonio · 42, 87, 144, 273
SCHRÖDER, Helerus · 240, 242-243
SCHULTES, Joseph August · 42, 255-256, 314, 326
SCHWEIGGER, August Friedrich · 42, 314
SCHWEITZER, docteur · 196
SCOTTI, Aurora · 33, 325
SCOTT, James · 263
SCOTT, John · 263
SCHUBART · 242

SEBASTIANI, Antonio · 171
SEMENTINI, Luigi · 8, 220
SENEBIER, Jean · 20, 48, 80, 314-315, 320-321
SERVET, Michel · 60
SEVERINUS, Petrus · 35
SIBTHORP, John · 67, 315, 321
SIEBOLD, Edward von · 175, 326
SIGRIST, René · 49-50, 62, 71, 87-88, 95-96, 102, 144, 278, 324-326
SISMONDI, Jean Charles Léonard de · 48
SMILES, John Finch · 190
SMITH, James Edward · 40, 315
SMOLLET, Tobias · 33, 315
SOLERA, Giuseppe · 210
SOMERVILLE, William · 209
SORDET, Marc · 9
SPALLANZANI, Lazzaro · 50, 87
SPERANZA, Carlo · 39, 270-272, 307
SPILLANE, John D. · 31, 33, 326
SPRENGEL, Kurt · 34, 243, 254, 315
SQUALERMO, Luigi dit Anguillara · 40
STAËL, Germaine de · 26, 49
STAGL, Justin · 2-3, 27, 36, 278, 326
STELLING-MICHAUD, Suzanne · 48, 100, 315
STOFT, Henri · 30, 326
STUDIATI, Pietro · 200-201, 242
SUTNER, Gotelinde · 42, 255, 326
SYLVESTRE, Espérance · 150

T
TAGLIABÒ, Giuseppe · 215
TALLEYRAND, Charles de · 73
TARGIONI-TOZZETTI, Ottaviano · 246
TENORE, Michele · 67, 145
TEYLER, van de Hulst Pierre · 245
THALÈS DE MILET · 268
THENARD, Louis-Jacques · 82
THESSING, monsieur · 196
THIERS, Marie-Joseph-Louis-Adolphe · 69, 315
THIESS, Johann Otto · 37
THOMAS, Émile · 36, 52-53, 59-60, 72, 306, 315
THOMEGUEX, Mlle · 144
THOMSON, Anthony Todd · 200-201
THOUIN, André · 98
TINGRY, Pierre François · 79, 97
TISSOT, Samuel-Auguste · 37, 61
TOBIN-SCHLESINGE, Kathleen · 59, 326
TOMMASINI, Giacomo · 43, 211, 315
TOURNEFORT, Joseph Pitton de · 40
TRAINI, François · 159
TRANIÉ, Jean · 70, 326
TREMBLEY, Abraham · 49
TREMBLEY, Jacques · 48-49, 326
TREMBLEY, Jean · 49
TRONCHIN, Théodore · 49, 61
TRZEBINSKI, Stanislaus · 42, 326
TURRETTINI, Jean Alphonse · 48

U
UNGER, Federicus Carolus · 36, 326

V
VACCÀ, Berlinghieri Antonio · 140-141, 197
VAJ, Daniela · 48, 52, 70, 81, 90, 326-327
VALENCE, Françoise de · 30-31, 61, 326
VALENTIN, Louis · 12, 33, 58-59, 200, 269-270, 281-282, 297, 299, 306-307, 315
VAN EDEN, Frederik Willem · 245
VAN MARUM, Martin · 50, 245
VANNONI, Antonella · 19, 318
VASSALLI, Antonio Maria · 87
VAUCHER, Jean-Pierre · 97
VAUQUELIN, Nocilas-Louis · 81-82, 97-98
VEILLARD, Jean-Jacques · 63
VERNET, Jacob · 48
VICQ d'Azyr, Félix · 23, 26, 81
VIDAL, B. · 24
VIEUSSEUX, Gaspard · 54, 63, 79
VIEUSSEUX, Jean-Pierre · 227-228, 327
VIOLLIER, Jean Louis · 228
VIVÈS, François · 40
VOLNEY, Constantin-François Chassebeuf dit · 315
VOLTA, Alessandro · 50, 87, 145, 200, 273
VOLTAIRE · 17, 61, 321

W
WALTHER, Philippe Franz von · 244
WASHINGTON, Georges, · 30, 297-298, 308
WEGMAM, Louis Ferdinand · 144
WEIDLICH, Joseph · 248-249

WEIDNER, instituteur · 188
WEIKARD, docteur · 175
WEIMAR, famille princière · 150
WENZEL, docteur · 257
WERNER, docteur · 217
WICKHAM, John · 68, 70-74, 79, 290
WILKIE, pharmacien · 190
WILL, Drake W. · 59, 66, 72, 105, 327
WILLIAMS, William Hug · 72-73
WILLIAMS, William Thomas · 252, 315
WOLFART, Carl Christian · 238-240
WOOLF, Stuart J. · 23, 324, 327

Z
ZUCCAGNI, Attilio · 248
ZURBRUCHEN, Walter · 327
ZWINGER, Theodor · 3, 36, 315

INDEX DES ILLUSTRATIONS

fig. 1: Château de Norwich avec la prison du conté, octobre 1819, p. 6

fig. 2: Page du carnet de notes avec instrument, s.d., p. 7

fig. 3: Richmond Lunatic Asylum, Dublin, mars 1820, p. 9

fig. 4: Chirurgischon Hospital zu Gottingen, gravure, s.d., p. 10

fig. 5: Vue de Falorac, 2.10.1819, p. 11

fig. 6: Vue d'Hampnal, 16.10.1819, p. 11

fig. 7: Entbindungs Haus zu Gottingen, dirigé par Osiander, 1819, gravure, p. 12

fig. 8: Instruments du laboratoire du Prof. Freysmuth de Prague, 23.11.1818, p. 13

fig. 9: Lit pliant de l'Hôpital de Newcastle, 1.11.1819, p. 13

fig. 10: Instruments de Baer pour les opérations des yeux et du crâne, Vienne, 24.8.1818, p. 14

fig. 11: Machine hydraulique qui fourni l'eau à la ville haute de Nordhausen, 27.3.1819, p. 14

fig. 12: Instruments du laboratoire du Prof. Freysmuth de Prague, 23.11.1818, p. 15

fig. 13: Louis Odier, dessin à la plume de Saint-Ours, s.d., Centre d'Iconographie Genevoise, Collection Rigaud, 251, p. 46

fig. 14: Louis-André Gosse, lithographie de L.E. Rovet, d'après un tableau de D'Albert-Durade, s.d., Centre d'Iconographie Genevoise, Collection Rigaud, 624, p. 46

fig. 15: Château de Seabury, 26.4.1819, cm 20x17, p. 116

fig. 16: Vue de l'église cathédrale de Cassel depuis l'auberge de la cour de Berlin, 8.4.1819, p. 116

fig. 17: Vue du château ruiné de Giesberg, 9 avril 1819, p. 117

fig. 18: Costume d'hiver des paysans des environs de Plaisance, 2.10.1817, p. 118

fig. 19: Paniers en natte de roseaux dans les environs de Parme, 16.10.1817, p. 118

fig. 20: Forme singulière des fenêtres dans beaucoup de maisons de Pise, 3.1.1818, p. 119

fig. 21: Machine que j'ai vu employer dans beaucoup de maisons pour repasser et lisser le linge sans se servir de fers chauds, Vienne, 15.8.1818, p. 119

fig. 22: Vacherie de Mr. Harles, 17.2.1820, p. 120

fig. 23: Vieille matrone lucquoise et jeune fille allant à la messe, 18.1.1818, p. 120

fig. 24: Postillon avec lanterne près de Nordhausen, 28.3.1819, p. 122

fig. 25: Voitures publiques à 4 places à Glasgow, 14.2.1820, p. 123

fig. 26: Fiacre de Berlin, 5.2.1819, p. 123

fig. 27: Figure avec turban et bâton non identifié, Hollande, s.d., p. 125

fig. 28: Étudiant de Saxe, 20.12.1818, p. 126

fig. 29: Paysanne et soldat de Cassel, s.d., p. 126

fig. 30: Manière de tirer la tourbe, Hollande, 29.4.1819, p. 127

fig. 31: Costumes des jours de fête des paysannes des environs de Pise, 3.1.1818, p. 127

fig. 32: Tête de bœuf de la campagne de Pise, 26.12.1817, p. 128

fig. 33: Serpe à double tranchant dont se servent les paysans pour couper la vigne près de la Chartreuse de Pise, 8.1.1818, p. 128

fig. 34: Habillement pour sortie des dames à Berlin, 31.1.1819, p. 129

fig. 35: Coiffure à la Marie, Edimbourg, 3.12.1819, p. 130

fig. 36: Série de coiffures et costumes hollandais, Hollande, s.d., p. 130

fig. 37: Coiffures et bonnet des habitants de Prague, 22.10.1818, p. 131

fig. 38: Costume des habitants de Newcastle, 7.11.1819, p. 131

fig. 39: Coiffure de paysanne milanaise, 16.10.1817, p. 132

fig. 40: Char pour le transport de marchandises dans les environs de Pavie, 10.9.1817, p. 132

fig. 41: Costume de femme de St. Germano, 3.3.1818, p. 133

fig. 42: Petit temple après Volturno, s.d.,, p. 134

fig. 43: Femme de la campagne de Naples, 2.4.1818, p. 134

fig. 44: Louis-André Gosse en habit de voyage, 20.12.1818, p. 135

fig. 45: Diligence prussienne, 17.3.1819, p. 136

fig. 46: Conducteur de barque à Pavie, s.d., p. 136

fig. 47: Artifice pour faire traverser le bac sur le Po, 16.10.1817, p. 137

fig. 48: Bateau près du pont sur la Laybach, 3.7.1818, p. 137

fig. 49: Pont de Pavie sur le Tessin, 24 octobre 1817, cm 19 x 13,5, p. 138

fig. 50: Notre hôtesse de Pise, la comtesse Boriori, s. d., p. 140

fig. 51: Lampes d'intérieur à Pise, 6.1.1818, p. 141

fig. 52: Vue de Montereggione sur la route de Sienne, février 1818, cm 31,5 x 22, p. 142

fig. 53: Page du carnet de comptes, s.d., p. 144

fig. 54: Appareil de Graefe pour les transfusions de sang, Berlin, 1.2.1819, p. 145

fig. 55: Instrument de Graefe, Berlin, 1.2.1819, p. 146

fig. 56: Instrument de Graefe, Berlin, 1.2.1819, p. 147

fig. 57: Cuves carrées en pierre de la manufacture de papier de Lansade, 12.1.1820, p. 148

fig. 58: Moulin à papier à Mariaspring, 4.4.1819, p. 149

fig. 59: Gardien qui accompagne les visiteurs à l'intérieur des mines d'Idria, 2.7.1818, p. 149

fig. 60: Eglise de Marie près de Gratz, 12.7.1818, cm 16 x 16, p. 150

fig. 61: Johann Wolgang Goethe, gravure, p. 151

fig. 62: Intérieur des anciennes thermes ou sudatoire de Pise, près de la porte de Lucques, 6 janvier 1818, p. 152

fig. 63: Extérieur des anciennes thermes ou sudatoire de Pise, près de la porte de Lucques», 6 janvier 1818, p. 152

fig. 64: Instruments aratoires: charrue de l'établissement du conseiller Jordan près de Laxenbourg, 10.9.1818, p. 153

fig. 65: Machine pour couper soit le foin soit la paille, pour les bestiaux dans l'établissement du conseiller Jordan près de Laxenbourg, 10.9.1818, p. 153

fig. 66: Instruments aratoires: charrue de l'établissement du conseiller Jordan près de Laxenbourg, 10.9.1818, p. 154

fig. 67: San Marino vu du côté du nord, s.d., p. 154

fig. 68: Jardin de M. Patrick Neil, Edimbourg, novembre 1820, p. 155

fig. 69: Monument de Nelson à Dublin, 29.2.1820, p. 155

fig. 70: Tourniqué très simple et portatif du prof. Hole pour les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage, Dresde, 13.12.1818, p. 156

fig. 71: Instrument du laboratoire de chimie de M. Jacquin. Appareil de Wolf, perfectionné suivant M. Jacquin, Vienne, 1.11.1818, p. 157

fig. 72: Le Dr. Charles Coindet liant les veines à des animaux à Edimbourg, 4.12 ..1819, p. 158

fig. 73: Esquisse d'un tableau peint sur bois de François Traini disciple d'Oscagne, dans l'église de Sainte Catherine à Pise, 21.12.1817, p. 159

fig. 74: Statue en l'honneur de Nelson sur la route près de Yarmouth, 17.10.1819, p. 160

fig. 75: Tour de Pise, 17.12.1817, p. 161

fig. 76: Chambre sépulcrale retrouvée le 3 février 1816 dans la Reale Fattoria Dolciano près de Chiusi, s.d., p. 161

fig. 77: Figures des sarcophages de la chambre sépulcrale de Chiusi, s.d., p. 162

fig. 78: Colonne de la chambre sépulcrale retrouvée le 3 février 1816 dans la Reale Fattoria Dolciano près de Chiusi, s.d., p. 162

fig. 79: Figures des sarcophages de la chambre sépulcrale de Chiusi, s.d., p. 163

fig. 80: Figures des sarcophages de la chambre sépulcrale de Chiusi, s.d., p. 163

fig. 81: Habitants de Trieste en costumes de fête, 29.6.1818, p. 164

fig. 82: Puits de Florence. Méthode pour tirer facilement l'eau depuis les maisons sans descendre à la rue, s.d., p. 165

fig. 83: Cellier pour préparer l'huile d'olive à la Chartreuse de Pise, 8.1.1818, p. 166

fig. 84: Pont sur le Serchio, environs de Lucques, 18.1.1818, p. 167

fig. 85: Douches des Bains de Lucques, 18.1.1818, p. 167

fig. 86: Vue de Chiusi, 22 février 1818, cm 30 x 20, p. 168

fig. 87: Vue de Cornhill, Ecosse, 24 février 1820, p. 169

fig. 88: L'avocat Cepelli de Modene, s.d., p. 170

fig. 89: Clinique et cathédrale de Marbourg, s.d., cm 20 x 17, p. 171

fig. 90: Hôpital de Ronciglione, février 1818, p. 174

fig. 91: Hôpital, cathédrale et église paroissiale du Baronet à Glasgow, 18 février 1820, p. 174

fig. 92: Ciseaux pour couper les polypes de l'utérus et ventouse en verre pour tâter le lait de la maison d'accouchement de M. Siebold, Berlin, 7.2.1819, p. 175

fig. 93: Levier de M. Weikard de Mayence pour faciliter l'accès de l'air à la bouche des enfants, Berlin, 7.2.1819, p. 175

fig. 94: Position d'une femme en couches, de l'Hôpital des femmes en couches de Londres, 17.9.1819, p. 177

fig. 95: Treilles de fenêtres de l'Hôpital de Notthingam, 24.10.1819, p. 177

fig. 96: Lit pliant de l'Hôpital de Newcastle, 1.11.1819, p. 178

fig. 97: Plan de l'hôpital général de Prague et de la maison des fols qui est attenante, 20.10.1818, p. 178

fig. 98: Armoire d'invention du Prof. Freysmuth de Prague et instrument pour préparer le chlorure de soude ou de potasse, 23.11.1818, p. 179

fig. 99: Lit de l'établissement d'accouchement à Dresde, 15.12.1818, p. 179

fig. 100: Lit de l'établissement d'accouchement à Dresde, 15.12.1818, p. 180

fig. 101: Hôpital la Charité de Berlin, lampe d'argent dans les cliniques, 21.1.1819, p. 180

fig. 102: Décoration du cadre de l'horloge de l'Hôpital de la Charité de Berlin, 3.2.1819, p. 181

fig. 103: Table et banc de la salle à manger de l'Hôpital de Notthingam, 24.10.1819, p. 181

fig. 104: Chemise de force de Pinel, à l'hôpital des fous de Vienne, 24.8.1818, p. 183

fig. 105: Menottes de fer à l'hôpital des fous de Vienne, 24.8.1818, p. 183

fig. 106: Petit cric pour ouvrir la bouche des malades de l'hôpital des fous de Vienne, 24.8.1818, p. 184

fig. 107: Coussin pour tenir haute la tête du malade à l'hôpital de Pise, 5.1.1818, p. 184

fig. 108: Bistouri du professeur Kern de Vienne, 24.8.1818, p. 185

fig. 109: Religieux en service à l'hôpital de Pise, 5.1.1818, p. 185

fig. 110: Instrument pour l'ouverture du crâne du cabinet du docteur Raimondo Barzanti, médecin de l'hôpital des forçats de Livourne, 16.12.1817, p. 186

fig. 111: Disposition de la salle pour les maladies de la tête à l'Institut des aveugles de Londres, 16.9. 1819, p. 187

fig. 112: Méthode pour apprendre à écrire aux aveugles à l'Institut des aveugles de Berlin, 13.3.1819, p. 187

fig. 113: Echantillonnage de dentelle de l'House of Industry, 3.1.1820, p. 188

fig. 114: Echantillonnage de paille de l'House of Industry, 3.1.1820, p. 188

fig. 115: Pia Casa di Lavoro à Florence, février 1818, cm 23 x 19, p. 189

fig. 116: Hôpital des enfants trouvés à Pise, 5 janvier 1818, cm 22 x 17, p. 190

fig. 117: Prison de Ampton, s.d., p. 191

fig. 118: Porte en fer des prisons d'Edimbourg, 3.12.1819, p. 192

fig. 119: Porte et intérieur d'une cellule des prisons d'Edimbourg, 3.12.1819, p. 193

fig. 120: Plan de la prison de Calton Hill, Edimbourg, s.d., p. 193

fig. 121: Karl Himly, gravure, p. 194

fig. 122: Conrad Johann M. Langenbeck, gravure, p. 195

fig. 123: Mr. Lyon, chirurgien de son métier, et qui depuis 10 ans est devenu jardinier, 30.1.1820, p. 195

fig. 124: Baquet du Dr. Schweitzer, Berlin, 31.1.1819, p. 196

fig. 125: Siège à chevalet ou à selle de Monsieur Thessing, Berlin, 1.2.1819, p. 196

fig. 126: Microscope portatif de la collection du docteur Prochaska de Vienne, 19.8.1818, p. 197

fig. 127: Etude du crâne du Roi d'Ecosse Robert I the Bruce selon la méthode de Gall. s.d., p. 198

fig. 128: Etude du crâne du Roi d'Ecosse Robert I the Bruce selon la méthode de Gall, s.d., p. 199

fig. 129: Le professeur Studiati en costume d'enseignement porté à l'Académie de Pise, 11.1.1818, p. 201

fig. 130: Le docteur Thomson lisant sa leçon, Edimbourg, 9.11.1819, p. 201

fig. 131: Plan de l'Asile des fous du Dr. Rigby de Norwich, 13.10.1819, p. 203

fig. 132: Cages pour les fous du Dr. Rigby de Norwich, 13.10.1819, p. 203

fig. 133: Banc de l'Asile des fous du Dr. Rigby de Norwich, 13.10.1819, p. 204

fig. 134: Cellule et barreaux de portes et fenêtres de l'Asile des fous du Dr. Rigby de Norwich, 13.10.1819, p. 204

fig. 135: Presse de la Pharmacie Royale de Berlin utilisée par M. Hufeland, 9.2 1819, p. 205

fig. 136: Machine électromagnétique du Dr. Mangold, Berlin, 12.3.1819, p. 206

fig. 137: Machine électromagnétique du Dr. Mangold, détail, Berlin, 12.3.1819, p. 206

fig. 138: Machine électromagnétique du docteur Mangold, détail, Berlin, 12.3.1819, p. 207

fig. 139: Machine uniquement magnétique du Dr. Mangold pour les malades des yeux, Berlin, 12.3.1819, p. 207

fig. 140: La place du marché de Halle en Prusse, 25.3.1819, cm 36 x 32, p. 208

fig. 141: Habillement des élèves du collège de l'église de Webmister, Londres, 30.7 1819, p. 209

fig. 142: Hôpital de la Charité de Berlin: chaise sur laquelle on examine les femmes vénériennes, bains de vapeurs et bassin, 9.1.1819, p. 211

fig. 143: Carnet de notes pendant les visites médicales, au crayon, s.d., p. 212

fig. 144: Femme souffrant d'une dartre au mamelon (infection lymphatique) à la suite d'un allaitement prolongé, Halle, 25.3.1819, p. 213

fig. 145: Garçon atteint par le cancer de la langue en Savoie, s.d., p. 213

fig. 146: Deux têtes de syphilitiques à l'hôpital de Rome, s.d., p. 214

fig. 147: Fauteuil pour prendre une douche froide sur la tête des bains du Dr. Werner de Berlin,14.1.1819, p. 217

fig. 148: Autres instruments des bains du Dr. Werner de Berlin,14.1.1819, p. 217

fig. 149: Hôpital des aliénés de Berlin: chaise tournante, 23.1.1819, p. 218

fig. 150: Hôpital des aliénés de Berlin: lit pour les fous qui veulent attenter à leur vie, 23.1.1819, p. 218

fig. 151: Hôpital des aliénés de Berlin: bains de surprise, 23.1.1819, p. 219

fig. 152: Fameux sacs employés par le Prof. Horne de Berlin pour calmer les fols, 23.1.1819, p. 219

fig. 153: Calotte de force pour aliéné à du Prof. Horne de Berlin, 23.1.1819, p. 219

fig. 154: Ciseaux du Prof. Brera pour l'opération oculaire de la pupille artificielle pratiquée par le prof Quadri, s.d., p. 220

fig. 155: Douche à arrosoir du nouvel Hôpital de Bethleem, p. 221

fig. 156: Corset pour porter les épaules en arrière, Berlin, 1.2.1819, p. 222

fig. 157: Simple ratolier, Construction très grossière et massive. Dents tirés des cadavres, la plupart en mauvais état, Vienne, 12.10.1818, p. 222

fig. 158: Appareil de l'établissement du docteur de Carro, Vienne, 25.10.1818, p. 223

fig. 159: Bains de Montecatini dessinés très à la hâte, janvier 1818, cm 24 x 18, p. 223

fig. 160: Chambre pour les bains russes du Dr. Pochhammer, Berlin, 26.1.1819, p. 224

fig. 161: Intérieur d'un des grands bains de Saint-Julien, 28.12.1817, p. 225

fig. 162: Intérieur d'une chambre de douche aux bains de Saint-Julien, 28.12.1817, p. 225

fig. 163: Aiguille pour vaccination antivariolique utilisée par le docteur Bremer à l'hospice des orphelins de Berlin, 7.3.1819, p. 226

fig. 164: Ossuaire de l'Hôpital de Ronciglione, février 1818, p. 229

fig. 165: Poissonnière du marché d'Edimbourg, 1.1.1820, p. 229

fig. 166: Machine de l'imprimeur Ramsay qui est chargé d'imprimer le journal de Médecine, Edimbourg, 24.10.1819, p. 230

fig. 167: Plumes de Bramah en cuivre ou en argent, 25.10.1819, p. 230

fig. 168: Plat pour tenir au chaud et vases pour porter l'eau, le lait, Edimbourg, 9.12.1819, p. 231

fig. 169: Caisse à l'entrée des maisons pour tenir les parapluies, Edimbourg, 8.12.1819, p. 231

fig. 170: Crochet de sécurité pour les portes, Edimbourg, 28.12.1819, p. 232

fig. 171: Watercloset d'Amstrong à Edimbourg, 21.1.1820, p. 232

fig. 172: La machine à vapeur qui transporte le charbon à 7 miles de distance, environs de Walkden, 26.10.1819, p. 233

fig. 173: Balance pour mesurer les enfants à la clinique de la Charité de Berlin sous la direction du Prof. Kluge, 23.1.1819, p. 234

fig. 174: Berceau pour les enfants à la clinique de la Charité de Berlin sous la direction du Prof. Kluge, 23.1.1819 *, p. 234

fig. 175: Fumigations anales de l'établissement des fumigations sulfureuses du docteur Bischoff de Prague, 19.10.1818, p. 236

fig. 176: Pince à ligature utilisée par le docteur Rust, pour les opérations d'amputation des membres, Berlin, 11.1.1819, p. 236

fig. 177: Esquisse du profil du professeur Freysmuth de Prague, 20.10.1818, p. 237

fig. 178: Baquet du docteur Wolfart de Berlin, 9.1.1819, p. 238

fig. 179: Presse à air de M. Schröder, pharmacien de Berlin, 6.2.1819, p. 240

fig. 180: Étudiant de l'Université de Berlin avec espadon pour duel, 18.1.1819, p. 241

fig. 181: Université de Giessen, 13.4.1819, cm 18 x 11, p. 241

fig. 182: Presse à air de M. Schröder, particulier, 6.2.1819, p. 242

fig. 183: Presse à air de Schubart, 25.4.1819, p. 242

fig. 184: Espacement pour exercices dans l'école de gymnastique de Nordhausen, 27.3.1819, p. 243

fig. 185: Anatomie. Tube de Walther père de Berlin, s.d., p. 244

fig. 186: Amphithéâtre d'anatomie de l'Académie de Dresde, 9.12.1818, p. 244

fig. 187: Manière pour empailler les quadrupèdes du Prof. Nitzsch, Halle, 25.3.1819, p. 245

fig. 188: Méthode d'empailler les oiseaux de M. Nitzsch, Halle, 22.3.1819, p. 246

fig. 189: Méthode d'empailler les oiseaux de M. Nitzsch, Halle, 22.3.1819, p. 246

fig. 190: Surgeons square, vue du Collège Royal de Chirurgie, Edimbourg, décembre 1819, cm 23 x 11,5, p. 247

fig. 191: Fauteuil à bains du chirurgien Weidlich de Vienne, 14.9.1818, p. 248

fig. 192: Fauteuil à bain du chirurgien Weidlich de Vienne, 14.9.1818, p. 249

fig. 193: Chaise à bains du docteur Odiberti de Turin, 14.9.1818, p. 249

fig. 194: Autres instruments du docteur de Carro, Vienne, 28.10.1818, p. 250

fig. 195: Carnet de notes pendant les visites médicales, à l'encre, s.d., p. 251

fig. 196: Alambic composé de Mr. Brugnatelli, s.d. [Pavie, 1817], p. 251

fig. 197: Asile de York, 2.10.1819, p. 252

fig. 198: Hôpital des Aliénés de St. Luc, Londres, 13 sept. 1819, cm 23 x 9,5, p. 252

fig. 199: Méthode de Robinson pour apprendre à écrire, Edimbourg, 16.12.1819, p. 256

fig. 200: Fourneau de M. Wenzel d'Erfurt, 22.12. 1818, p. 257

fig. 201: Cuisine qui peut réchauffer une chambre de M. Wenzel d'Erfurt, 22.12.1818, p. 257

fig. 202: Serres de la maison de campagne du prince de Weimar, 22.12. 1818, p. 258

fig. 203: Serres de la maison de campagne du prince de Weimar, 22.12. 1818, p. 258

fig. 204: Ramoneur de Vienne et poêle en terre cuite, 28.10.1818, p. 259

fig. 205: Laitière de Vienne, 3.10.1818, p. 259

fig. 206: Instrument pour fixer les bras du malade sans l'empêcher de se promener ou de dormir, Halle, 28.12.1818, p. 263

IMPRIME
RIE MEDE
CINE m+h
HYGIENE
novembre-2002